L'Évangile de Jean

Du même auteur

Résumé du commentaire de F. Godet sur *L'épître aux Romains*. Éditions Impact, Publications Chrétiennes, 230 rue Lupien, Trois-Rivières (Québec) Canada, 2007.

L'Évangile de Luc. Résumé du commentaire de Frédéric Godet. Éditions Ouvertures, En Budron H20, 1052 Le Mont-sur-Lausanne, Suisse, 2010.

En préparation

La 1re Épitre aux Corinthiens. Résumé du commentaire de Frédéric Godet.

Etienne H. Bovey

L'Évangile de Jean

Résumé du commentaire de

Frédéric Godet

ÉDITIONS OUVERTURE

Adresses des diffuseurs :

En Suisse
Diffusion Ouverture
En Budron H20
1052 Le Mont-sur-Lausanne
Tél. + 41 (0) 21 652 16 77
Fax + 41 (0) 21 652 99 02
Courriel : ouverture@bluewin.ch

En France
Éditions Olivétan
B.P. 4464
69241 Lyon Cedex 04
Tél. + 33 (0)4 72 00 08 54
Fax + 33 (0)4 72 00 02 74
Courriel : olivetan@wanadoo.fr

© Fondation Ouverture, CH-1052 Le Mont-sur-Lausanne (Suisse) – 2010
ISBN 978-2-88413-176-6

Biographie de Frédéric Godet

Frédéric-Louis Godet naît à Neuchâtel, en Suisse, le 25 octobre **1812**. Il est le quatrième fils et sixième enfant de l'avocat Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod, et d'Eusébie Gallot. Il n'a que six ans et demi lorsque son père décède en 1819. Il grandit dans une atmosphère de simplicité, de droiture et de piété profonde qui est celle de son entourage. Le soir de sa confirmation, à Noël 1828, il découvre pour la première fois le sentiment de la présence et de la grâce de Dieu ; une joie décrite comme « l'avant-goût du Ciel ». Après des études brillantes à Neuchâtel, il part en Allemagne en 1832 afin de poursuivre ses études de théologie. C'est là qu'il vit une conversion profonde et fait une réelle découverte de l'offre gratuite du salut en Jésus-Christ. Godet se rattache au courant du christianisme évangélique et en devient un ardent et brillant défenseur, notamment face à la critique libérale allemande qui remet en question l'autorité de la Bible. Par son intelligence et son érudition, il sait également se démarquer d'un certain piétisme étroit qui entache le monde évangélique.

De retour à Neuchâtel, il reçoit en 1836 la consécration pastorale puis, en 1838, il devient le précepteur du jeune Frédéric-Guillaume, héritier de la couronne de Prusse[1]. Ce dernier gardera toujours une vive affection pour Frédéric Godet qu'il considérera comme son père spirituel.

Son préceptorat ayant pris fin en 1844, F. Godet vient s'établir définitivement à Neuchâtel. La même année, il épouse Caroline Vautravers, dont il aura six enfants : Georges (1845), Marie (1847), Bertha (1849), Philippe (1850), Sophie (1853) et Anna (1855). En 1860, son épouse décède. Il se remarie en

---

[1] Frédéric-Guillaume deviendra roi de Prusse et empereur allemand sous le nom de Frédéric III pendant 99 jours, du 9 mars au 15 juin 1888, date de sa mort.

1862 avec Caroline Alioth, dont il aura un fils, Robert.

En 1851, il est élu pasteur à Neuchâtel. Il est à l'origine de nombreuses œuvres sociales, religieuses et pédagogiques. Il joue également un rôle de premier plan dans les crises qui secouent son époque. En 1848 et 1856, il prend parti pour la République, contre la restauration royaliste. En 1873, il participe à la fondation de l'Église neuchâteloise indépendante.

Professeur de 1850 à 1887, d'abord à l'Académie d'État, puis à la Faculté indépendante, F. Godet publie quatre commentaires : sur l'Évangile *de Jean* (1865) et celui *de Luc* (1871), sur *l'Epître aux Romains* (1880) et la *première Epître de Paul aux Corinthiens* (1886). F. Godet prend à cœur la formation des laïcs et écrit, avec une petite équipe de pasteurs, *la Bible Annotée* (dès 1878). Il publie en 1873 et 1874 des *Études bibliques* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, qui seront très vite traduites en allemand, anglais, hollandais et espagnol, et trouveront le plus d'accès auprès du grand public.

En 1887, il se retire de l'enseignement au profit de son fils aîné Georges, et se consacre à l'écriture, notamment à *l'introduction au Nouveau Testament*, et à la révision de ses commentaires sur la Bible.

F. Godet décède le 29 octobre **1900** à Neuchâtel. Dans son hommage funèbre, publié dans la Gazette de Lausanne, Gaston Frommel écrit ceci :

« La portion de ses écrits qui ne risque pas de vieillir jamais, leur inaltérable et pur métal doit être cherché ailleurs encore : dans ce que l'auteur y a déposé de lui-même, je veux dire de substance religieuse, de foi communicative et de chaude piété, qui sont aussi des facteurs, et certes non les moindres, de la connaissance chrétienne. Autant qu'à son vaste savoir et à l'intérêt d'une interprétation toujours brillante bien que parfois trop ingénieuse du texte évangélique, c'est à l'expérience intime du chrétien authentique que ces pages doivent d'avoir trouvé tant de lecteurs si différents, et d'avoir été lues par tous avec bénédiction ».

– *Encyclopédie du protestantisme*, CERF, Labor et Fides, 1995.
– *Frédéric Godet*. Par Philippe Godet, Attinger Frères, 1913.

Avant-propos

C'est en 1865 que Frédéric Godet publia son commentaire sur l'Évangile de Jean, son premier grand ouvrage, celui auquel il attachait apparemment le plus d'importance. Douze ans plus tard, dans une lettre adressée au prince Frédéric Guillaume[2], Frédéric Godet écrivit ceci : « Je viens d'avoir l'occasion, pendant ces deux ans, de réviser toute ma théologie, et par là même toutes mes convictions intimes, en travaillant une nouvelle édition de mon commentaire sur l'Évangile de Saint Jean. Si quelque chose m'est devenu *sonnenklar*[3], c'est l'authenticité de cet écrit incomparable, inimitable ; c'est la divine transparence de la conscience que Jésus y exprime de lui-même. Il est la vie de Dieu humainement vécue, afin que chaque homme puisse s'en nourrir et la revivre à son tour ». L'apôtre Jean nous montre en effet si bien comment le Fils se découvre dans le Père, et le Père se révèle dans le Fils. La compréhension de cette si belle relation filiale a dû tout particulièrement marquer Frédéric Godet qui, rappelons-le, a perdu son père alors qu'il n'avait que six ans et demi. Et c'est avec beaucoup de sensibilité et de profondeur qu'il a su l'expliquer à ses lecteurs. Une richesse parmi tant d'autres ; sans doute celle qui m'a le plus touché.

Une des grandes forces de ce commentaire est d'avoir montré avec justesse l'humanité de Jésus sans occulter sa divinité. Certains exégètes ont vu dans « la Parole faite chair », une coexistence de deux natures, une divine et une autre humaine. Jésus, dans sa vie sur terre, aurait été en même temps homme et Dieu. Pour Godet, la Parole, en devenant chair, s'est profondément transformée, en se

---

[2] Tiré de : « Frédéric Godet, d'après sa correspondance et d'autres documents inédits », par Philippe Godet. Neuchâtel, Attinger Frères, 1013, page 435.

[3] On pourrait le traduire ainsi : clair comme de l'eau de roche.

défaisant notamment de tous ses attributs divins. Les garder aurait été incompatible avec la réalité du mode d'existence humain. Elle est devenue comme tout homme, possédant un corps, une âme et un esprit. Elle s'est incarnée dans un modèle d'être humain semblable au nôtre. Ainsi, Jésus a pu souffrir, se réjouir, être tenté, lutter, apprendre, progresser, aimer, prier, exactement *comme nous*. Le mot *chair* exprime l'homogénéité complète entre son état et le nôtre. Jésus n'a d'ailleurs pas craint de se présenter comme *homme* (Jn 8.40) et comme *fils de l'homme* (Jn 1.52). Après la résurrection, Jésus est retourné au Père lors de l'ascension, et il a recouvré l'état divin dont il jouissait comme Parole avant son incarnation. Godet résume ainsi sa pensée : « Le contenu de la déclaration de Jean (la Parole faite chair) n'est donc pas : deux natures ou deux modes d'être opposés coexistant dans le même sujet ; mais un sujet unique passant d'un mode d'être à un autre, pour recouvrer le premier en réalisant parfaitement le second ».

C'est principalement sur ce point que l'on accuse à tort Godet ; on l'accuse de nier la divinité de Jésus. J'invite le lecteur à prêter une attention toute particulière au Prologue et notamment à la longue note qui le clôt (Considérations générales sur le Prologue, p.53). Le lecteur comprendra l'intelligence que Godet a eue du mystère de l'incarnation de la Parole.

Juste après le décès de F. Godet, Gaston Frommel écrivit ceci dans la Gazette de Lausanne du 31 octobre 1900 : « Je me permets de formuler un souhait qui me tient depuis longtemps à cœur ; c'est qu'il soit opéré quelque jour une réduction populaire des grands commentaires de F. Godet, dans laquelle tomberait tout l'appareil scientifique et ne demeurerait que le simple et limpide exposé de sa pensée personnelle ». Un peu plus de cent ans plus tard, le travail que je présente répond en quelque sorte à ce vœu. J'ai éliminé

toute la discussion exégétique pour ne garder que la pensée de Godet. Après avoir ainsi expurgé le commentaire, j'avais deux voies possibles : reprendre les phrases de l'auteur, en essayant de les regrouper au mieux, ou résumer la pensée de Godet tout en laissant de côté certains développements moins intéressants pour un non-théologien. J'ai suivi tantôt l'une, tantôt l'autre. Le lecteur sera malheureusement dans l'incapacité de faire la distinction entre ce qui est original et ce qui est résumé. Pour résoudre ce problème, certains m'ont proposé de mettre le texte de Godet entre guillemets. J'y ai renoncé parce que le texte original comprenait déjà beaucoup de guillemets ; d'autre part, si j'avais voulu le faire, je me serais retrouvé devant une difficulté de taille : en effet, pour aérer encore un peu plus le texte, j'ai mis toute l'action au présent, et non plus au passé comme l'a fait Godet ; cela rend le récit plus vivant. Comment fallait-il dès lors considérer ce nouveau texte où le temps des verbes est différent, mais la pensée de l'auteur reste inchangée ! Ce nouveau texte est-il encore de Godet ? La question est délicate.

Résumer la pensée d'un auteur implique inévitablement une certaine altération de celle-ci. Mais cet inconvénient me semble très largement compensé par le bénéfice que retirera le lecteur en découvrant le magnifique travail de F. Godet, rendu ainsi plus accessible. Je rappelle également que le lecteur a tout loisir de consulter le texte original[4].

Pour les chapitres XIII à XXI, j'ai souvent cité l'excellent travail de Jean Zumstein (L'Évangile selon Saint Jean, 13-21[5]). Les extraits de cet ouvrage ont été cités entre guillemets

---

4 Claude Royère a fait un magnifique travail de numérisation des commentaires de F. Godet. Ils sont disponibles sur le site suivant : http://epelorient.free.fr/godet.html. L'Évangile de Jean a été ré-édité en 2002 aux Éditions Impact, 230 rue Lupien, Cap-de-la-Madeleine, QC, Canada, G8T 6W4.

5 Labor et Fides, Genève, 2007.

dans mes notes de bas de page. Je me suis permis de mettre également des notes personnelles ; elles n'engagent bien entendu que ma propre responsabilité.

La traduction que Godet a faite du texte de l'Évangile n'a pas été reprise ; je lui ai préféré la traduction Segond qui m'était plus familière et me paraissait plus agréable à lire. Dans le commentaire qui suit chaque verset ou groupe de versets, les mots en gras sont ceux trouvés dans les versets analysés. Certains mots difficiles sont expliqués à la fin de l'ouvrage. Une carte de géographie de la Palestine permettra de mieux situer les lieux où Jésus a enseigné au cours de son ministère.

J'aimerais, enfin, remercier Claude Royère, Yvan Bourquin et Jo Akepsimas pour leurs avis précieux sur certaines notes que j'ai mises en bas de page.

Dans son avant-propos de la troisième édition, F. Godet écrivait ceci : « Puisse tout ce qui a passé du cœur de Jésus dans le cœur et dans l'esprit de Jean, se communiquer abondamment à mes lecteurs, de telle sorte que le vœu du saint apôtre s'accomplisse en eux : Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit parfaite ! »

Je m'associe pleinement à ce vœu et espère vivement que le résumé de ce magnifique commentaire sera une grande bénédiction pour chaque lecteur, autant qu'il l'a été pour moi tout au long de sa préparation.

Etienne H. Bovey
Janvier 2011
Romanel /Lausanne

Introduction

À quelle époque l'Évangile de Jean a-t-il été écrit ?

Les moyens à disposition pour répondre à cette question sont les indices renfermés dans l'écrit lui-même, ainsi que les renseignements que nous puisons dans les restes de la littérature religieuse du II^e^ siècle, dans les recueils canoniques des églises de cette époque, et dans les faits de l'histoire primitive du christianisme.

Les estimations faites au sujet de la date de composition de cet Évangile varient cependant beaucoup parmi les exégètes. La majorité d'entre eux la placent à la fin du premier siècle. Mais, certains la reculent jusque vers 170. À l'inverse, quelques commentateurs remontent à une date plus ancienne, entre 70 et 80. Une époque aussi reculée est incompatible avec la connaissance de nos trois Évangiles synoptiques, que l'auteur non seulement possédait lui-même, mais supposait d'un bout à l'autre chez ses lecteurs. La date de composition se situe le plus vraisemblablement entre 80 et 90.

Qui est l'auteur du quatrième Évangile ?

Sur ce point également, les divergences sont fort nombreuses[6].

L'auteur paraît bien être l'apôtre Jean[7], un des douze disciples de Jésus, souvent appelé *le disciple que Jésus*

---

6 Dans son introduction, Godet consacre pas moins de soixante pages à l'analyse minutieuse et compliquée des nombreuses thèses qui nient ou affirment que Jean est l'auteur de cet Évangile.

7 Pour J. Zumstein (« l'Introduction au Nouveau Testament », dirigée par Daniel Marguerat, Labor et Fides 2004), l'analyse textuelle révèle, surtout dans la 2^e^ moitié de l'Évangile, la présence d'ajouts, d'annotations et de notices, faisant penser que la rédaction finale de l'Évangile a été le fait de membres d'un cercle théologique, l'*école johannique*, dont la figure fondatrice était Jean, disciple et témoin direct de Jésus.

aimait. Son père s'appelait Zébédée et sa mère Salomé. Son frère, Jacques, était aussi un des douze disciples choisis par Jésus.

Où a-t-il été écrit ?

Si Jean est bien l'auteur de l'Évangile et si cet apôtre a accompli la seconde partie de son apostolat en Asie Mineure, cet Évangile a vraisemblablement été écrit à Ephèse. C'est d'ailleurs ce qu'affirme la tradition unanime de l'Église primitive. Cette région était certainement celle dans laquelle nous pouvons le mieux nous représenter la naissance d'un tel écrit.

À qui est-il destiné ?

Jean n'a pas écrit à des lecteurs palestiniens. Il ne se serait en effet pas donné la peine de traduire des termes hébreux et d'expliquer les usages juifs (1.38, 41 ; 4.25 ; 5.2 ; 9.7 ; 2.6 ; 19.40 etc.). D'autres traits dirigent naturellement notre pensée vers une contrée grecque : la langue d'abord puis le fait que Jean s'est plu à relever certains traits du ministère de Jésus qui se rapportaient aux Grecs (7.35 ; 12.20).

Lorsque Jean, dégagé de tout devoir envers son peuple, vint s'établir en Asie Mineure, il y découvrit les magnifiques plantations dues au travail de l'apôtre Paul ; mais malheureusement, des mouvements philosophiques et religieux influents s'infiltraient déjà dans l'Église. Paul ne l'avait-il pas prophétisé : « Je sais qu'après mon départ viendront parmi vous des loups dévorants qui n'épargneront pas le troupeau » (Ac 20.29) ? Il fallait donc une main apostolique pour diriger ces Églises.

C'est surtout contre l'hérésie de Cérinthe[8] qu'a été écrit l'Évangile et encore plus particulièrement la première épître de Jean. Ajoutons encore que c'est aux Églises d'Asie Mineure qu'ont été adressées les épîtres de Paul qui traitent le sujet de la personne du Christ selon le même point de vue que le quatrième Évangile (Colossiens et Ephésiens). Dans ces contrées, les spéculations humaines tendaient à rabaisser la dignité du Christ et les Églises avaient un grand besoin d'être éclairées sur ce sujet.

C'est dans cette région que se fera tout particulièrement sentir, durant le cours du second siècle, l'influence de l'Évangile johannique.

Pourquoi Jean a-t-il écrit cet Évangile ?

Plusieurs rapports des Pères de l'Église relèvent que Jean s'est décidé à écrire parce qu'il y a été vivement exhorté pas ceux qui l'entouraient. Lorsque les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) sont parvenus dans ces contrées, les auditeurs ont dû remarquer les différences qui existaient entre ces récits et les enseignements de l'apôtre Jean. Ils ont probablement encouragé ce dernier à écrire. Ces amis de Jean, qui l'ont engagé à prendre la plume, ont été sans doute les dépositaires de son livre et ceux qui se sont chargés de le publier. D'où la recommandation écrite en 21.24.

---

[8] Godet donne les informations suivantes : Cérinthe était un gnostique juif, qui vivait à Ephèse dans les derniers temps de la vie de l'apôtre. Il enseignait que le vrai Christ, le Fils de Dieu, n'était nullement ce pauvre Juif, fils de Joseph, appelé Jésus et qui est mort sur la croix. Il était au contraire un être céleste qui était descendu sur lui à son baptême, l'avait pris temporairement pour agent, mais l'avait quitté pour remonter au ciel avant la Passion.
On comprend ces paroles de Jean (1Jn 2.22) : « Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antéchrist, qui nie le Père et le Fils »

Dans quel but Jean a-t-il écrit ? Pour instruire et édifier l'Église, disent certains. Mais, si les synoptiques se trouvaient déjà entre les mains de l'auteur et des lecteurs, cet Évangile était sans doute destiné à *compléter* ou *rectifier* sous certains rapports les narrations plus anciennes. Autrement, à quoi bon en rédiger une nouvelle ? Eusèbe[9] écrivait : « L'apôtre, pressé, dit-on, par ses amis, écrivit les choses que les premiers évangélistes avaient omises ». Il ajoutait : « Si Matthieu et Luc nous ont conservé la *généalogie* de Jésus selon la chair, Jean a pris pour point de départ sa *divinité* ».

Les quatre Évangiles avaient un but unique, celui de faire naître et de fortifier la foi, en lui présentant historiquement Jésus-Christ. Chacun l'a fait à sa manière : Matthieu parle à des Juifs et *démontre* en faisant ressortir l'accord entre l'histoire et les prophéties. Luc *expose*, en mettant en évidence pour les païens les trésors de la grâce divine universelle. Marc *dépeint*, en faisant revivre l'Admirable, tel que l'ont contemplé les témoins. Si Jean *raconte*, c'est pour affermir la foi de l'Église, d'abord en la messianité, puis en la divinité de Jésus. C'est ce qu'il déclare dans le passage souvent cité (20.30-31), où il explique que le but de son livre est de montrer en Jésus le *Messie* (*le Christ*) d'abord, puis le *Fils de Dieu*, afin que chacun trouve en lui la vie éternelle. Comment le fait-il ? En racontant l'histoire du développement de sa propre foi et de celle des autres apôtres, depuis le jour où les deux disciples de Jean-Baptiste ont reconnu en Jésus *le Christ* (chapitre I), jusqu'à celui où Thomas l'a adoré comme son Seigneur et son Dieu (chapitre XX). Ce sont là les points de départ et d'arrivée. Le récit compris entre ces deux termes ne fait que conduire de l'un à l'autre. Les disciples ont contemplé et entendu la Parole faite chair ; c'est ainsi qu'ils

9 Eusèbe de Césarée (environ 265 à 340), historien et théologien.

ont été éclairés, et c'est également de la même manière que l'Église pourra être éclairée.

À cela s'ajoutait le besoin de combattre diverses erreurs qui commençaient à se faire jour à la fin du premier siècle. Pour Irénée[10], Jean voulait extirper la semence répandue dans le cœur des hommes par Cérinthe et déjà précédemment par les Nicolaïtes, et poser dans l'Église la règle de la vérité. Jérôme s'exprimait à peu près dans le même sens : « Comme Jean était en Asie et que déjà pullulait la semence des hérétiques, tels que Cérinthe, Ebion et d'autres, qui nient le Christ venu en chair…, il répondit aux frères qui le sollicitaient qu'il écrirait si tous jeûnaient et priaient Dieu avec lui, ce qui eut lieu. Après quoi, la révélation dont il fut saturé éclata dans ce prologue : « Au commencement était la Parole ». En affirmant clairement l'union de la divinité et de l'humanité en la personne de Jésus-Christ, Jean écartait d'un côté l'hérésie des *Ebionites*, qui niaient simplement la divinité du Christ, et de l'autre, l'erreur *gnostique* d'un Christ divin qui n'aurait pris de l'humanité que les apparences. Jean posait ainsi au sein de l'Église un rocher contre lequel devaient se briser les vagues des fausses doctrines les plus opposées.

Le rôle de Jean.

L'ardeur d'affection et la vivacité d'intuition paraissent avoir été deux traits dominants de la nature de Jean. Ceux-ci ont concouru à l'union personnelle très étroite qui s'est formée entre le disciple et son Maître. Tout en aimant, Jean contemplait, et plus il contemplait, plus il aimait. Il s'absorbait dans cette intuition de l'amour et y puisait sa vie

---

[10] Irénée (environ 130 à 202) était un Grec d'Asie Mineure, disciple de Polycarpe, l'évêque de Smyrne, qui était lui-même disciple de l'apôtre Jean. Il fut élu évêque de Lyon en 177 et devint un grand théologien en Occident. Il écrivit beaucoup pour réfuter le gnosticisme.

intime. Aussi n'analyse-t-il pas, comme Paul, la foi et son objet : il ne discute pas, il affirme.

Pierre se distinguait pas son initiative pratique, peu compatible avec la tendre réceptivité. Paul unissait à l'énergie active et à l'extraordinaire habileté pratique la vigueur pénétrante d'un raisonnement sans égal. Car, quoique juif, il avait passé ses premières années dans l'un des centres les plus brillants de la culture hellénique, et là il s'était approprié les formes déliées de l'esprit occidental. Jean n'aurait pas su fonder l'œuvre chrétienne comme Pierre. Il n'aurait pas su, comme Paul, raisonner tout en finesse avec le rabbinisme juif et composer les épîtres aux Galates et aux Romains. Mais, au déclin du siècle apostolique, ce fut lui qui reçut la charge de mettre la dernière main au développement de l'Église primitive qu'avait fondée Pierre et développée Paul. Dans trois de ses écrits, il a élevé à leur perfection ces trois intuitions souveraines de la vie chrétienne : celle de la personne du Christ, dans son Évangile ; celle de l'individu croyant, dans sa première épître ; et celle de l'Église, par l'Apocalypse. Le thème est le même : la vie divine réalisée par l'homme ; l'éternité remplissant le temps. Une expression de Jean lui-même résume et lie ces trois écrits : *la vie éternelle demeurant en nous*. Cette vie apparaît à l'état de pleine réalisation dans l'Évangile, et à l'état de progrès et de lutte dans la première épître et l'Apocalypse. Jean, par ses écrits et par sa personne, est comme l'anticipation terrestre de la fête céleste.

Conservation du texte.

Le texte de l'Évangile de Jean est parvenu jusqu'à nous dans trois sortes de documents[11] : 1) les *manuscrits*, 2) les anciennes *versions*, 3) les citations des *Pères*.

---

[11] Dans « l'Introduction au Nouveau Testament », dirigée par Daniel Marguerat (Labor et Fides 2004), J. Zumstein cite l'existence de papyri

1) Les *manuscrits*.

Les manuscrits (Mss) se répartissent en deux classes :

a- Les *Majuscules* (Mjj.), écrits en lettres droites et carrées, depuis le milieu du IV^e^ siècle jusqu'au commencement du X^e^ siècle.

b- Les *Minuscules* (Mnn.), chez lesquels nous trouvons une écriture arrondie et cursive, qui ont prévalu depuis le XX^e^ siècle.

On dénombre plus de 100 Mjj. pour tout le Nouveau Testament et plus de 80 pour les quatre Évangiles. Le nombre des Mnn. dépasse les 1280 pour les Évangiles ! Le *Vaticanus*[12], et le *Sinaïticus*[13] (milieu du IV^e^ siècle) sont les plus anciens et comprennent l'Évangile de Jean sans lacune.

2) Les anciennes *versions*.

Ces traductions n'offrent pas directement le texte du Nouveau Testament, mais elles sont cependant utiles à la critique du texte, surtout lorsqu'il s'agit de l'omission ou de l'interpolation de mots et de passages, et ceci d'autant plus que plusieurs d'entre elles sont de beaucoup antérieures à nos plus anciens manuscrits. Parmi elles, deux ont une importance toute particulière : la traduction syriaque nommée *Peschitto*, dont le nom signifie la *simple*, c'est-à-dire

---

encore plus anciens que les Mjj. Le P^52^ (Jn 18.31-33, 37-38) prouve que l'Évangile de Jean était en circulation en Égypte vers 130. Les papyri P^66^ (Jn 1-5 ; extraits de 6.7-13 ; extraits des chapitres XIV-16 ; 17-19 ; extraits des chapitres XX-21) et P^75^ (Jn 1-12 ; extraits des chapitres XIII-15) datent respectivement du milieu du II^e^ siècle et du début du III^e^ siècle.

[12] Le codex Vaticanus est nommé ainsi parce qu'il est conservé à la Bibliothèque du Vatican. Il comprend l'Évangile de Jean en entier, mais pas tout le Nouveau Testament.

[13] Le codex Sinaïticus a été découvert au monastère Sainte-Catherine, du Mont-Sinaï. Ce codex comprend le Nouveau Testament en entier. Ce manuscrit est conservé actuellement au British Museum de Londres.

probablement la *fidèle*. Elle aurait été écrite entre l'an 250 et 350. La traduction latine nommée *Itala* date probablement du milieu du IIe siècle et provenait certainement de l'Afrique proconsulaire, où la langue grecque était moins répandue qu'en Italie. Cette traduction fut révisée vers la fin du IVe siècle par Saint-Jérôme d'après d'anciens manuscrits grecs et prit le nom de *Vulgate*.

3) Les *Pères*.

Les citations du Nouveau Testament par les Pères de l'Église sont intéressantes, même si elles ont été faites très fréquemment de mémoire. Elles permettent de contrôler l'état du texte à une époque où nos manuscrits ne remontent pas. Les Pères les plus importants étaient Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène et Chrysostome.

Les écrits du Nouveau Testament ont été copiés à la main en Syrie, en Grèce, en Asie Mineure, en Égypte, dans la province romaine d'Afrique et en Italie. Des variantes sont inévitablement apparues et se sont fixées dans chacune de ces régions où fleurissait l'Église. On peut distinguer, parmi ces manuscrits, trois grands groupes correspondants à des lieux géographiques :

A) Le groupe *Alexandrin* qui comprend les principaux manuscrits suivants : *Vaticanus, Cod. Ephraemi, Cod. Regius, Sinaïticus et Alexandrinus*. Les versions égyptiennes s'y rattachent.

B) Le groupe *occidental* ou *gréco-latin* qui comprend les Mjj. un peu moins anciens comme *Cantabrigiensis, Boreeli* et *Seidelii,* qui sont reconnus aisément par la traduction latine qui accompagne le texte grec, ainsi que l'ancienne version latine, l'*Itala*.

C) Le groupe *byzantin* ou *syrien,* comprenant à peu près tous les Mjj. postérieurs des XIIIe, IXe et Xe siècles et presque tous les Mnn, ainsi que la version syriaque, la *Peschitto*.

L'Évangile de Jean

La narration de Jean est précédée d'un préambule, appelé *le Prologue*. Celui-ci comprend les dix-huit versets du premier chapitre. Dans cette introduction, l'auteur expose la grandeur et l'importance vitale du sujet qu'il va traiter : Dieu apparaît en Jésus pour se révéler et donner sa vie à l'Humanité[14]. C'est la *Parole faite chair*. La repousser, ce sera donc le péché et le malheur suprêmes, comme le montre l'exemple des Juifs rebelles ; l'accueillir, ce sera connaître Dieu et vivre en Lui et par Lui, comme le prouve déjà l'expérience de tous les croyants juifs et païens.

[14] Humanité : J'ai choisi de mettre un H majuscule lorsque ce terme désigne l'ensemble des êtres humains, et un h minuscule lorsqu'il désigne le caractère humain.

I. Prologue (1.1-18)

Dans ce prologue, Jean développe trois aspects :

1) La *Parole*, agent de l'œuvre divine
2) Le *rejet* de la Parole, par *incrédulité*
3) L'*accueil* fait à cette Parole, par la *foi*

A) La Parole, le *Logos* (1.1-4)

Au verset 1, Jean trouve dans l'éternité le sujet de l'histoire qu'il va raconter : la Parole.

Au verset 2, il se replace avec elle au commencement du temps.

Au verset 3, il nous la montre coopérant à l'œuvre de la création, qui est la condition de celle du salut.

Au verset 4, il dévoile la relation qui de tout temps a existé entre cet être divin et l'Humanité, jusqu'au moment où celui-ci a paru lui-même comme membre de cette race.

1.1 Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.

Ce verset contient trois propositions qui se suivent comme des oracles, en progression ascendante, énonçant chacun la grandeur de la Parole avant sa venue en chair.

Au commencement : il serait difficile de méconnaître une certaine allusion au chapitre I de la Genèse. Les premiers mots des deux écrits se correspondent. Le texte de la Genèse part de la création de l'univers, descend le fleuve du temps et arrive à la création de l'homme. Jean part du même point, mais suit la marche inverse et remonte de la création de l'univers à l'éternité. L'auteur de la Genèse a en vue la fondation de l'œuvre théocratique en Abraham ; Jean veut arriver au salut de l'Humanité par Jésus-Christ.

Qu'est-ce que le commencement ? Dans le texte de Ge 1.1, le commencement désigne le commencement des choses *créées*. Avant, il y a Dieu, il y a l'éternité. Lorsque Jean dit : « Au commencement était la Parole », il sous-entend ceci : « Quand tout ce qui a commencé commençait, la Parole était déjà là ; quand tout ce qui a été créé commençait à exister, la Parole était déjà là ». Cela signifie que la Parole

ne commençait pas, car elle était déjà là. De ce fait, elle appartient à l'ordre éternel. En revanche, le fait de la création n'est pas à l'imparfait mais au parfait défini (« créa ») dans la Genèse et à l'aoriste[15] chez Jean.

La Parole : *logos*[16], en grec. Ce terme rappelle le récit de la Genèse, les huit fois où *Dieu dit*. Ces « *dire* » de Dieu

---

[15] L'aoriste est un temps de la conjugaison grecque qui indique un passé indéterminé.

[16] Dans son introduction à l'Évangile de Jean, Godet mentionne l'existence d'une doctrine du Logos, qui était d'origine judéo-alexandrine, et qui fut développée principalement par le philosophe Philon, membre d'une riche famille juive d'Alexandrie. Ce dernier écrivit, au Ier siècle de notre ère, une multitude de traités sur des sujets philosophiques et religieux, dans lesquels il cherchait à montrer la relation entre les croyances juives et les philosophies grecques, en particulier celles de Platon et des stoïciens. Philon utilise le terme de Logos pour exprimer la notion fondamentale de sa philosophie. Pour lui, Dieu est trop élevé au-dessus des hommes pour être saisi par eux directement ; Il ne peut communiquer avec les hommes qu'au moyen de cet être dans lequel il se manifeste : le Logos. Le Logos est la raison divine qui conçoit les choses finies et les réalise dans le monde matériel. Le Logos est donc employé dans le sens de *raison* ; il désigne la raison divine, soit comme résidant en Dieu, soit comme réalisée dans le monde des êtres finis, au sens où les stoïciens parlaient de la raison diffuse dans tous les êtres.

Philon, le principal représentant de l'alexandrinisme à son époque, s'est servi des intuitions de la philosophie grecque pour rendre compte rationnellement du contenu religieux de ses croyances juives. Plusieurs commentateurs ont pensé que l'auteur du quatrième Évangile s'était servi de Philon pour s'approprier spéculativement le contenu de ses croyances chrétiennes. Il n'en est rien ! Pour Jean, la notion de Logos n'est pas un théorème métaphysique, mais un fait d'amour divin ; ce n'est pas une *raison*, mais bien une *parole*. Ce sens est constant dans l'Évangile, où il désigne la révélation divine, et même dans le prologue, où la parole créatrice de la Genèse est personnifiée sous ce nom. Pour Philon, le Logos est un principe universel, la loi générale des choses ; pour Jean, le Messie est lui-même cette Parole incarnée, le don que le Père fait au monde et par lequel il vient le sauver. Philon considère que le Logos est le Dieu des imparfaits,

sont rassemblés en une parole unique, vivante, douée d'intelligence et d'activité, de laquelle émane chacun de ces ordres particuliers. Au fond de ces paroles divines parlées, il découvre la Parole divine parlante. Mais, tandis que celles-là retentissent dans le temps, celle-ci existe au-dessus et en dehors du temps. L'idée de cette première proposition est donc celle de *l'éternité de la Parole*.

La Parole était avec Dieu : la préposition **avec** (*pros*, en grec) est choisie pour exprimer la direction, la tendance, le mouvement moral de l'être qui est appelé ici la *Parole*. Son aspiration tendait vers Dieu. La forme, incorrecte en apparence, par laquelle Jean rattache une préposition de mouvement (*vers*) à un verbe de repos (*était*), signifie que ce mouvement était son état permanent, c'est-à-dire sa nature. Voir 2 Co 5.8 : « Nous sommes pleins de confiance, et nous aimons mieux quitter ce corps et demeurer auprès (*pros*) du Seigneur » ; ou aussi Ga 1.18 : « Trois ans plus tard, je montai

---

qui ne peuvent, par leur sagesse et leur capacité de contemplation, s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu ; Jean décrit le Logos comme la *lumière des hommes* (1.4). S'il y a des ténèbres dans le monde, c'est que le monde ne l'a point connue, elle qui continue à agir dans sa création en *éclairant tout homme* (1.9-10). Pour Jean, le Logos n'est pas un chemin facultatif, il est « *le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que* par lui ».

Si Jean a utilisé ce terme de Logos, il n'en est pas pour autant à l'école de la philosophie grecque. Un commentateur disait : « Celui qui croit pouvoir réunir la pensée de Jean et celle de Philon ne comprend rien ni à Jean ni à Philon ».

Etabli à Ephèse, qui était ce foyer du syncrétisme religieux, où toutes les doctrines philosophiques affluaient de la Perse, de la Grèce et de l'Égypte, Jean pouvait avoir entendu souvent, dans les enseignements religieux et philosophiques, ce terme de Logos appliqué au *Dieu manifesté*. En l'inscrivant en tête de son récit, c'est comme s'il disait : « Ce Logos, sur lequel vous spéculez sans parvenir à le connaître réellement, nous le connaissons, nous chrétiens. Nous l'avons vu et entendu lui-même, et c'est lui dont nous allons vous raconter l'histoire ».

à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je demeurai quinze jours chez (*pros*) lui ».

Cette préposition n'a de sens que si elle est appliquée à un être personnel. On croit entendre ici un écho de ce pluriel de la Genèse qui indique la communion intime (1.26) : « *Faisons* l'homme à *notre* image ». Aussi dans le verset 18 le terme de *Fils* sera-t-il substitué à celui de *Parole*, comme celui de *Père* remplacera celui de *Dieu*. Ce ne sont pas des êtres abstraits dont Jean indique ici la relation, mais des personnes.

Le but auquel tend incessamment la Parole est *Dieu*. Par là, Dieu est désigné comme un être complet, indépendamment de la Parole. Ce n'est pas la Parole qui le fait être Dieu, alors même qu'il est inséparable de sa Parole.

Dans cette deuxième proposition, on voit que la Parole est une *personne*, qui est dans une communion intime avec Dieu. Il y a donc dans l'existence divine une mystérieuse dualité.

La troisième proposition est destinée à l'éclaircir :

La Parole était Dieu : Jean explique non pas ce qu'est Dieu, mais ce qu'est la Parole (Logos). La répétition à trois reprises du mot Parole est intentionnelle ; elle lui donne une solennité particulière. Le mot *deos*, traduit par « **Dieu** », est employé ici sans article, parce qu'il a un sens d'adjectif et désigne, non la personne, mais la qualité. La Parole est autre chose que le plus parfait des hommes ou le plus élevé des anges ; elle participe à la *déité*. La Parole et Dieu sont deux êtres différents, et pourtant ils sont uns, parce qu'ils sont de la même nature divine. En effet, la Parole est un être *éternel* comme Dieu, *personnel* comme lui, *Dieu* comme lui ; mais dépendant de lui, aspirant à lui, ne vivant que pour lui. C'est cet être que Jean a reconnu dans ce Jésus qu'il a connu comme Christ, et qui sera l'objet de la narration qui va suivre.

1.2 Elle était au commencement avec Dieu.

Jean a découvert cette Parole dans l'éternité ; il se replace maintenant au commencement du temps et descend le cours des âges, afin de montrer la Parole fonctionnant dans l'histoire du monde comme agent de Dieu, avant le moment où elle apparaîtra elle-même sur la terre.

1.3 Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

L'œuvre de la création a été le premier acte de la révélation divine.

Toutes choses : le mot diffère de « toutes les choses » en ce que le second terme pourrait désigner une totalité particulière qu'il faudrait déterminer d'après le contexte, tandis que le premier indique l'universalité.

Ont été faites : ou *sont devenues*[17]. Ce verbe contraste avec le verbe *être* des versets 1 et 2. Il indique le passage du néant à l'existence, en opposition à l'existence éternelle. On retrouve ce même contraste en Jn 8.58 : « Avant qu'Abraham *fût,* je *suis* ».

---

[17] Dans son excellente analyse rhétorique du prologue, Roland Meynet remarque que le verbe *advenir* (*ginomai* en grec) est le mot qui revient le plus souvent dans ce texte. On le trouve à neuf reprises : 3a, 3b, 3c, 6a, 10b, 12b, 14a, 15d, 17b. D'où son importance ! « Celui que la première partie (1-11) décrit comme non créé devient chair comme les autres créatures, comme Jean (6), dans la troisième partie (14-18). Dans la partie centrale (12-13), le même verbe a maintenant pour sujet les hommes qui ont cru dans le Verbe et adviennent ainsi *enfants de Dieu*, *engendrés par Dieu* ». Le verbe *engendrer* est très proche du verbe *advenir*. Meynet note également que la filiation du Verbe Jésus-Christ, deux fois exprimée par *unique-engendré* du Père dans la troisième partie, est partagée par les hommes qui ont cru dans le morceau central.
Le texte fait la différence entre filiation et création. Tous les hommes ont été créés, mais seuls ceux qui *croient* deviennent enfants de Dieu. Ce point est traité dans la partie centrale du prologue (v.12-13), qui peut être considérée comme la clé de voûte du tout. (Studia Rhetorica, 3 juin 2010).

Par elle : la préposition *par (dia,* en grec*)* ne rabaisse pas la Parole au rang de simple instrument. Cette préposition est d'ailleurs souvent appliquée à Dieu lui-même (Ro 11.36 ; Ga 1.1 ; Hé 2.10). Néanmoins, elle a bien pour but de réserver la place de Dieu à côté et au-dessus de la Parole. Cette relation est mieux développée par Paul en 1 Co 8.6 : « Néanmoins pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de (*ex*) qui viennent toutes choses et pour (*eis*) qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par (*dia*) qui sont toutes choses et par (*dia*) qui nous sommes ». Ainsi donc, nul être n'est arrivé à l'existence sans avoir passé par l'intelligence et la volonté de la Parole. Mais aussi, la Parole puise tout dans le Père et rapporte tout au Père.

Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle : plus précisément : « Rien de ce qui subsiste, de ce qui est là actuellement, n'est devenu sans elle ».

La seconde proposition du verset 3 répète sous forme négative l'idée énoncée affirmativement dans la première. Cette manière de s'exprimer se retrouve souvent chez Jean. Elle est destinée à exclure toute exception.

Jean veut nous faire comprendre que celui qui est devenu notre Sauveur n'est rien moins que l'être divin et personnel qui a été l'associé de Dieu dans l'œuvre de la création. Mais la Parole n'a pas été l'agent de Dieu uniquement pour faire passer tous les êtres du néant à l'existence ; c'est elle encore qui, une fois le monde créé, reste le principe de sa conservation et de son développement ultérieur, physique et moral.

1.4 En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

En elle était la vie : pourquoi revenir à la description de la nature de la Parole, déjà décrite aux versets 1 et 2 ? En fait, Jean ne revient pas en arrière, mais au contraire il progresse dans son explication. Il décrit l'*œuvre* de la Parole.

Le monde, après avoir reçu par elle l'*existence* (v.3), puisait *en elle* la *vie* dont il jouissait. Il y a ici double gradation : on passe de *l'existence* à la *vie*, puis de « *par* elle » à « *en* elle ». On retrouve cette même gradation en Col 1.16-17 : « Toutes choses ont été créées *par* lui… et elles subsistent *en* lui ».

La vie, en effet, est plus que l'existence ; c'est l'existence saturée de force, l'existence dans son état de progrès normal vers la destination parfaite de l'être. C'est *par* la Parole que le monde existe ; c'est *dans* la relation intime avec elle (*en elle*) qu'il puise les forces vivifiantes par lesquelles il subsiste et se développe. **La vie** est physique pour certains êtres de la création ; elle est physique et spirituelle pour d'autres[18]. L'absence d'article devant le mot *vie* peut expliquer ce sens indéterminé et le plus diversement applicable.

À quel moment de l'histoire faut-il rapporter le fait énoncé dans ce verset ? Certains ont pensé que la Parole devenait vie au moment de son incarnation, d'autres ont supposé que la Parole aurait été la vie du monde si le péché n'avait pas rompu le lien avec elle. Il semble plus juste de penser que le verset 4 décrit le temps écoulé entre la création (v.3) et la venue du Christ (v.5).

La vie était la lumière des hommes : Jean ne dit pas que *la Parole* était la lumière des hommes, mais que la lumière venait de la *vie* communiquée par la Parole. Ici, le mot *vie* est précédé de son article : cette vie, que le monde recevait de la Parole, devenait lumière chez les hommes.

Chez Jean, la lumière n'est pas une notion exclusivement morale telle le *salut* ou la *sainteté* ; ce n'est pas une notion purement intellectuelle telle la *raison*. Elle est le bien moral, la sainteté, avec la clarté intérieure, l'intuition générale de la vérité qui émane d'une volonté bonne. On pourrait dire

---

18 Notamment les êtres humains.

également : c'est la juste compréhension de soi-même et de Dieu. La **lumière des hommes** signifie que les hommes seuls, comme être intelligents et libres, sont susceptibles de jouir d'une telle lumière. Cette lumière s'appliquait aux hommes à l'état primitif dans le paradis ; elle s'est appliquée également à l'Humanité par la suite, car Dieu a continué de se révéler aux hommes. De tout temps, une telle lumière a jailli sur les hommes, même partiellement. Les formes diverses du culte et les traces d'une certaine moralité, même chez les peuples les plus dépravés, en témoignent.

Ici, l'expression « des hommes » désigne l'Humanité tout entière sans distinction aucune.

B) L'incrédulité (1.5-11)

1.5 La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

D'où viennent ces **ténèbres** qui occupent la scène d'un monde créé et éclairé par la Parole ? Sont-elles éternelles ? Forment-elles un règne à côté du règne du bien ? Non, le verset 3 s'y oppose : tout ce qui a été créé est l'œuvre de la Parole. Et cette création est bonne. Les ténèbres sont l'assujettissement au péché et au mensonge dans lequel vit l'Humanité à la suite de la désobéissance racontée en Genèse 3. La Parole était le principe de la vie et de la lumière du monde. Dès que l'Humanité a cessé de vivre *en elle* (v.3), elle a été envahie par l'obscurité morale et les ténèbres sont apparues. La Parole n'en persévère pas moins dans son rôle d'illuminatrice sur ce théâtre qu'elle n'a jamais cessé d'éclairer. Ainsi pourrait-on comprendre le présent du verbe **luire.** Jean utilise le présent pour l'opposer aux deux temps passés du verset 4 et

l'appliquer à un fait actuel, qui est l'apparition terrestre du Christ. Le fait historique du verset 6 confirme cette idée.

La lumière : le texte grec dit : « Et la lumière… », ce qui indique simplement la continuité logique de l'œuvre de la Parole : l'office qu'elle accomplissait notamment dans les profondeurs de l'âme humaine (v.4) a abouti à celui qu'elle est venue accomplir comme Messie au sein du peuple juif (v.5-11).

La lumière n'a pas exactement le même sens dans les versets 4 et 5. Au verset 4, la lumière émanait de la vie et était par conséquent impersonnelle, tandis qu'au verset 5, elle est visible et personnellement présente. Jean veut dire ceci : ce bien moral dont la Parole faisait briller l'idéal dans l'âme humaine (v.4), elle est venu le réaliser elle-même ici-bas et le faire briller dans tout son éclat (v.5).

Jean use avec grande liberté de cette notion de lumière. Nous retrouvons les deux mêmes sens réunis dans Jn 8.12. Dans le début du verset : « Je suis la lumière du monde », nous avons le même sens que dans le verset 5 ; dans la suite du verset : « Celui qui me suit… aura la lumière de la vie », nous avons le sens du verset 4.

La lumière **luit :** ce verbe ne signifie pas seulement « apparaître », mais bien « répandre son éclat dans les ténèbres de l'Humanité, en travaillant à les dissiper ».

Les ténèbres ne l'ont point reçue : le verbe *katalambanô*, traduit ici par *recevoir*, peut avoir deux sens opposés : a) un sens hostile : mettre la main dessus, saisir pour comprimer, surmonter ; b) un sens bienveillant : saisir pour s'approprier, posséder. Certains interprètes ont compris ainsi ce passage : les ténèbres ne sont point parvenues à comprimer ou étouffer cette lumière. Le développement des versets 6-11 contredit ce sens. Le second sens est donc correct : les ténèbres n'ont point saisi, reçu cette lumière, elles ne se sont point laissé pénétrer de la lumière qui luisait pour les dissiper. Souvenons-nous que les ténèbres ne désignent

pas un principe abstrait, mais des êtres vivants et libres, l'Humanité corrompue.

Le verbe *recevoir* est à l'aoriste et contraste avec le présent du verbe *luire*. Pour Jean, le refus de la masse de l'Humanité de se laisser éclairer par l'Évangile est déjà un fait accompli. Voir la parole de Jésus en Jn 3.19 : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ».

Jean, maintenant, va expliquer comment s'est produit ce fait décisif décrit au verset 5 :

1.6 Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean.

Il y eut : c'est un fait historique, qui contraste avec le verbe *était* des versets 1-4. Le verbe *était*, à l'imparfait, indiquait l'existence éternelle de la Parole.

Envoyé : comparez avec Jn 3.28 : « Parce que je suis envoyé devant lui » et également Mal 3.1, d'où cette expression est certainement tirée : « Voici, j'enverrai mon messager ; il préparera le chemin devant moi. Et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ; et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées ».

Jean : ce nom signifie « Dieu fait grâce », signalant ainsi le caractère de l'ère qui va s'ouvrir. L'évangéliste mentionne ce nom pour mieux préciser l'identité de cet envoyé. Le nom de *Baptiste* n'est pas joint au nom de Jean, vraisemblablement parce que l'apôtre Jean a connu Jean, mentionné ici, autrement que par la tradition générale de l'Église[19].

Après avoir introduit ce personnage, l'apôtre décrit son rôle :

---

[19] Dans la suite du commentaire, j'ai ajouté le nom de Baptiste à celui de Jean pour mieux le différencier de l'apôtre Jean, auteur de l'Évangile.

1.7 Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.

Il vint : le pronom « celui-ci » (traduit ici par *il*) résume toutes les données du verset 6.

Le verbe *vint* indique un degré plus avancé que le « il y eut » du verset 6 : c'est l'entrée de Jean-Baptiste dans son activité publique.

Le rôle du **témoin** aux yeux de l'évangéliste est très important. Jean n'hésite pas à reprendre cette idée juste après, en mentionnant cette fois l'objet de ce témoignage.

L'idée du *témoignage* est une des notions fondamentales de notre Évangile. Elle est inséparable de la notion de foi. Le témoignage n'est rendu qu'en vue de la foi, et la foi n'est possible qu'au moyen du témoignage. La seule foi digne de ce nom est celle qui s'attache à un témoignage divin, en acte ou en parole.

La **lumière** avait-elle besoin de témoin pour être signalée ? Le soleil ne se prouve-t-il pas par lui-même ? Si la Parole était apparue ici-bas dans la splendeur qui lui est propre (*la forme de Dieu,* Ph 2.6), l'envoi d'un témoin n'aurait pas été nécessaire. Mais elle devait apparaître enveloppée d'un voile épais (*la chair*, v.14) ; et dans l'état d'aveuglement où le péché avait plongé l'homme (v.5, *les ténèbres*), ce dernier ne pouvait la reconnaître qu'à l'aide d'un témoignage.

Afin que tous crussent par lui : l'évangéliste veut dire évidemment ceci : « Afin que tous crussent en Christ par Jean-Baptiste », et non « en Dieu par Christ », comme l'ont suggéré certains. Il ne s'agit pas du rôle du Christ, mais bien de celui de Jean-Baptiste. Le verset 8 exclut bien toute idée contraire :

1.8 Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière.

L'apôtre insiste sur le rôle réel de Jean-Baptiste peut-être pour s'opposer à ceux qui attribuaient à ce dernier la dignité de Messie. Voir Jn 1.20, 3.25 et suivants, Ac 13.25, 19.3-4.

Le témoignage de Jean-Baptiste devait ouvrir à tous l'accès à la foi, et rendre l'incrédulité impossible. Et pourtant, l'impossible s'est réalisé, comme l'expliquent les versets suivants :

1.9 Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme.

Au moment où Jean-Baptiste témoignait de la lumière, celle-ci était en marche pour **venir**.

La véritable lumière : le mot *véritable* est caractéristique du style de Jean. La lumière dont parle Jean est caractérisée comme la lumière essentielle, en opposition à toute lumière d'ordre inférieur.

Qui éclaire tout homme : on peut y voir le caractère universaliste de l'Évangile. On retrouve ici la notion énoncée au verset 4 : la Parole[20], comme la lumière interne, éclaire tout homme et l'illumine par les intuitions du bon, du beau et du vrai.

La Parole, en venant dans le monde, n'y arrivait pas en étrangère. Par de profondes et intimes relations avec l'Humanité, elle avait préparé son avènement ici-bas et semblait s'être assurée un accueil favorable :

1.10 Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue.

---

[20] Godet utilise au verset 9 et 10 le mot *Parole*, alors que le texte parle de *lumière*. On peut se demander si dans ce prologue les deux termes sont parfaitement interchangeables.

Il y a un contraste voulu entre les premiers mots du verset 10 (*elle était dans le monde)* et les derniers du verset 9 (*en venant dans le monde)*. La Parole est venue dans le monde, et pourtant elle y était depuis longtemps, et même ce monde était son ouvrage. Comment donc est-ce possible que le monde ne l'ait point connue ?

Elle était dans le monde : Jean ne parle pas ici de l'existence terrestre de Jésus, Parole faite chair, mais bien de l'existence et de l'action de la Parole dans l'Humanité avant sa venue en chair sur terre.

Le monde ne l'a point connue : quelle inintelligence criminelle de l'Humanité qui, dans son ensemble, a méconnu en Christ la Parole créatrice et illuminatrice ! Jean fait ressortir ici le caractère contre nature du rejet dont elle a été l'objet ici-bas. Le monde était pourtant son ouvrage, portant le sceau de son intelligence, comme le chef-d'œuvre porte le sceau du génie de l'artiste qui l'a conçu et réalisé ! Cette Parole remplissait le monde de son invisible présence et particulièrement de la lumière morale dont elle éclairait l'âme humaine…, et voilà que lorsqu'elle apparaît en personne, ce monde créé et éclairé par elle ne la reconnaît pas ! On pourrait être tenté d'appliquer les mots « ne l'a point connue » au fait signalé en Ro 1.21-23 ; Ac 14.16, 17.30 ; et 1Co 1.21 : celui de l'ignorance volontaire du monde *païen* à l'égard de Dieu qui s'est pourtant révélé dans la nature et dans la conscience.

Mais la méconnaissance et le rejet de la Parole *comme telle* ne peuvent pas être reprochés au monde avant sa manifestation personnelle en Jésus-Christ. Jean parle donc ici du rejet de la Parole dans son apparition terrestre. Ce rejet général et cosmique était déjà envisagé par Jésus comme un fait consommé dans le temps de son ministère (Jn 3.19 : « Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ». Jn 15.18 : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous »). Combien plus

devait-il paraître tel au moment où Jean écrivait ! L'Église ne formait dans l'Humanité qu'une imperceptible minorité et cette proportion entre les vrais croyants et les non-croyants est demeurée la même dans tous les temps et dans tous les lieux.

Jean décrit au verset 10 de manière plus concrète le refus de la Parole :

1.11 Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue.

Les siens : c'est-à-dire les Juifs, ses serviteurs, les habitants de sa maison, qu'il avait lui-même établis. Avant de venir ici-bas, la Parole s'était préparée une demeure qui lui appartenait en propre et qui devait lui servir comme porte d'entrée auprès du reste du monde. Voir Ex 19.5 : « Vous serez ma propriété entre tous les peuples » et Ps 135.4 : « L'Éternel s'est choisi Jacob ». Malachie (3.1) avait dit ceci : « Et aussitôt le Seigneur que vous cherchez entrera dans son temple ; voici, il vient ». Mais cette porte lui a été fermée, et par ceux-là mêmes qui devaient la lui ouvrir.

Est venue : se rapporte au ministère public de Jésus en Israël.

Reçue : en grec : *paralambanô*. Le verbe utilisé ici n'est pas le même qu'au verset 5. Il caractérise la réception que l'on doit faire au maître de la maison, une réception officielle telle qu'auraient dû la faire les autorités israélites au nom de toute la nation théocratique, en introduisant joyeusement le roi divin dans son palais, le temple de Jérusalem.

C) La Foi (1.12-18)

L'apparition de la Parole n'est donc pas parvenue à dissiper les ténèbres de l'Humanité et à vaincre la résistance d'Israël comme nation. Cependant, sa mission n'a pu échouer. Alors que le peuple se détourne d'elle, une famille de croyants apparaît et se groupe autour d'elle. Les versets 12 et 13 signalent ce contraste. L'objet de la foi de ces croyants n'est rien moins que l'incarnation de la Parole. Jean-Baptiste, le héraut de Dieu, l'a annoncée ; des témoins oculaires l'ont ensuite contemplée ; puis l'Église entière l'a expérimentée. Ce triple témoignage est là pour fonder la foi de manière inébranlable.

1.12 Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,

À ceux : il ne s'agit plus de nation tout entière (*les siens*), mais bien d'individus. Par ses représentants officiels, la nation, comme telle, a refusé d'accueillir Jésus ; dès lors, la foi devient individuelle. Ces individus n'appartiennent pas qu'à la nation juive, mais ils proviennent également des peuples païens ; ce sont tous les croyants qui font partie désormais de la famille des **enfants de Dieu**.

L'ont reçue : le verbe grec utilisé ici est « *lambanô* », un verbe simple qui n'a pas le caractère solennel du verbe composé « *paralambanô* » utilisé au verset 11. Il signifie « prendre, saisir au passage et comme accidentellement », et s'applique parfaitement à la notion de foi individuelle.

En insistant sur le contraste entre le rejet de la part du peuple juif et la foi de ces nouveaux croyants quels qu'ils soient, l'apôtre Jean veut montrer la grandeur des biens dont s'est privé le peuple juif, lui qui était pourtant appelé à en jouir le premier. Il s'est privé de la vie de Dieu. Tandis que les

nouveaux croyants ont reçu deux privilèges : celui d'entrer dans une nouvelle relation avec Dieu, et en raison de cette nouvelle position, de participer à sa vie divine.

Le pouvoir, en grec : *exousia*, désigne « l'autorité, la compétence » ; celle-ci est plus qu'une simple possibilité et moins qu'un pouvoir proprement dit. Il s'agit d'une position nouvelle, celle de réconcilié, de justifié, que le croyant obtient par la foi. C'est par celle-ci qu'il reçoit le pouvoir, qui est une faveur, de réclamer et d'obtenir l'Esprit Saint par lequel il devient enfant de Dieu**.**

Enfants de Dieu : pour Jean, le mot *enfant* (*teknon*) renferme plus que celui de *fils (huios)* utilisé par Paul. Le sens de ce dernier terme ne dépasse pas l'idée de l'adoption, le droit de fils accordé au fidèle, tandis que le mot *enfant (teknon)*, mot qui vient du verbe *engendrer*, implique la communication réelle de la vie divine.

La notion d'*enfant de Dieu*, dans le sens concret où elle apparaît ici, est étrangère à l'Ancien Testament. Là, les termes de *père* et *d'enfant* n'y expriment, dans les rares cas où ils sont employés, que des sentiments d'affection, de tendresse et de compassion.

Les verbes *recevoir* et *croire* sont étroitement liés. Pour recevoir, il faut croire. Pourquoi donc faut-il un acte de foi pour recevoir la Parole ? Parce que le caractère divin de la Parole est caché à la vue par le voile de la chair qui l'enveloppe. Elle ne peut être discernée que par une perception de nature morale. Rendu attentif par le témoignage, l'homme attache son regard sur le Christ, et, discernant en lui le sceau divin de la sainteté, il s'abandonne personnellement à lui : voilà la foi.

Ceux qui croient en son nom : le nom d'un être, c'est l'expression vraie de sa nature, la parfaite révélation de son caractère propre. Le nom représente ce que les autres peuvent connaître de sa personne. Ici, Jean veut dire : « Ceux qui croient à la révélation qu'il a donnée de lui-même, comme Parole ; ceux qui ont discerné sous le voile de la chair

la manifestation de cet être divin, le *Fils unique*, et qui, en conséquence, se sont abandonnés à lui ».

La notion d'enfant de Dieu est développée au verset suivant :

1.13 lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

Jean décrit ici le terme « enfant de Dieu » sous un rapport négatif, au moyen de trois expressions accumulées, qui ont quelque chose de dédaigneux, de méprisant même. En fait, il veut faire ressortir avec force la supériorité de la seconde création que la Parole vient accomplir sur le fondement de la première. Il y a ainsi deux humanités, l'une qui se propage par la voie de filiation naturelle, l'autre dans laquelle la vie supérieure est communiquée immédiatement par Dieu lui-même à chaque croyant. C'est donc la naissance ordinaire, comme base de l'humanité naturelle, que Jean caractérise dans les trois premières expressions.

« Naître du **sang** » désigne la procréation au point de vue purement physique. Le sang est mentionné dans l'Ancien Testament comme siège de la vie naturelle (Lé 17.11). Le mot *sang* est ici au pluriel (les sangs) pour rappeler la multiplicité des éléments qui forment le sang. Il y a une gradation de dignité dans ces trois mots : **sang, chair, homme**. Mais, en fait, à quelque hauteur que puisse s'élever la transmission de la vie naturelle, cette communication ne peut franchir le cercle tracé à la première création, celui de la vie physico-psychique. *Ce qui est né de la chair,* même dans les meilleures conditions*, est* et *reste chair*.

La vie spirituelle, éternelle, est le don immédiat de Dieu. Il faut, pour l'obtenir, cet engendrement spirituel par lequel Dieu communique sa propre nature. Pour que cet engendrement puisse se produire, il faut d'une part la

manifestation de Dieu par son Esprit, et d'autre part la foi de l'homme. Cette foi n'est pas une qualité qui aurait été distribuée à certains mais pas à d'autres ; elle n'est qu'une simple *réceptivité*, un *recevoir*.

1.14 Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père.

L'idée développée par Jean est la suivante : si la foi peut faire d'un homme, né de la chair, un enfant de Dieu, c'est qu'elle a pour objet *la Parole faite chair*. La venue du Christ sur la terre a déjà été mentionnée au verset 11 : elle était destinée à relever l'incrédulité et le refus de la part d'Israël. Ici, elle est à nouveau mentionnée comme objet de la foi de toute l'Église. Le Messie national a été rejeté en Israël (*chez les siens*), mais il a été reçu par les disciples, puis l'Église, comme Fils de Dieu, Sauveur de l'Humanité.

Chair : il faut comprendre ici l'être humain tout entier. Certains exégètes font dire à Jean que la Parole n'aurait emprunté à l'humanité que le corps matériel[21] et aurait rempli, en Jésus, la fonction de l'*esprit*. Jean ne songe à rien de semblable. La Parole a quitté l'état immatériel de l'être divin pour prendre corps et s'enfermer, comme la créature, dans les limites du temps et de l'espace. Elle est devenue comme

[21] Selon eux, la Parole se serait en quelque sorte *déguisée* en homme, mais ne serait pas vraiment *devenue* homme ; il y aurait eu en Jésus deux natures : une, divine, et une autre, humaine. Godet affirme ceci : « Le contenu de la déclaration de Jean n'est donc pas : deux natures ou deux modes d'être opposés coexistant dans le même sujet ; mais un sujet unique passant d'un mode d'être à un autre, pour recouvrer le premier en réalisant parfaitement le second ».

tout homme, possédant un corps, une âme et un esprit. Elle s'est incarnée dans un modèle d'être humain semblable au nôtre. Ainsi, Jésus a pu souffrir, se réjouir, être tenté, lutter, apprendre, progresser, aimer, prier, exactement *comme nous*. Le mot *chair* exprime l'homogénéité complète entre son état et le nôtre. Jésus n'a d'ailleurs pas craint de se présenter comme *homme* (Jn 8.40) et comme *fils de l'homme* (Jn 1.52).

La Parole a été faite chair : littéralement : la Parole devint chair. Le terme *devenir* implique ici une transformation profonde. Il indique que la Parole a changé d'état. On peut mentionner d'autres exemples de transformation : par exemple, l'eau devenue vin (Jn 2.9). Ce changement a atteint le fondement même de la Parole. Contrairement à ce que pensent certains exégètes, la Parole n'a pas gardé tous ses attributs en s'incarnant dans un corps semblable à celui des hommes. En devenant chair, la Parole a gardé sa personnalité mais s'est défaite de tous ses attributs divins. Les garder aurait été incompatible avec la réalité du mode d'existence humain.

L'enseignement de Jean est en complète harmonie avec celui de Paul, qui affirmait ceci : « Lui qui était en forme de Dieu… il s'est dépouillé lui-même, ayant pris la forme d'un serviteur et étant devenu semblable aux hommes » (Ph 2.6-8) et « Étant riche, il s'est fait pauvre, afin que vous soyez enrichis par sa pauvreté » (2 Co 8.9). On retrouve chez Paul cette même conception : l'incarnation par le dépouillement.

Elle a habité parmi nous : après être entrée dans la vie humaine, la Parole y est demeurée et se l'est appropriée jusqu'au bout. Littéralement, elle *a habité sous une tente*. C'est une allusion à la *Schekina* (demeure), un mot technique dans la philosophie des Juifs, qui désignait les formes visibles par lesquelles Dieu manifestait sa présence au milieu de son peuple. On pourrait aussi y voir une allusion à la tente du tabernacle au désert, qui était comme la tente de Dieu, pèlerin lui-même au milieu de son peuple pèlerin.

Peut-être aussi que Jean s'est contenté de comparer la chair de Jésus à une tente semblable à la nôtre. Paul a aussi utilisé cette image en 2 Co 5.1 : « Nous savons, en effet, que si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme ». C'est un peu comme si Jean disait ceci : « Nous avons mangé et bu à la même table, couché sous le même toit, marché et voyagé ensemble ; nous l'avons connu comme fils, frère, ami, hôte, citoyen. Il est resté fidèle jusqu'au bout à la voie dans laquelle il était entré en se faisant homme. Jésus a partagé l'existence de ses frères en toutes choses ».

Pleine de grâce et de vérité : dans l'Ancien Testament, les deux traits essentiels du caractère de Dieu étaient la *grâce* et *la vérité* : « Et l'Éternel passa devant lui (Moïse), et s'écria : « L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté (ou grâce) et en fidélité (ou vérité) » (Ex 34.6). Ce sont aussi ces traits qui ont distingué aux yeux de Jean la vie humaine de la Parole faite chair et qui ont servi à lui révéler sa relation filiale avec le Père.

La **grâce** comprend l'amour, la compassion, le pardon, … c'est Dieu qui *se donne*. Comme c'est de la grâce que découle la vie, la Parole est redevenue pour les croyants ce qu'elle était à l'origine pour le monde (v.4) : la source de la vie.

La **vérité**, c'est la réalité des choses mises en lumière, c'est la pensée sainte et bonne de Dieu, complètement dévoilée… c'est Dieu *révélé*. Ainsi, la Parole incarnée est également redevenue ce qu'elle était originairement, la *lumière* des hommes. Au travers de ces deux attributs, les disciples de Jésus ont pu reconnaître en lui le Fils unique venant du Père. Ils l'ont senti : cet être était Dieu *donné*, Dieu *révélé* dans une existence humaine.

Nous avons contemplé sa gloire : changement de régime ! La Parole était le sujet du début de la phrase, et

soudain c'est le *nous* qui devient le sujet, et la Parole devient objet grammatical. Ce changement de construction peut se comprendre chez un témoin oculaire. Jean a d'abord parlé comme historien puis continue comme témoin direct du Christ.

Le verbe *contempler* est plus riche que voir ou discerner, c'est le *voir au repos*. Certains ont vu dans cette contemplation un sens purement spirituel. Non ! Pour Jean cette contemplation a pour objet la personne entière du Christ, dans tous ses aspects.

La **gloire** de Dieu est le rayonnement de ses perfections aux yeux des créatures. Cette gloire-là est vraiment l'unique ; toute gloire que possède un être quelconque n'est que la participation, en une mesure quelconque, à l'éclat que jette la perfection de Dieu même. La gloire que les témoins ont contemplée dans la Parole incarnée n'a pu être la splendeur de cette Parole avant son incarnation. C'est pourquoi, avant de finir sa mission sur terre, Jésus fera cette prière : « Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût » (Jn 17.5). On ne redemande pas ce que l'on possède encore ! Alors, de quelle gloire Jean parle-t-il ici ? S'agit-il de la puissance manifestée lors des miracles (« et il manifesta sa gloire… » Jn 2.11) ? Cependant, Jésus dit ceci (Jn 17.10) : « Je suis glorifié en eux ». Cette expression nous conduit à une notion plus spirituelle de la gloire qu'il a possédée ici-bas. Le caractère essentiel de la gloire terrestre de la Parole a été le sceau filial imprimé à toute la vie humaine de Jésus. Cette communion intime avec le Père a profondément distingué Jésus des autres hommes. Une pareille relation avec Dieu a été la plus parfaite gloire qui puisse rayonner au front d'un être humain. Elle comprend naturellement toutes les manifestations d'une telle relation : les œuvres de puissance, les paroles de sagesse, la vie de sainteté et d'amour, tout ce que les disciples ont contemplé en Jésus de divinement

grand et beau. Cette explication s'accorde avec celle donnée par Jean dans les mots suivants :

Une gloire comme celle du Fils unique venant du Père : la préposition *comme* n'établit pas ici une comparaison, mais bien l'accord entre le fait et l'idée : une telle gloire doit être celle du Fils venant du Père. La gloire de la Parole incarnée était certes plus humble que celle de son état de préexistence, mais elle signalait néanmoins l'intimité filiale sans pareille entre le Fils et le Père.

On contemplait en Jésus, comme jamais chez aucun homme, l'assurance d'être aimé de Dieu, de pouvoir tout lui demander avec la certitude de l'exaucement. On contemplait également en lui la fidélité filiale la plus parfaite envers son Père.

Les termes de *Fils unique* et *Père* sont traités ici comme des noms propres, ou du moins comme des substantifs désignant des êtres uniques en leur genre. En effet, le père dont il s'agit ici est **le Père** parfait qui donne son caractère paternel à tout ce qui s'appelle *père* (Ep 3.15 : « … je fléchis les genoux devant le Père, duquel tire son nom toute famille dans les cieux et sur la terre… »). Le **Fils unique** est l'unique, non pas seulement comme seul fils de ce père, mais en tant que modèle et prototype absolu de tout ce qui, entre les fils des hommes, porte le nom de fils unique.

1.15 Jean lui a rendu témoignage, et s'est écrié : C'est celui dont j'ai dit : celui qui vient après moi m'a précédé, car il était avant moi.

Jean lui a rendu témoignage : l'apôtre parle de Jean-Baptiste. Le verbe grec est ici au présent : *il témoigne*. L'apôtre entend peut-être encore résonner les paroles de Jean le Baptiste.

S'est écrié : le verbe est au parfait mais il est toujours employé en grec dans le sens de présent : *il s'écrie*.

Jean-Baptiste a prononcé cette parole le lendemain du jour où la députation du Sanhédrin lui a posé officiellement la question relative à sa mission. Après avoir expressément décliné devant ces délégués l'honneur d'être le Messie, il a ajouté que ce personnage était déjà là et allait lui succéder immédiatement, quoiqu'en réalité il était déjà là avant lui (v.26-27). Le lendemain, il renouvellera cette déclaration devant le peuple, mais cette fois en désignant positivement Jésus comme celui dont il a parlé la veille. Il ajoutera une explication au sujet de cette antériorité qu'il lui attribue par rapport à lui-même (v.30).

Celui qui vient après moi m'a précédé : cette contradiction apparente a de quoi exciter l'attention des auditeurs ! Que veut dire Jean-Baptiste ?

Jésus apparaît sur la scène après Jean-Baptiste, il est donc son *après-venant,* quant à l'activité messianique. Et pourtant, il a précédé Jean-Baptiste par sa présence et son activité dans toute l'ancienne alliance ; le Christ a réellement précédé Jean-Baptiste dans le monde. Comparez avec :

– Jn 12.41 : « Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire, et qu'il parla de lui (Jésus) ».

– 1Co 10.4 : «… ils (les Israélites dans le désert) ont tous bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ ».

– Mal 3.1 : « Voici, j'enverrai mon messager ; il préparera le chemin devant moi. Et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ; et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées ».

Il était avant moi : Jésus a non seulement précédé Jean-Baptiste, mais il est son *premier* (traduction littérale). Il est *premier* dans l'ordre éternel.

Comment Jean-Baptiste a-t-il pu reconnaître en Jésus le Messie ? Il a dû certainement méditer le texte de Malachie.

D'autre part, il a reçu directement de Dieu des révélations propres concernant sa mission : « Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit… » (v.33). Il n'est donc pas possible que, lors du baptême de Jésus, il n'ait pas eu les yeux ouverts pour comprendre pleinement la dignité supérieure de celui que Dieu lui-même saluait du titre de son *Fils bien-aimé*.

L'apôtre Jean a fait entendre le témoignage des témoins immédiats de la vie du Christ (v.14), puis celui de Jean-Baptiste (v.15) ; il ne lui reste plus qu'à formuler celui qui ressort de l'expérience de toute l'Église :

1.16 Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ;

Nous… tous : tous les croyants mentionnés au verset 12, l'Église déjà répandue en Orient et en Occident.

Nous avons reçu : nous avons tous puisé richement à cette source. Les témoins ont *contemplé*, l'Église a *reçu*. Elle a reçu tout d'abord la *grâce*, ce premier signe auquel elle a reconnu en Jésus la Parole divine ; puis la *vérité*, ce second signe qui sera relevé dans les versets 17 et 18.

La **plénitude** désigne ce qui sert à remplir un espace vide. Il se rapporte à la plénitude inépuisable de grâce et de vérité dont est remplie et dont déborde la personne de la Parole.

Grâce pour grâce : habituellement traduit par *grâce sur grâce*. Cela signifie simplement une grâce ajoutée à la grâce précédente. Jean met l'accent ici sur la grâce, avant de faire ressortir au verset suivant l'antithèse entre la Loi et la grâce.

Sous le régime de la Loi, chaque nouvelle grâce doit être obtenue au prix d'une nouvelle œuvre. Dans l'économie de la grâce qu'ouvre la foi en la Parole faite chair, le don déjà reçu

est l'unique titre pour en obtenir un nouveau : « À celui qui a, il est donné davantage ».

Le verset 16 décrit la *grâce*. Le verset 18 décrira la *vérité*. Le verset 17, qui les lie, réunit la grâce et la vérité.

1.17 car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.

Le rôle de la **Loi** est de commander et de demander ; le propre de la **grâce**, essence de l'Évangile, est d'offrir et de donner. La Loi attache le salut à une œuvre qu'elle exige ; Christ donne gratuitement un salut qui doit devenir le principe de l'œuvre. Ce don révèle enfin pleinement le vrai caractère de Dieu, qui restait voilé dans la Loi. De ce fait, ce don révèle la **vérité** qui est la parfaite connaissance de Dieu.

En disant : **La Loi a été donnée**, Jean rappelle l'institution et la promulgation officielle de la Loi. Le terme « **sont venues** » convient mieux à l'apparition historique de la grâce et de la vérité en la personne et dans le ministère de Jésus-Christ.

Jésus-Christ : c'est la première fois que Jean fait intervenir ce nom dans son prologue. Il descend graduellement du divin à l'humain : tout d'abord la Parole (v.1), puis le Fils unique (v.14) enfin Jésus-Christ, en qui le monde céleste prend pleinement vie et réalité pour nous.

Jean passe maintenant au second trait caractéristique de la gloire divine de Jésus : la vérité.

1.18 Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître.

Qu'est-ce que cette *vérité* dont parle le verset 17, sinon cette parfaite révélation de Dieu décrite ici au verset 18. Et cette révélation dépasse de loin toute la connaissance que les hommes ont pu avoir de Dieu. L'investigation philosophique ne peut saisir que les quelques rayons isolés de la révélation divine répandus dans la nature et dans la conscience. D'autre part, les révélations données par Dieu aux saints de l'ancienne alliance n'étaient que partielles. Personne n'a *vu* Dieu, pas même Moïse. C'est dire l'importance de la révélation présente !

Personne n'a jamais vu Dieu : le verbe est au parfait et désigne un résultat plutôt qu'un acte : « Personne n'est en possession de la vue de Dieu… » La vérité complète n'existe donc pas en dehors de Jésus-Christ, elle n'est vraiment venue que par lui.

Le Fils unique, qui est dans le sein du Père : la qualité de révélateur parfait, attribuée à Jésus, est expliquée par sa relation intime et personnelle avec Dieu lui-même. L'image utilisée ici par Jean semble être empruntée à la position d'un fils assis sur les genoux de son père et appuyé sur son sein. Celui qui occupe une telle place en Dieu doit connaître les plus secrètes pensées du Père et sa volonté la plus intime. C'est par cette relation unique que Jésus a révélé le Père ; c'est par cette relation permanente du Fils avec le Père, à travers toutes les phases de son existence d'abord divine puis humaine, que Jésus a *fait connaître le Père*. Toujours, Jésus se replonge avec une égale intimité dans le sein du Père, qui se révèle à lui conformément à sa position et à sa tâche de chaque moment.

Le **sein du Père** n'est pas un lieu, mais une vie. Le mot *sein* évoque l'amour du Père. Les mots « du Père » ne sont pas une simple paraphrase du nom de Dieu ; ils font comprendre le contenu essentiel de la révélation apportée par le Fils. Jésus en effet a révélé Dieu comme *Père,* en se montrant lui-même comme *Fils*. C'est ainsi que par sa relation filiale avec

Dieu, il a initié les hommes au secret le plus profond du ciel. En dehors de cette révélation du caractère divin, toute idée que l'homme se fait de Dieu est incomplète ou imaginaire.

Avec ce verset 18, nous revenons au point de départ du prologue, à l'idée du verset 1. Par la foi au Christ comme Fils unique, le croyant retrouve l'accès à cette Parole éternelle dont le péché (les *ténèbres*, v.5) l'avait tenu séparé. Il obtient de nouveau sous la forme de la *grâce* et de la *vérité* (v.16-18) ces trésors de vie et de lumière que la Parole répandait dans le monde (v.4). L'œuvre du péché est vaincue ; la communion avec le ciel est rétablie. Dieu est connu et la destination de l'homme recommence à se réaliser. L'infini habite dans le fini et agit par lui. Le fossé qui les séparait est désormais comblé.

La suite du récit va montrer comment Jésus a révélé le Père.

Considérations générales sur le prologue

I. Le plan

Trois pensées résument ce morceau remarquable et en déterminent la marche :

– La Parole (v.1-4)
– La Parole méconnue (v.5-11)
– La Parole reçue (v.12-18)

Le verset 5 forme la transition entre le premier et le second sujet. Les versets 12 et 13 la forment entre le second et le troisième.

Le récit tout entier repose sur ces trois facteurs et ses phases sont déterminées par l'apparition et la prépondérance successives de ces trois éléments essentiels de l'histoire.

II. L'intention

La notion de Parole s'est imposée à Jean lors de la contemplation de la personne de Jésus. Au verset 14, il décrit comment ce travail s'est fait en lui. Le Fils de Dieu s'est révélé à lui en la personne de Jésus par la gloire pleine de grâce et de vérité qui distinguait cet homme de tout autre homme. Jean a inscrit cette découverte en tête de sa narration pour bien faire comprendre au lecteur l'importance de tout ce qui allait suivre. Il dit bien plus loin (Jn 20.31) : « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez et qu'en croyant vous ayez la vie ». C'est de vie et de mort éternelles qu'il s'agit dans cette histoire : accepter, c'est vivre ; refuser, c'est mourir.

III. L'idée et le terme de Parole (*Logos*)

Pourquoi Jean a-t-il utilisé ce terme de Parole (*logos* en grec) ? Nous devons étudier ici trois questions :

Où Jean a-t-il puisé la *notion* de Parole ?

Quelle est l'origine de ce *terme* ?

Quelle est la raison de son emploi ?

Avant tout, constatons un fait : c'est que le prologue ne fait que résumer les *pensées* renfermées dans le témoignage que le Christ rend de lui-même dans le quatrième Évangile. Relevons deux points dans lesquels le témoignage du Christ paraît être dépassé par le prologue : 1) la notion de *la Parole*, par laquelle Jean formule l'existence anté-historique de Christ ; 2) la fonction de *créateur* qui lui est attribuée (v.3).

Laissons pour le moment de côté le *terme* de Parole, auquel nous reviendrons. Examinons la fonction de *créateur* qui est attribuée à cette Parole. Elle se rattache naturellement au fait de l'existence éternelle de la Parole en Dieu. Celui qui a pu dire à Dieu : « Tu m'as aimé avant la création du monde » n'est certainement pas resté étranger à l'acte par lequel Dieu

a tiré le monde du néant. Comment ne pas appliquer ici les paroles de 5.17 : « Tant que le Père agit…j'agis aussi » et 5.19-20 : « Le Père montre au Fils tout ce qu'il fait… » et « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement » ! Ajoutons encore la parole de Ge 1.26 : « *Faisons* l'homme à *notre* image », à laquelle Jean fait certainement allusion dans la seconde proposition du verset 1 du prologue.

Toutes les autres affirmations de ce morceau reposent sur les discours et les faits rapportés dans l'Évangile : le verset 4 peut se rapporter à 5.26, le verset 9 à 8.12 et 9.5, le verset 7 avec 1.34 et 5.33. Ce qui est dit de la présence et de l'activité de la Parole dans le monde en général (v.10) et dans la théocratie en particulier (v.11) antérieurement à son incarnation peut se rapporter à ce que Jésus déclare au chapitre X au sujet de la voix du berger qui est aussitôt *reconnue* par *ses brebis*, et cela non seulement par celles qui sont déjà dans la bergerie de l'ancienne alliance (v.3), mais aussi par celles *qui ne sont pas de cette bergerie* (v.16) ; ou avec ce qui est dit des enfants de Dieu *dispersés dans tout le monde* (11.52).

L'opposition qu'établit le prologue (v.13) entre la naissance charnelle et l'engendrement divin peut se rapporter à l'entretien de Jésus avec Nicodème (3.6) : « Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit ».

La notion de l'humanité réelle du Christ, si énergiquement affirmée dans le prologue (v.14), se retrouve dans toute la narration johannique : il est *exténué* de fatigue (4.6), il a *soif* (4.7), il *pleure* sur son ami (11.35), il est *ému*, *troublé* même (11.33 ; 12.27 ; 13.21).

Sa gloire *pleine de grâce et de vérité*, son caractère de *Fils venu du Père* (1.14-18) font écho à sa dépendance complète (6.38 et suivants) ; sa docilité absolue (5.30) ; son intimité parfaite avec Dieu (5.20) ; la divinité des œuvres qu'il lui est donné d'accomplir (vivifier, juger : 5.21-22) ; l'assurance parfaite de l'exaucement, quoi qu'il demande (11.41-42) ; l'adoration qu'il accepte (20.28), qu'il réclame même, à l'égal du Père (5.23).

Le témoignage de Jean-Baptiste, cité en 1.15, est attesté par la narration subséquente (1.27, 30).

Le don de la Loi, comme préparation à l'Évangile (1.17), est confirmé parce que le Seigneur dit de son rapport à Moïse et ses écrits (5.46-47).

Le verset 18, qui clôt le prologue, se retrouve dans cette parole de Jésus : « Nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père » (6.46).

Les termes de *Fils* et de *Fils unique* sont repris par Jésus lui-même (6.40, 3.16, 18).

On le voit : le prologue est entièrement construit avec des matériaux fournis par les paroles et par les faits de l'histoire de Jésus. Il ne renferme de propre à Jean que la notion et le terme de *Parole* appliqués à l'état de préexistence de Jésus. C'est assurément ce terme, usité dans la langue philosophique du temps, qui a porté tant d'interprètes à transformer l'auteur du prologue en un disciple de Philon22. Et pourtant le *Logos* de Jean n'a guère de commun avec celui de Philon que le nom. Voici, à notre sens, les différences essentielles qui distinguent ces deux conceptions. On jugera s'il est possible d'admettre que l'évangéliste ait été à l'école du philosophe :

Le mot grec *Logos*, chez Jean, signifie, comme dans tout le texte biblique, *Parole*. Chez Philon, il signifie, comme dans la langue philosophique des Grecs, *raison*. Ce simple trait révèle un point de départ tout différent dans l'usage qu'ils font de ce terme.

Chez Philon, l'existence du Logos est un théorème métaphysique. Dieu étant conçu comme l'être absolument indéterminé et impersonnel, il y a un abîme infranchissable entre lui et le monde matériel, fini et varié que nous contemplons. Pour combler cet abîme, il faut à Philon un intermédiaire, un *second* Dieu, plus rapproché de notre

22 Voir note de 1.1

monde ; c'est le Logos, la raison divine à demi personnifiée. Pour Jean, Dieu est, comme dans l'Écriture entière, le Créateur, le Maître, le Père. Il agit lui-même dans le monde, il l'aime, il lui donne le Fils. Nous verrons même que c'est lui qui sert d'intermédiaire entre les hommes et le Fils (6.37, 44). On est juste à l'opposé de la théorie de Philon. Chez Jean, tout est affaire de liberté et d'amour ; chez Philon, tout résulte d'un besoin logique.

Le rôle du Logos chez Philon ne dépasse pas les faits divins de la création et de la conservation du monde. Il ne met cet être en aucune relation avec le Messie et le règne messianique. Chez Jean, au contraire, le Logos créateur n'est mentionné qu'en vue de la rédemption dont il doit être l'agent. Tout, dans l'idée de cet être, tend à son apparition messianique.

Aux yeux de Philon, comme à ceux de Platon, le principe du mal est la matière. Philon ne songe donc nulle part à faire descendre ici-bas le Logos, et cela sous une forme corporelle. Chez Jean, au contraire, le fait suprême de l'histoire est celui-ci : Le Logos a été fait chair. Et c'est aussi là le mot central du prologue.

Les deux points de vue sont à bien des égards l'antipode l'un de l'autre. Cependant, on remarque chez Philon certaines intuitions, certains termes qui établissent une relation entre lui et Jean. Comment expliquer ce fait ?

La solution est aisée ; une source commune n'est pas difficile à trouver : Jean et Philon étaient tous deux Juifs ; tous deux, ils ont été nourris de l'Ancien Testament. Or, dans l'Ancien Testament, trois modes de manifestation et d'activité divine ont été réunis en une conception unique, celle de l'agent permanent de Dieu dans le monde. Les docteurs juifs, depuis la déportation de Babylone, l'ont désignée du nom de *Memra (Parole) de Dieu*. Ces trois modes de manifestation étaient :

a) L'*Ange de l'Éternel*. Cet agent est tantôt distingué de Yahvé, tantôt identifié à lui. Dieu dira : « Mon nom est en lui » (Ex 23.21). D'après l'Ancien Testament (comparer particulièrement Za 12.10 et Mal 3), ce personnage divin, après avoir été l'agent de toutes les apparitions divines, doit consommer son office de médiateur en remplissant ici-bas la fonction de Messie.

b) La *Sagesse*, telle que décrite dans les Proverbes (Pr 8.22-31).

c) Le rôle actif attribué à la *parole de l'Éternel*, qui commence avec la création et continue dans les révélations prophétiques (Ps 107.20 ; 147.15 ; Es 55.11).

L'idée d'un être divin, agent des œuvres et des révélations de Yahvé dans le monde, ne pouvait donc manquer d'être connue et de Jean et de Philon. C'est là la donnée commune aux deux auteurs. Mais dès ce point de départ, leurs voies divergent. Pour Jean, à l'école de Jésus, la notion de Parole a pris pour lui une signification historique, une application concrète. En entendant Jésus affirmer qu'il est avant Abraham, que le Père l'a aimé *avant la création du monde*..., il lui applique cette notion de la *Parole*, qui plonge de tant de manières ses racines dans le sol de l'Ancien Testament. Tandis que Philon, vivant à Alexandrie, devient le disciple des philosophes grecs et cherche à interpréter au moyen de leurs spéculations et de leurs formules les notions religieuses de la religion juive.

En appliquant à Jésus le nom de Parole, Jean a voulu montrer Jésus-Christ comme la *révélation absolue* de Dieu à la terre, ramener toutes les révélations divines à lui comme à leur centre vivant et proclamer la grandeur incomparable de son apparition au sein de l'Humanité.

Souvenons-nous que l'Évangile de Jean a été composé en Asie mineure, où se rencontraient toutes les doctrines religieuses et philosophiques de la Grèce, de la Perse et de l'Égypte. Dans tous ces systèmes apparaissait l'idée d'un

être divin, intermédiaire entre Dieu et le monde, le *Oum* des Hindous, le *Hom* des Persans, le *Logos* des grecs, le *Memra* des Juifs. Jean a probablement voulu dire à tous ces penseurs qui spéculaient sur les relations entre l'infini et le fini : « Ce lien que vous cherchez dans le monde des idées, nous le possédons, nous chrétiens, dans la réalité ; nous l'avons vu, nous l'avons touché, ce médiateur céleste ! Écoutez et croyez, et en le recevant, vous posséderez avec nous grâce sur grâce ». En introduisant ce terme nouveau dans la langue chrétienne, Jean a donc eu l'intention d'opposer à l'idéalisme creux, dont se nourrissait son entourage cultivé et non chrétien, le réalisme vivifiant de l'histoire évangélique qu'il se proposait d'exposer.

IV. La vérité et l'importance de l'enseignement du prologue sur la personne de Jésus-Christ.

Le prologue est le sommaire des témoignages que Jésus s'est rendus à lui-même dans le cours de son ministère, et l'enseignement de Jean dans ce morceau est l'expression à la fois la plus normale et la plus riche de la conscience que Jésus a eue de sa propre personne. Certains interprètes ont cependant vu des contradictions entre le prologue et les paroles de Jésus mentionnées dans le reste de l'Évangile. En voici quelques-unes :

Le prologue enseigne la parfaite *égalité* du Père et du Fils (ce que professe l'orthodoxie ecclésiastique), alors que Jésus montre sa *subordination* au Père. Comme nous l'avons vu, cette contradiction n'existe pas : la subordination est enseignée dans le prologue aussi clairement que dans les paroles de Jésus. Qu'on se rappelle les expressions : « Elle était avec Dieu[23] »

[23] Nous avons vu en 1.1 que « la Parole était avec Dieu », c'est-à-dire que son aspiration tendait vers Dieu, que son but était Dieu. « La Parole était Dieu », ou plus précisément : la Parole était divine, elle avait la même nature que Dieu.

(v.1) ; « Le Fils unique…qui est dans le sein du Père » (v.14, 18).

Il y a contradiction entre la notion de l'incarnation et celle de la naissance miraculeuse enseignée dans les synoptiques. Mais si l'on prend au sérieux cette expression « La Parole est devenue chair », la contradiction prétendue se résout d'elle-même. Comme Jésus n'est plus la Parole persistant dans son état divin, mais un vrai homme, le fait d'une naissance réelle de cet homme, soit miraculeuse, soit naturelle, devient une condition nécessaire de son existence humaine.

On ne peut concilier la préexistence du Christ avec son humanité réelle. Pour résoudre cette difficulté, certains estiment qu'il y a une différence *d'essence* entre le Sauveur et ses frères, ce qui compromet sérieusement et sa qualité de Fils de l'homme et sa fonction rédemptrice. D'autres voient dans l'Évangile de Jean deux Christs juxtaposés : l'un vraiment homme (celui qu'enseigne Jésus lui-même d'accord avec les synoptiques) et l'autre divin et préexistant (celui de Jean).

En essayant de résoudre cette difficulté, nous ne dissimulons pas que nous abordons ici l'un des problèmes les plus ardus de la théologie. Ce que nous recherchons, dans les lignes qui vont suivre, ce n'est point la conciliation de l'Écriture avec une orthodoxie quelconque, mais l'accord de l'Écriture avec elle-même.

L'Écriture, tout en enseignant l'existence éternelle de la Parole, n'enseigne nullement la présence de l'état et des attributs divins en Jésus pendant le cours de sa vie terrestre. Elle enseigne au contraire le renoncement complet de Jésus à cet état divin par le fait de son entrée dans l'état humain. L'expression « La Parole a été faite chair » (1.14) ne parle du sujet divin en lui que comme réduit à l'état humain ; elle ne suppose donc point les deux états, divin et humain, coexistant chez lui. L'*appauvrissement* du Christ dont parle

Paul (2 Co 8.9)[24], son *dépouillement* volontaire décrit en Ph 2.6-7[25], n'ont de sens que si l'on voit dans ce renoncement à l'état divin et l'entrée dans le mode d'être humain deux faits corrélatifs. L'histoire évangélique confirme ces déclarations. Jésus ne possède plus sur la terre les attributs qui constituent l'état divin :

– La toute-science, il ne l'a pas. Il déclare lui-même sur un point particulier son ignorance (Mc 13.32). Dans l'Évangile de Jean, l'expression : « *Lorsqu'il eut appris* que les Juifs l'avaient chassé… » (9.35), démontre la même chose. En général, chaque question adressée par lui n'aurait été qu'un faux semblant, s'il eût encore joui de la toute-science. Il a possédé une vue prophétique sans doute (Jn 4.17-18), mais cette vue n'était pas l'omniscience. Et cette vue prophétique n'était pas une réminiscence de son savoir céleste. L'exégèse montrera que Jésus n'a jamais énoncé quoi que ce soit qui n'ait passé par sa conscience humaine.

– La toute-puissance, il ne la possède pas non plus. Car il prie et il est exaucé (11.42). Ses miracles, c'est le Père qui les opère en sa faveur (5.36).

– Il est également privé de la toute-présence. Il se réjouit de son absence lors de la maladie de Lazare (11.15).

– Son amour, si parfait qu'il soit, n'est pourtant pas l'amour divin. Celui-ci est immuable ; mais qui prétendra que Jésus au berceau aimât comme à l'âge de douze ans, et à

---

[24] 2 Co 8.9 : « Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis ».

[25] Ph 2.5-8 : « Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ».

l'âge de douze ans, comme sur la croix ? Parfait relativement, à chaque moment donné, son amour s'est accru de jour en jour : en intensité, quant au sacrifice volontaire de lui-même ; en extension, quant au cercle qu'il embrassait, d'abord sa famille, puis son peuple, puis l'Humanité tout entière. C'était donc un amour vraiment humain. La grâce d'un seul *homme*, Jésus-Christ » dit par cette raison Paul (Ro 5.15).

– Sa sainteté a été aussi une sainteté humaine, car elle ne s'est réalisée à chaque instant qu'au prix de la lutte, par le renoncement à la jouissance légitime et par la victoire sur la crainte non moins légitime de la douleur (12.25, 27 ; 17.19a). Elle est tellement humaine, cette sainteté, qu'elle doit passer en nous et devenir nôtre (17.19b).

Tous ces textes prouvent clairement que Jésus ne possédait point sur la terre les attributs qui constituent l'état divin. Et autrement, en effet, comment pourrait-il terminer sa carrière terrestre en redemandant la gloire qu'il avait avant son incarnation (17.5) ?

Comment s'est fait ce dépouillement ? S'est-il fait au cours de l'existence terrestre ou avant ? Il semble plus logique de considérer qu'il s'est fait avant l'entrée dans l'état humain, et qu'il en était la condition. La conscience même de son existence antérieure, comme sujet divin, aurait été incompatible avec l'état d'un véritable enfant et avec un développement réellement humain. Les paroles que Jésus prononça à l'âge de douze ans (Lu 2.49) montrent que Jésus avait le sentiment d'être entièrement dévoué à la cause de Dieu, comme un fils l'est aux intérêts de son père. Avec une fidélité morale comme la sienne et dans la jouissance permanente d'une communion avec Dieu que le péché n'altérait point, l'enfant Jésus pouvait appeler Dieu son Père, dans un sens purement religieux, sans que l'on doive reconnaître en lui la conscience de sa préexistence divine. Le sentiment de sa mission rédemptrice a dû se développer dès son jeune âge, surtout par l'expérience du contraste continuel

entre sa pureté morale et le péché qu'il voyait chez tous ceux qui l'entouraient, même les meilleurs, ses parents y compris. Seul bien portant au milieu de tous ces malades avec lesquels il faisait route, il dut entrevoir très tôt sa tâche de médecin et s'y consacrer intérieurement tout entier. Mais il n'y a pas dans l'histoire évangélique une parole ou un fait attribué à Jésus qui fasse supposer chez l'enfant ou le jeune homme la conscience de sa nature divine et d'une existence antérieure. C'est dans les évangiles apocryphes qu'il faut aller chercher ce Jésus contre-nature et anti-humain. Ce fut, si nous ne nous trompons, au jour de son baptême, lorsque fut arrivé le moment où il devait commencer à témoigner de lui-même, de ce qu'il était pour Dieu et de ce que Dieu était pour lui et pour le monde, que Dieu jugea bon de l'initier au mystère de sa vie de Fils antérieure à son existence terrestre. Cette révélation fut renfermée dans ces mots : « Tu es mon Fils ». Ces mots ne pouvaient se rapporter seulement à sa charge de Messie, puisqu'ils étaient expliqués par les suivants : « En toi, j'ai mis toute mon affection ». Il recouvra alors cette *conscience* de Fils qui s'était éteinte en lui au moment de son incarnation, comme le soir, en nous livrant au sommeil, nous perdons la conscience du moi. Et il put dès ce moment faire comprendre au monde la grandeur du don qui lui était fait et de l'amour dont il était l'objet de la part de Dieu.

Nous pouvons résumer ainsi les différentes étapes de cette incarnation de la Parole, tout en rappelant que, quelque explication qu'on essaie d'en donner, ce fait mystérieux dépasse les limites de notre conception naturelle :

L'homme ayant été créé *à l'image* de Dieu et *pour la ressemblance* divine, la Parole a pu, sans déroger [26], descendre

---

[26] Le verbe *déroger* n'est plus guère utilisé. Il peut signifier (Petit Robert) : 1) perdre les privilèges de la noblesse par l'exercice d'une profession incompatible avec elle. 2) manquer (à sa situation sociale, à ses principes, aux conventions…) par un comportement qui en est indigne. 3) s'abaisser,

jusqu'au niveau d'un être humain et opérer dès ce moment son développement dans des conditions vraiment humaines.

La réceptivité pour le divin, l'aspiration au divin, étant le trait distinctif de l'homme parmi les autres êtres de la nature, le caractère essentiel de la vie de la Parole faite homme a dû être l'assimilation incessante et croissante du divin sous toutes ses formes.

Cette capacité religieuse et morale de la Parole entrée dans l'existence humaine ne doit pas se mesurer à celle que possède chaque homme particulier. Par le fait de sa naissance miraculeuse, il reproduit non le type d'un père déterminé, mais celui de la race elle-même qu'il représente une seconde fois, comme l'avait représentée une première fois le père de toute l'Humanité. En lui se concentre donc l'aspiration de toute la race, la réceptivité générique et absolue de l'Humanité pour le divin. De là le caractère incomparable de cette personnalité, auquel tous sont forcés de rendre hommage.

Arrivé à la *conscience* de sa relation éternelle avec Dieu, Jésus (la Parole faite homme) ne peut qu'aspirer à retrouver *l'état* divin conforme à la conscience qu'il a de lui-même ; mais d'autre part, il est trop étroitement lié à l'Humanité pour consentir à rompre le lien qui l'unit à elle. Il ne lui reste plus qu'à élever avec lui l'Humanité dans sa gloire et réaliser en elle la pensée suprême de Dieu (voir 1Co 2.7, Ro 8.29-30). Paul appelle ce dessein « le dessein de la sagesse de Dieu pour notre gloire » (1Co 2.7) : l'élévation de l'homme à la communion avec Christ d'abord, puis en lui à la possession de l'état de l'Homme-Dieu. Voilà l'accomplissement de la destination éternelle des croyants, telle que l'énonce encore l'apôtre Paul (Ro 8.29-30).

---

condescendre, déchoir.

Le cours du développement de la vie terrestre de Jésus se comprend aisément quand on se place à ce point de vue. Par sa *naissance*, comme membre de la race, comme *fils de l'homme*, l'Humanité se trouve replacée en lui à son point de départ normal ; elle est apte à recommencer son développement qu'avait faussé le péché. Jusqu'à l'âge de trente ans, Jésus accomplit cette tâche. Par son obéissance parfaite et le sacrifice constant de son moi, il élève en lui-même l'humanité de l'innocence à la sainteté. Il ne se connaît point encore ; peut-être, à la clarté des Écritures, commence-t-il à pressentir ce qu'il est pour Dieu. Mais la conscience distincte de sa dignité de Parole serait incompatible avec la réalité de son *développement humain* et avec l'accomplissement de la tâche assignée à cette première période de sa vie. Cette tâche une fois remplie, les conditions de son existence changent. Un nouveau travail s'ouvre pour lui, et la conscience de sa dignité de Fils bien-aimé, loin d'être incompatible avec l'œuvre qu'il a encore à remplir, en devient la base indispensable. En effet, pour témoigner de Dieu comme Père, il doit nécessairement se connaître lui-même comme Fils. Le baptême est l'élément décisif qui ouvre cette nouvelle phase. Venant au-devant des aspirations et des pressentiments du cœur de Jésus, le Père lui dit : « Tu es mon Fils… ». Jésus se connaît dès ce moment comme l'objet absolu de l'amour divin. Il peut dire maintenant ce qu'il n'eût pu dire auparavant : « Avant qu'Abraham fût, je suis ». Cette conscience de sa dignité de Fils, récompense de sa fidélité précédente, l'accompagne partout dès cette heure. Elle forme l'arrière-plan de toutes ses manifestations en actes et en paroles. Le ciel *lui* est ouvert et *il témoigne de ce qu'il y voit*.

Cependant le baptême, en rendant à Jésus sa *conscience* de Fils, ne lui a point rendu son *état* de Fils, sa *forme de Dieu*. Entre ce qu'il se *sait* être et ce qu'il *est* réellement, il y a encore une immense disproportion. Là surtout est pour lui la possibilité de la tentation : « Si tu es le Fils de Dieu… »

(Lu 4.3). Maître de tout, il ne dispose de rien et doit à chaque instant s'adresser avec un cœur croyant et filial au cœur paternel de Dieu. C'est seulement par la *résurrection* et par *l'élévation* qui la suit, que sa *position* est mise au niveau de la *conscience* qu'il a de lui-même, et qu'il recouvre l'état divin. *Toute la plénitude de la divinité* habite désormais en lui, et cela humainement et même, comme dit Paul, *corporellement* (Col 2.9). Enfin, dix jours après sa montée au ciel dans la gloire divine, il commence dès la Pentecôte à *associer* les croyants à son état de Fils. Il prépare ainsi le jour où par son *retour* il consommera extérieurement leur participation à sa gloire, après avoir rétabli en eux la sainteté parfaite qui a été la base de sa propre élévation. Images vivantes de la Parole dès notre création, nous réaliserons alors, au terme du développement, ce type d'existence divine-humaine que nous contemplons actuellement en lui. Tel a été le plan divin, telle a été la dernière volonté de Jésus lui-même : « Père, je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi ».

La vraie formule de l'incarnation serait donc, d'après l'Évangile de Jean, celle-ci : Cette communion filiale avec Dieu que la Parole réalisait avant son incarnation sous la forme glorieuse et permanente de la vie divine, il l'a réalisée en Jésus depuis son incarnation sous la forme humble et progressive de l'existence humaine.

Le message du prologue de Jean est-il unique ? Non ! En effet, lorsque Paul appelle Christ *l'image du Dieu invisible*, ou *le premier-né avant toute créature,* ou celui *en qui tout a été créé et tout subsiste* (Col 1.15-16), il dit exactement ce que dit Jean quand il le nomme *la Parole* (l'image de l'invisible pensée) et qu'il ajoute : « Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle » (1.3). Les deux termes d'*image* et de *Parole* expriment, sous deux figures différentes, la même notion : Dieu affirmant tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il aime de plus parfait au travers d'une personne vivante. Il donne ainsi dans cet

être le mot de sa pensée, le reflet de son être, le but de son amour, en quelque sorte *son idéal réalisé*. L'artiste a donné vie à son chef d'œuvre et entre en relation avec lui ; telle est la représentation terrestre du rapport entre Dieu et la Parole. Cette parole est *divine* ; car la plus haute affirmation de Dieu ne peut être moindre que Dieu lui-même. Elle *éternelle*, car Dieu n'a pu commencer un jour quelconque à s'affirmer lui-même. Elle est *unique*, car elle est son *dire* absolu, l'énoncé parfait de son être, par conséquent son édit primordial, dans lequel sont renfermés d'avance tous ses édits particuliers qui retentiront successivement dans le temps. C'est donc cette Parole qui à son tour évoquera tous les êtres. Ils seront sa libre affirmation, comme elle est elle-même celle de Dieu. Elle déploiera dans l'univers, sous les formes de l'espace et de temps, toute la richesse du contenu divin que Dieu a éternellement renfermé en elle. La création sera le poème du Fils à la gloire du Père.

La notion de la personne de Christ renfermée dans le prologue est d'une importance décisive pour l'Église. En effet, il n'y a que deux attitudes possibles face à cette personne. Ou bien les hommes lui refusent sa dignité suprême et continueront d'attendre une autre personne ; Jésus dira d'ailleurs : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; un autre viendra en son propre nom, et vous le recevrez, lui ! » (5.43). Ou bien ils considèrent qu'en Jésus la Parole a réellement été faite chair, et de ce fait ne devront rien attendre de supérieur, car la révélation de Dieu est parfaite et accomplie. Ainsi, il n'y a plus pour chaque homme que ce choix : accepter et vivre, ou rejeter et périr. C'est pourquoi Jean a placé ce prologue au début de sa narration !

II. Premières manifestations de la Parole.

Naissance de la foi.

Premiers symptômes d'incrédulité.

(1.19–4.54)

A) Les trois témoignages de Jean-Baptiste (1.19-37)

1. Le 1er jour, devant une délégation du Sanhédrin : le Messie *est là* !

2. Le 2e jour, devant ses disciples : *le voilà* !

3. Le 3e jour : *suivez-le* !

1. Premier témoignage devant une délégation du Sanhédrin (1.19-28).

1.19 Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ?

Des sacrificateurs et des Lévites : le Sanhédrin est sans doute la continuation ou le renouvellement d'une institution très antique. Voir le tribunal des 70 de Moïse (No 11.16), le tribunal sous Josaphat (2 Ch 19.8) ; voir aussi Ez 8.11 et suivants.

Au temps de Jésus, ce sénat est composé de 71 membres, le président compris. Les membres sont de trois sortes : 1. les *grands sacrificateurs*, anciens grands prêtres et membres de hautes familles sacerdotales, 2. les *anciens* du peuple, laïques ou Lévites, 3. les *scribes,* experts dans la Loi, les juristes de profession. Le grand prêtre préside l'office. Il lui appartient d'interroger Jean-Baptiste, dont l'activité devient de plus en plus sérieuse. La Mischna [27] dit expressément : « Le jugement d'une *tribu*, d'un *faux prophète*, et d'un *grand sacrificateur* appartient au tribunal des 71 ».

---

[27] La Mischna est la seconde partie du Talmud. Elle comprend un commentaire ou une explication développée de la Loi.

Les Juifs : ce terme joue un rôle important dans l'Évangile de Jean. D'après son étymologie, ce nom désigne les membres de la tribu de Juda ; mais depuis le retour de captivité, il est appliqué au peuple en entier, parce que la plupart des Israélites rentrés dans leur patrie appartenaient à cette tribu. Ce nom a le plus souvent dans cet Évangile une acceptation religieuse et désigne la nation en tant que communauté qui, dans sa majorité, a rejeté le Messie. Le foyer de haine et de rejet de Jésus se trouve certainement à Jérusalem et en Judée.

De Jérusalem : de là part, de manière officielle, la mission confiée aux membres du Sanhédrin.

Toi, qui es-tu ? La question posée se rapporte à l'attente du Messie et des envoyés extraordinaires qui devaient précéder la venue du Messie. Les Juifs demandent ceci : « Es-tu l'un de ces personnages ? Si oui, lequel ? »

1.20 Il déclara, et ne le nia point, il déclara qu'il n'était pas le Christ.

Jean-Baptiste répond de manière franche et spontanée, sans céder à la tentation de nier. Il affirme ne pas être le Christ.

1.21 Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis point. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non.

Quoi donc ? Cette question sous-entend ceci : « Si tu n'es pas le Christ, *qu'es-tu donc ?* »

Es-tu Élie ? Pourquoi cette question ? Malachie avait annoncé le venue d'Élie comme préparation du grand jour messianique (Mal 4.5). Plusieurs passages des Évangiles (Mt 16.14 ; Mc 6.15) prouvent que l'on s'attendait à voir reparaître quelque autre prophète des temps anciens,

Jérémie, par exemple. Entre ces personnages attendus, il en était un que l'on appelait spécialement *le prophète*. Les uns le distinguaient du Messie (Jn 7.40-41) ; d'autres le confondaient avec lui (6.14). Il s'agissait évidemment du personnage annoncé par Moïse (« un prophète tel que moi ») dans la promesse énoncée en De 18.18. Naturellement, le peuple ne se représentait point le second Élie ou un nouveau Moïse au sens spirituel, comme l'affirmait l'ange en parlant de Jean-Baptiste (Lu 1.17) : « Il marchera dans l'esprit et dans la force d'Élie ». C'était le personnage lui-même qui devait reparaître en chair et en os.

1.22,23 Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ? 23 **Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète.**

La voix : la fonction de la voix mystérieuse, celle de Jean-Baptiste, est d'encourager Israël à se préparer, de peur que la faveur immense dont il va être l'objet n'aboutisse à un jugement. Jean-Baptiste a su s'effacer pour ne laisser paraître que son message : « Une voix ».

Le désert désigne en Orient les terres non labourées, les vastes étendues de terrain qui servent de pâturages et que traversent des sentiers sinueux et non des routes dignes d'un souverain. Tel est l'emblème de l'état moral du peuple ; la voie royale par laquelle doit entrer le Seigneur n'est point encore préparée dans les cœurs. Le sentiment de repentance nationale manque encore.

Aplanissez le chemin du Seigneur : en Orient, avant l'arrivée du souverain, on redressait et aplanissait les chemins. Ainsi, Israël est invité à offrir à son roi un accueil digne de lui.

Comme a dit Ésaïe : Jean-Baptiste légitime sa mission. Si, personnellement, il n'est pas l'un des personnages attendus, sa mission n'en est pas moins en relation directe avec la prochaine apparition du Messie.

1.24 Ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.

Les ablutions font sans doute partie du culte juif. On prétend même que les prosélytes païens sont soumis à un bain complet, à l'occasion de leur passage au judaïsme. Mais l'application de ce symbole de purification d'une souillure totale aux membres du peuple juif est une innovation si étrange qu'elle doit éveiller au plus haut degré la susceptibilité des autorités gardiennes des rites. C'est pourquoi elles envoient **des pharisiens,** les ultraconservateurs en Israël, les plus attachés à la tradition.

1.25 Ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni le prophète ?

Les gardiens des rites pourraient bien concéder au Messie ou à l'un de ses précurseurs le droit d'innover ; et si Jean se déclarait l'un de ces personnages, ils garderaient le silence sur son baptême, suffisamment légitimé par sa mission. Mais comme Jean-Baptiste vient de déclarer ne pas être l'un de ces personnages, le baptême qu'il administre est dès lors remis en question.

1.26,27 Jean leur répondit : Moi, je baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, 27 **qui vient après moi ; je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.**

La réponse de Jean-Baptiste est pleine de gravité, de solennité, de menace même. Elle fait ressortir l'importance de la situation présente, au mystère de laquelle seul Jean est initié. « Le Messie est là, voilà pourquoi je baptise ! » La venue du Messie justifie sa pratique du baptême.

Quelqu'un que vous ne connaissez pas : les auditeurs de Jean ne connaissent pas encore le Messie. Jean-Baptiste, lui, l'a déjà rencontré et l'a même baptisé. C'est ainsi qu'il l'a reconnu. En effet, il affirme (v.31 et 33) ne pas avoir connu le Messie avant son baptême.

Qui vient après moi : certaines versions omettent ces mots : « Qui a été là avant moi ». Ce témoignage est d'ailleurs repris au verset 30. C'est logique de garder ces mots au verset 27 puisque Jean-Baptiste dira le lendemain : « C'est lui dont je disais (hier)… » en l'appliquant à Jésus présent.

Délier la courroie de ses souliers : Jean désigne ici l'humble office d'un esclave.

1.28 Ces choses se passèrent à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Béthanie : endroit au bord du Jourdain, différent du bourg portant le même nom, à côté de Jérusalem. Béthanie peut signifier : 1) endroit des dattes ou endroit de pauvreté… sens qui conviendrait à la Béthanie voisine de Jérusalem. 2) endroit du bac, sens qui conviendrait bien à la Béthanie dont il s'agit ici.

2. Deuxième témoignage devant ses disciples (1.29-34)

Curieusement, la délégation du Sanhédrin quitte Jean-Baptiste sans lui avoir demandé qui était le Messie dont il parlait. Insouciance ou mépris ? Dans les deux cas, c'est un acte positif d'incrédulité.

Dans ce deuxième témoignage, Jean-Baptiste est plus précis : au lieu du « Il est là » de hier, il affirme aujourd'hui : « Le voilà ». Il décrit d'abord *l'œuvre* (v.29) puis la *personne* (v.30) du Christ. Il raconte ensuite comment il est arrivé à le connaître et sur quel fondement repose le témoignage qu'il lui rend (v.31-33). Enfin, il fait ressortir l'importance pour ses auditeurs de l'acte qu'il vient d'accomplir (v.34).

1.29 Le lendemain, il vit Jésus venant à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.

Jésus a été baptisé, puis il a passé plusieurs semaines dans le désert. Maintenant il commence son ministère auprès des hommes. Rien de plus normal donc que Jésus revienne voir Jean-Baptiste, espérant trouver auprès de lui les hommes qui lui seraient indispensables pour l'accomplissement de sa tâche. Jésus désigne d'ailleurs Jean-Baptiste comme le *portier* qui ouvre au Berger la porte du bercail afin qu'il puisse entrer dans la bergerie normalement, et non comme un voleur ou un brigand.

L'Agneau de Dieu : pourquoi ce titre si original ? Lorsqu'un Israélite venait se faire baptiser par Jean-Baptiste, il commençait par confesser ses péchés (Mt 3.6 ; Mc 1.5). Jésus n'a pu se dispenser de cet acte préparatoire sans s'arroger dès l'abord une position exceptionnelle, et cela n'était pas dans sa pensée : il voulait *accomplir toute justice* (Mt 3.15). Quelle a donc pu être sa confession ? Sans doute, une confession collective, analogue à celle de Daniel (Da 9) ou celle de Néhémie (Né 9). Jean-Baptiste a vu alors en Jésus celui qui par sympathie prenait sur lui, dans son intercession, le fardeau du péché du monde. D'autre part, pour que la dénomination utilisée ici par Jean-Baptiste soit comprise de ses auditeurs, il fallait qu'elle fasse référence à un fait connu de l'ancienne alliance. La pensée qui se présente le plus naturellement à

l'esprit est de voir ici une allusion au *Serviteur de l'Éternel*, décrite en Ésaïe 53 sous l'image d'un agneau qui se laisse « conduire à la boucherie sans ouvrir la bouche ». Avant l'ère des chrétiens, les interprètes juifs n'hésitaient pas à appliquer ce tableau sublime au Messie qui devait venir. En utilisant cette dénomination *l'Agneau de Dieu*, Jean-Baptiste doit forcément amener ses auditeurs à reconnaître le Messie en Jésus et comprendre son vrai ministère.

L'idée du sacrifice se retrouve dans tout le passage d'Ésaïe 53, surtout dans les versets 10-12. L'agneau de Dieu désigne donc Jésus comme réalisant le type du Serviteur de Dieu, chargé de délivrer le monde du péché par son sacrifice. Jean-Baptiste pense tout particulièrement à l'agneau pascal, immolé comme victime expiatoire et libératrice. Le terme **de Dieu** indique en même temps la possession et l'origine. Dans ce sacrifice, en effet, ce n'est pas l'homme qui offre et immole, mais c'est Dieu qui donne, et qui donne du sien. Comparer 1 Pi 1.19-20 ; Ro. 8.32.

Il est intéressant de constater que ce terme *d'Agneau* est celui par lequel le Sauveur est désigné de préférence dans l'Apocalypse.

Qui ôte le péché du monde : deux sens peuvent être donnés au verbe grec traduit ici par *ôter* : 1 *lever une chose* de terre, la soulever ; 2) *l'enlever, l'emporter*. Le second sens conduirait plutôt à l'idée de la destruction du péché ; le premier, à celle de l'expiation, comme dans plusieurs paroles du chapitre 53 d'Ésaïe. Mais si Jean avait pensé spécialement à l'expiation, il aurait probablement dit : *porter* un fardeau.

Il faut privilégier le second sens, sans oublier cependant que, conformément au chapitre 53 d'Ésaïe et au culte israélite en général, la destruction du péché ne peut être atteinte qu'au moyen de l'expiation. Pour ôter le péché, il faut donc que le Christ commence par s'en charger lui-même, afin de pouvoir l'enlever ensuite par l'œuvre de la sanctification. Le sens d'enlever renferme donc implicitement celui de porter.

Le verbe *ôter* est ici au présent : dès le premier acte de son ministère, Jésus a travaillé à ôter le péché d'ici-bas. **Le péché du monde** est le fardeau à enlever. C'est le péché *en bloc* dans lequel sont compris tous les péchés de tous les pécheurs de la terre.

1.30 C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il était avant moi.

Jean-Baptiste rend témoignage à Jésus qui est devant lui. Comment peut-il rendre un tel témoignage à un simple Juif, semblable à tous les autres, et le proclamer le Rédempteur des hommes, l'être que Dieu a tiré du sein de l'existence éternelle pour le donner au monde ? Il l'explique lui-même dans les versets 31-33 :

1.31 Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser d'eau.

Jean-Baptiste vient de dire à ses auditeurs : « Celui que vous ne connaissez pas… » et maintenant il ajoute : « Et moi non plus, je ne le connaissais pas… ». Ce n'est que lors du baptême de Jésus que Jean-Baptiste a reconnu ce dernier comme le Messie. Comment expliquer alors la parole de Jean-Baptiste adressée à Jésus, telle qu'elle est relevée dans le récit de Matthieu (Mt 3.13-14) : « Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui. Mais Jean s'y opposait, en disant : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi, et tu viens à moi » ? Cette parole a été prononcée en effet avant que Jésus ne soit baptisé. Comme déjà dit, le baptême était précédé d'une confession des péchés. La confession que Jean-Baptiste a entendu sortir de la bouche de Jésus a pu aisément le convaincre qu'il avait à

faire à un être plus saint que lui, qui ressentait et condamnait le péché comme il ne l'avait jamais senti et condamné lui-même. D'où son exclamation rapportée par Matthieu. C'était une première lueur de vérité. La scène qui suivit acheva de former sa conviction.

Je suis venu baptiser d'eau : le ministère de Jean-Baptiste a sans doute un but général, celui de préparer le peuple au royaume de Dieu par la repentance. Ici, il ne relève que ce qui forme le point culminant de son ministère, le témoignage rendu à la personne du Messie, sans lequel tout son travail aurait été inutile.

1.32 Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui.

C'est l'acte décisif de tout le ministère de Jean-Baptiste.

J'ai vu : nul ne sait exactement comment Jean-Baptiste *a vu* l'Esprit descendre sur Jésus. Une chose est certaine : il a été témoin de cet événement.

L'Esprit… une colombe : l'Esprit qui descend du ciel et s'arrête sur Jésus, c'est le don réel de Dieu à son Fils ; la colombe est la représentation symbolique de ce don, la forme visible. Ce symbole n'est utilisé nulle part dans l'Ancien Testament pour figurer l'Esprit.

Le ciel symbolise le lieu où Dieu manifeste ses perfections et sa gloire, le lieu d'où proviennent les révélations et les forces surnaturelles.

Lors du baptême de Jésus, l'Esprit descend sous la forme d'une *colombe*, en plénitude, sans mesure (voir Jn 3.34 : « Dieu ne lui donne pas l'esprit avec mesure »). En revanche, lors de la Pentecôte, l'Esprit descend sur les disciples sous la forme de *langues divisées* (Ac 2.3). C'est le symbole vrai de la manière dont le Saint-Esprit habite dans l'Église, *distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plaît* (1 Co 12.11).

S'arrêter sur lui : ou *demeurer*. Jean fait certainement référence au passage d'Ésaïe (11.2) : « L'Esprit de l'Éternel reposera sur lui : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel ». Les prophètes recevaient des inspirations momentanées : *la main de l'Éternel était sur eux ;* puis, se retirant, elle les laissait à eux-mêmes. Mais Jésus n'a pas seulement été visité par l'Esprit ; l'Esprit habite en lui et même un jour se répandra de lui, comme de sa source, sur les croyants. C'est pourquoi, au verset 33, l'idée de *demeurer* est mise en relation étroite avec celle de « baptiser du Saint-Esprit ».

1.33 Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit.

Non seulement un signe a été donné (v.32), mais ce signe a été celui qui était convenu et dont le sens était indiqué à l'avance. Personne ne peut donc se mêler à ce témoignage que Jean-Baptiste rend à Jésus.

Celui qui m'a envoyé : c'est Dieu bien sûr, qui a parlé à Jean-Baptiste dans le désert et lui a donné son mandat. Ce mandat comprenait : 1) l'ordre de baptiser, 2) la promesse de lui révéler le Messie à l'occasion du baptême, 3) l'indication du signe par lequel il lui serait manifesté et 4) l'ordre de lui rendre témoignage en Israël.

Celui-là m'a dit : cette reprise accentuée du sujet de la phrase fait bien ressortir l'idée que cette mission provient de Dieu seul.

Celui qui baptise du Saint-Esprit : baptiser du Saint-Esprit est le propre du Messie. Par le baptême d'eau, Jean-Baptiste donne au pécheur repentant l'assurance du pardon

et la promesse de la sanctification ; par le don du Saint-Esprit, le Messie réalise cette dernière promesse et accomplit par là la vocation de l'être humain.

Note sur le don fait à Jésus dans le baptême.

Qu'a reçu Jésus dans son baptême ? N'était-ce qu'une vision destinée à Jean-Baptiste ? N'était-ce qu'un progrès dans la conscience qu'avait Jésus de lui-même ? Jésus, depuis sa naissance jusqu'à son baptême, a vécu *sous l'action du Saint-Esprit ;* mais être sous l'action du Saint-Esprit n'est pas la même chose que *posséder l'Esprit* (14.17). Avant son baptême, Jésus croissait sous l'action de l'Esprit qui était sur lui (Lu 2.40) ; dès le baptême, l'Esprit est devenu, en lui, le principe de son activité psychique et physique, de sa vie personnelle tout entière. Le baptême constitue donc dans sa vie intérieure une crise décisive. Le *ciel ouvert* représente son initiation à la pleine connaissance de Dieu et de ses desseins. Cette parole « Tu es mon Fils » indique la révélation à sa conscience la plus intime de sa relation personnelle avec Dieu, de sa dignité éternelle de Fils, de l'amour divin envers lui. Jésus découvre vraiment Dieu comme père.

1.34 Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.

Fils de Dieu : ce terme caractérise un être comme représentant de la divinité dans une fonction particulière. Il est appliqué dans l'Ancien Testament aux anges, aux juges, aux rois et au Messie. Mais il y a une différence dans le mode de représentation en chaque cas. Ici, Jean-Baptiste prend le mot *Fils* dans le sens le plus élevé qui puisse y être attaché : l'être dont l'existence est unie à celle de Dieu par un lien incomparable, et qui vient remplir ici-bas la fonction de Sauveur.

3. Troisième témoignage devant deux disciples (1.35-37)

1.35,36 Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ; 36 **et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.**

Jean-Baptiste rappelle le témoignage donné la veille, à des disciples qui l'ont probablement déjà entendu. L'un des deux est André, l'autre est vraisemblablement l'auteur du récit, Jean. Hier, Jésus venait à Jean-Baptiste pour être baptisé ; aujourd'hui, il n'a plus qu'à recevoir *des mains* de son précurseur les âmes que son Père a préparées par lui.

Les disciples de Jean-Baptiste peuvent avoir du remord à quitter leur maître pour suivre Jésus ; Jean-Baptiste les affranchit de ce lien : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ».

Le sens de ces deux versets est évident : Jean-Baptiste dit à ses disciples : « Allez avec Jésus ». Autrement, à quoi bon cette répétition qui n'ajoute rien au témoignage de la veille ? Cette invitation est exprimée sous une forme indirecte pour laisser aux disciples la liberté de choisir.

1.37 Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus.

Cette invitation est comprise.

Remarques sur le témoignage de Jean-Baptiste.

Certains exégètes ont trouvé inconcevable qu'après le baptême de Jésus et le signe donné ainsi à Jean-Baptiste, ce dernier puisse adresser plus tard à Jésus, du fond de sa prison, cette question : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » (Mt 11.3). Souvenons-

nous tout d'abord que Jean-Baptiste est un prophète, mais aussi un homme, donc nullement à l'abri du doute. C'est ce que fait entendre Jésus dans sa réponse : « Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute » (Mt 11.6). On peut aussi expliquer ce doute par le contraste frappant entre l'attente, qu'avait exprimée Jean-Baptiste, d'une activité puissante et judiciaire du Messie pour purifier la théocratie, et l'humble et patient labeur de Jésus. Il suffit de comparer la réponse de Jésus aux envoyés de Jean-Baptiste (Mt 11.4-6) avec les prédications de ce dernier (Mt 3.10 et 12). À cela, il faut ajouter un dernier fait plus décisif : Jean-Baptiste n'a pas douté un instant de la mission divine de Jésus, supérieure à la sienne propre. La question qu'il pose rappelle l'hésitation régnant alors relativement au *prophète,* semblable à Moïse, dont l'apparition était attendue. Les uns l'identifiaient avec le Messie lui-même (comparer avec Jn 6.14-15), les autres distinguaient au contraire ce prophète par excellence d'avec le Messie proprement dit (comparer Jn 7.40-41). Ils attribuaient probablement au premier de ces personnages le côté *spirituel* de la transformation attendue, et au Messie, comme roi, descendant de David, le côté *politique* de cette rénovation.

Jean-Baptiste a d'abord réuni dans sa pensée ces deux rôles sur la personne unique de Jésus. Mais en apprenant de sa prison que Jésus s'est borné à opérer des guérisons et faire entendre des prédications à caractère purement prophétique, il se demande si Jésus n'a pas, dans l'œuvre messianique, uniquement le rôle spirituel, et si la restauration politique et le jugement extérieur annoncés par lui ne seront pas dévolus à un envoyé ultérieur. Au divin prophète, l'œuvre de pardon et de régénération ; au roi davidique, les actes de puissance destinés à réaliser le triomphe extérieur du royaume de Dieu. Cette distinction qui flotte devant les yeux du Baptiste n'a rien d'erroné. Elle correspond tout simplement aux deux rôles de Jésus dans son premier et second avènement. À la première

venue, le pardon et l'Esprit ; à la seconde, le jugement et la royauté.

Les savants juifs ont été conduits, par les prophéties en apparence contradictoires de l'Ancien Testament, à une distinction analogue. Certains passages rabbiniques distinguaient en effet deux Messies, l'un qu'ils appelaient le *fils de Joseph,* ou d'Ephraïm, auquel ils attribuaient les humiliations annoncées touchant le Messie ; l'autre, qu'ils nommaient le *fils de David,* auquel ils appliquaient les prophéties glorieuses. Le premier était destiné à faire des guerres et périr : à lui les souffrances ; le second était destiné à ressusciter le premier et vivre éternellement. « Ceux qui échapperont au glaive du premier tomberont sous celui du second ».

B) Les premiers disciples de Jésus (1.38-52)

Le témoignage est la condition de la foi, car la foi est, au début, l'acceptation d'un fait divin sur le fondement du témoignage. Cependant, ce témoignage ne suffit pas et il faut, pour devenir vivante, que la foi entre en contact direct avec Dieu. Ici, le témoignage de Jean-Baptiste ne suffit pas ; il faut que les disciples puissent entrer en contact direct avec Jésus et former un lien de cœur. C'est précisément ce que décrivent les récits suivants.

1.38 **Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie Maître), où demeures-tu ?**

Rabbi : ce titre est sans doute bien inférieur à ce que le témoignage de Jean-Baptiste leur a révélé sur le compte de Jésus. Mais la discrétion les empêche pour le moment d'en dire davantage. Les disciples expriment à Jésus, de manière indirecte, leur désir de le suivre comme disciples.

1.39 **Venez, leur dit-il, et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait ; et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.**

Les disciples demandent à Jésus l'adresse de son domicile pour pouvoir le visiter ultérieurement. Jésus les invite à le suivre aussitôt. On ne sait rien de cette rencontre, mais on en connaît les effets : l'exclamation enthousiaste d'André au verset 41 le montre bien : « Nous avons trouvé le Messie » !

La dixième heure : soit 4 heures de l'après-midi, si on compte comme les anciens, c'est-à-dire à partir de 6 heures le matin (nous verrons que c'est l'interprétation la plus naturelle des passages 4.6 et 52 et même 19.14). Si on compte comme les Romains, à partir de minuit, il faut comprendre : 10 heures du matin.

1.40,41 **André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus.** 41 **Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon, et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie Christ).**

Le Messie : c'est-à-dire *l'Oint*. Ce mot vient de *maschach* qui signifie : oindre. Ce terme est très populaire ; il est usité même en Samarie (4.25). La traduction grecque de ce titre suppose de nouveau des lecteurs grecs. Jean a employé deux fois dans le récit précédent le terme grec (v.20 et 25) ; mais

ici, dans cette scène d'une empreinte si personnelle, il aime à reproduire le terme hébreu (comme il l'a fait au verset 39 et comme il le fera de nouveau en 4.25), afin de conserver au récit son caractère dramatique.

1.42 Et il le conduisit vers Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (ce qui signifie Pierre).

André doit avoir déjà donné à Jésus quelques éléments d'information concernant son frère. Jésus a discerné en Simon un être courageux, décidé, énergique, capable de devenir le principal point d'appui de la société nouvelle qu'il va fonder. En donnant à Simon[28] un nouveau nom, Jésus le consacre, avec toutes ses qualités naturelles, à l'œuvre qu'il lui confiera.

Céphas est un nom d'origine araméenne. En araméen, le mot *Képha* (hébreu : *Keph*) désigne un morceau de roc.

1.43,44 Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée, et il rencontra Philippe. Il lui dit : Suis-moi. 44 **Philippe était de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre.**

Comment Jésus rencontre-t-il Philippe ? Où ? Jean ne fait qu'esquisser ces détails et se préoccupe surtout de l'élément spirituel. C'est le caractère général de son Évangile.

L'idée du début du verset est la suivante : au moment où Jésus se décide à partir en Galilée, il rencontre Philippe ; ce dernier est vraisemblablement du même groupe de personnes préparées au ministère et baptisées par Jean-Baptiste.

---

[28] Le mot *Simon* veut dire : « celui qui écoute » ou « celui qui a été entendu ».

Suis-moi signifie simplement : « Accompagne-moi dans ce voyage ». Mais Jésus sait bien ce qui doit résulter de ce lien une fois formé. Cette invitation a donc une portée plus considérable.

Jésus voulut se rendre en Galilée : plusieurs explications peuvent être données : 1) Jésus désire suivre les prophéties annonçant que la Galilée serait le théâtre du ministère messianique. 2) Jésus veut séparer son cercle d'activités de celui de Jean-Baptiste. 3) Plus vraisemblablement, Jésus, attendant d'inaugurer son ministère messianique à Jérusalem lors de la fête de la Pâque, retourne dans sa famille pour clore dans les jours qui restent jusqu'à cette fête, la période de sa vie privée.

1.45 Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.

Philippe joue le même rôle pour Nathanaël qu'André pour Pierre : un flambeau allumé sert à allumer un autre ; ainsi se propage la foi.

Le récit circonstancié de la vocation de **Nathanaël** fait supposer qu'il deviendra plus tard l'un des apôtres, car il en sera ainsi de tous les disciples mentionnés dans ce récit. Cependant, Nathanaël ne figure pas sur la liste des apôtres (Mt 10.2 ; Mc 3.16 ; Lu 6.14 ; Ac 1.13). Il est généralement admis que Nathanaël n'est autre que Barthélemy, dont le nom est joint à celui de Philippe dans presque toutes les listes. Barthélemy n'étant qu'un nom patronymique (fils de Tolmaï ou Ptolémée), il n'y a pas de difficulté à cette supposition.

1.46 Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe lui répondit : Viens, et vois.

La réponse de Nathanaël peut surprendre. Ne se souvenant d'aucune parole prophétique qui donne à Nazareth un rôle aussi important, il s'étonne ; et ceci d'autant plus qu'il lui est difficile de se représenter ce village retiré, voisin du sien, élevé tout à coup à de si hautes destinées.

Quelque chose de bon désigne ici : « Quelque chose d'aussi éminent que le Messie ! » Jean se plait ici à mentionner des objections élevées contre la dignité messianique de Jésus sans y répondre. À l'heure où Jean écrit, les chrétiens instruits de l'histoire évangélique savent qui est Jésus ; ils savent également qu'il n'était pas réellement de Nazareth !

Viens et vois : la formule la plus simple et la plus profonde du témoignage ! À tout cœur droit, Jésus se prouve en se montrant. Cela repose sur la vérité exprimée au verset 9. Comparer 3.21.

1.47 **Jésus, voyant venir à lui Nathanaël, dit de lui : Voici vraiment un Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude.**

Israélite signifie « vainqueur de Dieu ». Ce nom a été donné à Jacob (« supplanteur ») après cette scène mystérieuse relatée dans la Genèse (Ge 32.24-30), où une nouvelle manière de combattre a remplacé chez le patriarche les moyens de fraude qui lui étaient naturels. Jésus fait peut-être référence à cette histoire en voyant la droiture de Nathanaël.

1.48 **D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.**

La réponse de Nathanaël peut paraître curieuse après l'éloge fait par Jésus. En réalité, il veut savoir sur quel

fondement Jésus, qui le voit pour la première fois, le juge de la sorte.

Si l'on tient compte de l'impression extraordinaire que produit sur Nathanaël la réponse de Jésus (v.49), celle-ci doit renfermer à ses yeux la preuve indubitable de la connaissance surnaturelle que Jésus a de lui. Nathanaël constate que Jésus l'a vu non seulement dans son être extérieur, mais aussi dans son être intérieur et y a vu une qualité qui justifie l'appréciation énoncée au verset 47. Que s'est-il passé lorsque Nathanaël était sous le figuier ? A-t-il confessé quelque péché à Dieu ? Pris une saine résolution ? Fait un vœu ? Peu importe, il sent que le regard que Jésus pose sur lui participe à la connaissance divine et ne peut être le fait de la connaissance humaine uniquement.

Je t'ai vu : ce verbe *voir* (*eidô*) désigne ici une vue similaire à celle d'Élisée (2 R 5). En Jésus, comme chez les prophètes, il y a une vue supérieure qui peut être envisagée comme une association partielle à la vue parfaite de Dieu.

1.49 Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.

En donnant à Jésus le nom de **Fils de Dieu**, Nathanaël exprime bien le saisissement que lui fait éprouver cette relation intime entre Jésus et Dieu, dont il vient de faire lui-même l'expérience. C'est parce qu'il est Fils de Dieu que Jésus peut manifester ce savoir surnaturel, un savoir qui n'est pas de lui, mais de Dieu.

Le terme de **Roi d'Israël** met l'accent sur la relation de Jésus avec son peuple. Il est la conséquence du premier terme *Fils de Dieu*. Le personnage qui vit dans un rapport si intime avec Dieu ne peut être que *le roi d'Israël*. Ce titre est sans doute la réponse à celui de *vrai Israélite*, par lequel Jésus a salué Nathanaël. Le sujet fidèle a reconnu son roi et le salue.

1.50 Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que celles-ci.

Tu crois : c'est une affirmation. Jésus reconnaît et approuve la foi naissante de Nathanaël.

Tu verras : Jésus promet une succession de manifestations miraculeuses croissantes dont ses disciples seront les témoins et qui vont fortifier leur foi naissante.

1.51 Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

En vérité, en vérité : littéralement : amen, amen. Expression retrouvée 25 fois chez Jean et nulle part ailleurs. Matthieu dit 30 fois *amen*, mais sans le répéter. Cette expression *amen*, servant d'introduction à une déclaration qui va suivre, ne se retrouve ni dans l'Ancien Testament, ni dans les écrits rabbiniques. Elle appartient exclusivement au langage de Jésus. Elle s'explique d'autant mieux que dans l'Apocalypse, Jésus lui-même est appelé l'Amen (Ap 3.14).

Le mot *amen* vient d'un mot hébreu *aman* qui signifie : ferme, digne de foi *;* il est employé comme substantif dans Es 65.16 : *Elohé amen,* le Dieu de *vérité*. Il devient aussi adverbe dans un grand nombre de passages de l'Ancien Testament pour signifier : « Cela reste ferme », ou « que cela se réalise ». Cet adverbe est redoublé dans deux passages de l'Ancien Testament : No 5.22 et Né 8.6. Dans l'Ancien Testament, *amen* est employé en réponse à un ordre ou à une déclaration que l'on s'approprie.

Le redoublement du mot *amen* est peut-être une traduction grecque de l'expression talmudique *amen aména*

(je dis en vérité), dans laquelle *aména* est une abréviation de *amer ana* (je dis, moi).

Le ciel qui s'est **ouvert** au moment du baptême de Jésus ne s'est point refermé. La communication établie entre le ciel et la terre continue et les deux domaines n'en forment plus qu'un seul, tellement que les habitants de l'un communiquent avec ceux de l'autre. Comparer avec Ep 1.10 et Col 1.20.

Vous verrez… les anges de Dieu monter et descendre : c'est une allusion très claire à la vision de Jacob (Ge 28.12-13) : là, elle représentait la protection continue de la Providence et de ses invisibles agents assurée au patriarche. Ici, les disciples vont désormaiss contempler une réalisation supérieure de la vérité représentée par cet antique symbole. Ils vont voir sur terre des phénomènes qui seront de nature surnaturelle.

Jésus a manifesté un miracle de *connaissance surnaturelle*, il va aussi manifester des œuvres de *puissance*. Le miracle de Cana va le confirmer. Pourquoi les anges montent-ils d'abord avant de descendre ? Probablement parce qu'ils sont déjà auprès de Jésus et qu'ils montent d'abord pour aller chercher la puissance auprès de Dieu, puis redescendent pour la manifester sur terre.

Pourquoi cette allusion à Jacob ? Jésus se rend de Judée en Galilée, soit par la vallée du Jourdain, soit par l'un des deux plateaux qui bordent cette vallée à l'orient et à l'occident. Or, sur le plateau occidental se trouve *Béthel*, le lieu où Jacob eut sa vision de l'échelle et des anges qui montaient et descendaient. Sur le plateau oriental sont situés *Mahanaïm* (le double camp d'anges) et le *gué du Jabbok*, deux endroits qui rappellent également des apparitions d'anges (Ge 32.1-2, 24 et suivants). Jésus a sans doute dû en parler avec ses disciples.

Fils de l'homme : quel est le but et le sens de cette expression ? Nathanaël a appelé Jésus *Fils de Dieu* et *roi d'Israël* ; ici, Jésus, en se nommant *fils de l'homme*, montre

que sa relation avec l'Humanité est tout aussi essentielle. Il montre également sa complète participation à la nature humaine. Il se décrit comme un rejeton de la race humaine, un exemplaire et un représentant légitime de celle-ci (voir Ps 8.5). Jésus ne se nomme pas seulement *un* fils d'homme, ou *un* vrai homme ; il se nomme *le* fils de l'homme : il se déclare par là *le* vrai homme, le représentant normal, unique du type humain. Tout en affirmant donc son *égalité* avec nous, il affirme par l'article *le* sa supériorité sur tous les autres membres de la famille humaine, qui sont simplement des fils *des* hommes (comparer avec Mc 3.28 et Ep 3.5).

Se désigner ainsi, c'est bien affirmer, mais implicitement seulement, sa dignité de Messie. Il exprime l'idée, mais en évitant le mot dont le sens était faussé. Sans dire « je suis le Christ », il dit à chaque homme : « Regarde-moi, et tu verras ce que tu devrais être et ce que par moi tu peux devenir encore ». Il réussit ainsi à atteindre deux buts également importants : inaugurer le pur messianisme dégagé de tout alliage politique et se présenter comme le chef d'un royaume de Dieu comprenant non seulement Israël, mais toute la race humaine.

C'est la première fois qu'il utilise ce terme (il est utilisé 39 fois dans les Évangiles). En renonçant au titre de Christ, qui avait une teinte politique et particulariste très marquée, Jésus veut établir son ministère sur sa vraie et large base, déjà posée par ce mot de Jean-Baptiste : « … qui ôte le péché *du monde* ». Sa tâche n'est point, comme se le figurait Nathanaël, de fonder la monarchie israélite, mais bien de sauver le monde. Ce titre de *Fils de l'homme* complète les deux autres. Ainsi sont définies trois relations de Jésus : 1) avec Dieu, 2) avec le peuple d'Israël et 3) avec tous les hommes.

C) Le premier miracle, à Cana (2.1-11)

Ce premier miracle a lieu dans le cercle de la famille et va être un point de jonction entre la vie privée dans laquelle Jésus a vécu jusqu'à maintenant et l'activité publique qui va commencer.

2.1 Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là,

Cana : on prétend connaître aujourd'hui en Galilée deux lieux du nom de Cana : *Kana-el-Djélil* (Cana de Galilée) à deux heures et demie au Nord de Nazareth et *Kefr-Kenna* (village de Cana) à environ six kilomètres à l'Est de Nazareth. C'est dans ce dernier lieu que la tradition, depuis le VIII^e^ siècle, place le récit.

La mère de Jésus : le nom de Marie n'est pas cité, probablement parce que c'est en la qualité de *mère* de Jésus qu'elle intervient. Elle *était* là, peut-être même avant le début des noces. La famille dont il s'agit ici est étroitement apparentée à celle de Jésus ; la position d'autorité que prend Marie dans la scène suivante semble le confirmer.

2.2 et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.

Jésus n'est invité qu'à son arrivée. Ses disciples, que la famille ne connaît pas, sont invités en l'honneur de leur maître.

2.3 Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.

Les noces durent quelquefois plusieurs jours, même une semaine entière (Ge 29.27 ; Jg 14.15 ; Tobias 9.12, 10.1). On explique ordinairement par cette circonstance le manque de vin. Il peut être aussi expliqué par l'arrivée de six à sept hôtes inattendus, Jésus et ses disciples.

Ils n'ont plus de vin : la question de Marie a été interprétée de plusieurs manières : pour certains, elle prie Jésus de partir et donner ainsi le signal du départ pour les autres invités ; pour d'autres, elle lui demande son assistance naturelle (utiliser ses relations personnelles pour trouver du vin supplémentaire) ; pour d'autres enfin, elle l'exhorte à faire un miracle.

Cette dernière interprétation semble la plus logique, au vu de la suite du récit. Comment cette idée a-t-elle pu germer chez Marie ? N'oublions pas l'état d'excitation dans lequel doit se trouver cette société en ce moment ! Et Marie surtout ! Les disciples lui ont certainement raconté tout ce qui venait de se passer en Judée : les déclarations solennelles de Jean-Baptiste, la scène miraculeuse du baptême de Jésus, la rencontre étonnante de Jésus et de Nathanaël, la promesse magnifique de choses plus grandes et imminentes, la promesse d'un ciel ouvert et d'anges montant et descendant. Tout cela a excité l'attente du merveilleux et la recherche de miracles. Paul (1Co 1.22) mentionnera cette *recherche de miracles* comme le trait caractéristique de la piété juive. Le fait que Jésus arrive avec ses disciples doit suffire pour faire comprendre qu'une phase nouvelle est en train de s'ouvrir et que les manifestations messianiques ne font que commencer.

Tout cela doit également réveiller chez Marie les souvenirs qui ont entouré la naissance de son fils. L'heure si longtemps attendue a donc enfin sonné ! N'appartient-il pas à Marie d'en donner le signal décisif ? Le message qu'elle adresse à Jésus est le suivant : « Tu es le Messie ; il est temps de te montrer ! »

2.4 Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue.

Jésus voit se reproduire ici la tentation du désert sous sa troisième forme (Lu 4.9). Il est invité à montrer son pouvoir miraculeux en dépassant la mesure strictement indiquée par son Père. Il ne peut pas plus le faire à la demande de sa mère qu'à la suggestion de Satan ou à la demande des pharisiens (Mt 12.38). De là le ton de sa réponse, dont la fermeté va jusqu'à la sévérité.

Qu'y a-t-il entre moi et toi ? Jésus fait sentir à sa mère son incompétence dans le domaine où elle s'ingère. Elle a empiété sur un domaine qu'il se réserve exclusivement et son intervention dans son rôle de Messie est inadmissible. Marie doit comprendre qu'il est entré dans une carrière où il ne dépend plus que de son Père. Elle doit apprendre à connaître en son fils le *serviteur de Dieu,* et *de Dieu seul.* La locution « qu'y a-t-il entre moi et toi » est fréquente dans l'Ancien Testament (voir Jg 11.12 ; 2 S 16.10 ; 1 R 17.18 ; 2 R 3.13). On la rencontre même dans le grec profane. Elle signifie que la communion de sentiments à laquelle en appelle l'un des interlocuteurs est niée par l'autre. Ici, l'idée que Marie se fait de la situation et de sa relation avec son fils n'est pas du tout partagée par Jésus.

Femme : ce terme ne renferme rien de contraire au respect et à l'affection. Jésus l'utilisera d'ailleurs du haut de la croix pour parler une dernière fois à sa mère (Jn 19.26). En utilisant ce mot, il entend montrer à sa mère que dans la sphère où il vient d'entrer, son titre de *mère* n'a plus de rôle à jouer. Pour Marie, c'est le commencement d'une douloureuse éducation. Elle se souvient probablement de cette prophétie qui lui a été adressée, alors qu'elle était enceinte : « Une épée te transpercera l'âme… » (Lu 2.35).

Mon heure n'est pas encore venue : après avoir fait comprendre à Marie son incompétence, Jésus motive son refus.

Dans tous ces passages, *l'heure (hôra)* est celle de la manifestation messianique de Jésus, spécialement par la mort et par la glorification qui doit suivre. Voir Jn 7.30 ; 8.20 ; 12.23 ; 13.1 ; 17.1. L'expression analogue « mon temps » *(kairos)* en Jn 7.6 s'applique aussi à sa manifestation messianique, mais par l'entrée royale à Jérusalem. C'est ce sens qui paraît dominer ici : Jésus fait comprendre à Marie, impatiente de le voir gravir les degrés du trône, que l'heure de l'inauguration de sa royauté messianique n'a pas encore sonné. C'est dans sa capitale, Jérusalem, dans son palais, le temple, et non point au sein de sa famille, que doit avoir lieu sa manifestation solennelle comme Messie (Mal 3.1 : « Et alors il entrera dans son temple… »). Jésus repousse la demande de Marie, mais uniquement dans ce qu'elle a d'ambitieux. Comme souvent dans ses entretiens, il répond moins à la question qui lui est adressée qu'à l'esprit dans lequel la question est faite (comparer 2.19 ; 3.3 ; 6.26).

Jésus comprend cependant qu'il y a quelque chose à faire en vue de la difficulté présente.

2.5 Sa mère dit aux serviteurs : Faites ce qu'il vous dira.

Quelque chose dans le ton et l'expression de Jésus fait entendre à Marie que ce refus laisse place à un exaucement plus modeste. Comment, dans ce moment de joie, Jésus peut-il repousser complètement la prière de celle qui, pendant trente années, a pris soin de lui avec tant de tendresse ?

Faites ce qu'il vous dira : le texte original dit ceci : « Quoi qu'il vous dise, faites-le ». Marie réserve la pleine liberté d'action à son fils et rentre ainsi dans les limites qu'elle a tenté de franchir.

2.6 **Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et contenant chacun deux ou trois mesures.**

Six vases de pierre : ces vases sont destinés à la purification soit des personnes, soit des ustensiles, telle qu'elle est en usage chez les Juifs pieux, surtout avant ou après le repas (Mt 15.2 ; Lu 11.38 ; Mc 7.1-4).

Deux ou trois mesures : la *mesure* varie, selon les auteurs, entre 27 et 39 litres. Le contenu total de ces vases pouvait s'élever à environ 500 litres. C'est beaucoup trop, disent certains commentateurs. Mais, on peut penser que Jésus se livre de plein cœur et sans compter au désir de sa mère, pour manifester ainsi la plénitude de sa richesse et sa joie d'apporter la grâce et la force sur terre.

Peut-être le nombre *six*, en parlant des vases, est-il expressément rappelé, parce qu'il répond précisément au nombre de personnes qui accompagnent Jésus. Ce don peut être compris aussi comme un témoignage de reconnaissance des disciples envers leur hôte ; c'est en tout cas un signe durable de la bénédiction du Maître sur le jeune couple.

2.7,8 **Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord.** 8 **Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en portèrent.**

Remplissez ces cruches d'eau : les cruches sont vides par suite des ablutions qui ont eu lieu avant le repas, ou bien elles ont été vidées avant d'être remplies. L'expression « jusqu'au bord » sert à faire ressortir l'entrain avec lequel s'accomplit le travail. Le moment du miracle doit être placé entre les versets 7 et 8, car la transformation est supposée accomplie par le mot *maintenant* du verset 8.

L'ordonnateur du repas : ce personnage n'est pas un des hôtes. C'est le chef des serviteurs. C'est son rôle de goûter les mets et les boissons avant de les faire placer sur la table.

2.9,10 **Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient bien, il appela l'époux,** 10 **et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.**

L'eau changée en vin : cette expression ne comporte pas d'autres sens que celui d'une transformation miraculeuse. Jésus ne s'est pas contenté de donner en abondance, il donne du vin *excellent*. C'est un aspect de sa gloire.

2.11 **Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.**

Jean caractérise sous quatre rapports importants le miracle qu'il vient de raconter :

1) C'est le **premier** miracle fait par Jésus. C'est un moment décisif dans la révélation du Seigneur et dans la foi des disciples.

2) Jean rappelle *le lieu* où le fait s'est passé. Le complément « de **Galilée** » rappellerait la prophétie d'Es 8.23 à 9.1, d'après laquelle la gloire du Messie devait se manifester en Galilée. Ce but serait admissible chez Matthieu ; il paraît étranger au récit de Jean.

3) Jean indique le *but* du miracle. Il emploie ici pour la première fois le terme de *signe* ou *miracle (semeion)*.

Les miracles de Jésus ne sont pas de simples prodiges

destinés à frapper l'imagination. Ces faits merveilleux sont en relation étroite avec la personne de celui qui les opère. Ce sont des marques visibles de ce qu'il est et de ce qu'il vient faire. La **gloire** de Christ, c'est avant tout sa dignité de Fils et l'amour éternel que son Père a pour lui. Or cette gloire est, par sa nature même, cachée au regard des habitants de la terre ; mais les miracles en sont les signes éclatants. Ils manifestent la liberté illimitée avec laquelle le Fils dispose de toutes choses et démontre ainsi l'amour parfait du Père envers lui. Jn 3.35 : « Le Père aime le Fils et a remis toutes choses entre ses mains ».

L'expression « **sa gloire** » distingue profondément Jésus de tous les messagers divins qui ont accompli avant lui des prodiges semblables : les miracles des autres envoyés divins manifestaient la *gloire de Dieu* (Ex 16.7) ; ceux de Jésus révèlent la *sienne propre*.

4) Jean fait enfin ressortir le *résultat* de ce miracle. La foi des disciples s'est affermie par le contact personnel avec Jésus. Ils ont vu la puissance et la bonté de celui en qui ils croient. Sans doute, cette foi grandira chaque jour à mesure que ces expériences se multiplieront. Dès ce premier miracle, la foi des disciples a parcouru les trois phases essentielles de sa formation : le témoignage, le contact personnel et l'expérience. C'est là ce que Jean exprime par ces mots : « **Et ses disciples crurent en lui** ». Les miracles sont donc destinés, non pas seulement, comme on le croit souvent, à frapper les regards de la multitude encore incrédule et à stimuler les retardataires, mais surtout à illuminer le cœur des croyants, en leur révélant toute la richesse de celui en qui ils croient.

Que s'est-il passé chez les autres témoins de la scène ? Le silence de Jean fait supposer que l'impression produite n'a été ni profonde ni durable. En effet, pour agir efficacement, le miracle doit être compris comme *signe* (6.26), et pour cela, certaines prédispositions morales sont nécessaires.

Les trois sections suivantes décrivent le ministère de Jésus en Judée (2.12–3.36), en Samarie (4.1-42) et en Galilée (4.43-54). À ces trois lieux géographiques correspondent trois situations morales très diverses. De là résultent la manière variée dont Jésus se révèle et l'accueil différent qu'il reçoit.

D) Le ministère de Jésus en Judée (2.12–3.36)

Jésus paraît d'abord dans le *temple* (2.12-22), il enseigne plus tard dans la *capitale,* en s'entretenant avec Nicodème (2.23-3.21) et enfin, il exerce son ministère dans la *campagne de Judée* (3.22-36).

1. Jésus dans le temple (2.12-22)

2.12 **Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours.**

Avec sa mère, ses frères : la famille de Jésus est sans doute impressionnée par le miracle de Cana et les récits des disciples ; elle accompagne Jésus pour en savoir plus sur sa mission. Les sœurs de Jésus, probablement déjà mariées, sont restées à Nazareth (Mc 6.3). Le silence gardé sur Joseph fait supposer qu'il est mort avant cette époque.

Quel est le vrai sens de cette expression : « Les *frères* de Jésus » ? Sont-ils des frères plus jeunes de Jésus, issus du couple Joseph-Marie ? Sont-ils des enfants de Joseph, issus d'un mariage antérieur à son union avec Marie ? Le mot *frères* doit-il être pris dans le sens plus large de *cousins* ? La

première réponse semble être la meilleure ; elle est confirmée par les textes suivants : Mt 1.25 ; Lu 2.7.

Quatre frères de Jésus sont nommés dans les Évangiles (Mt 13.55 ; Mc 6.3) : Jacques, Joseph, Simon et Jude. Selon Jn 19.25, Mt 27.56, Mc 15.40, Marie, femme de Clopas, tante de Jésus, a deux fils : l'un nommé *Jacques* (dans Marc, Jacques le petit) et l'autre *Jose*, qui sont par conséquent deux cousins de Jésus. Donc, dans la liste des frères et des cousins de Jésus, on retrouve deux mêmes noms, ceux de Jacques et de Jose (ou Joseph) ! Il est possible de retrouver dans de grandes familles apparentées des noms identiques très usités. Jésus a donc vraisemblablement quatre frères (Jacques, surnommé le Juste, Joseph, Simon et Jude) et trois cousins (Jacques le petit, Siméon, cité par Eusèbe, et Jose). Selon Eusèbe (Eusèbe 3.11), Siméon, fils de Clopas (lui-même frère de Joseph et beau-frère de Marie) est nommé cousin du Seigneur. Il succèdera à Jacques le Juste comme évêque de Jérusalem. Eusèbe rapporte d'ailleurs qu'il y a plusieurs Jacques à l'époque.

Les frères de Jésus se convertiront plus tard, après sa résurrection (1 Co 15.7). Jacques deviendra le premier évêque de Jérusalem (Ga 1.19 ; 2.9 ; Ac 15 ; 21.18 et suivants) et les autres des missionnaires zélés (1 Co 9.5). Jacques et Jude seront sans doute les auteurs de nos deux épîtres canoniques.

Quant aux cousins de Jésus, Jacques (le petit) deviendra apôtre, Siméon sera le deuxième évêque de Jérusalem ; nous ne savons rien de Jose.

Avec ses disciples : avant d'appeler ses disciples à le suivre définitivement, Jésus leur accorde le plaisir de se retrouver encore une fois, comme lui-même, dans le cercle de la famille. Il les rappellera plus tard.

Capernaüm est une ville de commerce considérable, située sur le chemin des caravanes qui se rendent de Damas et de l'intérieur de l'Asie à la Méditerranée. Il s'y trouve un bureau de péage (Lu 5.27 et suivants). C'est, en quelque

sorte, la capitale *juive* de la Galilée, comme Tibériade en est la capitale païenne ou romaine.

2.13 La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem.

C'est à Jérusalem et dans le temple que doit s'ouvrir le ministère du Messie. « Le Seigneur que vous cherchez, avait dit Malachie (3.1-3), entrera dans son temple… ; il purifiera les fils de Lévi… ». Cette prophétie disait à Israël que son roi s'annoncerait, non par des prodiges de puissance, mais par un acte de sainteté. Le moment de cette inauguration est naturellement indiqué. La fête de la Pâque rassemble, plus qu'aucune autre, le peuple tout entier dans la ville sainte et dans les parvis du temple. C'est donc l'heure de Jésus (v. 4).

La Pâque des juifs : Jean fait mention *des Juifs* en vue de ses lecteurs païens, avec lesquels il s'identifie dans le sentiment de la communion chrétienne.

2.14 Il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs assis.

Le temple a trois parvis particulièrement saints :

1- celui des prêtres, qui enferme l'édifice du temple proprement dit,

2- plus à l'orient, celui des hommes,

3- un peu à l'orient de celui-ci, celui des femmes. Autour de ces trois parvis est aménagé un espace, fermé de colonnades des quatre côtés, qui s'appelle le parvis des païens, parce que c'est la seule partie du lieu sacré dans laquelle il est permis aux prosélytes d'entrer. Dans ce parvis le plus extérieur sont établis, avec le consentement tacite des autorités du temple, un marché et une bourse. On vend là les diverses espèces d'animaux destinés aux sacrifices ; on y échange l'argent grec

ou romain, apporté de la terre étrangère, contre la monnaie sacrée avec laquelle se paie l'impôt fixé par Ex 30.13 pour l'entretien du temple.

Les trois espèces d'animaux indiqués ici sont les plus couramment employées aux sacrifices.

2.15 Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables ;

Il les chassa tous du temple : jusqu'à ce jour, Jésus ne s'est pas élevé contre cet abus. Assistant au culte du temple comme simple Juif, il n'avait pas à juger la conduite des autorités, encore moins à se substituer à elles. Maintenant, c'est comme Fils de Celui à qui cette maison est consacrée, qu'il y entre. Il y apporte non seulement de nouveaux droits, mais de nouveaux devoirs. Sa conscience de Juif et son cœur de Fils s'indignent en face de la profanation dont la religion est le prétexte ; se taire serait renier dès le début sa position de Messie. La parole de Malachie que nous venons de citer lui trace sa marche.

En parlant de la maison de « *mon Père* » (2.16), Jésus montre qu'il agit ici dans la pleine conscience de sa dignité messianique. Voir également le verset 19. Les versets 19 à 21 nous font mesurer la vraie portée de cet acte. C'est un appel à la conscience d'Israël, une mise en demeure adressée à ses chefs. Si l'appel est entendu, cet acte de purification inaugurera la réforme générale de la théocratie, condition du royaume divin. Si le peuple reste indifférent, les conséquences de cette conduite seront claires aux yeux de Jésus : c'en est fait de la théocratie et le Messie sera rejeté et même conduit à la mort.

Un fouet avec des cordes : ce fouet n'est pas un instrument, mais un emblème. C'est le signe de l'autorité et

du jugement. Si Jésus avait simplement voulu renverser les tables, il n'aurait pas utilisé un fouet.

2.16 et il dit aux vendeurs de pigeons : Ôtez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

À l'égard des vendeurs de pigeons, Jésus se borne à la parole. Il ne peut pas chasser les pigeons, comment on chasse les bœufs ou les brebis ; et il ne veut pas renverser les cages, comme il a renversé les tables des changeurs. Il est parfaitement maître de lui. S'il avait réellement frappé les marchands de bœufs et de brebis, pourquoi aurait-il ménagé les vendeurs de pigeons ? L'ordre « *ôtez* » s'adresse à ces derniers seuls. Les mots suivants « *ne faites pas* » s'adressent à tous les trafiquants.

La maison de mon Père : Jésus donne l'explication de son acte. En tant que Fils, il venge l'honneur de la maison paternelle. Quand il était dans le temple à l'âge de 12 ans, il était déjà animé du même sentiment filial. Mais aujourd'hui, il est soutenu par la conscience distincte de son devoir de Messie, impliqué désormais pour lui dans sa position de Fils. Pour Jésus, sa relation de Fils prime sur sa mission de Messie. Il ne se sent pas Fils parce qu'il est le Christ ; il se sait le Christ parce qu'il est Fils.

L'effet de son action est décrit dans les versets 17 à 22. Nous rencontrons ici un fait qui se répétera après chaque manifestation de la gloire du Seigneur : une double impression se produit selon la prédisposition morale des témoins ; les uns trouvent dans l'acte de Jésus un aliment pour leur foi ; pour les autres, ce même acte devient un sujet de scandale. C'est la sympathie ou l'antipathie morale préexistante qui décide de l'impression.

2.17 Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de ta maison me dévore.

Le Psaume 69 (v.9) se présente en ce moment au souvenir des disciples. Ce verset n'est qu'indirectement messianique, parce que le sujet contemplé par le psalmiste n'est pas la personne du Messie, mais le juste, souffrant pour la cause de Dieu. Cependant, la plus haute réalisation de cet idéal est le Messie. Ici, les disciples pensent, non au supplice final de Jésus, qui est pour l'instant en dehors de leurs préoccupations, mais à la puissance consumante de son zèle. Alors que les disciples comparent les Écritures, et que ce souvenir affermit leur foi, les Juifs raisonnent et objectent, tout comme les habitants de Nazareth (Lu 4.22). Au lieu de laisser l'acte de Jésus parler à leur conscience, ils réclament le signe extérieur qui doit légitimer cet acte.

2.18 Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel miracle nous montres-tu, pour agir de la sorte ?

Les Juifs : ce terme désigne spécialement ici les autorités chargées de la police du temple, avec la nuance d'hostilité qui s'attache à ce terme dans notre Évangile. Demander un signe extérieur, pour légitimer un acte qui se recommande lui-même à la conscience, permet de chicaner sur la nature et la valeur du signe et de progresser indéfiniment d'exigences en exigences.

Jésus vient d'adresser un appel au sentiment religieux du peuple. L'attitude du peuple, ainsi mis en demeure de se prononcer, va décider en quelque sorte fatalement de son avenir. La réponse est significative ; le verset 19 montre comment Jésus en a immédiatement pénétré toute la portée.

2.19 Jésus l'heure répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.

La réponse de Jésus est soudaine comme un éclair. Elle jaillit d'une incommensurable profondeur ; elle illumine des domaines alors complètement inexplorés pour toute autre conscience que la sienne.

La vérité historique de cette parole est garantie par la déclaration des faux témoins (Mt 26.61 ; Mc 14.57-58) au procès de Jésus. Cela prouve que le mot utilisé par Jésus est resté profondément gravé dans la mémoire, non seulement des disciples, mais également des Juifs. On retrouve un autre témoignage dans Ac 6.14, provenant des accusateurs d'Etienne.

Détruisez ce temple : ces mots caractérisent la conduite actuelle et future des Juifs dans sa signification la plus intime. Il n'y a là aucune invitation à détruire directement le temple. Nul israélite, d'ailleurs, ne penserait à porter la main sur l'édifice sacré. Le verbe *détruire* doit être pris dans le sens indirect et pour Jésus il signifie : amener, en persévérant sur le chemin suivi, la destruction de la théocratie et celle du temple. Comment cela peut-il se faire ? L'Ancien Testament assigne une cause positive à la ruine suprême d'Israël : c'est le rejet et le meurtre du Messie. Zacharie a annoncé ce crime en décrivant le deuil de l'Israël des derniers jours, se lamentant sur le meurtre de celui *qu'ils ont percé* (Za 12.10). Le prophète Daniel disait également (Da 9.26) : « … un Oint sera retranché, et il n'aura pas de successeur. Le peuple d'un chef qui viendra détruira la ville et le sanctuaire… », passage que Matthieu (24.1 et suivants) applique aux circonstances de son temps.

Le moyen pour Israël de détruire son temple est, aux yeux de Jésus, de tuer le Messie. L'apparition du Messie est le but de l'institution théocratique. Une fois le Messie retranché, c'en est fait d'Israël et par conséquent du temple. Le peuple

et le sacerdoce peuvent bien après ce meurtre exister encore momentanément ; tout cela n'est plus que le *cadavre sur lequel s'assemblent les aigles* du jugement divin (Mt 24.28).

Pourquoi, au moment où Jésus expirera, le voile du temple se déchirera-t-il ? C'est qu'en réalité il n'y aura plus de lieu très saint, plus de lieu saint, plus de parvis, plus de sacrifice, plus de sacerdoce ; le temple, comme temple de Dieu, cessera d'être. En disant : « Détruisez ce temple », c'est donc bien du temple proprement dit que Jésus parle ; mais ce qu'il sait, c'est que ce sera en sa propre personne que cette destruction, pour autant qu'elle dépende des Juifs, se consommera. C'est sur son propre corps qu'ils feront tomber le coup qui abattra alors leur sanctuaire.

L'impératif *détruisez* signifie ceci : « Faites ce que vous avez à faire ». Quand le fruit de la perversité, collective ou individuelle, est mûr, il *doit* tomber.

En trois jours je le relèverai : cette parole dévoile toute la grandeur de la personne et de l'œuvre future de Jésus. Elle est mystérieuse parce qu'elle se rapporte au temple proprement dit que Jésus vient de purifier, mais également au corps de Jésus. Comment expliquer cette dualité ? Si la mort de Jésus est la destruction réelle du temple, la restauration de celui-ci ne peut consister que dans la résurrection de Jésus lui-même. Jésus disait un jour : « Il y a ici plus que le temple » (Mt 12.6). Son corps est la résidence vivante et vraiment sainte de Dieu ; le sanctuaire visible est l'emblème anticipé de ce temple véritable. C'est donc réellement en lui, en son corps, que s'opérera cette crise suprême. Le Messie périt : c'est le temple qui s'écroule ; le Messie revit : c'est le temple qui se relève, sous une forme nouvelle, sans doute. Car, dans le règne de Dieu, il n'y a jamais simple restauration du passé. Qui dit relèvement dit progrès, réapparition sous une forme supérieure.

Le verbe **réveiller, relever** convient parfaitement bien ici. Car il peut s'appliquer à la fois à une résurrection et à une construction.

En trois jours : on a demandé à Jésus un miracle démonstratif, comme signe de sa compétence. Jésus a toujours repoussé de pareilles demandes qui renouvelaient pour lui la troisième tentation du désert. Mais il est un miracle, un seul, qu'il peut promettre, parce que ce miracle rentre, comme élément nécessaire, dans l'œuvre même du salut : c'est sa résurrection.

Un commentateur a bien résumé l'idée de ce passage : « Toute votre religion, reposant sur ce temple, est gâtée et pervertie. Mais il est déjà là, celui qui, quand elle aura péri, comme elle le mérite, la restaurera facilement sous une forme plus glorieuse et opérera ainsi, non pas un de ces miracles communs que vous demandez, mais le plus grand des miracles ».

Certainement, les Juifs ne peuvent comprendre une réponse aussi mystérieuse. Ils ne voient dans le temple, dont parle Jésus, que l'édifice matériel et se représentent le signe promis comme l'apparition magique d'un temple nouveau et surnaturel (Mc 14.58). Mais nous verrons qu'avec des gens mal disposés, la méthode de Jésus est de jeter des énigmes et de ne révéler la vérité qu'en la voilant. C'est là un secret de la plus profonde pédagogie.

On objecte encore que Jésus ne peut connaître si longtemps à l'avance sa mort et sa résurrection. N'a-t-il donc jamais lu Ésaïe 53, Daniel 9, Zacharie 12 ? Or, s'il prévoit sa mort, il doit être assuré aussi de sa résurrection.

On objecte enfin que, d'après les Écritures, ce n'est pas Jésus qui s'est ressuscité lui-même. Jésus dira cependant de lui-même (Jn 10.17-18) : « Je donne ma vie pour la reprendre… j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre ». Il saisit, comme dans tous ses miracles, la toute-puissance divine, et par là celle-ci devient agissante en lui.

La question posée par les Juifs peut paraître innocente. Avec une perspicacité étonnante, Jésus a discerné le prélude de la catastrophe qui devra mettre fin à sa vie et à la théocratie elle-même.

2.20 Les Juifs dirent : Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et toi, en trois jours tu le relèveras !

D'après l'historien Josèphe (Antiq.15,11,1), Hérode a commencé la restauration du temple la 18e année de son règne, c'est-à-dire entre l'an 20 et l'an 19 avant J-C. Au moment où les Juifs prononcent cette parole, l'essentiel du travail est accompli, mais la construction ne sera achevée qu'en 64, sous Agrippa II.

2.21 Mais il parlait du temple de son corps.

Jean fait contraster fortement la pensée de Jésus avec l'interprétation des Juifs et l'inintelligence des apôtres.

2.22 C'est pourquoi, lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Chez les cœurs ouverts, la lumière surgit, quoique tardivement. Le fait (la résurrection de Jésus) explique la parole, comme à son tour la parole contribue à dévoiler le sens profond du fait. Les disciples comprendront plus tard, après la résurrection, le sens des prophéties de l'Ancien Testament qui annonçaient cet événement (Ps 16 ; Es 53 ; Os 6 ; Jonas). Ce sera par l'intermédiaire des prophéties expliquées que la parole actuelle de Jésus leur reviendra en mémoire et s'éclairera aussi pour eux.

Les Évangiles synoptiques racontent un acte de Jésus semblable à celui-ci, qu'ils placent au commencement de la semaine de la Passion, soit au jour des Rameaux (Mt 21.12 ; Lu 19.45), soit, plus exactement, au lendemain de ce jour (Mc 11.15). On pourrait donc supposer que les trois évangélistes,

ayant omis toute la première année du ministère de Jésus, ont été conduits par là à placer ce fait dans le seul séjour à Jérusalem dont ils retracent le récit. Cependant, le discours de Jésus raconté dans les synoptiques est très différent de celui de Jean : dans les synoptiques, Jésus revendique, au nom d'Es 56.7 (« *Ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples* »), le droit des païens à la place qui, dès l'origine, leur a été concédée dans le temple (1 R 8.41-43). Chez Jean, il n'y a pas de trace de cette intention ; Jésus a en vue Israël lui-même et Israël seul.

Cette différence de discours fait penser que ces deux faits sont distincts. Par la première expulsion, relatée ici, Jésus invite le peuple à la réforme qui peut le sauver ; par la seconde, relatée par les synoptiques, il proteste contre l'esprit profane qui va le perdre. Ainsi se justifient le récit de Jean et le récit synoptique.

Ce contraste entre les deux situations s'accorde avec la différence entre les paroles prononcées. Chez Jean, voyant son appel repoussé, Jésus pense à sa mort, terme fatal de ce premier rejet ; dans les synoptiques, voyant la déchéance d'Israël consommée, il proclame le droit des païens, qui bientôt seront substitués aux Juifs.

En agissant ainsi, Jésus fait appel à ce qu'il y a de plus profond dans la conscience de tout vrai théocrate : le respect du temple. C'est précisément le caractère admirable de cet acte, d'inaugurer la révolution qui se prépare, en la rattachant à ce qu'il y avait de plus vital dans le passé israélite.

2. Nicodème (2.23-3.21)

N'ayant pas été accueilli dans le temple, Jésus ne force point les choses. L'emploi de la violence, serait-ce même par les moyens divins, le mènerait à la carrière non d'un Christ, mais d'un « Mahomet ». En présence de la froide réserve qu'il rencontre, il fait retraite. Le palais vient de se

fermer pour lui ; la capitale lui reste ouverte. C'est là qu'il agit, mais non plus dans la plénitude de cette souveraineté messianique avec laquelle il s'est présenté dans le temple. Il se borne à l'enseignement et aux miracles, les deux moyens prophétiques. Tel est l'admirable élasticité de l'œuvre divine au milieu du monde : elle n'avance qu'autant que la foi le lui permet. Devant la résistance, elle cède et se retire jusque dans son dernier retranchement. Puis, arrivée là, elle reprend tout à coup l'offensive et, engageant la lutte suprême, elle succombe extérieurement, pour vaincre moralement.

Les versets 23 à 25 sont un préambule. C'est le tableau général de l'activité du Seigneur à Jérusalem, à la suite de sa tentative dans le temple.

2.23 Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait.

Plusieurs crurent : Jean, ici, ne désigne plus que des individus, qui font contraste avec la nation qui aurait dû croire collectivement. Mais un contraste plus douloureux encore est signalé par l'évangéliste : c'est celui qui existe entre la foi de ces croyants et la vraie foi. Leur foi, aux yeux de Jésus, n'est pas la foi. Leur foi repose sur le fait extérieur des miracles de Jésus, mais n'a rien d'intime, de moral. Elle résulte uniquement de l'impression d'étonnement produit sur eux par ces miracles. Les signes peuvent bien fortifier et développer la vraie foi, là où elle est déjà formée, en lui dévoilant complètement la richesse de celui en qui elle est fondée. Mais si la foi n'est pas déjà formée, les signes peuvent parfois exciter l'attention, provoquer la réflexion, mais sans produire la foi réelle. La foi est un acte moral qui s'attache à l'être moral en Jésus.

Les nombreux miracles faits par Jésus ne sont pas racontés par Jean. Il en est fait seulement allusion (4.45).

Le but de Jean diffère de celui des synoptiques. Il veut uniquement caractériser ici une situation spirituelle.

2.24,25 Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, 25 **et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme.**

Jésus ne se fiait point à eux : Jésus n'est pas plus ébloui par ce succès apparent qu'il n'a été découragé par le revers qu'il a essuyé dans le temple. Il discerne la nature insuffisante de cette foi.

Il y a une sorte de jeu de mots entre la foi des auditeurs et celle de Jésus en eux : Jésus n'a pas foi en leur foi. Il n'y reconnaît pas l'œuvre de Dieu. En conséquence, il ne les traite pas non plus comme des croyants. Cette science supérieure de Jésus est le plus haut degré du don de *discernement des esprits* (1 Co 12.10 ; 1 Jn 4.1).

Parce qu'il les connaissait tous : Jésus n'a pas besoin de recourir à des informations pour savoir ce qu'il a à penser de tel ou tel homme. Cette faculté de discernement est inhérente à sa personne.

3.1 Mais il y eut un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, un chef des Juifs,

La rencontre de Jésus avec Nicodème est très particulière. Jean la cite parce qu'il y a vu l'exemple le plus mémorable de la *révélation* que Jésus a donnée de sa personne et de son œuvre, dans les premiers temps de son ministère. Le rôle de cet entretien peut être comparé à celui du sermon sur la montagne dans l'Évangile de Matthieu : ces deux morceaux ont un caractère inaugurateur. Quant à Nicodème, il est à la

fois un exemple et une exception : un exemple, puisque les miracles ont été l'occasion de sa foi ; une exception, puisque la manière dont Jésus le traite prouve qu'il espère en l'heureux développement de cette foi.

Comment Jean a-t-il eu connaissance de cet entretien ? Jésus ou Nicodème le lui aurait-il raconté ? Pourquoi Jean lui-même n'aurait-il pas assisté à l'entrevue, alors même qu'elle a eu lieu de nuit ?

Le nom **Nicodème** est d'origine grecque, mais il est utilisé également chez les Juifs.

Les **pharisiens** forment le parti national le plus étroit et exalté. D'après cette secte, tout juif possédant les vertus et les qualités légales avait droit à l'entrée dans le royaume messianique. Le Messie lui-même n'était que le Juif parfait et tout-puissant qui, élevé par ses miracles au faîte de la gloire, devait renverser la puissance païenne et placer Israël à la tête de l'Humanité. Ce programme messianique, qu'avait extrait des prophéties l'imagination des docteurs pharisiens, est celui qu'apporte avec lui Nicodème auprès de Jésus.

Un **chef des Juifs** est sans doute l'un des membres laïques du Sanhédrin, en opposition aux grands sacrificateurs (Lu 23.13).

3.2 qui vint, lui, auprès de Jésus, de nuit, et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.

Nicodème a probablement discerné en Jésus un être extraordinaire et se demande s'il ne serait pas le Messie annoncé par Jean-Baptiste. Il veut sonder ses plans relatifs à la révolution décisive que devait entraîner sa venue. Ses premières paroles ne sont qu'un préambule et il est inutile d'y chercher le but réel de sa démarche.

Nicodème vient voir Jésus **de nuit** car il a peur de se compromettre vis-à-vis du Sanhédrin et du peuple.

Il donne à Jésus le titre de **Rabbi**, ce qui signifie : maître. C'est beaucoup de sa part, car Jésus n'avait pas passé par les divers degrés d'études rabbiniques qui donnaient droit à ce titre. Voir Jn 7.15 : « Les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a point étudié ? »

Nous savons : Nicodème ne fait pas cette démarche en son propre nom. Un certain nombre de ses collègues partagent ses préoccupations.

Docteur venu de Dieu : littéralement : « Venu comme docteur de la part de Dieu ». Nicodème réalise que la connaissance de Jésus lui vient d'ailleurs… de Dieu, et non d'un doctorat. Jésus le dit lui-même : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé » (Jn 7.16).

Les miracles prouvent l'assistance divine, et celle-ci la mission divine. Mais cette démonstration en forme, destinée à prouver à Jésus une vérité dont il ne doute point, est un peu pédante et doit choquer. Jésus y coupe court !

3.3 Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.

Que veut dire Jésus ? Les mots de Nicodème lui rappellent tout le programme pharisaïque relatif au royaume de Dieu. Il sent le besoin de lui opposer de front le vrai plan divin : « Le royaume de Dieu n'est point une vie terrestre glorifiée. Il ne s'agit pas d'expulser les légions romaines et d'aller conquérir le Capitole ! Le vrai royaume de Dieu est un état d'âme, la soumission du cœur à la volonté divine ; pour y entrer, il doit s'opérer au-dedans de l'homme une œuvre à la fois spirituelle et individuelle qui n'a rien de commun avec le grand drame politique que tu as en vue ». C'est donc la pleine sécurité dans laquelle vit Nicodème, à l'égard de sa propre participation au

règne du Messie, que Jésus veut détruire en lui répondant de la sorte. Un parallèle en Lu 17.20-21 offre le meilleur commentaire : « Les pharisiens demandèrent à Jésus quand viendrait le royaume de Dieu. Il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira point : Il est ici, ou : Il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous ».

Si un homme ne naît de nouveau : la formule « si un homme » est indéterminée et évite ce que l'application directe à ce vieillard aurait de dur. Le mot grec *anôthen* a été traduit ici par **de nouveau**. D'autres l'ont traduit différemment : « Si quelqu'un n'est pas engendré *d'en haut*… ». La plupart des traductions disent *de nouveau* au lieu *d'en haut*. Le sens de « de nouveau » est le suivant : poser dans le cours de la vie terrestre un commencement aussi nouveau que la naissance elle-même[29].

Le verbe **voir** est peut-être en rapport avec celui de naître : une nouvelle vue suppose une nouvelle vie.

Le royaume de Dieu : dans l'ancienne alliance, le *royaume de Dieu* se trouvait réalisé sous une forme politico-religieuse. Jésus en dégage un des principes fondamentaux qui est la soumission de la volonté humaine à la volonté de Dieu ; en un mot : la sainteté. Il définit ainsi un ordre de choses nouveau : une transformation s'effectue d'abord dans les individus, et ceux-ci renouvellent ensuite la société puis la nature elle-même.

Cette expression (le royaume de Dieu) ne revient nulle part ailleurs chez Jean. Cela prouve le caractère historique du récit qui nous occupe.

Jésus n'est pas un jeune enthousiaste qui se réjouit d'avoir un adhérent de plus en la personne de Nicodème.

---

[29] Les deux sens sont sans doute justes : cette naissance ne vient pas de la chair, mais de *Dieu* (Jn 3.6) ; elle vient donc *d'en haut*. Elle est *nouvelle* parce qu'elle est différente de celle de la chair et se produit plus tard.

Mais convaincu de sa mission divine, il se préserve d'un faux pas et reste dans sa pure ligne de conduite.

3.4 Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ?

Nicodème refuse d'entrer dans la pensée de Jésus et en fait ressortir l'absurdité, avec une pointe d'ironie. Il ne peut concevoir comment le commencement d'une autre vie pourrait être posé au sein de l'existence naturelle. Le royaume de Dieu lui apparaît comme la forme la plus glorieuse de l'existence terrestre elle-même. À quoi bon une nouvelle naissance pour y entrer ? L'Ancien Testament parle sans doute de la force d'en haut, du secours divin nécessaire pour sanctifier l'homme, mais non d'une nouvelle naissance.

Naître (une seconde fois) : la traduction Segond omet les mots « une seconde fois » après *naître*. La traduction littérale donne ceci : « Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et être engendré une seconde fois ? » Le mot grec traduit par « une seconde fois » ne reproduit sans doute qu'en partie le sens du mot utilisé par Jésus ; il peut signifier également : « dès l'origine ». Nicodème, en effet, ne distingue pas clairement la différence entre un commencement *à nouveau* et un commencement *différent*. Un renouvellement moral radical lui paraît impossible sans un renouvellement physique simultané. Aussi l'explication que lui donne Jésus porte-t-elle sur la différence absolue entre la naissance naturelle et la naissance nouvelle qu'il réclame.

3.5 Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

D'eau et d'Esprit : ces mots indiquent à Nicodème les facteurs nouveaux et par conséquent la nature toute différente de cette seconde naissance. Le baptême de Jean produisait alors une sensation immense en Israël, de sorte que la pensée de Nicodème à l'ouïe des mots « naissance d'eau » devait se porter immédiatement sur cette cérémonie. Comme elle se célébrait sous la forme d'une immersion totale ou partielle dans l'eau, elle figurait assez naturellement une naissance. Nicodème, en pharisien, devait certainement, comme ses pairs, refuser de se soumettre au baptême de Jean (Lu 7.30). La parole de Jésus renferme donc un avertissement très actuel adressé à Nicodème. Pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu, Nicodème doit accepter l'œuvre de Jean-Baptiste et donc rompre avec la ligne de conduite que le parti pharisien a adopté envers ce dernier.

Mais quelle est la relation entre le baptême et la nouvelle naissance ? Si de la part de l'homme, le baptême est la déclaration de la renonciation au péché, il est de la part de Dieu la déclaration du pardon des péchés. Le baptême d'eau, en tant qu'offert et administré de la part de Dieu et en son nom, renferme la promesse du pardon en faveur du pécheur qui l'accepte. Il en est le gage visible. Ac 2.38 : « Pierre leur dit : Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit ». Le baptême est en effet le couronnement des cérémonies de purification de l'ancienne alliance : voir Ps 51.4, 9 ; Es 36.25 ; Za 13.1.

Accepter le baptême de Jean, c'est donc témoigner de sa repentance et se mettre ainsi au bénéfice de la promesse du pardon messianique. Une fois la condamnation ainsi enlevée, le baptisé devient apte à recevoir du Messie le don du Saint-Esprit. L'Esprit est le principe actif et efficient de la nouvelle naissance, du renouvellement de la volonté et des dispositions du cœur. Il est le principe de toute l'œuvre de la sanctification.

Jésus a donc résumé dans ces mots « d'eau et d'Esprit » les deux principes essentiels du salut chrétien : la justification et la sanctification, qui sont deux conditions d'entrée dans le royaume divin.

Dans les versets suivants, il n'est plus fait mention de l'eau, précisément parce qu'elle n'a, dans la nouvelle naissance, qu'une valeur négative : elle ôte l'obstacle, la condamnation. La vertu créatrice procède de l'Esprit.

Entrer dans le royaume de Dieu : l'image d' « entrer dans » est en rapport direct avec celle de « naître de ». C'est *en sortant (ex)* des deux éléments indiqués, où elle s'est plongée, que l'âme *entre dans (eis) le royaume.*

En parlant ainsi à Nicodème, Jésus ne pense point à faire dépendre, soit en général soit dans chaque cas particulier, le salut de l'acte matériel du baptême. L'exemple du brigand sur la croix prouve que Dieu peut accorder le pardon sans le baptême d'eau. Mais quand l'offre du baptême a eu lieu et qu'elle a été refusée, la position est autre. C'est le cas de Nicodème.

3.6 Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit.

L'idée du verset est la suivante : « Le royaume de Dieu ne peut qu'être de nature spirituelle comme Dieu lui-même ». Donc pour y entrer, il faut être non *chair*, comme chaque homme l'est par sa première naissance, mais *esprit*, comme il le devient par sa nouvelle naissance. Le mot *chair* pris en lui-même n'implique pas nécessairement la notion de péché. La naissance naturelle est insuffisante pour rendre l'homme apte au royaume divin, même dans son état d'innocence.

La *chair* paraît désigner ici l'humanité dans son état présent, où elle domine l'esprit. Cet état se transmet de génération en génération, de telle sorte que, sans

renouvellement, aucun homme ne peut sortir de ce cercle fatal. De là la *nécessité* de la régénération.

Le mot *chair* est bien plus fort que l'adjectif *charnel*. Il désigne l'homme tout entier. Le mot *esprit* comprend dans le contexte non seulement le nouveau principe de vie spirituelle, mais aussi l'âme et le corps soumis à l'esprit. Le mot *Esprit*, comme sujet, désigne l'Esprit divin[30].

Ce qui est né : cette proposition est neutre et est substituée au masculin « celui qui est né », afin de désigner la nature du produit, abstraction faite de l'individu. Ainsi ressort mieux la généralité de la loi. La deuxième partie du verset a un sens positif et affirmatif : « Ce qui est né de l'Esprit est réellement esprit et par conséquent ne peut manquer de jouir du règne de l'Esprit ». L'idée est donc celle de la *réalité* de la nouvelle naissance et par conséquent de sa *pleine possibilité*. C'est la réponse à la question : « Comment un homme peut-il ? »

L'étonnement de Nicodème va croissant. Jésus lui fait comprendre que la vie de l'Esprit ne s'explique pas, mais qu'elle se vit.

Quelques mots encore sur la chair : chez Paul, sur 88 fois qu'est employé le mot *chair*, il y en a 32 où ce terme a un sens moralement différent. Chez Jean (Évangile et épîtres), il n'y a, outre le passage actuel, qu'un cas sur 15 où la notion de péché paraît être attachée au mot *chair*.

3.7,8 Ne t'étonne pas que je t'aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. 8 **Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit.**

---

[30] Dans sa traduction, Segond a fait la différence en mettant une minuscule à l'un (l'esprit de l'homme) et une majuscule à l'autre (l'Esprit de Dieu). Mais le texte grec ne fait pas cette différence et utilise le même mot « *pneuma* ».

Que vous naissiez : Jésus, en disant *vous,* s'exempte lui-même de cette condition générale. Il a dû *croître spirituellement* sans doute (voir Lu 2.40, 52), mais il n'a pas eu besoin de renaître. Le don du St-Esprit à son baptême n'a pas été une régénération, mais le couronnement d'un développement antérieur parfaitement normal sous l'influence constante de l'Esprit.

Le vent a, en grec, le double sens de *vent* et d'*esprit* (pneuma). Tandis que la chair est visible, le vent paraît et passe comme une irruption libre de l'infini dans le fini. Il n'y a pas, dans la nature, de symbole plus frappant de l'action de l'Esprit. Sa présence ne se perçoit que par son action sur l'âme humaine. L'homme chez qui cette action se produit ne comprend ni d'où proviennent ces impressions nouvelles qu'il ressent, ni où elles le conduisent. Il est seulement conscient du travail profond qui s'opère en lui et qui le renouvelle radicalement.

Tu en entends le bruit : peut-être qu'au moment où Jésus parle avec Nicodème, le vent souffle à Jérusalem.

L'œil n'a rien discerné… et voilà un homme né de nouveau et qui a pénétré dans le royaume éternel ! Tout est fait et rien n'a paru ! Quel contraste avec l'apparition bruyante et pompeuse du royaume divin selon le programme pharisaïque !

3.9,10 Nicodème lui dit : Comment cela peut-il se faire ? 10 **Jésus lui répondit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses !**

Nicodème ne nie point, mais il se reconnaît étranger à toute expérience de l'action du St-Esprit. Jésus s'en étonne, avec un peu d'amertume. Nicodème n'est-il pas un représentant de l'enseignement de l'ancienne alliance ? N'y a-t-il pas dans l'Ancien Testament des textes parlant du

souffle de l'Esprit ? (Jé 31.33 ; Ez 36.26-28 ; Ps 143.10). Ces textes n'auraient-ils pas dû préparer Nicodème à comprendre la puissance du souffle divin ? Mais les pharisiens ne l'ont pas discerné parce qu'ils se sont attachés à l'éclat du royaume plutôt qu'à sa sainteté.

Nicodème semble se taire devant une situation qu'il ne comprend pas. Jésus le traite avec une bonté et une condescendance touchantes, car il a reconnu son entière droiture.

La première partie de l'entretien se résumait ainsi : Nicodème pose la question suivante : « Que se passera-t-il ? » Jésus répond : « Rien, dans le sens où tu l'entends, et pourtant il se passe réellement quelque chose : le révélateur suprême est là ; la rédemption va s'accomplir, le jugement universel se prépare ».

Nicodème est venu l'interroger sur sa mission messianique et sur le mode d'établissement de son règne divin depuis si longtemps attendu. Il a oublié l'essentiel. Jésus va le lui révéler : il lui déclare ce qu'il *est* (11-13), ce qu'il vient *faire* (14-17) et ce qui *résultera* de sa venue pour l'Humanité (18-21).

3.11 En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre témoignage.

Il y a une gradation entre les verbes *dire* et *rendre témoignage* d'une part, et *savoir* et *voir*, d'autre part. On dit ce que l'on sait, et on témoigne de ce que l'on a vu. Ici, la *vue* est plus importante que le *savoir*. Le contraste signalé ici par Jésus, entre l'enseignement rabbinique et le sien propre, frappait même le peuple (Mt 7.28-29).

Nous : de qui parle Jésus ? Quel est ce collège de nouveaux docteurs qu'il oppose à la caste des scribes et des

sages de ce siècle qui s'en vont (1Co 1.20) ? Jésus annonce à Nicodème l'existence d'un certain nombre d'hommes qui représentent déjà le nouveau mode d'enseignement. Jésus pense à lui et à ses disciples, dont un ou plusieurs se trouvent en ce moment auprès de lui et commencent déjà à devenir les agents de ce doctorat nouveau inauguré par lui.

En la personne de Jésus, puis dans ses actes et ses paroles, le ciel est constamment ouvert sous leurs yeux (1.52) ; déjà ils *voient* et *savent* véritablement, preuve en est le témoignage qu'ils apportent autour d'eux. « Celui qui m'a vu, a vu le Père » (Jn 14.19). Jésus n'est plus seul ; de là le sentiment de joie profonde que respirent ces pluriels : *nous disons, nous avons*… et qui se trahit jusque dans la forme de son langage.

Nicodème doit comprendre que les choses sont plus avancées qu'il ne le croit. Ce passage rappelle le texte de Mt 11.25, Lu 10.21 où Jésus proclame la préférence que Dieu accorde aux *petits enfants*, à ses humbles et ignorants disciples, sur les intelligents et savants rabbins de Jérusalem. Le royaume est déjà là, et plusieurs y sont entrés avant Nicodème !

Vous ne recevez pas… : l'enseignement de Jésus n'a pas été accepté par les Juifs, Nicodème y compris (Jésus est nommé docteur non en fonction de son enseignement, mais uniquement de ses miracles). Jésus sait qu'il sera difficile à Nicodème de comprendre son discours.

3.12 Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?

Je vous parlerai : le verbe est au futur car Jésus n'a pas encore parlé en public des choses célestes. Son entretien avec Nicodème est d'un autre niveau que les messages prononcés en public jusque-là (par exemple le sermon sur la montagne).

Jésus a parlé du domaine de la conscience humaine, maintenant il aborde des décrets divins qui ne peuvent être connus que par le moyen de la révélation. Ses premières prédications pouvaient être reçues et comprises parce qu'elles faisaient appel à l'intelligence, maintenant le message ne peut reposer que sur le témoignage du révélateur, Jésus. Si ce témoignage est rejeté, l'accès aux secrets divins restera fermé.

3.13 Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.

La foi au témoignage de Jésus est la clé de l'accès aux choses célestes. Seul Jésus peut faire la liaison entre le céleste et le terrestre. Son témoignage est donc capital.

Celui qui est descendu du ciel : cette proposition est le pendant de « est monté au ciel ». Personne n'est monté au ciel, si ce n'est Jésus. Quand est-il monté au ciel ? Les interprétations sont très différentes : certains pensent que Jésus parle de son ascension par anticipation, d'autres estiment que le ciel est ici uniquement le symbole de la communion parfaite avec Dieu, communion à laquelle Jésus s'est moralement élevé et en vertu de laquelle il possède seul la connaissance adéquate de Dieu et des choses d'en haut. Ce sens serait admissible si le terme « est monté » n'avait pas pour antithèse le terme « est descendu », qui se rapporte à un fait positif, celui de l'incarnation. D'autres exégètes interprètent ainsi : « Aucun homme n'est monté au ciel… si ce n'est celui qui (sans y être monté) en est descendu, lui qui y *est* par essence ou qui y *était* antérieurement ».

L'interprétation suivante semble meilleure : Jésus est monté au ciel lors de son baptême. Le ciel lui fût alors ouvert ; il y plongea ses regards ; il lut dans le cœur de Dieu et connut à ce moment tout ce qu'il devait révéler aux hommes du plan divin, les *choses célestes*.

Que signifie le mot *ciel* ? C'est avant tout un état avant d'être un lieu. Le ciel est un état de communion avec Dieu. « Personne n'est monté au ciel » signifie donc : « Personne n'est entré en communion avec Dieu et ne possède par là une connaissance intuitive des choses divines pour les révéler à d'autres ». La suite du verset dit ceci : « Personne… sauf celui à qui le ciel a été ouvert et qui y habite en ce moment même ».

Comment expliquer le mot *descendu* ? L'intimité filiale, à laquelle Jésus est élevé, repose sur sa nature de Fils, antérieurement à sa vie terrestre (Jn 1.18). Si le mot *descendu* implique la préexistence, le terme **Fils de l'homme** fait ressortir le côté humain. L'amour de l'Humanité l'a poussé à devenir l'un de nous, pour nous parler comme homme et nous instruire des choses célestes d'une manière intelligible pour nous.

Dans les mots « est monté au ciel », le verbe est au parfait. Ce temps du verbe ne signifie pas que Jésus est monté au ciel à un moment donné, mais bien qu'il y est monté, qu'il y vit et qu'il y reste. Jésus vit dans le ciel, comme un être qui y est remonté après en être descendu pour se faire Fils de l'homme. Jésus mène deux vies parallèles, une terrestre et une vie céleste, se pénétrant l'une l'autre.

Certains interprètes pensent que Jésus explique ici sa connaissance des choses divines par sa préexistence. Il y aurait donc réminiscence de son existence antérieure. Cette notion est niée par le fait que Jésus est monté au ciel au cours de son existence terrestre. La question qui se pose est de savoir quand et comment a eu lieu cette initiation.

Quelles que soient les diverses interprétations, une conclusion s'impose : le Fils de l'homme, vivant en même temps sur terre *et* dans le ciel, est le seul révélateur des choses divines. C'est là le premier des secrets célestes que Jésus communique à Nicodème.

3.14,15 Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, 15 **afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle.**

Au premier mystère qu'il vient d'énoncer, la *révélation*, Jésus ajoute un second mystère, celui de la *rédemption*.

Comme Moïse éleva le serpent : le récit de No 21.7-9 est très étrange : « Le peuple vint à Moïse, et dit : Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Prie l'Éternel, afin qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse pria pour le peuple. L'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant[31], et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie. Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche ; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie ».

Trois traits distinguent, dans le récit des Nombres, ce mode de délivrance de tous les autres miracles analogues :

1. C'est le *fléau lui-même* qui, représenté comme vaincu, devient par son exposition ignominieuse le moyen de sa propre défaite.
2. Cette exposition a lieu, non dans un serpent *réel*, mais dans un exemplaire typique qui représente l'espèce entière.
3. Ce moyen ne devient efficace que par l'intermédiaire d'un acte moral, le regard de la foi de la part de chaque blessé.

Si c'est là le type de salut, il en résulte que ce salut sera opéré de la manière suivante :

a) Le péché sera exposé publiquement comme vaincu et désormais impuissant.
b) Il le sera non en la personne d'un pécheur réel (ce qui,

---

31 Un serpent venimeux. Le venin a l'effet d'une brûlure.

dans ce cas, ne signifierait que la défaite de l'individu exposé), mais en la personne d'un homme saint, capable de représenter, comme un vivant simulacre, la condamnation et la défaite du péché, *comme tel*.

c) Cette exposition du péché, comme d'un vaincu, ne sauvera chaque pécheur qu'au moyen d'un acte de sa part, le regard de la foi sur son ennemi spirituel condamné et vaincu.

Le Fils de l'homme : Jésus sera élevé en tant que représentant de la race humaine, d'où le terme de Fils de l'homme.

Soit élevé : l'idée centrale du verset est l'élévation. Par là, il faut comprendre la crucifixion. Nicodème attendait un messie qui monterait sur le trône de Salomon pour dominer le monde ; Jésus lui parle d'une autre élévation qui l'amènera non seulement sur le trône de David mais aussi sur le trône de Dieu.

Voici, déclare Jésus, le salut sur lequel se fondera l'établissement du royaume ; voici le second décret céleste révélé aux hommes. Quel renversement du programme messianique de Nicodème ! Mais en même temps, quel à-propos dans le choix de ce type scripturaire destiné à rectifier les idées de l'ancien docteur en Israël !

Lorsque Nicodème verra, sur le mont Golgotha, Jésus élevé sur la croix, il ne considérera pas ce spectacle comme un scandale ou un motif d'infidélité et de désespoir, mais il croira (voir Jn 19.39).

3.16 Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

C'est ici le mystère céleste par excellence. Ce monde, laissé en dehors du gouvernement et de la révélation théocratique,

voué par les pharisiens à la colère et au jugement, devient l'objet de l'amour infini de Dieu. Il reçoit le don de Jésus, Fils unique.

Fils unique : non pas seulement le Fils de l'homme, mais le *Fils unique* de Dieu. L'intention n'est plus en effet de faire ressortir la même nature entre ce rédempteur et ceux qu'il doit instruire et sauver, mais l'immensité de l'amour du Père. Or, la grandeur de cet amour résulte du prix que cet envoyé a pour le Père lui-même.

Le Fils n'a pas seulement été envoyé, mais il a été **donné :** donner, c'est abandonner et cela, s'il le faut, jusqu'aux dernières limites du sacrifice.

Le salut est universel (**quiconque**) et l'accès facile (**croit**). Il prévient de la mort (**ne périsse point**) et assure une issue inestimable (**la vie éternelle**). La rédemption n'est pas arrachée à l'amour divin ; elle est sa pensée, elle est son œuvre. Paul dit la même chose : « Tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ » (2 Co 5.18). Cet amour spontané du Père pour le monde pécheur n'est point incompatible avec la colère et les menaces de jugement ; car ici, cet amour n'est pas l'amour de communion qui unit le pécheur pardonné à Dieu, mais c'est un amour de compassion, semblable à celui que l'on éprouve pour des malheureux ou des ennemis. L'intensité de cet amour résulte de la grandeur même du malheur qui attend celui qui en est l'objet. Ainsi se lient dans cette parole les deux idées en apparence incompatibles renfermées dans les mots « tellement aimé » et « ne périsse point ».

Jésus vient de parler de l'amour de Dieu ; il aborde maintenant un autre problème majeur pour les Juifs, celui du *jugement*. Pour ces derniers, il y a d'un côté les Juifs, circoncis et sauvés, et de l'autre les païens, incirconcis et perdus. Jésus montre à Nicodème que la ligne de démarcation passe ailleurs : entre les *croyants* et les *incrédules*.

3.17 **Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.**

Le mot **monde** est utilisé trois fois, peut-être pour que Nicodème enregistre bien cette nouvelle notion : la bienveillance divine embrasse *toute* l'Humanité. Il écarte ainsi l'idée juive selon laquelle le but immédiat du Messie serait d'exercer le jugement sur les peuples païens. Le but réel de la venue du Messie est de sauver. Néanmoins, un jugement, tout autre que celui auquel pensent les Juifs, va s'opérer. Un jugement de nature morale, dans lequel ce n'est pas Jésus qui prononcera la sentence, mais ce sera chaque homme qui décidera lui-même de son salut ou de sa perdition.

3.18 **Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.**

Celui qui croit en lui n'est point jugé : Jésus ne juge pas le croyant. Pourquoi ? Parce que celui qui accepte le salut n'est plus sujet au jugement ; il est considéré comme juste à cause de sa foi. C'est la justification par la foi.

Juger, c'est, après une enquête détaillée des actes, prononcer sur leur auteur une sentence judiciaire décidant de son innocence ou de sa culpabilité. Le croyant ne sera pas soumis à ce jugement. Il comparaîtra bien (Ro 14.10, 2 Co 5.10), mais pour être reconnu sauvé et recevoir sa place dans le royaume (Mt 25). Si la foi soustrait l'homme au jugement, il n'y a là rien d'arbitraire. En effet, par la repentance qui précède et suit la foi, le croyant est introduit dans la sphère de la sanctification chrétienne ; celle-ci est un jugement continuel de soi-même et par conséquent l'anticipation libre du jugement (1 Co 11.31-32 : « Si nous nous jugions nous-

mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde »).

Jésus ne juge pas non plus le non-croyant ; celui qui refuse de croire trouve son jugement dans ce refus même. C'est un jugement de nature spirituelle qui s'exerce dès ici-bas. Le non-croyant a prononcé sur lui-même sa sentence[32].

Le titre de **Fils unique de Dieu** fait ressortir la culpabilité de ceux qui repoussent un tel être et l'œuvre qu'il accomplit. Plus le Seigneur est glorieux, plus il est grave de se détourner de lui. Plus il est saint, divin dans toute son apparition, plus l'incrédulité envers lui témoigne d'un sens profane.

Au nom : le nom est la révélation qu'il nous donne de sa nature.

Par la position que prennent les hommes à l'égard de Jésus, ils se classent eux-mêmes en réprouvés (19-20) ou sauvés (21).

3.19 Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

En rejetant Jésus, l'homme se juge lui-même. Cette sentence qu'il prononce sur lui-même, l'acte judiciaire final n'aura plus qu'à la ratifier (Jn 5.28,29). Pour le faire comprendre, Jésus se désigne ici comme **la lumière**, c'est-à-dire le bien manifesté, la sainteté divine réalisée en face de la conscience humaine. L'attitude que prend l'homme par rapport à lui, révèle donc infailliblement sa tendance morale

[32] Il se prive de réconciliation avec Dieu, il se prive de Sa Vie, offerte en Jésus.

la plus intime. Les versets suivants vont bien l'expliquer.

Les hommes ont préféré : un serviteur de Dieu sait discerner la sympathie ou l'antipathie morale qu'exerce sa personne et son message. Le séjour de Jésus à Jérusalem a été une révélation suffisante de l'état moral du peuple et de ses chefs. Ce sont là les *hommes* dont il parle dans ce verset, mais avec le sentiment distinct qu'ils sont en cela les représentants de l'Humanité déchue. Le verbe *préférer* aggrave la responsabilité des Juifs, en faisant ressortir la libre préférence avec laquelle, mis en face de la lumière, ils ont opté pour les **ténèbres**. Ce verbe, à l'aoriste, indique un acte qui vient de se faire.

Leurs œuvres étaient mauvaises : ils sont décidés à persévérer dans le mal, comme ils l'ont commis jusqu'ici ; voilà pourquoi ils fuient la lumière qui les condamne. En dévoilant la nature de leurs œuvres, la lumière les forcerait à y renoncer. Le verbe à l'imparfait *étaient* indique que les œuvres mauvaises ont existé longtemps avant l'apparition de la lumière.

3.20 Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ;

La lumière révèle les actions mauvaises des hommes et conduit ces derniers soit à les abandonner soit à fuir la lumière. Chercher la nuit pour pouvoir continuer à pécher, c'est la genèse de l'incrédulité.

Quiconque fait le mal : le verbe est au participe présent ; il désigne non seulement la tendance à laquelle on s'est livré jusqu'ici, mais encore celle dans laquelle on désire persévérer. Littéralement, **le mal** signifie : des choses de rien. Pratiquer le mal ne se rapporte pas seulement à une conduite immorale, mais aussi à une vie extérieurement honnête, mais vide de réel sérieux moral, comme celle de la plupart des chefs

en Israël et particulièrement des pharisiens. L'exaltation du moi et la recherche de la gloire humaine entrent dans ce cadre, tout comme la grossière immoralité.

Hait : ce verbe exprime l'antipathie instinctive, immédiate. Lorsque quelqu'un fait le mal *et veut y persévérer*, il hait la lumière ; il tourne le dos à Jésus et à sa sainteté.

Ne vient point à la lumière : celui qui agit ainsi a pris une résolution réfléchie, celle de ne pas mettre au jour la nature erronée ou mauvaise de ses idées ou de ses actions.

La raison de l'incrédulité n'est donc pas intellectuelle, mais morale. La preuve que Jésus donne, au verset 20, de ce fait si grave est d'une parfaite lucidité.

Ce qui est vrai de l'incrédulité l'est également de la foi. Elle aussi plonge ses racines dans la vie morale ; c'est ici l'autre côté du jugement :

3.21 mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.

Celui qui agit selon la vérité : celui qui a une prédisposition à chercher Dieu, qui fait un effort persévérant à élever sa conduite à la hauteur de sa propre connaissance morale, et à réaliser l'idéal du bien qu'il perçoit. Paul décrit ces gens ainsi : ceux qui *en persévérant dans les bonnes œuvres, recherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité* (Ro 2.7). Jean utilise ailleurs des expressions similaires : *être de Dieu, être de la vérité* (Jn 8.47 ; 18.37). Cette disposition est la condition de toute foi réelle à l'Évangile. L'adhésion de la volonté à la révélation préparatoire de Dieu, que ce soit dans la loi de la conscience ou dans celle de Moïse, est la condition première pour recevoir la révélation de la sainteté divine de Jésus-Christ.

Vient à la lumière : il vient vers Jésus pour l'écouter

et s'abandonner à lui. N'y a-t-il pas une allusion délicate à la démarche actuelle de Nicodème ? Jésus lui dit en quelque sorte ceci : « Tu veux le bien ; c'est ce qui t'a amené ici. Prends courage ! Tu trouveras ».

Afin que ses œuvres soient manifestées : les cœurs droits cherchent cette vraie lumière parce qu'il n'y a rien en eux qui les pousse à se soustraire à la lumière de Dieu. Au contraire, la nature de leurs œuvres fait qu'ils seront heureux de se trouver dans cette lumière. Plus l'homme agit *en Dieu* plus il a envie de *venir à la lumière*, *afin que*... Il y a une notion de progrès.

Faites en Dieu : expression forte pour quelqu'un qui n'a pas encore trouvé Christ ! Souvenons-nous cependant que tout bien dans la vie humaine provient d'une impulsion divine. C'est le Père qui attire les âmes au Fils et les lui donne (Jn 6.37, 44). C'est Dieu qui fait retentir dans l'âme sincère le signal de la lutte, même impuissante, contre le mal inné (Ro 7). Lorsque l'homme obéit à cette initiative divine pour faire le bien, il entreprend des *œuvres faites en Dieu*.

L'apparition de Jésus conduit à la formation de deux catégories d'hommes, opposés de nature : ceux qui refusent la lumière et ceux qui l'acceptent. Dans ces versets, les verbes *venir, préférer, haïr, faire la vérité* sont empruntés au domaine du libre choix et de l'activité réfléchie. Chaque homme est donc responsable de son choix.

Jean ne nous dit rien de la fin de l'entretien ni du travail intérieur chez Nicodème. Une chose est sûre, Nicodème fera partie de ceux qui s'occuperont de Jésus après sa mort (Jn 19.39).

Dans ce dialogue avec Nicodème, on trouve plusieurs mots ou expressions propres à Jean et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les discours de Jésus. Par exemple, la *nouvelle naissance*, la *naissance d'eau et d'Esprit,* le *Fils unique*. Faut-il douter pour cela qu'ils soient de Jésus ? Dans une parole aussi originale que la sienne, le fond ne crée-t-il pas à chaque

moment une forme originale ? Souvenons-nous que les mots employés une seule fois seulement se comptent pas centaines dans les épîtres (230 dans la 1re aux Corinthiens, 143 dans les Colossiens et Ephésiens réunies, 118 dans les Hébreux).

3. Jésus dans la campagne de Judée (3.22-36)

À la suite de la fête de la Pâque, Jésus ne retourne pas immédiatement en Galilée, mais se rend dans la campagne en Judée, où il se met à prêcher et à baptiser, à peu près comme le faisait Jean-Baptiste. Comment expliquer cette forme d'activité ? Le temple s'est fermé pour lui ; dans Jérusalem, il n'a pas rencontré d'autre homme marquant disposé à préférer sérieusement la lumière aux ténèbres comme l'a fait Nicodème. Alors, il s'éloigne encore plus du centre et se fixe dans la province.

Dans le temple, il s'est présenté avec une pleine autorité, comme un souverain qui fait son entrée dans son palais. Son appel ayant été refusé, Jésus ne peut continuer son activité messianique et se restreint à l'œuvre de la préparation prophétique. Il revient en arrière, pour un moment, au même point que Jean-Baptiste parvenu au terme de son ministère. De là la simultanéité et l'espèce de concurrence entre les deux ministères et les deux baptêmes. Après son retour en Galilée, Jésus renoncera même à ce rite et ne conservera que l'apostolat, cherchant à éveiller la foi par la parole. La fondation de son Église, à laquelle se lie le rétablissement du baptême, sera renvoyée à l'époque qui suivra sa résurrection.

Certains ont vu dans ce repli de Jésus la faillite de son ministère. Le succès final de son œuvre prouve le contraire. Il faut en revanche admirer l'élasticité du plan divin dans ses rapports avec la liberté humaine, et la parfaite souplesse avec laquelle le Fils sait se plier aux instructions journalières du Père.

3.22 Après cela, Jésus, accompagné de ses disciples, se rendit dans la terre de Judée ; et là il demeurait avec eux, et il baptisait.

La terre de Judée désigne la campagne, en opposition à la capitale.

Il baptisait : cette expression est déterminée plus exactement en Jn 4.2 : « Toutefois ce n'était pas Jésus lui-même qui baptisait, mais ses disciples ». L'intention de Jean ici est de placer ce baptême sous la responsabilité de Jésus.

3.23 Jean aussi baptisait à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et on y venait pour être baptisé.

Enon : ce mot désigne une source. Dans Jos 15.32, il est parlé de trois villes : *Silhim, Haïn* et *Rimmon*, situées près de la frontière méridionale de la tribu de Juda, sur les confins d'Edom (comparer 15.21). Dans Jos 19.7 et 1Ch 4,32, *Aïn* et *Rimmon* reparaissent ensemble. Enfin en Né 11.29, ces deux noms sont fondus en un : *EnRimmon*. *Enon* ne serait-il pas une contraction plus complète encore ?

Jésus aurait donc parcouru tout le territoire de la tribu de Juda, contemplant une fois en sa vie Bethléem, sa ville natale, Hébron, la ville d'Abraham et de David, et toute la Judée méridionale jusqu'à Béerséba.

3.24 Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.

Pourquoi cette remarque étonnante puisque rien dans le récit n'obligeait Jean à mentionner ce fait ? La raison est trouvée dans l'Évangile selon Matthieu : « Jésus, ayant appris que Jean avait été livré, se retira en Galilée » (Mt 4.12) et Marc : « Après que Jean eût été livré, Jésus vint en Galilée »

(Mc 1.14). Souvent, dans la tradition orale primitive, les deux retours de Jésus en Galilée (Jn 1.44 et 4.1-3) se trouvent confondus en un. De là résulte naturellement la suppression de tout l'intervalle qui les a séparés, c'est-à-dire de presque toute une année du ministère de Jésus. Jean précise les choses au verset 24 parce qu'il va raconter des faits qui vont se situer précisément pendant cet intervalle de temps.

3.25 Or, il s'éleva de la part des disciples de Jean une dispute avec un Juif touchant la purification.

Un Juif : plusieurs textes originaux ont : « des Juifs ».

La purification par le baptême devait préparer les Juifs au règne du Messie. Peut-être que ce Juif a ironiquement posé la question suivante aux disciples de Jean-Baptiste : « Votre maître a commencé à baptiser ; en voici un second qui réussit mieux que lui ; lequel dit vrai des deux ? » La question est embarrassante et les disciples décident de la soumettre à Jean-Baptiste.

3.26 Ils vinrent trouver Jean, et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voici, il baptise, et tous vont à lui.

Si ces paroles font ressortir la générosité de Jean-Baptiste envers Jésus, elles révèlent aussi une certaine amertume et remettent en question l'attitude de Jésus. Le baptême était un rite spécial, introduit par Jean-Baptiste, qui le distinguait de tout autre ministère. En se l'appropriant, Jésus semble usurper le rôle propre de son « devancier » et vouloir l'effacer. Et il y réussit !

Mt 9.14 nous montre que les disciples de Jean-Baptiste seront animés en Galilée, après l'emprisonnement de leur

maître, de la même disposition hostile, et seront plus ou moins coalisés avec les adversaires de Jésus.

Jean-Baptiste ne va pas résoudre la difficulté soulevée par le Juif (ou les Juifs). Il montre que toute opposition ou même toute comparaison entre Jésus et lui serait déplacée. L'un doit grandir et l'autre s'effacer et décroître. La remarque des disciples le réjouit donc !

On demandera pourquoi Jean-Baptiste n'a pas arrêté son activité pour se joindre aux disciples de Jésus. La réponse est simple : appelé à préparer Israël au règne du Messie, Jean-Baptiste est semblable au capitaine de vaisseau qui ne doit quitter le navire que le dernier, quand tout l'équipage est déjà en sûreté sur le nouveau bateau. Son rôle spécial, officiellement tracé, demeurera aussi longtemps que le but ne sera pas atteint, c'est-à-dire que tout le peuple ne se sera pas donné à Jésus.

3.27 Jean répondit : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.

Les versets 27-30 parlent de Jean-Baptiste ; les versets 31-36 parlent de Jésus.

Les disciples excitent Jean-Baptiste à se défendre contre Jésus qui le dépouille. Mais il répond : « Je ne peux m'assigner moi-même mon rôle ; je ne puis me faire l'époux, quand je ne suis que l'ami de l'époux ».

3.28 Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui.

Jean-Baptiste avait pourtant averti ses disciples depuis le début qu'il n'était pas le Christ et que sa mission n'irait pas plus loin que de lui frayer la voie. Il en appelle à leur propre souvenir et se décharge ainsi de toute responsabilité à l'égard de leur humeur jalouse envers Jésus.

3.29 Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux ; aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite.

L'épouse est la communauté messianique que Jean-Baptiste devait former en Israël pour l'amener à Jésus.

L'époux désigne le Messie, le *futur* mari de cette fiancée spirituelle. Le nom de YHWH signifie précisément : *celui qui sera* ou *viendra*. Dans l'Ancien Testament, en effet, l'Éternel ne voulait confier à personne d'autre que lui-même ce rôle d'époux, et la venue du Messie serait l'apparition suprême de YHWH lui-même. Voir : Es 54.5 ; Os 2.19 ; Mt 9.15 , 25.1 et suivants ; Ep 5.32 ; Ap 19.7 etc.

L'ami de l'époux : ses fonctions étaient d'abord de demander la main de la jeune fille, puis de servir d'intermédiaire entre les époux durant le temps des fiançailles, et enfin de présider à la fête des noces. Touchante image du rôle de Jean-Baptiste. Il se **tient là**, contemple, écoute et se réjouit. Il **entend**, mais il ne voit pas. Probablement, parce qu'il est éloigné de Jésus. Cependant, ses anciens disciples ne doivent pas manquer de venir lui raconter les faits et paroles de Jésus, et cela le comble de **joie** et d'admiration.

Eprouve une grande joie : le texte grec dit ceci : *il se réjouit de joie*. Cette locution, construite sur le modèle hébraïque (l'infinitif placé devant le verbe fini pour renforcer l'idée verbale), renforce l'idée de joie. Elle décrit la joie de Jean-Baptiste comme une joie parvenue à la plénitude et exclut par conséquent tout sentiment différent, tel que celui que les disciples essaient d'éveiller chez lui.

Il veut donc dire à ses disciples : « Ce qui provoque votre dépit est précisément ce qui rend ma joie accomplie ».

3.30 Il faut qu'il croisse, et que je diminue.

Ce verset forme le lien entre les deux parties du discours. Il résume la première et annonce la seconde. L'ami de noces avait au commencement de la relation le rôle principal ; c'était lui seul qui paraissait. Puis, à mesure que la relation se développe, son rôle diminue. Il doit s'efforcer de laisser l'époux devenir le *seul*. C'est là la position de Jean-Baptiste ; il l'accepte et n'en désire pas d'autre.

Tandis que l'ami diminue, l'époux doit grandir parce qu'il lui est supérieur, d'abord par son origine (v.31), puis par la perfection de son enseignement (v.32-34), et enfin par sa dignité de Fils et l'absolue souveraineté qui lui appartient comme tel (v.35). Le discours se termine par une conclusion pratique (v.36).

3.31 Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est de la terre, et il parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous,

Celui qui vient d'en haut : Jean-Baptiste oppose l'origine céleste de Jésus à sa propre nature terrestre. *D'en haut* s'applique ici non à la mission, car celle de Jean-Baptiste est aussi d'en haut, mais à *l'origine* de la personne.

Tous : ce terme désigne les employés divins en général. Tous, comme Jean-Baptiste, doivent être éclipsés par le Messie.

De la terre : ces mots sont répétés à trois reprises et expriment énergiquement la sphère à laquelle Jean-Baptiste appartient et dont il ne peut sortir. La première fois, ils se rapportent à l'origine (un simple homme) ; la seconde, au mode d'existence (étant de la terre, il reste terrestre dans toute sa manière d'être, de sentir et de penser) ; la troisième fois, à l'enseignement (ne voyant les choses du ciel que d'en

bas, de son domicile terrestre). Cela est vrai de Jean-Baptiste, même comme prophète. Sans doute, à certains moments, Jean-Baptiste a entrevu certaines choses célestes, mais, cependant, il ne peut en parler que comme un être terrestre. Tout en invitant à la repentance, il ne peut introduire dans le Royaume de Dieu. Cette appréciation de Jean-Baptiste sur lui-même est conforme au jugement de Jésus : « Le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui » (Mt 11.11). Et l'ébranlement de sa foi qui suivra bientôt ne tardera pas à en démontrer la justesse.

Dans la dernière partie du verset, Jean-Baptiste revient à l'essentiel de son discours : Jésus, supérieur à tous.

3.32 il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage.

De l'origine céleste de Jésus résulte la perfection de son enseignement : il est en communion *filiale* avec le Père. Quand il parle des choses divines, il en parle en témoin immédiat. Cette parole est l'écho de celle de Jésus au verset 11.

Les verbes sont au présent et nous placent au temps du ministère de Jésus.

3.33,34 Celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai ; 34 **car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure.**

Il y a néanmoins quelques croyants ! Quelle n'est pas la grandeur et la beauté de leur rôle !

Certifié : littéralement, le verbe veut dire : *sceller,* c'est-à-dire légaliser un acte en y apposant son sceau. C'est là ce que fait le croyant par rapport au témoignage que rend le Christ ; en se rangeant parmi ceux qui l'acceptent, il a l'honneur

d'associer une fois pour toutes sa responsabilité personnelle à celle du Dieu qui parle par son envoyé. Les paroles de Jésus sont tellement conformes à celles de Dieu que certifier la vérité de celles-là, c'est attester la véracité de Dieu lui-même.

Celui que Dieu a envoyé : cette expression rappelle le verset 17. Elle doit être prise dans le sens le plus absolu. Les autres envoyés divins ne sont en réalité que suscités ; pour être envoyé, dans le sens propre du mot, il faut être d'en haut (v.31).

Les paroles de Dieu : tous les autres, Jean-Baptiste y compris, n'en ont que des fragments. Jésus seul possède la révélation divine complète, absolue. D'où vient ce caractère complet de sa révélation ? De ce que la communication qui lui est faite de l'Esprit est **sans mesure.** De plus, le don de l'Esprit à Jésus est d'une portée universelle. Dieu ne le lui donne pas *pour* lui seulement, mais *pour tous*. C'est un don permanent et absolu.

3.35 Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.

La communication absolue de l'Esprit résulte de l'incomparable amour que le Père a pour le Fils. Ces mots sont comme un écho de cette affirmation de Dieu lors du baptême de Jésus : « Celui-ci est mon fils bien-aimé… »

Le Fils : Jésus s'est servi de ce terme lors de son dialogue avec Nicodème ; le psaume 2 l'appliquait déjà au Messie dans les versets 7 et 12 ; Ésaïe et Michée se sont exprimés d'une manière analogue (Es 9.5 ; Mi 5.2-3). Jean-Baptiste l'a entendu lors du baptême ; il n'est donc pas étonnant qu'il l'utilise ici.

Toutes choses : il y a gradation par rapport à l'idée du verset 34 : « Non seulement l'Esprit, mais *toutes choses* ». Par l'Esprit, le Fils règne sur le cœur des croyants. Ce n'est pas assez : le Père lui a donné de plus la souveraineté universelle

pour qu'il puisse faire servir *toutes choses* au bien des siens. C'est exactement la pensée que Paul exprime en Ep 1.22-23 : « Il (le Père) a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous ».

Entre ses mains : c'est le symbole de la libre disposition.

3.36 Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

Ce verset présente une grande analogie avec la fin du psaume 2 : « Baisez le fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie, car sa colère est prompte à s'enflammer. Heureux tous ceux qui se confient en lui ! »

Seulement, Jean-Baptiste, à l'inverse du psalmiste et de Jésus lui-même (v.19-21), commence par les croyants pour finir par les incrédules. Il veut donner un sévère et dernier avertissement à ses disciples et à la nation tout entière. Tout dépend du Fils ; ce nom suffit à expliquer pourquoi la foi donne la vie, et pourquoi l'incrédulité attire la colère.

Celui qui ne croit pas : le verbe grec dit : refuser de croire, désobéir, être rebelle. Il fait ressortir dans l'incrédulité le côté volontaire, celui de la révolte. Le Fils est un souverain légitime ; l'incrédulité est un refus de soumission.

La colère de Dieu demeure : on peut comprendre cette colère comme la condamnation naturelle qui demeure parce que l'acte qui seul aurait pu l'enlever, celui de la foi, n'a pas eu lieu. Ce sens est faible ; il s'agit plutôt de la colère provoquée par ce refus même d'obéissance. Cette colère atteint l'incrédule comme tel. Si la foi scelle la véracité de Dieu (v.33), l'incrédulité *fait Dieu menteur* (1Jn 5.10). En conséquence, n'est-il pas juste que Dieu s'irrite ?

Celui qui croit au Fils *a* la vie éternelle ; celui qui ne croit

pas au Fils *ne verra point* la vie. Le futur « verra » est opposé ici au présent « a ». Non seulement, l'incrédule n'a pas la vie actuellement, mais il ne la contemplera pas lorsqu'elle sera déployée extérieurement dans sa forme parfaite, celle de la gloire.

L'évangéliste Jean ne signale pas dans son Évangile la mort de Jean-Baptiste. La parole de Jésus (5.35) suppose cependant sa disparition.

E) Le ministère de Jésus en Samarie (4.1-42)

On peut s'étonner que Jésus passe par la Samarie pour aller en Galilée. N'a-t-il pas donné cet ordre à ses disciples (Mt 10.5-6) : « N'allez pas vers les païens, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » ? Il y a toutefois une différence entre passer par la Samarie et faire de ce peuple l'objet d'une mission. D'autre part, Jésus ne peut-il pas aussi donner à ses disciples un exemple de largeur, puisqu'ils auront plus tard à diriger la mission chrétienne dans le monde entier ?

La scène qui va suivre a une valeur typique et Jésus le sent vivement (v.38). Cette femme samaritaine et ces habitants de Sychar vont devenir, par la promptitude et l'empressement de leur foi et par le contraste de leur conduite avec celle du peuple israélite, comme les prémices de la conversion du monde païen. Il y a là un indice de la destinée future du règne de Dieu sur la terre.

On peut distinguer trois phases dans ce récit :
– Jésus et la Samaritaine (1-26)

– Jésus et les disciples (27-38)
– Jésus et les Samaritains (39-42)

1. Jésus et la Samaritaine (4.1-26)

4.1-3 **Le Seigneur sut que les pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean.** 2 **Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples.** 3 **Alors il quitta la Judée, et retourna en Galilée.**

Ce verset fait connaître le motif qui engage Jésus à quitter la Judée : il est parvenu aux pharisiens un rapport sur son compte, d'où il résulte que ce « nouveau personnage » peut devenir plus redoutable que Jean-Baptiste lui-même. Tout d'abord à cause du témoignage messianique que Jean-Baptiste lui a rendu, puis en raison de ses allures bien plus indépendantes des formes légales et pharisaïques, et enfin à cause de ses miracles.

La conséquence pratique que Jésus tire de ce rapport peut faire supposer que Jean-Baptiste a déjà été arrêté et que les pharisiens ont joué un rôle important dans cet emprisonnement.

Pourquoi Jésus se retire-t-il en Galilée, fief d'Hérode ? N'est-ce pas courir au-devant du danger ? Non, car l'animosité d'Hérode contre Jean-Baptiste est une affaire personnelle. Quant à son activité religieuse, Jésus a plus à redouter les entraves du parti dominant en Judée.

Pourquoi Jésus baptise-t-il ou plutôt fait-il baptiser ? Rien n'est indifférent dans la manière d'agir du Seigneur. Premièrement, en faisant baptiser, Jésus atteste l'unité de son œuvre avec celle de son précurseur Jean-Baptiste. Cependant, en ne baptisant pas lui-même, il fait sentir la supériorité de sa position sur celle de Jean-Baptiste. Deuxièmement, il

rappelle ce que ce dernier a dit de lui : « Je vous baptise d'eau, il en vient un autre qui vous baptisera d'Esprit et de feu » (Mt 3.11, Lu 3.16). Jésus se réserve expressément ce baptême-ci.

La première observation fait comprendre pourquoi, après un certain temps, Jésus abandonnera le baptême d'eau, et la seconde pourquoi il le rétablira plus tard comme type du baptême d'Esprit qui doit venir. En tout cas, il ne faut pas comparer cette manière d'agir avec celle de Paul (1 Co 1.17) et celle de Pierre (Ac 10.48), qui auront un tout autre but.

Jésus va renoncer momentanément à ce rite parce qu'il va cesser en Galilée de prendre une position messianique pour se contenter d'un rôle prophétique, jusqu'au moment où il se présentera de nouveau en Judée comme le fils de David et le Messie promis (Jn 12).

Il y a donc trois degrés dans l'institution du baptême : 1) le baptême de Jean-Baptiste : préparation au royaume messianique par la repentance ; 2) le baptême de Jésus, au commencement de son ministère : signe d'attachement à la personne du Messie avec qualité de *disciple* ; 3) le baptême réinstitué par Jésus après sa résurrection : consécration au baptême d'Esprit.

4.4,5 **Comme il fallait qu'il passât par la Samarie,** 5 **il arriva dans une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils.**

Certains Juifs très stricts faisaient un détour pour éviter de passer en Samarie, jugée comme une contrée souillée. Jésus ne partage pas cet esprit particulariste.

Sychar : localité située probablement sur l'emplacement du village d'Askar, sur la pente orientale du mont Ebal, à environ trois kilomètres de Naplouse (l'ancienne Sichem) et un kilomètre au Nord du puits de Jacob.

4.6 **Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la sixième heure.**

Le puits de Jacob[33] : pourquoi Jacob a-il creusé ce puits et entrepris ce gigantesque travail dans une région qui compte de si abondantes sources ? Il voulait vraisemblablement vivre indépendant des habitants auxquels appartenaient les sources et laisser un monument de son droit de propriété sur ce terrain et sur cette contrée tout entière.

Fatigué : épuisé, exténué.

La sixième heure doit désigner midi, selon la manière de compter alors généralement reçue en Orient (voir 1.40). Jésus est accablé à la fois par la marche et par la chaleur.

4.7-9 **Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.** 8 **Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.** 9 **La femme samaritaine lui dit : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains.**

Cette femme de Samarie a sans doute travaillé aux champs et vient puiser de l'eau en rentrant à la maison, à l'heure du repas. La demande de Jésus doit être prise dans le sens le plus simple : Jésus a réellement soif. Mais cela n'empêche pas qu'en entamant un entretien avec cette femme, il n'obéisse à un autre besoin que la soif, celui de sauver (v.32 et 34).

Donne-moi à boire : Jésus n'ignore pas que le moyen d'attirer une âme est souvent de lui demander un service ; on

---

[33] Le puits de Jacob existe encore de nos jours, mais il est comblé par de grosses pierres.

lui témoigne ainsi une confiance qui la gagne. Si les disciples étaient là, ils auraient un vase et prendraient eux-mêmes de l'eau. Il est possible cependant que tous ne soient pas partis chercher des vivres en ville.

Toi, qui es Juif : comment la Samaritaine a-t-elle compris que Jésus est Juif ? À son costume ? À son accent ?

Les derniers mots du verset 9 sont une remarque de Jean à ses lecteurs païens qui pouvaient ignorer les origines du peuple samaritain (2 R 17.24 et suivants). Celui-ci était un mélange de cinq nations transportées d'Orient par Assarhaddon pour repeupler le royaume de Samarie, dont son prédécesseur avait déporté les habitants. Au culte de leurs anciens dieux nationaux, ils joignirent celui de la divinité du pays, YHWH. Après le retour de la captivité de Babylone, ils offrirent aux Juifs leurs services pour la reconstruction du temple. Repoussés, ils usèrent de toute leur influence auprès des rois de Perse pour entraver le rétablissement du peuple juif. Ils se bâtirent un temple sur la montagne de Garizim et leur premier sacrificateur fut Manassé, prêtre juif qui avait épousé une Persane. Ils étaient plus détestés des Juifs que les païens eux-mêmes.

Connaissant cette hostilité, la Samaritaine exprime son étonnement.

4.10 Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive.

Le don de Dieu : la Vie. L'agent qui la communique, c'est Jésus.

L'eau vive, dans le sens littéral, désigne l'eau de source, en opposition à l'eau de citerne ou à l'eau stagnante. Dans le sens figuré, l'eau vive est un bien qui a la propriété de se reproduire incessamment lui-même, comme une source

jaillissante, comme la vie elle-même, et qui par conséquent ne s'épuise jamais.

Les interprétations de cette eau vive ont été fort diverses : le baptême, la foi, Jésus lui-même, le Saint-Esprit, la doctrine évangélique, la vérité, la parole du salut, le salut, la vie éternelle consistant dans la connaissance de Dieu et de son Fils, la vie intérieure. Toutes ces explications sont justes jusqu'à un certain point. Celle qui semble la plus adéquate est celle-ci : l'eau vive est la Vie éternelle. Jésus la communique en habitant dans le cœur du croyant par sa parole, rendue vivante intérieurement par le Saint-Esprit.

4.11,12 **Seigneur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ?** 12 **Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ?**

La Samaritaine prend l'expression « **eau vive** » au sens littéral et ne comprend pas que Jésus puisse offrir ce qu'il vient de réclamer. Pourrait-il faire jaillir une source d'eau vive alors que Jacob a dû creuser péniblement ce puits ?

Le terme **Seigneur** indique un profond respect. La Samaritaine appelle Jacob **notre père** parce que les Samaritains prétendaient descendre d'Ephraïm et de Manassé.

4.13,14 **Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;** 14 **mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.**

L'eau du puits n'a pas la faculté de se reproduire elle-même chez celui qui en boit ; aussi, au bout d'un certain temps, le besoin se réveille et la soif réapparaît. Une telle eau se présente à la pensée de Jésus comme l'emblème de toutes les *satisfactions terrestres* à la suite desquelles le besoin renaît chez l'homme et le replace dans la dépendance des choses extérieures nécessaires pour le satisfaire.

Jésus définit au verset 14 la nature de l'eau vive véritable : une eau inépuisable qui étanche le besoin de l'âme à mesure qu'il s'éveille, de sorte que le cœur n'a pas à souffrir un seul instant du tourment intérieur de la soif. L'homme possède alors au-dedans de lui-même une satisfaction indépendante des choses terrestres.

Jusque dans la vie éternelle : cette expression doit être comprise dans le sens temporel : *à jamais*.

4.15 **La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici.**

La réponse de la Samaritaine est sérieuse. L'expression du désir qu'elle éprouve de se rendre la vie plus commode a quelque chose de naïf et presque plaisant. Elle n'a pas compris le message ; néanmoins, Jésus a tout de même fait surgir dans l'imagination de cette femme l'idéal de la vie éternelle. Et il va continuer dans cette voie.

4.16-18 **Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici.** 17 **La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de dire : Je n'ai point de mari.** 18 **Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai.**

Appelle ton mari : Jésus ne souhaite pas agir sur une

personne dépendante sans la participation de celui auquel elle est liée, d'autant plus qu'appeler celui-ci peut être le moyen d'étendre son action.

Je n'ai point de mari : elle a été mariée cinq fois, et maintenant, elle vit dans une relation illicite. Le fait qu'elle n'ose pas appeler *son mari* l'homme avec lequel elle vit, dénote chez cette femme une certaine droiture.

La réponse de Jésus n'est pas exempte d'ironie.

4.19,20 Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète. 20 **Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.**

Cette femme a reconnu en Jésus un prophète et en profite pour l'interroger sur la grande question religieuse qui sépare les peuples samaritain et juif.

Nos pères sont les ancêtres samaritains qui ont adoré sur Garizim depuis qu'un temple y a été bâti au temps de Néhémie. Ce temple a été détruit 129 ans avant J-C, par Jean Hyrcan. Même depuis cet événement, ce lieu est resté un endroit sacré (De 11.29). Les Samaritains y célèbrent chaque année la fête de la Pâque. Jérusalem n'étant mentionnée nulle part dans la Loi, la préférence des Samaritains pour Garizim trouve dans l'histoire patriarcale des raisons plausibles. On sait que les Samaritains n'admettent que le Pentateuque et les institutions mosaïques ; la supériorité du sanctuaire juif ne peut se justifier qu'au point de vue des livres plus récents de l'Ancien Testament.

Sur cette montagne : le puits de Jacob se trouve au pied du mont Garizim. La Samaritaine peut donc montrer ce dernier du doigt.

4.21 Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.

Jésus annonce un temps nouveau où les Samaritains, devenus enfants de Dieu, seront affranchis de ce sanctuaire local que la femme lui montre sur le mont Garizim, mais sans être contraints pour cela d'aller à Jérusalem. Le caractère filial de ce nouveau culte l'affranchira de toutes les entraves extérieures qui pèsent sur les cultes nationaux.

Crois-moi : crois dès ce moment et à l'avenir. Cet appel à la foi répond à la profession de cette femme : « Tu es un prophète ».

Vous adorerez : Jésus parle des Samaritains.

4.22 Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

L'antithèse entre le *vous* et le *nous* prouve que le *vous* concerne les Samaritains et le *nous* Jésus et les Juifs.

Le salut vient des Juifs : c'est à Jérusalem que le Dieu vivant s'est fait connaître ; et c'est par le moyen des Juifs qu'il a l'intention de donner le salut au monde. Dieu est connu dans la mesure où il se donne à connaître. Le siège de sa vraie connaissance ne peut donc être que là où il opère sa révélation ; et ce lieu, c'est Jérusalem.

En rompant avec le cours du développement théocratique depuis Moïse et en repoussant les révélations prophétiques, les Samaritains se sont séparés du Dieu historique et vivant. Ils n'ont conservé que l'idée abstraite du Dieu unique, un monothéisme purement rationnel. Or l'idée de Dieu, dès qu'on la prend pour Dieu même, n'est plus qu'une chimère. Tout en adorant Dieu, ils ne *connaissent* donc point ce qu'ils adorent. Les Juifs, au contraire, se sont développés en contact constant avec les manifestations divines et sont demeurés à l'école du Dieu de la révélation, et dans cette relation vivante, ils ont conservé le principe d'une véritable connaissance.

Dieu s'est fait spécialement connaître aux Juifs parce qu'il voulait se servir d'eux pour accomplir le salut du monde.

Au verset 21, Jésus a transporté la question dans l'avenir où l'adoration *localisée* des temps anciens n'existera plus. Au verset 22, il donne, historiquement parlant, raison aux Juifs. Au verset 23, il revient sur le thème du verset 21 en en décrivant toute la grandeur :

4.23,24 Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande. 24 **Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.**

En esprit et en vérité : *l'esprit* désigne ici cette partie de l'être humain par laquelle celui-ci communique avec le monde divin. C'est le siège du recueillement, le lieu de rencontre de l'être avec Dieu, le sanctuaire où se célèbre le vrai culte. Ro.1.9 : « Dieu que je sers en mon esprit… » ; Ep 6.18 : « Prier en esprit ». Cet esprit, dans l'homme, une fois pénétré par l'Esprit divin, devient capable de réaliser la vraie adoration dont parle Jésus. Ce premier trait caractérise l'intensité du culte nouveau.

Le second, *la vérité*, est le corollaire du premier. Le culte rendu dans le sanctuaire intérieur de l'esprit est le seul vrai, parce que seul il est conforme à la nature de celui auquel il est rendu, Dieu, qui est *esprit*. La *vérité* du culte est son caractère intérieur, en opposition à toute démonstration sans réalité spirituelle. Les manifestations extérieures ne doivent pas être négligées, mais elles sont secondaires ; elles ne sont qu'un rejaillissement de l'adoration de l'Esprit.

Le Père : le vrai culte dont parle Jésus est l'entretien d'un fils avec son père. Lorsque Jésus parle de son Père qui *cherche* des adorateurs, il montre à cette femme qu'il est

lui-même envoyé pour former un tel peuple d'adorateurs. Il l'invite à en faire partie.

Le verset 24 n'affirme pas une vérité nouvelle ; ce qui est nouveau, c'est la conséquence que Jésus en tire concernant le culte à venir : un peuple des enfants de Dieu réalisant sur toute la terre une adoration constante (voir Mal 1.11).

4.25 La femme lui dit : Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

Les Samaritains attendent en effet un Messie, auquel ils donnent le nom d'*Assaëf*, celui qui ramène et qui convertit, celui qui revient. Cette attente est fondée sur De 18.18 : « Dieu vous suscitera un autre prophète tel que moi d'entre vos frères… » Le Messie est donc un Moïse qui revient, un prophète, mais non un roi. L'idée des Samaritains est incomplète, mais elle n'est pas fausse. C'est pourquoi Jésus peut se l'approprier et se déclarer *ici* expressément le Christ, ce qu'il ne fera en Israël qu'au dernier moment.

4.26 Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.

Comment dépeindre l'étonnement de cette femme en entendant ces mots ? Pas de parole, … le silence. Elle ne dit rien.

Comme dans l'entretien avec Nicodème, Jésus a su partir de la préoccupation de son interlocutrice pour l'amener plus haut à son niveau.

2. Jésus et les disciples (4.27-38)

4.27 Là-dessus arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec

une femme. Toutefois aucun ne dit : Que demandes-tu ? Ou : De quoi parles-tu avec elle ?

Il existait un préjugé rabbinique d'après lequel la femme n'était pas susceptible de recevoir une instruction religieuse approfondie : « Ne prolonge pas l'entretien avec une femme ; qu'on brûle les paroles de la Loi, plutôt que de les enseigner aux femmes. » Sans doute, les disciples n'ont pas encore vu leur maître se placer au-dessus de ce préjugé.

4.28,29 Alors la femme, ayant laissé sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux gens : 29 **Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le Christ ?**

En laissant sa cruche, elle montre sa ferme intention de revenir. Elle s'adresse aux premières personnes qu'elle rencontre dans la ville et ne craint pas dans son récit de réveiller des souvenirs peu flatteurs pour elle.

4.30-32 Ils sortirent de la ville, et ils vinrent vers lui. 31 **Pendant ce temps, les disciples le pressaient de manger, disant : Rabbi, mange.** 32 **Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.**

Depuis le début de son ministère, Jésus n'a peut-être pas eu de joie pareille à celle qu'il vient d'éprouver. Cette joie l'a restauré, même physiquement. Et lorsque les disciples le pressent de manger, il répond : « Vous me demandez de manger, mais j'ai eu en votre absence un festin dont vous ne vous doutez pas ».

Au verset 32, il y a opposition entre *moi* et *vous* : « *Moi*, j'ai à manger une nourriture que *vous* ne connaissez pas » ; « Vous avez votre repas ; moi, j'ai le mien ».

4.33,34 Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? 34 **Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre.**

Au verset 33, la remarque des disciples annonce une réponse négative : « Quelqu'un ne lui a pourtant pas apporté à manger ? »

Ce qui soutient Jésus, c'est de *se proposer* incessamment *de faire… d'accomplir*. Il s'agit non seulement de faire la volonté du Père, mais également d'accomplir, d'achever son œuvre. Et pour que l'œuvre de Dieu puisse être achevée, il faut que *sa volonté* soit exécutée à chaque moment. En l'absence des disciples, Jésus a travaillé à l'œuvre du Père. Et ce travail l'a restauré.

Jésus va développer cette idée au moyen d'une image que lui fournit la situation présente :

4.35,36 Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Voici, je vous le dis, levez les yeux, et regardez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. 36 **Celui qui moissonne reçoit un salaire, et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble.**

Ces versets ont offert de réelles difficultés aux interprètes : s'agit-il d'une prophétie de la conversion du peuple samaritain ? Ou du monde païen tout entier ? Jésus parle-t-il du futur ou du présent ? De quoi s'agit-il ?

En fait, le verset 35 renoue avec le verset 30, comme le verset 31 renouait avec 2.27. Jésus essaie de montrer à ses disciples qu'il se passe sous leurs yeux une scène dont ils

n'ont pas la moindre idée. Ils songent à préparer un repas, et voici qu'une moisson déjà toute mûre, dont les semailles se sont faites en leur absence, leur est préparée.

Quatre mois jusqu'à la moisson : entre le puits de Jacob, au pied du mont Garizim, et le village d'Askar, au pied de l'Ebal, jusque bien avant dans la plaine de Mokhna, au nord, s'étendent de vastes champs de blé. Six mois séparent les semailles (fin d'octobre) de la moisson (mi-avril). Les disciples ont dû se dire sans doute : « Il faudra encore attendre quatre mois jusqu'à ce que ce blé soit mûr ». On peut donc en déduire que la scène se passe vers le milieu de décembre. Jésus est vraisemblablement resté huit mois en Judée, de la fête de la Pâque jusqu'à décembre.

Ne dites-vous pas : Jésus oppose le domaine de la nature, auquel s'applique cette réflexion des disciples, à la sphère de l'Esprit dans laquelle se meut sa propre pensée. Dans celle-ci, en effet, la semence n'est point nécessairement soumise à un développement aussi lent. Elle peut parfois germer et mûrir comme en un instant. La preuve se trouve sous leurs yeux : des Samaritains accourent vers lui !

Voici, je vous le dis : cela revient à dire : « J'ai le secret de ce qui se passe ici ».

Levez les yeux, regardez : ces deux verbes se rapportent à un objet bien visible en ce moment : non les champs de blé, mais bien l'attroupement des Samaritains, disposés à croire. Jésus les présente sous l'image d'une moisson jaunissante qu'il ne reste plus qu'à recueillir. Le développement de cette semence spirituelle s'est fait de manière beaucoup plus rapide que le mûrissement du blé. Jésus est saisi par ce contraste et le fait remarquer à ses disciples. C'est un encouragement pour leur futur ministère.

Celui qui moissonne : Jésus désigne vraisemblablement les disciples.

Reçoit un salaire : les disciples vont être remplis de

joie en accueillant toutes ces âmes et en les introduisant dans le royaume des cieux.

Dieu a voulu faire en cette circonstance une chose unique : permettre au semeur et au moissonneur de se réjouir ensemble. En Israël, Jésus a semé, mais jamais il n'a eu la joie d'assister à une moisson. La récolte aura bien lieu un jour, mais il ne sera plus là. Aujourd'hui, les choses sont différentes, la rapidité avec laquelle la semence a germé chez les Samaritains fait que le semeur et le moissonneur peuvent se réjouir ensemble.

4.37,38 Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. 38 **Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.**

Un dicton populaire accusait le sort d'attribuer le fruit du travail à un autre que celui qui avait peiné pour le produire. L'événement de ce jour semble confirmer ce dicton. Par sa parole, Jésus a accompli un travail avec l'aide de la Samaritaine ; ce travail a préparé la moisson que les disciples vont recueillir avec lui. Mais même si le semeur et le moissonneur sont réunis ici dans une même joie, une différence subsiste entre eux, et Jésus va montrer (v.38) dans ce fait particulier l'emblème d'un principe plus vaste sur lequel reposera le ministère apostolique tout entier. Les disciples vont en effet récolter lors de leur ministère futur les fruits du travail de leurs précurseurs. Qui sont ces précurseurs ? Jésus pense sans doute à Jean-Baptiste, à lui-même, et à tous les prophètes qui les ont précédés. Eux qui ont péniblement creusé le sillon, et après avoir annoncé la Parole, l'ont même arrosée de leur sang.

Constatons ici le contraste entre la manière dont Jésus envisage son œuvre et l'idée que s'en était faite à l'avance

Jean-Baptiste. Pour ce dernier, le temps du Messie devait être la moisson ; Jésus, au contraire, envisage ses jours sur terre comme un simple temps de semailles. On comprend combien il était difficile pour Jean-Baptiste de mettre sa pensée en accord avec le mode de faire de Jésus.

La joie céleste qui remplit le cœur du Seigneur est analogue à celle décrite en Lu 10.17-24.

3. Jésus et les Samaritains (4.39-42)

4.39-42 **Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de cette déclaration formelle de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.** 40 **Aussi, quand les Samaritains vinrent le trouver, ils le prièrent de rester auprès d'eux. Et il resta là deux jours.** 41 **Un beaucoup plus grand nombre crurent à cause de sa parole ;** 42 **et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.**

Quelle différence entre les Samaritains et les Juifs ! Ici, il a suffi d'un miracle pour pousser les Samaritains à accourir et écouter, tandis qu'en Judée, huit mois de travail n'ont pas procuré à Jésus un jour semblable de rafraîchissement. On peut comprendre qu'il soit resté deux jours auprès d'eux.

À cause de sa parole : la parole de Jésus est opposée aux paroles de la femme. Les deux mots sont d'ailleurs différents : pour la femme, Jean utilise le mot grec *lalia*, qui désigne un simple *rapport*, une *nouvelle ;* pour Jésus, Jean utilise le terme grec *logos,* qui est plus grave.

Nous l'avons entendu : le texte grec dit : « Nous avons entendu ». Il n'y a pas d'objet. L'idée se concentre sur le

sujet : « Nous sommes nous-mêmes devenus auditeurs » d'où la suite : « Et comme tels, nous savons ».

Le Sauveur du monde : il y a un progrès dans la notion de Messie chez les Samaritains : il s'agit maintenant de salut, et non plus seulement d'enseignement comme au verset 25.

L'accueil empressé que Jésus trouve chez les Samaritains est un exemple de l'effet qu'aurait dû produire l'arrivée du Christ parmi les siens. La foi de ces étrangers est la condamnation de l'incrédulité d'Israël.

F) Le ministère de Jésus en Galilée (4.43-54)

4.43-45 **Après ces deux jours, Jésus partit de là, pour se rendre en Galilée ;** 44 **car il avait déclaré lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie.** 45 **Lorsqu'il arriva en Galilée, il fut bien reçu des Galiléens, qui avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi étaient allés à la fête.**

Les versets 43 et 44 posent quelques problèmes d'interprétation : pourquoi Jésus se rend-t-il en Galilée, là où il a vécu, alors qu'il sait qu'il ne va pas y être honoré ? L'idée est sans doute la suivante : sachant qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie, Jésus est parti tout d'abord travailler en dehors de Galilée, à Jérusalem et en Judée, pendant presque toute une année. Ce n'est qu'ensuite qu'il retourne en Galilée. Le verset 45 confirme la sagesse de ce plan d'action : les Galiléens, qui ont vu Jésus à l'œuvre à Jérusalem, ne font pas de difficulté à l'accueillir.

L'idée du proverbe cité est que l'on est moins disposé à reconnaître un être supérieur dans un compatriote très rapproché de nous, que dans un étranger, revêtu à nos yeux du voile du mystère. Le travail que Jésus a effectué à Jérusalem et en Judée lui permet de braver ce préjugé qu'il a signalé lui-même.

1. La guérison du fils de l'officier du roi (4.46-54)

4.46,47 Il retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à Capernaüm un officier du roi, dont le fils était malade. 47 **Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.**

Jésus retourne à Cana, probablement parce que c'est là qu'il espère trouver le terrain le plus préparé à cause du miracle effectué lors du précédent passage. Il y acquiert une rapide notoriété. Le récit qui suit le confirme.

Un officier du roi : Hérode Antipas, qui règne en Galilée, n'a que le titre de tétrarque, mais on lui donne souvent dans le langage populaire le titre de roi, un titre qu'a porté son père. L'officier en question ici pourrait être Chuza, son intendant (Lu 8.3) ou Manahen, son compagnon d'enfance (Ac 13.1).

4.48 Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.

Jésus ne s'adresse pas seulement à cet officier, mais aussi et surtout à ceux qui l'entourent (*vous* au lieu de *tu*). En remettant le pied sur le sol israélite, il constate une certaine

tendance chez ses compatriotes à ne voir en lui qu'un faiseur de miracles et il en est d'autant plus affecté qu'il vient de passer deux jours chez les Samaritains où l'esprit était tout différent. Jésus a été accueilli en Samarie comme le Sauveur des âmes ; ici, il ne semble être bon qu'à guérir. De plus, il leur faut non seulement des signes, mais aussi des prodiges. Et il est obligé de s'avouer que, s'il refuse de jouer ce rôle, il est à craindre que personne ne croie.

4.49,50 L'officier du roi lui dit : Seigneur, descends avant que mon enfant meure. 50 **Va, lui dit Jésus, ton fils vit. Et cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla.**

Mon enfant : le père a bien compris que la remarque de Jésus n'est pas une réponse, ni par conséquent un refus. Il renouvelle sa demande en employant le terme de tendresse « mon enfant » (*paidion*) qui rend sa requête plus touchante.

La réponse d'exaucement de Jésus est assortie d'une épreuve de foi : Jésus reste à Cana ; il veut être cru sur parole. Jusqu'ici, le père avait cru sur le témoignage d'autrui ; maintenant, sa foi doit reposer sur un meilleur appui, sur le contact personnel qu'il vient d'avoir avec le Seigneur lui-même.

Ton fils : au terme de « *paidion* » (petit enfant), Jésus substitue celui de « *huios* » (fils) ; c'est le terme de dignité ; il relève la valeur de l'enfant, comme représentant de la famille.

Le père s'attache à la promesse de Jésus, à sa parole. L'épreuve est surmontée.

4.51-53 Comme déjà il descendait, ses serviteurs venant à sa rencontre, lui apportèrent cette nouvelle : Ton enfant vit. 52 **Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé**

mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. 53 **Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison.**

Le père se met en chemin. Capernaüm se trouve à environ vingt-cinq kilomètres de Cana. Ses serviteurs le rencontrent probablement dans la soirée. Pourquoi parlent-ils de la guérison survenue **hier** ? La manière juive de compter les jours à partir du coucher du soleil fournit une explication simple : la soirée est pour eux le début d'un nouveau jour et les faits survenus l'après-midi se sont bien passés *hier*.

Ton enfant : les serviteurs n'utilisent ni le terme de « *paidion* », ni celui de « *huios* », mais celui de « *pais* », un terme de la vie de famille.

La septième heure correspond à une heure de l'après-midi, selon la manière juive de compter.

Il crut : la foi de cet homme s'élève à un degré supérieur, celui de l'expérience personnelle. La maison tout entière est entraînée dans ce mouvement de foi imprimé au cœur du chef.

4.54 Jésus fit encore ce second miracle lorsqu'il fut venu de Judée en Galilée.

Ce second miracle : Jésus a fait d'autres miracles entre celui de Cana et celui-ci. Pourquoi donc cette expression ? L'idée est la suivante : la première fois que Jésus est retourné en Galilée, il a fait un miracle à Cana ; la seconde fois qu'il y retourne, il fait également un miracle. La tradition a confondu ces deux retours ; Jean s'applique à bien les distinguer.

Note : ce miracle doit être différencié de celui décrit en Mt 8.5 et Lu 7.3, intitulé « la guérison du serviteur du

centenier ». Chez Jean il y a un père et son fils, dans les synoptiques un maître et son serviteur ; ici un Juif, là un païen ; ici c'est à Cana, là à Capernaüm ; ici le père veut faire descendre Jésus à Capernaüm, là le centenier se défend absolument de prétendre le faire venir chez lui, dans la même ville ; Jean raconte ici un exemple de foi discutable des Galiléens, Matthieu et Luc citent un incomparable exemple de foi donné par un païen à tout le peuple d'Israël.

III. Le développement de l'incrédulité en Israël

(5.1-12.50)

Jusqu'ici, la foi et l'incrédulité décidées n'ont été que des phénomènes exceptionnels et la foule est restée dans un état d'indifférence passive ou d'admiration purement extérieure. Jésus va continuer à faire connaître le Père et à se manifester lui-même comme ce qu'il est pour l'Humanité, mais l'hostilité et l'incrédulité vont aller croissant, principalement en Judée. Le centre de la résistance se trouve à Jérusalem. En Galilée, l'opposition est nettement moins manifeste, ce qui explique le changement de ton dans les discours de Jésus et le déploiement d'une puissance créatrice plus marquée. À Jérusalem, l'hostilité oblige Jésus à la controverse, et le pousse à donner un témoignage plus énergique, plus sévère et moins populaire. Ce qui explique sans doute le fait que les séjours de Jésus à Jérusalem aient presque entièrement disparu des écrits synoptiques. Jean, cependant, a gardé plusieurs de ces récits pour bien montrer comment s'est faite la rupture entre l'époux et l'épouse messianiques, entre Dieu et son peuple.

Cette troisième partie comprend trois cycles, ayant chacun pour centre et point de départ un grand miracle accompli en Judée :

1) la guérison de l'infirme de Béthesda au chapitre V,
2) celle de l'aveugle-né au chapitre IX,
3) la résurrection de Lazare au chapitre XI. Chacun de ces miracles devient l'occasion d'une recrudescence de haine et d'incrédulité. Il est immédiatement suivi d'une série d'entretiens et de discours en rapport avec le *signe* qui y a donné lieu ; puis la discussion est subitement interrompue par l'éloignement volontaire de Jésus, pour recommencer dans le cycle suivant.

Le progrès de cette narration est donc purement historique et ne dépend pas, comme l'ont affirmé quelques-uns, de certaines idées telles que la *vie, la lumière et l'amour*. L'enseignement de Jésus n'a rien de systématique ; le Seigneur se borne à répondre au besoin donné, qui est pour

lui à chaque moment le signal de la volonté du Père. Il profite d'une guérison ou d'un fait marquant extérieur pour donner une explication théologique appropriée.

A) Première explosion de haine en Judée (5.1-47)

1. La guérison du paralytique à Béthesda (5.1-16)

5.1 Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.

Quelle que soit la fête à laquelle se rapporte cet événement, elle doit avoir été séparée du retour précédent par un intervalle assez long. Il s'agit le plus vraisemblablement de la fête de Purim, qui se célèbre en mars. Cette fête se rapporte à la délivrance des Juifs par la reine Esther. Parce que cette fête n'est pas d'institution divine comme les trois grandes fêtes, elle est moins connue et perdra toute valeur pour l'Église chrétienne. C'est probablement pourquoi Jean ne juge pas utile de la désigner ici.

La fête de Purim ne se célèbre pas spécialement à Jérusalem. Elle consiste en effet en la lecture du livre d'Esther dans chaque synagogue et lors de banquets qui ont lieu dans tout le pays. Jésus y vient peut-être afin d'y rester jusqu'à la fête de la Pâque qui doit se célébrer le mois suivant.

Compte tenu de la date de cette fête de Purim, le calendrier du ministère de Jésus s'étendrait ainsi sur deux ans et demi : Jean 2.3 : Pâque (1re année) ; 4.35 : décembre (même année) ; 5.1 : Purim (mars, 2e année) ; 6.4 : Pâque (avril, 2e année) ; 7.1 :

Tabernacles (octobre, 2e année) ; 10.22 : Dédicace (décembre, 2e année) ; 12.1 : Pâque (avril, 3e année).

5.2 Or, à Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques.

La porte des brebis, tout comme la porte des poissons, tire son nom du marché qui y est attenant. Elle est vraisemblablement située du côté de la vallée de Josaphat, à l'orient de la ville. Le petit bétail qui entre à Jérusalem y arrive sans doute par l'est, car c'est de ce côté-là que se trouvent les immenses pâturages du désert de Juda.

Une piscine : (*kolumbêthra*), un étang, un réservoir d'eau.

L'expression « **en hébreu** » désigne le dialecte araméen, qui est devenu la langue populaire depuis le retour de la captivité.

Béthesda : l'étymologie la plus naturelle est certainement *beth-chesda, endroit de miséricorde*. Soit parce que des Juifs pieux y ont fait construire des portiques pour abriter les malades, soit parce que Dieu est l'auteur de cette source d'eau bienfaisante [34].

5.3,4 Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ; 4 **car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui**

---

[34] Godet raconte ceci : Des sources d'eau sont encore présentes de nos jours, à cet endroit. En 1845, Tobler raconte avoir vu l'eau monter de 10 à 15 centimètres en quelques minutes puis redescendre au niveau antérieur. Ce phénomène s'est répété plusieurs fois par jour.

y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie.

La fin du verset 3 et le verset 4 posent problème. Ils sont retranchés dans plusieurs textes originaux, mais gardés dans d'autres. Il faut les refuser[35] : ils ont été probablement ajoutés par un copiste dans une marge puis incorporés par la suite dans le texte lui-même. Cette interprétation est celle de l'opinion populaire sur le mouvement périodique de l'eau à cette époque.

En fait, il n'y a rien de surnaturel dans le phénomène. Le niveau des eaux peut varier au cours de la journée, de manière parfois assez rapide. Ces eaux ont la plus grande efficacité au moment où elles jaillissent, mises en ébullition par l'action redoublée du gaz, et c'est à ce moment que chaque malade cherche à en ressentir le premier l'influence.

5.5-7 **Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans.** 6 **Jésus, l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ?** 7 **Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.**

La longueur de la maladie est mentionnée soit pour faire ressortir son incurabilité, soit, selon le verset 6, pour expliquer la compassion profonde dont Jésus se sent ému en regardant ce malheureux.

Jésus, ici, entre en scène non comme le Messie, mais comme un simple pèlerin.

---

35 La TOB également n'a pas repris ce texte.

Veux-tu être guéri ? La fête de Purim est célébrée chez les Juifs par des œuvres de bienséance et par des présents mutuels. C'est le jour des largesses. Jésus entre dans l'esprit de la fête. La vue de ce malade chronique le pousse à user aussi de largesse et à accomplir envers lui une œuvre de miséricorde.

Pourquoi cette question adressée au malade ? Elle est une promesse implicite de guérison. Jésus travaille ainsi à tirer cet homme du découragement où l'a plongé cette longue et inutile attente, et à faire renaître en lui l'espérance. En même temps, il veut le pousser à détourner sa pensée du moyen de guérison sur lequel elle est exclusivement fixée, et à pressentir l'être vivant qu'il va devenir grâce au vrai Béthesda. Voir la parole analogue de Pierre en Ac 3.4 : « Regarde-nous… ». Le regard de Jésus va éveiller la foi chez cet homme pauvre et isolé, et cette foi sera le canal par lequel la force d'en haut pénétrera chez lui.

5.8-13 **Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche.** 9 **Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha. C'était un jour de sabbat.** 10 **Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.** 11 **Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche.** 12 **Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ?** 13 **Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu.**

Les rabbins distinguent trente-neuf espèces de travaux interdits le jour du sabbat. Parmi ceux-ci, le fait de porter un meuble, et aussi celui de traiter un malade.

La question des Juifs est caractéristique. Ils ne demandent pas : « Qui t'a guéri ? » Le fait du miracle, assez surprenant pourtant, les touche fort peu. La seule chose qui les intéresse est la contravention à leur statut sabbatique. Le malade, lui, met très logiquement son action sous la garantie de celui qui lui a donné miraculeusement la force de l'accomplir.

Jésus s'en va rapidement, vraisemblablement pour éviter l'attroupement, le bruit, et l'enthousiasme charnel qu'excitent ses miracles.

5.14,15 Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici, tu as été guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. 15 **Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.**

Le malade est sans doute venu **dans le temple** pour prier ou offrir un sacrifice d'actions de grâces.

Ne pèche plus : l'avertissement de Jésus suppose naturellement que la maladie de cet homme a été l'effet de quelque péché particulier. Mais il ne faudrait pas conclure de là que chaque maladie résulte d'un péché individuel et spécial ; elle peut avoir pour cause, dans bien des cas, l'altération de la vie collective de l'Humanité par le péché (voir 9.3).

Y a-t-il quelque chose de pire que trente-huit ans de souffrance ? En parlant de **quelque chose de pire**, Jésus sous-entend ici la condamnation éternelle.

V.15 : l'homme fait connaître aux Juifs l'identité de son bienfaiteur non par reconnaissance ou par désir d'amener les Juifs à la foi et de leur faire connaître un pouvoir supérieur au leur, ni par malveillance, ni par acte d'obéissance ; il répond tout simplement à la question posée au verset 13, à la décharge de sa propre responsabilité. Car il reste lui-même sous le grief, tant qu'il n'a pu le renvoyer à l'auteur de l'acte,

et cette violation du sabbat peut lui entraîner la peine de mort (voir v.16, 18. Comparer avec No 15.35).

5.16 C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.

Poursuivaient : ce verbe indique la recherche des moyens de nuire.

Il faisait : le verbe est à l'imparfait et exprime l'idée que la violation du sabbat est désormais devenue une habitude chez Jésus.

Ces choses : ce mot, au pluriel, rappelle la double violation du sabbat : la guérison et le port du fardeau.

Remarquons ici deux analogies entre l'Évangile de Jean et les synoptiques :

Jésus est souvent obligé de faire ses miracles comme à la dérobée et même d'imposer le silence à ceux qu'il a guéris.

C'est à l'occasion des guérisons sabbatiques faites en Galilée que le conflit éclate (voir Lu 6.1-11).

2. Discours de Jésus (5.17-47)

Dans ce discours, destiné à défendre l'acte qui vient d'être accompli, sont développées trois pensées :

Jésus justifie son œuvre par le rapport de *subordination parfaite* qui existe entre son activité et celle de son Père (17-30).

La réalité de cette relation ne repose pas uniquement sur l'affirmation personnelle de Jésus ; elle a pour garantie le *témoignage de Dieu lui-même* (31-40).

Appuyé sur ce témoignage du Père, Jésus passe de la défense à l'attaque et dévoile aux Juifs la *cause* morale de leur incrédulité, qui est l'absence chez eux du vrai esprit de la Loi (41-47).

a) Le fils ouvrier du Père (5.17-30)

5.17 Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis.

Cette parole magnifique de Jésus jaillit du plus profond de son cœur.

Mon Père agit jusqu'à présent : certains interprètes ont compris ce verset ainsi : le Père agit continuellement et Jésus fait de même, sans être plus assujetti comme homme au sabbat que ne l'est Dieu lui-même. Cette interprétation n'est pas admissible, car Jésus n'a jamais désobéi à la Loi. Il s'est émancipé sans doute du joug des commandements humains et des traditions pharisaïques, mais jamais de celui de la Loi elle-même. La mort seule l'affranchira de ce joug. Paul dira d'ailleurs de Jésus : « Né sous la Loi » (Ga 4.4) et « Serviteur de la circoncision… » (Ro 15.8).

L'adverbe « jusqu'à présent » a un autre sens que continuellement. L'idée est la suivante : « Puisque jusqu'à ce moment l'œuvre du salut n'est pas encore achevée (elle ne le sera que dans le sabbat futur) et que par conséquent mon Père travaille encore, moi aussi je travaille ». Il y a antithèse entre le sabbat futur et le sabbat actuel. Le Fils ne peut se croiser les bras alors que son Père travaille ! (Comparez avec 1.10 ; 2.9). Jésus fait bien ressortir sa relation de *dépendance* vis-à-vis du Père, son *adaptation* fidèle et dévouée au travail du Père. Souvenons-nous de Jésus travaillant avec son père Joseph dans son atelier de menuiserie. Pouvait-il s'arrêter de travailler alors que Joseph continuait à le faire ? Jésus se trouve maintenant dans un atelier bien plus vaste, celui de son Père céleste. Il voit Dieu à l'œuvre dans la théocratie et dans le monde entier, occupé à travailler au salut de l'Humanité, et il adapte sa propre œuvre locale et personnelle à cette œuvre immense. La guérison de cet impotent est un anneau dans la grande chaîne suspendue à la main du Père.

Le développement de cette idée suivra dans les versets 19 et 20.

Le sens n'est donc pas : « J'ai aussi bien que Dieu le droit de travailler le jour du sabbat… », mais : « Je n'ai fait qu'obéir au signal que Dieu me donnait au moment même… ».

Pourquoi Dieu a-t-il ordonné à Jésus de faire un miracle le jour du sabbat ? Ne mettait-il pas Jésus dans une position contraire à celle de Juif qu'il lui a imposée pour le temps de sa vie terrestre ? En fait, ni la manière dont Jésus a guéri l'impotent, ni le retour de celui-ci dans sa demeure, avec son grabat sur le dos, ne tombaient réellement sous l'interdiction du commandement mosaïque bien compris.

Certains ont vu dans ce texte un démenti intentionnel donné à l'idée de repos de Dieu telle qu'exprimée dans la Genèse. Mais le repos de Dieu au septième jour s'applique au travail dans la nature, tandis qu'il s'agit ici de l'œuvre divine pour le salut du genre humain.

5.18 À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu.

Au verset 17, Jésus disait à ses adversaires : « En m'accusant, c'est le Père que vous accusez ; c'est le législateur lui-même auquel vous reprochez de transgresser la Loi ; car je n'ai agi que sur un signal reçu de lui ». On comprend aisément que cette parole, au lieu d'apaiser les adversaires, ait été comme une goutte d'huile jetée sur le feu, faisant déborder leur colère.

Les versets 16 et 18 montrent que déjà les chefs des Juifs réfléchissent et se concertent sur les moyens à utiliser pour se débarrasser d'un homme aussi dangereux. Les synoptiques font également remonter à cette époque les projets meurtriers

des adversaires de Jésus (Lu 6.7, 11 ; Mc 3.6 ; Mt 12.14). Outre le premier grief de violation du sabbat, la déclaration de Jésus vient de leur en fournir un second, celui du blasphème. C'est d'abord ce mot « *mon* Père » qui les révolte en raison du sens spécial et exclusif que cette expression prend dans la bouche de Jésus. S'il avait dit « *notre* Père », les Juifs l'accepteraient sans peine (8.41). Mais, ce n'est pas tout : il y a aussi les conséquences pratiques que Jésus semble tirer de ce terme : il fait du travail de Dieu la norme du sien propre et, aux yeux des pharisiens, il se place ainsi lui-même comme l'égal de Dieu.

Les deux versets suivants vont détailler l'idée du verset 17 : le Fils se met fidèlement au service du travail du Père (v.19) et le Père dirige l'activité du Fils (v.20).

5.19 **Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.**

La première proposition du verset 19 dit, sous une forme négative : « Rien par moi-même », la seconde, sous une forme affirmative : « Tout sous l'impulsion du Père ».

Le Fils est substitué ici au pronom *moi*.

Ne peut rien faire de lui-même : ces mots désignent ici l'impuissance morale. C'est en raison de son caractère filial, c'est-à-dire parfaitement soumis et dévoué, que Jésus est intérieurement empêché d'agir *de lui-même* en un moment quelconque. Il aurait bien le pouvoir d'agir autrement, s'il le voulait ; c'est là ce qui donne à l'expression « de lui-même » un sens réel et sérieux. À tous moments, il pourrait user librement de sa force propre, indépendamment du Père. D'après le verset 26, comme *Parole*, il pourrait tirer des mondes à partir du néant et s'en faire le Dieu. Mais en tout, *il tend à Dieu*, ici-bas comme au ciel (1.1) ; et, plutôt que d'être

le Dieu d'un monde à lui, il préfère demeurer dans sa position de Fils et n'user de son pouvoir créateur qu'en communion avec son Père. Cette loi de l'activité du Fils dans son existence divine est également la sienne dans son existence humaine.

Il pourrait créer son propre royaume sur terre ; d'ailleurs, n'est-ce pas à cette capacité-là que faisaient appel les diverses suggestions de Satan au désert ? Mais il se refuse volontairement à tout usage semblable de ses forces humaines et messianiques, et rattache invariablement son œuvre à celle du Père. Ainsi, il reste librement fidèle à son caractère de Fils.

Il ne fait que ce qu'il voit faire au Père : littéralement : « Le Fils ne fait rien à moins qu'il ne voie le Père le faisant ». Ce n'est pas une restriction à l'idée d'*agir soi-même*, mais bien plutôt une explication de celle-ci. Le Fils voit le Père *agissant*, et *à l'instant même* il s'associe à son action. Le verbe *voir* désigne le regard de l'esprit constamment fixé sur le Père pour épier sa volonté et discerner le point où en est actuellement son œuvre, afin d'y adapter la sienne. La contemplant comme déjà accomplie dans la pensée de Dieu, il l'exécute immédiatement sur la terre. Il ne peut agir qu'à cette condition.

Tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement : toute œuvre propre est impossible au Fils parce qu'il se voue entièrement à l'œuvre de son Père. Le mot *pareillement* ne désigne pas une simple *imitation,* car l'œuvre du Père est encore à faire, puisque le Fils se met à l'exécuter. C'est plutôt une application de l'œuvre du Fils à celle du Père. Cela est réalisable dans la mesure où le Père consent à initier incessamment le Fils à la marche du travail. C'est le sujet du verset suivant.

5.20 Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.

Le Père aime le Fils : le verbe grec *aimer*, utilisé ici, exprime la tendresse et convient parfaitement à l'intimité de la relation décrite.

Et lui montre tout : le *montrer* du Père correspond au *regarder* du Fils (v.19) et en est tout à la fois la condition et la conséquence. La condition, car le Père dévoile au Fils son œuvre, afin que celui-ci puisse la connaître et y concourir. La conséquence, car c'est le concours constant et fidèle du Fils qui fait que cette révélation se renouvelle incessamment.

Des œuvres plus grandes que celles-ci : l'initiation et la coopération du Fils au travail du Père sont soumises à une loi de *gradation*, comme il convient à l'état vraiment humain de Jésus. À mesure que son œuvre s'accroîtra en extension et en force, l'œuvre de son Père passera plus complètement en elle. Ainsi se réalisera la parole d'Ésaïe : « Le dessein de l'Éternel prospèrera dans sa main ». Comparez avec Ap 1.1 : « La révélation que le Père lui a donnée ».

Afin que vous soyez dans l'étonnement : remarquons que Jésus se garde bien de dire : « Afin que vous croyiez » ! Les Juifs ont vu avec étonnement la guérison de l'impotent ; que diront-ils d'une résurrection des morts, d'une Pentecôte ?

Note sur les versets 19-20.

Jésus n'est pas tantôt divin, tantôt humain. Il s'est dépouillé de son état divin pour entrer pleinement dans l'état humain. Après avoir été révélé à lui-même comme sujet divin, il a continué son développement humain et n'a recouvré que par l'ascension l'état divin. Il est une personne distincte de son Père et a sa vie propre. On comprend alors les termes utilisés par Jean : le *montrer* du Père, le *voir* du Fils, les expressions « *ne peut* » et « *de lui-même* » attribuées à ce dernier. Jésus est entré sans doute graduellement en possession de l'œuvre divine, jusqu'à ce qu'elle soit devenue sienne dans sa totalité (3.35).

Chaque chrétien peut faire l'expérience du rapport de l'œuvre de Jésus à celle du Père tel qu'il est présenté ici. Plus il s'associe de cœur à l'œuvre de son Maître, plus celui-ci lui en donne l'intelligence dans l'ensemble et dans le détail, et mieux il le rend capable de la réaliser. L'ouvrier grandit avec l'œuvre, comme l'œuvre grandit avec l'ouvrier. Jésus associe graduellement les siens, qui se font les libres associés de son travail, et il réalise envers eux cette promesse qui n'est pas sans analogie avec la parole que nous expliquons : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père » (Jn 14.12).

Jésus vient de parler d'œuvres plus grandes que ses miracles actuels, des œuvres qu'il accomplira un jour au signal de son Père. Il explique maintenant quelles sont ces œuvres : ce sont *la résurrection* et *le jugement* de l'Humanité (v.21-29). La marche des idées est la suivante :

La pensée du verset 17 est développée sommairement dans les versets 19-20.

Les œuvres du Père que doit accomplir le Fils se précisent dans un second cycle (v.21-23) ; ce sont celles de *vivifier* et de *juger*.

Enfin, dans un troisième cycle (v.24-29), la pensée accomplit un dernier progrès qui la conduit à son terme, en ce sens que les versets 24-27 s'appliquent à la résurrection et au jugement spirituels, et les versets 27-29 au jugement final et à la résurrection des morts.

5.21 Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut.

Ressusciter les morts est une œuvre plus grande que guérir un impotent ; de là le « car ».

La grande difficulté ici est de savoir si l'œuvre de

résurrection attribuée au Père doit être identifiée avec celle qu'accomplit le Fils, ou si elle en est spécifiquement différente, ou, enfin, si elles se combinent l'une avec l'autre par un procédé dont il faut chercher la formule. Jésus paraît parler ici de l'action divine, à la fois créatrice, conservatrice et réparatrice. Celle-ci s'exerce dès le commencement des choses dans la sphère de la nature et elle a éclaté avec une nouvelle puissance dans le domaine théocratique. Voir De 32.39 : « Sachez donc que c'est moi qui suis Dieu, et qu'il n'y a point de dieu près de moi ; Je fais vivre et je fais mourir, je blesse et je guéris… » ; 1S 2.6 : « L'Éternel fait mourir et il fait vivre. Il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter ».

À cette œuvre de restauration morale et physique, accomplie jusqu'ici par Dieu, Jésus rattache maintenant la sienne. Il s'en fait l'agent dans le milieu particulier où il se trouve à chaque moment, et ce milieu s'étendra toujours davantage. Sa capacité pour l'opérer s'accroîtra dans la même mesure, jusqu'à ce que ce domaine soit l'univers et que la puissance du Fils devienne la toute-puissance (voir Mt 28.18).

Les degrés de cette croissance sont ceux-ci : il commence à faire des miracles isolés de résurrection corporelle et spirituelle, des signes annonciateurs de sa grande œuvre future. Dès le moment de son élévation dans la gloire, il réalisera, par la communication du St-Esprit, la résurrection morale de l'Humanité. Enfin, à son retour, par la victoire qu'il remportera sur le dernier ennemi, la mort (1Co 15.26), il opèrera dans le domaine des corps la résurrection des fidèles, et plus tard encore la résurrection universelle. À ce moment seulement, l'œuvre du Père aura passé tout entière entre ses mains et les deux œuvres n'en seront plus qu'une seule (1Co 15.28). L'œuvre du Fils n'est donc pas différente de celle qu'accomplit le Père. Seulement, le Fils, fait homme, n'en devient l'agent que par degrés.

Le Père ressuscite ou « réveille ». Ce verbe se rapporte au passage de la mort à la vie. Le Père **donne la vie,** il assure le plein rétablissement de la vie, soit spirituelle, soit corporelle.

À qui il veut : cela indique qu'il y a une restriction, un triage. Au verset 29, Jésus distingue deux résurrections corporelles, l'une de *vie*, l'autre de *jugement*. En disant cela, Jésus n'oppose nullement sa volonté à celle du Père. Il oppose ceux qu'il se sent pressé de vivifier (les croyants) à ceux en faveur desquels il lui est moralement impossible d'accomplir ce prodige. Ces mots sont donc la transition au verset 22, où il est dit que *le jugement*, c'est-à-dire le triage, lui est remis. En opérant le triage qui décide de la mort et de la vie éternelles des individus, Jésus ne cesse pas un instant d'avoir les yeux arrêtés sur le Père et de se conformer à son dessein. Jésus veut de *son* vouloir, comme il aime de *son* amour. Mais ce vouloir et cet amour ont les mêmes objets et le même but que la volonté et l'amour du Père. Ce texte montre bien la glorieuse liberté qu'il plaît à Dieu d'accorder à Jésus dans l'accomplissement de l'œuvre qui leur est commune.

5.22,23 Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, 23 **afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.**

Quel rapport y a-t-il entre le **jugement** et le fait de donner la vie ? Nous avons vu au verset 21 que le fait de donner ou non la vie était déjà en soi un jugement. En effet, refuser de donner la vie, c'est condamner. Ainsi le pouvoir de donner la vie ou de ne pas la donner implique donc la dignité de juge. Ici, le jugement a le sens le plus général. Aux versets 24-27, le jugement est pris d'abord au sens spirituel, puis (v.28-29) dans le sens extérieur.

Afin que tous honorent le Fils : c'est le but que poursuit le Père en donnant à Jésus les deux attributs suprêmes de la divinité : *vivifier* et *juger*. Il veut que l'hommage d'adoration que lui rend l'Humanité s'étende au Fils lui-même. « Le Père aime le Fils » (3.35), voilà pourquoi il veut voir le monde aux pieds du Fils, tout comme aux siens propres. Le verbe *honorer* n'exprime pas directement l'acte d'adoration ; mais, dans le contexte, il désigne certainement le respect religieux dont l'acte d'adoration est l'expression. Et en réclamant pour sa personne ce sentiment dans le même sens où il est dû au Père, Jésus autorise vis-à-vis de lui le culte proprement dit. Comparer Ph 2.10-11 : « Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ».

Le Père n'est pas jaloux d'un tel hommage, car c'est lui que la créature honore lorsqu'elle honore le Fils, comme c'est à Dieu que l'honneur est refusé quand il est refusé au Fils. Ces mots sont redoutables pour les accusateurs de Jésus, qui ne comprennent pas qu'ils sont en train de mépriser le Dieu qu'ils croient servir.

La fin menaçante du verset 23 est une anticipation de l'application sévère qui terminera le discours (v.41-47).

5.24 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

Le verbe **écouter** ne désigne pas seulement l'écoute physique, mais aussi l'écoute spirituelle. Le verbe **croire** a ici un nouvel objet : le Père, en tant qu'ayant envoyé le Fils. S'abandonner à la parole de Jésus, c'est rendre hommage non seulement au Fils, mais aussi au Père.

A la vie éternelle : on devrait dire : a *déjà* la vie éternelle. Cela confirme le verset 21 : « Le Fils donne la vie ». N'est-ce pas en effet sa parole qui opère ce prodige ?

Et ne vient point en jugement : le mot « et » signifie : et en conséquence. L'entrée dans la vie a pour conséquence l'exemption du jugement. Ici, le **jugement** ne signifie pas la condamnation. En effet, un jugement décidant du sort éternel n'est plus possible à l'égard de l'homme qui, de fait, a obtenu le salut. Par la parole de Jésus, reçue intérieurement, le croyant subit ici-bas ce jugement moral auquel seront soumis au dernier jour les non-croyants. La révélation des choses cachées (1 Co 4.5) s'opère dans le for intime de la conscience du croyant, où est condamné successivement tout ce qui le sera pour les autres devant le tribunal au dernier jugement. Le jugement est ainsi pour le croyant chose accomplie. Si donc la parole reçue avec foi affranchit le croyant du jugement, c'est parce qu'elle l'anticipe. Comparer avec Jn 12.48, où il est dit que le juge au dernier jour ne sera autre que cette même parole : « Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour ».

Quel sentiment de la sainteté et de la perfection de sa parole de telles expressions ne supposent-elles pas dans la conscience de Jésus !

Il est passé de la mort à la vie : ces derniers mots opposent l'état de celui qui est entré dans la vie au sort de celui qui devra subir le jugement. Les termes *mort* et *vie* sont pris dans le sens spirituel. Il s'agit des effets de la *parole* d'enseignement de Jésus.

5.25 En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront.

Une nouvelle perspective s'ouvre ! Le grand acte de la résurrection spirituelle de l'Humanité commence ! Et c'est par Jésus qu'il va s'accomplir.

Jésus fait probablement allusion à cette magnifique vision d'Ezéchiel dans laquelle le prophète, debout au milieu d'une plaine couverte d'ossements desséchés, les rappelle à la vie par la parole d'abord, puis par le souffle de Dieu. Ainsi, Jésus se tient ici-bas, le seul vivant au milieu de l'Humanité plongée dans la mort du péché, et l'heure approche où il va accomplir envers elle une œuvre semblable à celle que Dieu confiait au prophète à l'égard d'Israël en captivité.

L'heure vient, et elle est déjà venue : Jésus essaie d'ouvrir les yeux de ses auditeurs sur ce qui se passe en ce moment : sa parole, qui est *esprit* et *vie* (6.63), prépare déjà les cœurs à recevoir l'Esprit. En parlant de *l'heure* qui *vient,* Jésus fait allusion à l'envoi de l'Esprit (7.37-39).

La voix du Fils de Dieu : l'enseignement du Christ est ainsi présenté comme la voix personnelle de celui qui appelle les pécheurs à la vie. Cette voix va opérer une division entre **ceux qui l'auront entendue** et qui **vivront**, et ceux qui ne l'auront pas entendue et qui resteront dans leur état de mort. C'est la fonction de *juger* qui s'accomplit sous cette forme.

5.26 Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.

L'accent du verset est mis sur les mots « **en lui-même** ». Le Fils n'a pas seulement part à la vie, comme la créature, mais il la possède et en est, comme le Père, la source. Voilà pourquoi sa voix peut donner ou rendre la vie (v.25 ; comparer avec 1.3-4). Mais il y a ici un fait paradoxal : Jésus ne possède cette capacité de donner la vie que comme un don du Père. Par le don d'indépendance divine fait au Fils, le Père lui a tout **donné** ; par sa subordination volontaire, le Fils rend tout à son Père.

Nous retrouvons en chaque être humain ce même fait paradoxal : chacun a reçu du Père cette faculté de se déterminer moralement, cette capacité d'être libre de choisir. Ainsi Dieu nous a mis au rang des êtres faits à son *image*. Ce que la liberté est pour l'homme, la faculté divine de vivre par soi-même l'est pour le Fils. Mais, contrairement aux hommes, Jésus n'a pas utilisé cette faculté et s'est soumis volontairement au Père, dans un acte de parfaite liberté.

Dieu a donné au Fils **d'avoir la vie en lui-même.** Jésus parle ici d'un don éternel, d'un privilège unique appartenant à son état divin et rentrant dans sa nature de Fils. La résurrection spirituelle de l'Humanité par lui, voilà l'œuvre qu'il veut expliquer dans ce passage. Cette œuvre est encore à venir ; elle suppose la réintégration du Christ dans son état divin (17.1-2, 5). Cette parole doit, par conséquent, s'appliquer à lui en tant qu'élevé comme homme à la position suprême dont il jouissait, comme Parole, avant l'incarnation. C'est du sein de cette gloire qu'il accomplira la résurrection décrite aux versets 24-25 (*l'heure vient…*) ; car c'est alors seulement qu'il pourra répandre l'Esprit (7.39 ; 17.2).

5.27 Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.

Au verset 22, Jésus affirmait que tout jugement lui était remis. Par là, il entendait d'une part le jugement actuel, moral, intérieur, *spirituel* et d'autre part le jugement final, *extérieur*. C'est sous ces deux aspects réunis que cette idée est reproduite au verset 27, qui forme ainsi la transition de l'œuvre de la résurrection et du jugement *spirituel*s (v.24-26) à celle de la résurrection et du jugement *extérieurs* (v.28-29).

Fils de l'homme : ici, Jésus ajoute une notion nouvelle : la fonction de juge lui est remise en tant que *Fils de l'homme*. Le jugement de l'Humanité est un hommage rendu à la sainteté de Dieu ; or cet hommage, pour réparer réellement

l'outrage commis, doit partir de la race même qui a commis l'offense. Le jugement est sous ce rapport exactement sur la même ligne que l'expiation, à laquelle il sert de complément. L'expiation est la réparation offerte librement par l'Humanité croyante[36]. À l'un comme à l'autre de ces actes, c'est un homme qui doit présider.

5.28,29 Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et en sortiront. 29 **Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement.**

Jésus ne parle pas ici de résurrection spirituelle, mais bien de résurrection physique. Plusieurs éléments le confirment. Il s'agit en effet d'un événement futur, et l'évocation des sépulcres doit être prise au sens propre. Jésus affirme de surcroît que la totalité des morts, **tous ceux qui sont dans les sépulcres**, entendra sa voix. De plus, Jésus ne parle pas, comme précédemment, de *vie* comme résultat unique de la résurrection, mais bien de deux résultats opposés qu'aura cette résurrection (v.29) : d'un côté la **vie**, et de l'autre le **jugement**.

Jésus s'élève donc du suprême acte *d'autorité* (le jugement), au suprême acte *de puissance* (la résurrection des corps).

Entendront sa voix : « Cette voix qui retentit à vos oreilles en ce moment sera celle qui vous réveillera du sommeil de la mort et vous fera sortir du tombeau. Ne vous étonnez donc pas que je prétende posséder non seulement l'autorité de juger mais aussi la puissance de ressusciter

[36] En croyant en l'œuvre d'expiation de Jésus, le fidèle s'associe à l'hommage que Jésus a rendu à la justice de Dieu.

spirituellement ». Ainsi, la résurrection universelle sera l'œuvre de cette même volonté humaine qui aura renouvelé le monde moral, celle du Fils de l'homme.

Ceux qui auront fait le bien, … le mal : ainsi est énoncé le résultat *total* de la vie, en bien ou en mal. Dans le *bien* sont renfermés premièrement la sincérité morale qui conduit à la foi (3.21), puis la foi elle-même, et enfin tous les fruits de la sanctification résultant de la foi. Le *mal* comprend la dépravation intérieure naturelle qui éloigne de la foi, l'incrédulité qui prend volontairement parti pour le péché contre la lumière (3.19-20), et enfin les conséquences morales inévitables d'un pareil choix.

Ressusciteront pour la vie : la résurrection introduira dans la plénitude de la vie, et cela sans qu'un jugement soit encore nécessaire pour décider de ce résultat favorable.

Ressusciteront pour le jugement : pour être jugés, il faut que les morts reparaissent avec la plénitude de leur conscience et de leur personnalité, ce qui suppose leur réintégration dans l'existence corporelle.

Le développement de l'idée du verset 17 (« Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis ») est complètement épuisé, et Jésus revient au point de départ :

5.30 Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

Jésus reprend l'idée du verset 19, mais y apporte quelques modifications. Tout d'abord, il ne dit plus « le Fils » mais **je, … moi**. Jésus se présente ainsi de manière plus personnelle comme l'auteur des choses inouïes qu'il vient d'affirmer.

Au verset 19, il décrivait la subordination totale de son œuvre à celle de son Père en utilisant des images empruntées

à la *vue* ; ici, il les emprunte à celle de *l'ouïe* : **J'entends**. Jésus entend de la bouche du Père les sentences qu'il doit prononcer, et ce n'est qu'ainsi qu'il **juge**.

Au verset 19, il mettait davantage l'accent sur l'œuvre de résurrection que sur le jugement ; ici, c'est le contraire. Le jugement dont il parle comprend les actes d'absolution ou de condamnation, en disant à l'un : « Tes péchés sont pardonnés » et à l'autre : « Tes œuvres sont mauvaises ». Avant de dire cela, Jésus se recueille, écoute la voix de son Père et ne parle qu'après l'avoir entendue. C'est sur cette docilité parfaite que Jésus fait reposer l'infaillibilité de son jugement, non sur une omniscience incompatible avec son humanité. C'est pourquoi il peut dire : « **Mon jugement est juste** ».

Mais il y a une condition pour écouter et entendre de la sorte : c'est de n'avoir aucune volonté indépendante. Certes, Jésus a une volonté personnelle ; il l'a clairement exprimé dans sa prière à Gethsémané : « Que ta volonté se fasse, et non la mienne ». Mais dans un être consacré entièrement à Dieu, comme l'est Jésus, cette volonté (*ma* volonté) est constamment et librement soumise à celle du Père : « **Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé** ». C'est sur cette soumission incessante que repose la sainteté absolue de sa vie ; et c'est de cette sainteté que résulte l'infaillibilité de son jugement et de ses paroles.

En parlant de « celui qui m'a envoyé », Jésus précise à nouveau sa position : l'envoyé fait l'œuvre de l'envoyant. Et il l'accomplit dans une dépendance totale : il n'agit qu'après avoir vu et ne parle qu'après avoir entendu !

Tout ce discours est né de la guérison de l'infirme et des reproches de la part des Juifs. Ceux-ci insistaient sur le sabbat ; Jésus n'en a pas parlé mais a exposé les buts et les conditions de son œuvre.

b) Le témoignage du Père appuie celui que se rend le Fils (5.31-40)

Jésus vient de s'attribuer des œuvres étonnantes. Ses adversaires peuvent lui faire cette objection : « Ce que tu affirmes de toi-même n'a d'autre garantie que ta parole ». Jésus présente donc un double témoignage du Père : celui de ses miracles (v.36) et celui qui se trouve dès longtemps renfermé dans les Écritures (v.37-40).

5.31,32 **Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai.** 32 **Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai.**

Le témoignage que Jésus rend de lui-même est parfaitement vrai. Mais dans la sphère des hommes pécheurs, il est suspect de partialité, voire de mensonge. Jésus parle ici en se mettant au point de vue de ses auditeurs, qui l'envisagent comme un homme ordinaire. En Jn 8.14, il reprendra au contraire sa position normale et revendiquera nettement l'autorité exceptionnelle que lui confère sa sainteté parfaite.

Il y en a un autre : tout ce qui suit prouve que cet *autre,* dont Jésus va alléguer le témoignage, est Dieu.

Je sais : « Je porte en moi-même la conscience intime de cette relation filiale dont mon Père rend témoignage ».

5.33-35 **Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.** 34 **Pour moi ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis ceci, afin que vous soyez sauvés.** 35 **Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière.**

Le témoignage de Jean-Baptiste a fait assez de bruit pour que les gens puissent penser que ce personnage ait été le témoin auquel Jésus fait allusion. Jésus repousse cette supposition, tout en faisant remarquer à ses détracteurs que le témoignage de Jean-Baptiste aurait dû être reconnu comme valable puisque c'est eux-mêmes qui l'avaient provoqué (allusion à la députation en 1.19). Ce témoignage conserve toute sa valeur, malgré la disparition du témoin (v.35 : « Il était »).

Ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage : ce témoignage humain que les Juifs réclament, ce n'est pas celui par lequel Jésus appuie la vérité du sien propre, alors même qu'il lui a été favorable. Jésus envisage-t-il donc le témoignage de Jean-Baptiste comme purement humain ? En fait, il veut dire ceci : « Je n'ai pas besoin de ce témoignage ». Le témoignage de Jean-Baptiste a eu mission de diriger les regards vers la lumière ; mais une fois que celle-ci a paru, il a fait place au témoignage direct de Dieu lui-même.

Afin que vous soyez sauvés : Jésus rappelle le témoignage de Jean-Baptiste parce qu'il a souci de leur âme : « Si je le rappelle, c'est afin que vous en profitiez à salut. C'est donc pour vous, non pour moi ».

V.35 : La lampe qui brûle et qui luit : le verset 35 exprime le caractère transitoire de l'apparition de Jean-Baptiste. Ce dernier n'était pas *la lumière* (1.8). Il était *la lampe qui brûle et qui luit*, afin d'éclairer avant que le jour vienne. À quelle lampe Jean fait-il allusion ? Quelques explications ont été données : lors des noces, quelqu'un portait un flambeau devant les époux ; on peut penser également au flambeau unique qu'on allumait le soir pour éclairer la maison. Certains ont trouvé ici une allusion à Siracide 48.1 : « La parole (d'Elie) brillait comme un flambeau ».

La lampe *qui brûle et qui luit* est une lampe qui est allumée et qui n'est pas couverte. L'imparfait *était* prouve

qu'au moment où Jésus parle, la lampe est déjà couverte et ne brûle plus. Jean-Baptiste a en effet été emprisonné.

Vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière : Jésus compare les Juifs à des enfants qui, au lieu de tirer parti des précieux instants pendant lesquels la lampe brille, ne font que folâtrer à sa clarté. Le verbe « se réjouir » est opposé ici à « être sauvé » (v.34). C'est ainsi que Jésus caractérise la vaine et puérile curiosité avec laquelle le peuple s'est préoccupé d'une apparition si extraordinaire. Comparer avec Lu 7.24 : « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? »

5.36 Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, témoignent de moi que c'est le Père qui m'a envoyé.

Jésus développe maintenant le fait annoncé au verset 32 : le **témoignage** du Père. Et ce témoignage est le plus important ; c'est le seul auquel Jésus veut en appeler.

Les œuvres doivent être comprises ici comme les miracles que Jésus fait. Ces miracles sont désignés comme des *dons* du Père à Jésus, et aussi comme des *œuvres* de Jésus lui-même. Et c'est en effet à ce double titre qu'ils sont un témoignage de Dieu. Si Jésus faisait ces miracles par sa force propre, ils ne seraient pas une déclaration de Dieu en sa faveur ; et si Dieu les faisait directement, sans passer par le Fils, celui-ci ne pourrait en tirer une légitimation personnelle.

Ces miracles ne sont pas donnés à Jésus sous forme d'œuvres *faites*, mais d'œuvres *à faire*. L'expression « **donné d'accomplir** » renferme en même temps la permission et la force d'accomplir ces miracles.

Mais ce témoignage des miracles est encore indirect, comparé à un autre témoignage tout à fait personnel :

5.37 **Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face,**

Jésus parle ici d'un nouveau témoignage du Père, un témoignage qui lui a été rendu et qui est achevé. Dieu a parlé lui-même. Mais à quel témoignage Jean fait-il allusion ? S'agit-il du témoignage de l'Esprit dans le cœur de l'homme ? Du témoignage de Dieu lors du baptême de Jésus ? La plupart des commentateurs pensent au témoignage de Dieu dans l'Ancien Testament, ce livre dans lequel il se manifeste et parle lui-même.

Les expressions « **entendu sa voix** » et « **vu sa face** » désignent une connaissance vivante et intérieure de Dieu. Quand Jésus lit l'Ancien Testament, sa conscience contemple la sainte *face* de Dieu et son cœur entend la *voix* de son amour. Rien de semblable ne s'est passé chez ses auditeurs. La parole divine n'a atteint ni leur conscience, ni leur cœur. Le témoignage personnel de Dieu n'existe pas pour eux, puisque le seul livre dans lequel ils pourraient l'entendre est resté pour eux, par leur faute, un livre fermé.

5.38-40 **et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.** 39 **Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.** 40 **Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !**

Sa parole ne demeure point en vous : la parole écrite devrait être le moyen de cette révélation personnelle ; les Juifs l'ont entre les mains et sur les lèvres, mais non dans le cœur. Ils en étudient la lettre, mais ne s'approprient pas le contenu, la pensée, l'esprit. Ainsi, elle ne devient pas une

lumière allumée au-dedans d'eux pour les conduire, et une puissance pour les dominer. Jésus leur donne une preuve de ce fait intime : ils ne croient pas en lui.

Vous sondez les Écritures : l'idée du verset 39 est la suivante : « Vous scrutez les Écritures avec beaucoup de soin, espérant en faire jaillir la vie éternelle ; mais avec cela, vous repoussez obstinément celui auquel elles rendent témoignage, ce qui prouve bien qu'elles ne demeurent pas en vous ! » Le verbe *sonder* caractérise bien l'étude rabbinique des Écritures : la dissection de la lettre.

Au verset 40, Jean fait bien ressortir la contradiction morale entre les deux choses que l'incrédulité parvient à faire marcher ensemble : étudier les Écritures qui témoignent de Christ *et* ne pas vouloir venir à lui ! Ils cherchent la vie, *et* ils repoussent celui qui l'apporte !

Vous ne voulez pas : on voit bien ici le côté volontaire de l'incrédulité, l'antipathie morale qui en est la cause réelle. D'où provient cette volonté de refus ? Quelle en sera la conséquence ? Jésus va répondre à ces deux questions (v.41-47).

c) La condamnation de l'incrédulité juive (5.41-47)

Dans les versets 41-44, Jésus dévoile la cause de l'antipathie morale qui les éloigne de lui ; et dans les versets 45-47, les conséquences terribles de ce refus de croire.

5.41-44 **Je ne tire pas ma gloire des hommes.** 42 **Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.** 43 **Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez.** 44 **Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?**

Ce texte établit un contraste frappant entre Jésus et ses détracteurs. D'un côté, on voit un Messie qui n'a aucun souci de la bonne opinion des hommes, et de l'autre, des Juifs qui recherchent la considération publique, une réputation intacte d'orthodoxie, un haut renom d'érudition scripturaire et de fidélité aux observances de la Loi (voir la description des pharisiens en Mt 6.1-18 ; 23.1-12). Comment cette opposition de tendances ne mettrait-elle pas obstacle à la naissance de la foi chez ces derniers ?

L'amour de Dieu désigne cette aspiration intime à connaître Dieu. On peut la trouver chez le Juif comme chez le païen. Comparer avec Ro 2.7 : « Ceux qui, par la persévérance à bien faire, cherchent l'honneur, la gloire et l'immortalité ». C'est cette aspiration qui conduit à la foi. Le manque d'aspiration conduit à l'incrédulité. « **En vous** » signifie : pas seulement sur les lèvres, mais dans le cœur.

Le verset 43 décrit le résultat de ce contraste entre la tendance morale de Jésus et celle des Juifs. Ils rejettent le Messie dont toute l'apparition porte le sceau de la dépendance de Dieu, mais ils recevront avec empressement tout faux Messie qui agira par sa propre sagesse et sa propre force, glorifiant l'homme en sa personne. Le verbe au présent « **vient** » indique bien par rapport au « **je suis venu** » l'apparition pseudo-messianique. D'après les synoptiques aussi, Jésus a prédit la venue de pseudo-Christs (Mt 24.5 et parallèles). L'histoire a confirmé cette prophétie. Elle parle de soixante-quatre faux Messies qui sont tous parvenus à se former un parti dans le peuple juif sur cette voie-là.

Comment pouvez-vous croire : cette tendance vicieuse que Jésus reproche à ses auditeurs va même jusqu'à détruire chez eux la faculté, la *possibilité* de croire.

La gloire qui vient de Dieu seul : la gloire qui vient de Dieu et non des hommes.

L'idée de ces versets est la suivante : plus un homme se soucie de la gloire humaine, moins bien il est disposé pour la

foi. Néanmoins, si un homme est pénétré de l'esprit d'amour pour Dieu, esprit qui inspire les livres de Moïse, il devient alors capable de croire et de venir à Jésus.

5.45-47 **Ne pensez pas que moi je vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance.** 46 **Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi.** 47 **Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?**

Après leur avoir dévoilé la *cause* morale de leur incrédulité, Jésus montre à ses auditeurs le *danger* auquel elle les expose, celui d'être condamnés au nom de cette Loi même, sur l'observation de laquelle ils ont fondé leurs espérances de salut.

Celui qui vous accuse, c'est Moïse : Jésus les poursuit ici sur leur propre terrain. Sa parole prend une forme agressive et dramatique. Il transforme leur grand libérateur, Moïse, en accusateur : « Il se trouvera que ce Moïse que vous invoquez contre moi, témoignera *pour* moi *contre* vous ». Quel renversement de toutes leurs notions !

Les Juifs accusaient Jésus d'être hostile à son peuple ; par ces mots, Jésus repousse en même temps leurs accusations.

En qui vous avez mis votre espérance : il est fait allusion ici au zèle pour la Loi, un zèle qui les conduira, pensent-ils, à la gloire messianique.

Le verset 46 montre bien le lien nécessaire entre la foi en Moïse et la foi en Christ.

Le verset 47 montre le lien entre l'incrédulité envers l'un et l'incrédulité envers l'autre. En d'autres termes, tout Juif incrédule s'apprête à rejeter l'Évangile, et tout vrai disciple de Moïse est sur la voie de devenir chrétien. Ces deux versets sont fondés sur ce principe que les deux alliances

sont le développement d'une même pensée fondamentale et possèdent la même substance morale. Accepter ou repousser la révélation du salut à son premier stade, c'est implicitement l'accepter ou la rejeter sous sa forme parfaite. C'est exactement la thèse que développe Paul (Ro 2.6-10 et 26-29).

Ses écrits : ces mots traduisent l'expression grecque : « Il a écrit au sujet de moi ». Jean fait allusion aux promesses patriarcales, aux types du Christ (le serpent d'airain par exemple), aux cérémonies lévitiques, qui étaient *l'ombre des choses à venir* (Col 2.17). Jean pense à la promesse faite en De 18.18 : « Je leur susciterai un prophète tel que toi » ; cette promesse renferme l'envoi de tous les prophètes qui ont suivi Moïse et tout particulièrement l'envoi de Jésus.

B) Le grand témoignage messianique et la crise de la foi en Galilée (6.1-71)

Jésus retourne en Galilée et y restera sept mois, entre la fête de Purim, en mars (chapitre V) et celle des Tabernacles, en octobre (chapitre VII). Pendant cette période, Jésus manquera deux fêtes importantes à Jérusalem, la Pâque et Pentecôte[37] ; l'explication en est donnée en 7.1 : « Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir ». Le conflit en Judée a résulté du miracle et du grand discours rapportés au chapitre V. L'incrédulité en Judée a été violente

[37] Chez les Juifs, cette fête est célébrée en mémoire du jour où Dieu remit à Moïse les tables de la Loi.

et agressive ; en Galilée, elle va naître d'un simple sentiment de déception après une attente surexcitée et ne va produire que l'abandon : on ne tue pas, mais on s'en va pour ne pas revenir (6.66-67). La demi-foi galiléenne devient incrédulité. Dans cette province, où la foi avait paru un instant prendre racine (4.45), l'œuvre messianique échoue. Néanmoins, l'œuvre de Jésus poursuit sa paisible croissance chez quelques-uns. Elle obtient même en ce moment critique le plus magnifique hommage (6.68-69).

1. La multiplication des pains (6.1-15)

6.1,2 Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, de Tibériade. 2 **Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades.**

Ces événements doivent donc se passer quelques semaines après les faits racontés au chapitre V.

Jésus s'en alla : d'après Mc 6.30 et Lu 9.10, les disciples viennent de rejoindre leur Maître après avoir accompli leur première mission, et Jésus désire leur donner du repos et passer quelques moments seuls avec eux. De plus, d'après Mt 14.13, il vient d'apprendre le meurtre de Jean-Baptiste, et sous le coup de cette nouvelle qui lui fait pressentir la proximité de sa propre fin, il a besoin de se recueillir et de préparer ses disciples à cette autre catastrophe.

Mer de Galilée, de Tibériade : si Jean écrivait pour des lecteurs de Galilée, il ne mentionnerait que le terme de « Galilée ». Comme il écrit hors de Galilée pour des Grecs, il rajoute le terme de « Tibériade », cette ville étant fort connue au dehors.

Une grand foule le suivait : il ne s'agit pas d'une

foule venue de Judée pour accompagner Jésus en Galilée. Les verbes à l'imparfait dans ce verset donnent un caractère général au tableau et ne décrivent pas un fait précis.

6.3,4 **Jésus monta sur la montagne, et là il s'assit avec ses disciples.** 4 **Or, la Pâque était proche, la fête des Juifs.**

La montagne : il ne s'agit pas d'une montagne particulière, mais d'une contrée montagneuse en opposition à la plaine du littoral. Jésus cherche un lieu solitaire pour s'entretenir avec ses disciples. Jean ne dit pas combien de temps vont durer ces entretiens.

Or, la Pâque était proche : pourquoi cette notice chronologique mentionnée ici ? Elle sert à expliquer l'attitude de Jésus envers la foule. Ne pouvant aller à Jérusalem (7.1), Jésus, en voyant accourir la foule vers lui au désert, reconnaît dans cette circonstance inattendue un signal du Père. Il met cette affluence en rapport avec la fête qui va se célébrer à Jérusalem et il se dit peut-être : « Nous aurons aussi notre Pâque » ! C'est là la pensée qui met dans son vrai jour le miracle suivant, comme le disent les discours qui s'y rattachent. Car Jésus s'y représente comme celui dont la chair et le sang sont destinés à faire vivre les croyants, ce qui rappelle sans doute l'immolation et le manger de l'agneau pascal.

6.5-7 **Ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, Jésus dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ?** 6 **Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire.** 7 **Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.**

Jésus a prévu de se retirer seul avec ses disciples. La venue de cette foule ne le contrarie pas et doit même le réjouir, d'où cet empressement à la nourrir.

Chez Jean, c'est Jésus qui se soucie de nourrir la foule ; chez les synoptiques, ce sont les disciples qui s'inquiètent pour cette foule et engagent Jésus à la congédier. Probablement, le besoin de vivres préoccupe en même temps Jésus et les disciples, à mesure qu'ils voient le soir approcher. Mais Jésus a déjà pris sa résolution (v.6). La pensée de ce qu'il va faire s'est formée au cours du travail de cette journée. Les synoptiques ont vu le point de vue des disciples, Jean a lu dans le cœur du Maître.

Jésus dit à Philippe : où achèterons-nous ? Pourquoi Jésus s'adresse-t-il à Philippe ? Ce n'est pas lui qui tient la bourse ; selon 13.29, c'est Judas qui est responsable des achats. Le ton enjoué de la question de Jésus peut faire supposer chez ce disciple une certaine naïveté. Jésus lui propose un problème insoluble par les ressources naturelles ; et Philippe répond avec une simplicité naïve.

Il disait cela pour l'éprouver : Jésus veut voir si, dans cette situation, Philippe saurait trouver le mot de la foi. Le disciple fait sagement son calcul. C'est le bon sens, et non la foi, qui répond par sa bouche.

6.8,9 Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : 9 **Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?**

André tombe également dans le « piège » tendu à son condisciple, et c'est sans doute avec une malicieuse gaîté que l'évangéliste se plaît à rapporter *in extenso* leurs paroles, qui contrastent si fort avec le magnifique déploiement de puissance qui se prépare.

Le **pain d'orge** est le pain des classes pauvres.

6.10 Jésus dit : Faites-les asseoir. Il y avait dans ce lieu beaucoup d'herbe. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes.

Les plateaux montagneux qui s'élèvent derrière l'emplacement de Bethsaïda Julias étalent leur verdure printanière. Le banquet est prêt. « **Faites-les asseoir** » dit Jésus aux disciples.

Cinq mille hommes : seuls les hommes sont comptés. Les femmes et les enfants se tiennent toujours, en Orient, à une distance respectueuse du chef de famille et de ses convives.

6.11 Jésus prit les pains, rendit grâces, et les distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons, autant qu'ils en voulurent.

C'est ici le moment solennel. Jésus prend au milieu de cette foule la position du père de famille, comme dans un repas ordinaire et particulièrement dans celui de la Pâque. Il **rend grâces**, comme le fait le père entouré des siens, pour les bienfaits de Dieu dans la nature et dans l'alliance. Cette prière semble impressionner la foule et les disciples : ils ont le sentiment que c'est cette prière qui a fait agir la puissance divine et produit le miracle (voir v.23). Après la prière, Jésus **distribue** les mets, comme fait le père lors du repas pascal.

Autant qu'ils en voulurent : ces mots font opposition à la parole d'André : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de gens » ?

6.12,13 Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. 13 **Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui restèrent des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé.**

Ramassez les morceaux : on ne vilipende pas un bien ainsi obtenu !
Les **douze paniers** sont probablement des paniers de voyage appartenant aux disciples, ou à d'autres personnes de la foule.

Note sur ce miracle

Ce miracle se retrouve dans les quatre Évangiles. Plusieurs détails se retrouvent dans les quatre récits : la foule qui suit Jésus au désert, les cinq pains et les deux poissons, les cinq mille hommes, les douze paniers, et surtout le moment solennel de l'action de grâces. D'autres éléments ne sont pas rapportés de la même manière dans les quatre Évangiles. Jean relève le rôle de Philippe, d'André, du petit garçon, la qualité du pain (d'orge) et nous fait pénétrer le plus profondément dans le sentiment de Jésus et dans le vrai esprit de la scène.

6.14,15 Ces gens, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. 15 **Et Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau sur la montagne, lui seul.**

Ici commence la crise dont nous allons voir le développement jusqu'à la fin du chapitre.

Ayant vu le miracle que Jésus avait fait : Jésus a

accueilli la foule les bras ouverts. En donnant ainsi de son pain, il a figuré ce don *de lui-même* qu'il vient faire à l'Humanité. Mais les Galiléens, au lieu de s'élever à l'espérance et au désir d'un tel banquet spirituel, se préoccupent uniquement du miracle matériel. Dans leur exaltation, ils y voient déjà l'inauguration d'un royaume messianique tel qu'ils se le figurent. Une telle réaction confirme bien la nature surnaturelle du miracle que Jésus vient d'accomplir.

Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde : au début du ministère de Jésus (1.21, 25), la foule croyait le reconnaître comme un prophète distinct du Messie ; ici, elle l'envisage comme pouvant être le Messie lui-même. Elle se figure probablement qu'une fois acclamé par le peuple, Jésus deviendrait le Messie. Les mots utilisés ici font allusion à la prophétie de De 18.18 : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai ».

Sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi : ce complot suppose chez les troupes le paroxysme de l'enthousiasme. Leur intention est d'enlever Jésus, même malgré lui, afin d'aller le couronner à Jérusalem.

Jean ne dit pas comment Jésus en a eu connaissance. A-t-il discuté avec des gens ? A-t-il été divinement averti ?

Jésus se retira… seul : la tâche de Jésus est difficile. S'il repart immédiatement avec ses disciples, l'émeute risque de se propager en Galilée. S'il demeure avec ses disciples, ceux-ci peuvent être atteints par la contagion de cet enthousiasme charnel qui ne rencontre que trop de sympathie dans leurs cœurs. On peut même se demander si Judas ne dirige pas en douce le complot (v.70, 71).

Jésus se hâte donc d'envoyer ses disciples de l'autre côté de la mer, afin de rompre toute solidarité entre eux et la foule. Matthieu (14.22) et Marc (6.45) disent même que Jésus *contraint* ses disciples à s'embarquer. Jésus apaise la foule et la congédie. Ensuite, le texte dit que Jésus se retire

de nouveau sur la montagne. Cela signifie que le repas a dû vraisemblablement se faire près du rivage. Maintenant, Jésus retourne sur la hauteur où il s'était rendu avec ses disciples.

2. Jésus marche sur les eaux (6.16-21)

6.16-18 **Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.** 17 **Étant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à Capernaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints.** 18 **Il soufflait un grand vent, et la mer était agitée.**

Quand le soir fut venu : l'ordre de Jésus était clair, mais les disciples hésitent. Ils attendent jusqu'à la dernière lueur du jour pour exécuter l'ordre de leur Maître.

Jésus ne les avait pas encore rejoints : ces mots semblent dire que les disciples attendent Jésus, comme si celui-ci avait l'intention de les rejoindre. Cela semble contredire l'ordre de partir que Jésus leur a donné. Cependant, il se peut que Jésus leur ait proposé un rendez-vous sur quelque point de la côte, à l'embouchure du Jourdain par exemple, un endroit accessible à pied, par la rive septentrionale du lac.

Jean réunit ici trois motifs d'angoisse qui pèsent sur les disciples : la nuit qui les empêche de se diriger sur l'eau, l'absence de Jésus et la violence de l'ouragan :

6.19-21 **Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur.** 20 **Mais Jésus leur dit : C'est moi ; n'ayez pas peur !** 21 **Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient.**

Les disciples ont ramé 25 ou 30 stades[38]. Selon Josèphe, le lac de Génésareth a 40 stades dans sa plus grande largeur.

C'est moi ; n'ayez pas peur : la parole de Jésus doit avoir fait sur les disciples une impression profonde, car elle est rapportée de manière identique par Matthieu et Marc. Les mots « c'est moi » traduisent les mots grecs « moi je suis ».

Le verset 21 est en contradiction avec Matthieu et Marc, d'après lesquels Jésus entre réellement dans la barque. Les mots « **ils voulaient** » semblent en effet impliquer que Jésus n'est pas entré dans la barque. La relation étroite entre ce miracle et la multiplication des pains dans les trois Évangiles, ainsi que l'analogie des récits ne permettent pas de penser que Jean décrit ici un autre événement.

Le *Sinaïticus* lit *« vinrent »* au lieu de *« voulaient »*, ce qui résout la contradiction. Mais il s'agit trop d'une correction pour mériter confiance. Il vaut mieux traduire ainsi : « Au moment où ils s'empressaient de l'accueillir, la barque aborda ». Il est peu vraisemblable que Jésus se soit assis dans la barque et que les disciples aient continué à ramer pour atteindre le rivage. Jésus a manifesté sa toute puissance et fait aborder aussitôt la barque, en surpassant les lois de la nature, comme il venait de le faire en marchant sur les eaux. Le mot « **aussitôt** *»,* comparé avec la distance de dix à quinze stades (trente à quarante cinq minutes de navigation) qui les séparaient encore du rivage favorise cette interprétation. Jean ne dit pas si Jésus est effectivement monté dans la barque ou non.

Par ce miracle, Jésus montre sa réelle souveraineté ; et il l'oppose à la royauté politique que l'Israël charnel prétendait lui imposer. Il se donne aux siens comme celui qui règne sur un plus vaste domaine, sur toutes les forces de la nature, et

---

[38] Un stade correspondant à une distance d'environ 185 mètres, les disciples ont donc ramé environ 4.5 à 5.5 kilomètres.

qui peut s'affranchir lui-même et les affranchir un jour du poids de ce corps mortel.

La multiplication des pains a été le prélude de l'offrande qu'il fera de sa chair pour la nourriture du monde ; cette nuit terrible d'obscurité, de tempête et de séparation a été un avant-goût pour les disciples d'une séparation prochaine plus douloureuse. Le retour triomphant de Jésus sur les eaux préfigure sa résurrection par laquelle il leur sera rendu et cette ascension triomphante à laquelle il associera un jour l'Église elle-même, lorsqu'il l'emmènera jusqu'aux lieux célestes.

3. Discours de Jésus : le pain de vie, sa chair et son sang (6.22-65)

6.22-24 La foule qui était restée de l'autre côté de la mer avait remarqué qu'il ne se trouvait là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas monté dans cette barque avec ses disciples, mais qu'ils étaient partis seuls. 23 **Le lendemain, comme d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces,** 24 **les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus ni ses disciples n'étaient là, montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm à la recherche de Jésus.**

Le fanatisme de la foule a obligé Jésus à séparer d'elle ses disciples et à se séparer lui-même d'avec elle. Toujours dans le même esprit, la foule se met à chercher Jésus. Les versets 22-24 ont pour but de faire ressortir cette idée.

Il est évident que des cinq mille hommes dénombrés au verset 10, seuls les plus tenaces sont restés. Ils remarquent

que seuls les disciples sont partis ; ce qui signifie que Jésus doit être resté sur cette rive du lac. Mais voyant, le lendemain, que Jésus n'est pas là, ils profitent des barques arrivées de Tibériade pour traverser le lac et chercher Jésus de l'autre côté. Pourquoi ces barques sont-elles arrivées de Tibériade ? Il se peut que les gens de cette ville aient eu connaissance du rassemblement autour de Jésus.

L'idée qui va dominer dans les discours suivants est la même que celle du chapitre V, celle de *vie*. Mais il y a toutefois une différence entre ces enseignements. Dans la guérison de l'impotent, au chapitre V, c'est Jésus qui a agi et le malade a été réceptif. Dans le repas du chapitre VI, l'aliment a été simplement offert et pour que la foule se nourrisse, il a fallu qu'elle agisse pour se l'assimiler. Voilà pourquoi dans le discours du chapitre V, c'est la *personne de Jésus* qui ressort, tandis que dans les entretiens du chapitre VI, c'est plutôt l'idée de la *foi* qui domine.

6.25,26 Et l'ayant trouvé au-delà de la mer, ils lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici ? 26 **Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés.**

Jésus ne répond pas à la question de ses interlocuteurs, mais au sentiment qui la dicte. Il dévoile à ces Juifs ce qu'il y a de faux et de charnel dans leur manière de le rechercher. Comme c'est là une révélation de leurs sentiments intimes, dont eux-mêmes ne se rendent pas compte, il emploie l'affirmation énergique **amen, amen,** traduite ici par *en vérité, en vérité.*

À la fausse et vaine recherche de sa personne, qui n'a

en vue que la satisfaction de l'homme terrestre (v.26), Jésus oppose la recherche salutaire qui tend au rassasiement de l'homme spirituel (v.27). Ses miracles sont les signes visibles des biens du salut qu'il apporte à l'Humanité. Il ne faudrait donc pas en rester au soulagement matériel qu'ils procurent, mais aller plus loin et s'élever par leur moyen au désir des dons supérieurs dont ils sont le gage et l'image. L'important est de croire avant tout en celui que Dieu signale au monde en lui donnant de faire de pareilles œuvres.

Le mot grec *semeion* est traduit ici par **miracles** ; il serait préférable de le traduire par *signes*. Un commentateur dit ceci : « Au lieu de voir dans le pain le signe, ils n'ont vu dans le signe que le pain ». Ces signes se rapportent non aux deux miracles rapportés dans la première partie du chapitre, mais plutôt aux miracles en général, qui n'ont pas été mieux compris par les foules que celui de la multiplication des pains.

Parce que vous avez été rassasiés : ces mots trahissent un certain dégoût chez Jésus. Quelle différence entre ce peuple qui arrive avec ses grossières aspirations charnelles, ses appétits terrestres, et l'Israël spirituel que l'Ancien Testament était destiné à préparer, celui qui s'écrie : « Mon âme a soif de toi, ô Dieu vivant » !

6.27 Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau.

Travaillez : voici *vraiment* comment Jésus voudrait être recherché. La foule a reçu, la veille, un repas qui les a nourris pour le jour même. Ce pain, tout miraculeux qu'il était, n'a été qu'un aliment périssable. À quoi leur servirait le renouvellement aujourd'hui d'un pareil don ? À cet aliment

passager, Jésus oppose la nourriture spirituelle que lui seul peut leur donner. Les pains multipliés n'ont été qu'un avant-goût de cet aliment d'une nature supérieure que Jésus apporte au monde. Le verbe *travailler* signifie ici : *acquérir par son travail*. Il ne s'agit pas de créer cet aliment, mais bien de se rendre apte à le recevoir, en croyant à l'envoyé divin qui l'apporte. Le travail humain reste vain sans le *don* divin, de même que le don divin reste inefficace sans le travail intérieur par lequel l'homme se l'approprie.

Pour la vie éternelle : désigne soit *l'effet* produit immédiatement, soit le terme final (*jusqu'à…*). Voir 4.14.

Le Fils de l'homme : ce nom est déjà en rapport avec la pensée, développée plus tard, que Jésus est *lui-même* cet aliment céleste ; car s'il s'est mis à la portée de la foi, c'est en vertu de l'incarnation (v.33, 38, 50, 58).

Marqué de son sceau : Jésus est *scellé*, c'est-à-dire personnellement signalé au monde par ses miracles en général, et plus particulièrement par celui de la veille, comme celui qui apporte ici-bas ce pain vivifiant et qui le donne. Voilà l'explication, présentée par Jésus lui-même, du mot *signes*. Ses miracles sont les *signes* authentiques du salut qu'il vient apporter.

Jésus est marqué par **Dieu, le Père**, qui est possesseur de l'autorité suprême et qui a seul le pouvoir et le droit de délivrer de pareils certificats.

6.28,29 Ils lui dirent : Que devons-nous faire, pour faire les œuvres de Dieu ? 29 **Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.**

V.28 : en posant une telle question, les Juifs montrent qu'ils ont une vision légale du travail que Jésus leur demande. Ils voient dans ces **œuvres** à faire un travail dont l'aliment miraculeux doit être le salaire.

L'œuvre de Dieu : Jésus entre à son tour dans cette idée d'œuvres à faire ; seulement il les réduit toutes à une seule : *l'œuvre*, en opposition *aux œuvres*. Cette œuvre est la foi en lui. En d'autres termes, le don de Dieu doit être simplement accepté, et non mérité. La foi en celui que Dieu envoie pour communiquer ce don est la condition unique pour le recevoir. Ici, **Dieu** n'est pas l'auteur de l'œuvre, mais celui en vue de qui elle est faite : il s'agit de l'œuvre que Dieu *demande*.

Cette réponse de Jésus est un trait d'union entre l'enseignement de Paul sur la foi et celui de Jacques. La *foi* est réellement une œuvre, l'*œuvre* suprême, car par elle l'homme se donne, et l'être libre ne peut rien *faire* de plus grand que de se donner. C'est dans ce sens que Jacques oppose *l'œuvre* à une foi qui ne serait qu'une morte croyance intellectuelle ; comme c'est dans un sens analogue que Paul oppose la *foi* aux œuvres de pure observance. La foi vivante de Paul est au fond l'œuvre vivante de Jacques, selon cette formule souveraine de Jésus : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez ».

Jésus a abordé la question du travail humain qui conduit à la possession du don céleste. Il va répondre à la question sur le *chemin* pour parvenir à la foi :

6.30,31 Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Que fais-tu ? 31 **Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : Il leur donna le pain du ciel à manger.**

Quel miracle fais-tu donc ? Curieuse question de la part de gens qui ont assisté la veille à une multiplication des pains ! Certains commentateurs y voient la preuve de l'inauthenticité de ce miracle ; d'autres estiment que cet entretien n'est pas à la bonne place ; pour d'autres encore, les auditeurs de Jésus opposent le pain tout ordinaire que Jésus

leur a donné à cette manne, tombant *du ciel* chaque matin, que Moïse donnait à leurs pères ; ils jugent ainsi ce dernier miracle supérieur au premier.

Il faut y voir autre chose : Les gens sont mécontents à la suite du refus absolu de Jésus de consentir à la grande démonstration messianique qu'ils avaient projetée. Et, chose étrange, tout en refusant d'être proclamé Roi et Messie, Jésus prétend encore être reconnu comme l'envoyé suprême de Dieu ; reconnu comme l'objet de la foi, d'une foi qui dispense de toutes les œuvres prescrites par la Loi ; reconnu comme celui qui apporte du ciel une vie impérissable aux hommes. Le miracle opéré la veille était-il au niveau de ces prétentions-là ? Non, il n'élevait pas même Jésus à la hauteur de Moïse, au-dessus duquel il semblait pourtant se placer en s'arrogeant un semblable rôle ! La question des Juifs n'est donc pas totalement infondée ; elle fait ressortir le contraste entre le miracle de la veille et le déploiement de puissance magnifique dont Moïse a été l'instrument auprès de tout le peuple pendant quarante ans.

Le verset 31 cite Ps 78.24. Voir Ex 16.4, 15. L'expression « **du ciel** » montre bien que les Juifs pensent à *l'origine* miraculeuse du don divin, tandis que Jésus pense surtout au *don* lui-même :

6.32,33 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ; 33 **car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.**

Les Juifs veulent un aliment non seulement d'origine miraculeuse, mais aussi de substance matérielle comme la manne. Jésus leur montre l'opposition entre leur pensée et la sienne. La formule « amen, amen » fait pressentir ce contraste.

Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel : le don de la manne était certes miraculeux, mais il était matériel de nature. Les mots « du ciel » se rapportent au « pain » et non au verbe « a donné ».

Mon Père vous donne le vrai pain du ciel : c'est en la personne de Jésus que le Père leur fait ce don, et ce don n'est pas de nature matérielle, il est de nature spirituelle, divine. « Le pain que donne Dieu lui-même (v.32) est le seul qui descende vraiment du ciel et qui puisse donner la vie… ». Jésus oppose ainsi le vrai ciel, c'est-à-dire la vie glorieuse de Dieu, au ciel local d'où descendait la manne dans l'opinion de ses auditeurs.

Qui donne la vie au monde : les Juifs se glorifiaient de ce grand miracle national, celui du don de la manne. La grandeur du don céleste, tel que Jésus le présente ici, ne permet plus une destination nationale et particulariste. À mesure que Jésus voit le peuple refuser de le suivre dans la sphère spirituelle où il veut l'élever, il est amené à tourner ses regards vers l'Humanité pour laquelle il est venu.

6.34,35 Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours ce pain. 35 **Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.**

Les Juifs envisagent encore le pain céleste comme un aliment merveilleux, mais matériel. Ils se déclarent prêts à suivre Jésus, s'il veut bien leur procurer cet aliment, et cela tous les jours.

Donne-nous toujours ce pain : le *toujours* fait allusion sans doute au don de la manne qui se renouvelait tous les matins. *Ce pain* : cet aliment bien supérieur à la manne elle-même. C'est ici le faîte de leur exaltation charnelle.

Je suis le pain de vie : voici le moment où Jésus rompt avec ses auditeurs. « Ce que vous demandez est accompli ; ce pain, c'est moi-même. Il ne reste plus qu'à s'en nourrir ; et le moyen pour cela, c'est simplement de venir à moi avec une âme qui ait faim et soif de salut ».

Le *pain de vie* peut signifier le pain qui communique la vie ; mais peut-être la relation entre ces deux notions de pain et de vie est-elle plus étroite encore. La vraie vie, qui est en Dieu lui-même, *la vie éternelle qui était au commencement avec le Père* (1Jn 1.2), s'est incarnée en cet être visible ; elle est devenue en lui saisissable, tangible.

Celui qui vient à moi n'aura jamais faim : pour être vivifié par cet aliment, il faut tout d'abord *venir* à Christ. Le mot *jamais* est la réponse au *toujours* du verset 34.

Celui qui croit en moi n'aura jamais soif : il faut également *croire*. *Venir* et *croire* ne sont pas synonymes et montrent une gradation dans la relation avec Jésus.

L'image de *boire* ne convient pas proprement au contexte ; elle est ajoutée à celle de *manger*, peut-être parce que Jésus pense au repas de la Pâque. Ces deux expressions prendront dans la suite du discours un sens toujours plus distinct (v.53-57).

6.36 Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez point.

Je vous l'ai dit : Jésus se cite ici lui-même, comme il cite souvent l'Ancien Testament, selon l'esprit plutôt que d'après la lettre. À l'arrivée de ces gens, il leur a dit : « *Vous avez vu des signes,* et cependant vous ne me cherchez que pour le renouvellement du rassasiement matériel, et non en vue de moi-même ». Jésus répète ici ce même reproche sous une forme un peu différente. Au lieu de « *Vous avez vu des signes* », Jésus dit : « *Vous m'avez vu,* et vous ne me cherchez qu'en vue de la chair et non pour rassasier votre âme ».

Vous m'avez vu : les Juifs ont demandé de *voir* pour croire (v.30). Mais cette condition est dès longtemps remplie : *ils ont vu* dans toute sa grandeur et sa bonté, autant que cela est nécessaire pour croire ; et cependant, l'effet ne se produit pas : *«* **Vous ne croyez point** *»*. Ils croient assez pour demander le pain miraculeux, mais pas suffisamment pour voir Jésus comme le pain céleste. Cela prouve qu'ils sont encore étrangers aux besoins spirituels qui pourraient les conduire à lui et à l'œuvre qu'il vient accomplir ici-bas. Voilà ce que Jésus conclut de cette demande « Donne-nous », alors qu'ils le possèdent déjà ! Cette prière montre qu'ils refusent de croire en lui et de le considérer comme vrai don de Dieu.

Jésus a offert lors de la multiplication des pains une grande fête, une Pâque miraculeuse, pour offrir à ce peuple la *vie* et lui ouvrir le ciel. En face de cet insuccès, qui est pour lui le prélude de la grande catastrophe nationale, celle du rejet du Messie, Jésus se recueille puis il reprend : « Vous avez beau de pas croire ! Mon œuvre ne reste pas moins celle du Père ; et elle s'accomplira sans vous, puisqu'il le faut ». Jésus a été fidèle en toutes choses à son Père ; la responsabilité de cet échec retombe sur ceux qui le rejettent. Il leur adresse un dernier appel :

6.37,38 Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi ; 38 **car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.**

Tous ceux que le Père me donne : Jésus oppose tous les croyants de tous les temps à ces hommes auxquels il vient de dire : « Vous ne croyez pas » ! « Tous ceux » est neutre dans le grec (*tout ce que…*) et dépend d'une action du Père désignée ici par le verbe *donner,* puis plus tard par celui

d'enseigner et d'attirer (v.44-45). Le premier de ces verbes ne se rapporte pas plus que les autres à un décret éternel d'élection. Jésus parle ici d'une action divine exercée dans le cœur des croyants, au moment où ils se donnent à lui. Cette action est opposée non à la liberté humaine, mais à un attrait purement charnel, à ces grossières aspirations messianiques qui ont ramené le matin même ces foules à Jésus (v.26). L'action préparatoire du Père produit une vraie faim et une vraie soif de justice (Mt 5.6).

Viendront à moi : tout ceux que le Père lui donne non seulement s'achemineront vers lui et croiront, mais ils *parviendront* au but. Il ne leur arrivera pas, comme à ses auditeurs actuels, de faire naufrage en route.

Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi : chaque fois que Jésus voit venir à lui une âme qui le cherche sincèrement, il la reçoit comme un don de Dieu, et son succès auprès d'elle est certain.

« Celui qui vient à moi » répond à « tous ceux que le Père me donne » ; ce sont les deux côtés, divin et humain, de la préparation intérieure au salut. « Viendront à moi » répond à « Je ne mettrai pas dehors » ; c'est l'accomplissement du salut lui-même sous le rapport positif et négatif. Jésus paraît faire allusion par ce dernier terme (*mettre dehors*) à la manière sévère dont il a reçu cette foule si empressée à venir à lui et l'a repoussée avec une sorte de dureté (v.26, 36). Il n'a ainsi reçu ces gens que parce qu'il ne les a point reconnus comme des *dons du Père* ; car jamais aucun cœur travaillé par des besoins spirituels et venant à lui sous cette divine impulsion ne sera repoussé par lui.

Je suis descendu du ciel pour faire… la volonté de celui qui m'a envoyé : cette dépendance complète où Jésus s'est mis par rapport au Père, en venant ici-bas, justifie la certitude de cet accueil plein d'amour promis aux croyants. Ayant renoncé d'avance à toute œuvre propre, il ne peut qu'accueillir quiconque s'approche de lui, marqué du sceau

du Père. Si Jésus faisait une œuvre propre, distincte de celle de son Père, son accueil ou son refus seraient déterminés, au moins en partie, par des sympathies ou des répugnances personnelles, et ne coïncideraient pas absolument avec la préparation due au travail de Dieu dans les âmes. Mais, comme il n'en est rien et qu'il n'a de volonté que pour s'approprier à chaque instant celle du Père, il en résulte de là que quiconque lui arrive comme un recommandé du Père est sûr d'être accueilli de lui.

En disant : « Je suis descendu du ciel… », Jésus affirme clairement sa préexistence.

6,39 Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.

Que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné : la volonté du Père n'est pas seulement que Jésus accueille, mais encore qu'il *garde* ceux qu'il lui donne. Il est chargé par Dieu de les conduire jusqu'au terme glorieux du salut, et même de les retirer de la mort.

Le verbe « a donné » nous transporte à un moment plus avancé que le verset 37 (*donne*). Le don est maintenant *réalisé* par la foi de l'homme, d'une part, et par l'accueil de Jésus, d'autre part.

Mais que je le ressuscite au dernier jour : accueillir, garder : le but n'est pas encore atteint ! Jésus doit aussi empêcher le croyant de retomber dans l'état de péché qui le perdrait de nouveau, puis l'affranchir au dernier jour de la mort physique, afin de le présenter glorieux aux regards du Père. Nous retrouvons ici la double activité que Jésus a décrite en 5.21-29 : la communication de la vie spirituelle et par là le don de la résurrection du corps, qui seul épuise le sens de l'expression : *pain de vie*.

En parlant du *dernier jour*, Jésus pense à l'heure solennelle où tous les morts, couchés dans les tombeaux, entendront sa voix et ressusciteront corporellement. Il est incontestable que la résurrection corporelle est présentée dans ce passage, aussi bien que dans le discours du chapitre V, comme le couronnement nécessaire de l'œuvre spirituelle accomplie par le Christ dans l'Humanité. Sur ce point, Jean est d'accord avec les synoptiques et Paul (1 Co 15).

6.40 La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

Ce verset confirme et complète la pensée du verset 39. Il fait ressortir l'acte subjectif de l'homme qui contemple et croit. C'est l'antithèse intentionnelle du verset 36 : « Vous m'avez vu, et vous ne croyez pas ». Le mandat que le Père a donné à Jésus n'est pas de sauver indistinctement tous les hommes, mais de s'offrir à la vue de tous, et là où la vue devient contemplation et la contemplation foi, de sauver[39]. Le verbe grec, traduit ici par *voir*, serait mieux traduit par *contempler* ; il indique un acte plus réfléchi que le simple *voir* du verset 36. Celui-là seul *contemple* qui a été assez frappé par la simple vue pour s'arrêter avec émotion en face de l'objet.

N'est-ce pas à ce signe, la foi, que Jésus reconnaît ceux qu'il peut accueillir et sauver ? Lu 5.20 : « Voyant leur foi, il

---

[39] Ce texte reprend l'idée contenue dans le prologue (Jn 1.11-13) : La lumière éclaire tout homme (1.9) ; certains ne la reçoivent pas (1.11), d'autres la reçoivent (1.12). À ceux-ci est donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. C'est une nouvelle naissance, qui vient d'en haut, de l'Esprit (Jn 3.5-6). Tout ce travail divin s'opère chez l'homme qui a fait un *choix librement consenti*, le choix de chercher Dieu. Lorsque Dieu voit cette disposition de cœur, il attire cet homme pour l'amener à Jésus, et il lui donne le moyen de croire.

dit : homme, tes péchés te sont pardonnés ». Il ne connaît lui-même ni les individus, ni le nombre des personnes dont se composera le *don* total que lui fait le Père. Dieu lui a donné ce seul mot d'ordre : *quiconque croit*.

C'est un sérieux reproche pour ses auditeurs : eux, ils ont vu, et ils n'ont pas cru. Ceux-ci, bien loin d'accepter ce reproche, cherchent à le lui renvoyer :

6.41,42 Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain qui est descendu du ciel. 42 **Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?**

Les Juifs n'arrivent pas à reconnaître un être céleste incarné dans celui dont ils connaissent parfaitement la filiation humaine, mais ignorent la naissance miraculeuse. Tout d'abord, celle-ci a eu lieu il y a trente ans et, de plus, en dehors de Galilée. D'autre part, ce ne sont pas les parents de Jésus, ni Jésus lui-même, qui vont y faire allusion en public. L'origine miraculeuse de Jésus n'est pas un moyen de produire la foi ; elle ne peut être acceptée que par le cœur déjà croyant.

Au lieu de descendre sur le terrain de ses interlocuteurs, Jésus demeure dans la sphère morale et découvre aux Galiléens, comme il l'a fait aux habitants de Jérusalem (chapitre V), la véritable cause de leur incrédulité :

6.43,44 Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous. 44 **Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour.**

L'idée du verset est la suivante : « Arrêtez ces murmures ! Ce n'est pas ma parole qui est absurde ; c'est vous qui êtes incapables de la comprendre, et tous vos « *comment* » ne serviront à rien, tant que vous resterez dans cet état moral ».

Leur véritable problème est le suivant : il leur manque l'attrait spirituel qui résulte de l'enseignement intérieur de Dieu. C'est ce que faisaient entendre les versets 37-40.

Nul de peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire : *nul* est ici l'antithèse de *tous* du verset 37. Là, Jésus disait : « Quiconque m'est donné, arrivera certainement » ; ici, « Nul qui n'est attiré par le Père ne réussira à comprendre et à croire ». Cette seconde déclaration est une application directe aux auditeurs.

L'*attrait* du Père désigne le même fait que le *don* (v.37), mais ce terme sert à en expliquer le mode. Le don d'une âme à Christ se produit au moyen d'un attrait intime qui s'exerce sur elle. Nous verrons au verset 45 que cet attrait n'est pas un instinct aveugle, comme les penchants naturels, mais qu'il est lumineux de nature, comme Dieu même de qui il procède ; c'est un *enseignement*. Cet enseignement aurait dû s'opérer par les *écrits de Moïse* pris au sérieux (5.46-47), par la *Parole de Dieu* reçue intérieurement (5.38). En effet, la Loi, d'une part, en faisant sentir au Juif l'imperfection de son obéissance et l'opposition entre ses dispositions et la volonté divine, et la prophétie, d'autre part, en excitant l'attente de celui qui devait remédier au mal, faisaient d'avance de Jésus un être connu et désiré. Et vers lui un attrait profond ne pouvait manquer de porter toute âme sincère dès qu'il apparaîtrait.

Il faut remarquer la corrélation entre le sujet (*le Père qui m'a envoyé*) et le verbe (*attire*) : le Dieu qui envoie Jésus pour les âmes, attire d'autre part les âmes à Jésus. Les deux œuvres divines, extérieures et intérieures, se répondent et se complètent. Le moment bienheureux où elles coïncident dans le cœur et où la volonté est ainsi gagnée est celui du *don* de la part de Dieu, et de la *foi* de la part de l'homme.

Je le ressusciterai au dernier jour : l'initiative du salut appartient au Père, l'*achèvement* est la tâche du Fils. Le Père attire et donne ; le Fils reçoit et garde, et cela jusqu'au couronnement glorieux, la résurrection finale. Entre ces deux points extrêmes est compris tout le développement du salut.

6.45,46 Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ainsi quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi. 46 **C'est que nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père.**

Jésus trouve bon après coup de citer l'Ancien Testament, comme autorité reconnue du peuple. Si déjà il se trouve dans la synagogue (v.59), il peut avoir en mains le rouleau contenant les prophéties d'Ésaïe et lire ce passage même (Es 54.13).

Dans les prophètes : dans le rouleau contenant les livres des prophètes. On peut le comprendre autrement : Jésus pense, et cela semble plus vraisemblable, à tous les prophètes qui se lèvent en chœur pour attester la même vérité. Comparer avec Jé 31.33-34 ; Joë 2.28 et suivants.

Ils seront tous enseignés de Dieu : Ésaïe déclare que la communauté messianique tout entière se composera d'*enseignés de Dieu*, d'où il résulte qu'il n'y a que les hommes qui sont à l'école intérieure de Dieu qui pourront se donner vraiment au Messie.

Ainsi quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi : on comprend généralement ces mots ainsi : « Tout homme qui, *après avoir entendu* l'enseignement, consent à l'*accueillir* intérieurement, vient à moi ». Dans ce sens, l'enseignement serait donné à tous les hommes, objets de la grâce prévenante de Dieu, mais ne serait pas accepté par tous. Chacun est en effet libre de son choix. Le mot « **quiconque** » aurait un sens plus restreint que le « **tous** » mentionné juste avant. Il semble cependant

plus logique de suivre l'idée d'Ésaïe : chez ce dernier, le mot *tous* ne désigne pas tous les hommes mais uniquement les membres de la communauté *messianique,* tout comme le mot *quiconque* dans la bouche de Jésus. Le sens est celui-ci : « Comme Ésaïe l'a déclaré, tous ceux qui croient en moi doivent être des *enseignés* du Père ; et de ceux-là, il ne m'en manquera pas un seul ». Le « *quiconque* » ne fait qu'individualiser la notion du « *tous* ».

Jésus n'oppose pas ici l'enseignement donné et l'enseignement reçu ; car il s'agit d'un enseignement intérieur s'opérant dès l'abord dans le cœur. Si les Juifs ne croient pas, c'est que cet enseignement divin ne s'est pas produit pour eux. Ils arrivent à Jésus, non en élèves de Dieu, mais en esclaves de la chair. Ils possédaient les moyens de faire mieux ; de là leur culpabilité.

C'est que nul n'a vu le Père : littéralement : « Non que quelqu'un a vu le Père ». La locution « non que » annonce une restriction ; et celle-ci ne peut porter que sur le terme d'*enseignement* (v.45). La notion d'enseigner paraît supposer un contact direct entre le disciple et le maître. Or nul autre que Jésus n'a possédé et ne possède le privilège du contact immédiat avec Dieu par la vue. Tous peuvent bien *entendre*, mais lui seul *a vu*. Et c'est pourquoi l'enseignement divin dont il vient de parler n'est que préparatoire : il est destiné non à remplacer le sien, mais à conduire à lui, le seul qui ait vu et puisse par conséquent révéler Dieu parfaitement (17.3). Comparer Mt 11.27. Cette parole est certainement une de celles dans lesquelles Jean a puisé les idées fondamentales de son prologue (comparer 1.1, 14, 18).

Sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père : la vue du Père attribuée ici à Jésus procède-t-elle de son état divin avant l'incarnation, comme le pensent la plupart des commentateurs ? Non ! Jésus parle ici de sa connaissance de Dieu acquise en tant qu'homme, par la communication sans mesure de l'Esprit Saint. En Jn 14.10, Jésus explique cette

connaissance par la communion dans laquelle il vit ici-bas avec le Père. Seulement, il ne faut pas oublier que l'intimité unique de cette relation paternelle et filiale repose sur la relation éternelle de Jésus avec le Père (comparer 17.24 : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde »). C'est *parce que* ce fils de l'homme est le bien-aimé éternel du Père que Dieu se communique complètement à lui.

Jésus veut faire comprendre ceci : l'enseignement divin conduit au Fils, puis le Fils à son tour conduit au Père : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi » (14.6).

6.47-51 **En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.** 48 **Je suis le pain de vie.** 49 **Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.** 50 **C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.** 51 **Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.**

Le ton de Jésus s'élève par degrés et prend toujours plus d'énergie et de solennité.

Par le verset 48, Jésus justifie le verset 47. Par le verset 49, Jésus renvoie à ses auditeurs leur propre parole du verset 31. La manne que leurs pères ont mangée était si peu le pain de vie qu'elle ne les a pas empêchés de mourir. Ce verbe désigne sans doute la mort physique, mais comme étant l'effet d'une condamnation divine.

C'est ici le pain qui descend du ciel : « Je suis le pain qui opère véritablement l'effet que vous ambitionnez ». L'idée de la fin du verset 50 est la suivante : « afin que quelqu'un

en mange et ne meure pas ». Accomplir le premier acte (en manger), c'est de ce fait réaliser le second (ne pas mourir).

Ne meure pas : Jésus nie ici, comme ailleurs, la mort physique elle-même pour le croyant (comparer 8.51). Il ne le fait naturellement pas dans le sens absolu où cela deviendrait une absurdité, mais dans le sens que le croyant reçoit de lui une vie qui, sans exclure la mort physique, la transforme et en triomphe. Moralement et physiquement, Jésus reste la vie du croyant, même en ce moment-là, et, par sa communion personnelle avec lui, ôte la mort de la mort [40].

V.51 : Jésus résume tout ce qui précède afin de passer à une idée nouvelle, qui est expliquée dans la deuxième partie du verset.

Le pain vivant : ces mots disent plus clairement que Jésus n'est pas seulement le pain qui donne la vie, mais qu'il est lui-même la vie divine réalisée dans une personne humaine ; et c'est pour cela qu'il donne la vie à celui qui le reçoit au-dedans de lui.

Tout d'abord, Jésus a parlé d'un aliment supérieur dont le pain miraculeux de la veille était l'image et le gage. Puis il a déclaré que ce pain, c'était lui-même, sa personne tout entière. Et maintenant, il fait entendre qu'il ne pourra devenir ce pain de vie pour le monde qu'à la condition de mourir, de se donner à lui comme immolé. Il utilise d'ailleurs l'expression « **ma chair** » au lieu de « moi ».

Comment sa chair peut-elle être un aliment pour le monde ? Jésus le fait entendre par cette détermination toute nouvelle : « **Ma chair** que je donnerai ». Le verbe *donner* est au futur, car la chair de Jésus ne pourra servir à la vie du monde seulement après qu'il l'aura donnée. Jésus fait donc allusion ici à sa mort sur la croix. On pourrait paraphraser cette fin de verset 51 ainsi : « Le pain que je donnerai à

---

[40] L'idée de Godet me semble être la suivante : La mort, qui marque la fin de la vie du croyant sur cette terre, n'est donc plus une vraie fin, puisque le croyant est ressuscité par la suite pour vivre éternellement avec Christ.

manger, c'est ma chair, ma chair que je donnerai pour être immolée ». La chair ne pourra être mangée comme *aliment* par chaque croyant seulement après qu'elle aura été offerte pour le monde en tant que *victime*.

Dans ce verset 51 se trahit de plus en plus distinctement la préoccupation du repas pascal qui remplit certainement l'âme de Jésus dès le commencement de cette scène, l'une des plus grandes de sa vie. Lorsque Jésus parle de la **vie du monde**, il donne à cette nouvelle Pâque une tout autre extension qu'à l'ancienne. C'est l'Humanité tout entière qui y sera invitée, dès que la victime aura été offerte et que le repas du sacrifice pourra être célébré.

6.52 Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment peut-il nous donner sa chair à manger ?

Au *murmure* du verset 41 succède la *dispute, le débat violent*. Ce qui les révolte, c'est que ce soit *la chair* qui doive les nourrir en vie éternelle.

Jésus renforce son discours : non seulement il leur parle de *manger sa chair* et de *boire son sang,* mais encore il fait de cet acte mystérieux la condition de la vie (v.53-56) ; il parle de *le* manger *lui-même* (v.57). Il résume enfin tout l'entretien dans la suprême déclaration du verset 58.

6.53-55 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. 54 **Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.** 55 **Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.**

Jésus atteste sa vérité tout d'abord sous forme négative (v.53 : « En dehors de ce manger et de ce boire, impossibilité de vivre ») puis positive (v.54 : « Par ce manger et ce boire, possession assurée de la vie »).

Fils de l'homme : cette expression rappelle la notion de l'incarnation de Jésus dans une vie humaine. Par ce moyen, la vie éternelle est mise à la portée de la foi de l'homme.

Ma chair… mon sang : Jésus pense à l'agneau pascal. C'est le sang de cette victime qui, en Égypte, a été répandu sur les linteaux de la porte de la maison et qui a protégé des coups de l'ange de la mort la famille qui vivait à l'intérieur. C'est le sang qui, dans la cérémonie de l'immolation de l'agneau pascal dans le temple, était versé sur les cornes de l'autel, remplaçant dans ce cas les portes des maisons des Israélites. C'était la chair de l'agneau qui formait le mets principal du repas pascal.

Le **sang** versé représente l'expiation ; et *boire* ce sang, c'est s'approprier par la foi l'expiation et y trouver la réconciliation avec Dieu, base du salut.

La **chair** rompue représente la sainte vie du Christ ; et la *manger*, c'est s'approprier cette vie d'obéissance et d'amour ; c'est la recevoir par l'action de l'Esprit qui en fait notre vie. Dans ces deux faits intimes se résume le salut.

Au verset 52, les Juifs demandaient *comment* Jésus pouvait donner sa chair à manger. Jésus leur répond donc de manière indirecte. Il complète ici l'expression « manger sa chair » par celle de « boire son sang » qui rappelle le type de l'agneau et fait entrevoir à ces Juifs, qui célébraient chaque année le repas pascal, la vérité énoncée sous cette forme paradoxale.

La vie en vous-mêmes : cette expression rappelle la parole donnée à la Samaritaine (4.14). On retrouve ici l'idée de la possession en Christ d'une source de vie jaillissant continuellement au-dedans du croyant.

Et je le ressusciterai au dernier jour : la relation entre ces mots et les précédents est si étroite qu'il est difficile de ne pas voir une liaison entre la possession de la vie spirituelle et la résurrection (comparer Ro 8.10-11). Voici la quatrième fois que Jésus fait cette promesse dans ce discours : c'est le couronnement du salut qu'il apporte à l'Humanité (comparer v.39, 40 et 44). La *nature* restaurée et glorifiée est le terme de la victoire remportée par la grâce divine sur le péché.

V.55 : si manger cette chair et boire ce sang sont la condition de la vie, c'est que cette chair et ce sang sont *vraiment* un aliment et un breuvage.

Les versets 56 et 57 expliquent comment se produit cette communication de vie. Par ces aliments de l'âme, Christ *demeure* en nous, et nous en lui (v.56) ; et c'est là le *vivre* (v.57).

6.56,57 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. 57 **Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi.**

En nous abreuvant par la foi à la source de l'expiation obtenue par le sang de Christ et en nous nourrissant par l'Esprit de la vie réalisée en sa chair, nous contractons avec lui une union par laquelle sa personne demeure en nous et nous en elle.

Le *demeurer* de Christ, qui correspond à ce *demeurer* du croyant en lui, exprime la communication réelle, effective que lui fait Christ de sa propre personnalité (« celui qui *me* mange », v.57). Cette relation mutuelle formée, le croyant *vit*. Pourquoi ? C'est ce que fait comprendre le verset 57.

V.57 : être en communion avec Jésus, c'est vivre, parce que Jésus a lui-même accès à la source suprême de la vie, Dieu.

La vie passe du Fils au fidèle, comme elle passe du Père au Fils. La transmission du Père au Fils est à la fois le modèle (*comme*) et le principe (*ainsi*) de la transmission du Fils au fidèle.

Je vis par le Père : c'est en restant dans la communion avec son Père que Jésus puise incessamment, durant son existence terrestre, la vie, la lumière et la force nécessaires pour remplir sa mission. Le verbe *vivre* englobe tous les aspects de la vie physique et morale. Chaque fois qu'il agit ou parle, Jésus cherche en Dieu ce qu'il lui faut pour cela et il le reçoit. Le Père est non seulement la force *par le moyen* de laquelle il agit, mais aussi celui *en raison* duquel il agit. Comme envoyé du Père, Jésus fait incessamment du Père le principe moral de son activité. C'est dans le Père qu'il trouve la source et la norme de chacun de ses mouvements, c'est de lui qu'il fait le principe vital de son être. C'est ainsi que la vie du Père est parfaitement reproduite sur la terre en la personne de Jésus. On peut donc dire que Jésus est Dieu humainement vécu.

Celui qui me mange vivra par moi : c'est la reproduction de ce qui se passe entre le Fils et le Père. L'analogie entre les deux relations n'est pourtant pas complète, car la première relation est plus que le modèle, elle est le principe, la raison morale de la seconde. Le croyant, en se nourrissant de Jésus, trouve en lui la même source et garantie de vie que celle que Jésus trouve lui-même dans sa relation avec le Père. À chaque acte qu'il accomplit, le croyant cherche en Christ son modèle et sa force, comme Christ le fait à l'égard du Père ; et c'est ainsi que la vie de Christ et par conséquent celle du Père devient la sienne.

Jésus seul a directement accès au Père, la source suprême. La vie qu'il puise en lui, humainement élaborée et reproduite en sa personne, devient ainsi accessible aux hommes. Comme la vie infinie de la nature devient saisissable pour l'homme en se concentrant dans un fruit ou un morceau de pain, ainsi la vie divine est mise à notre portée en s'incarnant dans le

Fils de l'homme. C'est ainsi qu'il est pour nous le *pain de vie*. Comme nous devons saisir le pain et nous l'assimiler pour obtenir par son moyen la vie physique, nous devons nous incorporer par la foi la personne du Fils de l'homme. En le mangeant, lui qui vit de Dieu, nous possédons la vie de Dieu. Le Père vivant ne vit qu'en un seul, Jésus, mais en ce dernier il se donne à tous. Ainsi, Jésus révèle à la fois le secret de sa propre vie et de celle des siens. C'est là le mystère du salut que Paul définit : « Réunir toutes choses en Christ » (Ep 1.10).

Le Seigneur cherche ainsi à rendre clair aux Juifs ce qui leur paraît incroyable : c'est qu'un homme puisse être pour tous les autres la source de la vie.

La formule donnée ici par Christ est naturellement celle de sa vie terrestre ; celle de sa vie divine a été donnée en 5.26. Il suit de cette parole qu'aucun autre aliment, même miraculeux ne peut donner la vie.

Note sur les expressions « manger sa chair » et « boire son sang ».

Qu'entend-on par ces expressions ?

Pour discerner la vraie pensée du Seigneur, il faut distinguer avec soin, dans le *manger* et le *boire* mystérieux décrits ici, l'acte de l'homme et le don divin, comme le fait Jésus lui-même (v.27).

L'acte humain : c'est la foi, la foi seule. Et pour autant que le manger et le boire désignent la part du croyant dans son union avec Jésus-Christ, ces termes ne dépassent pas la portée que leur donne l'interprétation exclusivement spiritualiste. Manger la chair, c'est contempler avec foi la sainte vie du Seigneur et recevoir cette vie en soi par le Saint-Esprit afin de la reproduire dans sa propre vie. Boire le sang, c'est contempler avec foi sa mort violente, en faire sa propre rançon et s'en approprier la capacité expiatoire.

Mais goûter le pardon, revivre par le Saint-Esprit la vie de Christ, est-ce là tout ? Non ! Nous avons vu avec quelle

insistance Jésus revient à plusieurs reprises, dans le discours précédent, sur l'idée de la résurrection corporelle ; il le fait de nouveau au verset 54 et de la manière la plus significative.

Le don divin : la vie que Jésus communique au croyant n'est donc pas seulement sa nature morale ; *c'est sa vie complète*, corporelle autant que spirituelle, sa personnalité tout entière. Comme les grains que renferme l'épi sont la réapparition du grain de semence mystérieusement multiplié, ainsi les croyants sanctifiés et ressuscités ne doivent être que la reproduction, en milliers d'exemplaires, de Jésus glorifié. Le principe de cette reproduction est spirituel sans doute ; c'est l'Esprit qui fait vivre Christ en nous (chapitres XIV-16) ; mais le terme de cette œuvre est physique ; c'est le corps glorieux des fidèles, procédant du sien (1 Co 15.49).

Les expressions « manger… et boire » sont figurées ; mais le côté corporel de la communion avec lui est réel : « Nous sommes membres de son corps » dit Paul (Ep 5.30) ; et pour bien faire comprendre qu'il ne s'agit pas ici d'une métaphore intelligible au premier écolier venu, il ajoute : « Ce mystère est grand, je dis cela par rapport à Christ et à l'Église » (v.32). Ce mystère de notre union complète avec sa personne, qui est exprimé en *paroles* dans ce discours, est précisément celui que Jésus a voulu exprimer par un *acte* en instituant le rite de la Sainte Cène. Il ne faut donc pas dire que ce discours fait allusion *à* la Sainte Cène ; mais il faut dire que la Sainte Cène *et* ce discours se rapportent à un seul et même fait divin. En rompant le pain lors de l'institution de la Cène, Jésus montrera comment son corps sera brisé. Ici, dans le discours de Capernaüm, il s'agit uniquement de *nutrition*, d'après l'analogie de la multiplication des pains, et Jésus présente son corps comme substance.

Jésus pense-t-il déjà en cet instant à l'institution de la cérémonie de la Sainte Cène ? Il connaît sa mort prochaine ; la nouvelle du meurtre de Jean-Baptiste vient d'en réveiller en lui le pressentiment (Mt 14.13). Il la rapproche, dans

sa pensée, du sacrifice de l'agneau pascal ; il sait que cette mort sera *pour la vie du monde entier* ce que l'immolation de l'agneau a été pour l'existence du peuple d'Israël. Il peut être assez naturellement conduit à la pensée d'instituer lui-même un banquet commémoratif de sa mort et de l'alliance nouvelle, pour remplacer ainsi le repas de l'agneau pascal, dont l'immolation figure la sienne.

Privé de la joie de célébrer la Pâque à Jérusalem, en voyant accourir de tous côtés les foules, Jésus leur a improvisé une Pâque. Ce banquet a été offert à ses disciples comme un dédommagement *momentané,* que Jésus transformera plus tard, dans la Sainte Cène, en une institution *permanente*. Peut-être que Jean a voulu nous placer dans ce point de vue en disant au début du récit : « Or la Pâque, la fête *des Juifs*, était proche » (v.4).

6.58 C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Ce *pain-là* est descendu du ciel, ce que n'était pas réellement la manne. De là les deux conséquences opposées, signalées dans ce qui suit. C'est ici l'appel définitif : le repousser, ce sera mourir ; l'accepter, ce sera vivre.

6.59 Jésus dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm.

Il y a assemblée régulière de synagogue les deuxième, cinquième et septième jours de la semaine (lundi, jeudi et samedi). Le jour de la Pâque doit être tombé, en l'an 29, sur le lundi 18 avril. Si la multiplication des pains a eu lieu la veille de la Pâque (v.4), le lendemain, jour où Jésus prononce son discours, doit être par conséquent le lundi, jour d'assemblée.

Jean mentionne ces détails pour fixer à jamais le lieu de cette scène mémorable (comparer 8.20).

6.60 Plusieurs de ses disciples, après l'avoir entendu, dirent : Cette parole est dure ; qui peut l'écouter ?

Plusieurs de ses disciples : ce sont des gens qui se sont attachés à Jésus, qui le suivent habituellement, ayant rompu avec leurs occupations ordinaires pour l'accompagner (v.66). C'est du milieu d'eux que Jésus, peu de temps auparavant, a choisi les Douze. Plusieurs de ces disciples se retrouveront plus tard parmi les *cinq cents* dont parle Paul (1 Co 15.6).

Cette parole est dure : ces disciples font sans doute référence à l'obligation de manger la chair de Jésus et boire son sang pour avoir la vie. C'est bien là l'idée la plus paradoxale et la plus choquante. Pour ces disciples, Jésus déraisonne, il va trop loin ! Le mot « dure » signifie : difficile à accepter.

Qui peut l'écouter ? « Qui peut l'écouter tranquillement, sans se boucher les oreilles » ?

6.61-63 Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise-t-il ? 62 **Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?** 63 **C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.**

Sachant en lui-même : Jésus n'a pas besoin d'interroger aucun des disciples pour comprendre leur trouble.

Cela vous scandalise-t-il ? Comme en Lu 7.23, le verbe *scandaliser* doit être pris ici dans son sens le plus grave : faire broncher, *quant à la foi*. L'idée de cette remarque est

la suivante : « Si donc, un jour, après que vous avez entendu cette parole si intolérable pour vous, il arrive un fait (voir v.62 : l'ascension) qui la rend tout à fait absurde, alors ne comprendrez-vous pas que vous vous êtes mépris sur son vrai sens ? »

Et si vous voyez le Fils de l'homme monter : Jésus parle ici de l'ascension, de son retour vers le Père. Les mots « **où il était auparavant** » confirment bien qu'il s'agit d'un retour. L'idée globale est donc la suivante : « Vous vous scandalisez de la nécessité de manger la chair et boire le sang d'un homme qui est là devant vous. Cette pensée vous paraîtra bien plus inacceptable encore, lorsque vous verrez ce même homme remonter dans le ciel d'où il était descendu auparavant, et sa chair et son sang disparaître de devant vos yeux. Mais alors aussi vous devrez comprendre que le manger et le boire étaient d'une tout autre nature que vous ne l'aviez pensé d'abord ». Le verset suivant confirme pleinement cette explication.

V.63 : C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien : Jésus énonce ici un principe général : « L'Esprit seul donne la vie ; quant à la substance matérielle, soit celle de la manne, soit celle de mon propre corps, elle est impuissante à la communiquer ».

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie : « Mes paroles sont l'incarnation et la communication de l'Esprit ; c'est l'Esprit qui habite en elles et qui agit par elles ; et pour cette raison, elles communiquent la vie ». Certains manuscrits traduisent différemment : « Les paroles que je vous dis… ». Ce sens est préférable car plus général : « Étant spirituel et vivant, je prononce des paroles qui ne peuvent qu'être esprit et vie ». Jésus ne parle pas que des paroles qu'il vient de prononcer mais de toutes ses paroles.

6.64,65 Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient point. Car Jésus savait dès

le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le livrerait. 65 **Et il ajouta : C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui a été donné par le Père.**

Les disciples se sont exclamés : « Cette parole est dure » ; et Jésus a répondu : « Elle n'est dure que parce que vous la comprenez mal ». Maintenant, il leur dévoile la cause de cette inintelligence.

Il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient pas : même parmi ses disciples, croyants en apparence, il y en a un bon nombre qui ne sont pas de vrais croyants. Le terme grec, traduit ici par « quelques-uns », n'est pas aussi limitatif. Comparer avec Ro 3.3 ; 11.17 et Hé 3.16, où ce même terme est appliqué à la masse de la nation juive désobéissante et incrédule.

Dès le commencement : Jésus connaît bien ses disciples, et ceci dès le commencement, c'est-à-dire dès le début de leur relation. Jésus connaît ceux qui ne croient pas en lui et il connaît également celui qui le trahira. Cela ne signifie pas pour autant qu'il a choisi Judas pour qu'il le trahisse. Il peut toujours espérer remporter la victoire sur les aspirations égoïstes et terrestres qui amènent cet homme à lui, comme tant d'autres. La place privilégiée que Jésus accorde à Judas peut être un moyen de le gagner, comme aussi elle peut tourner à une chute plus profonde, s'il foule aux pieds cette grâce. Un commentateur disait : « Dieu met constamment les hommes dans des positions où leur péché, s'il n'est pas surmonté, doit nécessairement arriver à maturité. Et Dieu l'emploie alors au service de l'accomplissement de son plan ».

Le verset 65 reprend l'avertissement du verset 44. On peut se déclarer et se croire disciple de Jésus sans croire véritablement, parce que l'on se joint à lui sous l'empire de mobiles qui ne procèdent pas de l'enseignement du Père

(v.45). Sans cette préparation divine et intime, même dans la position la plus favorisée, la foi reste impossible.

4. La crise finale (6.66-71)

6.66 Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui.

Jésus a effectué un tri parmi ses auditeurs en leur faisant comprendre les lois du règne spirituel et les renoncements que la foi leur impose. Ce tri est nécessaire pour éviter que l'esprit qui s'est manifesté le jour précédent ne prenne le dessus parmi ses adhérents et ne mette en péril son œuvre. Jésus préfère de beaucoup un petit noyau d'homme résolus et affermis dans la foi à ces multitudes dont le lien avec lui n'est qu'apparent. Le verset 66 montre que le but est atteint, quant au groupe de disciples qui l'entoure.

Plusieurs… se retirèrent : littéralement : *se retirèrent en arrière*. Ces mots désignent en même temps la rupture morale avec Jésus et le retour de ces gens à leurs occupations ordinaires.

6.67-69 Jésus donc dit aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? 68 **Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.** 69 **Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu.**

Qui sont ces douze[41], dont Jean parle comme de personnages connus des lecteurs ? Ces mots supposent

[41] Jean n'en a pas parlé jusqu'ici ; il n'a mentionné que la vocation de cinq disciples au chapitre I.

et confirment le récit de Lu 6.12 et suivants et Mc 3.13 et suivants.

La question du verset 67 n'exprime pas un regret ; elle ouvre une porte de sortie aux disciples. L'idée est la suivante : « Si vous voulez aller, vous êtes libres ».

Seigneur, à qui irions-nous ? La réponse de Pierre sous forme de question exprime bien le vide profond que lui a laissé dans l'âme tout autre enseignement que celui de Jésus. Ces paroles de Pierre sont comme un écho à la déclaration du verset 63 : « Mes paroles sont esprit et vie ». Pierre en a expérimenté la véracité.

Et nous avons cru et nous avons connu : le *nous* oppose fortement les apôtres aux disciples qui viennent de déserter. Les verbes au parfait indiquent des faits désormais acquis et sur lesquels il n'y a plus à revenir. Il y a une certaine connaissance qui précède la foi (1Jn 4.16) ; mais il en est une aussi qui la suit et qui a un caractère plus intime et plus profond (Ph 3.10) ; c'est de cette dernière que parle ici Pierre. Jean, André et Pierre ont, sous l'empire d'une impression immédiate, proclamé Jésus le Christ (1.42, 50), et dès lors une expérience journalière leur a confirmé la vérité de cette impression première.

Tu es le Christ, le Saint de Dieu : au verset 27, Jésus se présente comme celui que « *le Père a marqué de son sceau* ». Ce sceau divin et irrécusable, auquel les apôtres ont reconnu Jésus comme le Messie, n'est pas uniquement ses actes de puissance, mais surtout sa sainteté. Le terme « Saint de Dieu » signifie : mis à part du reste des hommes par sa consécration. Il n'est ni dans l'Ancien Testament ni dans le Nouveau Testament une dénomination messianique. Ce sont les démons qui l'ont employé la première fois (Mc 1.24 et Lu 4.34) ; ils y ont été amenés par le sentiment du contraste entre le Christ et eux, esprits impurs. Pour Pierre et les apôtres, c'est un sentiment de sympathie qui les a conduits à utiliser ce terme. Comparer Jn 10.36 ; Lu 1.35 ; Ac 4.27 ; Ap 3.7.

6.70,71 Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? Et l'un de vous est un démon ! 71 **Il parlait de Judas Iscariot, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le livrer, lui, l'un des douze.**

Pierre vient de parler au nom de tous ; Jésus déchire le voile que cette affirmation, en apparence unanime, jette sur l'incrédulité cachée de l'un d'entre eux. Jésus veut montrer à Judas qu'il n'est pas dupe. Mais, avant tout, il veut réveiller la conscience de Judas et l'engager à rompre avec cette position fausse dans laquelle il demeure. Par cette déclaration, Jésus souhaite également prévenir le scandale que pourrait causer aux autres disciples la pensée que leur Maître ait manqué de discernement.

L'un de vous est un démon : le mot *démon* (*diabolos*) ne signifie pas seulement diabolique, ou enfant du diable (8.44) ; il désigne un second Satan, une incarnation de l'esprit de Satan. L'apostrophe « Arrière de moi, Satan ! », adressée à Pierre dans la scène de Césarée de Philippe (Mt 16.23), fait aussi de lui un organe de Satan. Mais Pierre ne l'était que momentanément et par un amour mal dirigé. Judas, à qui Jésus vient d'ouvrir la porte, demeure néanmoins dans sa position, se couvrant du masque d'une fidélité hypocrite et acceptant comme sienne la profession de Pierre. Jésus exprime déjà l'indignation profonde que lui cause l'attitude de Judas et la prévision de la fin odieuse à laquelle devra le conduire cette manière d'agir.

Judas Iscariot : l'étymologie à peu près certaine du mot *Iscariot* est *Isch-kérioth,* qui veut dire : *homme de Kérioth ;* c'était le nom d'une ville dans la tribu de Juda (Jos 15.25). Selon toute apparence, cet apôtre est le seul qui soit originaire de la Judée, cette contrée hostile à Jésus.

Dès le commencement, un ver rongeur a été attaché à la racine de la foi galiléenne. Jean a caractérisé le mal par ces mots : « Ayant vu tout ce qu'il avait fait »(4.45). Et Jésus a dit, dans le même sentiment (4.48) : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges vous ne croirez point ». Le chapitre VI nous fait assister à l'avortement du fruit de cet arbre qui avait présenté un moment de si belles apparences. Si l'on veut comprendre cette crise, il suffit de jeter les yeux sur la chrétienté actuelle. Elle se dit et se croit chrétienne, mais les instincts matériels l'emportent de plus en plus sur les besoins moraux et religieux. Bientôt l'Évangile ne correspondra plus aux aspirations des masses. La parole : « Vous m'avez vu et nous ne croyez point » s'appliquera à elles dans une mesure toujours plus vaste, et reproduira momentanément la catastrophe galiléenne. Notre époque est le vrai commentaire du chapitre VI de l'Évangile de Jean.

C) La lutte à son plus haut degré d'intensité, à Jérusalem (7.1–8.59)

Sept mois se sont écoulés depuis la dernière apparition de Jésus à Jérusalem. L'exaspération des chefs, dont Jean a reconnu le caractère meurtrier dès le commencement (5.16, 18), s'est un moment calmée ; mais le feu couve sous la cendre. À la première réapparition de Jésus dans la capitale, la flamme ne peut manquer d'éclater à nouveau et avec un redoublement de violence.

Nous pouvons diviser cette section en trois morceaux :
– Avant la fête (7.1-13)
– Pendant la fête (7.14-36)
– Fin de la fête et ses conséquences (7.37-8.59)

1. Avant la fête (7.1-13)

7.1 Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.

À notre chapitre VI correspond exactement la période renfermée dans Mt 14.13-16.28 et Mc 6.30-8.38.

Nous sommes en octobre. Ici se placent dans les synoptiques les événements qui précèdent et accompagnent le retour de la Haute Galilée à Capernaüm : la transfiguration, les entretiens sur le rejet prochain de Jésus, la dispute entre les disciples et l'arrivée à Capernaüm (Mt 17-18 ; Mc 9). Puis Marc (10.1) et Matthieu (20.1) rapportent le départ définitif de la Galilée pour la Judée. Mais ce ne peut être là le voyage à la fête des Tabernacles décrit par Jean au chapitre VII. Ce

voyage, qui est omis par les synoptiques, a donc lieu avant le départ définitif de Galilée décrit par les synoptiques.

7.2 Or, la fête des Juifs, la fête des Tabernacles, était proche.

La fête des Tabernacles se célèbre en octobre. Six mois entiers séparent donc ce récit du précédent. Cette fête dure huit jours, à dater du 13e jour du 7e mois (Tischri[42]). Pendant cette période, le peuple habite sous des tentes de feuillages sur les terrasses des maisons, dans les rues et sur les places, et même au bord des routes à l'entour de Jérusalem. Les Juifs renouvellent ainsi le souvenir des quarante ans pendant lesquels leurs pères habitèrent sous des tentes, dans le désert. La ville et les environs ressemblent donc à un vaste camp de pèlerins.

Les principaux rites de la fête font allusion aux bienfaits miraculeux dont Israël a été l'objet pendant ce long et dur pèlerinage du désert. Une libation a lieu chaque matin dans le temple ; elle rappelle les eaux que Moïse a fait jaillir du rocher. Deux candélabres, allumés le soir dans le parvis, représentent la nuée lumineuse qui éclairait les Israélites durant les nuits. Aux sept jours de la fête, la Loi a rajouté un huitième auquel se rattache peut-être le souvenir de l'entrée dans la terre promise.

Comme cette fête est aussi destinée à célébrer la fin de toutes les récoltes de l'année, on s'y livre à des réjouissances qui dégénèrent facilement en débauche.

---

[42] Le calendrier *religieux*, utilisé ici, débutait avec la Nouvelle Lune de printemps du 1er Nissan fêtant la sortie d'Égypte ; les rabbins rétablirent pour le calendrier *civil* la primauté de la création du monde du 1er Tischri, Nouvelle Lune d'automne. L'année civile commençait ainsi entre le 5 septembre et le 5 octobre (Le lundi 21 septembre 1998 fut le 1er Tischri 5759).

Jésus ne s'est rendu cette année-là ni à la fête de la Pâque, ni à celle de Pentecôte ; on pouvait donc présumer qu'il se rendrait à celle des Tabernacles ; car il était normal de célébrer au moins une de ces trois grandes fêtes à Jérusalem.

7.3-5 **Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais.** 4 **Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître : si tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde.** 5 **Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui.**

Le terme « **Ses frères** » doit être compris ici au sens propre. Jacques est sans doute à la tête des frères ; il sera plus tard le premier directeur du troupeau de Jérusalem (Ac 12.17 ; 15.13 ; 21.18 ; Ga 1.19 ; 2.9). Ils sont ambivalents à l'égard de Jésus : ils reconnaissent les faits extraordinaires dont ils sont les témoins et, en même temps, ils n'arrivent pas à considérer leur frère comme le Messie. Ils encouragent donc Jésus à sortir de sa situation équivoque et à se montrer dans la capitale où le Messie doit vraiment jouer son rôle et où doit s'accomplir la reconnaissance officielle de sa mission. La prochaine fête des Tabernacles leur paraît être le moment favorable pour une démarche décisive.

Tes disciples : qu'entendent les frères par cette expression ? Il semble qu'ils n'appliquent ce nom qu'aux adhérents de Jésus en Judée. Ce n'est que là que Jésus a proprement enrôlé des disciples. Le message des frères à Jésus est le suivant : « Ces œuvres messianiques que tu prodigues sans résultat à ces foules, va donc les faire enfin dans les lieux où l'on dit que tu t'es formé une école et où tu auras des témoins plus dignes d'un tel spectacle et plus capables d'en tirer une conclusion sérieuse ».

Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître : les frères demandent des juges plus compétents qu'eux-mêmes pour décider de la valeur de ces œuvres. Et pour cela, il faut que Jésus avance ou recule. Sans doute ont-ils raison : la question messianique ne peut se décider en Galilée. Reste le choix du moment ; c'est le point que Jésus se réserve.

Le verset 5 montre bien qu'à ce moment, six mois avant la dernière Pâque, les frères de Jésus n'arrivent toujours pas à reconnaître Jésus comme le Messie.

7.6-8 **Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est toujours prêt.** 7 **Le monde ne peut vous haïr ; moi, il me hait, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises.** 8 **Montez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y monte point, parce que mon temps n'est pas encore accompli.**

Les frères de Jésus l'invitent à se présenter enfin à Jérusalem *comme le Messie*, afin d'y obtenir la reconnaissance de cette dignité, qui ne pourra lui être refusée s'il est réellement ce qu'il prétend. Mais Jésus ne peut leur donner la raison réelle de son refus : « Aller à Jérusalem serait le signal de ma mort ; or il n'est pas encore temps pour moi de quitter la terre ». Jésus ne l'exprime pas explicitement, mais il la fait pressentir.

Le monde me hait : ces mots disent bien la prudence qui lui est recommandée.

Le verset 7 explique bien le contraste entre sa position et la leur.

Le monde ne peut vous haïr : « Vos paroles et vos œuvres ne tranchent pas assez avec celles du monde pour que vous puissiez provoquer sa haine ». Il en est autrement

de Jésus qui, par ses paroles et sa vie, ne cesse de dévoiler la dépravation profonde cachée sous les dehors de la justice pharisaïque (5.42, 44, 47).

Le verset 8 tire les conséquences pratiques de ce contraste. Jésus sait bien qu'il devra accomplir un jour la grande démonstration messianique que réclament ses frères, mais il sait aussi que ce n'est pas encore le moment. Son œuvre terrestre n'est pas accomplie. Jésus refuse donc de monter à Jérusalem comme le lui demandent ses frères ; il le fera cependant quelques jours plus tard, mais d'une tout autre manière. On retrouve ici la même attitude que celle qu'il a eue envers sa mère à Cana.

7.9,10 Après leur avoir dit cela, il resta en Galilée. 10 **Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non publiquement, mais comme en secret.**

Pourquoi Jésus agit-il ainsi ? S'il montait avec les caravanes nombreuses qui s'acheminent vers Jérusalem, un nouveau mouvement d'exaltation pourrait se produire, semblable à celui décrit au chapitre VI. L'état des esprits, mentionné aux versets 11-13, montre bien que le danger est réel. Aller **comme en secret** sera le meilleur moyen d'éviter ce genre de manifestation et aussi de prévenir les mesures hostiles que pourraient prendre contre lui à l'avance les autorités.

Quelle triste dégradation depuis la première Pâque au chapitre II, où il est entré dans le temple en Roi-Messie ! Au chapitre V, il est arrivé comme simple pèlerin ; ici, il ne peut même plus venir publiquement à Jérusalem en cette qualité : il est réduit à s'y rendre *incognito*.

Rappelons que ce voyage a été omis par les synoptiques et qu'il ne s'agit pas du tout du voyage décrit par Lu (9.51).

7.11-13 **Les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient : Où est-il ?** 12 **Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : C'est un homme de bien. D'autres disaient : Non, il égare la multitude.** 13 **Personne, toutefois, ne parlait librement de lui, par crainte des Juifs.**

Ces versets décrivent d'une manière animée et dramatique ce qui se passe à Jérusalem avant l'arrivée de Jésus, une fois son absence constatée.

Le verset 12 met bien en évidence le contraste qui ressort continuellement dans notre Évangile entre ceux que la lumière attire et ceux qu'elle repousse.

2. Pendant la fête (7.14-36)

a) L'origine de la doctrine de Jésus (7.14-24)

7.14,15 **Vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple. Et il enseignait.** 15 **Les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a point étudié ?**

La question des Juifs ne porte pas sur la compétence de Jésus. Ils sont étonnés de l'assurance et de l'habileté avec lesquelles il manie les déclarations scripturaires, lui qui n'a point passé par l'école des maîtres.

Les Écritures : *gramma* en grec, mot qui signifie : *les lettres*. Ce mot désigne sans doute la littérature en général, et non pas seulement les saintes Écritures. Comparer Ac 26.24. Mais comme les écrits sacrés étaient chez les Juifs l'objet essentiel des études littéraires, ce mot se rapporte certainement en première ligne aux saintes Écritures.

7.16,17 Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. 17 **Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.**

Jésus entre, pour la forme, dans la pensée de ses auditeurs : pour enseigner, il faut assurément avoir été disciple de quelqu'un. Mais il montre que lui aussi a satisfait à cette règle : « Je n'ai pas passé par l'enseignement de vos rabbins ; mais je sors néanmoins d'une école, et d'une bonne école. Celui qui m'a donné ma mission, m'a en même temps instruit de mon message, car je ne tire pas ce que je dis de mon propre fonds. Je me borne à saisir et à rendre avec docilité sa pensée ».

V.17 : comment vérifier cette affirmation ? L'enseignement de Jésus, dans sa portée la plus élevée, n'est en effet qu'une divine méthode de sanctification. Par conséquent, quiconque cherche sérieusement la volonté de Dieu, c'est-à-dire cherche à se sanctifier, éprouvera bientôt l'efficacité de cette méthode et rendra infailliblement hommage à l'origine divine de l'Évangile. Lorsque Jésus parle ici de la *volonté de Dieu*, il le fait dans le sens que comprennent et admettent ses auditeurs : c'est le contenu de la révélation divine donnée aux Israélites par la Loi et par les prophètes. Le sens de cette parole revient donc à celui de 5.46 : « Si vous croyiez sérieusement Moïse, vous me croiriez aussi » ou à celui de 3.21 : « Celui qui pratique la vérité vient à la lumière ».

La foi n'est pas le résultat d'une opération logique ; elle se forme dans l'âme comme la conclusion d'une expérience morale : l'homme croit parce que son cœur trouve en Jésus le seul moyen efficace de satisfaire le plus légitime de tous ses besoins, celui de la sainteté.

7.18 **Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui.**

Le messager qui ne cherche que la gloire de son maître qui l'envoie, et ne trahit aucun intérêt personnel dans ses communications, donne, en cela même, la preuve de la fidélité avec laquelle il rend son message. Aussi certainement il ne dit rien en vue de lui-même, aussi certainement il ne dit rien non plus de son propre chef. L'enseignement de Jésus tend à glorifier Dieu, et Dieu seul. Puisque tout dans l'Évangile est en vue de Dieu, tout aussi doit y provenir de Dieu. C'est ainsi que l'âme avide du bien discerne Dieu comme l'auteur de l'enseignement du Christ.

Jésus répond en même temps à ceux qui lui reprochaient d'*égarer le peuple*.

Lorsque Jésus parle ici *d'injustice*, il parle de désordre moral.

7.19-23 **Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous n'observe la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?** 20 **La foule répondit : Tu as un démon. Qui est-ce qui cherche à te faire mourir ?** 21 **Jésus leur répondit : J'ai fait une œuvre, et vous en êtes tous étonnés.** 22 **Moïse vous a donné la circoncision, non qu'elle vienne de Moïse, car elle vient des patriarches, et vous circoncisez un homme le jour du sabbat.** 23 **Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi de ce que j'ai guéri un homme tout entier le jour du sabbat ?**

Jésus passe à l'inculpation dont il a été l'objet au chapitre V, parce qu'il tient à enlever de ce chef d'accusation tout prétexte à l'incrédulité.

V.19 : l'idée est la suivante : « Vous-mêmes, avec tout votre respect pour Moïse votre législateur, vous savez bien à l'occasion vous mettre au-dessus de sa Loi ! Et cependant vous prétendez me faire mourir parce que j'ai cru pouvoir faire comme vous, et avec bien plus de raison encore que vous ». L'expression « vous cherchez à me faire mourir » reproduit les mots du chapitre V.18 : « les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir… ».

V.20-21 : Jésus est sur le point de s'expliquer, quand la partie de la foule qui n'est pas au courant des desseins des chefs l'interrompt et lui reproche de se livrer à des idées noires et à des soupçons sans fondement. On attribuait l'abattement, la mélancolie et les pensées sombres à une possession diabolique. Jésus, sans relever cette supposition qui doit tomber d'elle-même, reprend son argumentation commencée. Il reconnaît avoir fait une *œuvre*, non pas un miracle en général, mais un acte dans lequel on peut voir une œuvre contraire au statut sabbatique. Et il ajoute : « Et là-dessus vous voilà tous criant au scandale et voulant ma mort à cause de cette œuvre ! » Jésus parle ici d'*une seule œuvre*, en opposition à toutes les leurs du même genre, qu'ils font chacun dans les circonstances qu'il va leur citer.

V.22 : Jésus reprend et complète les premiers mots du verset 19. Moïse leur a donné la Loi dans le Sinaï et a établi le sabbat (v.19) ; c'est lui aussi qui leur a prescrit la **circoncision** (v.22). En leur donnant cette seconde ordonnance, il a lui-même fait des pères de famille israélites des transgresseurs de la première ordonnance. Car chacun d'entre eux était tenu de circoncire son enfant le huitième jour ; et chaque fois que le huitième jour tombait sur un sabbat, ils sacrifiaient eux-mêmes le repos sabbatique à l'ordonnance de la circoncision. Moïse n'avait pas prévu dans la Loi l'inévitable collision de

ce rite avec l'ordonnance sabbatique. C'était la conscience israélite qui avait spontanément résolu le conflit en faveur de la circoncision, mettant avec raison le bien de l'homme au-dessus de l'obligation sabbatique.

Que veut dire Jésus en rappelant que la circoncision **vient des patriarches** et non de Moïse ? Le sabbat a été établi avant Moïse, avant Abraham : il date de la création ; tandis que la circoncision a été prescrite à Abraham et à ses descendants. Logiquement, le sabbat devrait avoir la préséance sur la circoncision. Cependant, Moïse n'hésite pas à donner à la circoncision dans la vie israélite une dignité dans laquelle il fait fléchir le sabbat lui-même ; preuve évidente que tout ce qui importe au salut de l'homme prime le sabbat.

V.23 : Afin que la loi de Moïse ne soit pas violée : ces mots ont une force particulière : les Juifs transgressaient justement le sabbat (en circoncisant ce jour-là) afin de ne pas désobéir à Moïse !

Jésus met en parallèle la circoncision et la guérison qu'il a opérée sur le paralytique. Dans les deux faits, il y a un côté physique et moral :

– Dans la circoncision, le côté physique consiste en une purification locale, et le côté moral consiste en l'incorporation de l'enfant circoncis à l'alliance.

– Dans le miracle de Jésus, le fait physique est une restauration complète de la santé de l'impotent, et le but moral, son salut (5.14 : « Tu as été guéri, ne pèche plus désormais »). À ces deux égards, la supériorité du miracle de Jésus sur la circoncision est incontestable ; et par conséquent l'infraction sabbatique se justifie, au point de vue de l'utilité pour l'être humain, dans le second cas mieux encore que dans le premier.

J'ai guéri un homme tout entier : la guérison apportée par Jésus concerne l'homme physique *et moral*, tandis que la circoncision ne concerne que l'homme physique.

Soulignons encore la modestie de Jésus lorsqu'il parle *d'une seule œuvre* et également la différence entre ce mode de

justification et celui du chapitre V : Jésus parle ici aux foules et sa démonstration n'est pas dogmatique ; il l'emprunte à un fait de la vie pratique, dont chaque Juif est constamment témoin, si ce n'est complice : « Ce que j'ai fait, vous le faites tous, et pour bien moins ! » Quoi de plus populaire et de plus frappant ! Nous retrouvons au fond de cette argumentation l'affirmation de Jésus formulée ainsi par les synoptiques : « Ce n'est pas l'homme qui est fait pour le sabbat, mais le sabbat qui est fait pour l'homme » (Mc 2.27).

7.24 Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice.

L'apparence désigne ici le côté extérieur et purement formel des choses.

Jugez selon la justice : littéralement : « Jugez le juste jugement ». Pour Jésus, il s'agit d'apprécier les actes selon l'*esprit* de la Loi. L'article devant le mot *jugement* peut désigner soit le jugement dans ce cas déterminé, soit le jugement dans chaque cas où il y a lieu de le porter.

b) La vraie origine de Jésus (7.25-30)

7.25-27 Quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ? 26 **Et voici, il parle librement, et ils ne lui disent rien ! Est-ce que vraiment les chefs auraient reconnu qu'il est le Christ ?** 27 **Cependant celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est.**

Dans la foule, certains sont frappés par tant de liberté et d'éclat dans la prédication de Jésus. Connaissant les intentions de la police sacerdotale mieux que la multitude

venue du dehors, ils sont sur le point de tirer de ce fait des conséquences favorables à Jésus ; mais ils se sentent arrêtés par une opinion généralement répandue à cette époque : l'origine du Messie devait être entièrement inconnue. Cette idée provenait probablement des prophéties qui annonçaient le profond abaissement auquel serait réduite la famille de David au moment de l'avènement du Christ (Es 11.1 ; 53.2). On n'ignorait pas que le Messie naîtrait à Bethléem ; mais les mots « **d'où il est** » se rapportent non à la localité, mais aux parents et à la famille du Messie. Ceux qui parlent ainsi s'imaginent naturellement connaître l'origine de Jésus, aussi sous ce second rapport (comparer 6.42). C'est ainsi qu'ils sacrifient à une pure objection critique l'impression morale que la personne et la parole du Seigneur ont produite sur eux. Mauvaise méthode pour parvenir à la vérité !

7.28,29 Et Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis ! Je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas. 29 **Moi, je le connais ; car je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé.**

Jésus prononce un nouveau discours qui se rapporte, non plus à l'origine de sa doctrine, mais à celle de sa *mission* et de sa *personne* elle-même.

Dans le temple : c'est sous les yeux et aux oreilles des chefs religieux que Jésus parle de la sorte (comparer v.32).

Vous me connaissez et vous savez d'où je suis : Jésus entre ici, comme au verset 16, dans la pensée de ses adversaires. Il accepte l'objection pour la transformer en une preuve en sa faveur. Il répète d'abord leurs paroles (*vous me connaissez, et vous savez d'où je suis*), de manière interrogative et légèrement ironique. Cette forme trahit

l'intention de relever chez eux une fausse prétention pour la confondre ensuite : « Vous croyez me connaître, mais vous ne me connaissez ni quant à ma mission, ni quant à mon origine (v.29) ».

Celui qui m'a envoyé est vrai : les Juifs pensent que Jésus s'est donné lui-même sa mission. Jésus précise à leur intention ce point : c'est Dieu qui l'a envoyé et c'est lui seul qui a la compétence de donner des missions *divines*. L'adjectif « vrai » ne signifie par « moralement vrai » ou « réel » ; le sens est : « C'est vraiment Dieu qui m'a envoyé ».

Vous ne le connaissez pas : ces mots sont très sévères. Comment Jésus peut-il reprocher à des Juifs de ne pas connaître celui dont ils se font la gloire d'être les seuls adorateurs ? Cette ignorance étrange est pourtant la vraie raison pour laquelle ils ne peuvent discerner l'origine divine de sa mission.

V.29 : Moi, je le connais : Jésus reproche aux Juifs de ne pas connaître Dieu ; à cette méconnaissance il oppose la conscience intime qu'il a lui-même de Dieu et de sa vraie relation avec lui. Deux raisons sont données : Il connaît Dieu parce qu'il est issu de lui ; c'est Dieu qui l'a envoyé. Il résulte de là qu'il connaît forcément celui qui l'a envoyé. Par conséquent, il est bien le Messie, et cela dans un sens bien plus élevé que celui que les Juifs attribuent à cette charge.

7.30 Ils cherchaient donc à se saisir de lui, et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

Le discours de Jésus a confirmé ses adversaires dans leur dessein de l'arrêter. Comme en 5.16 et 18, Jean parle ici des chefs et non de la foule dans son ensemble.

Son heure n'était pas encore venue : Jean parle ici de l'heure de la mort de Jésus comme résultat de son arrestation. Quand l'endurcissement des chefs sera consommé et que

l'Esprit de Dieu cessera de retenir leurs mains, alors sonnera l'heure de Jésus.

c) Le prochain départ de Jésus (7.31-36)

7.31,32 Plusieurs parmi la foule crurent en lui, et ils disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en a fait celui-ci ? 32 **Les pharisiens entendirent la foule murmurant de lui ces choses. Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens envoyèrent des huissiers pour le saisir.**

Tandis que les adversaires de Jésus s'affermissent dans leurs desseins hostiles, une grande partie de la multitude se fortifie dans la foi. Le verset 31 montre un progrès marqué sur le verset 12. Les partisans de Jésus sont plus nombreux, et leur profession de foi est plus explicite, malgré la position de dépendance où ils se trouvent encore vis-à-vis des chefs.

Les **pharisiens** entendent la foule murmurer, soit parce qu'ils se trouvent au milieu d'elle, soit parce qu'ils ont envoyé des espions pour les renseigner. Ce sont vraisemblablement les pharisiens qui ont poussé les **sacrificateurs** à ouvrir des mesures juridiques contre Jésus, mesures qui aboutiront à son supplice.

Les sacrificateurs appartiennent au parti saducéen et forment la partie dirigeante du Sanhédrin. Les **huissiers** envoyés ont probablement reçu l'ordre de se mêler à la foule et de saisir Jésus à un moment favorable.

7.33,34 Jésus dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. 34 **Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai.**

Jésus n'ignore point cette mesure hostile. Et cela éveille chez lui le pressentiment de sa mort prochaine, exprimé si solennellement ici. Il invite les Juifs à profiter du temps, bientôt écoulé, qu'il a encore à passer avec eux : « Hâtez-vous de croire pendant que je suis avec vous ».

Le verset 34 décrit bien l'état d'abandon dans lequel sera plongé le peuple d'Israël s'il persiste à rejeter celui qui seul peut le conduire au Père. Il connaîtra l'attente continuelle et toujours déçue ; il expérimentera l'impuissance à retrouver Dieu, après avoir laissé passer la visite de celui qui seul aurait pu les unir à lui. Ce sens est celui dans lequel Jésus cite cette parole (13.33. Comparer 14.6). C'est aussi celui dans lequel il la répètera bientôt, sous une forme plus accentuée (8.21-22).

Vous me chercherez : cette recherche ne sera inspirée ni par la haine, ni par une quelconque repentance (qui ne manquerait pas de les amener au salut). Ils continueront de chercher le Messie, là où il ne se trouve pas, c'est-à-dire en dehors de Jésus.

Où je serai : Jésus désigne symboliquement la communion avec le Père et l'état de salut dont on jouit dans cette communion. C'est là le terme bienheureux auquel ils ne pourront plus parvenir après l'avoir rejeté, car c'est lui seul qui peut les y conduire (14.3). Si donc ils laissent passer ce moment où ils peuvent encore s'attacher à lui, tout sera fini pour eux.

7.35,36 Sur quoi les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il, que nous ne le trouvions pas ? Ira-t-il parmi ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et enseignera-t-il les Grecs ? 36 **Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai ?**

Ces paroles sont ironiques. Repoussé par les seuls Juifs vraiment dignes de ce nom, ceux qui habitent en Terre Sainte

et parlent la langue des pères, Jésus s'en irait-il essayer son rôle de Christ auprès des Juifs dispersés dans le monde grec et, par l'intermédiaire de ceux-ci, exercer sa fonction de Messie chez les païens ? Un beau Messie, en vérité, que celui qui, rejeté des Juifs, deviendrait le docteur des païens !

V.36 : les Juifs ne croient guère à leur propre explication (v.35) et répètent les paroles de Jésus sans les comprendre.

Jean prend plaisir à reproduire *in extenso* les mots des Juifs. Pourquoi ? Parce que, comme la parole de Caïphe au chapitre XII, ils font, à l'heure et dans les lieux où Jean écrit et où on les lit, l'effet d'une prophétie involontaire. En effet, Jésus n'est-il pas devenu réellement le Messie des Grecs, des païens ? Jean ne rédige-t-il pas cet Évangile dans la contrée et dans la langue même des païens ? La prophétie de Jésus, renfermée dans les versets précédents et tournée en ridicule par les Juifs, ne s'accomplit-elle pas à leur égard d'une manière éclatante et terrible aux yeux du monde entier ?

3. Fin de la fête et ses conséquences (7.37-8.59)

Le dernier et grand jour de la fête est arrivé. Avec une solennité proportionnée à celle de ce saint jour, Jésus s'affirme lui-même comme la réalité de tous les grands symboles historiques que rappelle la fête. De telles déclarations ne font qu'exaspérer l'incrédulité d'une partie de ceux qui l'entourent, tandis qu'elles resserrent le lien déjà formé entre les croyants et lui.

Quatre parties dans ce discours :

La vraie source (7.37-52)

La vraie lumière (8.12-20)

Le vrai Messie (8.21-29)

La nature incurable de l'incrédulité juive (8.30-59)

Le passage 7.53-8.11, qui contient le récit de la femme adultère, ne paraît pas appartenir au texte authentique de l'Évangile.

a) La vraie source (7.37-52)

7.37,38 Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. 38 **Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture.**

Le dernier jour, le grand jour de la fête : De 16.13 et No 29.12 parlent de sept jours de fête. Mais en No 29.35, cette indication supplémentaire est donnée : « Et, au huitième jour, vous aurez une assemblée solennelle, et vous ne ferez aucun travail » ; ce qui concorde avec Lé 23.36 et Né 8.18.

La vie sous la tente dure *sept* jours et le *huitième*, le peuple rentre dans ses demeures. Ce jour est sanctifié par une assemblée solennelle et par le repos sabbatique.

Jésus, se tenant debout, s'écria : le plus souvent, Jésus enseignait assis. Le verbe traduit ici par « s'écria » désigne une attitude plus solennelle et un son de voix plus élevé que d'ordinaire.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive : Jésus va s'appliquer à lui-même un des symboles messianiques les plus remarquables entre tous ceux que renferme l'histoire nationale.

Beaucoup de commentateurs pensent que Jésus fait allusion ici à la libation qui se célébrait chaque matin de la semaine sacrée. Conduit par un prêtre, tout le peuple, après le sacrifice, descendait du temple à la source de Siloé. Le prêtre remplissait à cette source, célébrée déjà par les prophètes, une cruche d'or et la rapportait dans le parvis au milieu des cris de joie de la multitude et au son des cymbales et des trompettes. De retour dans le temple, le prêtre montait sur l'autel des holocaustes. Le peuple lui criait : « Élève ta main ! » et le prêtre accomplissait la libation dans deux vases

d'argent percés de trous. Il versait à l'occident la cruche d'or et à l'orient une coupe remplie de vin. Pendant la libation, le peuple chantait, toujours au bruit des cymbales et des trompettes, les paroles d'Ésaïe (12.3) : « Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut », paroles auxquelles la tradition rabbinique attribuait tout spécialement une signification messianique.

Cette interprétation ne se justifie pas pour les raisons suivantes : pourquoi Jésus prendrait-il comme point de départ une cérémonie tout humaine, imaginée par les prêtres pour rappeler l'un des grands miracles théocratiques accomplis au désert, l'effusion de l'eau du rocher. La parole que Jésus prononce est en relation bien plus directe avec le miracle qu'avec cette cérémonie. Dans celle-ci, il n'est point question de boire, mais seulement de puiser et de verser de l'eau, tandis que, dans le miracle du désert, le peuple s'est abreuvé au torrent d'eau sortant du rocher. Jésus se compare non à cette cruche d'or portée occasionnellement, mais au *rocher* même d'où Dieu a fait jaillir l'eau vive.

Au chapitre II, Jésus s'est présenté comme le vrai temple ; au chapitre III, comme le vrai serpent d'airain ; au chapitre VI, comme le pain du ciel, la vraie manne ; au chapitre VII, comme le vrai rocher ; au chapitre VIII, il sera la vraie nuée lumineuse, et ainsi de suite jusqu'au chapitre XIX, où il est présenté par Jean comme réalisant le type de l'agneau pascal. Jésus profite des circonstances particulières de chaque fête pour montrer l'ancienne alliance réalisée en sa personne.

Le témoignage solennel des versets 37 et 38 nous replace donc en face de la scène du désert, qu'a si vivement rappelée, durant le cours de cette fête, la joyeuse cérémonie de la libation. Les premiers mots « Si quelqu'un a soif » font surgir à nos yeux tout ce peuple consumé au désert par la soif. À tous ceux qui ressemblent à ces Israélites altérés s'adresse l'invitation qui va suivre. La soif est l'emblème des besoins spirituels. Comparer avec Mt 5.6 : « Heureux ceux qui ont

faim et soif de justice ». Ce sont là les cœurs que le Père a *enseignés* et *attirés* par le moyen de Moïse docilement écouté. Pour chaque cœur altéré, Jésus sera ce que fut pour les Israélites le rocher d'où jaillit l'eau vive : « Qu'il vienne à moi et qu'il boive ». Ces deux impératifs, ainsi liés, signifient : « Il n'y a pas autre chose à faire qu'à venir ; une fois venu, qu'il boive, comme l'a fait autrefois le peuple dans le désert ».

V.38 : il y a une gradation d'idée entre le verset 37 et le verset 38. Le croyant, après s'être désaltéré (v.37), devient lui-même capable de désaltérer d'autres âmes (v.38). C'est la preuve éclatante de la plénitude avec laquelle ses propres besoins spirituels ont été satisfaits. Il sera tellement saturé qu'il débordera lui-même en torrents d'eau vive. Au verset 37, le croyant boit de l'eau au rocher ; au verset 38, il devient lui-même rocher pour d'autres.

Comme dit l'Écriture : de quel passage de l'Écriture Jésus parle-t-il ? L'explication ressort du miracle auquel vraisemblablement Jésus pense en prononçant ces paroles. Il est dit en Ex 17.6 : « Voici, je me tiendrai là devant toi, sur un rocher en Horeb, et tu frapperas le rocher, et il sortira du dedans de lui des eaux, et le peuple boira » ; et en No 20.11 : « Et des eaux abondantes sortirent ». Comparer encore De 8.15 ; Ps 114.8. Il paraît vraisemblable que ces passages ont été lus pendant la fête, et que, présents à tous les esprits, ils ont fourni l'occasion de la citation (*comme a dit l'Écriture…)*.

De son sein : cette expression est tirée du mot hébreu *mimmennou* qui signifie : du dedans de lui. Cette image, empruntée à la cavité intérieure du rocher d'où devaient sortir les eaux, s'applique d'abord à Christ lui-même, puis à l'homme que Christ a désaltéré et qu'il remplit de sa présence et de sa grâce.

7.39 Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Jésus parle ici de l'Esprit qui sera donné, à la Pentecôte et par la suite, à ceux qui croiront en lui. Les disciples, une fois remplis de l'Esprit, expérimenteront effectivement cette vie nouvelle et déverseront des *torrents d'eau vive* sur beaucoup d'autres gens.

L'Esprit n'était pas encore : cette expression s'explique par la parole de Jésus : « Si je ne m'en vais, le Paraclet (l'avocat, le défenseur) ne viendra pas à vous » (16.7), et par toutes les paroles des chapitres XIV et XVI, qui montrent que la venue de l'Esprit est la présence spirituelle de Jésus lui-même dans les cœurs. L'Esprit a, jusqu'à la Pentecôte, agi *sur* les hommes, soit dans l'ancienne alliance, soit dans le cercle des disciples ; mais il n'était point encore *en* eux, comme propriété et vie personnelle ; il n'avait pas encore élu domicile permanent chez l'homme.

Parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié : certains désignent la *mort* de Jésus comme la condition d'envoi de l'Esprit, parce que ce don suppose le pardon des péchés. L'idée est vraie, mais le terme « être glorifié » n'est appliqué nulle part à la mort de Jésus comme telle. La glorification de Jésus est sa réintégration comme homme dans sa gloire de « Parole ». C'est cette position suprême qui le rend capable de disposer de l'Esprit et de l'envoyer aux siens.

On peut encore expliquer cette vérité d'une autre manière : l'œuvre de l'Esprit consiste à faire vivre le Christ lui-même dans le cœur du croyant ; or, il est évident que ce n'est pas un Christ inachevé que l'Esprit divin doit glorifier et faire vivre dans l'Humanité, mais bien l'Homme-Dieu parvenu à sa stature parfaite.

7.40-44 Des gens de la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète. 41 **D'autres disaient : C'est le Christ. Et d'autres disaient : Est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ?**

42 **L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de**
la postérité de David, et du village de
Bethléhem, où était David, que le Christ
doit venir ? 43 **Il y eut donc, à cause de**
lui, division parmi la foule. 44 **Quelques-**
uns d'entre eux voulaient le saisir, mais
personne ne mit la main sur lui.

Ces versets montrent bien la scission entre ceux qui croient et ceux qui rejettent Jésus. Il y a des nuances au sein de ces deux groupes. Parmi les premiers, certains voient en Jésus le *prophète*, d'autres le *Christ*. Dans le parti hostile, les uns se bornent à objecter (v.41-42) et d'autres veulent déjà se saisir de Jésus (v.44), ou plutôt le *faire* saisir. Ce sont quelques hommes violents dans la foule qui poussent les huissiers à exécuter leur mandat.

7.45-49 **Ainsi les huissiers retournèrent vers les**
principaux sacrificateurs et les pharisiens.
Et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne
l'avez-vous pas amené ? 46 **Les huissiers**
répondirent : Jamais homme n'a parlé
comme cet homme. 47 **Les pharisiens leur**
répliquèrent : Est-ce que vous aussi, vous
avez été séduits ? 48 **Y a-t-il quelqu'un des**
chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ?
49 Mais cette foule qui ne connaît pas la
loi, ce sont des maudits !

C'est un jour férié, et pourtant le Sanhédrin tient séance. Ils attendent sans doute le résultat de l'envoi des huissiers (v.42).

Par leur franche réponse, les huissiers font, sans y penser, un étrange compliment à ces docteurs qu'ils entendent tous les jours !

Au verset 49, les chefs insinuent qu'ils possèdent, eux, des raisons tirées de la Loi pour rejeter Jésus. Mais il se trouve là quelqu'un qui les rappelle à l'ordre au nom de cette Loi même que seuls ils prétendent connaître :

7.50-52 **Nicodème, qui était venu de nuit vers Jésus, et qui était l'un d'entre eux, leur dit :** 51 **Notre loi condamne-t-elle un homme avant qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il a fait ?** 52 **Ils lui répondirent : Es-tu aussi Galiléen ? Examine, et tu verras que de la Galilée il ne sort point de prophète.**

Le rôle que joue Nicodème dans cette circonstance est la preuve du progrès qui s'est opéré chez lui depuis sa visite à Jésus. Il est venu de nuit voir Jésus ; maintenant, il ose prendre sa défense en plein jour devant le Sanhédrin. L'expression « **qui était l'un d'entre eux** » rappelle ironiquement leur propre question (v.48) : « Y a-t-il quelqu'un des chefs qui… ? »

Notre Loi condamne-t-elle : cette expression renferme une allusion mordante à la prétention des chefs de connaître seuls la Loi.

V.52 : on voit bien comment la passion envisage et juge l'impartialité. Le Sanhédrin suppose méchamment dans sa réponse qu'on ne peut adhérer à Jésus sans être Galiléen comme lui.

De la Galilée il ne sort point de prophète : certains pensent que Jean s'est trompé en mettant ces mots dans la bouche des membres du Sanhédrin, car, disent-ils, plusieurs prophètes (Elie, Nahum, Osée, Jonas) étaient d'origine galiléenne. En fait l'origine galiléenne de trois de ces prophètes est fausse ou incertaine : Elie était de Galaad ; Osée venait de la Samarie, qui ne peut être identifiée avec la Galilée ; Nahum était de El-Kosch, endroit dont la situation est incertaine. Seul Jonas reste. C'est une exception que

la passion a pu faire oublier à ces chefs dans un moment d'emportement. Malgré ce fait isolé, la Galilée est restée une terre de rebut de la théocratie. Un commentateur disait : « La Galilée n'est pas la terre des prophètes, encore moins celle du Messie ». Ce qu'ils oublient de plus grave, ce n'est pas Jonas, c'est la prophétie d'Ésaïe (8.23 – 9.1), où était annoncée la prédication du Messie en Galilée.

Le récit de la femme adultère (7.53-8.11)

Trois questions s'élèvent au sujet de ce morceau :
Appartient-il réellement au texte de notre Évangile ?
Sinon, comment y a-t-il été introduit ?
Que penser de la vérité de ce récit ?

1) Appartient-il réellement au texte de notre Évangile ?

Le témoignage le plus ancien de la présence de ce passage dans le Nouveau Testament est l'usage qu'en font les *Constitutions apostoliques*, écrit apocryphe datant de la fin du troisième siècle. Si donc ce passage est inauthentique chez Jean, son interpolation doit remonter jusqu'au troisième ou deuxième siècle. Les pères du quatrième siècle, Jérôme, Ambroise, Augustin, en admettent l'authenticité et pensent qu'il a été retranché dans une partie des documents par des hommes faibles dans la foi, qui auraient craint « que leurs femmes n'en tirent des conséquences immorales » (Augustin). Certains manuscrits le citent et ne le marquent d'aucun signe de doute. D'autres l'omettent complètement. D'autres encore le transposent ailleurs (après le chapitre VII, ou à la fin de l'Évangile, ou même dans l'Évangile de Luc à la suite du chapitre XXI).

Au point de vue de la critique externe, trois faits prouvent que ce passage a été intercalé dans un texte auquel il n'appartient pas :

a) Il est impossible d'envisager l'omission de ce morceau dans

de nombreux manuscrits comme purement accidentelle. S'il était authentique, il faudrait nécessairement qu'il eût été retranché à dessein et par le motif que supposent quelques Pères. Se serait-on permis une semblable liberté à l'égard d'un texte décidément connu comme apostolique ?

b) Le texte varie énormément dans les documents qui présentent ce morceau. On compte plus de quatre-vingts variantes dans ces douze versets. Un vrai texte apostolique n'a jamais subi de telles altérations.

c) Comment se fait-il que le morceau tout entier se trouve si diversement placé dans les documents. Une telle hésitation est également sans exemple à l'égard d'un vrai texte apostolique.

Au point de vue de la critique interne, trois raisons confirment les affirmations précédentes :

1- Le style n'a pas le cachet de Jean ; il a bien plutôt les caractères de la tradition synoptique.

2- Le préambule (7.53) ne présente aucun sens précis.

3- Il y a une disharmonie complète entre l'esprit de ce récit et celui de toute la narration johannique. En enlevant ce récit, on constate que la liaison entre le témoignage qui précède et celui qui suit saute aux yeux. Elle est expressément marquée par les mots *de nouveau* (8.12), qui rattachent la nouvelle déclaration (8.12-20) à celle du grand jour de la fête (7.37 et suivants).

2) Comment ce morceau s'est-il introduit dans notre Évangile ?

On peut voir dans ce morceau la rédaction de quelque antique tradition. Eusèbe rapporte que l'écrit de Papias renfermait « l'histoire d'une femme accusée de nombreux péchés devant le Seigneur, histoire que renfermait également l'Évangile des Hébreux ». Un lecteur de Papias ou de l'Évangile des Hébreux l'aurait annotée dans l'Évangile de Jean.

3) Que penser de la vérité de ce récit ?

La question de savoir si ce récit est la tradition d'un fait vrai ou une légende sans valeur ne peut être résolue que par l'étude détaillée du passage[43].

7.53 Et chacun s'en retourna dans sa maison.
8.1-11 Jésus se rendit à la montagne des oliviers.
2 **Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait.** 3 **Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ; et, la plaçant au milieu du peuple,** 4 **ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère.** 5 **Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?** 6 **Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.** 7 **Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.** 8 **Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.** 9 **Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.** 10 **Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?** 11 **Elle**

[43] Godet, dans son commentaire, relève, pour chaque verset, les différentes variantes données par les manuscrits.

répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pèche plus.

7.53 : Chacun s'en retourna : de qui s'agit-il ? Du Sanhédrin ? Du peuple ? Dans le récit de Jean, rien ne conduit à ce sens du mot *chacun*.

8.1-2 : analogie frappante avec la narration synoptique, soit pour le fond, soit pour la forme. Comparer avec Lu 21.38.

8.3 : style synoptique. Il est peu probable qu'à cette époque, les scribes, si fiers de leur savoir, aient consenti ainsi à concéder à Jésus une si grande autorité aux yeux de tout le peuple. Comparer avec 7.26.

8.5 : la lapidation n'était ordonnée par Moïse que pour le cas d'une *fiancée* infidèle (De 22.23-24) ; pour la *femme* adultère, le genre de mort n'était pas déterminé (Lé 20.10). D'après le Talmud, là où la peine n'était pas spécifiée, la Loi entendait, non la lapidation, mais la strangulation. Mais apparemment, les déclarations du Talmud ne font pas loi au temps de Jésus.

8.6 : en quoi consiste le piège ? Entraîner Jésus à prononcer une sentence dont la sévérité le mettrait en contradiction avec sa miséricorde ordinaire ? Pousser Jésus à la clémence, ce qui le mettrait en contradiction avec le statut mosaïque ? Mais, dans ces deux cas, il n'y a pas de piège proprement dit, car le danger n'existe pour Jésus que s'il répond affirmativement dans la première explication et négativement dans la seconde.

Pour d'autres commentateurs, le piège serait plus habile : si Jésus répond négativement, il contredit Moïse, et s'il répond conformément à Moïse, il entre en conflit avec la loi romaine qui ne punit pas de mort l'adultère. Cette explication se rapproche de la vérité. Seulement, la loi romaine n'a rien à faire ici, car les Romains n'imposent pas aux provinces leur propre législation, et le conflit résultant d'une simple

contradiction entre les deux codes n'aurait rien d'assez frappant aux yeux du peuple pour nuire sérieusement à Jésus.

La solution paraît plus simple. Si Jésus répondait : « Moïse a raison, lapidez cette femme », les Juifs iraient chez Pilate en accusant Jésus d'empiéter sur les droits de l'autorité romaine qui s'est réservée, ainsi que dans tous les pays conquis, le *jus gladii*. Si Jésus répondait : « Ne la lapidez pas », on le décrierait auprès du peuple et l'accuserait même devant le Sanhédrin comme faux Messie ; car le Messie doit maintenir ou rétablir le règne de la Loi. C'est exactement le même calcul que lorsqu'on lui pose la question du tribut à payer à César (Lu 20).

Jésus écrit sur la terre, probablement la parole qu'il prononce à ce moment même. Il en écrit la première partie lorsqu'il se baisse pour la première fois (v.6), et la seconde lorsque, après s'être redressé, il reprend la même attitude (v.8). Par là, Jésus se pose en juge divin en même temps de la femme qu'on lui amène et de ceux-là mêmes qui la lui présentent. Une sentence ne se prononce pas seulement, elle s'écrit. Cet acte a un sens analogue à celui de cette parole de Jérémie (17.13) : « Ceux qui se détournent de moi seront inscrits sur la terre ».

8.7 : l'art admirable et simple de la réponse de Jésus consiste à ramener la question du domaine *juridique,* où la plaçaient ses adversaires, sur le terrain *moral*. Jésus désarme les juges improvisés de cette femme, sans cependant porter la moindre atteinte à l'ordonnance de Moïse. D'un côté, les mots « **qu'il jette la pierre** » maintiennent la Loi ; mais de l'autre, le terme « **sans péché** » désarme quiconque voudrait l'appliquer.

8.9 : si les pharisiens étaient sincères dans leur indignation, ils conduiraient cette femme auprès du juge officiellement établi. En fait, c'est à Jésus qu'ils en veulent. Leur projet échoue et ils se retirent, avouant ainsi implicitement leur intention honteuse. **Les plus âgés**,

comme représentants les plus vénérables de la morale publique, s'étaient placés en tête du cortège. Les **derniers** ne sont pas les plus jeunes ou les derniers quant à la position sociale, mais simplement les derniers qui sortent. Le mot « **seul** » n'implique le départ que des accusateurs.

8.10-11 : par le « **moi non plus** », Jésus fait comprendre à la femme qu'il y avait pourtant là quelqu'un qui, dans déroger à la règle de justice posée au verset 7, aurait réellement le droit de jeter la pierre, s'il trouvait bon de le faire ; mais celui-là même y renonce par amour et pour lui laisser le temps de revenir au bien : « **Va, et ne pèche plus** ».

Il ne faut pas voir dans la parole de Jésus « **Je ne te condamne pas non plus** » une déclaration de pardon semblable à celle qu'il adresse à la pécheresse repentante (Lu 7.48, 50) ; Jésus ne lui dit pas : « Va en paix, tes péchés te sont remis ». Car la pécheresse dont il s'agit ici n'est point venue à Jésus par un mouvement de repentance et de foi. En ne la condamnant pas, Jésus lui accorde simplement le temps de se repentir et de croire. C'est une promesse de support, non la justification. Comparer avec Ro 3.24-25. En lui disant : « Ne pèche plus », il lui indique la voie sur laquelle seule elle pourra saisir réellement le salut.

Ce texte est en tous points digne de la sagesse, de la sainteté et de la bonté de celui à qui il est attribué. Jésus a nettement distingué le domaine juridique du domaine moral ; il a réveillé chez ses adversaires le sentiment de leur propre péché, et il fait comprendre à cette femme comment elle doit employer le temps de grâce qui lui est accordé. Enfin dans ces mots « **Où sont tes accusateurs ?** » on croit entendre comme le prélude de ce cri de triomphe de l'apôtre Paul : « Qui accusera ? Qui condamnera ? » (Ro 8.33-34).

Les caractères internes de cet épisode inimitable de la vie de Jésus le placent chronologiquement à la même époque que les autres faits analogues racontés par les synoptiques,

c'est-à-dire immédiatement à la suite de l'entrée de Jésus à Jérusalem au jour des Rameaux (Lu 20, Mt 22, etc.). C'est d'ailleurs à ce moment-là seulement qu'une reconnaissance aussi explicite de l'autorité de Jésus de la part des membres du Sanhédrin peut se comprendre.

b) La vraie lumière (8.12-20)

8.12 Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.

Jésus annonce un nouveau témoignage, analogue à celui de 7.37 et suivants. C'est une continuation, un complément du discours précédent. Ce discours a probablement lieu le même jour.

Je suis la lumière du monde : Jésus vient de s'appliquer le symbole de l'eau du rocher ; il s'applique maintenant un autre grand symbole, celui de la colonne de feu dans la nuée. Au chapitre VI, Jésus était la manne, non pour le peuple seulement, mais pour l'Humanité, et au chapitre VII, il était l'eau vive pour *quiconque* a soif ; ici, Jésus est la lumière *du monde*. Le terme *lumière* a déjà été expliqué en 1.4 et 3.19 : c'est la révélation parfaite du Bien moral, c'est-à-dire Dieu, le Bien vivant.

Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres : cette expression fait allusion au pèlerinage d'Israël dans le désert. Le peuple se levait, s'avançait, s'arrêtait, campait au signal qui partait de la nuée lumineuse. Avec un tel guide, il n'y avait plus de ténèbres pour les voyageurs. Ainsi se dissipent pour l'homme les obscurités de l'existence dues au péché, dès le moment qu'il reçoit Jésus dans son cœur. À chaque pas, il commence par regarder à Jésus et trouve en lui la révélation de la sainteté, la seule vérité réelle.

La lumière de la vie n'est pas celle qui consiste dans la vie ou qui la produit, mais celle qui en procède (1.4) : une lumière qui rayonne de la vie dans la communion avec Dieu et qui dirige l'exercice de l'intelligence.

Il y a une liaison profonde entre ce témoignage et le précédent (7.37) : Jésus s'est présenté comme la vie, il s'offre maintenant comme la lumière qui émane de la vie. Quant à la réponse que doit faire l'homme à ces dons divins, dans le premier passage, c'est la réceptivité de la foi (*boira*) ; dans le second, l'activité de l'obéissance pratique (*marchera*).

8.13 Là-dessus, les pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai.

Ton témoignage n'est pas vrai : les mots « n'est pas vrai » ne signifient pas « est faux », mais « n'est pas suffisamment assuré, digne de foi ». Il y avait en effet un adage rabbinique qui disait : « Nul homme ne rend témoignage sur lui-même ». Les pharisiens ne soulèvent donc qu'une question de forme. Jésus va y répondre en traitant d'abord la question de fond (v.14), puis celle de forme (v.15-18).

8.14 Jésus leur répondit : Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais.

Jésus a accepté, au chapitre V, la position d'un homme ordinaire ; c'est pourquoi il a cité en sa faveur le double témoignage du Père par les miracles et par l'Écriture. Ici, il se redresse et revendique sa vraie position, dont il s'est volontairement désisté. Cette différence provient de ce que la rupture entre lui et ses auditeurs est maintenant plus prononcée.

Je sais d'où je suis venu et où je vais : Jésus a une conscience claire et limpide de lui-même. Elle porte à la fois sur le lieu de son origine et sur celui de son retour, sur le principe et la fin de son existence. Il connaît distinctement ces deux termes de sa vie et la comprend tout entière. Jésus est clairement conscient de lui-même comme d'un être venant d'en haut et retournant en haut. Par conséquent, pour lui la vie terrestre n'est qu'un passage avec une mission de salut à remplir, la transition du ciel au ciel. Tout le christianisme repose sur cette conscience que Christ a eue de sa personne.

Vous ne savez pas : ces mots sont plus que l'énoncé d'un fait, ils renferment un reproche. Dans le caractère céleste et saint de l'apparition de Jésus, chaque cœur droit peut discerner la divinité de son origine, aussi bien que celle de sa destination.

8.15,16 Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne. 16 **Et si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui m'a envoyé est avec moi.**

L'objection des pharisiens, au verset 13, renfermait un jugement sur Jésus. Ils le traitaient comme un homme ordinaire, un pécheur, semblable à eux tous. Ils l'accusaient de se surtaxer lui-même dans les témoignages qu'il se rendait. C'est à quoi se rapporte le reproche de Jésus : « **Vous jugez selon la chair** », ce qui revient à dire : « Vous ne jugez que d'après l'apparence externe ».

Je ne juge personne : il y a un contraste étonnant : les pharisiens, aveugles, se permettent de le juger, lui Jésus, avec un parfaite confiance en leurs propres lumières ; tandis que Jésus, la lumière incarnée, ne juge personne. Ainsi, ceux qui ignorent se permettent de juger, tandis que celui qui sait se refuse ce droit. Et cependant, on ne saurait le nier, Jésus juge aussi ; il le déclare lui-même au verset 19 : « Et si je juge… ». Comment expliquer cette contradiction ? Celle-ci

repose non sur le fait de juger, mais sur la manière de le faire. Les pharisiens se croient compétents pour juger d'après leurs propres lumières, tandis que Jésus dit ceci : « Moi, comme livré à moi-même, réduit à ma propre individualité humaine, je ne me permets rien de semblable ; comme tel je ne juge personne, mais s'il m'arrive de juger, je ne le fais pas de moi-même, mais je ne fais que transmettre les sentences énoncées par mon Père, des sentences qui sont dignes de foi ».

8.17,18 Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai ; 18 **je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend témoignage de moi.**

Jésus entre, du moins pour la forme, dans la pensée de ses adversaires (comme en 7.16, 28). Le droit mosaïque exigeait deux témoins pour qu'un témoignage soit valable (De 17.6 ; 19.15). Jésus montre que, dans les jugements qu'il prononce sur le monde (v.16), aussi bien que dans les témoignages qu'il se rend (v.18), il satisfait à cette règle ; car le Père joint son témoignage au sien. Là où l'œil de la chair ne voit qu'un témoin, il y en a réellement deux.

Jésus décrit ici un fait de sa vie intime, comme en 5.30. C'est dans la lumière de Dieu qu'il se contemple et qu'il se connaît lui-même. Voilà pourquoi son témoignage porte le sceau de cette divine autorité aux yeux de quiconque a un sens pour percevoir Dieu.

Votre loi : en s'exprimant ainsi, Jésus est inspiré par le sentiment de la position exceptionnelle qu'il revendique dans tout ce morceau. Jésus se sait infiniment élevé au-dessus de tout le régime judaïque. Sa soumission à la Loi est complète sans doute, mais libre ; car sa vie morale ne dépend pas de la relation avec une ordonnance extérieure.

Le témoignage de deux hommes : le mot *hommes* ne se trouve pas dans le texte hébreu. Ce terme doit avoir

été rajouté pour bien montrer le contraste entre les témoins *humains* que réclamait la Loi et le témoin *divin* que Jésus fait intervenir ici (*le Père qui m'a envoyé*). L'idée du discours de Jésus est la suivante : « Vous réclamez un garant de ce que je dis de moi et de vous ; le voici : c'est en Dieu que je me connais et que je m'affirme, comme c'est en lui que je vous connais et que je vous juge ». C'est en vertu de cette lumière divine qui luit dans son intérieur et par laquelle il connaît aussi les autres, qu'il est là comme la *lumière du monde* (v.12).

8.19 Ils lui dirent donc : Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.

Jésus a parlé d'un second témoin ; mais un témoin doit être vu et entendu. Autrement, à quoi sert-il ? Le sens de la question paraît être le suivant : « Si c'est de Dieu que tu veux parler, qu'il se fasse entendre ; si c'est de quelqu'un d'autre, qu'il se montre ! »

La réponse de Jésus signifie qu'il lui est impossible de satisfaire à leur demande. La présence vivante de Dieu dans un être humain est un fait qui ne peut être perçu par les sens. S'ils avaient la capacité spirituelle nécessaire pour comprendre ce Jésus qui se manifeste à eux, ils discerneraient bientôt en lui le Dieu qui est en intime communion avec lui ; et ils ne demanderaient pas : « Où est-il ? » Comparer avec 14.10.

8.20 Jésus dit ces paroles, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.

Jésus vient de prononcer des paroles graves et le souvenir du lieu où elles ont été prononcées reste gravé dans les mémoires (v.20 a).

Enseignant dans le temple : ces mots servent à faire ressortir le caractère sacré du lieu dans lequel Jésus enseigne.

Le trésor désigne probablement tout l'emplacement où sont recueillies les sommes remises pour l'entretien du temple et pour d'autres buts pieux. Selon Mc 12.41 et Lu 21.1, ce mot désigne les treize *troncs,* ou coffres d'airain, destinés à recevoir les dons des fidèles. Ils sont situés dans le parvis des femmes et portent chacun une inscription indiquant le but auquel est consacré l'argent qu'on y dépose[44]. C'est en face de celui qui est destiné aux pauvres que se tenait Jésus, lorsqu'il vit la veuve y mettre sa pite. Ce lieu est presque attenant à celui où se trouve la fameuse salle appelée Gazith, dans laquelle le Sanhédrin tient ses séances, entre le parvis des femmes et le parvis intérieur[45]. Ce n'est par hasard que Jean mentionne ce lieu. C'est en quelque sorte sous les yeux et aux oreilles du Sanhédrin assemblé (7.45-52), que Jésus prononce de telles paroles !

Et personne ne le saisit : s'il y a un lieu où Jésus se trouve sous la main et comme à la merci de ses ennemis, c'est bien celui-ci. Mais leurs bras sont encore paralysés par leur conscience et par la faveur qui entoure Jésus.

c) Le vrai Messie (8.21-29)

---

44 Il est probable que l'appartement appelé *trésorerie* ait été celui où l'on gardait les sommes provenant de ces troncs.

45 Selon la Mischna, à l'origine, les assemblées du Sanhédrin avaient lieu dans une salle qui donnait sur la cour intérieure du temple. D'après Schürer (Gesch. des jüd. Volkes, II, p. 162-164,) la *Lischkath-Haggazith,* lieu ordinaire des séances du Sanhédrin se trouvait sur la pente ouest de la colline du temple, entre celui-ci et la ville haute (note de Georges Godet). Dans des cas urgents, le conseil pouvait également se rencontrer dans la maison du souverain sacrificateur (Mt 26.3, 57 ; Mc 14.53).

8.21,22 Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché ; vous ne pouvez venir où je vais. 22 **Sur quoi les Juifs dirent : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir où je vais ?**

C'est la dernière fois que Jésus se trouve au milieu de tout son peuple rassemblé, avant la fête où il devra verser son sang pour lui. Dès demain, cette multitude va se disperser dans tous les pays du monde. À cette situation correspond bien le ton grave et douloureux de ce discours.

Le verset 21 avertit les auditeurs de l'importance de l'heure présente pour le peuple et pour chaque individu : Jésus, leur seul Sauveur, n'est avec eux que pour peu de temps. Une fois qu'ils l'auront rejeté, le ciel où il va entrer leur sera fermé ; il ne leur restera que la perdition. Cette déclaration est une répétition plus accentuée de 7.33, 34.

Dans votre péché : ces mots indiquent l'état de dépravation intérieure, et par conséquent de condamnation, dans lequel la mort les atteindra. Jésus pourrait les en tirer.

Le péché est ici l'égarement du cœur, l'éloignement de Dieu, en général. Au verset 24, ce seront les manifestations particulières de cette disposition. En 13.33, Jésus parlera aux apôtres, dans les mêmes termes qu'ici, de l'impossibilité de le suivre ; mais pour eux, cette impossibilité ne sera que momentanée, car Jésus viendra les chercher (14.3). Pour les Juifs, au contraire, il n'y aura plus de pont entre la terre et le ciel ; la séparation sera consommée par le rejet de celui « sans lequel nul ne parvient au Père » (14.6)[46].

V.22 : à leur tour, et comme par une sorte de revanche, les Juifs se moquent et renchérissent sur la réponse qu'ils

[46] À moins, bien entendu, qu'ils ne se repentent et ne se convertissent, en reconnaissant Jésus comme leur Seigneur et Sauveur ! Voir Ac 2.38.

ont faite à sa déclaration précédente (7.35) : « Si c'est dans le séjour des morts que tu veux descendre, nous n'avons pas l'intention de t'y suivre ».

8.23,24 Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. 24 **C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés.**

Jésus continue l'avertissement commencé au verset 21. Un abîme les sépare de lui : voilà pourquoi il ne pourra leur servir de Sauveur et les élever avec lui dans le ciel, sa patrie.

D'en bas… d'en haut : ce contraste évoque la différence d'origine.

De ce monde… pas de ce monde : Jésus évoque ici le contraste de disposition et d'activité morale. Le *monde* désigne la vie humaine constituée indépendamment de la volonté divine et, par conséquent, en opposition avec elle. On peut être *d'en bas* (par nature), sans être *du monde* (par tendance), si l'âme vient à s'élever au désir des biens supérieurs.

Moi, je ne suis pas de ce monde : Jésus exprime avec force la répulsion que lui inspire tout ce train de la vie humaine destitué du souffle divin.

Si vous ne croyez pas ce que je suis : seul Jésus peut être pour eux le pont entre *en bas* et *en haut*. Par conséquent, s'ils ne croient pas en lui, leur perdition est certaine. Littéralement, il faudrait traduire : « Si vous ne croyez pas que c'est moi qui suis… ». Dans les mots « je suis » est résumée par Dieu toute la foi de l'Ancien Testament : « Je suis votre Dieu, en dehors duquel il n'y en a pas d'autre » (De 32.39 ; Es 43.10). De même, Jésus résume dans ces mots toute la foi de

la nouvelle alliance : « Je suis le Sauveur, en dehors de qui il n'y en a pas d'autre ».

La version des LXX emploie pour traduire cette parole du Deutéronome les mêmes mots qu'ici ; donc vraisemblablement, Jésus utilise ici la même expression hébraïque que dans l'Ancien Testament. L'attribut sous-entendu est certainement *le Christ* ; mais Jésus évite soigneusement ce terme, à cause de la signification politique qu'il a prise en Israël. C'est vraisemblablement ce mot que ses adversaires aimeraient lui arracher de la bouche, pour pouvoir mieux le condamner :

8.25 Qui es-tu ? lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Ce que je vous dis dès le commencement.

Ce que je vous dis dès le commencement : Il est préférable de traduire ainsi : « *Absolument* ce qu'aussi je vous déclare », c'est-à-dire : « Ni plus ni moins que ce que renferme ma parole ». L'idée est la suivante : « Sondez mon *parler*, et vous discernerez mon *être* ». Il suffit donc d'approfondir le témoignage que Jésus se rend chaque jour à lui-même pour y découvrir la vraie nature de son être et de son rôle envers Israël et envers le monde. On apprend à le connaître successivement comme le vrai temple (chapitre II), l'eau vive (chapitre IV), le vrai Fils (chapitre V), le pain du ciel (chapitre VI) etc. C'est de cette manière que son nom de *Christ* s'épellera en quelque sorte lettre après lettre dans le cœur du croyant et s'y formulera comme une découverte spontanée, ce qui vaudra infiniment mieux que s'il l'avait appris sous forme de leçon par un enseignement extérieur. Pour être salutaire en effet, cette profession : « Tu es le Christ » doit être, comme chez Pierre (6.66-69), le fruit des expériences de la foi. Jésus n'a jamais cherché ni accepté une adhésion procédant d'un autre principe que celui de la conviction morale. Cette réponse est l'un des traits merveilleux de la sagesse de Jésus. Elle

explique pourquoi, dans les synoptiques, Jésus interdit aux Douze de dire qu'il est le Christ.

8.26,27 J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous ; mais celui qui m'a envoyé est vrai, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde. 27 **Ils ne comprirent point qu'il leur parlait du Père.**

Le verset 26 ne continue pas le verset 25, mais renoue avec le verset 24. Jésus continue ses reproches : « De ces déclarations et de ces sentences-là, j'en ai encore *beaucoup* à prononcer sur votre compte ». Ce qui suivra dans ce chapitre même (v.34, 37, 40, 41, 43, 44, 55) nous donne une idée de ces sentences nombreuses que Jésus a dans le cœur. Jésus ajoute : « Quelque pénible que soit pour moi cette mission, je ne saurais me taire, car je ne fais qu'obéir à celui qui me dicte mon message ; or, il est la vérité même, et ma tâche ici-bas ne peut être que de faire entendre au monde ce qu'il me révèle ».

V.27 : il faut remarquer que, dans tout le discours, Jésus a parlé de *celui qui l'a envoyé*, sans prononcer une seule fois le nom ni de Dieu, ni du Père. Parmi la foule, il se trouve des auditeurs incapables de se représenter une relation entre une créature humaine et le Dieu infini aussi étroite que celle dont Jésus rend témoignage. Ils se demandent si Jésus ne veut pas parler d'un des personnages qui doivent précéder le Messie et avec lequel il aurait entretenu une relation secrète, comme le Messie devait le faire avec Elie.

À cette inintelligence de ses auditeurs actuels, Jésus oppose l'annonce du jour où la pleine lumière se fera chez eux sur sa mission, à la suite du grand forfait national qu'ils sont sur le point de commettre.

8.28,29 Jésus donc leur dit : Quand vous aurez élevé

le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné. 29 **Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.**

Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme : cette élévation se rapporte avant tout à la mort de la croix. Mais Jésus ne peut espérer que la croix fera par elle-même tomber les écailles des yeux des Juifs et leur arrachera cet aveu : « C'est lui ! » Elle ne pourra produire cet effet qu'en devenant pour lui le marchepied du trône et le passage à la gloire. L'idée est donc la suivante : « Lorsque, en me tuant, vous m'aurez mis sur le trône… ». Le terme « *fils de l'homme* » désigne cette apparence chétive qui actuellement est le motif de son rejet.

Alors vous connaîtrez ce que je suis : la reconnaissance de Jésus, ici prédite, aura lieu plus tard dans la conscience du peuple. Après l'envoi du Saint-Esprit, la personne sainte et divine de Jésus, son œuvre et son enseignement seront manifestés en Israël par la prédication apostolique, par l'apparition de l'Église, puis enfin par le jugement qui frappera Jérusalem et Israël. Cette inintelligence prendra fin et se transformera en foi pour certains, et en endurcissement volontaire pour d'autres. Cette reconnaissance s'opérera en Israël par le spectacle du développement de l'Église ; elle aboutira à la conversion finale de ce peuple, lorsqu'il s'écriera tout d'une voix, comme au jour des Rameaux : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Lu 13.35).

Ces mots rappellent ces déclarations graves et menaçantes de Dieu : « Mon œil n'aura plus compassion de toi…, et vous connaîtrez que je suis l'Éternel » (Ez 7.4). Comparer la même formule en Ez 11.10 ; 12.20 ; Ex 10.2 etc. On retrouve un parallèle plus frappant encore dans les synoptiques : Jésus

s'adresse au Sanhédrin : « Vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées du ciel » (Mt 26.64).

Celui qui m'a envoyé est avec moi : l'idée est la suivante : « Vous avez beau me rejeter, le Père n'en reste pas moins en intime communion avec moi, comme je vous l'ai dit, et il protégera mon œuvre ».

Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable : « Dieu, dans aucun moment de ma carrière, ne m'a laissé marcher seul, parce que dans tous les moments il me voit faire ce qui lui plaît ». La dépendance volontaire et complète du Christ est la condition constante du concours du Père. Les paroles en 10.17 et 15.10 expriment au fond la même pensée.

La communion du Fils et du Père est envisagée ici comme reposant sur une condition purement morale, et semble contredire ce que Jean a dit de la *Parole* au chapitre I. Mais on voit par là combien est réel le sentiment que Jésus a de son existence vraiment humaine, et combien Jean lui-même a pris au sérieux l'humanité de son Maître.

« Ce qui lui est agréable » désigne la volonté du Père, non au point de vue d'une loi, mais dans ce qu'elle a de plus spirituel et de plus intime. De plus, Jésus ne fait pas seulement *ce qui* est agréable au Père, mais il le fait *parce que* cela lui est agréable. On constate par cette parole que Jésus a conscience non seulement de n'avoir pas commis le moindre péché positif, mais encore de n'avoir pas négligé le moindre bien, et cela dans ses sentiments aussi bien que dans sa conduite extérieure.

Dans son second discours (v.12-20), Jésus s'est attribué deux modes d'enseignement : le *témoignage*, par lequel il révèle son origine, sa mission, son œuvre, et le *jugement*, par lequel il dévoile l'état moral de ses auditeurs. Au verset 26, Jésus disait : « J'ai beaucoup de choses à dire de vous et

à juger en vous » ; il continue, dans le premier morceau du discours suivant, à exprimer des sentences sévères sur l'état moral de son peuple. Ce *jugement* arrive à son point culminant (v.30-59) : « Vous n'êtes pas libres, vous n'êtes pas enfants d'Abraham ; vous n'êtes pas enfants de Dieu, mais du diable ».

d) La nature incurable de l'incrédulité juive (8.30-59)

8.30-32 **Comme Jésus parlait ainsi, plusieurs crurent en lui.** 31 **Et il dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ;** 32 **vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.**

Plusieurs crurent en lui : parmi eux se trouvent peut-être des membres du Sanhédrin (12.42 : « Plusieurs des chefs crurent en lui »). Mais Jésus n'est pas plus ébloui par ce succès apparent qu'il ne l'a été par la profession de Nicodème (3.1-2) et par l'enthousiasme de la multitude galiléenne (6.14-15). Au lieu de traiter en convertis ces nouveaux croyants, il les met immédiatement à l'épreuve en leur adressant une promesse, qui, malgré sa grandeur, présente un côté humiliant. Jésus sait que l'affranchissement du joug romain est la grande œuvre que l'on attend du Messie ; il spiritualise donc cette espérance et la présente sous cette forme plus élevée au cœur des croyants (v.31).

Si vous demeurez : cette expression « demeurer dans » renferme l'idée de la persévérance obéissante : il y aura pour cette foi naissante des obstacles à vaincre. La Parole rencontrera dans leur cœur des préjugés enracinés ; une rechute dans l'incrédulité est donc pour eux, croyants, un sérieux danger. Par cette image (demeurer dans), la révélation renfermée dans la parole de Jésus est comparée à un sol plantureux dans lequel la vraie foi doit s'enraciner

toujours plus profondément pour prospérer et fructifier.

Vous connaîtrez la vérité : la vérité est le contenu de la parole de Jésus ; c'est la pleine révélation du caractère moral de Dieu, de l'homme, et de leur relation.

La vérité vous affranchira : cette nouvelle lumière servira à rompre le joug, non du pouvoir romain, mais de l'empire du péché. Sur quoi repose en effet la puissance du péché dans le cœur humain ? Sur une fascination. Que la vérité se fasse jour, le charme est rompu. La volonté se dégoûte de ce qui la séduisait et, selon l'expression du psalmiste, « l'oiseau s'est échappé du filet de l'oiseleur ». Voilà la vraie délivrance messianique. S'il doit y en avoir une autre, plus extérieure, elle ne sera que le complément de celle-là.

8.33,34 Ils lui répondirent : Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment dis-tu : Vous deviendrez libres ? 34 **En vérité, en vérité, je vous le dis, leur répliqua Jésus, quiconque se livre au péché est esclave du péché.**

Ici, les interlocuteurs de Jésus sont bien les mêmes que ceux mentionnés aux versets précédents. Chez ces gens-là, il y a en fait deux hommes : le croyant naissant (auquel Jésus vient d'adresser la promesse, v.31-32) et le vieux Juif encore vivace. C'est celui-ci qui se sent froissé et répond avec hauteur (v.33). Il y avait en effet un côté fort humiliant dans ces mots : « Vous rendra libres ». C'était leur dire : « Vous ne l'êtes pas ». En faisant ce pas en arrière, ils retombent dans la solidarité avec leur peuple, dont ils ne se sont que superficiellement et momentanément dégagés. Sous leur foi apparente, Jésus a discerné le fond juif non encore brisé et transformé.

Nous ne fûmes jamais esclaves de personne : il est curieux d'entendre cette réflexion ! Leurs pères n'ont-ils pas été esclaves au pays d'Égypte, asservis aux temps des Juges

à toutes sortes de peuples, puis soumis à la domination des Chaldéens et des Perses ? Ne sont-ils pas eux-mêmes sous le joug romain ?

En réalité, les interlocuteurs de Jésus ne peuvent s'exprimer ainsi qu'au point de vue de la liberté *civile*, individuelle, dont ils jouissent en tant que Juifs. En effet, la Loi interdit l'état d'esclavage pour tous les membres de la communauté israélite (Lé 25). La dignité d'homme libre brille donc au front de tout ce qui porte le nom d'enfant d'Abraham. Ils reconnaissent bien la dépendance de leur nation vis-à-vis de l'empire romain, mais ne peuvent supposer un instant que la *vérité* enseignée par Jésus puisse les libérer de cette tutelle. De quel autre esclavage Jésus parle-t-il donc ? En leur promettant la liberté, Jésus ne fait-il pas d'eux des esclaves ?

Jésus leur fait une magnifique promesse et ils la changent en outrage public. Les voilà déjà au bout de leur foi !

Quiconque se livre au péché est esclave du péché : quelques documents omettent le complément « du péché » et lisent : « Quiconque se livre au péché est esclave ». Le péché, auquel l'homme se livre d'abord librement, devient un maître, puis un tyran. Il finit par confisquer entièrement la volonté de l'homme. C'est un esclavage dont l'individu est responsable, parce qu'il a lui-même concouru à le créer. Le passage de Ro 6.16-18 offre une idée analogue.

8.35,36 Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils y demeure toujours. 36 **Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres.**

En retranchant, au verset 34, les mots « du péché », la liaison entre le verset 34 et le verset 35 est simple : « Celui qui fait le péché est non pas enfant, mais esclave (par rapport à Dieu). Or, dans un tel état moral, l'homme ne possède point un domicile permanent dans la maison de Dieu (v.35). Séparé

spirituellement du Père de la famille, il n'est point membre réel de celle-ci ».

L'esclave ne demeure par toujours dans la maison parce qu'il peut être vendu à chaque instant. Il ne restera dans la maison qu'aussi longtemps que le maître voudra *se servir* de lui. Quelle menace pour les interlocuteurs de Jésus !

Le fils y demeure toujours : le terme de *fils* désigne la *qualité* de fils et non la personne du Fils. Celui qui est vraiment fils par la communauté d'esprit avec le maître, ne peut être détaché du tout dont il est devenu un membre organique. Il ne peut pas plus être séparé du royaume de Dieu que l'enfant ne peut être vendu en esclavage. Mais dès le verset 36, le terme de *Fils* s'applique évidemment à Jésus seul.

Si donc le Fils vous affranchit : c'est au Fils, comme représentant et héritier de la fortune paternelle, qu'est remis par le Père le droit d'affranchir les esclaves [47].

Vous serez réellement libres, spirituellement libres en Dieu, et par conséquent vrais membres de sa maison et à toujours.

Jésus a écarté l'affirmation orgueilleuse du verset 33 : « Nous ne fûmes jamais esclaves de personne ». Il remonte maintenant à la prétention qui en est le point d'appui : « Nous sommes la postérité d'Abraham » et il en fait également justice.

8.37,38 Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous. 38 **Je dis ce que j'ai vu chez**

---

[47] De même que le passage de Ga 4.21-31 semble n'être qu'un développement du verset 35, ainsi la parole de Ro 8.2 : « La loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » est un commentaire du verset 36.

mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu de la part de votre père.

Jésus ne récuse pas leur filiation. Mais leur conduite envers lui et sa parole anéantit la valeur de cette filiation dans le domaine spirituel et divin.

Ma parole ne pénètre pas en vous : « Elle ne fait pas de progrès au-dedans de vous ». Semblable à la semence tombée dans le sol pierreux, la parole de Jésus a aussitôt avorté, après avoir commencé à germer ; elle s'est heurtée, dès les premiers mots, aux préjugés nationaux que ses interlocuteurs partagent avec leurs compatriotes. Voilà pourquoi Jésus leur dit dès le début : « Si vous demeurez ».

V.38 : Jésus compare deux maisons d'origine différente, dirigées par des pères de famille différents (*mon Père, votre père*). C'est de ce père que part de chaque côté l'initiative et qu'émanent les impulsions. C'est ce qu'affirme Jésus en disant : « Ce que j'ai vu chez mon Père ». En cultivant avec fidélité sa communion avec le *Père,* Jésus trouve dans cette relation l'initiative de tout bien. Les Juifs, par leur esprit d'orgueil et d'hypocrisie, entretiennent en eux la relation avec le principe opposé, leur propre père, et reçoivent de lui des impulsions à toutes sortes d'œuvres perverses (*ce que vous avez entendu).*

J'ai vu… vous avez entendu : il y a également contraste dans ce verset entre deux verbes : *voir* et *entendre.* La *vue* est le symbole d'une claire intuition, telle qu'elle n'est possible que dans le domaine de la lumière et de la révélation divines. « C'est dans ta lumière que nous voyons clair » (Ps 36.10). « Entendre de la part de » s'applique au contraire à de sourdes suggestions que la bouche perfide d'un imposteur murmure à l'oreille de ses agents.

Je dis… vous faites : l'activité de Jésus consiste essentiellement en ce moment en témoignages et jugements (*je dis*). Les Juifs lui répondent par des mesures hostiles et des projets de meurtre (*vous faites*).

8.39-41a Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. 40 **Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait.** 41a **Vous faites les œuvres de votre père.**

Les Juifs se sentent blessés par l'insinuation du verset 38 et affirment plus énergiquement leur descendance d'Abraham. Jésus reprend sa réponse du verset 37 et la développe : pour qu'il y ait parenté réelle, il doit y avoir conformité dans la conduite.

Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez… : on peut également traduire différemment, selon plusieurs manuscrits : « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham ». Cette traduction est préférable.

Abraham s'était distingué par une obéissance absolue à la vérité divine (Ge 12 ; 22) et par un amour respectueux pour ceux qui la lui ont apportée (Ge 14 ; 18). Quel contraste avec ceux qui se disent ses descendants selon la chair ! Jésus fait remarquer ce contraste de manière graduelle : 1) ils veulent faire mourir un *homme* ; 2) un homme messager de la *vérité* ; 3) de la vérité qui vient *de Dieu*.

La conduite morale des Juifs n'est pas celle d'Abraham. Leur descendance morale d'Abraham est de ce fait écartée. Jésus en tire la conclusion suivante (v.41a) : « Vous avez donc un autre père, celui dont vous faites la volonté et pratiquez les œuvres, comme moi je fais celle du mien ».

8.41b-43 Ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants illégitimes ; nous avons un seul Père, Dieu. 42 **Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de**

Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. 43 **Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole.**

Les Juifs acceptent maintenant le sens moral dans lequel Jésus prend la notion de filiation et ils l'emploient en leur faveur : « Ne parlons plus d'Abraham ; quoi qu'il en soit, dans le domaine spirituel, c'est Dieu seul qui est notre père. Et nous n'avons pu recevoir dans sa maison que de bons exemples et de bons principes ».

Nous ne sommes pas des enfants illégitimes : depuis le retour de la captivité (comparer les livres de Néhémie et Malachie), l'union avec une femme païenne était envisagée comme impure, et l'enfant issu d'un pareil mariage comme illégitime, puisqu'il appartenait, par l'un de ses parents, à la famille de Satan, le dieu des païens. C'est probablement dans ce sens que les Juifs disent : « Nous n'avons qu'un seul Père, Dieu ». Ils sont nés dans les conditions fixées par la loi juive et n'ont pas une goutte de sang idolâtre dans les veines. Ils sont Hébreux, nés d'Hébreux (Ph 3.5).

V.42 : Jésus n'hésite pas à les dépouiller encore de cette prérogative qu'ils croient pouvoir s'attribuer avec tant d'assurance. Il le fait par le même procédé qu'il vient d'utiliser au verset 40 pour leur refuser la filiation patriarcale. En vertu de son origine, dont il a distinctement conscience (v.14), Jésus sait que son apparition sur terre est revêtue du sceau divin. Par conséquent, tout vrai enfant de Dieu sera disposé à l'aimer. Ceux qui ne l'aiment pas ne peuvent donc prétendre au titre d'enfants de Dieu.

C'est de Dieu que je suis sorti et que je viens : Jésus sait d'où il vient et il connaît celui qui l'a envoyé. Il est conscient du caractère divin de son apparition et de sa mission. Il n'accomplit pas sa propre œuvre mais celle de

Dieu. Par conséquent, si les Juifs aimaient véritablement Dieu, ils reconnaîtraient sans peine le caractère divin de la venue et de l'œuvre de Jésus.

V.43 : pourquoi donc tout cela leur échappe-t-il ? Pourquoi ne reconnaissent-ils pas le timbre céleste du *langage* de Jésus ? Parce qu'ils sont impuissants à saisir et à recevoir la doctrine de Jésus.

Langage… parole : les mots *langage* et *parole* n'ont pas le même sens. Le langage diffère de la parole, comme la forme diffère du contenu, ou le discours de la doctrine : « Vous ne reconnaissez pas mon *parler* ; vous ne le distinguez pas d'une parole humaine ordinaire. Pourquoi ? Parce que vous êtes impuissants à saisir et à recevoir *ma doctrine* ».

Comprendre… écouter : Jésus utilise ici deux verbes différents, *comprendre* et *écouter*, deux verbes qui sont liés l'un à l'autre dans un ordre précis : il faut *écouter* pour pouvoir *comprendre*. Jésus met ici le doigt sur un problème important des Juifs : ils sont incapables *d'écouter*. Quelle en est la raison ? Jésus l'a déjà évoquée au verset 38 : c'est la dépendance où ils sont intérieurement d'un ennemi de la vérité, qui remplit leur cœur de passions tumultueuses et haineuses. Et cela les rend sourds à la voix de Dieu qui leur parle par Jésus :

8.44 Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge.

Vous avez pour père le diable : la lumière ne parvient pas à percer dans ce milieu juif, parce qu'il est soumis à un principe ténébreux. Jésus accuse en effet les Juifs d'être les fils d'un père qui est le diable. Ils sont influencés par les passions

déréglées de ce père. Non seulement ils sont influencés mais ils s'empressent d'accomplir les désirs de leur père. Il y a sympathie et assentiment volontaire.

Il a été meurtrier dès le commencement… il ne se tient pas dans la vérité[48] **:** Jésus dévoile les passions de ce père : tout d'abord la haine de l'homme, puis l'horreur de la vérité. La relation que Jésus fait entre la haine *meurtrière* de Satan et son caractère de *menteur* nous ramène *au commencement* lorsque Satan fit tomber l'homme sous le joug du péché et par là de la mort. En le séparant ainsi de Dieu par le mensonge, il le voua à la ruine spirituelle et physique.

Lorsque Jésus disait : « Vous cherchez à me faire mourir, moi, un homme », il avait déjà dans la pensée l'idée de cette haine homicide. Pourquoi cette haine de Satan contre l'homme ? Parce que Satan a discerné en lui le messager futur de la vérité divine et le destructeur de ses mensonges. Ainsi se lient ces deux traits de son caractère : haine de l'homme et hostilité contre la vérité. Cette haine va se concentrer au plus haut point sur Jésus, en qui se réalise enfin parfaitement l'idée de l'homme, et de l'homme comme organe de la vérité divine.

Il n'y a pas de vérité en lui : le domaine de la vérité est celui de la sainteté. Pourquoi Satan ne vit-il pas dans ce domaine ? Parce *qu'il n'y a pas de vérité en lui*. On ne peut demeurer dans *la vérité*, dans celle que Dieu révèle, à moins de la vouloir sincèrement.

Il parle de son propre fonds : ne voulant rien puiser dans la vérité divine, Satan est réduit à tirer tout ce qu'il dit de son propre fonds, c'est-à-dire du néant de sa propre subjectivité. Pour Satan, mentir est donc son langage naturel, aussi bien que dire la vérité est le langage naturel de Jésus (v.38) dans la communion où il vit avec Dieu.

---

[48] Littéralement : « Celui-là était meurtrier dès l'origine, et dans la vérité il ne s'est pas tenu… »

Il est menteur et le père du mensonge : Jésus parle ici spécialement de la filiation morale des individus *menteurs* qu'il a en face de lui (v.40 et 44). Il donne également un enseignement important sur la personne, le caractère et le rôle de cet être mystérieux qu'est Satan[49].

8.45-47 Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas. 46 **Qui de vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?** 47 **Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.**

D'habitude, on croit un homme lorsqu'il dit la vérité. Ici, c'est le contraire ! Les Juifs sont tellement dominés par le mensonge dont leur père a obscurci leur cœur, que c'est précisément parce que Jésus dit la vérité qu'ils ne le croient pas.

Qui de vous me convaincra de péché ? Pour justifier

---

[49] Godet écrit la note suivante : « Le parfait (*il ne s'est pas tenu* dans la vérité, v.44), tout en désignant l'état présent, implique la notion d'un *acte passé* auquel est dû cet état ; non dans ce cas, si je ne fais erreur, l'idée d'une chute *hors* de la vérité déjà connue, mais celle d'un refus d'entrer dans la vérité révélée, afin d'y prendre pied et de s'y soumettre. Tout être libre est appelé, à un moment de son existence, à sacrifier volontairement son autonomie naturelle et à subordonner son moi à la manifestation du bien, à la *vérité* dévoilée, c'est-à-dire à Dieu qui se révèle. C'est là l'épreuve décisive à laquelle n'échappe ni l'ange ni l'homme. Le refus de cette annulation volontaire de soi-même en présence de la révélation du bien, du bien parfait, de Dieu, c'est le *mal* sous sa forme première (simplement négative). L'affirmation exagérée du moi, le mal positif, en est le résultat immédiat. Ce refus d'abdiquer devant la vérité, pour sortir du moi et s'implanter en Dieu, voilà la chute et du diable et de l'homme ; elle ne saurait être mieux formulée qu'en ces termes : « n'*être* pas dans la vérité, parce qu'on ne s'y est pas *placé* au moment voulu, celui de sa révélation ».

leur défiance à l'égard de son *dire*, il faudrait du moins qu'ils puissent l'accuser de quelque faute dans son *faire*. Le peuvent-ils ? Qu'ils le fassent ! Ce défi que Jésus jette à ses adversaires montre qu'il se sent parfaitement lavé, par son apologie du chapitre VII, du crime dont on l'a accusé au chapitre V.

Jésus continue son raisonnement : « **Si je dis la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas en moi ?** » Jésus en donne la raison plus loin : « **Vous n'êtes pas de Dieu** ». L'expression « être de Dieu » désigne l'état d'une âme qui s'est placée et qui se trouve actuellement sous l'influence de l'action divine. C'est le contraire de l'expression « il ne se tient pas (dans la vérité) », qui caractérise Satan. *Être de Dieu* n'exclut pas la libre détermination de l'homme, elle l'implique. Autrement, le ton de reproche qui règne dans ce verset serait injuste et même absurde.

8.48-50 Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ? 49 **Jésus répliqua : Je n'ai point de démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'outragez.** 50 **Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherche et qui juge.**

Tu es un Samaritain : les Samaritains passent pour être des ennemis nationaux des Juifs ; or, Jésus paraît faire acte d'hostilité contre son peuple en accusant les Juifs d'être des enfants du démon. Le vertige de la folie leur semble même pouvoir seul expliquer un tel langage. C'est ce qu'ils expriment par ces mots : « Tu es un Samaritain, tu as un démon », qui sont comme le pendant du reproche de Jésus. Le sens de cette accusation revient à ceci : « Tu es aussi méchant que fou ».

V.49 : à l'injure, Jésus oppose une simple dénégation :

« Je ne parle pas de vous en étant poussé par la haine ; mais je parle ainsi pour honorer mon Père. Le témoignage que je dépose contre vous est un hommage que je dois rendre à la sainteté divine. Mais, au lieu de courber la tête à la voix de celui qui vous dit la vérité de la part de Dieu, vous l'injuriez, lui qui glorifie celui que vous prétendez être votre Père ». La conclusion est celle-ci : « Vous ne sauriez être enfants de Dieu, puisque vous m'outragez, moi qui ne parle que pour honorer Dieu ».

V.50 : Jésus déclare que les affronts dont on l'abreuve lui importent peu. C'est Dieu que cela regarde.

Il en est un qui la cherche et qui juge : ces deux verbes *chercher* et *juger* font pressentir les actes divins par lesquels le Père glorifiera le Fils et châtiera ses calomniateurs : d'un côté l'envoi du Saint-Esprit et la fondation du nouvel Israël, et de l'autre la ruine de Jérusalem et le jugement final.

8.51-53 **En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.** 52 **Maintenant, lui dirent les Juifs, nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.** 53 **Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ?**

Jésus en a fini avec ses interlocuteurs actuels. Il s'adresse maintenant à ceux qui ont cru en lui. L'expression « **Si quelqu'un garde ma parole** » nous ramène à l'exhortation du verset 31 : « Demeurez dans ma parole ». La promesse de ne jamais voir la mort est l'opposé de la menace du verset 35 : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ».

Il ne verra jamais la mort : le terme de mort n'est point pris au sens spirituel exclusivement ; c'est bien la mort elle-même, dans le plein sens de ce mot, qu'il nie pour le croyant (voir 6.50 et 14.3). Le mot *jamais* ne doit pas s'expliquer dans ce sens : « Il mourra bien, mais non *pour toujours* » ; le sens est : « *Jamais* il ne mourra » (comparer 13.8). Les Juifs d'ailleurs le comprennent bien ainsi puisqu'ils reprochent à Jésus de donner aux croyants un privilège que n'ont possédé ni Abraham, ni les prophètes, et de se proclamer plus grand que ces derniers.

Qui prétends-tu être ? Si Jésus est vainqueur de la mort pour les siens, c'est qu'il appartient lui-même à l'ordre éternel. Il vient d'une sphère dans laquelle il n'y a pas transition du néant à l'existence, ni par conséquent non plus chute de l'existence dans la mort, sauf s'il consentait lui-même à se livrer à cette puissance.

8.54-56 **Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu,** 55 **et que vous ne connaissez pas. Pour moi, je le connais ; et, si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole.** 56 **Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.**

Jésus répond à la question précédente « Qui prétends-tu être ? » : « Rien d'autre que ce que le Père a voulu que je sois ». Et cette volonté du Père à son égard se manifeste à chaque instant par des signes éclatants. Les Juifs discerneraient aisément ces signes, si Dieu était réellement pour eux ce qu'ils prétendent : « *Leur* Dieu ». Mais ils ne le connaissent pas. Jésus, au contraire, affirme clairement son privilège

et sa capacité de connaître Dieu. S'il ne s'affirmait pas de la sorte comme connaissant Dieu, il serait aussi menteur qu'eux quand ils prétendent le connaître. Et la preuve qu'il ne ment pas, c'est son obéissance (« **je garde sa parole** ») qui contraste avec leur désobéissance.

Vous ne le connaissez pas : (*ginôskô* en grec), littéralement : « Vous n'avez pas appris à le connaître ». Ce verbe se rapporte à une connaissance acquise.

Je le connais : (*oida* en grec) ; ce verbe désigne la connaissance directe, intuitive.

V.56 : Jésus répond à cette question : « Es-tu plus grand que notre père Abraham ? » Il ne craint pas de répondre : « Oui, je le suis ! Car après avoir été l'objet de son espérance quand il était sur la terre, ma venue a été celui de sa joie dans le paradis où il est maintenant ! »

Abraham, votre père : il y a une cinglante ironie dans cette apposition « votre père ». De plus, Jésus décrit leur patron spirituel tressaillant de joie dans l'attente d'une apparition qui n'excite que leur dépit ! En effet, le patriarche désirait ardemment le voir, lui Jésus. Quelle joie lorsqu'il reçut de la bouche de Dieu les promesses messianiques : « Toutes les nations seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix » (Ge 12.3 et 22.18) !

Mon jour : cette expression ne peut désigner que l'époque actuelle, celle de l'apparition du Christ sur la terre (Lu 17.22).

Il l'a vu : ces mots indiquent bien la réalisation du désir qui a fait tressaillir le patriarche. Le temps du verbe exprime la joie calme de la vue, en opposition au tressaillement de l'attente. Jésus révèle ici un fait du monde invisible, dont lui seul pouvait avoir connaissance : Abraham, le père des croyants, a vu, dans le séjour de la gloire, l'accomplissement des promesses qui lui ont été faites et il a contemplé la venue du Messie sur la terre. Il y a une certaine analogie avec la transfiguration, où nous voyons Moïse et Elie instruits des circonstances de la vie terrestre de Jésus. Nous ignorons sous

quelle forme les événements d'ici-bas peuvent être rendus sensibles à ceux qui vivent dans le sein de Dieu. Jésus affirme simplement le fait.

8.57,58 Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ! 58 **Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis.**

Cinquante ans : c'est un chiffre rond ; il désigne la clôture de l'âge viril. Comparer No 4.3, 39 ; 8.24-25. Le sens est : « Tu n'es pas encore un vieillard ». Il n'y a rien à conclure de là quant à l'âge réel de Jésus, puisque dix ou vingt années de plus, dans ce cas, ne changeraient rien à la chose.

Avant qu'Abraham fût, je suis : littéralement, « Avant qu'Abraham devînt (ou sois né), je suis ». Par ces mots, Jésus affirme être antérieur à Abraham. *Devenir,* c'est passer du néant à l'être ; « Je suis » désigne un mode d'existence qui n'est point dû à une semblable transition. Jésus va plus loin, il ne dit pas : *j'étais,* mais : *je suis*. Par là, il s'attribue non une simple priorité par rapport à Abraham, mais l'existence dans l'ordre absolu, éternel et divin. Cette parole rappelle celle du Ps 90.2 : « Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité tu es Dieu ». Il ne s'agit pas ici de situer l'éternité par rapport au temps, mais bien de montrer la *dépendance* du temps à l'éternité.

8.59 Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple.

Ils prirent des pierres : ces pierres se trouvent probablement dans le parvis, en vue de la construction du temple, qui n'est pas encore terminée.

Jésus se cacha : c'est ici le terme de la lutte la plus

violente que Jésus a dû soutenir en Judée. L'incrédulité y a prévalu, aussi Jésus abandonne-t-il graduellement le champ de bataille à ses adversaires. Il finira son ministère public peu après son entrée à Jérusalem, acclamé par une foule en délire ; là aussi, et pour la dernière fois, il devra se cacher (12.36).

Dès maintenant, Jésus abandonne à son aveuglement une société perdue ; il travaille cependant à grouper autour de lui le petit nombre de ceux qui doivent former le noyau de la société future. Aussi, le caractère incisif des entretiens précédents fait-il place à l'accent de la résignation et de l'amour attristé.

D) La guérison de l'aveugle de naissance (9.1-41)

9.1-5 **Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance.** 2 **Ses disciples lui firent cette question : Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?** 3 **Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.** 4 **Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler.** 5 **Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.**

Ce récit ne doit pas être rattaché au précédent. Cependant, la formule « **en passant** » exige que l'on ne mette pas un

intervalle de temps trop considérable entre eux. Si la scène 8.30-59 s'est passée le matin, celle qui suit peut avoir lieu le soir du même jour. Ce moment de la journée convient bien à l'image qu'emploie le Seigneur aux versets 4 et 5.

Qui a péché ? Au point de vue du monothéisme juif, cette souffrance paraît ne pouvoir être que la conséquence du péché, soit de l'aveugle lui-même, soit de ses parents. La première explication semble bien improbable, puisque la maladie est **de naissance** ; la seconde peut s'appuyer sur le texte d'Ex 20.5[50], mais paraît cependant contraire à la justice de Dieu. Les disciples, n'entrevoyant pas de solution raisonnable, prient Jésus de se prononcer.

Dans sa réponse, Jésus ne veut pas nier l'existence du péché chez l'aveugle ou chez ses parents ; mais il ne reconnaît pas une connexion morale entre ce péché, individuel ou familial, et la cécité dont est frappé ce malheureux. Il enseigne ses disciples à diriger leur attention, non sur la cause mystérieuse de la souffrance, mais sur le but pour lequel Dieu la permet et les effets salutaires que nous pouvons en tirer. La souffrance individuelle ne se rattache souvent que d'une manière *générale* au péché collectif de l'Humanité (voir 5.14) ; elle ne nous donne pas le droit de juger celui qui souffre, mais elle nous commande d'accomplir envers lui une mission divine, en le secourant matériellement et spirituellement.

Comme le mal a son œuvre sur la terre, Dieu y a aussi la sienne, et elle consiste à faire du mal même la matière du bien. Tous ces actes par lesquels nous concourons à l'accomplissement de l'intention divine, rentrent dans ce que Jésus appelle ici **les œuvres de Dieu**. La suite montrera que

---

[50] En Ex 20.5, il est dit que Dieu punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième ou la quatrième génération de ceux qui le haïssent. Bien plus tard, le prophète Jérémie affirme que chaque être humain est responsable de ses actes (Jé 31.29).

ce terme comprend, dans la pensée de Jésus, non seulement l'acte extérieur qui porte le sceau de la toute-puissance divine (le miracle de la guérison, v.6-7), mais aussi les effets moraux qui en résulteront (l'illumination spirituelle et le salut de l'aveugle, v.35-38). En voyant ce malheureux, Jésus entend l'appel à le secourir et le sauver. Avant d'être **manifestées**, ces œuvres sont primitivement cachées dans le plan divin.

Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé : lorsque le maître confie une tâche à un ouvrier et lui demande de l'exécuter aussitôt, celui-ci doit agir, aussi longtemps que dure la journée de travail. Cet ordre, Jésus vient de l'entendre. Même si c'est un jour de sabbat, il ne peut remettre son acte d'obéissance au lendemain.

Peut-être contemple-t-il dans le même instant le soleil qui s'abaisse à l'horizon et qui aura tout à l'heure disparu. Ce jour qui va finir est pour lui l'emblème de sa vie terrestre qui touche à sa fin (8.21). « Quand la nuit est venue, dit-il, les artisans cessent leur travail. Mon travail, à moi, c'est d'éclairer le monde, comme ce soleil ; et pour moi, comme pour lui ici, dans peu de temps la tâche sera finie. Je ne dois pas perdre un seul moment du temps qui me reste pour la remplir ».

Jour… nuit : le contraste entre ces deux mots ne peut désigner, dans ce contexte, celui de l'opportunité et de l'inopportunité, ou celui du moment de la grâce et de l'heure où on ne peut plus l'obtenir. Ce ne peut être ici que le contraste entre le temps du *travail* pendant la journée et celui du *repos*, une fois la nuit venue. Il n'y a donc rien de sinistre dans cette image de la nuit.

Pendant que je suis dans le monde : « pendant que » serait mieux rendu par « tant que ». Jésus dit bien par ces mots combien son séjour dans ce monde est quelque chose de passager. Comment ne se hâterait-il pas de bien employer un temps qui doit finir si vite ?

Je suis la lumière du monde : cette expression n'est point en relation avec l'image du jour et de la nuit (v.4) : elle est choisie par rapport à l'œuvre spéciale que le Seigneur doit maintenant accomplir en donnant la vue physique et spirituelle à l'aveugle-né.

9.6,7 Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle, 7 **et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé). Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.**

Après avoir dit cela : Jean présente l'acte suivant comme l'application immédiate du principe que Jésus vient de poser.

Il fit de la boue avec sa salive : dans les textes de Matthieu (20.34) et Marc (10.46), Jésus guérit un aveugle par le simple attouchement. Dans le texte de Marc (7.33 ; 8.23), il emploie, comme ici, sa salive pour opérer des guérisons. Il ne fait donc usage d'un élément extérieur que dans quelques cas. De là résulte qu'il n'en use point comme d'un moyen médical[51]. Il faut voir dans cette manière d'agir un procédé pédagogique, non dans le but de mettre à l'épreuve la foi du malade, comme il va le faire avec l'aveugle, mais afin d'entrer en contact plus direct et plus personnel avec lui. Lorsque Jésus avait à faire avec des malades qui jouissaient de tous leurs sens, il pouvait agir sur eux par le regard et par la parole. Mais dans ce cas comme dans celui du sourd-muet (Mc 7.33

---

[51] Remarquons que l'aveugle n'a rien demandé à Jésus. La remarque de Godet est parfaitement juste. Il est en effet illusoire d'attribuer à la boue mêlée de salive une quelconque vertu curative ; la guérison d'une cécité de naissance implique une régénération non seulement des yeux mais aussi de tout le système visuel cérébral.

et suivants) et de l'aveugle (Mc 8.23), nous le voyons se servir de quelque moyen matériel pour les mettre en relation avec *sa personne* et les encourager ainsi à avoir foi *en lui*.

Pourquoi appliquer de la boue sur les yeux de l'aveugle ? En effet, Jésus fait plus ici que d'oindre les yeux de l'aveugle, il les recouvre d'un tampon de boue qui ajoute ainsi à la cécité naturelle une cécité artificielle. La réponse se trouve dans les mots suivants : « **Va et lave-toi au réservoir de Siloé** ». Le réservoir de Siloé[52] a joué un rôle important dans la fête qui finit. Dans la libation solennelle et journalière, cette source a été présentée au peuple comme l'emblème des bienfaits théocratiques et le gage de toutes les bénédictions messianiques. Cette signification typique de Siloé repose sur l'Ancien Testament qui a établi un contraste entre cette *source modeste* (Es 8.6), jaillissant sans bruit au pied de la colline du temple, emblème du salut divin opéré par le Messie (Emmanuel), et les *grosses eaux* (de l'Euphrate), symbole de la force brutale des ennemis de la théocratie (Es 8.7).

Que fait donc Jésus en ajoutant à la cécité réelle de cet homme, que lui seul peut guérir, une cécité artificielle et symbolique que l'eau de Siloé doit enlever ? D'abord, il donne

---

[52] À proximité immédiate de Jérusalem se trouvait la source d'eau appelée *Guihon* (hébreu *Gikhôn : jaillissement*). Salomon fut oint comme roi à cette source (1 R 1.33, 45). Le roi Ezéchias fit creuser un canal souterrain pour amener les eaux de Guihon à l'intérieur de la ville (2 Ch 32.30), dans le réservoir de Siloé. Lors de la fête des tabernacles (fête de Souccot), chaque jour et tout particulièrement le dernier jour (le grand jour), une joyeuse procession descendait à la piscine de Siloé et y puisait, avec une cruche d'or, de l'eau qui était déversée ensuite sur l'autel, au milieu des alléluias de la foule et aux sons des cymbales et des trompettes. Selon l'historien biblique A. Edersheim, cette cérémonie symbolisait l'effusion du Saint-Esprit. Le dernier jour de la fête, l'eau était apportée dans le parvis du temple au milieu des cris et des chants de la foule, et des sons des cymbales et des trompettes.

expressément une part à la source sacrée dans son œuvre de guérison, qu'il place ainsi plus évidemment aux yeux de tous sous la sauvegarde de Dieu lui-même. Dieu est par là comme associé à cette nouvelle œuvre sabbatique. Puis il se présente lui-même comme la véritable source de Siloé dont a parlé le prophète. Il déclare ainsi au peuple que ce type de la grâce de Dieu est maintenant accompli en lui. C'est sans doute cette signification symbolique attribuée à l'eau de Siloé qui explique la remarque de l'évangéliste : « **Nom qui signifie envoyé** ».

Le réservoir de Siloé a été retrouvé par Robinson près de l'endroit où se rencontrent les trois vallées de Tyropéon, de Hinnom et de Josaphat. Il est alimenté par un conduit souterrain qui part de la source de la Vierge (Guihon) dans la vallée de Josaphat et traverse en zigzag la paroi de rocher d'Ophel, prolongation méridionale de la colline du temple. On peut donc expliquer le nom d'*envoyé* dans ce sens : une eau *amenée* de loin. Ou bien, on peut penser au *jet* même de la source, c'est-à-dire de la fontaine intermittente qui alimente le réservoir. On peut enfin y voir l'idée d'un *don* de Dieu, les sources étant envisagées en Orient comme des présents divins. Dans tous les cas, cette parenthèse a pour but d'établir un rapport entre cette source célébrée par le prophète comme l'emblème du salut messianique (l'*envoyé* typique), et l'*Envoyé* proprement dit qui apporte réellement ce salut.

Il s'en retourna, voyant clair : cela signifie sans doute que l'aveugle revient sur ses pas pour remercier Jésus. Il ne le trouve plus : Jésus ne faisait que *passer* (v 1). Il décide alors de retourner dans sa demeure. C'est ce qui ressort de l'expression suivante « *les voisins* » (v.8), ainsi que des versets 35 et 37.

9.8-12 Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant

disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ? 9 **Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et lui-même disait : C'est moi.** 10 **Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?** 11 **Il répondit : L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, a oint mes yeux, et m'a dit : Va au réservoir de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et j'ai recouvré la vue.** 12 **Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il répondit : Je ne sais.**

Quel étonnement chez ceux qui ont vu cet aveugle mendier ! Les uns le reconnaissent, les autres doutent d'un tel miracle et remettent en question l'identité du miraculé.

9.13-17 **Ils menèrent vers les pharisiens celui qui avait été aveugle.** 14 **Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux.** 15 **De nouveau, les pharisiens aussi lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois.** 16 **Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. D'autres dirent : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? Et il y eut division parmi eux.** 17 **Ils dirent encore à l'aveugle : Toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.**

Ceux qui poussent à l'enquête sont ces interrogateurs malveillants des versets 10 et 12.

Les pharisiens ne sont pas le Sanhédrin tout entier, mais vraisemblablement les chefs les plus ardents du parti pharisien.

Jean précise bien que le miracle s'est passé **un jour de sabbat**. Le texte rajoute finement les mots « **Jésus avait fait de la boue** » pour faire ressortir, dans le miracle, le travail anti-sabbatique. Comme nous l'avons déjà vu lors de la guérison de l'impotent (chapitre V), Jésus foule aux pieds non le sabbat mosaïque, mais sa caricature pharisaïque.

Une scission se crée dans le public : les uns considèrent que Jésus a transgressé le sabbat et nient le miracle ; les autres acceptent le miracle, concluent au caractère saint de Jésus et nient ainsi implicitement l'infraction sabbatique. Le choix dépend ici, comme toujours, de la liberté morale. C'est au point de départ que se séparent les amis de la lumière et ceux des ténèbres ; le reste n'est plus qu'affaire de logique.

Un homme pécheur : le mot *pécheur* est mal approprié. Il conviendrait de dire : un homme sans principe, un violateur de sabbat, un péager.

C'est un prophète : la question adressée à l'aveugle au verset 17 a pour but de lui arracher une parole qui fournisse un prétexte de suspecter sa véracité. L'aveugle reconnaît dans le miracle, conformément à l'opinion reçue (3.2), le signe d'une mission divine, et il le déclare franchement.

9.18-23 **Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents.** 19 **Et ils les interrogèrent, disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?** 20 **Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ;** 21

mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il parlera de ce qui le concerne. 22 **Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la synagogue.** 23 **C'est pourquoi ses parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.**

Les Juifs soupçonnent un compérage entre Jésus et l'aveugle. Pour cette raison, ils veulent interroger ses parents.

V.22 : la décision d'exclure de la synagogue celui qui reconnaîtrait Jésus comme le Christ n'est pas sans importance, et les parents de l'aveugle le savent bien. En effet, l'exclusion de la synagogue entraînerait pour l'excommunié la rupture de toutes les relations sociales avec ses alentours. Le degré supérieur d'excommunication aurait pour effet la mort, si cette peine était praticable sous la domination romaine. Nous trouvons ici un nouveau jalon sur la voie des mesures hostiles prises à l'égard de Jésus. C'est la transition entre l'envoi des huissiers au chapitre VII et le décret de mort du chapitre XI.

9.24-34 **Les pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur.** 25 **Il répondit : S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois.** 26 **Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?** 27 **Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté ; pourquoi**

voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ? 28 **Ils l'injurièrent et dirent : C'est toi qui es son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse.** 29 **Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.** 30 **Cet homme leur répondit : Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux.** 31 **Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais, si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce.** 32 **Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.** 33 **Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.** 34 **Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.**

Donne gloire à Dieu : cette expression désigne l'hommage rendu à l'une des perfections divines momentanément obscurcie par une parole ou par un fait qui semble y porter atteinte (Jos 7.19 ; 1 S 6.5). Le blasphème est ici la déclaration de l'aveugle : « C'est un prophète ». En donnant ce titre à un violateur de sabbat, l'aveugle attente à la sainteté et à la vérité de Dieu. Il lui faut donc laver cette affirmation coupable en déclarant le contraire : « C'est un méchant ».

Nous savons : les chefs se posent ainsi en représentants du savoir théologique en Israël. En vertu de leur savoir, le miracle ne *peut* pas en être un : donc, il *n'est* pas.

Je sais une chose : l'aveugle s'avoue incompétent dans les questions théologiques, et il oppose simplement le fait au savoir. Son langage devient décidément ironique : il a conscience de la mauvaise foi de ses interlocuteurs.

Dieu n'exauce pas les pécheurs : l'aveugle sait

son catéchisme. Un Israélite peut-il ignorer cet axiome théocratique qui dit que le miracle est un exaucement de prière, et que la prière du méchant n'est pas exaucée ?

V.31 : l'aveugle oppose son savoir de simple Juif au savoir orgueilleux de ces docteurs.

V.34 : Tu es né tout entier dans le péché : ils font allusion à sa cécité congénitale, qu'ils envisagent comme une preuve de la malédiction divine sous laquelle est né cet homme (v.2-3). Ils ne s'aperçoivent pas que, par cette injure même, ils rendent hommage à la réalité du miracle qu'ils prétendent nier.

On peut se demander pourquoi l'évangéliste Jean a raconté avec autant de détails l'histoire de cet aveugle, qui est un personnage secondaire. Cet épisode marque à ses yeux un pas décisif dans le progrès de l'incrédulité israélite. C'est le premier exemple de croyant jeté pour sa foi hors de la communauté théocratique. C'est le premier acte de la rupture entre l'Église et la Synagogue. Nous verrons au chapitre suivant que Jésus envisage bien le fait sous ce jour-là.

9.35-38 Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? 36 **Il répondit : Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?** 37 **Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui.** 38 **Et il dit : Je crois, Seigneur. Et il se prosterna devant lui.**

Pour Jésus, l'illumination spirituelle et le salut de l'aveugle doivent résulter de sa guérison corporelle. Et certes sa fidélité courageuse en face des ennemis de Jésus le rend digne d'obtenir cette nouvelle grâce[53].

---

[53] Au verset 1, Jésus voit l'aveugle *en passant*. Ici, il le *rencontre*. Cette rencontre n'est pas le fruit du hasard, mais bien celui d'une recherche de

Crois-tu au Fils de Dieu ? Cette question ne signifie pas : « Es-tu disposé à croire ? » mais plutôt ceci : « Toi qui viens de te conduire avec tant de courage, crois-tu donc ? »

L'aveugle a reconnu Jésus comme prophète et l'a courageusement proclamé comme tel. Il s'est ainsi moralement engagé à recevoir le témoignage de Jésus sur lui-même, quel qu'il puisse être. Il accepte, sans hésiter, les conséquences de ses paroles précédentes.

Il se prosterna devant lui : cette attitude est toujours liée chez Jean à l'adoration divine (4.20 et suivants ; 12.20).

En face de cet homme prosterné à ses pieds et éclairé intérieurement, Jésus se sent appelé à proclamer le résultat qu'aura son ministère dans le monde entier, et dont le fait qui vient de se passer est comme un signe avant-coureur :

9.39-41 **Puis Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.** 40 **Quelques pharisiens qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent : Nous aussi, sommes-nous aveugles ?** 41 **Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste.**

La venue de Jésus a pour but d'éclairer le monde ; mais ce but ne peut être atteint chez tous, parce que tous ne veulent pas se laisser éclairer. Jésus énonce ici un but secondaire : que ceux qui repoussent la lumière soient aveuglés par elle.

Un jugement : il ne faut pas voir dans ce terme un acte

---

la part de Jésus.

judiciaire. Un pareil jugement a en effet été nié (3.17). Il s'agit d'un résultat moral de l'attitude prise par les hommes eux-mêmes à l'égard de Jésus, résultat nécessaire et voulu d'en haut.

Ceux qui ne voient point sont des gens qui sont réellement plongés dans l'ignorance spirituelle. Ce sont ceux que les chefs eux-mêmes appellent (7.49) « cette foule qui ne connaît pas la Loi », les ignorants en Israël, ceux que Jésus désigne (Mt 11.25 ; Lu 10.21) comme les *petits enfants*, en les opposant aux sages et aux intelligents. Ils n'ont aucun savoir propre à sauvegarder et se livrent sans difficulté à la révélation de la vérité. Ils sont immédiatement éclairés par les rayons du soleil (Jésus) qui se lève sur le monde.

Ceux qui voient sont ceux qui, dans tout ce chapitre, ont dit, en parlant d'eux-mêmes : « Nous savons ». Ils sont les experts dans la Loi, ceux que Jésus appelle, dans le passage cité, « les sages et les intelligents ». Ils ne veulent pas sacrifier leur propre savoir, ils se détournent de la révélation nouvelle et, comme nous venons de le voir dans ce chapitre, prétendent même anéantir les faits divins par leurs principes théologiques. La lumière imparfaite qui est en eux se transforme alors en obscurité complète.

Remarquons ici l'opposition entre *ceux qui ne voient point* et les *aveugles*. *Ceux qui ne voient point* ont une vue non encore développée ; ceux qui sont *aveugles* ont une cécité absolue qui résulte de la destruction de leur système visuel. Ce passage exprime donc la même pensée que cette parole de Jésus : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants » (Mt 11.25 ; Lu 10.21).

Il n'y a pas d'opposition entre la Loi bien comprise et l'Évangile : la connaissance de la Loi doit conduire, si elle est bien appliquée, à la reconnaissance de l'Évangile. Cependant, si cette reconnaissance n'a pas lieu, la Loi elle-même couvre la vue d'un voile impénétrable (2 Co 3.14-15).

Sommes-nous aveugles ? La question est sarcastique ; la réponse de Jésus est très sérieuse. Au lieu de les traiter d'aveugles, comme ils s'y attendent sans doute, Jésus leur dit, au contraire : « Il serait préférable que vous le soyez ! » Si, en effet, ces pharisiens faisaient partie de ceux qui n'ont pas les connaissances religieuses fournies par l'étude approfondie de la Loi, leur incrédulité pourrait être pardonnée. Mais telle n'est point leur position. Ils se sont emparés de la *clé de la science* (Lu 11.52), ils possèdent la connaissance de la Loi et des prophètes : c'est donc sciemment qu'ils rejettent le Messie. Jésus le décrit bien dans la parabole des vignerons : « Voilà l'héritier ; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous » (Mt 21.38). Voilà la traduction exacte de leur sentiment.

Nous voyons : les pharisiens affirment ne pas faire partie de ceux qui ignorent les révélations préparatoires que Dieu a accordées à son peuple. Leur incrédulité est donc le rejet de la vérité discernée ; et c'est là ce qui la rend impardonnable : « **C'est pour cela que votre péché subsiste** ».

Le rapport signalé ici entre les ignorants et les savants en Israël se reproduira en grand dans la relation entre les païens et les Juifs, et avec le même résultat. Le péché des païens, qui persécuteront longtemps l'Église, leur sera pardonné, tandis que le crime du rejet du Messie, consciemment commis par Israël, pèsera encore sur ce peuple. Jésus sait bien que ce jugement, auquel doit aboutir sa venue, embrasera le monde entier. C'est pourquoi il dit au verset 39 : « Je suis venu *dans ce monde*, afin que… » On retrouvera le même sentiment dans le morceau suivant (comparer 10.3, 4, 16).

E) Trois paraboles : le berger, la porte, le bon berger (10.1-21)

Les trois paraboles suivantes (*le berger, la porte, le bon berger*) forment trois tableaux gradués :

1) À l'occasion de l'expulsion violente de l'aveugle-né, Jésus voit le vrai troupeau messianique se dégager de l'ancienne communauté israélite et se grouper autour de lui ; c'est le premier tableau, versets 1-6.
2) Puis il décrit les glorieuses prérogatives dont jouira par son moyen le troupeau une fois formé, en opposition au sort cruel qui est réservé à l'ancien troupeau, resté sous la direction égoïste et malfaisante de ses chefs actuels ; c'est le second tableau, versets 7-10.
3) Enfin, il montre son amour désintéressé pour le troupeau, en opposition à l'esprit mercenaire des bergers antérieurs ; c'est le troisième tableau, versets 11-18.

1. Le berger (10.1-6)

10.1-5 **En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.** 2 **Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.** 3 **Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit dehors.** 4 **Lorsqu'il a fait sortir toutes ses propres brebis, il marche devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.** 5 **Elles ne suivront point un étranger ; mais elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.**

Ce tableau est plutôt une allégorie qu'une parabole. Dans l'allégorie, tous les traits particuliers ont un sens figuré qu'il s'agit de chercher, tandis que dans la parabole, l'image empruntée à la vie ordinaire est développée pour mettre en évidence une vérité ; et ce qui importe, c'est cette vérité et il ne faut pas chercher l'application spéciale de chaque détail.

Pourquoi Jésus parle-t-il ici de **berger** ? Peut-être voit-il des bergers rentrer leurs troupeaux. Il est possible également qu'il continue à s'appliquer des symboles théocratiques : David invoquait l'Éternel comme son berger (Ps 23) ; Dieu, dans sa suprême apparition comme Messie, était représenté par les prophètes comme le berger d'Israël (Es 40.11 ; Ez 34 ; Za 11). Le passage de Zacharie offre une analogie remarquable avec la situation actuelle dans laquelle se trouve Jésus et ses disciples : après avoir inutilement cherché, comme le berger de Zacharie, à rassembler Israël, Jésus renonce à le sauver. Il abandonne aux pharisiens (le berger insensé dont parle Zacharie) la direction du gros troupeau et se borne à emmener hors de la bergerie qui va être saccagée, les quelques *pauvres brebis* qui s'attachent à lui.

La bergerie n'est pas, en Orient, un bâtiment couvert comme nos étables ; c'est un simple enclos, entouré d'une palissade ou d'un mur. Le soir, on y fait rentrer les brebis. Plusieurs troupeaux sont ordinairement réunis dans une telle enceinte. Les **bergers** remettent leurs brebis aux soins d'un gardien commun, appelé le **portier**. Celui-ci est chargé de veiller à leur sûreté pendant la nuit. Au matin, ils reviennent et heurtent à la porte de l'enclos solidement verrouillée. Le gardien l'ouvre. Chacun appelle alors ses propres brebis, et, après avoir formé son troupeau, le conduit au pâturage.

La bergerie représente ici la théocratie, ou plus exactement le règne de Dieu dans sa forme préparatoire. Le verset 16 dit clairement qu'Israël est l'enclos des brebis.

Un voleur, un brigand : c'est en escaladant le mur d'enceinte que le voleur et le brigand cherchent à pénétrer

dans la bergerie. Entre les deux termes, il y a une nuance : le second terme rappelle un degré de violence et d'audace plus marqué que le premier ; l'un vole, le deuxième égorge. Jésus veut décrire par là l'audace pleine de ruse avec laquelle les pharisiens sont parvenus à établir leur autorité dans l'enceinte du peuple de Dieu, en dehors de toute charge instituée par Dieu. Rien en effet ne justifie la mission que ce parti s'est arrogée en Israël et le pouvoir despotique qu'il y exerce.

La porte : il y a deux manières d'entrer dans l'enclos : par la *porte* ou *par ailleurs*, c'est-à-dire en escaladant le mur d'enceinte. La *porte* représente tout naturellement l'entrée légitime, par conséquent une fonction *divinement instituée :* c'est la charge messianique annoncée et préfigurée dans tout l'Ancien Testament.

Ne nous laissons pas détourner de ce sens tout naturel de l'image par la déclaration de Jésus au verset 7 : « Je suis la porte des brebis ». En effet, ce dernier verset n'est pas l'explication de la parabole actuelle, mais bien le commencement d'une parabole nouvelle où des images différentes, quoique analogues, sont employées librement au service d'une idée toute différente. Ici, la porte ne désigne pas Jésus, comme le pensent certains commentateurs.

Le portier : tout naturellement, c'est celui qui est chargé de la part de Dieu d'introduire le Messie dans sa divine fonction. Qui est-il ? Le plus vraisemblablement Jean-Baptiste. Il a été le précurseur, celui qui était chargé de signaler le Messie au peuple et de l'introduire en son sein (1.6-7).

Le berger des brebis : le mot *berger* est sans article dans le grec, par conséquent il est adjectif. Il désigne la qualité, non l'individu : celui qui entre comme *berger* (opposé à : comme *voleur* ou *brigand*). Mais cette forme n'empêche pas d'appliquer cette image à Jésus. Celui qui vient en qualité de berger n'a pas besoin de franchir, comme un voleur, le

mur de l'enclos : le portier lui ouvre ! Le berger se distingue du voleur de plusieurs manières :

– Il entre par la porte.

– Il fait entendre sa voix et *ses propres* brebis la reconnaissent aussitôt, se dégagent du milieu de celles qui appartiennent aux autres bergers et viennent se regrouper autour de lui. Il y a une sorte d'harmonie préalable entre la voix du Messie et le cœur des croyants grâce à laquelle ils le reconnaissent aussitôt qu'il leur apparaît ou qu'il leur parle. Cela s'explique par ce qui a été dit, dans le prologue, de l'effusion originaire de la vie et de la lumière de la Parole, dans l'âme humaine (1.4, 10). Les premiers disciples et l'Église entière en ont fait l'expérience.

– Le berger appelle par leur nom les brebis. On peut aussi lire : « Il les *invite* à le suivre en les appelant par leur nom ». Le nom est dans l'Écriture l'expression de la personnalité. Cette dénomination spéciale donnée à chaque brebis est la preuve de la connaissance la plus individuelle et de la tendresse la plus intime.

– Le berger les conduit dehors. S'agit-il uniquement du soin que tout berger accorde à son troupeau, en le conduisant au pâturage ? Ou bien Jésus évoque-t-il une situation *historique* déterminée : la sortie du troupeau messianique hors de l'enclos théocratique voué à la ruine ? Seul ce dernier sens paraît correspondre à l'idée de l'*entrée* du Messie dans la bergerie. C'est là un fait historique auquel doit répondre celui de la *sortie* du berger et de ses brebis. Plusieurs signes conduisent Jésus a reconnaître le signal de la séparation inévitable : le traitement que l'on a fait subir à l'aveugle-né, son expulsion violente (9.34), ce décret d'excommunication qui le frappe lui-même en la personne de ses adhérents (9.22), et généralement l'hostilité violente dont il se voit l'objet (chapitres VII et VIII). C'est la conséquence de cette situation qu'il décrit dans ce terme de « conduire dehors ». Dans le « il les appelle », il décrit la formation historique de son troupeau.

Au verset 4, Jésus utilise un verbe très énergique, presque brusque, pour décrire la manière avec laquelle le berger **fait sortir** ses brebis : il les pousse dehors. C'est ainsi qu'il aide la brebis hésitante à se séparer des autres brebis du bercail et à se livrer aux chances de la nouvelle existence que l'appel du berger ouvre devant elle.

– Le berger marche devant ses brebis. Tant qu'elles étaient dans l'enclos, il restait en arrière pour les pousser dehors. Mais, une fois la sortie achevée, il se met à leur tête pour conduire le troupeau. Et les brebis le suivent, parce qu'elles **connaissent sa voix**. Le verbe *connaître* dit plus que le verbe *entendre* (v.3) : il se rapporte à la connaissance personnelle plus avancée qui résulte de la relation journalière.

Elles ne suivront pas un étranger : le long du chemin que suivent les brebis se font entendre, à droite et à gauche, des voix étrangères qui cherchent à les détourner des traces du berger : ce sont les voix des voleurs. Ces derniers ne peuvent tenir en plein jour le rôle de brigands, et ils ont recours à des moyens de séduction ou d'intimidation, comme les pharisiens dans la scène précédente (9.14-40). Mais ils ne réussissent pas mieux à rompre le lien une fois établi, qu'ils n'ont réussi par la violence à l'empêcher de se former. La brebis est désormais familiarisée avec la voix du berger, de sorte que toute autre voix produit sur elle un effet étrange et repoussant.

10.6 Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait.

Les pharisiens ne comprennent pas de quoi Jésus leur parle parce qu'ils ne peuvent s'appliquer l'image des voleurs et des brigands.

2. La porte (10.7-10)

10.7-10 **Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des brebis.** 8 **Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont point écoutés.** 9 **Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages.** 10 **Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance.**

Voici une nouvelle allégorie qui n'a qu'un rapport de forme assez éloigné avec la précédente. Comparer chez Marc les deux paraboles qui se suivent, celle du *semeur* et celle de *l'épi*, 4.3 et suivants et 4.26 et suivants.

Jésus décrit maintenant ce qu'il veut être pour son troupeau une fois formé et groupé. Il dépeint l'abondance du salut dont il le fera jouir, en opposition à l'exploitation de l'ancien troupeau par ces intrus et à la perdition à laquelle ils le mènent.

L'enclos ne représente plus ici l'ancienne alliance, mais bien l'abri sûr du salut. Les brebis peuvent entrer et sortir librement. Si elles ont faim, elles peuvent sortir dans le pâturage ; si elles cherchent un abri, elles peuvent entrer dans l'enclos.

Je suis la porte : dans cette allégorie, le personnage du berger disparaît entièrement ; c'est *la porte* qui joue le rôle principal. Par elle les brebis entrent et sortent librement.

Les voleurs et les brigands ne peuvent être que les pharisiens. Ils sont caractérisés ici non plus quant à la manière dont ils ont fondé leur pouvoir dans la théocratie, mais quant au but en vue duquel ils l'exercent et au résultat

qu'ils obtiendront par là. Non seulement cette caste audacieuse s'est emparée illégitimement, au sein du peuple de Dieu, de l'autorité la plus despotique, mais encore elle s'en sert uniquement de manière à satisfaire son égoïsme, son ambition et sa cupidité. De là résulte le sens de l'expression : **tous ceux qui sont venus avant moi**. Ces gens-là *sont* des voleurs et des brigands : le verbe est au présent et signifie que Jésus a en vue des personnages actuellement vivants. Ils *sont venus avant moi* : cela signifie que Jésus les a déjà trouvés à l'œuvre quand il a commencé son propre travail en Israël. Le verbe *venir* marque pour eux, comme pour Jésus lui-même, le fait de leur entrée en scène dans le but d'assumer la direction des âmes au sein du peuple de Dieu. La parabole des vignerons dans les synoptiques offre le commentaire de cette parole.

Les brebis ne les ont point écoutés : Jésus rappelle ici le mécontentement profond que laisse l'enseignement pharisaïque dans le cœur d'une foule d'Israélites.

Le portier est tout naturellement celui qui est chargé de la part de Dieu d'introduire le Messie dans sa divine fonction. Qui est-il ? Le plus vraisemblablement Jean-Baptiste. Il a été le précurseur, celui qui était chargé de signaler le Messie au peuple et de l'introduire en son sein (1.6-7).

V.9 : en opposition à ces prétendus sauveurs, qui se trouveront n'être en réalité que des bourreaux, Jésus renouvelle son affirmation : « Je suis la porte » ; et il la développe.

Si quelqu'un entre par moi : Jésus veut parler de l'entrée dans l'état de réconciliation, de la participation au salut messianique par la foi. L'expression « entrer et sortir » ne veut pas dire que la brebis sortira du salut pour y entrer de nouveau. « Entrer et sortir » est une expression fréquemment employée dans l'Écriture pour désigner le libre usage d'une demeure, dans laquelle on entre et d'où l'on sort sans gêne, parce qu'on appartient aux gens de cette maison et que par

conséquent l'on y est *chez soi* (De 28.6 ; Jé 37.4). *Entrer* exprime la libre satisfaction du besoin de repos, la possession d'un asile sûr ; *sortir,* la libre satisfaction du besoin de nourriture, la jouissance facile d'un riche pâturage (Ps 23). C'est pourquoi, le mot « **sortira** » est immédiatement suivi de ces mots qui l'expliquent : « **et il trouvera des pâturages** ».

V.10 : de l'idée de pâturage Jésus déduit celle de **vie**, en **abondance**. Par là, il veut dire que le pâturage spirituel renfermera toujours plus de nourriture que celle que la brebis pourra s'approprier. Comparer 6.12-13 et les expressions de *plénitude*, de *grâce sur grâce* (1.16). Telle est la situation bienheureuse du troupeau messianique. Jésus la fait contraster avec le sort terrible réservé à la masse du peuple qui reste sous la conduite des pharisiens. Après avoir servi à la satisfaction de leur orgueil, de leur ambition et de leur cupidité, ce peuple périra moralement, et même extérieurement, par l'effet de cette direction pernicieuse.

Dérober, égorger, détruire : ces trois verbes semblent exprimer une gradation : *dérober* évoque l'accaparement des âmes ; *égorger,* leur exploitation et leur meurtre moral ; *détruire,* la perdition complète qui doit en résulter. Pour comprendre ces expressions sévères, il faut se rappeler que les pharisiens disposent en maîtres du royaume divin ; ils se posent en intercesseurs attitrés, distribuent les brevets d'orthodoxie et font trembler même les chefs légitimes (12.42 ; Mt 23.13-14 et en général tout ce chapitre ; Lu 11.39, 44).

3. Le bon berger (10.11-21)

10.11-13 Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. 12 **Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la**

fuite ; et le loup les ravit et les disperse.
13 **Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis.**

Le premier tableau (v.1-6) resplendissait des fraîches teintes du matin ; le second (v.7-10) dépeignait la vie et l'activité du troupeau durant le cours de la journée ; le troisième (v.11-18) nous transporte au moment où se répandent les ombres de la nuit et où les brebis, ramenées à l'enclos par le berger, sont tout à coup exposées à l'attaque du loup qui se tient aux aguets sur leur passage. Jésus reparaît ici dans son rôle de berger. Mais cette troisième allégorie ne se confond pourtant pas avec la première. Celle-ci était dominée par le contraste entre le *berger* et le *voleur* ; dans celle que nous allons étudier, c'est l'antithèse du *bon* berger et du gardien *mercenaire*. Le trait saillant n'est pas, comme dans le premier tableau, la légitimité de la mission messianique, mais l'amour désintéressé qui en est le mobile. C'est ce sentiment qui fait de Christ non seulement le berger mais le *bon* berger.

Le bon berger : l'adjectif grec *kalos* peut se traduire par *bon* ou *beau*. Il désigne chez les Grecs la bonté comme suprême beauté morale.

Jésus indique ensuite le premier trait du caractère de ce berger : l'amour poussé jusqu'à l'abnégation complète, jusqu'au sacrifice entier de soi-même. Le bon berger **donne sa vie pour ses brebis**, il met sa vie à la disposition de ses brebis, il se sacrifie pour elles.

Le mercenaire *n'est pas berger,* mais un serviteur à gages auquel le propriétaire a confié le troupeau. De qui Jésus parle-t-il ? Souvenons-nous qu'il n'y avait dans la théocratie d'autres fonctionnaires attitrés et payés que les sacrificateurs et les lévites. Voilà ceux à qui Dieu a confié officiellement l'instruction et la conduite morale de son peuple. Mais, depuis les derniers siècles, le parti pharisien s'est tellement

emparé de l'esprit du peuple en exploitant l'orgueil national, que quiconque, même parmi les chefs légitimes de la théocratie, ne pliait pas devant lui, était aussitôt mis au ban de la société et décrié. Un seul homme a le courage d'affronter cette redoutable lutte avec le parti dominant et de mettre sa vie pour le maintien de la vérité divine et pour le salut des brebis : c'est Jésus !

Le loup représente le principe positivement hostile au règne de Dieu et du Messie, c'est-à-dire les pharisiens. Le loup **ravit** des individus et **disperse** le troupeau.

Après avoir décrit les lâches gardiens, Jésus revient à la description du bon berger et de sa conduite envers le troupeau. Il s'applique expressément cette image :

10.14-16 **Je suis le bon berger. Je connais mes brebis, et elles me connaissent,** 15 **comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.** 16 **J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger.**

La répétition de ces mots du verset 11, « Je suis le bon berger », est expliquée par la description d'une nouvelle caractéristique du bon berger : la relation pleine de tendresse qui unit Jésus et ses brebis.

Je connais mes brebis : Jésus pénètre du regard de sa connaissance aimante tout l'être intérieur de chacune de ses brebis et discerne parfaitement tout ce qu'il possède en elles. Car il y a une relation étroite entre « je connais » et « *mes* brebis ».

Elles me connaissent : cette connaissance profonde de l'autre est réciproque : les croyants aussi comprennent ce

qu'est leur berger, tout ce qu'il éprouve et veut faire pour eux. Ils vivent ainsi, eux et lui, dans cette lumière non troublée d'une connaissance mutuelle.

De cette relation intime entre lui et ses brebis, Jésus remonte à celle qui en est à la fois le modèle et la source : sa relation avec **le Père**. Les deux relations sont de même nature.

Je donne ma vie pour mes brebis : c'est une conséquence de cette relation de connaissance si intime avec le Père. Ces mots sont comme un refrain, que l'on retrouve dans plusieurs autres passages de cet Évangile : 11.17-18 ; 3.15-16 ; 4.23-24 ; 6.39-40, 44, 54. Dans le contexte, on doit appliquer l'expression « pour mes brebis » aux seuls croyants ; mais néanmoins, cette parole ne contredit pas celle d'après laquelle Jésus est une « victime expiatoire pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier » (1Jn 2.2). Dans l'intention divine, la mort de Jésus est *pour* tous, quoiqu'en réalité elle ne profite qu'aux seuls croyants. Jésus sait bien que le don de sa vie ne se réalisera que pour ces derniers.

De ces deux traits par lesquels Jésus se caractérise lui-même comme le berger parfait découle le troisième : Jésus est un berger universel (v.16).

J'ai encore d'autres brebis : Jésus ne peut se limiter aux seuls croyants issus du peuple d'Israël. Les *autres brebis*, dont la possession le dédommagera de la perte de celles qui refusent aujourd'hui de le suivre, sont évidemment les païens croyants. Jésus déclare qu'il les *a* déjà, et non pas seulement qu'il les *aura* ; car tout ce qui est de la vérité, dans l'Humanité tout entière, est à lui dès avant sa venue. C'est une pensée profonde qui découle directement du rapport que le prologue de cet Évangile établit entre la Parole et l'âme humaine (1.4, 10). Même avant l'incarnation, la Parole n'a cessé d'être vie et lumière du monde au sein du monde pécheur. Et parmi les païens eux-mêmes, tous ceux qui se sont livrés à elle et ont obéit à cette lumière intérieure doivent

infailliblement reconnaître en Jésus leur idéal et se donner à lui, comme ses brebis, dès qu'il se présentera. Comparer 11.52 (« les enfants de Dieu *dispersés* ») ; 8.47 (« celui qui *est de Dieu* écoute les paroles de Dieu ») ; 18.37 (« quiconque *est de la vérité* ») ; 3.21 (« celui qui agit *selon la vérité* vient à la lumière »).

Qui ne sont pas de cette bergerie : ces brebis ne font pas partie du peuple d'Israël. Jésus envisage probablement les nations païennes comme des espèces de bergeries, des groupements préalables divinement institués pour préparer l'Évangile. Les païens fidèles peuvent fort bien être *dispersés* dans leurs nationalités respectives, comme les Juifs fidèles en la leur.

Celles-là, il faut que je les amène : la fin du verset est claire : « Il y aura un seul troupeau, un seul berger ». L'idée du Seigneur est donc bien d'*amener* les autres brebis, qui ne viennent pas de *cette bergerie,* pour les joindre aux premières. Le verbe *amener* décrit bien l'œuvre de l'apôtre Paul et des missionnaires qui ont suivi jusqu'à nos jours.

Elles entendront ma voix : ces mots rappellent cette expression de la fin des Actes : « Sachez donc que ce salut de Dieu a été envoyé aux païens, et qu'ils l'écouteront » (Ac 28.28).

Un seul troupeau, un seul berger : ces mots renferment la pensée qui forme le texte de l'épître aux Ephésiens : le renversement du vieux mur de séparation entre Juifs et païens par la mort du Christ (Ep 2.14-17). Cette parole prophétique s'accomplit sous nos yeux par l'œuvre de la mission dans le monde païen. Quant à la conversion finale d'Israël, elle n'est ni directement ni indirectement indiquée ici.

Ce message tout nouveau de Jésus soulève bien des doutes dans les esprits des auditeurs. Jésus le sent ; aussi, affirme-t-il énergiquement que le bon plaisir de Dieu repose

sur cette œuvre et sur lui qui l'exécute, et qu'elle est le vrai but de son envoi dans le monde.

10.17,18 Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. 18 **Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.**

Je donne ma vie, afin de la reprendre : le Père aime le Fils parce que ce dernier se dévoue librement à cette grande œuvre (v.15-16). Jésus y sacrifie sa vie, non pour l'abandonner absolument, mais avec l'intention expresse de la recouvrer et d'achever ainsi l'œuvre qu'il ne fait que commencer ici-bas. Le ministère de Jésus ne sera pas terminé après sa mort ; il continuera après sa résurrection. Comme glorifié, Jésus assumera encore son ministère de pasteur auprès de l'Église, spécialement auprès des païens qu'il a mission d'amener (Ep 2.17). Le but suprême indiqué au verset 16 exige non seulement la mort de Jésus, mais aussi sa résurrection.

Il semble d'après cette parole « afin de la reprendre » que Jésus se ressuscite lui-même. Et cela est vrai, car si c'est dans le Père qu'est la puissance qui lui rend la vie, c'est lui, Jésus, qui par sa libre volonté et par sa prière appelle sur sa personne le déploiement de cette puissance.

Le verset 18 est la réaffirmation énergique de ce caractère de liberté dans l'œuvre du Fils. Ce n'est pas par impuissance que le berger succombera à la puissance ennemie ; le moment viendra où il consentira lui-même à sa défaite (14.31).

Personne ne me l'ôte : le mot « *personne* » comprend toute créature. On peut y renfermer Dieu lui-même, puisque si, en mourant, le Fils obéit à l'ordre de son Père, il le fait pourtant librement. Dieu ne lui impose ni la mort, ni la résurrection. Jésus n'aura aucune obligation de mourir : n'ayant pas péché, il aura le droit de garder sa sainte vie.

Au dernier moment, il pourra très bien réclamer le secours de *douze légions d'anges* pour échapper à ses ennemis (Mt 26.53). De même, en donnant sa vie, Jésus aura la liberté de la redemander ou de ne point la réclamer.

Tel est l'ordre que j'ai reçu : ces mots sont souvent mal compris : Jésus aurait reçu l'ordre de mourir et de ressusciter. La véritable idée de ce passage est d'affirmer la pleine indépendance du Seigneur. L'*ordre reçu* s'applique donc au mandat que Jésus a reçu en venant sur la terre d'user librement de sa personne, de mourir et de revivre à volonté : « Tu pourras mourir ou ne pas mourir, ressusciter ou ne pas ressusciter, selon les libres aspirations de ton amour ». Jésus l'appelle un *ordre* pour couvrir du voile de l'humilité cette incomparable prérogative.

10.19-21 **Il y eut de nouveau, à cause de ces paroles, division parmi les Juifs.** 20 **Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ?** 21 **D'autres disaient : Ce ne sont pas les paroles d'un démoniaque ; un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?**

Toujours le même résultat : une scission, qui prélude au triage final. Comparer 7.12, 30-31 ; 9.8-9, 16. Ainsi se séparent toujours plus, dans le vaste enclos de la théocratie, les brebis de Jésus d'avec la masse du troupeau.

Pourquoi l'écoutez-vous ? Le parti hostile est inquiet en observant l'impression favorable produite par les discours de Jésus sur les gens mieux disposés.

V.21 : la réponse de ces derniers contient deux arguments juxtaposés : le discours de Jésus ne leur paraît pas être celui d'un démoniaque. Puis, comme s'ils avaient honte de cet aveu, ils se retranchent derrière un autre argument moins compromettant : le fait évident de la guérison de l'aveugle.

F) Controverse avec les Juifs (10.22-42)

Après la fête des Tabernacles, Jésus retourne en Galilée et y reprend son activité. Puis (Lu 9.51 et suivants), il appelle ses adhérents à rompre les derniers liens pour le suivre à Jérusalem. Il envoie devant lui soixante-dix disciples, afin de préparer par ce moyen les villes et bourgades de la Galilée non encore visitées. Ce pèlerinage prolongé est raconté dans les chapitres 9-13 de l'Évangile de Luc. D'après Luc, il est interrompu par un court voyage à Jérusalem, dont le récit semble coïncider avec celui de Jean ici.

La fête de la Dédicace se célèbre vers le milieu de décembre. Deux mois se sont donc écoulés entre la fête des Tabernacles et celle-ci.

10.22-24 **On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver.** 23 **Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon.** 24 **Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusques à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous franchement.**

La **fête de la Dédicace** fut instituée par les Maccabées en souvenir de la purification du temple après sa profanation par Antiochus Epiphane. Elle dure huit jours. Ici, si l'on est bien en l'an 29 de notre ère, elle commence donc le 19 ou 20 décembre. On l'appelle « les lumières », à cause de la brillante illumination par laquelle on la célèbre, non seulement à Jérusalem, mais dans tout le pays. Jésus en profite pour adresser encore, avant la Pâque, un dernier appel à son peuple.

Jésus accomplit ce court voyage pendant que les soixante-dix accomplissent en Galilée la mission qu'il leur

a confiée et y préparent de lieu en lieu son dernier appel. Nous avons vu au chapitre V que Jésus a également accompli un voyage à Jérusalem, à la fête de Purim, pendant que les Douze remplissaient une mission semblable en Galilée.

C'est la mauvaise saison ; on ne peut rester en plein air, raison pour laquelle Jésus se tient sous le portique de Salomon, qui se trouve dans la partie orientale du parvis, au-dessus de la vallée de Josaphat. Ce portique est le dernier reste de l'ancien temple.

Les Juifs entourent Jésus et le pressent de se déclarer. Ils sentent bien que jamais homme ne s'est autant approché de l'idéal messianique. Qu'il consente enfin à jouer le rôle de Messie ! Qu'il nettoie le pays de la puissance romaine comme autrefois Judas Maccabée purifia ce temple des profanations syriennes !

Certains, peut-être, plus mal disposés, cherchent à lui arracher le mot de « Christ » afin de mieux l'accuser. Quoi qu'il en soit, l'activité de Jésus a réveillé toutes les espérances nationales, sans toutefois les satisfaire. Les Juifs ne peuvent attendre davantage.

10.25,26 Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. 26 **Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.**

La situation est très tendue. Jésus ne peut répondre oui à la question posée par les Juifs, car le sens qu'ils donnent au terme de *Christ* n'a rien de commun avec celui qu'il y attache lui-même. Il ne peut encore moins répondre non, car il est bien le Christ promis de Dieu, celui qu'ils attendent. Sa réponse est pleine de sagesse. Il se réfère, comme en 8.25, aux témoignages par lesquels il s'est appliqué les symboles messianiques de l'ancienne alliance et a, en quelque sorte,

épelé son titre de Christ. À son propre témoignage s'est ajouté celui du Père : en effet, ses miracles ont tous été des *œuvres du Père*, faites sous l'invocation de son nom. Si Jésus était un imposteur, Dieu lui aurait-il ainsi répondu ? Si ce double témoignage échoue auprès d'eux, c'est bien l'effet de leur incrédulité (v.26).

Vous n'êtes pas de mes brebis : Jésus leur montre par là qu'ils n'ont pas la disposition morale nécessaire pour reconnaître en lui le berger divin. Ce reproche forme réellement le fond des paraboles (v.1-5 et 7-10) : Jésus distingue nettement de *ses brebis* la masse du peuple et ses chefs, ses interlocuteurs juifs en général.

Jésus va décrire les privilèges de ses brebis, certainement pour faire sentir à ses auditeurs l'abîme qui les sépare d'un tel état. Il cherche également à attirer à lui ceux qui sont le moins mal disposés.

10.27,28 Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. 28 **Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main.**

On peut distinguer dans ces deux versets trois groupes de deux :

– la foi du fidèle à la parole prêchée (**entendent ma voix**).

– le témoignage personnel du Christ accordé au croyant (**je les connais**).

– la fidélité pratique du croyant ainsi connu et aimé (**elles me suivent**).

– le Christ leur communique le bien suprême, la vie éternelle (**je leur donne la vie éternelle**).

– le salut est indestructible (**elles ne périront jamais**).

– Jésus les préservera de tout ennemi (**personne ne les ravira de ma main**). La main est ici l'emblème de la propriété et non de la puissance.

La première paire se rapporte plutôt, comme la première allégorie (v.1-6), à la *formation* du lien entre Jésus et ses brebis ; la deuxième, comme la deuxième allégorie (v.7-10), à la vie *dans* cette position ; la troisième, comme le tableau des versets 11-18, à la nature *indestructible* de cette relation.

10.29,30 Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. 30 **Moi et le Père nous sommes un.**

La pensée de Jésus est la suivante : pour que quelqu'un puisse lui arracher ses brebis, il faudrait qu'il commence par les arracher à Dieu. Or Dieu, qui lui a donné ces brebis, est plus puissant que toutes les forces de l'univers. Donc, personne ne peut les lui ravir.

Le verset 30 sert à expliquer pourquoi le Père garde inviolablement ce qui appartient au Fils. C'est qu'ils ont toutes choses communes, parce qu'ils sont **un**. Il s'agit ici de la relation, non entre deux ouvriers, mais entre Christ homme et Dieu. Elle est non seulement une relation d'amour et une communauté de volonté et d'action, elle est le fondement de l'existence de Jésus et de toutes ses œuvres.

10.31 Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider.

Pour les Juifs, l'affirmation « Moi et le Père nous sommes un » est un blasphème. C'est pourquoi, ils prennent des pierres pour lapider Jésus. Les mots « **de nouveau** » indiquent bien

qu'il s'agit d'une nouvelle tentative. La première est décrite en 8.59 ; mais là, le texte nous dit qu'ils *levèrent* des pierres. Ici, ils **prirent** des pierres. Probablement, ils n'ont pas les pierres sous la main dans le portique et sont donc obligés d'aller les chercher à quelque distance dans le parvis. Ce n'est donc plus une simple démonstration, comme au chapitre VIII, mais bien une tentative sérieuse.

Dans sa réponse, Jésus traite deux sujets : 1) celui du *blasphème* qu'on lui impute (v.32-36) ; 2) celui de sa *relation* avec Dieu que l'on conteste (v.37-39).

10.32,33 Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes œuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous ? 33 **Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu.**

Plusieurs bonnes œuvres : il vaudrait mieux traduire par « belles œuvres ». L'adjectif utilisé ici souligne davantage la beauté et la perfection de ces œuvres que leur caractère bienfaisant. Ces œuvres ont été comme des échantillons de toutes celles que le Père tient en réserve ; elles sont comme la preuve de la faveur dont le Fils jouit auprès de son Père.

Pour laquelle me lapidez-vous ? La question de Jésus renferme une ironie poignante, expression de l'indignation la plus profonde. Sans doute, le motif pour lequel les Juifs prétendent le lapider n'est pas celui que Jésus leur prête ici. Mais en donnant un autre motif, ils donnent le change à leur conscience ; Jésus leur dévoile, par cette question, le vrai état des choses. N'est-ce pas à l'occasion de la guérison de l'impotent que s'est manifestée pour la première fois leur haine meurtrière (chapitre V) ? Cette haine s'est encore

aggravée après la guérison de l'aveugle-né (chapitre IX). Ce sera le troisième miracle, la résurrection de Lazare (chapitre XI) qui conduira cette violence à son terme fatal. Jésus dévoile bien ici la vraie raison de cette haine : les œuvres qu'il a fait voir l'ont manifesté comme le *Fils* et c'est cela qu'ils refusent : « Voici l'héritier ; tuons-le ! » (Mt 21.38, Mc 12.7, Lu 20.14). Sans cette haine, ils ne l'accuseraient pas d'être un blasphémateur, lui qui a glorifié Dieu par toute sa vie.

La question de Jésus paralyse ses auditeurs, et le dialogue peut continuer.

V.33 : les Juifs formulent le point en litige tel qu'il se présente à leur conscience faussée.

10.34-36 Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? 35 **Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie,** 36 **celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu.**

Dans la première partie de sa réponse, Jésus récuse l'accusation de blasphème. Il y parvient à l'aide du raisonnement suivant : « L'Écriture a appelé dieux de simples hommes qui étaient revêtus d'une fonction qui faisait d'eux des représentants et des agents de Dieu sur terre. Donc, même si je n'étais rien de plus qu'un simple homme, envoyé pour accomplir une œuvre divine, je ne mériterais pas, d'après l'Écriture elle-même, d'être traité de blasphémateur pour m'être proclamé Fils de Dieu ». L'argument est irréfutable. De plus, les versets 35 et 36 montrent qu'il y a une différence entre ceux *à qui est adressée la révélation* et Jésus qui *est révélation de Dieu*. Si ceux auxquels est *adressée une révélation divine* sont appelés dieux, celui qui *est révélation*

de Dieu au monde occupe donc une position supérieure[54].

L'orthodoxie juive a fait du monothéisme biblique un déisme froid et pétrifié qui crée un abîme entre le Créateur et l'homme. Jésus annonce tout autre chose : celui qui exerce une fonction de la part de Dieu doit être en relation vivante avec le Très-Haut, et participer à son souffle. C'est ainsi que cet homme, roi, juge ou prophète, devient une manifestation de Dieu même. « La maison de David sera comme Dieu, comme l'ange de l'Éternel devant eux » ch.12.8). L'Ancien Testament, par sa tendance la plus profonde, est en marche constante vers l'incarnation, couronnement de ce rapprochement croissant entre Dieu et l'homme. Voilà le vrai fond de l'argumentation de Jésus : si ce courant tout entier n'a rien de blasphématoire, le terme auquel il aboutit, c'est-à-dire l'apparition d'un homme qui se dit *un avec Dieu*, n'a rien en soi d'attentatoire à la majesté divine.

La citation « Vous êtes des dieux » est tirée du Psaume 82.6 et le terme de *loi* désigne ici (comme en 7.49 ; 12.34…) l'Ancien Testament tout entier, qui fait loi pour la pensée et la vie israélites.

Dans le Psaume 82, Asaph s'adresse aux juges théocratiques. Le verset 1 décrit leur grandeur : ils administrent la justice divine. Dieu lui-même siège au milieu d'eux et c'est de lui qu'émanent leurs sentences. Puis dans les versets 2-5, Asaph oppose la triste réalité, l'injustice des juges actuels, à la grandeur idéale de leur fonction. Au verset 6, il revient à l'intuition du premier verset, celle de leur dignité officielle. Aux versets 7-8, il leur rappelle qu'ils seront eux-mêmes jugés lorsqu'ils auront à rendre compte de cette fonction divine dont ils ont été revêus.

En citant ce psaume, Jésus pense aux juges, auxquels *la*

---

[54] Les Juifs accusent Jésus de blasphème parce qu'il se dit être Fils de Dieu. Les musulmans, également, ne reconnaissent pas cette position filiale de Jésus.

parole de Dieu a été adressée : « Vous êtes ».

En disant : « L'Écriture ne peut être anéantie », Jésus montre son respect sans bornes pour la parole scripturaire.

Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Jésus a été spécialement mis à part et consacré à sa mission, celle de venir sur terre pour sauver les hommes. C'est à ce commandement, antérieur à l'incarnation, que nous reportait déjà l'expression de *mandat* (10.18 ; comparer 1 Pi 1.20). Il y a tout un conseil entre le Père et le Fils qui a précédé la venue de Jésus sur la terre et dont il formule lui-même le sens profond, quand il dit : « Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (6.38). Quelle n'est pas la supériorité d'un tel être sur tous ceux à qui la révélation divine s'adresse ici-bas !

10.37,38 Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. 38 **Mais si je les fais, quand même vous ne me croyez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père.**

Jésus consent à ce qu'ils ne le croient pas *sur parole*, bien que son témoignage porte en lui-même sa preuve. Cependant, s'ils n'ont pas d'oreilles pour entendre, ils ont des yeux pour voir ; s'ils ne tirent pas de conclusion de ses paroles, ils devraient du moins comprendre en voyant ses œuvres. Les mots « ne *me* croyez pas » signifient : « Ne croyez pas à mes affirmations personnelles ».

Afin que vous sachiez et reconnaissiez : l'interprétation suivante paraît la meilleure : « Afin que vous appreniez à connaître et qu'enfin vous reconnaissiez ». Ces deux termes réunis expriment le long et pénible labeur de cette découverte, qui aurait pu résulter d'un simple coup d'œil : « Viens et vois » (1.47).

Le Père est en moi et je suis dans le Père : ces mots rappellent la déclaration du verset 30 : « Nous sommes un ». Les croyants doivent absolument comprendre ces deux faits si importants : 1) Dieu communique pleinement sa richesse à cet être humain qu'est Jésus, son agent sur terre (*le Père est en moi*) ; 2) Jésus s'est dépouillé complètement, renonçant à sa vie propre, et puise tout uniquement dans la plénitude du Père et de ses dons (*je suis dans le Père*). C'est ainsi que la foi ici-bas peut saisir l'unité du Père et du Fils.

10.39 Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains.

Peut-être la forme adoucie sous laquelle Jésus vient de répéter l'affirmation de sa divinité a-t-elle pour effet de calmer un peu l'irritation de ses auditeurs ; ils renoncent à le lapider, mais cherchent tout de même à le saisir pour le juger. Jésus parvient à s'échapper.

10.40-42 Jésus s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait d'abord baptisé. Et il y demeura. 41 **Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai.** 42 **Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui.**

Les synoptiques mentionnent aussi ce séjour en Pérée[55], peu avant la dernière Pâque (Mt 19.1 ; Mc 10.1 ; Lu 18.15).

---

[55] Le mot **Pérée** signifie en grec : *le pays au-delà*. C'est un district situé à l'est du Jourdain (voir carte géographique). Il est décrit par Matthieu comme étant *au-delà du Jourdain* (Mt 19.1). Dans leur périple hors d'Égypte, les Israélites campèrent dans cette région avant de passer l'Arnon (No 21.11). La tribu de Ruben y reçut des terres (No 32.2-37). C'est de là que Moïse put contempler la Terre Promise (De 32.49 ; 34.1).

Jésus a la joie de récolter les fruits du fidèle travail de son précurseur, Jean-Baptiste.

Le sens du témoignage que les gens rendent à Jean-Baptiste est celui-ci : « Si Jean-Baptiste n'a pas fait lui-même de miracles, il a bien prédit du moins tout ce que ferait celui dont il annonçait la venue ». Cette foi qui se développe si facilement en Pérée forme un contraste frappant avec l'incrédulité persévérante des habitants de Judée, dont les précédents chapitres ont retracé les développements.

De ce séjour en Pérée, les synoptiques nous racontent quelques traits particuliers qu'omet l'évangéliste Jean : l'entretien avec les pharisiens sur le divorce, la présentation des enfants, la scène du jeune homme riche, la demande ambitieuse de Jacques et de Jean. L'auteur de cet Évangile ne mentionne que le fait qui mettra fin à ce séjour, la visite à Béthanie.

G) La résurrection de Lazare et ses conséquences (11.1-57)

Aucune scène dans cet Évangile n'est présentée d'une manière aussi détaillée et aussi émouvante. Elle montre distinctement le caractère à la fois divin et humain de Jésus, et confirme parfaitement la déclaration centrale du prologue : « La Parole a été faite chair ».

11.1,2 **Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de Marthe, sa sœur.** 2 **C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.**

Le village de **Béthanie** est situé sur le versant oriental de la montagne des Oliviers, à environ trois kilomètres de Jérusalem. Jean le décrit comme le village de Marie et de Marthe, car il admet que les deux sœurs sont connues des lecteurs par la tradition évangélique.

Marie et Marthe : il ressort des versets 5 et 19 que Marthe est vraisemblablement l'aînée. Ici, Marie est placée en premier à cause du fait rapporté au verset 2. Le récit de Lu 10.38 et suivants montre que Marthe est dans la maison le personnage principal.

V.2 : les récits de Mt 26.6 et suivants et Mc 14.3 et suivants prouvent que la tradition orale ne mentionnait pas en général le nom de Marie dans le récit de l'onction ; car ils parlent simplement *d'une femme*. Peut-être cette omission explique-t-elle la forme du récit de Jean : « Cette Marie, dont je vous parle ici, est la femme dont on raconte qu'elle a oint… ».

11.3,4 **Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade.** 4 **Après avoir entendu cela, Jésus dit : Cette maladie n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.**

Le message des deux sœurs est plein de délicatesse ; Jean se plaît à le reproduire tel quel. Les sœurs rappellent à Jésus le lien qui l'unit à Lazare, mais elles n'insistent pas. Elles le laissent juger de ce qu'il faut faire. La réponse de Jésus s'adresse aussi bien aux disciples qu'aux deux sœurs.

Cette maladie n'est point à la mort : il est difficile de croire que le Seigneur ait voulu dire que Lazare ne mourrait point de cette maladie, et que plus tard seulement, à la suite d'un second message sous-entendu dans le récit, il ait reconnu son erreur (v.14). Sans doute, la gloire de Jésus ici-bas n'implique pas la toute-science ; mais sa pureté morale

l'empêche d'affirmer ce qu'il ignore. Cette déclaration renferme soit une promesse de guérison soit une résurrection. Elle signifie pour les disciples que le résultat *définitif* de cette maladie ne sera pas la mort.

Elle est pour la gloire de Dieu : elle sert à manifester les perfections de Dieu, spécialement sa puissance agissant au service de sa sainteté et de son amour. Quel acte serait plus apte à produire un pareil effet que le triomphe de la vie sur la mort ? Comparer Ro 6.4.

On peut donc conclure de cette expression qu'en ce moment la mort de Lazare et sa résurrection sont déjà présents aux yeux de Jésus.

Afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle : cette manifestation de la puissance divine doit aussi répandre son éclat sur celui qui en est l'agent. Le terme de *Fils de Dieu* dépasse celui de *Messie* : il désigne ici *celui qui est tellement uni au Père* que la gloire de l'un est celle de l'autre. Les mots « par elle » se rapportent à la maladie de Lazare.

11.5-7 **Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare.** 6 **Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta deux jours encore dans le lieu où il était,** 7 **et il dit ensuite aux disciples : Retournons en Judée.**

Il ressort de la suite du récit que lorsque Jésus apprend la nouvelle de la maladie de Lazare, ce dernier doit déjà être mort. On s'en convaincra en faisant, en rétrogradant, le compte des quatre jours (mentionnés aux versets 17 et 39) qui s'écouleront depuis l'inhumation de Lazare jusqu'à l'arrivée de Jésus à Béthanie.

Le quatrième et dernier jour est celui où Jésus fait le voyage de Pérée à Béthanie. Or, ce trajet nécessite environ sept à huit heures de marche, et il peut être fait en un jour.

Les second et troisième jours sont les deux jours que Jésus passe en Pérée, après avoir reçu le message provenant de la part des sœurs.

Enfin, le premier jour est celui où le messager est arrivé en Pérée pour l'avertir. C'est donc peu après le départ du messager que Lazare est mort et que, selon la coutume juive, il a été inhumé. Ainsi, le soir, lorsque Jésus reçoit la nouvelle de la maladie de son ami, celui-ci est déjà dans le sépulcre.

Pourquoi Jésus n'est-il pas parti aussitôt à Béthanie ? Les avis sont très divers. Jésus attend vraisemblablement un signal de son Père. Dieu peut certainement faire ce que Jésus, *homme*, ne peut pas faire, c'est-à-dire prolonger ce temps d'attente dans le but de rendre le miracle plus manifeste et plus éclatant, en vue de la gloire de son Fils et de la sienne propre.

Retournons en Judée : pourquoi Jésus n'a-t-il pas dit : « Allons à Béthanie » ? Il fait certainement allusion au péril qui le menace dans cette contrée. Par là, il provoque de la part de ses disciples l'expression du sentiment de crainte qu'il sait être au fond de leur cœur et qu'il veut surmonter avant de partir.

11.8-10 **Les disciples lui dirent : Rabbi, les Juifs tout récemment cherchaient à te lapider, et tu retournes en Judée !** 9 **Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;** 10 **mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière n'est pas en lui.**

Au mot de **Judée** les disciples se récrient. Jésus s'y attendait. Il profite de leur objection pour leur donner une instruction admirable, en vue de leur ministère futur.

Ici, le **jour** signifie à la fois le *temps* de la vie et la *tâche* donnée pour ce temps-là : c'est la journée de travail de l'ouvrier, comme en 9.4. Jésus utilise ici une image empruntée à la situation dans laquelle lui et ses disciples se trouvent. C'est le matin ; ils ont devant eux une belle journée de marche, douze heures de jour. Pendant ce temps, ils voyageront sans danger et, avant qu'il ne fasse nuit, ils auront atteint le terme de leur voyage, Béthanie. Au sens moral cela veut dire ceci : « Je puis me rendre sans crainte en Judée où le devoir m'appelle. Les douze heures qui me sont accordées pour l'accomplissement de ma tâche resteront intactes. Le soleil de la volonté divine, en me fixant ma tâche, éclaire ma voie. Je ne me heurterai à rien. Le danger de me heurter et de tomber ne commencerait pour moi que du moment où, fuyant lâchement un danger prévu, je voudrais prolonger arbitrairement le temps de ma vie et ajouter une treizième heure de marche aux douze qui m'appartiennent légitimement. Je ne pourrais dès lors que broncher, pécher et périr, parce que la lumière divine ne serait plus en moi pour m'éclairer ». En d'autres termes : « Les Juifs ne peuvent m'ôter une minute du temps qui m'est accordé, tant que je suis dans l'accomplissement de ma tâche ; un danger réel ne m'atteindrait que si, comme vous le voudriez, je cherchais à prolonger arbitrairement ma carrière, en refusant de me rendre où le devoir m'appelle ».

Cette parole est, pour le fond et pour la forme, le pendant de celle par laquelle Jésus motivait l'acte de la guérison de l'aveugle-né (9.4). Seulement, c'était le soir et Jésus voyait le soleil descendre à l'horizon : « Je ne dois pas *perdre* un moment du temps qui me reste pour éclairer le monde ». Ne rien *perdre* et ne rien *ajouter* : deux verbes qui résument certainement le devoir de l'homme par rapport au temps de son travail terrestre.

11.11-13 **Après ces paroles, il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller.** 12 **Les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri.** 13 **Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil.**

Lazare dort : comme nous l'avons déjà vu, la promesse du verset 4 faisait penser que Jésus savait déjà, en recevant le message des deux sœurs, que Lazare était mort (11.4). Il le savait de manière surnaturelle. Ici, Jésus se plaît à présenter la mort sous l'image du sommeil, image qui en fait une phase de la vie.

S'il dort, il sera guéri : après avoir entendu la promesse du verset 4, les disciples ne croient pas à la possibilité de la mort du malade. Ils peuvent donc penser que le sommeil dont leur parle Jésus est la crise de convalescence et que Lazare va sortir tout seul de cet état et guérira sans l'intervention de leur maître.

11.14-16 **Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort.** 15 **Et, à cause de vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ce que je n'étais pas là. Mais allons vers lui.** 16 **Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi, afin de mourir avec lui.**

V.15 : il serait faux de croire que Jésus a fait exprès de laisser mourir Lazare afin d'avoir l'occasion de manifester sa gloire en le ressuscitant. Jésus peut se réjouir de la dispensation divine, mais non d'une chose qu'il aurait provoquée volontairement lui-même et avec calcul.

Afin que vous croyiez : sans doute, les disciples sont déjà croyants. Jésus cherche à accroître leur foi ; et il sait

combien cet accroissement de foi autour de cette tombe leur sera nécessaire plus tard, lorsqu'ils se retrouveront en face de la tombe de leur maître.

Thomas, appelé Didyme : le nom de Thomas signifie : jumeau. Le nom de Didyme, qui a en grec le même sens, est sans doute celui par lequel on désigne le plus ordinairement cet apôtre dans les églises d'Asie Mineure au milieu desquelles écrit Jean.

La parole de Thomas dénote plus d'amour pour la personne de Jésus que de foi en la sagesse de ses démarches. En voici le sens : « S'il veut absolument se faire tuer, allons périr avec lui ! » Le Thomas qui parle ainsi est bien celui que nous retrouverons en 14.5 et 20.25 : beaucoup de franchise et de résolution, mais peu de disposition à subordonner le visible à l'invisible.

11.17-19 Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre. 18 **Et, comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ,** 19 **beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère.**

Le verset 18 fait ressortir la proximité où est Béthanie de Jérusalem [56].

On conclut ordinairement de 1 S 31.13 et 1 Ch 10.12 que les cérémonies de condoléances duraient huit jours ; mais il s'agissait dans ces passages de personnages royaux.

La suite du texte prouve que le terme de Juifs employé ici conserve le sens défavorable qu'il a dans tout cet Évangile.

---

[56] Un stade correspond à environ 185 mètres. Donc Béthanie se trouve à 2.8 kilomètres de Jérusalem. Cette distance peut être parcourue en 40 minutes.

Marthe et Marie ont beau être liées avec ces gens-là, ils n'en appartiennent pas moins, pour la plupart, au parti hostile à Jésus.

11.20-24 **Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que Marie se tenait assise à la maison.** 21 **Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.** 22 **Mais, maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera.** 23 **Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera.** 24 **Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.**

Marthe, occupée sans doute des affaires de la maison, reçoit la première la nouvelle de l'arrivée du Seigneur. Dans son empressement, et sans songer à avertir sa sœur, elle court au-devant de lui.

V.21 : cette parole n'est point un reproche. Marthe n'ignore pas que son frère était déjà mort au moment où Jésus apprenait la nouvelle de sa maladie. Elle exprime simplement son regret que Jésus ne se soit pas trouvé là au moment de la maladie de son frère. Ce regret ne sert qu'à préparer la demande qui va suivre.

V.22 : Marthe a confiance en Jésus parce qu'elle le connaît. Sa foi a été affermie par l'affirmation de Jésus rapportée au verset 4 et son arrivée soudaine à Béthanie. Marthe croit au prodige de puissance mais n'a pas encore l'acuité spirituelle suffisante pour comprendre le vrai sens et la valeur de ce que Jésus a promis. Avant de satisfaire à sa prière, Jésus travaille à la mettre en état de bien recevoir. Il procède, comme il l'a fait aux chapitres V et VI, en donnant

d'abord à sa promesse la forme la plus générale : « Ton frère ressuscitera ».

V.24 : Marthe affirme avec foi ce dont elle est sûre : son frère ressuscitera lors de la résurrection finale. En disant cela, elle pousse Jésus à s'expliquer et déclarer expressément ce qu'elle ose à peine espérer dans la circonstance présente.

La foi de Marthe est forte, pleine d'énergie et d'activité. Mais cette foi n'est pas aussi spirituelle qu'elle est forte ; elle n'a pas encore assez pour objet la personne du Seigneur. Jésus travaille à la développer dans cette direction.

11.25,26 Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; 26 **et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?**

Marthe vient de parler de la résurrection comme d'un *événement* futur ; Jésus oppose à cet événement *sa personne*, comme étant en réalité la résurrection. La victoire sur la mort n'est pas un fait physique : c'est une œuvre morale, un acte personnel ; c'est le *faire* de Jésus lui-même (5.28-29 ; 6.39-40, 44). Et par conséquent, il peut l'accomplir quand il lui plaît, aujourd'hui même, s'il le veut, aussi bien que dans quelques siècles. Jésus ramène ainsi sur lui la pensée de Marthe et donne à sa foi son véritable objet. Il remplace l'adhésion à une vérité dogmatique par la confiance en sa personne. C'est aussi ce qu'il a fait dans les chapitres IV et VI où, après quelques instants d'entretien, il s'est substitué lui-même aux notions abstraites d'eau vive et de pain du ciel. En disant : « Je suis la vie », Jésus ne parle pas de la vie glorieuse et parfaite qui suivra la résurrection, mais plutôt de la *vie*, dans le sens le plus élevé du mot, qui est la condition spirituelle de la résurrection. La vie spirituelle qu'il communique aux

siens est pour eux, s'ils sont morts, le gage d'un retour à la vie corporelle ; et d'autre part, s'ils sont encore vivants, l'assurance qu'ils seront élevés au-dessus de la mort, qui ne sera ainsi qu'un accident passager.

La première déclaration (v.25) s'applique à Lazare et aux autres croyants déjà morts : en vertu de la nouvelle vie qu'ils ont reçue par la foi, ils demeurent vivants et peuvent par conséquent, au moment où Jésus le veut, être rappelés à l'existence corporelle. La seconde déclaration (v.26) s'applique aux deux sœurs et à tous les croyants encore vivants : ils demeurent à l'abri de la mort ; car mourir en pleine lumière, dans la sereine clarté de la vie qui est en Jésus, ce n'est pas ce que l'on appelle communément la *mort* (voir 6.50, 8.51). Jésus veut donc dire : « En moi, le mort vit, et le vivant ne meurt pas ». Les termes « mourir, mort, vivre » doivent être pris ici au sens propre.

11.27 Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir dans le monde.

Marthe s'approprie certainement tout ce que Jésus vient d'affirmer sur sa personne. Seulement, elle ne se sent pas en état de formuler spontanément sa foi à des choses si nouvelles pour elle, et elle se sert des termes qui lui sont familiers pour exprimer que Jésus est tout ce qu'il y a de plus grand ; quoi qu'il puisse affirmer sur sa personne, il n'en dira jamais trop pour la foi de celle qui lui parle. En désignant Jésus ainsi, Marthe reconnaît implicitement qu'il est bien tout ce qu'il a dit : *la résurrection et la vie*.

11.28-30 Ayant ainsi parlé, elle s'en alla. Puis elle appela secrètement Marie, sa sœur, et lui dit : Le maître est ici, et il te demande. 29 **Dès que Marie eut entendu, elle se leva**

promptement, et alla vers lui. 30 **Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était dans le lieu où Marthe l'avait rencontré.**

Jésus fait appeler Marie, *secrètement,* afin de la préparer, elle aussi. Pourquoi secrètement ? Jésus ne fuit pas le péril, mais il ne le cherche pas non plus. Jésus est resté en dehors du village, non seulement parce que le tombeau se trouve nécessairement en dehors du bourg, mais surtout parce qu'il cherche à éviter tout ce qui peut attirer l'attention.

11.31,32 **Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant vue se lever promptement et sortir, la suivirent, disant : Elle va au sépulcre, pour y pleurer.** 32 **Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, et qu'elle le vit, elle tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.**

Jésus souhaitait parler à Marie en secret. Le plan échoue par une volonté supérieure à la sienne, qui a résolu de donner à ce miracle le plus grand éclat possible. Jésus a fait ce qu'il devait ; Dieu fait ce qu'il veut. Il arrive ici quelque chose de semblable à ce qui est raconté en Mt 9.31 ; Mc 7.24. 36.

V.32 : la même pensée anime Marie : si Jésus avait été là ! Et pourtant, Marie ne réagit pas comme sa sœur. Plongée dans sa douleur, elle ne fait aucun effort énergique pour surmonter l'accablement qui la domine et elle se laisse tomber aux pieds de Jésus (ce que n'a point fait Marthe). C'est d'ailleurs une place qu'elle aime (Lu 10.39 ; Jn 12.3). Elle n'ajoute point, comme sa sœur, à l'expression de sa douleur une parole de foi et d'espérance.

Dans son exclamation « Mon frère ne serait pas mort », Marie utilise un autre verbe que sa sœur : « Mon frère n'aurait pas fait *l'acte* de mourir » ; c'est comme si elle en était encore à l'instant cruel où s'est accomplie la séparation. De plus, dans son exclamation, le pronom « de moi » est placé avant le mot *frère*, ce qui renforce l'expression du lien qui existait entre elle et son frère ; c'est comme une partie *d'elle-même* qui s'en est allée. Marthe manifeste une nature pratique, capable de réagir énergiquement contre un sentiment accablant ; Marie nous montre une sensibilité livrée, sans la moindre trace de réaction, à l'impression qui l'accable. Quelle vérité dans chaque détail de ce tableau !

Jésus connaît trop bien le cœur humain pour essayer d'appliquer à Marie la méthode qu'il vient d'employer avec Marthe. Face à une douleur semblable, il ne faut pas enseigner, parler ; il faut sympathiser, agir :

11.33,34 Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit en son esprit, et fut tout ému. 34 **Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois.**

Jésus frémit en son esprit : le verbe grec, traduit ici par *frémir*, désigne le frémissement d'indignation. Ce sens est applicable à des passages tels que Mt 9.30 ; Mc 1.43 où ce mot désigne le ton sévère de la menace. Les avis des commentateurs divergent quant à l'objet de cette indignation. Notons tout d'abord que Jésus frémit *en son esprit*, et non en son âme. L'esprit est le siège des émotions religieuses[57], comme l'âme est celui des affections naturelles. Ainsi, en Jn 12.27, Jésus dit : « Mon âme est troublée » parce

[57] Le terme « spirituelles » ne semblerait-il pas plus approprié ?

que la prévision de ses souffrances fait frissonner sa nature ; tandis qu'ici et au chapitre XIII, c'est en *son esprit* qu'il est ébranlé, et dans ces deux passages, il se voit en contact immédiat avec le mal sous sa forme la plus noire ; il ressent avec une sainte horreur la proximité de l'être invisible qui s'est emparé du cœur de Judas et (dans notre passage) de celui de ses ennemis déclarés. Ce parallèle nous éclaire sur le frémissement de Jésus au verset 33. D'un côté, les pleurs qu'il entend autour de lui le pressent d'accomplir la résurrection de son ami ; mais, d'autre part, il comprend que céder à cette sollicitation et faire éclater en ce moment la gloire du Père, c'est signer l'arrêt de sa propre mort. C'est pousser à bout ses ennemis et celui qui les fait agir. Du plus glorieux de ses miracles ils tireront contre lui un motif de condamnation. Une partie de ceux-là mêmes dont les sanglots le pressent d'agir seront parmi ceux qui lui feront payer de sa vie le crime d'avoir vaincu la mort. L'horreur le saisit à cette pensée. Il y a là une perversité diabolique[58] qui ébranle son être jusque dans ses dernières profondeurs.

Il fut tout ému : littéralement : il s'émut lui-même, il se troubla lui-même. Il y a dans cet ébranlement physique une réaction énergique par laquelle Jésus secoue lui-même l'émotion qui l'a un moment dominé et recouvre la pleine domination de son être. Cette révolution intérieure aboutit à cette brusque question : « **Où l'avez-vous mis ?** »

11.35-37 **Jésus pleura.** 36 **Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait.** 37 **Et quelques-uns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ?**

---

[58] La perception qu'a Jésus de cette dimension diabolique justifie l'utilisation de l'expression « en esprit ».

Jésus pleura : pleurer est l'expression d'une douleur calme et douce. Il est étonnant de constater que c'est précisément l'Évangile dans lequel est affirmée avec le plus d'éclat la divinité de Jésus qui nous fait le mieux connaître le côté profondément humain de sa vie.

V.36 et **37 :** à nouveau une scission s'effectue : d'un côté, ceux qui compatissent et d'un autre, ceux qui éprouvent de la suspicion. Pour ces derniers, il y a quelque chose de louche dans la conduite de Jésus : ou il n'avait pas pour Lazare l'amitié qu'il affecte maintenant d'éprouver, ou il ne possède pas réellement le pouvoir miraculeux dont il prétendait avoir donné la preuve dans la guérison de l'aveugle-né.

11.38,39 Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant. 39 **Jésus dit : Ôtez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là.**

La remarque malveillante des Juifs (v.37) fait à nouveau frémir Jésus. Mais il se reprend aussitôt et se rend au sépulcre.

Le sépulcre est un caveau creusé dans le roc, soit horizontalement, soit verticalement. Dans le premier cas, la **pierre** est placée devant l'entrée du caveau ; dans le second, elle est placée sur son ouverture.

V.39 : la remarque de Marthe a souvent été considérée à tort comme un manque de foi. Par cette remarque, Marthe ne veut nullement empêcher l'ouverture du sépulcre. Elle exprime simplement son anxiété en prévoyant la sensation pénible que vont éprouver Jésus et les assistants en découvrant cet être si cher dans cet état de décomposition débutante. Comme **sœur du mort**, Marthe éprouve une sorte d'embarras et de confusion. Il faut se rappeler combien l'idée de souillure se rattache étroitement, chez les Juifs, à

celle de mort et de corruption. C'est donc ici une exclamation dictée par un sentiment de respect pour celui à qui elle parle.

Il sent déjà : pour pouvoir faire cette constatation, Marthe a dû probablement déjà visiter le sépulcre avant la venue de Jésus. Chez les Juifs, on se borne à envelopper le corps de parfums, ce qui ne peut arrêter la décomposition. L'attente de l'arrivée de Jésus n'a certainement pas empêché cette cérémonie.

Même si la remarque de Marthe ne provient pas d'un mouvement d'incrédulité, le fait signalé peut néanmoins provoquer chez elle une défaillance en cet instant décisif ; aussi, Jésus l'exhorte-t-elle à élever sa foi à la hauteur de la promesse qu'il lui a faite :

11.40-42 **Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?** 41 **Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé.** 42 **Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.**

Tu verras la gloire de Dieu : c'est le trait saillant de la promesse faite au verset 4. C'est donc cette dernière promesse que Jésus rappelle à Marthe. La *gloire de Dieu* est ici, comme dans Ro 6.4, le triomphe éclatant de la toute-puissance de Dieu sur la mort et la corruption. Voilà le spectacle que Jésus promet à Marthe et qu'il oppose aux impressions pénibles qu'elle redoute pour les assistants et pour elle-même, une fois que la pierre aura été enlevée.

L'homme voudrait toujours voir pour croire ; Marthe est appelée à donner l'exemple de la marche inverse : croire pour voir.

Jésus leva les yeux en haut : le ciel visible est pour l'homme le témoin le plus éloquent de la richesse et de la puissance invisibles de Dieu. En plongeant ses regards dans ses infinies profondeurs, Jésus cherche intérieurement la face du Père. Quoi de plus humain ! C'est là bien réellement la Parole faite chair (comparer 17.1).

Tu m'as exaucé : le miracle est déjà accompli aux yeux de Jésus ; c'est pourquoi il en rend grâces comme d'une chose déjà faite. Il confirme ainsi la manière de voir énoncée par Marthe relativement à ses miracles (v.22) : ce sont autant de prières exaucées. En tant que Fils, Jésus puise librement dans le trésor divin et sa foi en son Père est totale.

Je te rends grâces : si Jésus exprime tout haut sa reconnaissance ici, ce n'est pas parce qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans la conduite du Père envers lui en cette occasion. En effet, il est constamment exaucé du Père et il le remercie continuellement. Ici, dans ce moment solennel, Jésus remercie tout haut à cause du peuple qui l'entoure et qu'il veut préparer, comme il l'a fait avec les deux sœurs et ses disciples : il aimerait que tous puissent voir la *gloire de Dieu* au-delà du miracle proprement dit. Lors de la guérison de l'aveugle-né, les Juifs avaient nié l'œuvre divine ; ici, Jésus implique Dieu *avant* d'accomplir le miracle. Si Lazare se lève et sort à la voix de Jésus, ce sera Dieu qui aura déployé son bras et Jésus sera reconnu comme son envoyé. Voilà la situation telle que l'établit cette action de grâces.

11.43,44 Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors ! 44 **Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller.**

En criant d'une voix forte, Jésus manifeste sa volonté décidée et sa souveraineté. Ces signes extérieurs sont destinés

à ceux qui l'entourent ; la vraie puissance de ressusciter réside non dans la voix mais dans la force de Dieu dont Jésus dispose parce que sa prière a été exaucée. En parlant à la fille de Jaïrus et au jeune homme de Naïn, il a simplement dit : « Lève-toi ou réveille-toi », parce qu'ils étaient couchés sur le lit ou dans le cercueil. Il dit ici : « Sors », parce que Lazare est enfermé dans le sépulcre.

Lazare sort, encore enveloppé de bandes. Jésus, avec un sang-froid parfait et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, invite les participants à agir : « Je l'ai ressuscité, à vous maintenant de le *délier* ». Rien ne trouble son calme après ces œuvres sans pareilles qu'il vient d'accomplir.

11.45,46 Plusieurs des Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui virent ce que fit Jésus, crurent en lui. 46 **Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait.**

De nouveau, une scission se manifeste parmi les personnes assistant à cet événement, et plus profonde encore que dans toutes les occasions précédentes ; car elle pénètre jusque dans le sein même du parti juif. **Plusieurs** croient en Jésus, **quelques-uns** vont dénoncer Jésus aux pharisiens.

Pourquoi Marie est-elle mentionnée seule ici ? Elle est nommée parce que c'est *auprès d'elle* que les Juifs venus se trouvaient quand ils se sont rendus au sépulcre et c'est *avec elle* qu'ils ont été témoins du miracle.

11.47-50 Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens assemblèrent le Sanhédrin, et dirent : Que ferons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles. 48 **Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les**

Romains viendront détruire et notre ville et notre nation. 49 **L'un d'eux, Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien ;** 50 **vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas.**

La résurrection de Lazare ne sera pas la cause de la mort de Jésus, mais elle va hâter le décret de sa condamnation. Le vase est plein ; cette résurrection est la goutte d'eau qui va le faire déborder.

Le Sanhédrin est convoqué. Les pharisiens sont les instigateurs de cette réunion hostile, mais ce sont les grands sacrificateurs qui l'ont officiellement convoquée.

Que ferons-nous ? Le verbe est au présent dans le texte grec, ce qui indique l'imminence du danger : « Il faut absolument faire quelque chose, mais quoi ? »

V.48 : la crainte des pharisiens n'est pas sans fondement. En effet, la moindre émeute pourrait servir de prétexte aux Romains pour dépouiller le peuple d'Israël du reste d'indépendance dont il jouit encore ; dans ce cas, que deviendrait la puissance du Sanhédrin ? L'inquiétude des Juifs se porte donc surtout sur la destruction de *leur* pouvoir. Jésus a reproduit cette pensée des chefs dans la parabole des vignerons (Mt 21.38 : « Tuons-le et conservons l'héritage »). Jérusalem, Israël, c'est leur chose. Ils n'hésiteront pas à tout faire pour la conserver.

Notre ville : ce terme désigne naturellement la capitale, Jérusalem, comme siège du gouvernement, plutôt que le temple ou la Judée tout entière.

Notre nation : c'est Israël, le peuple qu'ils gouvernent. Le mot grec utilisé ici est *ethnos* qui a un sens plus politique que *laos*, qui est le nom de dignité du peuple d'Israël.

Caïphe est souverain sacrificateur cette année-là. Il est donc vraisemblablement en même temps le président du Sanhédrin. Homme énergique, il renie hardiment les droits de la conscience et met en avant sans scrupule la raison d'État. Il a donc toutes les chances de l'emporter au milieu d'une troupe d'esprits indécis qui hésitent entre la conscience et l'intérêt.

Dans les beaux jours de la théocratie, la charge de souverain sacrificateur était à vie, d'après la Loi. Mais depuis la domination romaine, les nouveaux maîtres du pays redoutent le pouvoir que donne une charge inamovible ; ils ont donc adopté l'usage de remplacer fréquemment un grand prêtre par un autre. D'après l'historien Josèphe, le gouverneur romain Valérius Gratus nomma Caïphe en l'an 25 et le renouvellera dans sa charge jusqu'en 36. Lorsque Jean dit que Caïphe était souverain sacrificateur **cette année-là**, il sous-entend ceci : « Cette année *unique*, décisive, où fût mis à mort le Messie ».

L'apostrophe de Caïphe à ses collègues est grossière. D'après Josèphe, la secte des sadducéens, à laquelle appartenait Caïphe, avait des manières rudes entre eux et envers leurs semblables qu'ils traitaient comme des étrangers.

Le peuple… la nation : le mot *peuple* traduit le mot grec *laos*, tandis que le mot *nation* traduit le mot *ethnos*. L'emploi de ces deux termes n'est pas arbitraire : le premier (correspondant au *am* hébreu) désigne la multitude des individus formant la nation théocratique, en opposition à l'individu unique qui doit périr, tandis que le second (répondant à *goï*) désigne Israël comme corps politique opposé à la nationalité étrangère, celle des Romains.

11.51,52 Or, il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. 52 **Et ce n'était pas pour**

la nation seulement ; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés.

Cet avis de Caïphe est rendu remarquable par le contraste entre la vérité divine qu'il exprime et l'intention diabolique qui l'inspire.

Il prophétisa : comment Jean peut-il attribuer un don de prophétie à un tel homme ! Remarquons tout d'abord que ce don est étroitement associé à la charge de souverain sacrificateur (« étant souverain sacrificateur…, il prophétisa… ») ; nous devons donc nous souvenir que le souverain sacrificateur était, dans tous les moments décisifs pour la vie du peuple d'Israël, le messager de Dieu pour transmettre au peuple la décision à laquelle était attaché son salut (Ex 28.39 ; No 27.21 ; 1 S 30.7 et suivants). Si le grand sacrificateur marchait dans l'obéissance à Dieu, il devenait le messager normal de la décision divine. Dans le cas contraire, il fallait s'attendre, comme ici, à voir le message divin sortir de cette bouche sacrée sous la forme de la maxime la plus diabolique. Quelle ironie de la part de Dieu de révéler le mystère le plus profond pour la théocratie et pour toute l'Humanité au travers d'un être aussi monstrueux ! Si le diable travestit souvent les paroles de Dieu, il plaît parfois à Dieu de parodier aussi celles du diable, en leur accordant une vérité inattendue !

Il ne faut pas prendre ces mots « il prophétisa » dans un sens absolu. Jean n'a certainement pas voulu insister si spécialement sur cette idée de prophétie. Le sens est simplement : « Il prononça prophétiquement que… »

V.52 : dans la pensée de Dieu, cette parole (*un pour tous*) aura une application bien plus vaste que celle que lui donne Caïphe. Le bénéfice de cette mort ne sera pas que pour Israël, mais aussi pour tous les païens prédisposés à la foi par la révélation de la Parole (1.4, 10), les futurs *enfants de Dieu dispersés*.

11.53 **Dès ce jour, ils résolurent de le faire mourir.**

Le texte grec rajoute : « Dès ce jour *donc,…* ». On en conclut que la proposition de Caïphe a été acceptée. Dès ce jour, un complot permanent est organisé contre la vie de Jésus. Il n'y a plus d'hésitation quant au but ; il reste à trouver les moyens et décider du moment pour l'accomplir.

11.54-57 **C'est pourquoi Jésus ne se montra plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il se retira dans la contrée voisine du désert, dans une ville appelée Éphraïm ; et là il demeurait avec ses disciples.** 55 **La Pâque des Juifs était proche. Et beaucoup de gens du pays montèrent à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier.** 56 **Ils cherchaient Jésus, et ils se disaient les uns aux autres dans le temple : Que vous en semble ? Ne viendra-t-il pas à la fête ?** 57 **Or, les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné l'ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin qu'on se saisît de lui.**

Ephraïm : cette ville est nommée avec Béthel (2 Ch 13.19). Elle se situe à quelques kilomètres au nord de Jérusalem. Par sa situation retirée et par la proximité du désert, cette ville est favorable au dessein de Jésus. Il peut préparer dans la solitude ses disciples à sa fin prochaine et, au cas où il serait poursuivi, se retirer au désert. C'est de là, à l'approche de la Pâque, que Jésus se rendra à Jéricho, dans la plaine du Jourdain, afin de se joindre à la caravane provenant de Pérée en route pour Jérusalem.

V.55 : la Loi ne prescrivait pas de purifications spéciales avant la Pâque ; mais dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, il était ordonné au peuple de se purifier à la veille de quelque circonstance importante (Gn 35.2 ; Ex 19.10-11). On avait naturellement appliqué ce principe à la fête de la Pâque (2 Ch 30.16-20).

V.57 : il ne devait pas être bien difficile à l'autorité juive de découvrir le lieu de la retraite de Jésus. L'ordre donné ici est donc surtout un moyen de l'intimider, lui et les siens, et d'habituer le peuple à le considérer comme un homme dangereux et criminel. C'est un nouvel anneau dans la série des mesures hostiles si bien retracées par Jean depuis le chapitre V.

H) Les derniers jours du ministère de Jésus (12.1-36)

Nous verrons trois morceaux dans cette section : le repas de Jésus à Béthanie (1-11), son entrée à Jérusalem (12-19) et la dernière scène de son ministère dans le temple (20-36).

1. Le repas à Béthanie (12.1-11)

12.1 Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.

Jésus a passé le samedi (jour de sabbat) à Jéricho, chez Zachée. Souvenons-nous que, d'après l'ordonnance sabbatique, il est interdit de marcher plus de vingt minutes un jour de sabbat. Jésus a donc dû attendre le dimanche pour

repartir de Jéricho. Il est donc monté le dimanche avec la caravane, de Jéricho à Béthanie. Là, il se serait arrêté, laissant les autres pèlerins continuer leur route jusqu'à Jérusalem.

12.2,3 **Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui.** 3 **Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.**

On lui fit un souper : le mot grec, traduit ici par *souper*, désigne spécialement un repas pris le soir. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce sont les gens du lieu qui préparent ce souper et non la famille de Lazare. Les habitants de Béthanie sentent le besoin de témoigner leur reconnaissance à celui qui a honoré leur bourgade par un miracle magnifique. Ce banquet est une courageuse réponse à l'édit du Sanhédrin ; c'est le proscrit que l'on honore.

Lazare se trouve là non comme hôte, mais comme invité. La scène se déroule donc dans une autre maison que la sienne. Ainsi s'établit tout naturellement l'accord avec les récits de Matthieu et Marc qui disent que le repas a eu lieu chez Simon le lépreux[59], sans doute un malade que Jésus a guéri et qui a réclamé le privilège de le recevoir au nom de tous. Chacun a cherché à honorer le Seigneur à sa manière : Marthe, en servant ; Lazare, en étant présent ; Marie, enfin, en versant un parfum de grand prix sur les pieds de Jésus.

Un parfum de nard pur : l'usage général chez les peuples anciens était d'oindre de parfum la tête des convives dans les jours de fête. « Tu dresses la table devant moi ; tu

[59] Simon le lépreux, de Béthanie, n'a rien de commun, si ce n'est le nom de Simon, avec *Simon le pharisien* dont parle Luc (7.37, 40).

oins ma tête d'huile, et ma coupe déborde » dit David à Dieu, en décrivant par l'image d'un festin que lui donne son Dieu les délices de la communion avec lui (Ps 23.5). Dans une autre réception que raconte Luc (Lu 7.46), l'oubli de cette cérémonie est relevé par Jésus comme une omission blessante. À Béthanie, on n'a pas commis une telle faute ; Marie s'est chargée de cet office, se réservant de l'accomplir à sa manière.

Le **nard** désigne une plante qui croît en Inde et dont il existe quelques variétés moins réputées en Syrie. On en renfermait le suc dans des flacons d'albâtre, et il était employé non seulement pour oindre le corps, mais aussi pour parfumer le vin. Le mot « **pur** » est étranger au grec classique et ne se retrouve dans le Nouveau Testament que dans le passage correspondant de Marc. Chez les Grecs postérieurs, il sert à désigner une personne *digne de confiance*. Ici, il désigne un nard non falsifié, auquel on peut se fier.

Une **livre** désigne un poids de douze onces, soit 340 grammes. C'est une quantité énorme pour un parfum de ce prix. Mais rien ne doit manquer à l'hommage de Marie, ni la qualité, ni la quantité.

On recevait probablement d'Orient ces flacons de nard hermétiquement fermés. Pour en employer le contenu, il fallait en briser le col. C'est ce que fait Marie, d'après Marc (14.3). Cet acte ayant quelque chose de frappant, elle doit l'avoir accompli à la vue de tous les convives, vraisemblablement au-dessus de la tête de Jésus déjà assis à table. Sa tête reçoit ainsi les prémices du parfum (voir Mt et Mc : « Elle lui en versa *sur la tête* »). Pour honorer le Seigneur et l'adorer, Marie ajoute à cette onction ordinaire de la tête un hommage tout à fait exceptionnel : elle répand de ce parfum sur les pieds de Jésus, et ceci en abondance, de sorte qu'elle est obligée de les essuyer avec ses cheveux. C'était, chez les Juifs, un déshonneur pour une femme de délier sa chevelure et se montrer ainsi les cheveux épars. Marie témoigne donc par là que, comme aucun sacrifice n'est trop coûteux pour sa

bourse, aucun service n'est trop vil pour sa personne. Tout ce qu'elle *est* appartient à Jésus aussi bien que tout ce qu'elle *a*. On comprend la répétition des mots « les pieds » : c'est à cette partie peu noble du corps de Jésus que Marie rend cet extraordinaire hommage.

Peut-être le bruit de l'hommage rendu à Jésus par la femme pécheresse de Galilée (Lu 7.37-50) était-il arrivé jusqu'à Marie. Elle ne voulait pas que les amis de Jésus fassent moins pour lui qu'une étrangère.

12.4-6 Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit : 5 **Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ?** 6 **Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait.**

Depuis longtemps (6.70) couve dans le cœur de **Judas Iscariot** un sombre mécontentement sur la marche suivie par Jésus, et ce sentiment n'attend qu'un prétexte pour se faire jour. D'après les synoptiques, ce sont les *disciples* (Matthieu), *quelques-uns* (Marc) qui se récrient. Judas a probablement joué le rôle de meneur.

La **Bourse** désigne littéralement l'*étui* dans lequel les musiciens conservent les becs de flûte. Ici, il s'agit d'une petite caisse portative dans laquelle les disciples rangent l'argent provenant de dons volontaires (v.5 ; Lu 8.1-3).

On peut se demander pourquoi cette bourse a été confiée à Judas ? Jésus ne connaissait-il pas le caractère de Judas ? Il s'agit peut-être d'un arrangement entre les disciples, et Jésus n'a pas voulu s'immiscer dans cette décision.

12.7,8 Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture. 8 **Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours.**

Il semble préférable de traduire différemment la réponse de Jésus : « Laisse-la ; elle a gardé cela pour le jour de ma sépulture ». L'impératif est absolu : « Laisse-la tranquille, cesse de l'importuner par tes observations ». La raison est donnée ensuite.

Jésus prête à l'acte de Marie précisément ce qui y manquait aux yeux de Judas : un but, une utilité pratique. « Ce n'est pas pour rien, comme tu le lui reproches, que Marie a versé ce parfum : elle a aujourd'hui participé à mon embaumement ». Comparer avec Mc 14.8 : « Elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture ». En d'autres termes : « Elle a fait de ce jour celui de mes funérailles dont tu donneras bientôt le signal ».

V.8 : le sens de ce verset est : « Si les pauvres sont réellement l'objet de votre sollicitude, il sera toujours temps d'exercer envers eux votre libéralité ; mais moi, je serai bientôt enlevé aux soins empressés de votre amour ».

12.9-11 Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était à Béthanie ; et ils y vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. 10 **Les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi Lazare,** 11 **parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus.**

Les pèlerins venus de Jéricho avec Jésus ont, en arrivant à Jérusalem, répandu le bruit de son approche. Une multitude de Juifs, qui sont peut-être ceux cités en 11.55-56, ne peuvent contenir leur impatience de voir Jésus, ainsi que Lazare, le

monument vivant de sa puissance. Les chefs, qui pensaient s'appuyer sur le peuple, voient d'un mauvais œil ce nouvel intérêt de la population pour Jésus et Lazare. Ils songent à faire mourir également Lazare.

Ainsi se prépare l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem. Le peuple est tout disposé à une ovation. Il suffit maintenant que Jésus donne un signal et lâche les rennes à l'enthousiasme de la multitude, pour que sonne l'heure de la manifestation royale.

2. L'entrée de Jésus à Jérusalem (12.12-19)

Jésus a, en toute occasion, travaillé à réprimer les manifestations populaires en sa faveur (6.15 ; Lu 14.25-33, 19.11 et suivants, etc.). Maintenant, il laisse libre cours aux sentiments de la multitude et se prête à l'hommage public qu'on lui prépare. Qu'a-t-il à ménager ? Une fois au moins en sa vie ne doit-il pas être reconnu et salué en sa qualité de Roi d'Israël ? Dans tous les cas, l'heure de sa mort est proche ; celle de son avènement royal a donc sonné.

12.12,13 Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête ayant entendu dire que Jésus se rendait à Jérusalem, 13 **prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël !**

Cette foule est bien plus considérable que celle mentionnée aux versets 9-11 ; elle comprend une grande partie des pèlerins de toutes contrées *venus à la fête*. Ils apprennent par ceux qui se sont rendus à Béthanie le soir précédent que Jésus est réellement là et qu'il se prépare à venir lui-même à Jérusalem. Ils sortent donc en grand nombre à sa rencontre pour lui faire cortège à son entrée dans la ville.

Un souffle de joie céleste passe sur cette multitude. Leur allégresse et leur espérance éclatent dans des chants et des symboles significatifs.

Les branches de palmier : le *palmier* symbolise non seulement la force, la beauté et la joie, mais aussi le salut. Dans l'institution de la fête des Tabernacles (Lé 23.40), il est dit : « Vous prendrez… des branches de palmes…, et vous vous réjouirez pendant sept jours devant l'Éternel ». Chaque jour, pendant cette dernière fête, avait lieu une procession autour de l'autel des holocaustes, dans laquelle on portait des branches de palmier. Comparer avec Ap 7.9. Ici, tout se fait spontanément ; les gens prennent les branches de palmiers qui se trouvent là sur le chemin.

Roi d'Israël : les cris de la multitude, ainsi que les termes rapportés (*fils de David* dans Matthieu ; *roi d'Israël* dans Jean) ne laissent aucun doute sur le sens de cette manifestation : c'est bien le Messie que le peuple entend saluer en la personne de Jésus. Ces acclamations sont tirées du psaume 118, particulièrement les versets 25-26. Ce cantique a probablement été composé pour l'inauguration du second temple et les paroles citées se rapportent au cortège reçu par les sacrificateurs à son arrivée dans le temple. Chaque israélite savait par cœur ces paroles : elles étaient chantées à la fête des Tabernacles, dans la procession qui se faisait autour de l'autel, et à la Pâque dans le chant du grand Hallel (Psaumes 113-118) pendant le repas pascal. Si les mots « celui qui vient au nom du Seigneur » désignent d'une manière générale et encore assez vague l'envoyé divin par excellence, le terme « roi d'Israël » ne laisse plus aucun doute.

Hosanna : ce mot signifie : « Sauve, je te prie ». C'est une prière adressée à Dieu par le peuple juif en faveur de son Roi-Messie.

En voyant cette foule qui accourt devant lui avec ces acclamations triomphales, Jésus reconnaît un signal divin ;

il comprend que, selon la parole du psaume même auquel le peuple emprunte ses chants, c'est ici « la journée que l'Éternel a faite, et qu'il faut se réjouir en elle » (Ps 118.24). À la salutation de son peuple, Jésus répond par un véritable signe messianique :

12.14,15 Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, selon ce qui est écrit : 15 **Ne crains point, fille de Sion ; Voici, ton roi vient, assis sur le petit d'une ânesse.**

Jésus accepte l'invitation du peuple, mais veut agir de la manière la plus humble et la mieux appropriée à la nature spirituelle de sa royauté.

Un ânon : dans les temps anciens, l'âne ne paraît pas avoir été en Israël une monture méprisée. Plus tard, le cheval et le mulet lui furent préférés. Le prophète Zacharie indique lui-même le sens qu'il attache ici à ce symbole quand il dit : « Sois transportée d'allégresse, fille de Sion ! Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi vient à toi ; il est juste et victorieux, il est humble et monté sur un âne, sur un âne, le petit d'une ânesse » (Za 9.9). L'ânon représente pour lui l'humilité du Messie et par conséquent la nature pacifique de son règne : « Je détruirai les chars d'Ephraim et les chevaux de Jérusalem, et les arcs de guerre seront anéantis. Il annoncera la paix aux nations et il dominera d'une mer à l'autre, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre » (Za 9.10). En réalisant à la *lettre* l'image employée, Jésus veut rendre plus sensible l'accomplissement spirituel et vrai de la prophétie de Zacharie.

Ne crains pas, fille de Sion : Jean substitue « ne crains pas » à « réjouis-toi… » de la prophétie de Zacharie. C'est le même sentiment, mais à un degré moins fort : « Ne crains pas ; un roi qui vient de la sorte ne saurait être un tyran ».

12.16 **Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais, lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent qu'elles étaient écrites de lui, et qu'ils les avaient accomplies à son égard.**

Lorsque Jésus eut été glorifié : il est fait référence ici à l'ascension du Seigneur et au don du Saint-Esprit qui en résultera, et qui permettra aux disciples de discerner pleinement la portée de ces événements.

Ils les avaient accomplies à son égard : curieuse expression ! Car, en fait, les disciples n'ont rien fait pour Jésus ! Jean veut précisément faire ressortir que les disciples comprendront plus tard qu'ils avaient travaillé *eux-mêmes* à l'accomplissement d'une prophétie à laquelle nul d'entre eux ne songeait. La coopération des disciples, indiquée par Jean, est décrite en détail en Lu 19.29-36 et parallèles.

12.17,18 **Tous ceux qui étaient avec Jésus, quand il appela Lazare du sépulcre et le ressuscita des morts, lui rendaient témoignage ;** 18 **et la foule vint au-devant de lui, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ce miracle.**

Jean présente l'entrée de Jésus à Jérusalem pour mettre cet événement en relation d'une part avec sa cause (la résurrection de Lazare) et d'autre part avec sa conséquence (la condamnation de Jésus). C'est cet enchaînement que font ressortir les versets 17-19.

Ceux qui ont assisté à la résurrection de Lazare rendent témoignage de ce miracle à la foule qui vient de Jérusalem à la rencontre de Jésus sur le chemin de Béthanie. C'est ce miracle qui nourrit les conversations et motive les gens à se déplacer.

12.19 **Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Vous voyez que vous ne gagnez rien ; voici, le monde est allé après lui.**

Les pharisiens constatent avec amertume l'inefficacité de leurs demi-mesures. C'est une manière de s'encourager à employer sans tarder le moyen suprême conseillé par Caïphe.

3. La dernière scène dans le temple (12.20-36)

12.20-22 Quelques Grecs, du nombre de ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête, 21 **s'adressèrent à Philippe, de Bethsaïda en Galilée, et lui dirent avec instance : Seigneur, nous voudrions voir Jésus.** 22 **Philippe alla le dire à André, puis André et Philippe le dirent à Jésus.**

Ces **quelques Grecs** sont au nombre des païens qui, comme l'eunuque éthiopien (Ac 8), ont adhéré dans leur pays à la religion juive et viennent célébrer les grandes fêtes à Jérusalem. Le vaste parvis des Gentils est destiné à ces prosélytes, conformément à la parole de Salomon (1 R 8.41-43). Ils ont peut-être été témoins de l'entrée de Jésus à Jérusalem et ont assisté à l'expulsion des vendeurs, acte par lequel Jésus a rendu à son véritable usage la seule portion du sanctuaire qui leur était ouverte. On comprend d'autant mieux leur désir d'entrer en relation plus intime avec lui. Qui sait même si, témoins de l'opposition que rencontre Jésus à Jérusalem auprès des chefs de sa nation, ils ne désirent pas l'inviter à se tourner vers les païens ? Mieux que ces Juifs étroits, les païens sauraient apprécier un sage et un docteur tel que lui ! L'histoire ecclésiale (Eusèbe 1.13) conservera le souvenir d'une ambassade envoyée à Jésus par le roi d'Edesse, en Syrie, pour l'inviter à venir demeurer chez lui. Cet accueil royal le dédommagerait de l'antagonisme obstiné des Juifs.

La requête qu'ils font à Philippe (« **Seigneur** ») montre bien leur profond respect pour le disciple d'un pareil maître.

Ils s'adressent à Philippe, car ils sont peut-être d'une contrée proche de la Galilée, par exemple de l'autre côté du lac de Tibériade, où se trouvent des villes entièrement grecques. Il est intéressant de noter que Philippe et André, les deux disciples qui servent d'intermédiaires à ces prosélytes, sont les seuls parmi les apôtres à porter un nom d'origine grecque.

V.22 : la requête est délicate car Jésus a toujours cherché à limiter son activité au peuple juif : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 15.24). Philippe délibère avec André, qui se trouve toujours le plus rapproché de lui (voir chapitres I et VI). André est également un des quatre disciples placés les premiers en rang dans les catalogues apostoliques.

Cette demande produit sur Jésus une très profonde impression. Elle réveille en lui le sentiment de sa relation avec ce monde païen. Mais il sait que sa royauté spirituelle sur ce monde ne pourra se réaliser que lorsqu'il aura été lui-même affranchi de son enveloppe juive et qu'il aura été élevé à une nouvelle forme d'existence. Et cette transformation implique sa mort. Ainsi, la voie du Calvaire se découvre à ses yeux comme la seule qui puisse conduire à l'établissement du nouvel ordre de choses. Voilà pourquoi la demande de ces païens l'ébranle jusqu'au fond de son âme (v.27). Les païens heurtent à la porte… toute la signification de l'heure actuelle est dans ce fait. Pour son œuvre, pour sa personne (v.29-30), pour le monde (v.31-33), pour Israël (v.34-36). Plutôt que de répondre par un oui ou par un non, il s'absorbe dans les réflexions qu'évoque en lui cette démarche.

12.23 Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.

Tout le discours suivant est destiné à dévoiler l'importance de l'heure présente. Pour Jésus, c'est l'heure de son élévation et de sa transformation personnelle à travers le douloureux

passage de la mort. Le terme « **être glorifié** » s'applique avant tout ici, comme en 12.16 et 7.39, à l'exaltation céleste de sa personne.

Jésus se déclare *Fils de l'homme* parce qu'il ressent sa relation indissoluble avec l'Humanité, dont il sera bientôt le représentant glorifié. C'est alors qu'il pourra faire ce qui lui est refusé en ce moment : communiquer sans entraves avec les Grecs et le monde entier.

12.24 En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.

Tant que le grain de blé reste dans le grenier, il se conserve, mais ne peut acquérir la puissance de se reproduire. Il faut qu'il soit jeté en terre, que ses enveloppes se décomposent, qu'il périsse comme grain, pour qu'il puisse revivre d'une existence nouvelle et renaître dans une multitude d'êtres semblables à lui. On sait le rôle considérable que jouait le grain de blé dans les mystère grecs. Cette nécessité douloureuse contraste avec le rêve de gloire des disciples de Jésus.

Voici l'application de cette image :

12.25 Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.

Jésus a si souvent parlé de cette loi fondamentale de la vie humaine à ses disciples (Mt 10.39 ; 16.25 ; Mc 8.35 ; Lu 9.24 ; 17.33) ; il s'y déclare soumis comme eux.

Sa vie : c'est le souffle de la vie naturelle, avec toutes ses facultés dont cette vie est douée chez l'homme. Cette vie physique et psychique est bonne, en tant que *point de départ* de l'existence humaine ; Jésus la possède aussi. Mais

la destination de la vie naturelle n'est point de se maintenir et de se perpétuer telle quelle : elle doit être transformée, par une force supérieure, en vie spirituelle, éternelle. Or, pour cela, elle doit être volontairement livrée, sacrifiée, immolée sous la forme du renoncement. Autrement, après avoir fleuri un moment et s'être plus ou moins pleinement satisfaite, elle dépérit et se fane pour toujours. Tout ce qui n'est pas livré à Dieu librement renferme un germe de mort.

Jésus, recherchant sa sûreté, pourrait maintenant, s'il le voulait, échapper à la mort et conserver sa vie. Il pourrait devenir le Socrate des Grecs, le César des Romains, le Salomon des Juifs. Mais cette manière de *conserver* sa vie équivaudrait à la perdre. Ne l'ayant pas livrée à Dieu, il ne pourrait la recevoir de lui transformée et glorifiée (v.23). Ainsi gardée, elle demeurerait vouée à l'infécondité et à la fragilité terrestre. Pour devenir Christ, il faut renoncer à être un sage ; pour vouloir monter sur le trône de Dieu, il faut renoncer à monter sur celui de Salomon.

Cette parole de Jésus est un jugement de la philosophie grecque qui prônait comme idéal de vie humaine la recherche de la jouissance et éludait la loi du sacrifice.

Perdra… conservera : plusieurs manuscrits mettent le verbe *perdre* au présent : « Celui qui aime sa vie la perd … » Il a probablement été remplacé à tort par le futur, sous l'influence du verbe de la proposition suivante qui, lui, est au futur : « conservera ».

Celui qui hait sa vie : c'est celui qui comprend tout ce qu'il perdrait en cherchant à conserver sa vie naturelle. De ce fait, il méprise cette dernière manière de vivre.

Vie dans ce monde… vie éternelle : la vie éternelle est plus élevée que la vie dans ce monde. Le verbe *conservera* indique l'époque future où cette vie deviendra parfaite.

Cette parole, qui commande que l'homme se donne pour se retrouver, est celle que Jésus a le plus souvent prononcée ; elle exprime la loi la plus profonde de la vie humaine.

Cette vérité qui anime la vie de Jésus sera aussi applicable à ses disciples :

12.26 Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera.

Qu'il me suive… sur la voie du sacrifice, qui seul conduit à la glorieuse métamorphose.

Là où je suis : le présent d'anticipation se rapporte ici à l'état de gloire céleste de Jésus, tout comme la promesse : « Là aussi sera mon serviteur ». Comparer la prière de Jésus au sujet de ses disciples (17.24).

Le Père l'honorera : le Père honorera le serviteur fidèle qui a consenti à porter l'opprobre de son Fils en renonçant à toute gloire propre : il le fera participer à la glorification de ce Fils.

12.27,28 Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ?… Père, délivre-moi de cette heure ?…Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. 28 **Père, glorifie ton nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore.**

Mon âme est troublée : *l'âme* est le siège des émotions naturelles, comme *l'esprit* est celui des émotions spirituelles. Quelle différence y a-t-il avec ces deux autres passages : « Jésus frémit en son esprit » (11.33) ; « Jésus fut troublé en son esprit » (13.21) ? Dans ces deux passages, il s'agit d'une horreur de nature spirituelle et morale pour le mal qui s'approche de Jésus sous la forme la plus odieuse. Ici, au contraire, c'est la perspective des douleurs personnelles et de la mort qui l'ébranle si vivement. Le mot *âme* est donc parfaitement à sa place.

Jésus est également *troublé* parce qu'il hésite ; il ne sait que demander dans sa prière. D'ordinaire, il a une vue distincte de ce qu'il doit demander au Père ; en ce moment, cette clarté lui manque. Comme le fidèle dans l'état que décrit Paul (Ro 8.26), il ne sait comment il doit prier. Il est obligé de se poser la question : « Que dirai-je ? »

Père, délivre-moi de cette heure ? Jésus pourrait encore, s'il le voulait, demander à Dieu de le dispenser de ce sacrifice. Et le Père l'exaucerait, comme toujours. Ne pourrait-il pas envoyer *douze légions d'anges* ? Mais cette prière, en le délivrant, ne perdrait-elle pas les hommes ? Jésus ne se sent pas libre de prier ainsi ; il est déjà trop avancé sur la voie où il doit réaliser le salut du monde, pour s'arrêter si près du but. Cette prière est la voix de la nature qui se fait entendre la première en réponse à la question : « Que dirai-je ? » Puis, dans les paroles suivantes, Jésus refoule cette voix et donne la place à la voix de l'esprit : « **C'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure** ; c'est en raison de cette mort que je dois subir, que j'ai persévéré dans cette voie jusqu'à cette heure ». Et puis il ajoute encore :

Père, glorifie ton nom : cela revient à dire : « Tire de moi ta gloire, en faisant de moi ce que tu voudras ! Rien pour moi, tout pour toi ! »

Une voix vint du ciel : chaque fois que le Fils accomplit un grand acte d'abaissement et de consécration personnelle, le Père répond par une manifestation sensible d'approbation. Ce qui est arrivé au baptême et à la transfiguration se renouvelle maintenant. En cette heure, qui est la clôture du ministère de Jésus et où il se voue à la mort, c'est le moment ou jamais pour le Père d'apposer publiquement sur la personne et sur l'œuvre du Fils le sceau de sa satisfaction :

Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore : le passé « Je l'ai glorifié » se rapporte au ministère de Jésus en Israël, un ministère qui touche à sa fin. Le futur « Je le glorifierai encore » se rapporte à l'action prochaine de Jésus sur le

monde entier, lorsque du sein de sa gloire il éclairera les païens. Entre ces deux grandes œuvres que le Père accomplit par le Fils, se place précisément l'heure de la souffrance et de la mort qui est la transition nécessaire de l'une à l'autre. Avant, le nom de Dieu glorifié en Israël ; après, le nom de Dieu glorifié dans le monde entier. Voilà bien la réponse la plus consolante pour Jésus (17.1-2, 4, 6).

12.29,30 La foule qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé. 30 **Jésus dit : Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre ; c'est à cause de vous.**

Un tonnerre : pour Jean, ce n'est pas un tonnerre pris pour une voix divine, mais bien le contraire : une voix du ciel prise pour un tonnerre. Jésus le confirme au verset 30. Cependant, chacun dans la foule entend selon son intelligence spirituelle. Pourquoi cette différence ? Prenons l'exemple suivant : dans la parole humaine, la bête sauvage ne perçoit qu'un *son* ; l'animal dressé y découvre un *sens,* un ordre auquel il obéit aussitôt ; l'homme seul y discerne une *pensée*. On retrouvera cette même situation lorsque Jésus apparaîtra à Paul sur le chemin de Damas (Ac 9.7, 22.9 et 26.13-14) : plusieurs ne verront qu'une lumière, Paul entendra une voix. À la Pentecôte, certains n'y verront qu'un effet de l'ivresse et d'autres discerneront une révélation des choses magnifiques de Dieu (Ac 2.11-13).

V.30 : Jésus n'a pas forcément besoin d'être fortifié de cette manière ; cette voix est surtout destinée à révéler à ceux qui peuvent le comprendre l'importance de la crise qui s'accomplit en ce moment. Pour le monde, c'est l'heure de la révolution la plus radicale (31-32) : celle de son jugement et de l'expulsion de son ancien maître (31), celle de l'avènement de son nouveau monarque (32) :

12.31,32 Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. 32 **Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.**

Le jugement du monde : juger, c'est constater l'état moral non seulement en mal mais aussi en bien. En passant devant la croix, une partie des hommes y trouvera par la foi son salut, tandis que l'autre, par son incrédulité, achèvera sa condamnation. Voilà le jugement du monde qui résultera de Vendredi Saint. Il commencera ce jour-là. Sa première grande manifestation extérieure sera la Pentecôte ; la seconde, la ruine de Jérusalem. Le jugement final universel en sera la solennelle ratification (48).

Le prince de ce monde sera jeté dehors : le crucifiement du Fils de Dieu sera le plus odieux, le plus impardonnable forfait de Satan ; ce crime mettra fin à la patience de Dieu envers lui et, en conséquence, à sa domination sur l'Humanité.

Les rabbins désignent habituellement Satan comme le *prince du monde,* mais ils placent les Juifs en dehors de son empire. Jésus, au contraire, y fait rentrer le peuple rebelle (chapitre VIII), qu'il appelle même particulièrement *le monde* (15.18). *Dehors* ne signifie pas seulement : « hors de sa charge et de son pouvoir », mais avant tout : « hors de son ancien domaine, le monde, l'humanité naturelle ». Une âme lui est enlevée, l'une après l'autre et le progrès ira croissant jusqu'au dernier jour. Ainsi cette parole ne contredit point celles qui attribuent encore à Satan une activité dans le monde.

Cette parole de Jésus peut être rapprochée de celle de Paul en Col 2.14-15, où l'apôtre représente Jésus exposant les puissances infernales en spectacle, les dépouillant de leur pouvoir et triomphant d'elles sur la croix. Pensons également au texte de 2 Co 5.14-17, d'après lequel la mort de Christ est

virtuellement un principe de mort pour tout le genre humain, mais par là le moyen du renouvellement universel.

Quand j'aurai été élevé de la terre : cette expression a deux sens. Comme en 3.14 et 8.28, il faut y voir tout d'abord son élévation sur la croix. Ce sens est confirmé par le verset 33. Les mots « élevé de la terre » font penser au supplice de l'élévation sur la croix. De manière violente, il sera expulsé de cette terre ; un abîme se creusera momentanément entre cette terre et lui. Si Jésus pensait à son ascension seule, il dirait : « élevé dans le ciel ou auprès du Père ».

Le deuxième sens est la conséquence du premier : cette élévation sur la croix est identifiée avec l'élévation sur le trône dont elle est pour lui le chemin. La croix et l'ascension réunies vont donc affranchir Jésus de tous les liens terrestres et spécialement de toutes ses obligations nationales envers Israël. Elles lui permettront d'étendre au monde entier son activité et de devenir ainsi le *Seigneur de tous* (Ro 10.12).

J'attirerai tous les hommes à moi : à la destitution de l'ancien dominateur correspond l'avènement du nouveau souverain, Jésus. Et c'est du ciel où il sera élevé qu'il attirera ses sujets à lui et réalisera son règne. Le verbe *attirer* ne désigne pas nécessairement un attrait efficace ou irrésistible ; il se rapporte à la prédication de la croix dans le monde entier et à l'action du Saint-Esprit qui l'accompagne.

Ainsi, Jésus répond à sa manière à la demande qui lui a été faite par la délégation grecque. Ce temps approche, mais auparavant, il doit passer par le Calvaire.

Les versets 31 et 32 résument toute l'histoire de l'Église : on assistera en même temps à la destruction graduelle du règne de Satan et à l'établissement progressif du règne de Dieu.

12.33 En parlant ainsi, il indiquait de quelle mort il devait mourir.

Jésus *indique*, il fait pressentir le genre de mort qu'il devra subir. D'après le programme juif, le règne messianique devait être la glorification de la terre, et le Messie le souverain visible de ce nouvel Eden. Comment le rôle messianique de Jésus pouvait-il donc s'accorder avec l'idée de son départ de la terre ? De là la question suivante des Juifs :

12.34 La foule lui répondit : Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ?

Les passages auxquels les Juifs font allusion sont ceux dans lesquels le Messie est représenté comme fondant sur les ruines des empires païens un royaume éternel : Es 9.6 ; Ps 110.2-4 ; Da 7.14, etc.

Qui est ce Fils de l'homme ? Les Juifs se posent ici la même question que celle que Jean-Baptiste adressait à Jésus du fond de sa prison : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Comme Jésus a toujours refusé de prendre ouvertement devant eux le titre de Christ, ils se demandent plutôt si le terme de Fils de l'homme ne désignerait pas un personnage différent du Messie, un de ces précurseurs nombreux que l'on attendait.

La question posée par ses auditeurs amène Jésus à leur expliquer l'importance vitale de l'heure présente pour Israël en particulier :

12.35,36 Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps au milieu de vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point : celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. 36 **Pendant que vous avez**

la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha loin d'eux.

Jésus n'a plus le temps d'enseigner et de discuter. Le temps presse ! Il leur adresse un dernier avertissement, un suprême appel, en leur faisant sentir la gravité décisive de l'heure présente pour eux et pour tout le peuple : « Puisque vous possédez encore en moi la révélation vivante de Dieu (**la lumière**), reconnaissez-la, **croyez** en elle afin que vous deveniez **enfants de lumière** ».

Le jour du salut est à son terme : le soleil qui éclaire Israël va disparaître dans quelques instants. Quand le soleil se couche, ceux qui ont une marche à faire doivent se hâter avant que la nuit ne soit là. Par cette marche à faire, Jésus entend l'acte de croire, pour tous ceux qui sont encore éloignés de lui.

Le verset 35 résume bien l'histoire d'Israël en tant que peuple. Même si plusieurs d'entre les Juifs se convertiront grâce à la prédication des apôtres, Israël, *comme peuple*, errera dans le désert du monde, comme une caravane sans destination et sans guide.

Tel est l'adieu de Jésus à Israël. Après quoi, Jésus se retire et se cache pour ne plus réapparaître. Le peuple l'attendra le lendemain dans le temple (Lu 21.38), mais en vain. Le soleil s'est couché, la nuit est venue.

I) Coup d'Œil rétrospectif sur le fait mystérieux de l'incrédulité juive (12.37-50)

Cette section clôt la seconde partie de l'Évangile (5.1-12.50). L'évangéliste Jean interrompt sa narration pour méditer sur le fait qu'il vient d'exposer. La question que Jean se pose est la suivante : comment expliquer l'insuccès de l'œuvre du Messie en Israël ? C'est en effet l'un des problèmes les plus obscurs de l'histoire. Jean expose ici les *causes* de cette incrédulité (37-43), il en démontre la gravité (44-50) en résumant ses *conséquences*.

1. Les causes de l'incrédulité juive (12.37-43)

Si les Juifs sont le peuple élu, préparé par Dieu dans le but de recevoir le Messie et de porter le salut aux autres nations, ne devraient-ils pas être les premiers à ouvrir les bras à Jésus ? Ou sinon ne faut-il pas conclure de là que Jésus n'est pas réellement le Messie ? Les chapitres 9-11 de l'épître de Paul aux Romains étudient ce grand paradoxe de l'histoire religieuse de l'Humanité. Le passage de Jean renferme plusieurs pensées qui forment le fond de la dissertation de Paul.

12.37,38 **Malgré tant de miracles qu'il avait faits en leur présence, ils ne croyaient pas en lui,** 38 **afin que s'accomplît la parole qu'Ésaïe, le prophète, a prononcée : Seigneur, qui a cru à notre prédication ? Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?**

Ils ne croyaient pas en lui : Jésus a fait beaucoup plus de miracles que ceux qui ont été racontés dans les Évangiles. Tous ces miracles auraient normalement dû amener les Juifs à croire. Et pourtant, leur incrédulité persiste (d'où l'utilisation de l'imparfait du verbe croire, qui fait ressortir la durée). Pourquoi ? La réponse est donnée par cette prophétie d'Ésaïe :

Afin que s'accomplît la parole d'Ésaïe : le passage cité est Es 53.1 : « Qui a cru à ce qui nous était annoncé ? Qui a reconnu le bras de l'Éternel ? » Le prophète, au moment de décrire l'abaissement, la mort et l'élévation du Messie, se demande s'il se trouvera en Israël quelqu'un qui soit disposé à accueillir avec foi un *message* tel que celui-là, si contraire aux aspirations charnelles du peuple. Le message et le Messie qui en est l'objet sont tellement une seule et même chose aux yeux du prophète que, dans la seconde proposition, il n'est plus question que du Messie (*le bras de l'Éternel*). Dans ce *bras de l'Éternel*, il faut aussi voir les *actes* de puissance divine accomplis par le Messie.

La prophétie a ainsi déclaré que le Messie, tel que Dieu l'enverrait, ne trouverait pas de foi en Israël ; son abaissement choquerait à tel point ce peuple que ce dernier n'aurait pas même des yeux pour discerner les manifestations de la puissance divine dans son apparition. Mais le fait pouvait-il être *prédit* sans être *voulu* de Dieu ? Eh bien, non ! Celui-ci était à la fois annoncé et voulu, à tel point que Dieu lui-même a coopéré à son exécution. Telle est la gradation du verset 38 au verset 39 : oui, dans cet aveuglement il y a eu quelque chose de surnaturel !

12.39,40 Aussi ne pouvaient-ils croire, parce qu'Ésaïe a dit encore : 40 **Il a aveuglé leurs yeux ; et il a endurci leur cœur, de peur qu'ils ne voient des yeux, qu'ils ne comprennent du cœur, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse.**

La toute-puissance de Dieu travaillait elle-même à réaliser ce que sa toute-science avait prédit, et à faire commettre à Israël l'impossible. Non seulement ils *ne croient pas* (v.37), mais ils *ne peuvent croire* (v.39). Cette parole est tirée d'Es 6.9-10 : « Va, et dis à ce peuple : vous entendrez, et vous ne comprendrez point ; vous verrez, et vous ne saisirez point. Rends insensible le cœur de ce peuple, endurcis ses oreilles, et bouche-lui les yeux, pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles, ne comprenne point de son cœur, ne se convertisse point et ne soit point guéri ».

Il a aveuglé leurs yeux : dans ce texte d'Ésaïe, c'est le prophète lui-même qui est chargé d'aveugler et d'endurcir le peuple par son ministère ; chez Jean, le sujet des deux verbes *aveugler* et *endurcir* ne peut être que Dieu. En fait, il n'y a pas de contradiction avec le texte d'Ésaïe, puisque c'est Dieu lui-même qui a ordonné à Ésaïe d'aveugler et d'endurcir. *Aveugler,* c'est priver l'être humain de la lumière intellectuelle, du sens du vrai, voire du simple bon sens.

Il a endurci leur cœur : le verbe *endurcir* signifie au sens propre : recouvrir d'une peau épaisse, durcir par le recouvrement d'une callosité. Au sens figuré, il signifie : priver quelqu'un de sa sensibilité morale, de son sens de ce qui est bon.

L'aveuglement et l'endurcissement conduisent fatalement à l'incrédulité : le peuple aura beau voir miracles sur miracles, entendre témoignages sur témoignages, il ne comprendra pas que Jésus est le Messie de Dieu.

Afin… que je ne les guérisse : Dieu ne veut pas guérir son peuple, du moins pour l'instant. Voilà précisément pourquoi il ne veut pas qu'il croie, ce qui le forcerait à lui pardonner et à le guérir.

Note :

Si tel est le sens des paroles du prophète et de celles de l'évangéliste Jean, comment les justifier ? Comment Dieu

peut-il parler ainsi à *son* peuple ? Remarquons tout d'abord ce que Dieu dit à Ésaïe : « Va et dis à ce peuple » (Es 6.9). Le *ce* indique une rupture momentanée de la relation. Un état anormal a commencé, qui oblige Dieu à employer des moyens d'un genre extraordinaire. Israël a abusé des faveurs divines et résisté à la volonté de Dieu. Il a donc été laissé à lui-même, et même Dieu l'a endurci pour qu'il se condamne lui-même. Comment cela peut-il se faire ? Comment un Dieu d'amour peut-il agir ainsi ? Paul l'explique bien dans son épître aux Romains (Ro 9.17) : il donne l'exemple de Pharaon. D'abord ce roi refuse d'écouter Dieu afin d'être sauvé ; et il s'endurcit. Finalement, c'est Dieu qui l'endurcit pour faire éclater sa gloire ; il l'utilise à dessein. Ainsi le monde saura ce qu'il en coûte de résister méchamment aux premiers appels de Dieu.

L'histoire de Pharaon se reproduit dans celle des Juifs au temps de Jésus. Déjà à l'époque d'Ésaïe, la masse du peuple était tellement charnelle que son incrédulité future envers le Messie, l'homme de douleur, paraissait au prophète un fait moral inévitable (Es 53). Ensuite, Dieu a endurci ce peuple pour l'empêcher de devenir un obstacle à la propagation de l'Évangile. Que serait en effet devenu le royaume de Dieu si Israël avait accueilli Jésus comme son Messie, de manière purement extérieure et sans changement de cœur ? Comment aurait-il pu former le noyau de l'Église ? Cette adhésion purement intellectuelle d'Israël, au lieu d'avancer l'œuvre divine dans le monde païen, n'aurait servi qu'à l'entraver. On en a la preuve dans le rôle malfaisant qu'a joué dans l'Église naissante la minorité pharisaïque qui avait accepté la foi. Si le peuple juif en masse avait agi de la sorte et avait dominé l'Église, l'œuvre de l'apôtre Paul n'aurait pas été possible. Le monopole juif aurait accaparé l'Évangile ; c'en était fait de l'universalisme, caractère essentiel du salut de la nouvelle alliance.

La réjection des Juifs ainsi disposés était donc une mesure nécessaire au salut du monde. C'est dans ce sens que l'apôtre

Paul dit (Ro 11.12) que « la chute d'Israël a fait la richesse du monde » et au verset 15 que « son rejet a été la réconciliation du monde ». Comment en effet, les païens auraient-ils accueilli un salut lié à la circoncision et aux observations mosaïques ? Dieu a donc dû aveugler Israël, afin que les miracles de Jésus soient à ses yeux comme nuls et non avenus, et l'endurcir afin que ses prédications demeurent pour lui de vains sons (Es 6). Ainsi l'Israël orgueilleux, légal, charnel a rejeté Jésus… et, de ce fait, il a pu être rejeté *franchement*. Au fond, cette position tranchée n'a pas aggravé son sort ; mais elle a eu pour le salut des païens les conséquences excellentes que Paul développe en Ro 11. Il est clair qu'au milieu de ce jugement national chaque *individu* restait libre de se tourner vers Dieu par la repentance et d'échapper à l'endurcissement général. Le verset 13 d'Ésaïe et le verset 42 de Jean en sont la preuve.

Quel rapport y a-t-il entre l'incrédulité juive et la *prévision* divine (v.37-38) ? Peut-on concilier la prescience de Dieu avec la responsabilité de l'homme ? Jean ne cherche pas à le faire, mais accepte simplement ces deux données. D'ailleurs, elles ne sont pas difficiles à concilier si l'on accepte le fait que Dieu est au-dessus du temps. En effet, Dieu ne *prévoit* pas un événement, qui pour nous est encore à venir, il le *voit,* comme nous contemplons un fait présent. Il le décrit en spectateur et témoin, et cela n'empêche pas que le fait arrive.

12.41 Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire, et qu'il parla de lui.

L'Adonaï que contemplait Ésaïe à ce moment était l'être divin qui s'est incarné en Jésus. En cela encore, Jean et Paul se rencontrent ; comparer 1 Co 10.4, où Paul appelle *le Christ* celui qui guidait Israël du sein de la nuée.

Le sens de ce verset est le suivant : « C'était du Christ, qui se manifestait à lui comme Adonaï, qu'Ésaïe parlait *quand*

il prononça de telles paroles ». Jean prouve par là qu'il a le droit d'appliquer ici ce passage.

12.42,43 Cependant, même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu, dans la crainte d'être exclus de la synagogue. 43 **Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.**

On pourrait conclure des versets 37-41 que pas un Juif n'a été capable de croire. Les versets 42-43 écartent ce malentendu et expliquent en même temps l'inutilité de ces quelques exceptions quant à la marche générale de l'histoire. En effet, chez quelques-uns, la foi a bien été éveillée mais n'a pas pu se développer à cause de la crainte des hommes. Cela nous montre combien pesant était le joug sous lequel le pharisaïsme courbait Israël (voir les paraboles du chapitre X). La cause morale de l'endurcissement et de l'aveuglement du peuple (v.40) était précisément cette puissance du fanatisme pharisaïque, incompatible avec l'esprit de l'Évangile.

2. Les conséquences de la foi et de l'incrédulité (12.44-50)

Israël n'a pas seulement été aveugle par rapport aux signes ; il a été sourd à l'égard des témoignages qui les accompagnaient, et voilà ce qui achève de rendre son incrédulité impardonnable. Tel est le sens et l'esprit de ce morceau ; et, contrairement à ce que pensent certains, ce n'est pas un sommaire de l'enseignement de Jésus en général. La première partie fait ressortir le privilège attaché à la foi (44-46) ; la seconde, la condamnation qui frappera l'incrédulité (47-48) ; la troisième, la raison de la gravité si décisive de ces deux faits moraux (49-50).

Jean donne ici un sommaire de tous les témoignages du Sauveur auxquels les Juifs auraient dû croire, témoignages qu'ils ont rejetés. Voilà précisément pourquoi ce morceau ne renferme aucune idée nouvelle et ne porte aucune indication de temps ou de lieu. Jean a simplement repris des fragments de discours que Jésus a prononcés au cours de son ministère.

12.44-46 Or, Jésus s'était écrié : Celui qui croit en moi croit, non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ; 45 **et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé.** 46 **Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres.**

Celui qui croit en moi… qui me voit : combien de fois Jésus n'a-t-il pas attesté sa pleine communion avec le Père ? Cette relation a permis au Père invisible de se manifester concrètement en son Fils et au travers de lui. Ainsi, celui qui croit en Jésus et qui le voit pénètre inévitablement, au travers de la personne humaine de Jésus, jusqu'à la source infinie de tout bien qui apparaît en lui (5.19-20 ; 6.57 ; 8.16, 29, 38 ; 10.30, 38). La vue, dont il est question ici, est celle qui se développe avec la foi même, c'est l'intuition qui révèle l'être intime de la personne que l'on contemple. Sur la corrélation de ces deux actes si étroitement liés, *croire* et *contempler,* voir 6.36, 40. Jésus, la révélation vivante de Dieu, devient la lumière de l'âme par le moyen de cette vue spirituelle (3.19 ; 8.12 ; 9.5, 39). Ainsi, celui qui croit en Jésus atteste aux yeux des autres par sa foi la vérité de Dieu (3.33).

Les mots « **non pas en moi** » signifient que le croyant ne croit pas en l'homme Jésus qui serait venu ou aurait agi en son propre nom (5.43). En Jésus, c'est réellement Dieu, et Dieu seul, qui est l'objet de la foi, puisque Dieu seul paraît en lui.

Accepter Jésus est donc une décision extrêmement importante qui permet de passer des ténèbres à la lumière et voir ainsi Dieu.

À l'importance de la foi correspond celle du refus de croire :

12.47,48 Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde point, ce n'est pas moi qui le juge ; car je suis venu non pour juger le monde, mais pour sauver le monde. 48 **Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour.**

Mes paroles : de même que Jésus est la vraie manifestation de Dieu, sa parole est la parfaite révélation de la pensée de Dieu. Aussi, sera-t-elle l'unique pierre de touche dans le jugement. Et ce jugement ne sera que la conséquence de la position que l'homme aura prise à l'égard de la parole de Jésus. C'est l'idée de 3.18 ; 5.24 ; 8.15.

Il ne suffit pas *d'entendre* les paroles de Jésus, il faut les *garder*, c'est-à-dire se les approprier et les posséder intérieurement.

Au dernier jour : le jugement moral de l'Humanité par la parole s'opère continuellement, d'après l'Évangile. Et pourtant la notion du jugement dernier est tellement importante que Jean l'énonce ici comme le couronnement indispensable du jugement purement moral.

12.49.50 Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer. 50 **Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi les choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites.**

Ces deux derniers versets expliquent pour quelle raison la position prise par l'homme à l'égard de Jésus et de sa parole a une importance si décisive. C'est que Jésus n'a rien mêlé de lui-même à son enseignement et qu'il l'a transmis, pour le fond et pour la forme, exactement tel qu'il l'a reçu du Père.

IV. Le développement de la foi chez les disciples (13.1-17.26)

Au sombre tableau de l'incrédulité israélite Jean oppose le tableau lumineux de la formation de la foi chez les disciples, futurs fondateurs de l'Église. Jésus opère cette œuvre dans le cœur des siens de trois manières :

Par deux *actes* : le lavement des pieds et l'éloignement de Judas, par lesquels il purifie le cercle apostolique des derniers restes du messianisme charnel (13.1-30).

Par une série de *discours*, dans lesquels il prépare ses disciples à la prochaine séparation, leur donne les instructions nécessaires en vue de leur futur ministère et fortifie leur foi en lui (13.31-16.33).

Par une *prière* d'actions de grâces, par laquelle il appose le sceau à son œuvre maintenant achevée (17.1-26).

A) Le lavement des pieds et son explication (13.1-20) ; l'éloignement de Judas (13.21-30)

13.1 Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, mit le comble à son amour pour eux.

Avant la fête de Pâque : en 12.1, il était dit : avant *la Pâque*. La Pâque désigne le repas pascal, pris le soir qui termine le 14 Nisan[60] (Ex 12 ; Lé 33.5 ; No 28.16). Ici, Jean parle de la *fête de Pâque* ; ce terme plus large désigne sans doute la journée du 14 Nisan, où l'on enlève le levain des demeures israélites, et que l'on compte déjà dans les jours appartenant à *la fête*. On commence à manger les pains sans levain lors du repas pascal le soir du 14, pendant sept jours, jusqu'au 21. Si on comprend la journée du 14 comme étant « la fête de Pâque », nous nous retrouvons donc ici au plus tard la veille au soir, soit le 13.

Sachant que son heure était venue : Jésus sait[61] de

---

[60] Dans le calendrier religieux juif, qui est un calendrier lunaire à corrections solaires, le mois de Nisan est le premier mois de l'année et commence à la nouvelle lune tombant le jour de l'équinoxe de printemps, ou immédiatement après.

[61] Zumstein remarque que le verbe savoir (*eido*) apparaît six fois dans l'épisode du lavement des pieds, ce qui dénote son importance. « Le Christ qui entre en passion est un Christ souverain : il n'est pas la victime d'un destin imprévisible, il sait ». « Il connaît l'heure de la croix,

manière précise qu'il va mourir, et cela l'incite à manifester encore plus son amour pour ses disciples.

Passer de ce monde au Père : cette mort n'est pas une fin, mais un passage. Jean montre bien ici l'opposition entre le *monde*, où tout est lutte et péril, et le *Père*, auprès de qui tout est repos.

Les siens sont ceux qu'il s'est acquis par son amour.

13.2,3 Pendant le souper, lorsque le diable avait déjà inspiré au cœur de Judas Iscariot, fils de Simon, le dessein de le livrer, 3 **Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu,**

V.2 : on peut s'étonner que Jean mentionne ici le diable, qui a déjà inspiré au cœur de Judas le dessein de trahir Jésus. Il veut ainsi expliquer les différentes allusions que Jésus va faire en présence du traître au cours de la scène suivante, et surtout expliquer la conduite et les mots sévères de Jésus à l'encontre de Judas. Dans les versets 1 et 2, Jean met en opposition l'amour de Jésus pour ses disciples et la haine noire que le diable met au cœur de Judas.

V.3 : ce verset ne reprend pas le verset 1 ; il a un contenu tout différent : ce n'est pas le sentiment douloureux de la séparation prochaine, mais c'est la conscience de sa grandeur qui inspire à Jésus l'acte d'abaissement qu'il va accomplir. Parce qu'il se sent le plus grand, il comprend que c'est à lui de donner le modèle de la réelle grandeur en s'abaissant au rôle du plus petit ; car la grandeur, dans le royaume messianique qu'il vient d'inaugurer sur la terre, consiste dans l'abaissement

---

il connaît l'identité du traître, si bien que la Passion qui s'approche ne le surprend pas ; il entre en Passion en pleine connaissance de cause ». Le verbe *eido* désigne un savoir acquis et sûr.

volontaire. Ce mode de grandeur est encore inconnu ici-bas ; *les siens* doivent en ce moment le contempler en lui afin que l'Église n'en connaisse jamais d'autre. C'est donc en tant que Seigneur qu'il va remplir l'office d'esclave.

Jean énumère ici trois aspects de la grandeur suprême de Jésus :

1) Sa position souveraine : tout lui a été remis par le Père.
2) Son origine divine : il vient de Dieu.
3) Sa destination divine : il retourne à Dieu.

L'exemple de Jésus devient ainsi décisif pour les siens : le serviteur ne peut rester le front haut quand le Maître s'abaisse devant lui.

13.4,5 Jésus se leva de table, ôta ses vêtements, et prit un linge, dont il se ceignit. 5 **Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.**

L'ablution se fait normalement avant le repas[62], et les disciples auraient dû laver les pieds de leur Maître. Au lieu de cela, ils se sont préoccupés de savoir qui occuperait la première place à table, le plus près du Seigneur (Lu 22.24-27). Jésus veut extirper de leur cœur ce reste d'orgueil et d'ambition messianique qui infecte encore leur foi. Il ne leur donne pas une leçon de bonté, de condescendance et de

---

[62] Zumstein : « Le lavement des pieds est un geste d'accueil et d'hospitalité. Il vise à assurer le confort d'hôtes ou de proches et, en particulier, de les préparer à un repas. Cet acte est normalement pris en charge par une personne de condition inférieure.[] Dans certaines situations exceptionnelles, certaines personnes accomplissent cet acte sans y être tenues socialement. Elles démontrent ainsi leur amour ou leur affection à l'égard de la personne à laquelle elles rendent ce service ».

serviabilité mutuelle, il veut leur apprendre que la condition pour *entrer* et pour *avancer* dans un royaume tel que le sien est de savoir s'abaisser et s'effacer soi-même. Plus chacun devancera l'autre dans cet art divin, plus il se rapprochera de son Maître, en esprit d'abord, puis en gloire. C'est à l'inverse de ce qui se passe sur la terre !

Jésus ôta ses vêtements : il ôte la robe de dessus pour ne garder que la tunique, le vêtement des esclaves. Il se ceint du linge, parce qu'il doit porter le bassin avec les deux mains.

13.6-11 **Il vint donc à Simon Pierre ; et Pierre lui dit : Toi, Seigneur, tu me laves les pieds !** 7 **Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt.** 8 **Pierre lui dit : Non, jamais tu ne me laveras les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.** 9 **Simon Pierre lui dit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.** 10 **Jésus lui dit : Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur ; et vous êtes purs, mais non pas tous.** 11 **Car il connaissait celui qui le livrait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.**

L'entretien avec Pierre est inattendu !

Jamais tu ne me laveras les pieds : le refus de Pierre provient de sa modestie, mais cette modestie n'est pas exempte de propre volonté et d'orgueil.

Au *jamais* de Pierre, font écho les mots de Jésus : « Point de part ».

Tu n'auras point de part avec moi : « avoir part avec » indique la participation du subordonné au butin, à la richesse et à la gloire de son chef (Jos 22.24 ; 2 S 20.1 ; 1 R

12.16). Le refus de Pierre d'accepter le service humiliant que Jésus veut lui rendre équivaut à rejeter l'esprit de son œuvre. Il indique la résolution de persévérer dans l'amour de la grandeur charnelle dont Jésus veut précisément purifier ses disciples par cet acte. Pierre refuse la leçon que Jésus veut lui apprendre. La réponse de Jésus est en rapport avec ce sens ; elle reproduit avec une force nouvelle l'avertissement qu'il adressait à tous les disciples, à l'occasion d'une dispute toute semblable entre eux : « *Si vous ne changez et ne devenez comme des enfants,* non seulement aucun d'entre vous ne sera le plus grand dans le royaume des cieux, mais *vous n'y entrerez pas du tout* » (Mt 18.1-4).

V.9 : ce revirement de Pierre est typique de sa personnalité ! C'est bien ici le Pierre qui s'élance sur les eaux, et qui crie l'instant d'après : « Je péris ! » ; qui frappe de l'épée et qui prend la fuite ; qui pénètre chez le grand sacrificateur, et qui renie. Ces images pleines de vie prouvent bien la réalité de l'histoire évangélique !

Tout le sens de l'acte de Jésus est dans le fait de laver *les pieds*. La nature de l'acte change complètement dès qu'il concerne la tête, car dans ce cas ce n'est plus un acte d'humiliation. D'autre part, ce que demande Pierre ici, c'est un complet renouvellement, comme un second baptême. Il nie implicitement l'œuvre déjà faite en lui (15.3). Jésus suit Pierre sur ce terrain :

V.10 : Jésus s'élève du domaine matériel au domaine spirituel. Lorsqu'un homme s'est baigné le matin, il se considère comme propre pour la journée ; et lorsqu'il rentre du dehors, il se contente de se laver les pieds, salis pendant la marche. De même, celui qui s'est sérieusement attaché au Christ et a rompu avec le péché, n'a pas besoin de recommencer cette consécration générale à chaque souillure particulière. Il lui suffit de recourir à Christ et confesser son péché.

Vous êtes purs : rappelons-nous la parole de Jésus aux disciples : « Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je

vous ai annoncée » (Jn 15.3). En recevant sa parole, ils ont reçu en principe la parfaite sainteté dont elle est la norme dans la vie en lui. Il n'y a plus qu'à changer le droit en fait, en se replaçant toujours de nouveau sur le fondement posé. Jésus compare donc ici le *bain complet* au baptême d'eau, symbole de la purification générale, et *l'ablution des pieds* à la confession et la purification de chaque péché particulier.

Non pas tous : cet état de réconciliation et de consécration n'est pas celui de tous les disciples. Il en est un qui a rompu le lien avec Jésus ou dans le cœur duquel ce lien n'a jamais existé. Ce serait lui qui aurait réellement besoin de l'acte intérieur dont Pierre vient de réclamer le symbole. Jésus fait ici la première révélation de la trahison de Judas, dans le cours du repas. Cherche-t-il encore à amener Judas à la repentance ? Ou à montrer aux autres disciples qu'il n'est pas dupe de son hypocrisie (v.19) ?

13.12-17 **Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?** 13 **Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis.** 14 **Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ;** 15 **car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait.** 16 **En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.** 17 **Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.**

Les disciple savent que Jésus est en train d'établir un règne. Et ce seul mot est propre à réveiller chez eux des idées

de domination. C'est pourquoi Jésus leur montre que dans son règne, le moyen de monter est de descendre, et le chemin de la première place est de se mettre sans hésiter à la dernière.

Vous m'appelez Maître et Seigneur : le titre de Maître se rapporte à l'enseignement ; celui de Seigneur, à la domination sur la vie entière. C'est la reproduction des titres *rabbi* et *mar* que les élèves juifs donnent à leurs maîtres.

Vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres : s'abaisser pour servir, et servir pour sauver : voilà la signification morale de cet acte.

L'ablution des pieds dont il est parlé en 1Ti 5.10 est un devoir d'hospitalité et n'est qu'en relation morale avec la prescription des versets 14-15.

Le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur : on retrouve cette parole dans les synoptiques, mais diversement appliquée (Lu 6.40 ; Mt 10.24-25 ; comparer Jn 15.20). L'idée est la suivante : un subordonné ne peut trouver indigne de lui ce que son supérieur a consenti à faire. Mais le Seigneur sait qu'il est plus facile d'approuver et d'admirer l'humilité que de la pratiquer ; c'est pourquoi il ajoute la parole du verset 17 : « **Si vous savez ces choses**… » Le bonheur dont parle Jésus n'est pas seulement celui de *connaître* le devoir de l'abaissement volontaire, ni la douceur intime dont jouit le disciple en l'accomplissant ; c'est une réelle supériorité de position devant Dieu dès maintenant et pour toujours. On est d'autant plus grand aux yeux de Jésus et d'autant plus rapproché de lui que l'on consent à s'abaisser davantage, comme lui, pour servir ses frères (Mt 18.4).

13.18,19 Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi. 19 **Dès à présent je vous le**

dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez à ce que je suis.

Je connais ceux que j'ai choisis : ce choix concerne les douze disciples, Judas y compris. Le verbe *connaître* signifie : *discerner*, mais non *approuver* ou *aimer*. Lorsque Jésus dit : « Je connais », il justifie la déclaration précédente : « Ce n'est pas de vous tous que je parle ».

Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : dans certains manuscrits, le *mais* est remplacé par *car*, ce qui rattache l'accomplissement de l'Écriture au choix de Jésus : « J'ai néanmoins choisi Judas, afin que l'Écriture s'accomplisse… » Cette manière de voir reporte plus expressément la responsabilité du choix de Judas sur Dieu, à qui Jésus a obéi (voir 6.64). On peut comprendre cette formule différemment, comme le montre l'explication des mots suivants :

Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi : Jésus cite ici le verset 9 du psaume 41. Ce psaume n'est qu'indirectement messianique. Son sujet immédiat est le juste affligé ; mais cette idée n'est parfaitement réalisée que dans le Messie souffrant. Parmi les afflictions dont le juste est frappé, le psalmiste met en première ligne la trahison d'un ami intime. En citant ce psaume, Jésus veut dire ceci : « Ce dernier coup ne pouvait manquer de m'atteindre moi aussi, en qui se réunissent toutes les épreuves du juste souffrant ». C'est là, dans ce contexte, le sens de la formule : « Afin que l'Écriture s'accomplisse ».

Lever le talon, pour ruer, est l'emblème de la haine brutale et non de la ruse, comme quelques-uns l'ont pensé. Cette expression s'applique bien à la position actuelle de Judas, qui a déjà préparé sa trahison et s'apprête à l'exécuter.

V.19 : cette trahison pourrait scandaliser les disciples. Mais ainsi prévue et prédite par Jésus, elle se transformera

plus tard en un appui pour leur foi. C'est là ce que Jésus veut faire ressortir ici.

13.20 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

Plusieurs commentateurs estiment que ce verset n'a pas sa place dans ce contexte. Et pourtant, le texte de Luc semble confirmer l'idée du verset 20 : après avoir dit : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lu 22.27), Jésus ajoute : « Je dispose du royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en ma faveur » (Lu 22.29). Transmettre le royaume, dans sa vraie forme spirituelle, n'est-ce pas porter Dieu en soi et le communiquer à celui qui vous reçoit ? Cette parole concorde donc parfaitement pour le sens avec notre verset 20.

Tant que Judas est présent, Jésus ne peut donner libre cours à tous les sentiments qui remplissent son cœur. Le verset 31 exprimera avec vivacité la délivrance que Jésus éprouvera en voyant s'éloigner le traître. Et c'est à ce moment-là que commencera le si riche discours qui remplit les chapitres XIV-XVII. Ces derniers moments d'intimité seront indispensables à l'œuvre du Seigneur.

Judas représente, dans le cercle des Douze, l'esprit du messianisme charnel, directement opposé à celui que Jésus vient de faire prévaloir par l'acte du lavement des pieds. Si Judas ne veut pas renier cet esprit et s'humilier, il doit partir. Avec lui, c'est l'esprit du faux Messie, l'esprit de l'Antéchrist, qui s'éloigne.

13.21,22 Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et il dit expressément : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me

livrera. 22 **Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait.**

Jésus fut troublé en son esprit : ici, l'émotion de Jésus ne provient pas de la crainte de la mort, ou de la douleur d'une affection blessée ; il y aurait, comme en 12.27, le terme *âme*. Les mots « en esprit » montrent que cette émotion a son siège dans une région de sensibilité différente que l'âme. Comme en 11.33, 38, Jésus éprouve un saisissement de nature spirituelle, une espèce d'effroi au contact de l'instrument de ce crime satanique et à l'approche de son invisible auteur. Les mots « ayant ainsi parlé » rattachent bien ce trouble vécu par Jésus aux paroles précédentes, dans lesquelles la trahison de Judas a été évoquée à deux reprises.

L'un de vous me livrera : la déclaration de Jésus est claire, plus que les vagues indications des versets 10 et 18. Les mots « en vérité, en vérité » rendent cette déclaration encore plus forte. Mais les apôtres doutent plus d'eux-mêmes, de leur propre cœur que de la parole du Maître. « Est-ce moi ? » se demandent les disciples. D'après Mt 26.25, Judas lui-même adresse aussi à Jésus cette question. C'est incroyable et pourtant bien compréhensible : en se taisant, Judas attirait sur lui tous les soupçons.

13.23,24 Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. 24 **Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus.**

On est à table couché plutôt qu'assis. Les convives ont le bras gauche appuyé sur un coussin, de manière à soutenir la tête. Le bras droit est libre pour manger et les pieds sont étendus en arrière. Chaque convive a ainsi la tête rapprochée de la poitrine de son voisin de gauche. Dans ce dernier repas, cette position est celle de Jean par rapport à Jésus.

Le disciple que Jésus aimait : la tradition unanime de l'Église primitive désigne en effet Jean comme ce disciple. Si Jean utilise cette périphrase, c'est par humilité, en reconnaissance pour l'affection infinie de celui qui a daigné pendant son existence terrestre le traiter comme *son ami*.

13.25-27 **Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ?** 26 **Jésus répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscariot.** 27 **Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le promptement.**

Le morceau trempé : dans le cours du repas pascal, le père de famille offre aux convives des morceaux de pain ou de viande qu'il trempe dans un jus de fruits cuits au vin. Ces fruits représentent les biens de la terre promise. Même en dehors de ce repas spécial, il est d'usage en Orient que l'hôte offre un morceau de viande au convive qu'il veut honorer. Jésus, se rattachant à cet usage, répond à Jean sous cette forme qui n'est naturellement intelligible que pour lui. Comme signe de communion, c'est un dernier appel à la conscience de Judas. Que va faire ce dernier ? En le recevant, son cœur peut se briser, et il peut encore obtenir grâce. Ce moment est donc décisif. La suite montre qu'il ne saisit cette occasion :

Satan entra dans Judas : en faisant un violent effort pour fermer son cœur aux puissances célestes, Judas l'ouvre en fait aux puissances diaboliques. C'est même en elles qu'il doit chercher la force d'accomplir ce dernier acte de résistance. Comme il est dit de David : « Il se fortifia en Dieu », ainsi Judas se fortifie en Satan.

L'habitation de Satan dans une âme a ses degrés, aussi

bien que celle du Saint-Esprit. Dès maintenant, la volonté de Judas est définitivement confisquée par la puissance à laquelle il s'est livré par degrés. Jusqu'alors, il a agi librement ; il a joué avec l'ennemi. Dès ce moment, il lui sera impossible de reculer ; ce sera l'ennemi qui jouera avec lui.

Comment a-t-on su que Satan était entré en Judas ? Le combat formidable qui s'est livré au-dedans de cet homme n'a pas dû passer inaperçu ; quelque chose d'infernal dans l'expression de son visage a sans doute confirmé la victoire décisive que venait de remporter le diable.

Ce que tu fais, fais-le promptement : l'idée de cet ordre est la suivante : « Accélère ton œuvre commencée ». Judas s'imagine peut-être tenir la personne de son Maître entre ses mains ; Jésus lui fait sentir qu'il n'est qu'un instrument, lui Judas, ainsi que le nouveau maître auquel il obéit. D'autre part, la soirée est déjà avancée, et Jésus a besoin encore de temps pour achever son œuvre auprès des siens.

13.28-30 **Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela ;** 29 **car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus voulait lui dire : Achète ce dont nous avons besoin pour la fête, ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres.** 30 **Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit.**

Avec beaucoup d'habileté, Judas a su déguiser son caractère et ses plans. Encore en ce moment, les disciples sont entièrement aveuglés sur son compte. Que se serait-il passé si Jésus avait démasqué plus ouvertement Judas ? Cela n'aurait-il pas provoqué des bagarres entre les autres disciples et Judas ?

Il était nuit : ces mots font penser à cette parole de Jésus : « C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres » (Lu 22.53).

Note sur l'institution de la Sainte Cène.

Si Jean ne cite pas l'institution de la Sainte Cène, ce n'est pas qu'il l'ignore ou veuille la nier. C'est parce que ce fait est suffisamment connu dans l'Église et que rien ne le conduit spécialement à le rappeler dans son récit.

Où pourrait-on la situer dans le texte de Jean ? Tout d'abord, il faut remarquer que, d'après les synoptiques, l'institution de la Cène s'est faite en deux actes : l'un *pendant* le repas, l'autre *après* le repas (Lu 22.20 ; 1Co 11.25). Le premier acte pourrait donc se placer ici avant le verset 18 et le second après le verset 30. En tenant compte des synoptiques, on pourrait décrire la séquence suivante :

– Parole d'adieu : « C'est ici mon dernier repas » (Lu).
– Parole relative à la trahison de Judas (Mt et Mc).
– Institution de la Cène quant au pain (Mt, Mc et Lu).
– Nouvelle parole relative à Judas (Lu).
– Enfin, la sortie de Judas et l'institution de la coupe.

Note sur Judas

Cet homme s'est attaché à Jésus par ambition politique et par grossière cupidité. Il espérait une carrière brillante à la suite de celui que tant de miracles qualifiaient comme le Christ. Lorsqu'il s'est aperçu que la voie suivie par Jésus était l'opposé de ce qu'il espérait, il s'est irrité et s'est aigri toujours davantage de jour en jour. Il s'est vu, d'un côté, déçu par Jésus, et d'un autre, compromis par sa qualité de disciple auprès des chefs de la hiérarchie. Sa trahison a donc été le résultat à la fois de son ressentiment contre Jésus, par lequel il s'est cru trompé, et du désir de se remettre en faveur auprès des grands de la nation. Dès qu'il a reconnu que ce dernier

dessein échouait, le désespoir s'est emparé de lui et il s'est suicidé. Judas est l'exemple d'une foi et d'un repentir qui n'ont pas pour principe les besoins moraux.

B) Discours d'adieu (13.31-16.33)

Attendris par l'amour que vient de leur témoigner leur Maître, et humiliés, comme ils ne l'ont jamais été, par son humilité même, les apôtres sont maintenant bien préparés à recevoir et à s'approprier ses dernières révélations.

1. La séparation ; sa nécessité (13.31-14.31)

Judas est parti ! Jésus peut désormais parler librement avec ses disciples de son prochain départ.

13.31,32 Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui. 32 **Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il le glorifiera bientôt.**

Ces deux versets sont comme un cri de soulagement qui s'échappe du cœur de Jésus à la vue du traître qui s'éloigne.

Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié : le passé « a été glorifié » résume toute la vie de Jésus jusqu'à cette scène qui vient d'avoir lieu et qui, à certains égards, en est le couronnement. La vaine gloire humaine, qu'il a toujours repoussée, vient d'être expressément déclarée exclue de son œuvre et de celle de ses apôtres. Le lavement des pieds l'a condamnée ; elle vient de sortir avec Judas qui

en était le représentant opiniâtre au milieu des disciples. La vraie gloire, celle qui vient de Dieu, celle qui consiste dans l'humilité et dans l'amour, a été réalisée jusqu'au bout en la personne de Jésus ; elle vient de remporter son triomphe sur la fausse gloire. Comparer avec 17.10, où il se déclare *déjà maintenant* glorifié dans le cœur des apôtres.

On comprend par là pourquoi il se désigne comme le *Fils de l'homme*. C'est en effet par l'abaissement avec lequel il s'est mis au rang de ses frères et s'est fait leur serviteur qu'il a obtenu cette gloire.

Et Dieu a été glorifié en lui : le but de Jésus est de rendre toute gloire à Dieu. Dans la gloire de Jésus a brillé celle de Dieu même. La perfection du caractère paternel de Dieu s'est montrée pleinement dans la personne et dans l'œuvre du Fils de l'homme.

Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même : Dieu ne peut abandonner celui qui s'est fait l'instrument de sa gloire. « Il honore celui qui le sert » (Jn 12.26). Instrument de la gloire de Dieu sur la terre (*a été glorifié en lui*), Jésus sera glorifié par Dieu dans les cieux (*le glorifiera*). Dieu pourrait-il rester en arrière de ce qu'a fait pour lui le Fils de l'homme ? Cette corrélation est exprimée par le mot *aussi*. Les mots « *en lui* » (en Jésus) et « *en lui-même* » (en Dieu) se répondent. Lorsque Dieu a été glorifié dans un être, il l'attire sur son sein et l'enveloppe *dans* sa gloire. Ainsi, pour Jésus, son avenir s'illumine à la clarté de son passé. Et cet avenir est prochain. La sortie de Judas vient de lui en révéler l'imminence en lui annonçant celle de sa mort. Le mot *bientôt* fait allusion à la résurrection et l'ascension de Jésus.

13.33-35 Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant. 34 **Je vous donne un**

commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres.
35 **À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.**

Mes petits enfants : ce terme de tendresse ne se retrouve nulle part ailleurs dans les Évangiles. Les disciples apparaissent à Jésus comme des enfants qu'il va laisser orphelins sur la terre. Quel vide dans leur vie lorsqu'il ne sera plus là !

Vous me chercherez : Jésus ressent lui-même ce qu'ils éprouveront, ce désir de rejoindre leur maître.

Vous ne pouvez venir où je vais : et lui-même, combien ne serait-il pas désireux de les emmener immédiatement avec lui dans ce monde divin où il va rentrer ? Mais ce qu'il a déclaré aux Juifs six mois auparavant (7.34 ; 8.21), s'applique encore pour le moment aux disciples : ils ne sont pas prêts à le suivre. Seulement, il y a une différence entre eux et les Juifs. Aux Juifs, Jésus disait ceci : « Vous mourrez dans vos péchés » (8.24), tandis qu'aux disciples, il va leur promettre ceci : « Je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi » (14.3). Mais avant de rejoindre leur Seigneur, les disciples auront sur cette terre une tâche qui sera en même temps leur consolation ; celle qui résulte de leur situation nouvelle et qui est indiquée au verset 34 : la tâche de s'aimer. C'est en s'aimant entre eux qu'ils suppléeront à l'absence extérieure de celui qui les a si tendrement aimés.

Un commandement nouveau : pourquoi un commandement *nouveau* ? Dans l'Ancien Testament, n'était-il pas ordonné d'aimer son prochain comme soi-même (Lé 19.18) ? Est-il possible d'aimer encore davantage ? Ce commandement est nouveau pour les raisons suivantes :

Il s'exerce dans un *cercle* particulier qui est, non toute la famille humaine en général, mais l'ensemble de ceux qu'unit la foi commune en Jésus et l'amour dont ils sont l'objet de sa part.

Il part d'un centre de vie et d'affection tout nouveau. L'amour du Juif pour le Juif provenait de ce que Dieu était leur Dieu à l'un et à l'autre ; chaque Israélite devenait pour l'autre, par ce bienfait commun, comme un second lui-même. Jésus a apporté dans le monde et témoigné aux siens un amour spécifiquement différent de tout amour qui aurait paru jusqu'alors : celui qui s'attache à la personnalité humaine pour la sauver. De ce foyer jaillit la flamme d'une affection essentiellement nouvelle. *En Christ :* voilà donc l'explication du mot *nouveau*. C'est une affection de famille, et la famille naît à cette heure même. Comparer avec 1Jn 2.8. L'amour qui unit les croyants entre eux est de la *même nature* que celui que Jésus témoigne aux croyants (10.15) : chacun aime son frère de l'amour dont Jésus aime et lui et ce frère.

À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples : à l'obligation résultant de ces mots : « Comme je vous ai aimés », Jésus ajoute le mobile le plus élevé, celui de sa gloire. L'amour que se manifesteront ses disciples l'un à l'autre le glorifiera lui, leur Maître.

Ici commence une série de questions toutes suscitées dans le cœur des disciples par la pensée de la séparation annoncée. La première est tout naturellement celle-ci : n'y aurait-il pas moyen d'éviter cette séparation, même momentanée ? C'est Pierre, le plus hardi, qui exprime ce souhait, incompatible avec la parole de Jésus (v.33).

13.36-38 Simon Pierre lui dit : Seigneur, où vas-tu ? Jésus répondit : Tu ne peux pas maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras plus tard. 37 **Seigneur, lui dit Pierre, pourquoi ne puis-je pas te suivre**

maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi.
38 **Jésus répondit : Tu donneras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.**

Où vas-tu ? Ce qui a surtout frappé Pierre, dans les paroles précédentes, c'est la pensée du verset 33 : « Vous ne pouvez venir où je vais ». Jésus va vers la gloire et Pierre n'en doute pas (v.32). Pourquoi, après avoir marché avec lui sur les eaux et avoir gravi avec lui la montagne de la transfiguration, ne pourrait-il pas le suivre dans la gloire, pour revenir bientôt avec lui sur la terre quand il établira son règne ? Pierre a posé simplement la question : « Où vas-tu ? », mais Jésus a compris le sens profond de cette question et répond :

Tu ne peux pas : la séparation momentanée est inévitable. Jésus pense-t-il à la tâche que Pierre aura encore à remplir ici-bas par son ministère apostolique ? Pierre n'est-il pas encore capable de faire le sacrifice nécessaire pour suivre Jésus ? La parole de 14.2 fait plutôt penser à des raisons d'une autre nature, à la fois objectives et subjectives. D'un côté, la rédemption n'est pas encore opérée, ni par conséquent la place de Pierre préparée dans le ciel. De l'autre, Pierre lui-même n'est pas encore préparé pour cette place ; le Saint-Esprit n'a pas encore fait de lui un homme nouveau.

Je donnerai ma vie pour toi : Pierre ne comprend pas bien la réponse de Jésus et se figure que le Seigneur ne le croit pas capable d'affronter la mort. Aussi, dans l'ardeur de son zèle, surestimant sa force morale, il se déclare prêt à subir le martyre (v.37).

V.38 : Jésus connaît mieux Pierre que ce dernier se connaît lui-même ; il le déclare encore incapable de l'accompagner. La prédiction de son reniement paraît avoir produit sur cet apôtre une impression très profonde ; il en est

comme atterré et dès ce moment, il ne reprend plus la parole jusqu'à la fin des discours de Jésus.

14.1,2 Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi. 2 **Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place.**

Ce texte est la suite de ce qui précède ; la coupure de chapitre n'indique pas du tout le début d'un autre thème. Il est en relation avec la parole de Jésus : « Tu me suivras plus tard ». Jésus étend même cette promesse à tous les disciples (comparer v.33).

Jésus exhorte ses disciples à la confiance et à l'espérance, en leur expliquant comment ils pourront le rejoindre. Il va pour le moment leur préparer une place (v.2) puis reviendra pour les y transporter (v.3). Sa mort ne signifiera donc pas la fin de son œuvre.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : la maison du Père est assez vaste pour les recevoir eux tous, et beaucoup d'autres avec eux. L'image est tirée de ces vastes palais orientaux où il y a des appartements, non seulement pour le souverain et pour l'héritier du trône, mais pour tous les fils du roi, si nombreux soient-ils. Le terme *plusieurs* ne se rapporte nullement à une *diversité* entre ces demeures (comme si Jésus voulait faire allusion à des divers degrés de félicité céleste), mais uniquement à leur *nombre*. Il y en a autant que de croyants ; chacun possèdera la sienne dans ce vaste édifice.

Cette demeure céleste est avant tout l'emblème d'un état spirituel : la communion avec le Père, la position filiale accordée à Christ dans la gloire divine et à laquelle il associera les fidèles. Cet état se réalisera dans un lieu déterminé : le ciel.

Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit : « Si notre

séparation devait être éternelle, je vous en aurais prévenu ; je n'aurais pas attendu ce moment suprême pour vous le déclarer ».

La maison du Père est vaste ; encore faut-il que l'*accès* leur en soit ouvert. C'est ici qu'intervient la foi en Jésus, comme complément de la foi au Père. Jésus est leur « avant-coureur » dans le ciel (Hé 6.20). C'est sous cette image qu'il leur fait envisager sa mort qui, par la réconciliation, leur ouvrira l'entrée du ciel. De plus, à cause de son élévation, sera créé en sa personne un état glorieux auquel il les associera plus tard. Voilà comment il le *préparera :*

14.3 Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.

Je reviendrai : en grec, « je viens ». Certains commentateurs y ont vu le retour du Christ lors de sa venue finale et glorieuse. Sans doute, cette promesse est adressée aux croyants en général, mais elle a surtout en vue les disciples personnellement, que Jésus veut fortifier dans leur découragement actuel. Et il les console avec un événement qu'aucun d'eux n'a vu et qui est futur à cette heure. D'autres ont pensé à la résurrection, d'autres encore à notre rencontre avec le Seigneur après notre mort. Ces mots paraissent plutôt concerner le retour de Jésus par le Saint-Esprit, et l'union étroite et indissoluble qui sera contractée par là entre le disciple et la personne de Jésus glorifié.

Je vous prendrai : ces mots indiquent un autre fait, qui sera le résultat de cette préparation spirituelle. C'est l'introduction du fidèle dans la maison du Père, au terme de sa carrière terrestre, soit au moment de sa mort, soit lors de la Parousie (le retour du Christ), s'il vit jusqu'à ce moment. « Je viens » est au présent, « je vous prendrai » est au futur.

Entre ces deux temps, le fidèle vit sa vie sur terre, dans la communion avec Jésus par le Saint-Esprit.

Avec moi : littéralement en grec, « auprès de moi ». Ces mots sont précisés par la suite de la phrase : « Afin que là où je suis vous y soyez aussi ».

Ainsi se termine le premier entretien, provoqué par la question de Pierre : « Pourquoi ne puis-je te suivre » ? Jésus y répond : « Ton martyre même n'y suffirait pas ; mon retour en Esprit dans ton cœur : voilà la condition de ton entrée dans ma gloire céleste ».

Jésus sent bien que ses disciples ont des doutes et pour les exciter à l'interroger, il leur lance une sorte de défi :

14.4 Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin.

Et c'est Thomas, le disciple à l'esprit particulièrement positif qui devient ici, comme d'autres fois, le messager des pensées de doute et des impressions de découragement qui se trouvent plus ou moins chez tous :

14.5,6 Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ? 6 **Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.**

Pierre voulait suivre Jésus immédiatement. Cette demande ayant été repoussée, Thomas veut au moins comprendre ce qui se passera, où va se rendre Jésus et comment il va s'y rendre, ceci d'autant plus que les disciples devront le suivre un jour.

Je suis le chemin, la vérité et la vie : dans ces trois termes, l'idée dominante est celle du *chemin*. Les deux autres

doivent servir à l'expliquer. Il est clair aussi par la seconde partie du verset que le chemin dont il s'agit est le chemin qui conduit au Père et à sa maison, et non le chemin par où l'on peut parvenir *à* la vérité et *à* la vie. L'expression figurée de chemin est donc expliquée sans image par les deux termes *vérité* et *vie*.

La vérité, c'est Dieu *révélé* dans sa sainteté et dans son amour (v.9). La vie, c'est Dieu *communiqué* à l'âme en lui apportant une sainte force et une parfaite joie (v.23). Et comme c'est en Jésus que s'opèrent cette révélation et cette communication de Dieu à l'âme, c'est par Jésus aussi que l'âme vient au Père et obtient l'entrée de la maison paternelle.

Jésus veut dire ceci : « Je suis le moyen d'arriver au Père (le *chemin*), parce que je suis la vérité et la vie ».

Nul ne vient au Père que par moi : les mots « au Père » expriment un but plus rapproché que l'expression figurée du verset 2. Il s'agit ici de la communion avec le Père dès ici-bas, qui est la condition de la communion avec lui dans le ciel (*sa maison*).

14.7 Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu.

Ce verset reproduit l'idée de la dernière proposition du verset précédent : « Nul ne vient au Père que par moi ». Si Jésus est réellement la manifestation de Dieu (v.6), il suffit de bien le connaître pour arriver par lui à la connaissance de Dieu. Cette connaissance, les disciples l'ont déjà, mais partiellement ; le verset 20 semble montrer que cette connaissance ne sera pleine que le jour où les disciples recevront le Saint-Esprit : « En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous ».

Les mots « **dès maintenant** » signifient que Jésus fait allusion à tout ce qui vient de se passer dans le cours de cette

dernière soirée : le lavement des pieds, l'éloignement de Judas, ce qu'il leur a dit ; tout cela était destiné à mettre en lumière le vrai caractère de Dieu et la nature spirituelle de son règne. Le germe de la vraie connaissance de Dieu est dès maintenant déposé en eux. En se montrant à eux comme il vient de le faire, Jésus leur a révélé pour toujours le caractère même de Dieu.

Vous le connaissez, et vous l'avez vu : ce privilège a été jusqu'à un certain point accordé, dans l'ancienne alliance, à Moïse, à Elie… Il est maintenant accordé aux disciples. Contempler Dieu, contempler le Père, n'est-ce pas le plus grand privilège pour les disciples ? Ésaïe a fait cette promesse pour les temps messianiques : « La gloire de l'Éternel se manifestera, et tout chair la verra » (Es 40.5).

14,8,9 **Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit.** 9 **Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montre-nous le Père ?**

Montre-nous le Père : Pierre a demandé de suivre Jésus. Thomas a désiré savoir où il allait se rendre et par quelle voie. Puisqu'ils ne peuvent ni *suivre*, ni *comprendre* clairement, Philippe voudrait au moins avoir un gage du glorieux avenir qui leur est réservé ; et quel gage plus certain qu'une apparition de Dieu lui-même ! Le désir de la vue immédiate de Dieu n'est-il pas une aspiration qui habite au plus profond du cœur de l'homme ? Pensons à la demande de Moïse (Ex 33.18). C'était bien le même point de vue lorsque les Juifs demandaient à Jésus un signe dans le ciel. Ce désir serait fondé si la nature même de Dieu était *puissance* ; la vraie révélation de Dieu pourrait en ce cas consister dans une apparition resplendissante. Mais Dieu est *sainteté* et *amour*, et ces qualités ne se sont pleinement manifestées qu'en Jésus.

Ce spectacle unique, ce resplendissement visible de Dieu, les disciples l'ont eu sous leurs yeux depuis deux ans ! Comment n'ont-ils pas mieux apprécié le privilège qui leur a été offert ?

14.10,11 Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. 11 **Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à cause de ces œuvres.**

Jésus indique à Philippe deux signes auxquels il aurait dû reconnaître en lui la véritable apparition de Dieu : ce sont tout d'abord les paroles transmises de la part de Dieu, et puis les œuvres faites par Dieu au travers de lui.

Ne crois-tu pas ? Ces mots font envisager à Philippe sa prière comme une inconséquence de sa foi.

Je suis dans le Père… le Père est en moi : ces mots ne signifient nullement que Jésus et le Père forment une seule et même personne. Jésus se dépouille de sa vie propre, indépendante, pour se transporter en Dieu. Le Père communique à Jésus toute sa richesse de force et de sagesse. Cette communauté de vie se manifeste par des *paroles* et des *œuvres*. Jésus n'a rien *dit* de lui-même, mais a tout reçu de Dieu. Il n'a rien *fait* de lui-même, mais c'est Dieu qui a agi en lui et au travers de lui.

Pourquoi les paroles sont-elles mentionnées avant les œuvres ? Parce que le premier signe de la communauté de vie et d'action entre Jésus et Dieu, pour les cœurs préparés, ce sont ses enseignements ; pour les cœurs moins bien disposés, ce sont ses œuvres.

V.11 : Jésus réclame de ses disciples la foi en son union avec le Père sur l'autorité du témoignage qu'il s'est rendu à lui-

même. S'ils n'arrivent pas à croire sur sa parole, qu'ils croient du moins en raison de ses œuvres ! Il entend évidemment par là ses œuvres surnaturelles, ses miracles. Ceux-ci sont une preuve pour celui qui ne croit pas aux paroles, parce que ce témoignage divin, ne passant pas par la bouche de Jésus lui-même, a un caractère d'objectivité.

14.12-14 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ; 13 **et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.** 14 **Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.**

La question de Thomas relative au *chemin* a porté Jésus à parler de l'œuvre par laquelle il conduit les siens à la communion au Père ; la question de Philippe l'a ramené à ce qu'il a déjà été ici-bas : la révélation parfaite du Père.

En répondant à ces questions, Jésus s'est détourné du but essentiel de l'entretien, qui est d'encourager ses disciples avant la séparation qui les trouble. Il renoue donc maintenant avec ce sujet. À la promesse d'une réunion future dans la maison du Père, il ajoute celle d'un revoir bien plus rapproché : celui par lequel il reviendra habiter en eux par le Saint-Esprit et continuera par eux ici-bas l'œuvre qu'il a lui-même commencée.

Jésus commence par exposer les *effets* (les œuvres que les disciples feront) pour remonter ensuite à la *cause* (sa puissance agissant en eux).

De plus grandes œuvres : ce ne seront pas des œuvres plus extraordinaires (on ne mesure pas ainsi la grandeur des miracles), mais des œuvres de *nature* supérieure même aux guérisons corporelles. Ce que Pierre et les autres disciples

feront le jour de la Pentecôte, ce que Paul fera par son ministère, ce qu'un simple prédicateur, un simple croyant opérera en faisant descendre l'Esprit dans un cœur, Jésus n'a pu le faire pendant son séjour terrestre. Car, pour que de tels faits puissent se réaliser, il faudra que le mur de séparation entre Dieu et les hommes soit abattu et que le Saint-Esprit soit accordé à l'humanité. C'est ce qu'expriment les mots « **parce que je m'en vais au Père** ».

Tout ce que vous demanderez en mon nom : ces requêtes indiquent la part du disciple dans ces œuvres. Elle ne doit pas être passée sous silence ; autrement Jésus ne pourrait pas dire au verset 12 : « **Il en fera** ». Cette part, ce sera simplement la prière. Le croyant demande, et le Christ tout puissant opère du sein de sa gloire. Mais il ne s'agit pas ici de la prière en général. C'est à une prière d'un genre spécial que Jésus attribue cette coopération efficace avec lui : *la prière en son nom.*

Demander au nom de quelqu'un, c'est, dans la vie ordinaire, demander à la place d'une personne. Si nous n'avions que ce passage où soit employée l'expression de « prier *au nom de Jésus* », nous penserions donc que prier ainsi, c'est demander quelque chose dans la conscience assurée de notre réconciliation avec Dieu et de notre adoption en Christ, prier Dieu comme si nous étions les représentants et en quelque sorte la bouche de Jésus. Mais cette explication, en elle-même très naturelle, est-elle applicable au passage de 14.26 : « L'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom »[63] ?

---

[63] On peut aussi invoquer le verset 14 : comme le relève Zumstein, dans le texte grec il est dit ceci : « Si vous me demandez quelque chose en mon nom… » Il semble illogique de demander à Jésus quelque chose de la part de Jésus ! Ce point renforce l'argumentation de Godet. Zumstein fait remarquer que le destinataire de la prière est le Christ et non Dieu ; c'est un fait unique dans les discours d'adieu.

Il faut plutôt le comprendre ainsi : c'est demander une chose *sur le fondement de la révélation* que Jésus nous a donnée de lui-même et de son œuvre.

On pourrait le dire autrement : lorsque nous prions au nom de Jésus, nous nous plaçons avec foi dans la connaissance que nous avons reçue de lui comme Fils de Dieu, abaissé et glorifié ; par conséquent, nous prenons la position d'adoption qui nous est acquise en lui. Ce sens répond aussi à celui du terme « le nom » dans l'Écriture ; car le *nom* résume la connaissance que nous possédons d'un être ; c'est son reflet dans notre pensée. Ce sens s'applique fort bien à la formule du verset 26.

Je le ferai : il ne suffit pas que Jésus soit élevé, il faut encore qu'il agisse au sein de sa gloire : « Parce que je m'en vais au Père… et… je le ferai ». Jésus fait bien ressortir la grandeur de sa position future comme organe de la toute-puissance agissant au service de l'amour paternel[64]. N'a-t-il pas dit au verset 1 : « Croyez en Dieu, et croyez en moi » ?

Afin que le Père soit glorifié dans le Fils : Jésus ajoute ces mots pour bien montrer qu'il ne songe pas à fonder ici-bas un règne qui lui appartienne en propre[65].

Le verset 14 est une réaffirmation de cette étonnante promesse. Les mots « quoi que » traduits ici par « **quelque chose** » ouvrent un champ incommensurable à l'ambition chrétienne des disciples. Jésus réaffirme encore davantage sa détermination à agir : dans le texte grec littéral, le « *Ceci* je ferai » du verset 13 est changé au verset 14 en « *Moi,* je ferai ».

---

64 Zumstein : « Cette formulation surprenante [*je le ferai*] a pour but de nous faire voir que c'est bien le Christ élevé qui sera à l'œuvre pendant l'époque post-pascale et qui poursuivra son projet par l'entremise des croyants ».

65 Zumstein : « Le but des *plus grandes œuvres* demandées dans la prière et accomplies par les disciples est explicité en 13c : il y va de la glorification du Père par le Fils. En d'autres termes, l'acte de révélation christologique se poursuit, la réalité divine continue d'être manifestée parmi les hommes ».

Jésus fait cette modification à dessein : « *Moi*, qui ne vous ai jamais trompés, et qui serai revêtu de la toute-puissance auprès du Père, je m'engage à le faire ». Ainsi, tandis que son disciple priera sur la terre en son nom, lui il agira du ciel, de la part de Dieu, en réponse à la prière, tant sera intime le rapprochement opéré en lui entre le ciel et la terre.

Jésus a parlé de la *prière en son nom*, le moyen par lequel ses disciples opèreront ces œuvres supérieures aux siennes propres ; il passe maintenant à la source divine qui fera naître dans leur cœur une pareille prière : le *Saint-Esprit*.

14.15-17 **Si vous m'aimez, gardez mes commandements.** 16 **Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous,** 17 **l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous.**

Le Saint-Esprit : voici le don suprême, parce qu'il est la source de tous les autres. Pour le recevoir, il faut une préparation : « Aimez-moi ! Accomplissez ma volonté ! »

Gardez mes commandements : certains manuscrits lisent : « Vous garderez ». L'impératif est préférable ; il est une invitation directe à l'obéissance au nom de l'amour que les disciples ont pour Jésus. Les commandements mentionnés ici sont les recommandations que Jésus leur a faites pendant qu'il était avec eux, et particulièrement les instructions qu'il leur a données dans cette dernière soirée (13.14-15, 34 ; 14.1).

Et moi, je prierai le Père : à la condition morale : « Si vous m'aimez, si vous gardez mes commandements », Jésus ajoute la condition objective, ou la cause du don divin : sa

propre intercession. Cette intercession aura pour objet le don du Saint-Esprit.

Un autre consolateur : le terme grec (*paraklêtos*) signifie littéralement : « appelé auprès ». Il a été pris par Origène, Chrysostome, dans le sens actif de *consolateur*. C'est sous l'influence de la *Vulgate* que ce faux sens a passé dans nos versions françaises. Ce mot a en fait un sens passif : celui qui est *appelé* comme appui, comme soutien. C'est exactement le sens du terme latin *advocatus* et de notre mot français *avocat* : le défenseur de l'accusé devant le tribunal. Le terme grec peut aussi avoir, dans le grec profane, le sens de *champion*, *défenseur*.

En disant « un autre », Jésus se donne implicitement à *lui-même* le titre de Paraclet [66].

Ce que Jésus demandera à son Père en faveur de ses disciples, c'est donc un autre soutien, toujours à leur portée, toujours prêt à leur venir en aide, au premier appel, dans leur lutte avec le monde. Le Saint-Esprit sera leur soutien dans les moments de faiblesse ou de souffrance, un conseiller dans les difficultés de la vie. Le Saint-Esprit fera pour les disciples ce que Jésus a fait pour eux avant qu'il ne les quitte.

Afin qu'il demeure éternellement avec vous : le Saint-Esprit ne viendra pas pour s'éloigner aussitôt, mais son habitation en eux sera éternelle.

L'Esprit de vérité : Jésus explique ici le terme de Paraclet, un terme encore obscur pour les disciples. Ce n'est pas l'Esprit qui *est* la vérité, car seul Jésus est la vérité. Ce n'est pas non plus l'Esprit qui *possède* la vérité. Pour mieux l'expliquer, Jésus oppose deux types d'enseignements : l'enseignement de l'Esprit et celui de la parole (comme en 16.25). L'enseignement par le moyen de la parole ne donne qu'une image de la vérité, aussi Jésus le compare-t-il à une

---

[66] Il y a donc continuité : ce que Jésus a apporté aux disciples, de manière limitée dans le temps et l'espace, le Saint-Esprit continuera de l'apporter, sans limitation de temps et d'espace.

parabole. Au contraire, l'enseignement de l'Esprit incorpore à l'âme la vérité divine ; il lui donne pleine réalité au-dedans de nous par l'expérience qu'il nous en fait faire. Lui seul fait de la parole une vérité pour nous.

L'Esprit… que le monde ne peut recevoir : à la Pentecôte, l'Esprit ne descendra que sur cent vingt personnes et non sur tous les habitants de Jérusalem. Seuls les disciples auront eu la préparation indispensable pour recevoir l'Esprit.

Jésus explique en quoi consiste cette préparation qui fait défaut au monde : il faut avoir **vu** et **connu** l'Esprit pour le recevoir. L'Esprit s'identifie trop intimement avec notre vie personnelle, pour qu'il puisse nous être imposé. Pour qu'il vienne en nous, il doit être désiré et appelé, et pour cela il faut que nous ayons déjà fait en quelque manière connaissance avec lui. Mais comment pouvons-nous faire sa connaissance, sans l'avoir reçu ? L'explication est donnée plus loin.

Les disciples ont pu contempler en Jésus, dans ses actes, dans ses paroles, les manifestations constantes du Saint-Esprit et ils ont reconnu en Jésus la perfection de ce souffle d'en haut. C'est ce que n'a pas fait le monde (les Juifs), qui, en entendant parler Jésus, disait : « Il a un démon », et qui, en voyant ses miracles, les attribuait à Béelzébul. Ils sont restés étrangers à l'action de l'Esprit, et sont même devenus hostiles. Voilà pourquoi ils ont été mis hors d'état de le recevoir.

Il demeure avec vous, et il sera en vous : l'action préparatoire de l'Esprit sur les disciples est exprimée par les mots : « Il demeure avec vous » ; et la relation plus intime qu'il contractera avec eux dès la Pentecôte est exprimée ainsi : « Il sera *en vous* »[67]. C'est parce que les disciples

---

[67] Godet : le verbe « être » est au présent dans quelques manuscrits (Vaticanus, Cantabrigiensis) et au futur dans les autres Mjj. Le futur est préférable, car tout le sens de la phrase est dans l'antithèse entre le présent « demeure » et le futur « sera ». Ce contraste des temps est complété par celui des deux régimes : « avec vous » et « en vous ».

ont pu contempler l'Esprit en la personne de Jésus qu'ils sont capables désormais de recevoir l'Esprit en eux. Cette distinction entre l'action préparatoire de l'Esprit *sur* l'homme (par le moyen de ses manifestations historiques en Christ, puis dans l'Église) et son habitation réelle *dans* l'individu, est comme effacée aujourd'hui dans la conscience de la chrétienté, et la confusion de ces deux positions si différentes entraîne d'incalculables conséquences.

Jusque-là, Jésus, vivant *avec eux*, a été leur soutien ; désormais, ils auront le soutien *dans leur propre cœur*, et ce soutien sera le Saint-Esprit, c'est-à-dire Jésus lui-même sous une autre forme. Les versets 18-21 vont développer ce thème :

14.18,19 Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. 19 **Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi.**

Le mot **orphelins** est en rapport avec le terme *mes petits enfants* (13.33). Il rappelle le langage du père mourant.

Je viendrai à vous : Jésus parle ici de son retour par le St-Esprit (v.16-17). L'Esprit est sans doute un *autre* soutien en ce que son action diffère de celle de Jésus visible ; mais sa venue n'en est pas moins le retour de Jésus lui-même.

Jésus ne parle pas ici de ses apparitions aux disciples après sa résurrection. En effet, ces apparitions auront un caractère momentané et ne seront pas un vrai retour. Le but de ces apparitions sera uniquement de fonder la foi des disciples à la résurrection de Jésus, et par là de préparer son retour en esprit dans leur cœur, mais non de l'opérer. Jésus ne parle pas non plus de son retour glorieux sur terre, un retour que « tout œil verra ».

Ne confondons pas l'Esprit avec Jésus. Même si Paul déclare : « Le Seigneur est l'Esprit » (2 Co 3.17), il ne confond pas pour cela la personne du Seigneur glorifié avec l'Esprit

Saint. D'après Jn 16.14, l'Esprit n'est pas le Seigneur, mais la puissance qui le *glorifie*, qui le fait apparaître, vivre et grandir au-dedans de nous, et cela en prenant de ce qui est à lui et en nous le communiquant. Les rôles sont donc parfaitement distincts. Ils le sont tout aussi bien dans l'œuvre de la Pentecôte que dans celle de l'incarnation.

En engendrant Jésus dans le sein de Marie, le Saint-Esprit n'est pas devenu le Christ. De même, en glorifiant et en faisant vivre en nous Jésus, le Saint-Esprit ne devient pas pour cela Jésus. La Parole est le principe de la révélation extérieure, l'Esprit celui de la révélation intérieure. Nous devons assimiler Jésus ; l'Esprit est la puissance par laquelle s'accomplit l'assimilation. Sans la révélation objective donnée en Jésus, l'Esprit n'aurait rien à féconder au-dedans de nous ; sans l'Esprit, la révélation accordée en Jésus resterait en dehors de nous et ressemblerait à une parabole non comprise. Il résulte de là que l'Esprit qui vient, c'est bien, en un sens, Jésus qui revient. L'œuvre de l'Esprit est achevée et arrivée à perfection, lorsque le *Christ est formé* dans le croyant, ou, ce qui exprime la même idée, lorsque le croyant est arrivé *à la parfaite stature de Christ* (Ga 4.19 ; Ep 4.13). Le *être* de Jésus dans le croyant est de la même nature que le *être* de Dieu dans la personne du Christ (Jn 17.22-23).

Le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez : le monde, qui n'a connu Jésus que selon la chair, ne le verra plus dès qu'il aura disparu corporellement ; mais les disciples le verront dans le monde spirituel où ils seront transportés par l'Esprit et où ils se rencontreront avec lui. Le verbe *voir* est utilisé ici intentionnellement dans deux sens différents.

Car je vis, et vous vivrez aussi : à l'idée de *voir* est substituée sans transition celle de *vivre*. Le sens de ces mots est le suivant : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez ». Les disciples voient Jésus ; et parce que celui qu'ils contemplent ainsi est vivant, cette contemplation leur communique la

vie. Jésus dit, au présent : « *Je vis* », parce qu'il se transporte déjà, comme au verset 3 et 18, à ce moment prochain où la mort sera définitivement vaincue pour lui et où il vivra de la vie parfaite, indestructible. Le futur « *vous vivrez* » désigne le moment plus éloigné où sa vie de glorifié deviendra celle de ses disciples.

14.21,22 En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous. 21 **Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui.**

En ce jour-là : il s'agit d'un moment précis. Jésus oppose ce jour de la venue de l'Esprit au moment présent, où les disciples ont tant de peine à se faire une idée de la relation de leur Maître avec le Père (v.9-10).

Vous connaîtrez : « … par votre expérience propre, et non pas seulement, comme aujourd'hui, par mes paroles ». Comparer avec Jn 16.25. L'objet de l'illumination spirituelle sera d'abord la relation de Jésus avec le Père. Les disciples auront conscience de Jésus comme d'un être qui vit et agit en Dieu, et en qui Dieu vit et agit comme un autre lui-même. Cette conscience immédiate des rapports entre Jésus et Dieu procèdera de la conscience vivante qu'ils recevront de leur propre relation avec Jésus. Ils le sentiront vivre en eux et se sentiront vivre en lui. Ils comprendront alors ce que Jésus disait de sa relation avec le Père, sans parvenir à se faire comprendre de ses disciples.

Jésus énumère (v.21) les anneaux de la chaîne de grâces qui se rattachera à cette fidélité pratique des siens :

Il faut **avoir** les commandements de Jésus et les **garder**.

Par cette fidélité morale, celui qui fera cela aura le caractère d'un être qui **aime** véritablement Jésus.

Il deviendra à ce titre le **bien-aimé** du Père, qui, aimant le Fils, aime aussi quiconque fait de lui l'objet de son amour. Cet amour n'est pas le même que celui dont il est parlé en 3.16 : « Dieu a tant aimé le monde… ». Ces deux amours diffèrent comme la *compassion* d'un homme pour le coupable et le malheureux diffère de la *tendresse* d'un père pour son enfant ou d'un époux pour son épouse.

Le Fils, voyant le regard du Père se porter avec tendresse sur le disciple qui l'aime, se sent uni à celui-ci pas un lien nouveau : « **Et je l'aimerai** ».

De tout cela résulte la révélation parfaite que Jésus donne à ce disciple de lui-même : « **Je me ferai connaître à lui** ».

14.22 Jude, non pas l'Iscariot, lui dit : Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous, et non au monde ?

Le mode de révélation dont vient de parler Jésus déroute complètement les disciples, car ceux-ci attendent toujours l'apparition extérieure, visible pour tous, du Roi-Messie et de son règne glorieux.

Jude : le Jude mentionné ici porte ce nom également chez Luc (Lu 6.16, Ac 1.13). Chez Matthieu (10.3) et Marc (3.18), il est désigné par les noms (surnoms) de *Lebbée* et *Thaddée, le hardi* ou *le chéri*.

D'où vient… : Jude croit voir dans les paroles de Jésus un changement de programme messianique et il en demande la raison.

À nous signifie : à nous seulement.

14.23,24 Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre

demeure chez lui. 24 **Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.**

Jésus continue son discours comme s'il n'avait pas entendu la question de Jude. La première partie du verset 23 n'est que la reproduction développée et précisée du verset 21. Et il répond cependant à la question posée, en réaffirmant plus énergiquement la promesse ainsi que la condition morale qui a provoqué l'objection. Aimer Jésus, garder sa parole, être aimé du Père, voilà les conditions auxquelles s'accomplira la révélation promise (v.23) ; or le monde ne les remplit point et il est même animé de dispositions contraires (v.24).

Nous viendrons à lui : en disant *nous*, Jésus parle de Dieu et de lui-même ; il montre son union essentielle avec Dieu.

On retrouve cette même conception du règne de Dieu dans Lu 17.20 : « Le règne de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards ; il est au-dedans de vous » et dans Mt 28.20. Une image analogue se retrouve dans Ap 3.20 : « Si quelqu'un m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi ».

Notre demeure : ce mot peut désigner non seulement une hôtellerie, mais le *domicile* permanent. Cette expression met peut-être en relation l'idée de ce verset avec celle du verset 2. Ici-bas, c'est Dieu qui fait sa demeure chez le croyant ; là-haut, ce sera le croyant qui fera sa demeure chez Dieu. Le premier de ces faits (v.23) prépare le second (v.3).

Le verset 23 justifiait le « à nous » dans la question de Jude ; le verset 24 répond au « et non au monde ». En effet, comment quelqu'un qui ne garde pas les paroles de Jésus et qui par conséquent ne l'aime pas, peut-il devenir une habitation du Père et du Fils ?

14.25,26 Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous. 26 **Mais le consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.**

Je vous ai dit ces choses : ce que Jésus vient de dire à ses disciples de la réunion future, là-haut (v.1-3) et ici-bas (v.12-24), est tout ce qu'il peut leur révéler là-dessus pour le moment.

L'Esprit Saint… vous enseignera toutes choses : Jésus a dit « ces choses » à ses disciples pendant qu'il est sur terre ; un autre, le Saint-Esprit dira « toutes choses » plus tard. Le terme *consolateur* a été commenté au verset 17.

Que le Père enverra en mon nom : l'expression « en mon nom » doit s'expliquer comme au verset 14, avec la différence qu'elle porte ici sur un acte de Dieu (*enverra*) et non plus sur le fait humain de la prière (*demandera*). Pour Dieu, c'est *envoyer* en vertu de la révélation parfaite qu'il a donnée de la personne et de l'œuvre de son Fils ; tandis que pour l'homme, c'est *demander* en vertu de la possession plus ou moins imparfaite qu'il a reçue de cette révélation.

Le Saint-Esprit fera deux choses : *enseigner toutes choses* et *rappeler tout ce que* Jésus a dit. Ces deux fonctions sont liées : il enseignera le nouveau en rappelant l'ancien et rappellera l'ancien en enseignant le nouveau. Les paroles de Jésus, dont l'Esprit réveillera en eux le souvenir, seront la matière d'où il tirera l'enseignement de la vérité complète, le germe qu'il fécondera dans leur cœur. En retour, cette activité de l'Esprit rappellera sans cesse à leur mémoire quelque ancienne parole de Jésus. Cette clarté fera sortir de l'ombre d'autres paroles longtemps oubliées. Tel est encore aujourd'hui le rapport entre l'enseignement de la Parole et celui de l'Esprit.

14.27-29 Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme

le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point. 28 **Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père ; car le Père est plus grand que moi.** 29 **Et maintenant je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles arriveront, vous croyiez.**

La promesse des versets 25 et 26 avait pour but de tranquilliser les disciples quant aux *obscurités* qui planaient encore pour eux sur l'avenir de leur Maître et sur leur avenir propre. Les versets 27-28 tendent à les rassurer par rapport aux *dangers* auxquels ils se verront exposés dans cet avenir incertain.

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : Jésus est dans une paix parfaite parce qu'il a une confiance absolue en l'amour de son Père. Jésus leur fait un legs : « Je vous laisse la paix » et ce legs, il le puise dans son propre trésor : *ma* paix. Jésus oppose ici *sa* paix à celle que *le monde* peut donner. Le contraste porte plutôt sur l'acte de *donner* que sur l'objet du don : « Quand je donne, moi, c'est réellement, avec efficacité, tandis que le monde ne vous donne que des mots vains et impuissants ».

Jésus veut éviter à ses disciples de se troubler ; il veut les voir rassurés, affermis, et même joyeux (v.28). Et ils le seraient vraiment, s'ils comprenaient bien le sens de ce départ qui s'approche.

Vous avez entendu : ces mots portent sur les versets 2, 12 et 18.

Je m'en vais, et je reviens vers vous : sans ce retour, il ne pourrait leur demander de trouver dans son départ un sujet de joie.

Si vous m'aimiez : « D'une manière désintéressée, en m'aimant pour moi, non pour vous-mêmes ». Ces mots

sont d'une exquise délicatesse. Par là, Jésus trouve le moyen de leur faire de la joie un devoir de tendresse. Il les rend attentifs à l'élévation prochaine de sa position (comparer Jn 13.3, 31-32). Et quel ami véritable ne se réjouirait de voir son ami élevé à un état plus digne de lui ? Les disciples devraient donc se réjouir de voir Jésus bientôt entrer dans une position de gloire au ciel.

Car le Père est plus grand que moi : en rentrant en Dieu, il va donc retrouver une forme d'existence plus libre, plus élevée, plus heureuse. Jésus sentait le fardeau de l'existence terrestre, tout en le portant patiemment. Son abandon de l'existence divine, son acceptation de l'existence humaine était pour lui une épreuve qui allait cesser par son élévation auprès de Dieu.

Un commentateur a dit ceci : « Comme *tenant* tout du Père, Jésus lui est inférieur, quoique, comme tenant *tout* de lui, il soit son égal ».

V.29 : cette disparition de Jésus, si contraire aux pensées des disciples, pourrait en elle-même ébranler leur foi ; mais Jésus applique à cette épreuve ce qu'il a dit de la trahison de Judas : par le fait qu'il la leur a prédite, elle tournera au contraire à l'affermissement de leur foi.

14.30,31 Je ne parlerai plus guère avec vous ; car le prince du monde vient. Il n'a rien en moi ;
31 **mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.**

Jésus sent l'approche de son invisible ennemi. Il a non seulement le pressentiment de l'arrivée prochaine de Judas, mais aussi de la lutte qu'il aura à subir de la part de Satan à Gethsémané.

Le prince du monde : voir 12.31.

Il n'a rien en moi : « Il n'a rien qui appartienne à son

domaine et qui lui donne droit et pouvoir sur moi qui suis l'objet de sa haine ». En disant cela, Jésus a conscience de sa parfaite innocence.

Levons-nous, partons d'ici : le but de ce départ est exprimé ainsi : « Afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné ». *Se lever* pour se rendre à Gethsémané, c'est en effet se livrer volontairement à la perfidie de Judas, qui doit venir le chercher en cet endroit bien connu de lui ; c'est aussi se livrer à la puissance de Satan, qui prépare là une dernière lutte décisive. Cette lutte complète celle du désert.

Pourquoi partir à Gethsémané ? Parce que Jésus sait bien qu'on ne viendra pas le saisir en pleine ville, dans la salle où il se trouve en ce moment.

2. La position des disciples dans le monde après l'effusion de l'Esprit (15.1-16.15)

Dans le chapitre XIV, Jésus promettait aux siens le double revoir, céleste et terrestre, auquel aboutira la séparation qui les trouble si fort. Au chapitre XV, il se transporte en pensée à l'époque où la réunion terrestre et purement intérieure sera accomplie par son retour spirituel. Le Christ glorifié reviendra et vivra dans les siens (par le Saint-Esprit). Ils seront unis à lui et, par lui, entre eux. Sous son impulsion, ils travailleront ensemble, comme les membres d'un même corps, à l'œuvre du Père. Voilà la position nouvelle en vue de laquelle il leur donne maintenant les directions, les avertissements et les encouragements nécessaires. Jésus va développer trois idées principales :

– L'état nouveau des disciples à la suite du retour de Jésus par le Saint-Esprit (15.1-17).

– L'hostilité du monde contre cette société nouvelle (15.18-16.4).

– La victoire spirituelle que le Saint-Esprit remportera sur le monde par leur moyen (16.5-15).

À la suite de ces mots « partons d'ici », Jésus et les disciples ont quitté la salle. Où se rendent-ils ? Peut-être au temple, ouvert durant les nuits de la fête de la Pâque. Là est suspendu le cep d'or bien connu qui pourrait donner à Jésus l'occasion de se représenter sous l'emblème développé au commencement du discours suivant. Mais cet endroit n'est pas suffisamment solitaire et propice aux entretiens qui vont suivre. Nous pouvons plutôt nous représenter Jésus et ses disciples traversant silencieusement les rues de Jérusalem et trouvant bientôt, sur la pente qui descend dans la vallée du Cédron, un endroit retiré où ils s'arrêtent. Ils viennent de trouver un cep couvert de sarments ; Jésus contemple ses disciples groupés autour de lui et trouve dans cette plante l'emblème de sa relation avec eux.

15.1-3 **Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron.** 2 **Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit.** 3 **Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée.**

Entre toutes les plantes, la vigne a certainement une dignité spéciale résultant de la noblesse de sa sève et de l'excellence de son fruit ; c'est ce qui explique l'usage qu'en fait l'Ancien Testament pour figurer Israël, le plus noble des peuples.

Je suis le vrai cep : pourquoi Jésus se décrit-il comme le *vrai* cep ? Vraisemblablement pour établir un contraste entre sa personne et un cep quelconque qui n'est point à ses yeux le vrai cep [68].

[68] Zumstein (p.99) : « Comme le montre l'article défini placé devant l'attribut « vrai », le Christ se présente comme la seule vigne véritable. L'adjectif

Le cep comprend ici le tronc et les sarments et figure bien l'union organique entre le tronc et les sarments. De même que la sève qui habite dans les sarments est celle qu'ils tirent du cep, la vie chez les disciples sera celle qu'ils puiseront en Jésus glorifié.

Mon Père est le vigneron : c'est le Père qui, par l'envoi de Jésus, a fondé l'Église, qui la possède et qui la cultive. Jésus veut faire par là sentir le prix de cette plante que Dieu lui-même a plantée et dont il prend soin si personnellement.

V.2 : la culture du plant de vigne comprend deux opérations : la purification du **cep** et celle des **sarments**.

La première consiste à **retrancher** tout sarment stérile, **qui ne porte pas de fruit**, et la seconde à **émonder** les sarments fertiles, **qui portent du fruit**, c'est-à-dire à les débarrasser des pousses inutiles afin que la sève se concentre sur la grappe qui se forme. Certains exégètes ont vu dans cette première opération (la coupe des sarments stériles) le rejet de l'Israël incrédule. La signification est différente : comme Jésus est le cep, les sarments stériles ne peuvent être que ceux qui ont suivi ou suivront Jésus extérieurement, sans être transformés intérieurement et sans recevoir sa Vie. Pensons à Judas ou aux disciples qui ont rompu, au chapitre VI, le lien qui les unissait à Jésus. Le **fruit** désigne la production et le développement de la vie spirituelle, avec toutes ses manifestations normales, soit en nous-mêmes, soit chez les autres, par la force du Christ vivant en nous (Ro 1.13). Il peut arriver que le fidèle, après un temps de ferveur, laisse sa vie

---

« vrai » signifie en un premier sens « authentique, véritable », mais rapporté à son usage johannique, il prend une dimension supplémentaire : est vrai et véritable ce qui provient de Dieu, ce qui dispense la révélation divine. Ensuite, comme l'indique le lien intertextuel avec Es 5.1-7 et Jé 2.21, en se présentant comme la « vraie vigne », le Christ occupe une place analogue à celle qui était dévolue à Israël dans la tradition biblique. Il est l'objet de l'élection divine, lieu exclusif de la présence de Dieu ».

propre reprendre le dessus sur celle qu'il tire du Seigneur, et que celle-ci aille en dépérissant. Il **ne porte pas de fruit**. Alors intervient le coup de serpe du vigneron.

La seconde opération, la purification des **sarments**, a en vue les vrais croyants qui vivent réellement en Christ par le Saint-Esprit. Elle est destinée à supprimer toutes les pousses inutiles de vie propre[69] qui peuvent encore se manifester chez eux et qui paralysent la puissance de l'Esprit. Le verset 3 montrera que c'est la Parole divine qui a mission d'enlever ces pousses inutiles. Mais si ce moyen n'est pas employé ou ne suffit pas, Dieu fait usage d'autres instruments plus douloureux qui, semblables à une serpe bien aiguisée, tranchent dans le vif des affections naturelles de la volonté charnelle (1 Co 11.30-32). De cette manière, tout l'être du disciple finit par être mis au service de la production du *fruit* que Dieu attend.

V.3 : Jésus déclare aux disciples qu'il les range dans la seconde classe de sarments, et non plus dans la première. L'œuvre de *l'émondage* seule les concerne et même en principe elle est déjà accomplie chez eux. En recevant Christ

---

[69] On peut voir les choses d'une manière sensiblement différente, qui n'exclut d'ailleurs nullement l'interprétation de Godet : Pour avoir du fruit de très bonne qualité, le vigneron fait le choix d'enlever un certain nombre de pousses, ce qui permet à la sève de se « concentrer » dans celles qui restent. Cela ne signifie pas forcément que les pousses coupées étaient mauvaises en elles-mêmes. Le chrétien peut ressembler à la vigne qui pousse de manière abondante, de tous côtés : dans son désir de porter beaucoup de fruits, il cherche à se développer dans toutes les directions. Mais le Seigneur (le vigneron) choisit d'enlever un certain nombre de pousses et de n'en garder que quelques-unes, afin d'améliorer la qualité des fruits qu'il souhaite voir arriver à maturité. Le mot grec *pleion*, qui est généralement traduit par « plus de », peut aussi signifier « de meilleure qualité » (comparer par exemple Hé 11.4 : « C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice *plus excellent* que celui de Caïn »). Le verset 2b pourrait donc être compris ainsi : « Tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte un fruit de meilleure qualité ».

et la parole qu'il leur a annoncée, ils ont porté le coup de mort au vieil homme, bien que ce dernier doive mourir encore. Par l'éducation morale qu'ils ont reçue de Jésus, le principe de pureté parfaite a été déposé en eux. Car la parole du Christ est l'instrument d'un jugement quotidien et d'une constante et austère discipline que Dieu exerce sur l'âme qui y reste attachée. Sur ce rôle attribué à la parole de Jésus, comparer : 5.24 ; 8.31-32 ; 12.48.

15.4 Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.

Demeurez en moi : pour un sarment, rester uni au cep est la condition de la vie, par conséquent sa seule loi. Toutes les conditions de fécondité sont comprises dans celle-là. L'impératif *demeurez* prouve qu'on demeure dans cette relation comme on y entre, c'est-à-dire *librement,* par les moyens que Dieu met à notre disposition. Le verset 7 montrera que le moyen fondamental est la parole de Jésus. En demeurant en Christ, le croyant écarte tout ce qu'il pourrait tirer de sa sagesse, de sa force, de son mérite propres pour puiser tout en Christ.

Je demeurerai : la traduction littérale est la suivante : « Demeurez en moi, et moi en vous ». Le « moi en vous » est une conséquence immédiate et nécessaire du « demeurez en moi ». L'action du Christ dépend de notre libre décision. Ainsi, parce que nous demeurons en Christ, il demeure en nous. Et parce qu'il demeure en nous, nous pouvons porter du fruit.

La suite du verset met en opposition « de lui-même » et « en moi ». Le thème ici n'est pas celui de l'incapacité morale de l'homme naturel à faire le bien ; c'est celui de l'incapacité du croyant à produire, par ses propres forces, du fruit pour

Dieu et développer la vie spirituelle, la vie de Dieu, en lui ou chez les autres.

15.5 Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.

Jésus réaffirme la dépendance complète des sarments par rapport au cep. L'idée du verset 4 était la suivante : sans être attaché au cep, le sarment ne peut porter du fruit. L'idée du verset 5 est légèrement différente : si le sarment est attaché au cep, non seulement il portera du fruit, mais il en portera **beaucoup**.

15.6 Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.

Jésus a peut-être en ce moment sous les yeux les feux qui brûlent les sarments récemment coupés. Cette menace ne saurait se rapporter au peuple juif et à sa destruction par les Romains ; elle concerne le croyant infidèle. C'est un avertissement que devront se rappeler les disciples après qu'ils auront reçu le Saint-Esprit à la Pentecôte.

Il est jeté dehors, c'est-à-dire hors de la vigne.

On ramasse… on les jette : le *on* désigne les serviteurs du vigneron. Dans l'application, ce sont les anges (Mt 13.41).

Le feu est l'emblème du jugement. Voir une autre image en Lu 14.34-35 : le sel qui n'a plus de saveur est jeté dehors.

15.7,8 Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera

accordé. 8 **Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié, et que vous serez mes disciples.**

Si… mes paroles demeurent en vous : au verset 4, Jésus dit : « Je demeurerai en vous » ; on s'attendrait donc ici à lire : « Si vous demeurez en moi, et que *je* demeure en vous… ». Jésus a substitué « mes paroles » à « je ». Par ce changement, Jésus veut faire comprendre aux siens que c'est le souvenir constant et la méditation habituelle de ses paroles qui est la condition à laquelle il pourra continuellement faire habiter en eux sa force et agir en eux.

Demandez : dans cette relation, le disciple ne commencera pas par agir, mais simplement par *demander*. Car il sait que c'est la force divine ainsi obtenue qui doit tout faire. Les paroles de Jésus, méditées avec recueillement, deviennent pour le disciple l'aliment saint de ses pensées, de ses desseins, de ses aspirations et par là la source des vraies prières. En les méditant, il comprend l'œuvre de Dieu, il en mesure la profondeur, la hauteur, la longueur et la largeur, et il réclame avec ardeur l'avancement de cette œuvre.

Cela vous sera accordé : une prière ainsi formée est la promesse de Dieu (la parole de Jésus) transformée en supplication ; dans cette condition, son exaucement est certain.

V.8 : Si vous portez beaucoup de fruit : la fécondité des disciples aura deux résultats : glorifier le Père et être un disciple de Jésus.

1) Mon Père sera glorifié : qu'est-ce qui honore davantage le vigneron que la fertilité extraordinaire du cep dont il s'est occupé avec prédilection ? N'est-ce pas l'abondance et la qualité des fruits ? Or, le vigneron, c'est le Père (v.1).

2) Vous serez mes disciples : le disciple est celui qui s'attache à l'enseignement mais aussi à la personne de son maître, pour devenir son adepte et marcher à sa suite.

Lorsqu'un croyant porte beaucoup de fruit, il ressemble ainsi à Jésus qui a porté *beaucoup de fruit* pour son Père. Ici, dans le mot *disciple*, on peut voir l'idée de *sarment*. Comme le cep ne porte lui-même aucune grappe et n'offre ses fruits au monde que par l'intermédiaire des sarments, ainsi Jésus ne répandra la vie spirituelle ici-bas que par ceux qui auront reçu cette vie de lui : ses disciples. En formant une Église, il se créera un corps pour l'effusion de sa vie et pour la glorification de Dieu sur cette terre. Le cep s'effacera lui-même dans cette grande œuvre, pour ne laisser paraître que les sarments ; à ceux-ci de s'effacer à leur tour pour rendre hommage au cep de tout ce qu'ils opéreront.

Les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens exposent, sous une forme complètement originale, cette même relation entre le Christ et les croyants. Les images de *tête* et de *corps* correspondent absolument dans ces lettres à celles de *cep* et de *sarments* dans ce texte. Quand Paul dit du Christ glorifié « que toute la plénitude de la divinité habite corporellement en lui » et « que nous avons tout pleinement en lui », il ne fait que formuler le sens de la parabole du cep et des sarments. Et cela explique même pourquoi la propagation de la vie spirituelle avance si lentement dans l'Humanité. Le cep n'opère que par les sarments ; et ceux-ci paralysent trop souvent l'action du cep au lieu de la propager !

La condition pour demeurer en Christ, c'est de rester sous l'action de sa parole (v.7), dans la jouissance de son amour, et celle-ci dépend de l'obéissance à ses commandements et surtout à celui de l'amour fraternel : v.9-17.

15.9-11 **Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour.** 10 **Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour.** 11

Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite.

C'est l'amour de Jésus qui a formé le lien entre lui et nous. Cet amour est de la même nature que celui du Père pour son Fils. Dans les deux cas, l'initiative est partie de l'être le plus élevé. Quelle est la condition pour que la relation se maintienne et se consolide ? Il faut simplement que l'être inférieur accepte cet amour et y corresponde. Il n'a pas à l'éveiller ; il n'a qu'à demeurer sous son rayonnement. Mais pour cela, il ne doit pas le forcer à se détourner de lui ; et c'est ce qui se passerait en cas d'infidélité et de désobéissance. Jésus fait remarquer qu'il n'impose point ici au fidèle vis-à-vis de lui une autre condition que celle à laquelle il est soumis lui-même vis-à-vis du Père. Sa vie a été un acte de soumission permanente aux injonctions divines ; sans cette soumission, il aurait cessé à l'instant d'être l'objet de l'amour satisfait du Père (8.29 ; 10.17). Telle est aussi la position du fidèle à l'égard de l'amour de Christ.

Dans ce verset 10, Jésus emploie pour lui-même les verbes au passé, parce qu'il est arrivé au terme de sa vie terrestre.

Afin que ma joie soit en vous : en demandant à ses disciples de garder ses commandements, Jésus sait par expérience qu'il ne leur impose pas un fardeau, mais plutôt qu'il leur révèle le secret de la joie parfaite. C'est cette jouissance constante de l'amour du Père sur la voie de l'obéissance qui a fait sa joie ici-bas ; et cette joie se reproduira chez ses disciples sur la même voie. C'est donc bien *sa joie* à laquelle il les initie et à la possession de laquelle il les invite dans ces paroles : « Je vous ai dit ces choses ». Cette joie, dont parle Jésus (*ma joie*), ne peut donc signifier ici : « La joie que je produirai en vous » ou « la joie que j'éprouve à votre sujet » ou « la joie que vous éprouvez à mon sujet ». Il s'agit bien de la joie dont il jouit lui-même en se sentant l'objet de l'amour

du Père. Comparer l'expression analogue « *ma paix* » (14.27).

Afin que… votre joie soit parfaite : ainsi, par l'obéissance, la joie des disciples croîtra jusqu'à la plénitude. Car chaque acte de fidélité resserrera le lien entre Jésus et eux, comme chaque instant de la vie de Jésus a resserré le lien entre son Père et lui. Et se sentir renfermé avec le Fils dans l'amour du Père, n'est-ce pas la *joie parfaite* ?

15.12 C'est ici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.

Jésus répète ici son commandement nouveau (voir 13.34). Il décrit le rapport normal des sarments entre eux. Et pour que cela soit possible, il faut que chaque sarment ait une relation normale avec le cep.

Dans les versets 13-16, Jésus élève l'amour mutuel des siens à toute sa hauteur en lui donnant pour modèle l'amour que lui-même a eu pour eux. Ces quatre versets sont le commentaire du mot *comme* dans les mots « comme je vous ai aimés ».

– V.13 : par amour, Jésus s'est dévoué jusqu'à la *mort*.

– V.14-15 : Jésus a donné à cette relation d'amour le caractère de pleine intimité ; et il met en avant la confiance de l'ami plutôt que l'autorité du maître.

– V.16 : cette relation, Jésus l'a fondée de sa propre initiative.

Le sens de tout ce développement est le suivant : « Quand donc vous vous demanderez jusqu'où aller dans votre amour les uns pour les autres, commencez par vous demander jusqu'où, à ces divers égards, je suis allé pour vous ». On pourrait le formuler également ainsi : « Quand vous voudrez savoir ce qu'est aimer, regardez à moi ».

15.13 Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Le texte de Ro 5.6-8 va encore plus loin et nous montre que Jésus a sacrifié sa vie pour des ennemis.

15.14,15 **Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.** 15 **Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.**

Au verset 14, l'accent est mis, non sur la condition : « Si vous faites », mais sur l'affirmation : « Vous êtes mes amis ». Jésus veut dire ceci : « Ce n'est pas sans motif que je viens de dire : "Pour ses amis" (v.13), car c'est bien là la relation que j'ai contractée avec vous et qui se maintiendra si vous vous montrez obéissants et fidèles ». Quoi de plus touchant qu'un maître qui, trouvant un serviteur réellement fidèle, lui donne dans la maison le rang et le titre d'ami !

V.15 : le maître emploie son esclave sans lui expliquer ce qu'il entend faire. Jésus a communiqué à ses disciples toute la pensée de Dieu à l'égard du salut auquel ils doivent coopérer. Sans doute, il reste encore bien des choses à leur apprendre (16.12). Mais s'il ne leur a pas encore révélé ces choses, ce n'est pas par un manque de confiance et d'amour ; c'est pour ménager leur faiblesse et parce qu'un autre (le Saint-Esprit) pourra seul s'acquitter de cette tâche.

Malgré cette parole de Jésus, les apôtres continueront à s'appeler eux-mêmes *serviteurs de Jésus-Christ*. Même s'il plaît au maître de faire du serviteur son ami, celui-ci est d'autant plus tenu de se rappeler sa condition naturelle !

15.16 **Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que**

ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne.

Je vous ai choisis : ces mots rappellent l'acte solennel de leur élection à l'apostolat (6.70 et 13.18 ; Lu 6.12-18).

Je vous ai établis : le verbe désigne leur installation graduelle dans cette charge, ainsi que leur éducation spirituelle à laquelle il a travaillé avec tant de persévérance.

Afin que vous alliez : ces mots se rapportent à leur mission apostolique dans le monde et fait ressortir l'indépendance relative dont ils jouiront en le remplaçant dans cette tâche.

Afin… que vous portiez du fruit : le *fruit* désigne ici, plus spécialement qu'au verset 2, la communication aux autres hommes de la vie spirituelle qu'ils possèdent eux-mêmes. Ce fruit-là ne périt pas comme celui du travail terrestre, il *demeure*.

Afin que ce que vous demanderez au Père, il vous le donne : Jésus a choisi et établi ses disciples pour qu'ils portent du fruit, un fruit qui demeure, mais aussi pour qu'ils puissent demander directement au Père ce dont ils auront besoin. Jésus leur rappelle que l'efficacité même de leur travail sera due à la révélation qu'il leur a donnée de sa personne et à la prière qui en résultera, la prière en son nom. « Vous êtes dès maintenant, par mon nom que vous connaissez, dans la glorieuse position d'obtenir vous-mêmes directement du Père tout ce que vous aurez à lui demander ». Tout cela comme le fruit de la libre initiative de son amour envers eux.

15.17 Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.

Le « ce » est au pluriel en grec et ne peut donc pas comprendre l'ordre de « vous aimer les uns les autres ». Il comprend toutes les instructions et recommandations

précédentes, depuis 15.1, particulièrement les paroles des versets 12-16. Il faudrait donc traduire ainsi : « Je vous donne ces instructions, afin que vous vous aimiez les uns les autres ».

Cette œuvre est toute amour : amour dans son origine première, l'amour du Père ; amour dans sa grande manifestation, l'amour de Christ ; amour enfin dans son terme, le plein épanouissement de l'amour mutuel entre les fidèles. L'amour en est la racine, le tronc et le fruit. C'est là le caractère essentiel du royaume nouveau, dont la puissance et les conquêtes ne sont dues qu'à la contagion de l'amour. C'est pourquoi Jésus ne laisse pas d'autre loi que celle de l'amour à ceux qui, par la foi, sont devenus membres de son corps.

Jésus vient de décrire la vie intime et l'activité extérieure de ce nouveau corps spirituel, la future Église. En face d'elle, il voit se dresser une société hostile, qui a aussi son principe d'unité : la haine de Christ et de Dieu. C'est le *monde,* l'humanité naturelle qui déclarera la guerre à l'Église et qui est représentée en ce moment par le peuple juif.

15.18-20 **Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.** 19 **Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait.** 20 **Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.**

Jésus ne veut pas seulement annoncer à ses disciples la haine dont ils vont être les objets de la part du monde ; il veut les fortifier contre elle. Il le fait en leur disant d'abord : « Le

monde vous haïra *comme* il m'a haï (18-20) » ; puis : « Il vous haïra *à cause de moi* (21-25) ».

Par leur union avec Christ, les disciples représentent désormais sur la terre un principe étranger à l'Humanité qui vit en dehors de Dieu (*le monde*). Cette apparition paraît donc étrange au monde, elle l'offusque. Il cherchera donc à s'en défaire.

Je vous ai choisis du milieu du monde : le verbe *choisir* est le même que celui utilisé au verset 16, mais il a davantage ici le sens d'appeler à la foi, d'arracher du monde. La pensée de la prédestination divine ne se trouve pas plus ici qu'au verset 16. La relation étroite formée par cet acte de Jésus entre lui et les disciples est formulée au verset 20 par les expressions de *maître* et de *serviteur*.

Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : Jésus reprend ici la parole prononcée en 13.16. Cette dernière était destinée à appeler les disciples à l'humilité ; ici, c'est à la patience.

Il est naturel d'évoquer les deux possibilités envisagées par Jésus comme réelles l'une et l'autre. La *masse* du peuple ne se convertira pas plus à la prédication des apôtres qu'à celle de Jésus. Mais comme Jésus a eu la satisfaction d'arracher des *individus* isolés à la ruine, cette joie sera aussi accordée aux disciples.

15.21-25 **Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé.** 22 **Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché.** 23 **Celui qui me hait, hait aussi mon Père.** 24 **Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais**

maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père. 25 **Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans cause.**

À cause de mon nom : les apôtres ne devront pas s'inquiéter à cause de cette haine si générale, se figurant qu'ils l'ont eux-mêmes provoquée et croyant y voir la preuve qu'ils sont dans une mauvaise voie. En effet, ils expérimenteront toutes ces difficultés *à cause du nom de Jésus*, *à cause* de la révélation de sa personne qu'ils ont reçue et qu'ils annonceront.

Parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé : cette révélation de la personne de Jésus devrait normalement réjouir le peuple d'Israël ; mais en réalité elle l'indignera. Pourquoi ? Parce qu'il ne *connaît pas* vraiment *Dieu*. L'idée de Dieu a été faussée au sein de ce peuple ; voilà pourquoi il se heurte à l'apparition de Jésus et se heurtera à la prédication de ses apôtres. Le livre des Évangiles est l'exposé du premier de ces faits, et le livre des Actes celui du second fait. Par suite de son aveuglement, Israël verra dans l'homme le plus saint un imposteur au lieu de l'envoyé de Dieu.

V.22 : cet aveuglement qui a dominé l'histoire d'Israël (voir discours d'Etienne, Ac 7) pourrait encore lui être pardonné, si, à ce moment décisif, il se repentait. Mais par son rejet de Jésus, suprême manifestation divine, il montre sa *haine* de Dieu. L'idée de ce verset est la suivante : le péché antérieur d'Israël et sa longue résistance à Dieu pourraient lui être pardonnés si maintenant il n'y mettait pas le comble en rejetant Jésus *venant* comme Sauveur. Ce dernier péché détruit toutes les excuses qu'Israël aurait pu formuler pour sa conduite en général ; il prouve incontestablement la mauvaise volonté, consciente, du peuple envers Dieu.

V.23 : la haine contre Jésus est clairement une haine contre Dieu. Elle se distingue par là d'une simple ignorance, comme celle des païens. Mais il y a plus :

V.24 : si le témoignage que Jésus s'est rendu n'a pas réussi à les éclairer, ses œuvres au moins auraient dû les convaincre. Celui qui n'avait pas une conscience assez développée pour saisir le caractère divin de ses enseignements, avait du moins des yeux pour contempler ses miracles.

V.25 : *mais* il n'y a là rien d'étonnant. En effet, David l'exprimait déjà dans ses psaumes (Ps 35.19 ; 69.5) : le juste est l'objet de la haine *gratuite* des ennemis de Dieu. Si ce juste, qui n'était pas sans péché, pouvait s'exprimer ainsi, à combien plus forte raison Jésus, le juste parfait, peut-il s'approprier cette plainte. C'est une consolation pour lui et pour tous ceux qui souffriront comme lui et pour lui.

15.26,27 Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra témoignage de moi ; 27 **et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.**

Jésus s'interrompt dans son discours sur la haine du monde afin de montrer aux disciples la puissance qui les soutiendra dans cette lutte terrible. Il n'indique pour le moment ce secours qu'en passant. Un plus grand développement sera fait dans le morceau suivant (16.5-15), lorsque le tableau de l'hostilité juive sera achevé.

Les mots **Consolateur** et **Esprit de vérité** ont déjà été commentés en 14.17.

V.26 : Jésus enverra le Saint-Esprit lorsqu'il aura bientôt réintégré son état divin. En ajoutant « **de la part du Père** », il reconnaît sa subordination à l'égard du Père, même lorsqu'il aura recouvré son état divin.

L'Esprit… qui vient du Père : le verbe *vient* pourrait être traduit ainsi : *qui découle de*, comme un fleuve de sa source. L'idée est très différente de celle du verbe *envoyer*.

Ce que Jésus *enverra* (historiquement, à un moment donné) est un être divin qui *vient*, qui émane (essentiellement, éternellement) du Père.

Il rendra témoignage de moi : il s'agit ici du témoignage rendu devant le monde par l'intermédiaire des apôtres ; par exemple, par la bouche de Pierre et des cent vingt le jour de la Pentecôte.

Vous aussi, vous rendrez témoignage : pourquoi ce double témoignage, de l'Esprit et des disciples ? Notons tout d'abord que les disciples ont été les témoins du ministère de Jésus dès son commencement. Leur témoignage est donc un témoignage historique, c'est la narration des faits. Et cette connaissance des faits ne leur a pas été donnée par l'Esprit, car l'Esprit n'enseigne pas les faits de l'histoire, mais il en dévoile le sens. Le témoignage de l'Esprit est donc différent de celui des disciples. Cependant, il y a complémentarité entre ces deux témoignages, et l'un ne va pas sans l'autre. En effet, le témoignage historique des apôtres ne serait, sans l'Esprit, qu'un récit froid, incapable de créer la vie. De même, sans le témoignage des disciples, l'Esprit ne serait qu'une vaine exaltation dépourvue de contenu, de substance. Le témoignage apostolique et le témoignage de l'Esprit se réunissent donc en un seul et même acte, mais en y apportant chacun un élément nécessaire, l'un la narration historique, l'autre l'évidence intérieure.

Pierre distinguera également ces deux témoignages : « Nous sommes témoins de ces choses, de même que le Saint-Esprit, que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent » (Ac 5.32). On comprend dès lors pourquoi, lorsque les apôtres voudront remplacer Judas, ils choisiront deux hommes qui ont accompagné Jésus depuis le baptême de Jean jusqu'à la résurrection (Ac 1.21-22).

16.1-4 Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne soient pas pour vous une occasion de

chute. 2 **Ils vous excluront des synagogues ;**
et même l'heure vient où quiconque vous
fera mourir croira rendre un culte à Dieu.
3 **Et ils agiront ainsi, parce qu'ils n'ont**
connu ni le Père ni moi. 4 **Je vous ai dit**
ces choses, afin que, lorsque l'heure sera
venue, vous vous souveniez que je vous
les ai dites. Je ne vous en ai pas parlé dès
le commencement, parce que j'étais avec
vous.

Le tableau précédent faisait surtout ressortir la culpabilité des persécuteurs ; les paroles suivantes décrivent plutôt les souffrances des persécutés.

Le verset 3 décrit le comble de l'aveuglement moral : s'imaginer servir Dieu par l'acte même qui est l'expression de la haine la plus ardente contre lui ! Une telle manière d'agir découle d'une méconnaissance complète du Père et du Fils.

Ces événements pourront être un scandale pour les disciples. Mais parce que Jésus vient de les prédire, ils se changeront en appui pour leur foi (comparer avec 13.19 et 14.29). Aussi longtemps que Jésus était avec ses disciples, c'était sur lui que retombait la haine ; il les couvrait pour ainsi dire de son corps. Maintenant qu'ils vont se trouver à découvert, ils doivent être avertis (comparer avec Lu 22.36-37).

16.5-7 **Maintenant je m'en vais vers celui qui m'a**
envoyé, et aucun de vous ne me demande :
Où vas-tu ? 6 **Mais, parce que je vous ai dit**
ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.
7 **Cependant je vous dis la vérité : il vous**
est avantageux que je m'en aille, car si je
ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra
pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je vous
l'enverrai.

L'idée de ces versets se rattache naturellement aux derniers mots du verset 4 : « Parce que *j'étais* avec vous ». Elle forme la transition à la promesse du Saint-Esprit, le Paraclet (v.7), puisque le départ de Jésus est la condition de l'envoi du Saint-Esprit.

V.5-6 : Jésus est affligé de voir que ses disciples ne se préoccupent que de la séparation qui s'approche et nullement de la position glorieuse à laquelle ce départ doit le conduire. L'amour devrait les pousser à l'interroger sur cet état nouveau dans lequel il va entrer (14.28).

V.7 : le départ de Jésus signifie sa réintégration dans son état divin ; et c'est la condition de l'envoi du Saint-Esprit. Nous retrouvons ici l'idée de 7.39 : « L'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié ». Pour que Jésus puisse disposer en faveur de ses disciples de cet agent suprême, il faut qu'il soit lui-même replacé dans son état divin. Il n'est fait ici nulle mention du sacrifice de la croix et de la réconciliation du monde, condition première du don de l'Esprit. Ce silence s'explique par la déclaration du verset 12 : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant ».

16.8-11 **Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement :** 9 **en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ;** 10 **la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ;** 11 **le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.**

C'est ici la description de la victoire que le Saint-Esprit remportera sur le monde, au moyen des disciples. Le discours de Pierre à la Pentecôte et ses effets sont le meilleur commentaire de cette promesse. Ce sera une

victoire de nature morale dont le mode est exprimé par le terme « convaincra de tort et d'erreur ». Ce mot ne désigne pas une condamnation définitive ; le verset 11 prouve que seul le prince de ce monde est déjà *jugé*. Si donc le monde veut profiter des reproches et des corrections qu'apporte le Saint-Esprit, il est encore susceptible de salut. C'est ce que prouve l'effet de la prédication des apôtres, dans les Actes, chez une partie des auditeurs. La censure opérée par l'Esprit peut conduire soit à la conversion, soit à l'endurcissement. Comparer 2 Co 2.15-16.

Les apôtres ne sont point nommés comme instruments de cette opération intérieure de l'Esprit ; leur personne disparaît dans la gloire de l'être divin qui opère par leur moyen. Mais c'est bien par leur intervention qu'elle a lieu.

Le monde : ici, le monde juif. L'erreur du monde, d'une part, et la vérité divine, de l'autre, seront démontrées sur trois points : le **péché**, la **justice** et le **jugement**. Il n'y a pas d'article devant ces trois mots, ce qui leur donne le sens le plus indéterminé. Jésus en précisera l'application par les trois « *parce que* ».

1) Le péché : les Juifs ont une fausse notion du péché. Ils ne le cherchent que dans les honteux égarements des péagers et les grossières violations de la Loi lévitique. En condamnant et rejetant Jésus comme malfaiteur à cause de ses infractions sabbatiques et prétendus blasphèmes, Israël commet un péché auquel il ne songe même pas. L'Esprit lui révèlera ce réel péché, qui est l'incrédulité envers le Messie, l'envoyé de Dieu. Comparer le discours de Pierre à la Pentecôte (Ac 2.22-23, 36 et 3.14-15). Les Juifs sincères reconnaîtront aussitôt la vérité de ce reproche (Ac 2.37). Et cet office du Saint-Esprit continue encore de nos jours. Jésus est le Bien ; le repousser, c'est préférer le Mal au Bien et vouloir y persévérer. Comparer Jn 3.19-20. C'est ce que le Saint-Esprit ne cesse de faire sentir au monde au travers de ses disciples.

Parce qu'ils ne croient pas en moi : cela ne signifie

pas : il convaincra le monde du péché *qui consiste* dans l'incrédulité ; mais : il convaincra le monde de son état *de péché* en général, et cela en le lui faisant toucher du doigt au moyen d'un fait décisif : son incrédulité à l'égard du Messie.

2) La justice : les Juifs comprennent mal la *justice*. Imbus de leurs œuvres méritoires, ils se posent vis-à-vis de Jésus en représentants de la justice et le rejettent comme un membre indigne. Le Saint-Esprit remplira à l'égard de ce jugement la fonction de cour d'appel. Le vendredi saint attribuera à tort le péché à Jésus et la justice à ses juges ; mais la Pentecôte renversera cette sentence : elle donnera la justice au condamné de Golgotha, et le péché à ses juges.

Parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus : la justice dont il s'agit ici est celle que la glorification conférera à Jésus dans le monde invisible. C'est également celle que proclamera ici-bas l'envoi du Saint-Esprit aux disciples. Cette justice ne saurait donc être la justification que le *croyant* trouve en Christ. Ce n'est pas non plus la justice de Dieu qui prive les Juifs, pour la punition de leur incrédulité, de la présence visible du Messie et de son règne terrestre (« vous ne me verrez plus »). Jésus présente son ascension, le terme auquel aboutit sa mort, comme devant fournir la démonstration de sa justice. « Vous me sentirez présent et agissant, lors même que vous ne me verrez plus ». Le corps de Jésus aura disparu, mais son activité divine dans cet état d'invisibilité prouvera son élévation auprès du Père et par conséquent sa justice parfaite (Ac 2.24, 27).

3) Le jugement : ce ne sera pas le jugement des païens qu'attendent les Juifs, ni même celui du monde juif convaincu de péché. Car la sentence définitive des uns et des autres n'est pas encore prononcée. Ce mot est expliqué ainsi :

Parce que le prince de ce monde est jugé : le *prince de ce monde* seul a dès maintenant comblé la mesure de sa perversité et peut par conséquent être définitivement jugé. Jusqu'au vendredi saint, Satan n'aura déployé sa haine

meurtrière que sur des coupables. Mais en ce jour-là, il attentera à la vie du juste parfait, et épuisera sur lui sa rage homicide (8.44, 40). Ce meurtre sans excuse provoquera contre lui une sentence immédiate et irrévocable. Il sera jugé et destitué de droit. Ce sera le Saint-Esprit qui proclamera ici-bas cette sentence, en appelant le monde à rendre hommage à un nouveau Maître. Cette invitation révèlera la révolution profonde qui viendra s'opérer dans le domaine spirituel. Chaque pécheur arraché à Satan et régénéré par l'Esprit sera le monument de la condamnation de celui qui s'appelait le prince de ce monde.

Ainsi, par le témoignage de l'Esprit, le monde, juste à ses propres yeux, sera déclaré pécheur ; le malfaiteur condamné (Jésus) sera démontré juste ; et le vrai auteur de ce crime recevra sa sentence irrévocable : telles sont les trois idées renfermées dans ce passage, dont il est impossible de méconnaître la puissante originalité. Il ne diffère de 12.31-32 que par la forme : les trois acteurs mentionnés (le monde, Satan et Jésus) sont les mêmes, aussi bien que les rôles qui leur sont attribués. Notre passage ici ajoute seulement cette idée : c'est le Saint-Esprit qui dévoilera aux hommes la vraie nature du drame invisible accompli sur la croix.

16.12,13 J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. 13 **Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.**

Jésus n'a pas pu tout dire à ses disciples, non par manque de confiance, mais parce qu'il réalisait qu'ils n'étaient pas capables de comprendre spirituellement ses révélations. Il les

réservera pour plus tard et ce sera le Saint-Esprit qui sera chargé de les enseigner. Le Saint-Esprit rappellera le contenu même de l'enseignement de Jésus, qu'il fera mieux comprendre. Il traitera de divers points que Jésus n'a pu aborder encore : par exemple, la rédemption par la mort du Messie, le rapport de la grâce à la Loi, la conversion des païens sans condition légale, la conversion finale des Juifs présentement incrédules, la destinée de l'Église jusqu'à son accomplissement, en deux mots le contenu des épîtres et de l'Apocalypse pour autant qu'il dépasse celui de l'enseignement de Jésus.

L'Esprit de vérité vous conduira dans toute la vérité : l'Esprit est présenté ici comme un guide qui introduit un voyageur dans une contrée inconnue. Cette contrée, c'est *la vérité*, la vérité du salut. Cette vérité n'est autre que Jésus lui-même (14.6). Ce domaine de la nouvelle création, que Jésus n'a pu que leur montrer du dehors, sous la forme objective, l'Esprit le leur dévoilera en les y faisant entrer eux-mêmes par une expérience personnelle. Le mot « toute » relève le contraste avec l'enseignement incomplet de Jésus.

Car il ne parlera pas de lui-même : l'infaillibilité de ce guide provient de la même cause que celle de Jésus lui-même (7.17-18) : l'absence de toute productivité propre et par conséquent maladive. Toutes les révélations de l'Esprit Saint seront puisées dans le plan divin réalisé en Jésus. Satan est menteur précisément parce qu'il parle d'après une tout autre méthode, tirant ce qu'il dit *de son propre fonds* (8.44).

Il dira tout ce qu'il aura entendu : chaque fois que l'apôtre aura besoin de sagesse, l'Esprit lui communiquera de la vérité objective ce qui sera approprié au moment donné. Il faudrait compléter le verbe *entendre* par : de Dieu sur Christ (15.26). Il s'agit évidemment de l'enseignement de choses *non encore entendues* sur la terre (v.12), par conséquent de la révélation spéciale accordée aux apôtres, distincte de celle que reçoit chaque chrétien. Cette révélation spéciale a un caractère *primordial*, tandis que la révélation

accordée aux autres chrétiens est une simple reproduction intérieure des lumières renfermées dans l'enseignement apostolique, oral d'abord, puis écrit. Elle n'est donc comprise qu'indirectement dans cette promesse. L'expression « toute la vérité » renferme cette pensée que, pendant l'ère qui suivra la vie des apôtres, aucun enseignement nouveau sur le Christ ne viendra s'ajouter au leur.

La parole en Jn 14.26 donnait la formule de l'inspiration de nos Évangiles. Le verset 13 donne celle de l'inspiration des épîtres et de l'Apocalypse.

16.14,15 Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. 15 **Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend de ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera.**

Il me glorifiera : dans ces deux versets, Jésus reprend de manière plus énergique la pensée des versets 12 et 13. L'œuvre de l'Esprit introduisant les apôtres dans la vérité ne sera que la glorification croissante de Jésus dans leur cœur. Après que le Père aura élevé personnellement Christ dans la gloire, le Saint-Esprit fera rayonner d'en haut sa céleste image dans le cœur des disciples, et par eux, dans celui de tous les croyants. Le Fils ne travaille qu'à glorifier le Père, et l'Esprit ne veut que glorifier le Fils. Christ, sa parole et son œuvre, voilà le texte unique que l'Esprit commentera dans l'âme des disciples. Il fera, d'un même acte, croître les disciples dans la vérité et grandir Jésus en eux.

Dans son épître aux Corinthiens (1Co 12.3), Paul fait de ce cri d'adoration « Jésus Seigneur ! » le critère de toute opération véritable de l'Esprit Saint. Si on se souvient que le fait de glorifier la créature constitue dans les Écritures le crime capital, on comprendra ce qu'impliquent de telles paroles relativement à la personne de Jésus.

Tout ce que le Père a est à moi : le Père et le Fils ont en commun le même trésor, dans lequel vient puiser le Saint-Esprit.

Il prend… il vous l'annoncera : le présent *prend* désigne la fonction permanente. Le futur *annoncera* signifie : il annoncera dans chaque cas particulier.

3. Le dernier adieu (16.16-33)

De ces perspectives lointaines qu'il vient d'ouvrir aux disciples sur leur tâche future (15.1-16.15), Jésus revient à la grande préoccupation du moment présent, celle de son départ imminent.

16.16-18 **Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père.** 17 **Là-dessus, quelques-uns de ses disciples dirent entre eux : Que signifie ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez ? et : Parce que je vais au Père ?** 18 **Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons de quoi il parle.**

Encore un peu de temps : Jésus mentionne ici deux courts espaces de temps. Le premier sépare le moment actuel de celui de sa mort ; le second correspond à l'intervalle entre sa mort et la Pentecôte, moment où Jésus *reverra* ses disciples au travers de l'Esprit. Les disciples le verront grâce à l'Esprit, justement parce que Jésus sera allé au Père et qu'il aura envoyé l'Esprit.

V.17-18 : probablement, Jésus s'est remis en marche et les disciples, qui le suivent, discutent entre eux. Il est vrai que ces paroles de Jésus sont des énigmes pour eux,

qui ne savent guère ce qui les attend. Si Jésus veut fonder le royaume messianique, pourquoi s'en aller ? S'il ne le veut pas, pourquoi revenir ? Comment se représenter ces phases contraires qui doivent s'accomplir coup sur coup ?

16.19,20 Jésus, sachant qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous questionnez les uns les autres sur ce que j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez. 20 **En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.**

Sachant qu'ils voulaient l'interroger : non seulement Jésus connaît leurs questions, mais encore il résout toutes ces énigmes. Seulement, au lieu d'exposer clairement les faits, que les disciples ne pourraient comprendre, il se borne à leur décrire les impressions opposées par lesquelles ils passeront eux-mêmes : la plus grande joie succèdera subitement chez eux à la plus grande douleur. Mais tout cela sera court, comme l'heure de l'enfantement pour la femme.

Les pleurs du verset 20 trouveront leur explication au chapitre XX, dans les larmes de Marie de Magdala et dans l'état des disciples après la mort de Jésus. Les apparitions du Ressuscité ne guériront qu'à demi cette plaie ; la joie parfaite et durable ne leur sera donnée qu'à la Pentecôte (v.22).

16.21,22 La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. 22 **Vous donc aussi,**

vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.

La comparaison avec la femme qui enfante est là uniquement pour souligner le passage subit de l'extrême douleur à l'extrême joie. Les disciples vont eux aussi vivre ce type de passage de l'angoisse et de la douleur à une très grande joie.

Je vous reverrai : le revoir spirituel est présenté ici du point de vue de Jésus, non des disciples. La mort de Jésus ne va pas seulement séparer les disciples de lui, mais aussi *lui* des disciples. Et pendant un temps après sa mort, Jésus n'aura plus de communion sensible avec ses disciples et c'est pour cette raison qu'il prie le Père de les garder à sa place (17.11-12). Jésus reverra ses disciples après la résurrection, mais celle-ci à elle seule ne pourra former ce lien nouveau.

C'est à la Pentecôte que Jésus reverra les siens et reprendra en main son troupeau ; il le gouvernera souverainement de son état divin.

16.23,24 En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. 24 **Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.**

Jésus décrit ici les privilèges attachés à ce nouvel état dans lequel entreront les disciples à la Pentecôte, source pour eux de la joie promise : une pleine *connaissance* (v.23a : « **vous ne m'interrogerez plus** ») et une pleine *puissance* (v.23b : « **le Père vous le donnera en mon nom** »). Ayant en eux le Saint-Esprit, il pourront tout demander librement et directement au Père (comparer 14.12-14).

En ce jour-là : il s'agit ici, non du temps où Jésus réapparaîtra après sa résurrection, mais bien de la Pentecôte. Car il est évident qu'un changement, dans leur rapport à Dieu et à Christ, aussi considérable que celui qui est promis ici aux apôtres, ne pourra résulter des apparitions du Ressuscité. D'ailleurs, le récit des Actes (1.6) prouve bien qu'après la résurrection, les disciples ne cesseront d'interroger personnellement Jésus lorsqu'ils le reverront.

L'idée du verset 23 est la suivante : « Vous ne m'adresserez plus vos questions comme quand j'étais visiblement avec vous, et quel que sera votre besoin, vous pourrez vous adresser directement au Père. En effet, une nouvelle communion sera établie entre vous et le Père par le Saint-Esprit ».

Il vous le donnera en mon nom : c'est sur le fondement de la révélation que Dieu a donnée de Jésus aux fidèles et de la connaissance qu'ils ont reçue de lui, qu'il leur accordera les dons et les secours ainsi promis. Comparer 14.26. Mais comme cette pleine révélation de Jésus ne s'opère dans leur cœur que par l'Esprit seul (14.17-23), il résulte de là que jusqu'à la Pentecôte les disciples ne pourront prier réellement *au nom de Jésus*. Cette parole de Jésus n'est donc nullement un reproche, mais bien un révélateur de leur véritable état moral jusqu'à la révélation intérieure que l'Esprit opèrera en eux. Dès ce moment, ils prieront comme ils ne pouvaient le faire auparavant.

16.25-27 **Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père.** 26 **En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous ;** 27 **car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.**

Je vous ai dit ces choses en paraboles[70] **:** Jésus évoque ici sa manière de parler des choses divines en langage figuré ; comparer les termes « maison du Père, chemin, venir, revoir, se manifester, faire sa demeure, etc. » Il n'appartient qu'à l'Esprit de parler la langue réellement adéquate à la vérité divine. Tout enseignement en paroles n'est que figure, tant que l'Esprit lui-même n'explique pas, il révèle.

L'heure vient… : l'état décrit ici est celui qui suivra la Pentecôte. Voir le terme « en ce jour-là » du verset 23.

Je vous parlerai ouvertement du Père : Jésus leur parlera par l'Esprit. Et l'Esprit leur révélera le Père, son caractère, ses volontés, ses plans envers l'Humanité.

Je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous : cette parole semble contredire celle de 14.16 : « Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre défenseur, afin qu'il demeure éternellement avec vous ». Dans ce dernier passage, Jésus parle encore du temps qui précèdera la Pentecôte ; il priera pour les disciples *afin de* pouvoir leur envoyer l'Esprit. Ici, au contraire, le Saint-Esprit sera déjà supposé présent et agissant en eux (**en ce jour** : à la Pentecôte et après). C'est pourquoi, les disciples prieront eux-mêmes le Père au nom de Jésus, parce qu'ils seront en communication directe avec lui. Aussi longtemps par conséquent qu'ils demeureront dans cet état d'union avec Dieu, l'intercession de Jésus (Ro 8.34 ; Hé 7.25) ne leur sera pas nécessaire. Jésus priera *par* eux, et non pas *pour* eux. Mais dès qu'ils pècheront, ils auront besoin de *l'avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste* (1 Jn 2.1-2).

---

[70] Zumstein : « Le terme grec *paroimia* peut signifier soit « proverbe » soit « langage figuré, énigmatique ». C'est cette dernière acceptation qui doit être préférée ici ». La TOB traduit par « de façon énigmatique ». Les auteurs des Évangiles utilisent le mot grec *parabole* pour décrire les histoires racontées par Jésus et que nous traduisons en français par le mot « paraboles ».

Le père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé : comparer Jn 14.21 : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père… » Le parfait du verbe indique un état acquis : « Parce que vous *êtes devenus* ceux qui m'aiment et qui croient… » En général, Jésus ne place pas la foi après l'amour ; mais ici il parle d'une foi spéciale, de la foi en son origine divine. Longtemps les disciples ont été attachés de cœur à sa personne avant de comprendre toute sa grandeur, comme ils commencent à la comprendre maintenant. Dans ces mots, Jésus revient de l'avenir, la Pentecôte, à l'œuvre maintenant accomplie en eux, car celle-ci est la condition et la base de cet avenir (Jn 14.17). Et en effet, le moment suprême approche : il est temps d'apposer le sceau sur cette foi présentement formée. Pour cela, Jésus en formule, dans une proposition précise, le contenu essentiel :

Vous avez cru que je suis sorti de Dieu : en disant cela, Jésus souligne principalement son origine et sa mission divines. Voilà en quoi ont cru les disciples, et c'est la condition essentielle pour vivre ce que Jésus leur promet. Les disciples ont eu en face d'eux un être de chair et d'os, un homme chétif, méprisé ; ils ont su cependant reconnaître en lui un être venu à eux du séjour divin.

16.28 Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père.

Les disciples ont de la peine à comprendre que Jésus quitte ce monde où, dans leur pensée, le règne messianique doit se réaliser. De plus, ils n'ont pas une idée claire du lieu où se rend leur maître. Dans son explication, Jésus part de ce qui est plus clair pour leur expliquer ce qui l'est moins. Les disciples ont compris que son *origine* est divine et qu'il n'a pas, comme le reste des hommes, le néant derrière son

existence terrestre, mais le sein du Père (v.27). Il résulte de là que ce monde n'est pour lui qu'un lieu de passage, qu'il y est *venu* pour y faire une œuvre et non pour s'y établir. Quoi de plus naturel donc qu'une fois cette œuvre accomplie, il quitte ce monde et *retourne* à Dieu, son vrai lieu d'origine ? L'ascension est le pendant naturel de l'incarnation et l'avenir divin tire sa lumière du passé divin.

La symétrie des quatre propositions de ce verset décrit bien l'histoire de Jésus et les quatre grandes phases qui la résument : le dépouillement, l'incarnation, la mort et l'ascension.

Je suis sorti du Père : « Je suis sorti d'auprès du Père ». Jésus était à côté (*para* signifie en grec : à côté, auprès de) du Père et il a renoncé à cet état divin. Pour Paul (Ph 2.6), Jésus existait « en forme de Dieu » et il « s'est dépouillé lui-même » pour prendre une forme de serviteur.

Je suis venu dans le monde : c'est l'entrée dans l'état humain et dans l'existence terrestre, le « être fait chair » (1.14), ou le « prendre la forme de serviteur » (Ph 2.7).

Je quitte le monde : ces mots n'indiquent pas l'abandon de la nature humaine, mais la rupture avec la forme terrestre de l'existence humaine. Car Etienne contemplera Jésus glorifié sous la forme du Fils de l'homme (Ac 7.56), et c'est comme Fils de l'homme que Jésus règnera et reviendra (Mt 26.64 ; Lu 18.8).

Je vais au Père : Jésus parle de son élévation, dans sa nature humaine, à l'état divin dont il jouissait comme Parole avant son incarnation.

16.29,30 **Ses disciples lui dirent : Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu n'emploies aucune parabole.** 30 **Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne t'interroge ; c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu.**

À l'ouïe de cette récapitulation simple et précise de tous les mystères de son existence passée, présente et future, les disciples sont comme enveloppés d'une clarté inattendue ; une profession unanime et spontanée sort de leur bouche ; les doutes qui les tourmentaient depuis le commencement de ces entretiens sont dissipés ; il leur semble qu'en fait de lumière ils n'ont plus rien à désirer et qu'ils sont déjà arrivés au jour de la parfaite connaissance que Jésus vient de leur promettre.

En répondant si directement aux pensées qui s'agitaient au fond de leurs cœurs, Jésus leur a donné la mesure de la vérité de ses paroles en général et de la certitude de toutes ses promesses. Ils viennent de faire, comme Nathanaël au commencement, l'expérience de sa connaissance supérieure, et ils en concluent, comme lui, à son caractère divin.

Tu n'as pas besoin que personne t'interroge : ces mots ont un rapport incontestable avec ceux du verset 19 : « Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger… » Il faut comprendre ce rapport d'une manière large[71].

Nous croyons que tu es sorti de Dieu : dans cette profession des disciples se confondent, comme dans l'expression *Fils de Dieu* utilisée par Nathanaël (Jn 1.49), les deux idées de mission et d'origine divines.

16.31-33 Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant. 32 **Voici, l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de son côté, et où vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.** 33 **Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.**

---

[71] On pourrait paraphraser cette phrase ainsi : « Nous n'avons pas besoin de te poser des questions, tu les connais déjà avant que nous les formulions ».

Vous croyez maintenant : c'est une joie pour Jésus de se savoir reconnu et compris par ces onze Galiléens ! Son œuvre est pour le moment terminée ; le Saint-Esprit achèvera de le glorifier en eux et par eux dans l'Humanité.

Il ne faut pas entendre les mots « Vous croyez maintenant » dans un sens interrogatif, et en quelque sorte ironique, comme si Jésus voulait douter de leur foi. Le mot *maintenant* ne doit pas être opposé à la prochaine infidélité des disciples à laquelle Jésus fait allusion au verset 32. Comment en effet, au chapitre XVII, Jésus pourra-t-il rendre grâces à son père avec tant d'effusion pour une foi qu'il dénigrerait ici ? Comparer surtout 17.8 : « Ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé », parole qui fait certainement allusion à 16.30. Le mot *maintenant* paraît plutôt signifier ceci : « Maintenant enfin vous voilà arrivés au point où je travaillais à vous conduire : vous m'avez reconnu pour ce que je suis et vous m'avez reçu comme tel ».

Cette foi à peine formée va, il est vrai, être soumise à une rude épreuve. Le lien se rompra, au moins extérieurement. Mais le lien spirituel restera ferme et triomphera de cette épreuve et de toutes les autres.

Vous serez dispersés : la forme passive du verbe est plus propre à atténuer la faute des disciples qu'à l'aggraver. C'est comme un coup violent qui les frappera et les étourdira. Cette parole rappelle la citation de Zacharie dans les synoptiques : « Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées » (Mt 26.31).

Vous me laisserez seul : c'est dans ces mots que s'exprime l'idée de la désertion coupable, mais sur le ton de la tristesse plutôt que du reproche.

Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi : ces mots rassurent les disciples quant à la personne de leur maître. Le verset 33 les tranquillise pour eux-mêmes.

V.33 : tout ce que Jésus leur a dit doit leur inspirer une

pleine paix, sur le fondement de la foi qu'ils ont en lui (14.1). Même s'ils auront des luttes et des tribulations, leur paix doit prendre le caractère de l'*assurance* et devenir bravoure.

En moi, … dans le monde : Jésus met en opposition ici deux lieux différents : le premier désigne la sphère où l'on peut puiser la paix (*en moi*) ; le second, le domaine d'où surgit l'angoisse (*le monde*).

J'ai vaincu le monde : la *victoire* que Jésus a déjà remportée est avant tout intérieure : il a résisté aux attraits du monde et surmonté ses terreurs. Mais il y a plus : cette victoire morale va se réaliser extérieurement sur cette croix acceptée d'avance et qui sera désormais le principe et le monument de la défaite du monde. Cette victoire se continuera par le moyen de ces Onze, qui en seront les porteurs ici-bas.

Il ne reste plus qu'à clore l'entretien et à rendre grâces. Jean a bien compris la grandeur de ce moment.

C) La prière sacerdotale (17.1-26)

Le cri de victoire par lequel Jésus termine ses entretiens avec les disciples est une anticipation de la foi. Pour transformer la victoire proclamée en une réalité présente, il ne faut rien moins que l'action de la toute-puissance de Dieu. C'est vers elle que Jésus se tourne.

Jésus prie pour lui-même (1-5), puis pour ses disciples (6-19), puis pour l'Église (20-26). Il n'a cependant qu'une pensée : que son œuvre se poursuive et glorifie Dieu.

Jésus prie à haute voix pour associer ses disciples à la conversation intime qu'il entretient avec son Père et les entraîner à *prier avec lui.* C'est une réalisation anticipée de cette communion de gloire qu'il demande pour eux au verset 24 : « Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés

soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire ». Il les élève dans la sphère divine où il vit lui-même.

On a appelé cette prière *sacerdotale*. C'est bien ici, en effet, l'acte du souverain sacrificateur de l'Humanité, qui commence son sacrifice en s'offrant lui-même à Dieu avec tout son peuple présent et futur.

17.1,2 Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, 2 selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.

Après avoir parlé, Jésus prie. Il lève les yeux au ciel pour contempler le Dieu vivant dont la gloire resplendit surtout dans la pure sérénité des cieux. Jésus est probablement en plein air ; il est peut-être déjà arrivé au jardin de Gethsémané.

L'heure est venue : à plusieurs reprises, dans le cours de l'Évangile, Jean et Jésus lui-même ont dit que l'heure *n'était pas encore venue*. En disant cela, ils parlaient de l'heure de l'élévation par la mort. Mais pour qu'elle aboutisse à la glorification du Fils, il faudra l'intervention du Père. C'est ce que demande Jésus par ce mot : *Glorifie*.

Glorifie ton Fils : Jésus pense à sa réintégration *personnelle* dans l'état divin qu'il possédait avant son incarnation.

Afin que ton Fils te glorifie : par sa prière, Jésus ne cherche pas sa propre satisfaction ; il veut glorifier son Père. Et pour ce faire, il a besoin de nouveaux moyens d'action, il veut réintégrer son état divin tout entier, posséder la toute-présence, la toute-science et la toute-puissance divines, dont il s'est dépouillé pour s'approprier un état humain véritable. Il ne peut continuer à glorifier Dieu et à développer l'œuvre du salut, maintenant fondée, qu'à cette condition.

V.2 : Tu lui as donné pouvoir sur toute chair : Jésus explique ici ce qui lui donne le droit de dire : « Glorifie-moi ». En priant ainsi, Jésus ne fait que se conformer au décret de Dieu lui-même. En effet, Dieu lui a attribué la souveraineté sur l'Humanité tout entière (*toute chair*) lorsqu'il l'a envoyé remplir ici-bas sa mission de Sauveur (10.36). Comparer Ep 1.10. L'œuvre de salut qu'il a à remplir au sein de l'Humanité a en effet pour condition la position de Seigneur. Comparer Mt 28.18 : « Toute puissance m'a été donnée … », passage dans lequel la souveraineté obtenue sert de base à l'ordre d'instruire et de baptiser toutes les nations, c'est-à-dire d'en prendre possession[72].

Afin qu'il accorde la vie éternelle : cette seconde proposition est parallèle à la seconde du verset 1 (« afin qu'il te glorifie »). Le vrai moyen de glorifier Dieu, c'est de communiquer la vie éternelle, c'est-à-dire d'associer les hommes à la vie de Dieu. En présentant le but de sa demande sous cette nouvelle face, Jésus la motive donc d'une manière différente. Sa demande revient à dire : « Accorde-moi l'Ascension, afin que je puisse opérer la Pentecôte ». Car c'est par le don du Saint-Esprit que Jésus communiquera la vie aux croyants (7.37-39).

À tous ceux que tu lui as donnés : le texte grec dit ceci : « À tout ce que tu lui as donné ». Ce *tout* désigne le corps futur des croyants, uni, et que Dieu a éternellement contemplé et donné au Fils (Ro 8.28). Ces mots rappellent les expressions du chapitre VI : « Ceux que le Père *instruit, attire, donne* au Fils » (v.37, 44, 45, 65). Ces futurs croyants sont ceux que l'action de la Loi et de la prophétie amènera avides de salut aux pieds de Jésus. Le sens de l'expression « tous ceux que tu lui as donnés » est moins étendu que celui du terme « toute chair » ; elle se rapporte uniquement aux

---

[72] Dans le texte de Mt 28.18, c'est le Christ *ressuscité* qui parle !

croyants. Si Jésus a reçu puissance sur *tout homme* vivant, c'est en vue *des croyants*, que sa mission est de sauver. Comparer Ep 1.22 : « Il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église… » Jésus est le chef de l'Église, et il est en même temps établi sur toutes choses en sa faveur.

Le verset 3 va établir le lien entre l'idée de *glorifier* Dieu (v.1) et celle de *donner la vie éternelle* (v.2) : vivre, c'est connaître Dieu ; glorifier Dieu, c'est donc donner la vie en le faisant connaître.

17.3 Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.

La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent : Jésus contemple cette vie éternelle dont il doit faire part à l'Humanité ; il en sonde la nature ; c'est la *connaissance*[73]

[73] À la connaissance *de* Dieu et *au travers de* Lui, Adam a préféré la connaissance *sans* Dieu, symbolisée dans la Genèse par l'*arbre de la connaissance du bien et du mal*. Et pourtant, Adam avait été averti : cette connaissance en dehors de Dieu ne pouvait pas le conduire à la vie véritable et éternelle (Ge 2.17). Ici, Jésus ramène l'homme à l'essentiel : connaître Dieu et celui qu'Il a envoyé, Jésus-Christ. C'est pour l'homme le seul moyen de trouver la vie éternelle. Quelle était donc l'utilité de cet *arbre de la connaissance du bien et du mal* ? Un arbre qui, rappelons-le, a été planté intentionnellement par Dieu. Beaucoup de chrétiens pensent que cet arbre était là pour éprouver la fidélité d'Adam et d'Eve. D'autres disent qu'il fallait mettre des limites en créant un interdit. L'explication qui me paraît maintenant la plus adéquate est la suivante : Toute relation véritable doit avoir une *porte de sortie*, sinon elle enferme et devient une prison. La relation que Dieu proposait à Adam était une relation de liberté ; elle devait donc avoir une porte de sortie. C'est pour cette raison que Dieu a planté dans le jardin l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il laissait ainsi à l'homme la possibilité de quitter la relation qu'Il lui offrait et vivre par ses propres moyens en dehors de Lui. La parole sévère de Ge 2.17 ne signifie donc pas : « Si tu me

de Dieu. Cette connaissance résultera de l'œuvre du Saint-Esprit, qui fera habiter, dans le cœur du croyant, Jésus et avec lui Dieu.

Le seul vrai Dieu : ici, en opposition aux divinités multiples et indignes de ce nom.

Et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ : tout en rendant hommage à Dieu, comme à la source première de la vie éternelle, Jésus a conscience d'être, lui, le seul intermédiaire par lequel ceux qui l'écoutent peuvent avoir accès à cette source ; car c'est en lui que Dieu se manifeste et se donne (14.6). La possession de la vie éternelle s'identifie donc à ses yeux, pour tout être humain, avec la connaissance de lui, Jésus, aussi bien qu'avec celle de Dieu. Jésus est présenté comme l'*objet*, et non pas seulement comme *l'intermédiaire,* de la connaissance qui *est* la vie éternelle.

Pourquoi ces mots de *Jésus-Christ* ? Jusqu'ici, Jésus a toujours évité de prendre devant le peuple le titre de *Christ* ; et plutôt que d'employer ce terme, sujet à tant de malentendus, il a eu recours aux plus étranges circonlocutions lorsque la dénomination ordinaire de Fils de l'homme ne suffisait plus (8.21 ; 10.25 et suivants). Il a agi de même dans le cercle des disciples (13.13, 19). Une fois seulement, et par exception, en Samarie, sur une terre non juive, il a pris ouvertement le titre de Messie (4.26). Selon les synoptiques, Jésus s'est conduit de la même manière (Mt 16.20). Ici, puisque le moment est venu de proclamer par les disciples sur toute la terre le nouveau mot d'ordre de l'Humanité, *Jésus Messie,* il faut maintenant qu'ils l'entendent de la bouche même de Jésus. Ce dernier entretien du Fils avec son Père est le moment favorable et solennel pour le faire.

---

quittes, je te tue », mais : « Tu as la liberté de me quitter et de connaître par tes propres moyens, mais si tu me quittes, tu mourras par ta propre faute, car tu ne seras plus en communion avec moi, la source de Vie ».

Certains ont utilisé ce verset pour nier la divinité de Jésus-Christ, puisque ce dernier est placé à côté et en dehors du *seul vrai Dieu*. Mais Jean agit de même en parlant de la Parole, du Logos (1.1).

17.4,5 Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. 5 **Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût.**

Jésus revient à sa demande du verset 1. Il l'a motivée par ce qu'il doit faire à l'avenir ; il la justifie maintenant par ce qu'il a déjà fait jusqu'ici. Autant qu'il a pu le faire ici-bas, dans sa condition terrestre, il a **glorifié** Dieu, fait briller dans le cœur des hommes son caractère saint et bon. Mais pour faire plus, il lui faut une nouvelle position avec de nouveaux moyens d'action. C'est ce qu'il demande au Père. Et cette demande est préparée au verset 4 et formulée au verset 5.

V.5 : il ne peut obtenir les moyens d'action plus puissants dont il a besoin pour continuer cette tâche qu'en recouvrant son état antérieur à l'incarnation.

Père, glorifie-moi : il n'y a aucune témérité de la part de Jésus à faire cette demande, puisque cet état de gloire divine appartient à sa nature et qu'il y a volontairement renoncé pour servir Dieu ici-bas.

Auprès de toi-même : Jésus oppose la sphère divine à celle dans laquelle il vit présentement (*sur la terre,* v.4).

La gloire que j'avais auprès de toi : cette expression est opposée à son abaissement actuel. Sans doute, Jésus a aussi une gloire dans son état humain, même une gloire « comme celle du Fils unique venu du Père » (1.14). Mais elle diffère de sa gloire céleste, comme la forme dépendante de l'existence humaine diffère de la forme autonome de l'existence divine. Cette position filiale par rapport à Dieu,

qu'il possède comme homme, n'est qu'un reflet de la position filiale qu'il a possédée comme Dieu.

Il y a une différence entre la gloire que Jésus avait avant son incarnation et celle qu'il retrouvera lors de son retour auprès de son Père : cette dernière gloire, il la possédera dans son humanité même, élevée dans la sphère de l'existence divine (cf. Ac 7.56 ; Mt 26.64, où le terme de *Fils de l'homme* est encore appliqué au Christ glorifié).

Avant que le monde fût : il n'est pas question ici d'une certaine antériorité par rapport au monde, mais bien d'une préexistence absolue, dans l'éternité.

V.6-19 : Jésus demande le maintien de ses apôtres dans la foi et leur pleine consécration à l'œuvre divine :

17.6-8 **J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole.** 7 **Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi.** 8 **Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé.**

L'idée générale exprimée dans ces paroles est celle de la *valeur* que les apôtres ont acquise par le ministère de Jésus auprès d'eux et par le succès de ce travail. Ainsi est préparée la prière par laquelle Jésus va les recommander aux soins de son Père.

La partie la plus importante de l'œuvre de Jésus a été la préparation et l'éducation des onze disciples. C'est en se révélant lui-même comme Fils que Jésus leur a révélé Dieu comme le Père. Voilà pourquoi il a dû témoigner de lui-même ; c'est un élément essentiel de son enseignement sur Dieu.

Ils étaient à toi : après avoir rappelé son travail en leur faveur, Jésus rappelle au Père ce que ce dernier a fait lui-même pour eux. Les apôtres étaient *à lui* et il les a donnés à Jésus. Il s'agit ici non de ce qu'ils étaient comme hommes et comme Juifs, mais de la relation qu'ils soutenaient avec Dieu par leur disposition intérieure, comme Juifs fidèles. Comparer les expressions : *être de Dieu* (7.17 ; 8.47), *être de la vérité* (18.37), *faire la vérité* (3.21). Ces expressions désignent l'état moral des Israélites ou des païens qui obéissent aux lumières de la Loi ou de la conscience. Ces êtres qui appartenaient à Dieu, Dieu les a conduits à Jésus par l'attrait et par l'enseignement intérieur dont il a été parlé en 6.37, 44-45 et 65. Et Jésus les possède maintenant comme des dons du Père.

Ils ont gardé ta parole : Jésus a parlé de ce que Dieu et lui-même ont fait pour les disciples, il ajoute maintenant ce que les disciples ont fait eux-mêmes : « Ils ont gardé ta parole ». Malgré toutes les tentations d'infidélité qui les ont assaillis pendant ces années (Lu 22.28), ils ont gardé dans leur cœur l'enseignement de Jésus. Ils ont conservé intact et pur ce *nom* de Dieu gravé dans leur conscience par Jésus.

Il est bien dit : « *Ta* parole » et non « *Ma* parole ». L'explication en est donnée au verset 7 : la parole de Jésus n'a été qu'une reproduction de celle du Père.

V.8 : enfin, Jésus expose au Père tout ce que les disciples sont devenus par cette communication qu'il leur a faite de sa Parole. Ils en ont discerné l'origine divine, et ils l'ont reçue en cette qualité.

Il y a une gradation dans ces trois verbes : *recevoir, connaître* et *croire*.

17.9,10 C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; 10 **et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; et je suis glorifié en eux.**

C'est pour eux que je prie : l'idée est la suivante : « J'ai tant travaillé pour les conduire jusqu'à ce point, pour les amener à toi… je ne peux que te les recommander ».

Je ne prie pas pour le monde : Luther dit avec raison : « Ce qu'il faut demander pour le monde, c'est qu'il se convertisse, non qu'il soit *gardé* ou *sanctifié* ». Le refus ici de Jésus de prier pour le monde n'est pas absolu. Il dira lui-même sur la croix : « Père, pardonne-leur ». N'est-ce pas là prier pour le monde ? Seulement, il n'invoque pas, comme ici, ce motif : « Ils ont connu » (v.8). Il dira au contraire : « Car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Le refus de Jésus de prier pour le monde ne devient absolu que quand ce dernier s'oppose à Dieu de manière irrévocable et veut *rester* ennemi de Dieu.

Avant d'énoncer les demandes plus spéciales renfermées dans cette prière générale, Jésus répète les deux titres principaux que possèdent les disciples :

Dieu les a donnés à Jésus. En devenant ainsi la propriété de Jésus, les disciples n'ont pas cessé d'être celle de Dieu. Puisque toute propriété est commune entre eux, le lien qui s'est créé entre les disciples et Jésus affermit à jamais celui qui les liait à Dieu.

Ils sont devenus les dépositaires de la gloire du Fils. Malgré sa forme de serviteur, Jésus leur est apparu intérieurement dans son caractère divin ; et avant même d'avoir été réintégré dans sa gloire auprès du Père, il l'a recouvrée au-dedans d'eux par le fait qu'ils l'ont reconnu pour le Fils de Dieu. C'est le témoignage que Jésus leur a rendu (v.7-8).

À cette recommandation générale se rattachent deux demandes plus précises : la première : « Garde-les » (v.11) et la seconde : « Sanctifie-les » (v.17).

17.11 Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi. Père saint,

garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

Jésus pense naturellement aux dangers auxquels seront exposés ses disciples dans l'état d'abandon où son départ va les laisser : « Garde-les, ces vases précieux (v.6-10) qui vont devenir *si exposés* (v.11-15) ». Jésus n'est plus avec eux dans le monde et tant qu'il n'aura pas retrouvé sa position glorieuse auprès du Père, il ne pourra pas les garder. Il y a là un intervalle douloureux, durant lequel son Père doit se charger de ce soin.

Père saint : ces mots sont en rapport avec la demande présentée par Jésus. La sainteté, chez l'homme, c'est la consécration de tout son être à la tâche que lui assigne la volonté divine. La sainteté, en Dieu, c'est l'affirmation libre, réfléchie, calme, immuable de Dieu qui est le Bien. La sainteté de Dieu, dès que nous y sommes associés, trace donc une ligne de démarcation profonde entre nous et les hommes qui vivent sous l'empire de leurs instincts naturels, et que l'Écriture appelle *le monde*. Les mots « Père saint » caractérisent ici Dieu comme celui qui a tracé cette ligne de séparation entre les disciples et le monde. Et la demande « Garde-les » a en vue le maintien de cette séparation. Jésus supplie son Père de garder les disciples dans cette sphère de consécration, qui est étrangère à la vie du monde et dont Dieu est lui-même le centre et l'auteur.

En ton nom : la révélation du caractère divin accordée aux apôtres est comme le mur d'enceinte de ce domaine sacré dans lequel ils doivent être gardés.

Afin qu'ils soient un comme nous : « Afin qu'ils restent un comme nous, et qu'aucun d'eux ne se perde dans l'isolement, par la rupture des liens que j'ai tissés ». Le Père et le Fils sont un parce qu'ils ont tous les deux une même nature divine. C'est par la *connaissance* commune de cette nature divine (le *nom*) que les disciples peuvent rester étroitement unis entre eux et être chacun individuellement gardés.

17.12,13 Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. 13 **Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite.**

Les versets 12-15 justifient la demande « Garde-les », en en développant le motif, tel qu'il a été brièvement indiqué au verset 11a : « Ils ont *besoin* de ta protection ».

Fils de perdition : par ces mots et par la citation de la prophétie, Jésus dégage sa propre responsabilité, sans atténuer celle de Judas. Quant à celui-ci, c'est librement qu'il s'est prêté à jouer le rôle tracé d'avance par la prophétie. On peut comparer ici ce qui est prédit concernant l'Antéchrist. Nous savons par la prophétie que ce personnage existera, et pourtant, cela n'empêchera pas l'homme qui acceptera ce rôle, de le faire librement [74].

En utilisant cette expression, Jésus fait allusion au psaume 41.9, cité déjà en 13.18.

Faut-il conclure de l'expression « sinon le fils de perdition » que Jésus compte aussi Judas au nombre de ceux *que le Père lui a donnés* ? Cette expression n'oblige pas à tirer cette conséquence.

Jésus revient à l'idée de son départ prochain ; c'est le fait qui motive sa demande. Le besoin qu'ont ses disciples d'être gardés est exposé dans les paroles suivantes d'une manière plus pressante encore que précédemment. Non seulement, ils vont rester *seuls* dans le monde, mais ils seront de plus l'objet de la *haine* du monde :

---

[74] Voir la note située après le v.40 du chapitre XII, et qui parle du rapport entre la prescience divine et la liberté humaine.

17.14,15 Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. 15 **Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.**

Ils ont reçu fidèlement la parole de Jésus. Celle-ci a fait d'eux des étrangers dans le monde, autant que l'était Jésus lui-même. Ils sont devenus par là, comme lui, des êtres antipathiques à l'Humanité purement terrestre. Jésus pourrait donc facilement se laisser aller à demander à Dieu de les retirer d'ici-bas avec lui. Mais non ; car il les a précisément tirés du monde pour les préparer à une mission à remplir auprès du monde. Il faut qu'ils y demeurent pour remplir cette tâche. Seulement, il ne faut pas que la ligne de démarcation qu'il est parvenu à tracer entre le monde et eux, en mettant en eux sa parole, vienne à s'effacer. Tout en restant dans le monde, il faut qu'ils soient *préservés du mal* qui y règne. Le *mal* doit être pris ici dans son sens neutre ; il ne s'agit pas ici du *malin*. En effet, la préposition « *ex* » en grec, qui signifie « *hors de* », se rapporte plutôt à un *domaine*, du sein duquel on est tiré, qu'à une personne à la puissance de laquelle on échappe. Il en est tout autrement dans l'oraison dominicale, où les mots « délivre-nous du malin » se rapportent plutôt à un ennemi personnel (Mt 6.13).

De la prière : « Garde-les », qui a plutôt un but négatif (empêcher leur retour au monde) et qui se rapporte surtout à leur propre salut, Jésus passe à la seconde demande, qui a en vue un but positif et qui se rapporte plutôt à leur *mission* : « Sanctifie-les ». Elle est préparée au verset 16, énoncée au verset 17, puis justifiée et développée aux versets 18-19.

17.16,17 Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. 17 **Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité.**

Le verset 16 est la transition de la première demande à la seconde. Jésus a introduit ses disciples dans la sphère de sainteté dans laquelle il vit lui-même. Mais il ne faut pas seulement qu'ils y demeurent (*garde-les*), il faut qu'ils y pénètrent plus avant, qu'ils s'y affermissent, car ils ont la mission d'y introduire le monde.

Sanctifie-les : ce verbe ne désigne pas seulement le propre perfectionnement moral des disciples, mais aussi la consécration de leur vie entière au service de l'œuvre de Dieu (v.18). D'après Jn 10.36, une consécration a précédé l'envoi de Jésus sur la terre : « Moi que le Père a *sanctifié* et envoyé dans le monde ». Il a été marqué du sceau de la sainteté afin d'établir ici-bas le règne de la sainteté. La même chose doit se répéter pour ses disciples. Le verbe *sanctifier* n'est pas synonyme de *purifier*. *Saint* n'est pas l'opposé d'*impur* ; il est l'opposé de *naturel* ou de *profane* (sans l'idée de souillure). Sanctifier, c'est consacrer à un usage religieux ce qui appartenait jusqu'alors à la vie commune, sans idée de péché. Comparer Ex 40.13 ; Lé 22.2-3 ; Mt 23.17.

En disant : « Sanctifie-les », Jésus demande donc pour eux une volonté entièrement dévouée à Dieu et à son service. Qu'ils puissent se consacrer pleinement à la tâche que Dieu leur donne à remplir dans le monde. Toutes leurs forces, tous leurs talents, toute leur vie doivent être marqués du sceau de la consécration à cette grande œuvre qu'est le salut des hommes. Cela implique le renoncement à toute satisfaction propre, quelque légitime qu'elle puisse être, l'absence de toute vue intéressée et de toute recherche de soi-même. C'est là l'idée sublime de la *sainteté* chrétienne.

Par ta vérité : la vérité divine est désignée comme *l'agent* de la consécration. La *vérité* est l'expression adéquate du caractère de Dieu et de sa relation avec nous.

Ta parole est la vérité : cette vérité ne se trouve que dans la parole de Dieu adressée au monde par la bouche de

Jésus. Ici, le mot *vérité* n'a pas d'article ; il faudrait le traduire ainsi : « Ta parole est vérité ».

17.18,19 Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. 19 **Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité.**

Je les ai aussi envoyés : Jésus fait allusion ici au titre *d'apôtres* qu'il leur a donné. Mais comment Jésus dit-il qu'il les a envoyés dans le monde, eux qui y sont encore et qui y ont toujours été ? C'est qu'il les a attirés à lui et élevés dans une sphère supérieure à la vie du monde (v.16). C'est de cette sphère qu'il les envoie maintenant au monde, aussi réellement qu'il a lui-même été envoyé du ciel. Et la mission qu'il leur donne n'est que la continuation de celle que le Père lui a donnée. Voilà le premier motif qu'il fait valoir en faveur de sa prière : « Sanctifie-les ».

Et je me sanctifie moi-même pour eux : l'idée est la suivante : « Afin d'obtenir pour eux cette consécration que je demande, je commence par accomplir la mienne propre ». Jésus ne demande rien au Père qu'il n'ait fait lui-même. C'est sur ce qu'il fait pour sa propre sanctification que sera fondée la leur.

Comme nous l'avons vu, le verbe *sanctifier* n'implique nullement l'éloignement d'une souillure, car il n'est pas synonyme de *purifier*. C'est donc à tort que quelques-uns ont trouvé dans cette parole une preuve de l'existence du péché en Jésus.

Certains exégètes ont appliqué ces paroles à la consécration que Jésus fait en ce moment de sa personne en vue de sa mort expiatoire. Il semble préférable de garder le sens naturel du verbe *sanctifier* : enlever une chose à l'usage profane pour la consacrer au service de Dieu. Jésus a possédé une nature humaine telle que la nôtre, douée d'inclinations

et de répugnances semblables aux nôtres, mais parfaitement légitimes. Cette nature, il en a fait continuellement une sainte offrande ; négativement, en l'immolant là où elle était en contradiction avec sa mission ; positivement, en consacrant à sa tâche donnée par Dieu toutes ses forces, tous ses talents naturels et spirituels. C'est ainsi qu'il « s'est offert lui-même à Dieu sans aucune tache, par un esprit éternel » (Hé 9.14). Qu'il se soit agi d'une satisfaction à sacrifier, comme au désert, ou d'une douleur à accepter, comme à Gethsémané, Jésus a continuellement assujetti sa nature à l'œuvre à laquelle la volonté du Père l'a appelé.

Les pronoms *je* et *moi-même* font ressortir l'action énergique que Jésus a dû exercer sur lui-même pour atteindre ce résultat. Par là, il a réalisé en sa propre personne la consécration parfaite de la *vie humaine,* et il a ainsi posé le fondement de la consécration de cette vie chez tous les siens. C'est ce qu'exprime la proposition suivante : « Afin qu'eux aussi soient sanctifiés ».

La sanctification de chaque croyant n'est autre que la communication que Jésus lui fait de sa propre personne sanctifiée. C'est ce que Jésus a fait entendre en Jn 6.53-57, 63, et ce que Paul développe en Ro 8.1-3, où il montre que Christ a commencé par *condamner* le péché dans la chair (condamné à ne pas être), afin que la justice (morale), exigée par la Loi, soit réalisée en nous. Jésus a créé une humanité sainte en sa personne, et l'Esprit a la tâche et le pouvoir de reproduire en nous cette humanité nouvelle. « La loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». En ce point, comme dans tous les autres, le rôle de l'Esprit consiste à prendre *de ce qui est à Jésus* (cette vie d'homme parfaitement sainte), pour nous le donner.

Par la vérité : il n'y a pas d'article devant le mot *vérité* ; de ce fait, il doit être pris dans le sens adverbial : *d'une manière vraie,* en opposition soit à la fausse consécration

pharisaïque, soit à la consécration rituelle du sacerdoce lévitique.

Jésus passe maintenant à une prière en faveur du monde lui-même, du moins pour ceux qui croiront (v.20-26). Il demande deux choses : l'unité spirituelle (v.22-24) et la participation à sa gloire. Enfin, il justifie ces deux demandes dans les versets 25-26.

17.20,21 Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, 21 **afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.**

Jésus a recommandé à Dieu l'*auteur* et les *instruments* de l'œuvre du salut ; il prie maintenant en faveur de *l'objet* de cette œuvre, c'est-à-dire l'ensemble des croyants. L'Église apparaît ici élevée, par la foi, à l'unité avec Dieu, et rendue par là capable de contempler et de partager la gloire du Fils. C'est la réalisation de la destination suprême de l'Humanité qu'il contemple et demande, le contenu de cette « sagesse cachée que Dieu avait prédéterminée avant les siècles pour notre gloire » (1Co 2.7). Il ne s'agit donc pas seulement, comme on le croit souvent, de l'union des chrétiens entre eux, mais avant tout de l'union (qui en est le fondement) du corps des croyants avec Christ, et, par lui, avec Dieu lui-même. C'est cette unité que Jésus oppose à celle du monde dans ce qui suit.

Ceux qui croiront en moi : Jésus se représente tous les croyants de tous temps et de tous lieux ; il les réunit en un seul corps par sa prière et les transporte en quelque sorte dans la gloire.

Par leur parole : cette parole des onze sera seule apte à susciter une foi capable d'unir l'homme à Dieu et de le préparer à la gloire. Le terme de *parole* (*logos* en grec) ne désigne pas seulement la narration des *faits* évangéliques ; il renferme aussi la révélation du sens religieux et moral des faits : c'est le contenu des épîtres aussi bien que celui des Évangiles. On ne parvient réellement à la foi en Christ (« en moi ») que par cet intermédiaire. Cette parole des apôtres leur assigne une place unique dans la vie de l'Église. Tout enseignement capable de produire la foi ne peut être qu'une reproduction du leur.

Afin que tous soient un : le verset 21 expose l'objet de sa prière ; Jésus prie dans un but bien précis : « Que tous soient un ». Cette unité générale des croyants, Jésus la décrit comme une unité de l'ordre le plus élevé : elle partage la *nature* de celle du Père et du Fils. Comme le Père vit dans le Fils et le Fils dans le Père, ainsi le Fils vit dans les croyants et, en vivant en eux, il les unit étroitement les uns aux autres. On peut aussi dire les choses autrement : c'est en étant *en* Christ et par lui *en* Dieu, que les fidèles se trouvent vivre les uns dans les autres. Ce qui les sépare, c'est ce qu'ils ont de propre dans leurs vues et leurs volontés ; ce qui les unit, c'est ce qu'ils ont de Christ et par là de divin en eux. Il est clair que cette habitation de Christ, et par conséquent de Dieu en eux, est l'œuvre de l'Esprit. Lui seul a la puissance de faire tomber la barrière entre les personnalités, sans les confondre.

Pour que le monde croie que tu m'as envoyé : une Église, fonctionnant ainsi dans le monde, est quelque chose de tellement nouveau qu'elle doit être un moyen puissant d'amener le monde à la *foi* en celui qui est son maître. Voilà le contenu du troisième « afin que », qui est subordonné aux deux précédents dans le verset 21 et qui en indique le but final.

En disant : « Pour que le monde croie », Jésus ne veut pas dire que le monde entier va croire ; ce serait en contradiction

avec ce qu'il a dit du monde en 15.20, 22, 24. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'un *but* et que celui-ci peut ne pas être atteint pour tous. En tous cas, Jésus déclare que dans le monde étranger à Dieu, il se trouve encore des personnes susceptibles d'êtres gagnées à la foi.

17.22,23 Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, 23 **moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.**

Jésus a commencé une œuvre, et il en demande l'achèvement par ses disciples. C'est le fondement de sa prière.

Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée : au verset 22, Jésus part d'un fait déjà accompli (« Je leur ai donné »), pour en faire le point de départ d'un bien à venir (v.23) qui précédera la gloire finale (v.24). Au verset 24, nous lisons que la gloire de Jésus consiste à être l'objet éternel de l'amour du Père ; la gloire qu'il a communiquée aux fidèles, c'est donc d'être devenus par la foi ce qu'il est lui-même, les objets de ce même amour divin (voir v.24 et 26).

Afin qu'ils soient un comme nous sommes un : cet amour du Père pour les disciples les unit étroitement entre eux et fait d'eux tous une famille dont Jésus est le frère aîné (Ro 8.29 ; Ep 1.10).

Afin que le monde connaisse : le but de cette unité entre les disciples et leur maître est que le monde *reconnaisse*. Ce verbe est sans doute synonyme du verbe *croire* du verset 21. Ce verbe renferme la *foi* des fidèles, mais aussi l'hommage universel, volontaire ou involontaire, rendu à Christ, tel qu'il est décrit dans Ph 2.10, Ro 14.10-12. Tout l'univers rend hommage à l'envoyé divin qui, en transformant les croyants à sa propre image, a réussi à les faire aimer, comme il est aimé lui-même.

17.24 Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.

L'unité parfaite (v.23) est le dernier degré avant le terme de la gloire parfaite.

Père : la répétition de l'invocation *Père* (v.24 et 25) indique l'instance croissante avec laquelle Jésus prie, à mesure qu'il approche de la fin.

Je veux : Jésus ne dit plus : « Je prie », mais : « Je veux ». Cette expression ne se trouve nulle part ailleurs dans sa bouche. Elle doit être en rapport avec le caractère unique de la situation : Jésus dépose ici son testament entre les mains de son Père ; ce sont ses *dernières volontés,* comme on le dit habituellement.

Afin qu'ils voient ma gloire : tout ce que Jésus vient de demander pour ses disciples a pour but de les rendre aptes à contempler sa gloire, une fois qu'ils seront morts (14.3). En quoi consiste cette gloire ? La réponse se trouve dans la fin du verset : « Parce que tu m'as aimé… »

La gloire que tu m'as donnée : le mot « donnée » peut être incompatible avec une certaine conception de la Trinité divine. Il ne l'est pas avec la conception de Jean qui renferme, comme élément nécessaire, la relation de subordination entre le Fils et le Père : comparer 1.1 : « Auprès de Dieu » ; 1.18 : « Dans le sein du Père » ; 5.26 : « Il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même », etc.

Parce que tu m'as aimé : la gloire du Fils, c'est d'avoir été l'objet éternel de l'amour du Père. Y a-t-il une gloire comparable à celle-là ?

Avant la fondation du monde : ces mots impliquent l'éternité. Cette parole de Jésus est celle qui nous conduit le plus loin dans les profondeurs divines. Elle nous montre que

l'amour est la clé du mystère des relations trinitaires ; c'est un amour éternel. Il peut être contemplé par les fidèles et ceux-ci seront initiés au mystère de la nature du Fils. De plus, ils seront eux aussi l'objet d'un amour semblable à celui dont le Fils est l'objet et ils se trouveront ainsi introduits dans le mouvement éternel de la vie divine. C'est ce qui ressort du verbe *voir* (v.24). On ne contemple un fait de cet ordre qu'en y étant de quelque manière associé. Voilà la hauteur à laquelle Jésus élève l'Église. Après avoir tiré celle-ci du sein d'un monde plongé dans le mal, il l'introduit dans la sphère de la vie divine.

17.25,26 Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. 26 **Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux.**

Père juste : Jésus ne dit plus ici « Père saint ». Pourquoi cette substitution ? Parce que Jésus pense à la justice de Dieu, la justice rétributive. Jésus oppose ses disciples au monde. Celui-ci a refusé de connaître Dieu et s'est ainsi rendu indigne d'être admis à la contemplation de sa gloire. Ses disciples ont consenti à connaître Dieu et sont ainsi devenus dignes du privilège qu'il demande pour eux (v.24).

Mais moi je t'ai connu : ces mots sont intercalés entre les deux termes du contraste que nous venons de mentionner. Ils servent à expliquer comment les disciples ont pu connaître Dieu ; en effet, ce n'est pas par eux-mêmes, mais uniquement par le moyen de la connaissance que leur Maître avait de Dieu et qu'il leur a communiquée.

Les termes *connaître* et *ne pas connaître Dieu* ne peuvent se rapporter ici qu'à l'acceptation ou au rejet de la révélation du caractère de Dieu dans l'apparition de Jésus. L'idée des versets 25-26 est la suivante : « Le monde, il est

vrai, est le juste objet de ton rejet parce qu'il a refusé de te connaître ; mais ceux-ci, en me recevant, moi qui leur ai apporté ta connaissance, sont devenus dignes du privilège que je te demande maintenant pour eux ».

Je le leur ferai connaître : la lumière qui a brillé dans le cœur des disciples par la révélation de Dieu en Christ ne fait que poindre. Mais Jésus s'engage à leur communiquer à l'avenir la plénitude de la connaissance qu'il possède lui-même du Père. Il le fera grâce à l'envoi du Saint-Esprit qui agira activement dans l'Église dès la Pentecôte.

Ce que Dieu voulait en envoyant ici-bas son Fils, c'était précisément qu'il forme au sein de l'Humanité une famille d'enfants semblables à lui, et dont il soit le frère aîné (Ro 8.29).

Et que je sois en eux : le sens est le suivant : « En les aimant ainsi, ce sera encore moi en eux que tu aimeras, et ainsi ton amour ne s'attachera à rien de souillé ».

V. La Passion (18.1-19.42)

Dans le récit de la Passion donné par Jean, nous trouvons, comme dans tout son écrit, le triple point de vue suivant :

1) Jésus fait rayonner *sa gloire* à travers le voile d'ignominie dont on le couvre. Cette gloire, il la manifeste surtout par la liberté avec laquelle il se livre au sort qui l'attend.

2) Sur ce fond lumineux se détache, comme une sombre figure, *l'incrédulité juive*. Elle démasque sa perversité morale par une série d'actes odieux et de paroles déloyales, et, après avoir ainsi prononcé sa propre condamnation, elle arrive à son paroxysme par le meurtre du Messie.

3) Enfin, en contraste avec elle, nous discernons *la foi* qui se cache en la personne des disciples, recueillant les rayons épars de la gloire de Jésus et grandissant en silence, comme les plantes pendant l'orage.

A) L'arrestation de Jésus (18.1-11)

Pourquoi Jean omet-il ici le récit de l'angoisse de Jésus à Gethsémané ? Parce qu'il sait, au moment où il écrit, que cette scène est suffisamment connue dans l'Église et qu'elle n'a pas un rapport spécial au but qu'il se propose.

18.1-3 **Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron, où se trouvait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples.** 2 **Judas, qui le livrait, connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis.** 3 **Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes.**

Le torrent du Cédron prend sa source à environ deux kilomètres au nord de Jérusalem et va se jeter au sud dans la mer Morte. Il est ordinairement à sec pendant neuf mois de l'année. Son lit est au fond de la vallée de Josaphat, entre la colline du temple et la montagne des Oliviers [75].

---

[75] Zumstein : « La coutume, fondée sur une exégèse de Dt 16.7, prescrivait aux pèlerins de passer la nuit pascale à Jérusalem. La ville étant trop petite, l'aire autorisée avait été étendue aux environs ». « La symbolique lumière/ténèbres donne une épaisseur supplémentaire au récit. La scène se passe la nuit. Le monde qui a refusé la lumière et qui se trouve plongé dans les ténèbres, s'en va – nanti de torches et de lampes, c'est-à-dire d'une lumière qui n'en est pas une (ironie !) – pour se saisir de Jésus ».

Un jardin : ce jardin appartient sans doute à des amis de Jésus à Jérusalem. Il servait ordinairement de rendez-vous au Seigneur et à ses disciples, lorsqu'ils s'en retournaient de Jérusalem à la montagne des Oliviers et à Béthanie et qu'ils voulaient éviter de traverser tous ensemble les rues de la ville. Comparer Lu 21.37 ; 22.39.

La cohorte désigne toujours, dans le Nouveau Testament (Mt 27.27 ; Ac 21.31) et dans Josèphe, la légion ou une partie de la légion romaine qui occupe la citadelle Antonia, à l'angle nord-ouest du temple. Un détachement de soldats romains a paru nécessaire pour soutenir les gens du Sanhédrin et éviter un soulèvement en faveur de Jésus. Ce détachement est commandé par le tribun lui-même.

Les huissiers sont, comme en 7.32, 45, les sergents du temple. Ce sont eux qui ont proprement le mandat d'arrêter Jésus. La cohorte romaine doit uniquement leur prêter main-forte en cas de résistance. Le verset 10 montre que des valets appartenant aux maisons des grands sacrificateurs se sont aussi joints à la troupe[76].

18.4-9 **Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous ?**
5 **Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux.** 6 **Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre.** 7 **Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth.** 8 **Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi**

[76] Zumstein : « Les « Juifs », personnifiés par leurs autorités, désignent la part du peuple juif qui a refusé l'Envoyé de Dieu. Le texte veut ainsi laisser entendre que c'est le monde incrédule dans son ensemble (Juifs et païens réunis) qui met la main sur le Messie ».

que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. 9 **Il dit cela, afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés.**

Jésus sait parfaitement bien ce qui va lui arriver. Il s'avance spontanément, et le premier, au-devant de la troupe[77]. En se livrant, il veut en effet pourvoir à la sûreté de ses disciples (v.8-9).

C'est moi : ces mots frappent l'assistance, et peut-être tout particulièrement Judas, le disciple infidèle, qui a si souvent entendu ces mots comme l'affirmation de la dignité unique de Jésus. C'est probablement de Judas que l'émotion se communique à ceux qui l'entourent et le suivent : « Ils reculèrent et tombèrent par terre ».

Laissez aller ceux-ci : ainsi s'accomplit cette belle image dont s'est servi Jésus en 10.12 : le berger voit venir le loup, et il ne s'enfuit pas, parce qu'il prend soin de ses brebis. Il s'agit ici non seulement de la conservation des disciples, mais aussi de leur salut. Dans sa prière, Jésus a dit au Père : « J'ai veillé sur ceux que tu m'as donnés, et aucun d'entre eux ne s'est perdu » (17.12). Il remplit jusqu'à la fin cette tâche sérieuse.

---

77 Zumstein remarque quelques différences entre l'Évangile de Jean et les synoptiques : « À la différence des synoptiques, le Christ johannique n'est pas surpris en conversation avec ses disciples par Judas venant à lui pour le livrer. Au contraire, c'est Jésus lui-même qui sort du jardin et va à la rencontre de la troupe. Le Christ johannique n'est pas davantage désigné au détachement venu l'arrêter par le fameux baiser de Judas (cf. Mc 14.44b-45 ; Mt 26.48b-49 ; Lu 22.47b). C'est lui qui entame le processus d'identification en posant la question : « Qui cherchez-vous ? ». Ainsi, que ce soit au niveau de l'agir ou du dire, l'initiative lui appartient ».

La parole « **Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés** » vient vraisemblablement de Jn 17.12[78]. Nul ne peut supposer que Jean ignore le sens spirituel de ce dernier verset ; néanmoins, il l'applique ici à un fait matériel, qui concerne sans doute, mais d'une manière indirecte, le salut des disciples. Il y a là un exemple propre à nous faire voir la manière large dont nous devons traiter les citations scripturaires en général.

18.10,11 Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. 11 **Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?**

L'acte de Pierre[79] ne manque ni de courage, ni de foi, ni d'amour. Cependant, il compromet la cause de son Maître. Peu s'en est fallu que Pierre n'ôte par là à Jésus le droit de dire à Pilate (v.36) : « Si mon règne était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi ». La réponse de Jésus tracera à l'Église sa ligne de conduite dans les temps de persécution : celle de la résistance passive, que l'Apocalypse appellera « la patience des saints » (Ap 13.10).

Ne boirai-je pas la coupe : l'image de la coupe pour désigner le sort à subir rappelle l'expression semblable dans la prière de Jésus à Gethsémané, rapportée par les synoptiques[80].

---

[78] On peut aussi évoquer Jn 6.39 ; 10.28.

[79] Cet acte montre que Pierre n'a toujours pas compris le destin que Jésus a librement et pleinement choisi (voir Mt 16.22-23).

[80] Zumstein : « La notion de coupe est, dans l'Ancien Testament, une métaphore qui désigne la colère et le jugement de Dieu frappant le pécheur

Luc seul mentionne la guérison miraculeuse de Malchus. Ce fait explique comment Pierre ne sera pas mis en accusation pour crime de rébellion.

B) Le procès de Jésus (18.12-19.16)

1. Le procès devant le Sanhédrin (18.12-27)

Le récit suivant contient la comparution de Jésus chez Anne, ancien grand sacrificateur (Anne a été souverain sacrificateur dans les années 6-15 de notre ère). Il ne s'agit que d'un interrogatoire ; aucune condamnation n'est prononcée. Cette comparution a pour but de tirer de la bouche de Jésus quelque parole compromettante propre à motiver sa condamnation. Car on est embarrassé à ce sujet, comme le prouve l'appel des faux témoins dans les synoptiques.

Jean seul mentionne la comparution de Jésus chez Anne. En revanche, il ne raconte pas comment Jésus est conduit chez Caïphe, où il paraît devant le Sanhédrin qui le condamne à mort.

Durant la nuit, deux comparutions vont avoir lieu : la première chez Anne (Jn 18.13), puis la seconde chez Caïphe (Mt 26.57). C'est de chez Caïphe que Jésus sera emmené chez Pilate (v.28). Normalement, une sentence capitale ne peut être prononcée par le Sanhédrin que le jour qui suit celui

(Ps 75.9 ; Jé 25.15-29 ; Ha 2.16), mais aussi plus généralement le destin (Ps 11.6 ; 16.5). Dans notre passage, la métaphore de la coupe renvoie au destin de mort qui s'annonce pour le Révélateur, à savoir la Passion (Mc 14.36) dans laquelle va se réaliser le jugement de Dieu ».

où l'accusé comparaît. Dans le cas présent, il est impossible d'observer complètement cette forme, puisqu'il a été décidé de faire vite (voir Mc 14.2). Au moins, cherche-t-on à sauver autant que possible les apparences en offrant un simulacre de première séance préliminaire chez Anne, avant celle où la sentence sera prononcée.

Les synoptiques retracent la séance la plus marquante chez Caïphe. Jean, ici, rétablit la portion des faits omise par eux, peut-être surtout pour ne pas laisser perdre le rayon de gloire de Jésus qui brille dans la séance tenue chez Anne.

18.12-14 La cohorte, le tribun, et les huissiers des Juifs, se saisirent alors de Jésus, et le lièrent. 13 **Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là.** 14 **Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple.**

Pourquoi la troupe emmène-t-elle Jésus[81] chez Anne ? Parce que c'est un homme influent, mais surtout parce qu'il est le beau-père de Caïphe. À cause de cette relation de parenté, les deux personnages n'en forment pour ainsi dire qu'un. Vu l'attitude précédente de Caïphe envers Jésus (11.50), Jean veut faire comprendre ce que Jésus peut attendre d'un tel juge.

18.15-18 Simon Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Ce disciple était connu

---

[81] Zumstein : « Jean ajoute un détail inconnu des synoptiques : Jésus est ligoté. La pointe théologique est claire : il s'agit de mettre en exergue le triomphe apparent du monde et l'impuissance tout aussi apparente du Christ ».

du souverain sacrificateur, et il entra avec Jésus dans la cour du souverain sacrificateur ; 16 **mais Pierre resta dehors près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du souverain sacrificateur, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre.** 17 **Alors la servante, la portière, dit à Pierre : Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis point.** 18 **Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait.**

Alors que les synoptiques racontent les trois reniements de Pierre d'une manière suivie, Jean les répartit dans le cours de la narration, passant alternativement de Pierre à Jésus et de Jésus à Pierre. Ce récit, plus articulé, reproduit certainement le vrai cours des choses, et rien ne révèle mieux dans l'auteur de notre Évangile le témoin des faits qui, par ses souvenirs, dominera la tradition reçue.

Un autre disciple : de qui s'agit-il ? Certains y voient Jean [82], le disciple que Jésus aimait, dont nous avons rapporté la liaison particulière avec Pierre (13.23-24). D'autres supposent que ce disciple pourrait être Marc. Ce dernier habite à Jérusalem et serait de race sacerdotale, ce qui lui permettrait d'être en relation avec le grand sacrificateur. Il est cependant plus probable que Marc soit ce jeune homme qui s'est enfui nu de Gethsémané (Mc 14.51-52).

---

[82] Zumstein donne cet argument en faveur de Jean : l'expression « l'autre disciple » se retrouve en Jn 20.2 où elle est associée aux mots suivants : « que Jésus aimait ». Or ces derniers mots, souvent mentionnés dans cet Évangile, désignent le plus vraisemblablement Jean (Jn 13.23, 25 ; 19.26-27, 34-35 ; 20.2-10 ; 21.2-8, 20-24).

Dans la cour du souverain sacrificateur : plus probablement dans la cour intérieure que dans le palais lui-même. De quel grand sacrificateur Jean veut-il parler ? S'agit-il de Caïphe ou d'Anne ? Il est difficile de supposer qu'il puisse être question d'un autre grand sacrificateur que de Caïphe puisque celui-ci vient de recevoir expressément ce titre. Dans ce cas, le texte ne semble pas cohérent puisqu'il nous dit que Jésus est emmené chez Anne, mais que Pierre, suivant Jésus, entre dans la cour de Caïphe. Il n'y a qu'une solution à cette question que fait naître le récit de Jean : Anne et Caïphe habitent le même palais ! Le lien d'étroite parenté qui les unit explique cette circonstance.

Les serviteurs sont les valets attachés de manière privée à la maison sacerdotale.

Les huissiers sont les serviteurs officiels du Sanhédrin, chargés de la police du temple.

Les verbes du verset 18 sont à l'imparfait, ce qui signifie que la situation décrite demeure pendant tout l'interrogatoire qui va être raconté. La scène des versets 25-26 (Pierre) a lieu simultanément avec celle des versets 19-23 (Jésus).

18.19-21 **Le souverain sacrificateur interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.** 20 **Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret.** 21 **Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge sur ce que je leur ai dit ceux qui m'ont entendu ; voici, ceux-là savent ce que j'ai dit.**

Le souverain sacrificateur : comme l'enquête sur Jésus a lieu chez Anne, on peut penser que c'est ce dernier qui dirige l'interrogatoire. Cependant, cette séance n'est pas

purement privée ; elle a, comme nous l'avons vu, sa place obligée dans le cours du procès. La présence de l'huissier au verset 22 en confirme le caractère officiel. Le devoir de la présider incombe donc d'office au grand sacrificateur en exercice (Caïphe). En effet, si Caïphe est véritablement le grand prêtre en charge et en même temps l'âme du coup de main projeté contre Jésus, c'est à lui, et non à son beau-père, d'instruire l'affaire et de faire rapport au Sanhédrin.

V.19 : le grand sacrificateur pose des questions sur les disciples et la doctrine de Jésus dans le but de connaître le nombre de partisans et les principes qui dirigent leurs actions.

V.20 : J'ai parlé ouvertement : Jésus n'est pas le chef d'une société secrète ; il ne propage pas des principes qui craignent le grand jour. Tout son enseignement a été donné ouvertement ; rien n'a été dit en secret. Lorsque Jésus enseignait ses disciples en particulier, ce n'était pas pour leur dire autre chose que ce qu'il déclarait en public.

18.22,23 À ces mots, un des huissiers, qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur ? 23 **Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?**

La réponse de Jésus renfermait certainement un reproche tacite à l'adresse du grand sacrificateur qui l'interrogeait. Un huissier qui veut faire la cour à son chef, en prend occasion de rappeler Jésus au respect du prince d'Israël.

Un soufflet : un coup avec une verge ou un bâton ; une gifle.

V.23 : Jésus n'accomplit pas ici littéralement son propre précepte (Mt 5.39 : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre ») ; mais par cette réponse pleine de

dignité et de douceur, il cherche à faire rentrer cet homme en lui-même, ce qui est précisément l'accomplissement moral de ce précepte.

18.24 Anne l'envoya lié à Caïphe, le souverain sacrificateur.

Ce verset a de tous temps embarrassé ceux qui admettent que, dès le verset 15, Jésus est conduit chez Caïphe et que la séance que Jean vient de décrire est la grande séance du Sanhédrin racontée par les synoptiques. Jean montre clairement l'enchaînement des événements et situe ainsi l'interrogatoire chez Anne avant la grande séance chez Caïphe qu'il ne raconte pas.

Jésus a vraisemblablement été délié durant l'interrogatoire. Il est à nouveau lié pendant son transfert chez Caïphe et sera lié à nouveau lorsqu'il sera conduit chez Pilate (Mt 27.2 ; Mc 15.1).

18.25-27 Simon Pierre était là, et se chauffait. On lui dit : Toi aussi, n'es-tu pas de ses disciples ? Il le nia, et dit : Je n'en suis point. 26 **Un des serviteurs du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ?** 27 **Pierre le nia de nouveau. Et aussitôt le coq chanta.**

Nous sommes toujours chez Anne. Pierre est encore dans la cour avec les serviteurs.

On lui dit : d'après Matthieu, c'est une servante qui voit Pierre se rapprocher du portail pour sortir de la cour sur le devant de la maison. D'après Marc, c'est la même servante qui l'a déjà molesté une première fois et qui le dénonce aux serviteurs rassemblés autour du brasier. Dans Luc, c'est vaguement un autre personnage. Il est probable que la

portière ait parlé de Pierre à l'une de ses compagnes qui l'a dénoncé aux serviteurs rassemblés.

Pierre le nia : ce récit du reniement [83] de Pierre est, avec ceux de la multiplication des pains et de l'entrée de Jésus à Jérusalem, le seul qui soit raconté à la fois par Jean et les synoptiques.

Et aussitôt le coq chanta : l'envoi de Jésus à Caïphe, mentionné déjà au verset 24, suit en réalité le dernier reniement de Pierre (v.27). Car les faits des versets 25-27 se sont passés simultanément avec ceux des versets 19-23. Cette circonstance explique la scène du regard que Jésus jette à Pierre après son troisième reniement (Lu 22.61).

Les Juifs tiennent une troisième séance, celle du *matin*. Elle n'est pas racontée par Jean, mais par Matthieu (27.1), Marc (15.1) et Luc (22.66). Elle a lieu de très bonne heure, non plus chez le grand sacrificateur, mais dans le voisinage du temple, soit dans la fameuse salle pavée en mosaïque (*Lischkath haggazith)*, située dans le parvis intérieur au sud du temple, soit dans la synagogue *Beth midrasch,* située sur la pente ouest de la colline, entre le temple et la ville haute. Luc nous a conservé le récit le plus complet de cette séance (Lu 22.66 et suivants).

Cette séance du jour doit légalement compléter celle de la nuit. Les séances du Sanhédrin, surtout en cas de jugement capital, doivent se tenir de jour et le matin, *avant que l'homme*

---

[83] Zumstein relève le contraste entre cette parole de Pierre : « Je n'en suis pas » et celle de Jésus lors de son arrestation : « Je suis ». « À la solidarité et à la fidélité du Christ s'oppose le reniement de Pierre, désormais contre-modèle du Christ et agissant selon les normes du monde. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il se joigne à la servante et aux serviteurs pour se réchauffer (v.18). Mais, ce faisant, il rejoint le groupe de ceux qui ont arrêté Jésus (cf. v.12). [] Pierre partage désormais la compagnie qui était celle de Judas lors de l'arrestation ».

ait bu et mangé. Cette séance est seule vraiment légale et plénière. L'interrogatoire est sans doute fait une seconde fois, sommairement. Et c'est pendant cette séance que la décision de faire mourir Jésus est réellement prise et que l'accusation auprès du gouverneur romain est nettement arrêtée.

De là, ils conduisent Jésus chez Pilate.

2. Le procès devant Pilate : 18.28-19.16

Pilate est procurateur de Judée depuis l'an 26, sous le commandement du proconsul de Syrie. Il sera destitué en 36 par Vitellius et envoyé à Rome, afin d'y être jugé pour les injustices qu'il a commises. D'après des historiens grecs (Eusèbe 2.7), il se donnera la mort sous Caligula.

Sous le règne de Pilate, le Sanhédrin n'a plus le droit de faire mourir quelqu'un. Ceci explique pourquoi les Juifs doivent envoyer Jésus chez Pilate pour le faire mourir.

Ce procès se passe en quatre phases :

– Les Juifs demandent à Pilate de confirmer *sans examen* leur sentence (v.30). Pilate refuse (28-32).

– Ils articulent une *action politique* : il s'est fait roi. Pilate juge cette accusation infondée et fait deux tentatives infructueuses pour délivrer Jésus avec l'appui du peuple (18.33 - 19.6).

– Ils avancent alors un grief *religieux* : il s'est fait Fils de Dieu. À l'ouïe de cette accusation, Pilate s'efforce de plus en plus de délivrer Jésus (19.7-11).

– Ils font de l'intimidation *personnelle* pour faire plier la conscience du juge. Sur cette voie, ils se laissent entraîner jusqu'au reniement de leur plus chère espérance, celle du Messie ; ils s'inféodent à César (19.12-16).

18.28 Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. Ils n'entrèrent point eux-mêmes dans le prétoire, afin de

ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque.

Le prétoire : c'était à Rome le local où siégeait le préteur quand il rendait la justice. On a appliqué ce nom aux palais des gouverneurs romains dans les provinces. La plupart des interprètes admettent que ce terme désigne ici le palais des Hérodes qui se trouve dans la partie occidentale de la ville haute. Pour d'autres, Pilate occupe un palais attenant à la citadelle Antonia, où stationne la garnison romaine, à l'angle nord-ouest du temple.

C'était le matin : le barreau romain ouvre ses séances à toute heure, dès le lever du soleil. Pilate a sans doute été prévenu dès la veille des événements ; c'est pourquoi il a consenti à recevoir les Juifs d'aussi bonne heure.

Ils n'entrèrent point eux-mêmes : le pronom « eux-mêmes » oppose les Juifs, avec leur pureté lévitique[84], à Jésus, que rien ne peut plus souiller, tant il est déjà souillé lui-même à leurs yeux. Jésus est immédiatement livré au gouverneur et introduit dans le prétoire. Dès ce moment, Pilate ira du prétoire aux Juifs (18.29, 38 ; 19.4, 12) et des Juifs au prétoire (18.33 ; 19.1, 9).

18.29-32 Pilate sortit donc pour aller à eux, et il dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? 30 **Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré.** 31 **Sur quoi Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort.** 32 **C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait**

[84] Les maisons des païens sont considérées comme impures (voir Ac 11.3 ; Mt 8.8).

dite, lorsqu'il indiqua de quelle mort il devait mourir.

La réponse des Juifs est habile : ils conservent ainsi la plus grande part possible de leur autonomie, en demeurant au fond les juges et en laissant à Pilate le rôle de bourreau. Mais, ils craignent aussi sans doute de ne pas réussir auprès de lui avec leurs griefs politiques et religieux. Pilate est en effet connu pour être un homme orgueilleux, opiniâtre et intraitable. Ici, il comprend bien la position dans laquelle les Juifs veulent le mettre et il refuse : « Très bien, puisque vous voulez être seuls juges du procès, emmenez l'accusé et punissez-le vous-mêmes, bien entendu dans les limites de votre compétence ». Le Sanhédrin n'a pas le droit de mort, mais il a certains droits disciplinaires, comme celui d'excommunier, de faire fouetter etc. Et il n'a nul besoin de Pilate pour appliquer ces châtiments.

Cette réponse ne satisfait pas les Juifs qui veulent à tout prix que Jésus soit mis à mort. Elle les force donc à faire l'aveu de leur dépendance, au moins à cet égard (v.31).

18.33,34 Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit : Es-tu le roi des Juifs ? 34 **Jésus répondit : Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?** 35 **Pilate répondit : Moi, suis-je Juif ? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ?**

Es-tu le roi des Juifs ? Jean ne présente pas ici ce qui a motivé la question de Pilate. Luc rapporte cette accusation de la part des Juifs : « Nous l'avons trouvé, troublant la nation, défendant de payer le tribut de César, se disant le Christ, le roi » (Lu 23.2). La question de Pilate est ambiguë, car le terme de « roi des Juifs » peut avoir un sens politique

ou religieux. S'il a un sens politique, Jésus peut le repousser ; s'il a un sens religieux, il équivaut à celui de Messie et Jésus doit l'accepter, quelles que puissent être les conséquences de cet aveu.

V. 34 : Jésus doit donc savoir si ce titre est mis en avant par Pilate lui-même, ou s'il l'a été par les Juifs dans l'entretien que ce dernier vient d'avoir avec eux. Jésus n'a pas entendu l'accusation des Juifs portée contre lui, parce qu'il était déjà dans le prétoire (v.28) lorsqu'elle a été proférée.

Moi, suis-je Juif ? Pilate ne comprend pas bien à quoi tend cette distinction et répond par le mépris : « Qu'ai-je à faire de vos subtilités judaïques ? »

Qu'as-tu fait ? Pilate abandonne le jargon juif qu'il s'est un moment laissé imposer par les accusateurs, et interroge comme un franc et simple Romain : « Allons au fait, par quelle faute t'es-tu attiré tout ce qui se passe en ce moment ? »

18.36,37 Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas. 37 **Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix.**

Jésus ne répond pas directement. Il possède certes une royauté ; toutefois cette royauté n'est pas de nature à inquiéter Pilate.

Mon royaume[85] **n'est pas de ce monde :** ne pas

[85] Il serait préférable de traduire le mot grec *basileia* par « royauté » : « Ma *royauté* n'est pas issue de ce monde ».

confondre l'expression « de ce monde » avec « dans ce monde ». Le règne de Jésus se réalise et se développe bien ici-bas ; mais il ne tire pas son *origine* d'ici-bas, de la volonté humaine et de la force terrestre. Jésus en donne pour preuve la manière dont il s'est lui-même livré aux Juifs.

Mes serviteurs : Jésus évoque vraisemblablement cette foule d'adhérents qui l'ont entouré le jour des Rameaux.

Maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas : on a essayé de donner au mot *maintenant* un sens temporel : « Mon règne n'est pas maintenant de ce monde, mais il en sera autrement plus tard ». Mais, à l'avènement du Seigneur, son règne ne sera pas plus *de* ce monde qu'aujourd'hui. Le mot *maintenant*[86] doit être pris, comme souvent, dans le sens logique : il oppose la réalité toujours actuelle de la vérité au non-être de l'erreur.

V.37 : Tu es donc roi ? L'idée est la suivante : « Elle n'est donc pas fausse, la prétention que l'on t'attribue ? »

Tu le dis : cette formule est étrangère au grec classique

Le verset 36 montre ce que la royauté de Jésus n'est pas : Elle n'est pas politique au sens où Pilate l'imagine. Si tel était le cas, les serviteurs de Jésus auraient utilisé la violence pour répondre à la violence.

Elle n'est pas issue de ce monde, elle ne fonctionne pas d'après les règles de ce monde, et pourtant elle s'exerce dans ce monde. Le verset 37 définit positivement la royauté du Christ : « Je suis roi ». « Je suis né et je suis venu dans le monde ». Ces mots rappellent l'incarnation du *Logos*, évoquée dans le prologue.

« Rendre témoignage à la vérité », c'est en même temps le *moyen* avec lequel s'exerce cette royauté et le *but* qu'elle poursuit. Elle ne s'exerce pas par la violence, mais par le témoignage. En témoignant de la réalité de Dieu, Jésus, pleinement homme, a ainsi été une manifestation visible de Dieu sur terre. C'est le but qu'il a poursuivi tout au long de sa vie.

Les Sujets du Roi sont ceux qui écoutent le Roi et reçoivent la vérité.

[86] Le mot « maintenant » souligne que la royauté du Christ est bien réelle, dans le présent.

et même à l'Ancien Testament, mais elle est fort usitée chez les rabbins. L'idée est : « Tu as raison de le dire, *puisque* je suis roi ».

Je suis roi : cette idée est importante et Jésus sent le besoin de la formuler de nouveau. Il veut expliquer par ce qui suit dans quel sens il est *roi*. Il vient faire la conquête du **monde**, et sa seule arme est de rendre **témoignage à la vérité.** Son peuple est composé des hommes qui s'ouvrent à la vérité.

Les mots « **Je suis né** » se rapportent au fait de sa naissance, qui lui est commun avec tous les hommes, tandis que les mots « **Je suis venu dans le monde** » font ressortir la mission spéciale en vue de laquelle il est apparu ici-bas. C'est son œuvre de prophète qui est le fondement de sa royauté. La vérité, la révélation de Dieu, voilà le sceptre qu'il promène sur la terre. Ce mode de conquête que Jésus dévoile ici à Pilate est l'opposé de celui par lequel s'est formée la puissance romaine.

Quiconque est de la vérité écoute ma voix : l'expression « être de la vérité » rappelle 3.21 ; 7.17 ; 8.47 ; 10.16, etc. Elle désigne la disposition morale à recevoir la vérité et à se mettre sous sa sainte puissance quand elle se présente vivante en la personne de Jésus-Christ. En disant *quiconque*, Jésus s'adresse, non plus seulement à la conscience du juge, mais aussi à celle de l'homme qu'est Pilate.

18.38 Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Après avoir dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en lui.

Qu'est-ce que la vérité ? Pilate ne cherche pas la vérité ! Il n'est pas non plus désespéré, après l'avoir cherchée inutilement ! Il ne fait ici que manifester un scepticisme frivole, tel qu'on le rencontre fréquemment chez l'homme du

monde, en général assez indifférent à ce genre de questions.

Je ne trouve aucun crime en lui : que Jésus soit un rêveur ou un sage, Pilate est maintenant convaincu que l'homme qu'il a en face de lui n'est pas un rival de César. Il déclare donc aux Juifs sa conviction de l'innocence de Jésus, quant à l'accusation politique élevée contre lui.

Normalement, afin de remplir correctement son devoir, Pilate devrait renvoyer Jésus purement et simplement. Mais il craint de mécontenter les Juifs qui ont des motifs bien fondés de l'accuser auprès de ses supérieurs. Il veut éviter de prendre une mesure qui ferait d'eux des ennemis jurés. Il a donc recours à quelques mesures pour se tirer d'embarras.

La première mesure n'est pas racontée par Jean. C'est le renvoi de l'affaire à Hérode, puisque Jésus, originaire de Galilée, est de la juridiction d'Hérode (Lu 23.5-12). Les paroles de Pilate énoncées au verset 38 sont celles que Luc rapporte aux versets 4 et 14 du chapitre XXIII. Elles précèdent et suivent l'envoi de Jésus à Hérode.

La deuxième mesure est brièvement rapportée dans les versets 38-39. Elle est racontée en détail dans les synoptiques.

18.39,40 Mais, comme c'est parmi vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? 40 **Alors de nouveau tous s'écrièrent : Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand.**

Dans le récit de Jean, c'est Pilate qui paraît prendre l'initiative de la proposition vis-à-vis du peuple, tandis que dans le tableau dramatique de Marc, c'est le peuple qui se précipite avec de grands cris et demande la libération d'un prisonnier. Il y a donc chez Jean une lacune semblable à celle que nous avons observée entre les versets 32 et 33.

Peut-être que, pendant le temps où Jésus est envoyé

chez Hérode, le peuple a profité de ce moment favorable pour demander à Pilate ce qui lui était toujours accordé : la libération d'un prisonnier. Lorsque Jésus revient de chez Hérode, Pilate pose donc la question aux Juifs : « **Voulez-vous que je relâche le roi des Juifs ?** » Il compte certainement sur une certaine sympathie du peuple pour Jésus, telle qu'elle s'est manifestée d'une manière éclatante le jour des Rameaux. Il n'ignore pas que c'est *par envie* que les principaux chefs juifs veulent la mort de Jésus (Mt 27.18), et que le sentiment d'une partie du peuple leur est contraire.

En parlant du **Roi des Juifs**, Pilate manifeste une certaine ironie ; non pas tant à l'égard de Jésus, pour lequel il éprouve un sentiment d'intérêt et de respect croissant, mais bien envers les Juifs. Leur roi : voilà bien en effet le seul rival qu'ils auront jamais à opposer à César !

Alors de nouveau tous s'écrièrent : comme nous le dit Marc (15.11), les grands sacrificateurs soulèvent le peuple afin que Pilate leur relâche Barabbas. Les amis de Jésus restent muets ; ou, peut-être que leur voix est étouffée par celle des chefs et de leurs acolytes. Les agitateurs arrivent à imposer leur volonté à la foule. Et *tous* suivent, nous dit Jean.

Barabbas : ce nom comporte deux étymologies : *Bar-abba, fils du père*[87], et *Bar-rabban, fils du rabbin*. Dans le premier cas, on l'écrit avec un seul « r », et dans le second, avec deux « r ». La première manière d'écrire se retrouve dans presque tous les manuscrits ; c'est aussi celle du Talmud.

Même si Pilate a cherché à libérer Jésus, il vient de commettre un déni de justice. En effet, d'après sa déclaration au verset 38, il aurait dû relâcher Jésus comme innocent et non comme un malfaiteur libéré par grâce.

Cette faiblesse de Pilate va être suivie d'une autre, plus grave : la flagellation de Jésus :

---

[87] Ironie de l'Histoire : les Juifs demandent la libération d'un brigand, dont le nom signifie « fils du père », et condamnent Jésus, le « Fils du Père ».

19.1-3 Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges. 2 **Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre ; puis, s'approchant de lui,** 3 **ils disaient : Salut, roi des Juifs ! Et ils lui donnaient des soufflets.**

Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges : Pilate est monté sur son tribunal pour réfléchir à la libération de Barabbas ou de Jésus. C'est alors qu'il reçoit le message de sa femme (Mt 27.19) : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste ; car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui ». Pilate a alors recours à une troisième mesure pour essayer de libérer Jésus.

Normalement, d'après le code criminel romain, la flagellation devait nécessairement précéder le supplice du crucifiement. C'est ce que prouvent de nombreux passages de Josèphe et des historiens anciens. D'ailleurs, Jésus, en prédisant sa Passion, n'a pas séparé la flagellation de la croix (Mt 20.19, Lu 18.33). Ici, il se passe quelque chose d'étrange. Pilate ordonne le supplice du fouet, sans se prononcer encore sur la peine du crucifiement. Il espère évidemment, en accordant cette satisfaction aux ennemis de Jésus, réveiller la pitié des plus modérés d'entre eux, ainsi que la compassion de la foule et le zèle de ses amis, et parvenir ainsi à détourner le supplice de la croix. La flagellation, telle qu'elle se pratique chez les Romains, est une peine si cruelle que bien souvent le condamné y succombe.

Le fouet est formé de baguettes ou de lanières dont l'extrémité est armée de morceaux d'os ou de plomb. Le condamné reçoit les coups, attaché à un petit poteau de manière à avoir le dos courbé et la peau tendue. Dès les premiers coups, le dos est mis en chair vive et le sang jaillit. Parfois la mort suit immédiatement.

Les soldats tressèrent une couronne d'épines : les mauvais traitements décrits aux versets 2-3 sont uniquement le fait des soldats. Pilate laisse faire, dans l'intention de tirer parti de ce qui se passe. La couronne d'épines, le manteau de pourpre, la salutation, toute cette mascarade est une parodie de la royauté juive. La plante épineuse est probablement le *Lycium spinosum* qui croît en abondance autour de Jérusalem et dont la tige flexible, armée de forts aiguillons, peut aisément se tresser. Le manteau rouge est un manteau commun de soldat, figurant le manteau de pourpre que portaient les rois.

Toutes ces moqueries s'adressent bien moins à Jésus personnellement, inconnu de ces soldats, qu'à la nation tout entière, méprisée et détestée des Romains. Ce sont les prétentions messianiques juives que les soldats ridiculisent en la personne de celui qui passe pour avoir voulu les réaliser.

Pilate, après avoir laissé faire, poursuit son but :

19.4-6 **Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.** 5 **Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : Voici l'homme.** 6 **Lorsque les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent : Crucifie ! crucifie ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; car moi, je ne trouve point de crime en lui.**

La flagellation et les mauvais traitements qui ont suivi ont eu lieu dans la cour du prétoire (Mc 15.15). Dès que cette scène est terminée, Pilate sort avec Jésus. Il espère que le spectacle de cet homme couvert de sang suscitera la pitié du peuple. Etrange manière cependant de prouver qu'il ne trouve

en Jésus aucune faute, que de lui infliger une pareille peine !

Je ne trouve en lui aucun crime : l'idée de la parole de Pilate aux Juifs est la suivante : « Eh bien, vous devez comprendre : c'en est assez maintenant. J'ai consenti à cela par condescendance pour vous ; je n'irai pas plus loin ! »

Voici l'homme : il y a un mélange de respect et de pitié pour Jésus et un amer sarcasme pour le rôle absurde que les Juifs lui attribuent : « Voilà l'être misérable contre lequel vous vous acharnez ! »

Crucifie ! Mais cette fois encore, le calcul de Pilate est déjoué. Nulle voix ne s'élève de la foule en faveur de la victime. Pilate se retrouve seul en face de la volonté des chefs qui persistent à pousser les choses jusqu'au bout, sans se contenter de ce demi-supplice. Les concessions précédentes n'ont fait que les enhardir.

Prenez-le vous-mêmes : Pilate est plein d'indignation et de dépit : « Faites-le, vous, si vous le voulez ! Je vous laisse libres : pour moi, il m'est impossible de participer à un pareil meurtre ! » Ce mouvement peut sembler noble, mais il est stérile. Trois fois, Pilate a déserté le terrain du droit strict, sur lequel il aurait pu résister à la pression violente qui s'exerçait sur lui.

Naturellement, les Juifs ne peuvent songer à user de l'impunité que leur offre Pilate. Comment peuvent-ils pourvoir eux-mêmes à l'exécution ? De plus, par une réaction subite, les partisans de Jésus pourraient se retourner violemment contre eux, et, entraînant la masse, faire tout échouer. Ils mesurent bien le danger de l'offre de Pilate et recourent à un *troisième moyen* :

19.7-9 **Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi ; et, selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.** 8 **Quand Pilate entendit cette parole, sa frayeur augmenta.** 9 **Il rentra dans le prétoire, et il dit à Jésus :**

D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui donna point de réponse.

Les Romains laissaient en général aux peuples vaincus la jouissance de leurs lois et de leurs institutions nationales. Les Juifs en appellent à l'article de *leur code* (Lé. 24.16 : « Celui qui blasphémera le nom de l'Éternel sera puni de mort : toute l'assemblée le lapidera. Qu'il soit étranger ou indigène, il mourra, pour avoir blasphémé le nom de Dieu »). Ils réclament de Pilate l'application de cet article.

Il s'est fait Fils de Dieu : les Juifs ont présenté Jésus comme roi des Juifs ; leur action a échoué. Ils avancent maintenant un *tout nouveau* grief : « Il s'est fait Fils de Dieu ». Ces mots produisent sur Pilate un effet auquel ils ne s'attendaient pas. Ils confirment un pressentiment redoutable qui se forme de plus en plus chez lui. Pilate a entendu parler des miracles de Jésus, de son caractère élevé et mystérieux, de ses enseignements et de sa conduite ; il vient de recevoir de sa femme un message étrange ; Jésus lui-même fait sur lui une impression telle qu'il n'en a reçue d'aucun homme : il se demande si tout cela ne s'explique pas par ce titre de Fils de Dieu ! Et si cet homme extraordinaire n'était pas un être divin apparu sur terre ? Pilate passe aussitôt du scepticisme aux craintes les plus superstitieuses. Pilate veut en avoir le cœur net, il revient interroger Jésus.

D'où es-tu ? Pilate sait bien que Jésus vient de Galilée. Sa question est plutôt celle-ci : « Es-tu de la terre ou du ciel ? »

Jésus ne lui donna point de réponse : Pilate en sait assez sur le compte de Jésus pour le libérer ; il l'a d'ailleurs lui-même déclaré innocent. Cela devrait suffire. Ce qu'il veut savoir de plus n'appartient pas à sa compétence. D'autre part, le silence de Jésus est une réponse : si la prétention dont les Juifs l'accusent n'était pas fondée, il ne manquerait pas de la démentir.

19.10,11 Pilate lui dit : Est-ce à moi que tu ne parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher ? 11 **Jésus répondit : Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi commet un plus grand péché.**

Pilate sent un reproche dans ce silence. Il se redresse de toute sa hauteur de juge et de gouverneur romain. Il croit disposer de Jésus ; il ne parle que de **pouvoir**, sans penser à sa dépendance et à sa responsabilité. Jésus lui rappelle qu'en réalité il ne dispose de rien du tout, car son pouvoir lui est donné[88]. Ce mot « **donné** » est opposé aux deux « **j'ai** » de Pilate. Jésus se pose ici en juge de son juge, ou plutôt de tous ses juges. Et, comme s'il était déjà assis lui-même sur son tribunal, il pèse dans son infaillible balance Pilate, le Sanhédrin et tous ceux qui le condamnent.

Pourquoi Pilate est-il moins coupable que les Juifs ? Parce que son pouvoir lui a été donné d'en haut, tandis que les Juifs se sont arrogés eux-mêmes ce pouvoir. En effet, Dieu, en assujettissant son peuple à la puissance romaine, l'a soumis à la juridiction impériale, en ce moment déléguée à Pilate. Mais le Sanhédrin s'est arrogé un droit que Dieu ne lui a pas donné : Il s'est emparé de la personne de son roi malgré toutes les preuves que ce dernier a données de sa mission divine, et il l'a livré à l'autorité païenne.

Cette parole de Jésus n'irrite pas Pilate et semble même faire grand effet sur lui, puisqu'il redouble d'effort pour relâcher Jésus :

---

[88] Si Pilate peut disposer de Jésus, c'est uniquement parce que Dieu le lui permet. Pilate est ainsi l'instrument entre les mains de Dieu ; Jésus le sait et y consent. Jésus n'a-t-il d'ailleurs pas clairement affirmé qu'il tenait dans ses mains le pouvoir sur sa vie et sur sa mort (Jn 10.17-18) !

19.12 Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient : Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César.

Pilate cherche à relâcher Jésus, mais les Juifs sortent une *dernière arme*. Une arme qu'ils ont résolu de n'utiliser qu'à la dernière extrémité ; tant elle est ignoble à leurs propres yeux. C'est celle de l'intimidation personnelle. Sur quoi se fonde-t-elle ? L'empereur régnant, Tibère, est le plus soupçonneux des despotes, et l'accusation de haute trahison portée contre un de ses subordonnés est toujours bien accueillie de ce tyran. De plus, il ne tolère pas qu'un chef laisse péricliter son autorité. S'il apprenait de la part des Juifs que Pilate a tenté de soustraire au supplice un adversaire de l'autorité impériale, il ne manquerait pas de le destituer. Ce terme équivoque de « roi des Juifs », avec la couleur politique qu'il ne pourrait manquer d'avoir aux yeux de Tibère, ferait inévitablement passer Pilate pour un administrateur infidèle. Pilate sait bien que son poste est menacé.

Les Juifs utilisent ici une arme dangereuse et folle. En effet, ils renient ainsi leur grande espérance nationale, ils renient la notion même de Messie et ils s'inféodent à l'empire. Leur victoire est en fait un suicide.

19.13-16a Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors ; et il s'assit[89] sur le tribunal,

---

[89] Zumstein relève que le verbe grec traduit ici par « il s'assit » peut aussi signifier : « Il fit asseoir ». On devrait alors traduire ainsi le verset 13b : « et il le (Jésus) fit asseoir sur le tribunal… » Même si la logique narrative et la vraisemblance historique plaident pour la première interprétation, « il n'est pas exclu que le narrateur ait à dessein joué sur cette ambiguïté :

au lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha. 14 **C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi.** 15 **Mais ils s'écrièrent : Ote, ôte, crucifie-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi ? Les principaux sacrificateurs répondirent : Nous n'avons de roi que César.** 16a **Alors il le leur livra pour être crucifié.**

Pilate n'a pas assumé son rôle. Il baisse la tête et se résigne. Sans dire un mot de plus, il fait amener Jésus hors du prétoire, car la sentence doit être prononcée en présence de l'accusé. Il monte donc une seconde fois sur son tribunal.

Le Pavé : en grec, *lithostrotos*, pavé en pierres ou en mosaïque. Devant le prétoire se trouve un de ces pavés de mosaïque sur lesquels les magistrats romains ont coutume de placer leur siège afin de rendre la justice.

Gabbatha : ce nom araméen n'est point la traduction du précédent ; il est emprunté à la nature du lieu. Il signifie : éminence, colline.

C'était la préparation de la Pâque et environ la sixième heure : Jean intercale ici l'indication du *jour* et de *l'heure* où la sentence est prononcée. Dans quel but ? Est-ce à cause de la solennité et de l'importance de ce moment décisif pour l'Humanité ? Veut-il expliquer l'impatience des Juifs de voir se terminer ce procès, *avant le repas pascal* ?

La *sixième heure* correspond à midi. La nuit et le jour sont divisés en quatre portions de trois heures chacune. Ceci explique pourquoi dans le Nouveau Testament, il n'est fait mention que des *troisième, sixième et neuvième* heures

---

après avoir suggéré que le roi grotesque présenté à la foule était le roi véritable, peut-être veut-il ainsi signifier que le condamné à mort est en vérité leur juge ».

(comparer Mt 20.1-5), et pourquoi également les expressions « à peu près » et « environ » y sont si fréquentes (Mt 27.46 ; Lu 23.44 ; Jn 4.6 ; Ac 10.3, 9). Ces expressions indiquent la marge d'erreur dans l'appréciation de l'heure.

Voici votre roi : il y a une cinglante ironie dans cette parole de Pilate ! Mais elle est adressée aux Juifs et non à Jésus. Envers ce dernier, Pilate montre un intérêt respectueux, même de la crainte. Il y a aussi dans ce sarcasme un côté sérieux. Pilate comprend que, s'il est un homme par lequel le peuple juif doive remplir dans le monde une mission, c'est celui-ci.

Ote, ôte, crucifie-le ! La rage des chefs s'accroît à l'ouïe de cette déclaration de Pilate. On sent leur impatience, leur hâte d'en finir.

Crucifierai-je votre roi ? Pilate est dès maintenant résigné à céder ; mais auparavant, il veut se donner le plaisir de retourner encore une fois le couteau dans la plaie. Il se venge ainsi de l'acte de bassesse auquel on le contraint. Il pousse les Juifs à cette déclaration mémorable par laquelle ils abolissent la théocratie et acceptent d'être absorbés dans le monde des païens : « **Nous n'avons de roi que César** ». Les Juifs ne nourrissaient qu'une pensée, celle de renverser le trône des Césars par le Messie ! Et voilà qu'ils se laissent entraîner par la haine de Jésus à reconnaître César comme leur roi ! En reniant le Messie, Israël vient de se renier lui-même ; c'est à ce prix qu'il obtient que Jésus soit livré.

Alors il le leur livra pour être crucifié : pour Jean, Pilate livre Jésus aux Juifs et non aux exécuteurs romains. Car ceux-ci ne seront que les instruments aveugles du meurtre juridique qui va se commettre.

Note sur le récit du procès[90].

[90] Pour Zumstein, la version johannique du procès attire l'attention sur trois grands thèmes :

1) Jean établit une relation entre le *monde* et la *Révélation*. Ces deux espaces, symbolisés ici par l'*extérieur* et *l'intérieur* dans le récit, s'affrontent dans un conflit sans merci. Alors que le *monde* s'acharne à faire mourir Jésus, Dieu intente un procès au monde pour débusquer son incrédulité et la sanctionner.
2) Jean met en récit *l'incrédulité*. Les « Juifs », les grands prêtres, puis Pilate, endossent le rôle des adversaires du Révélateur (Jésus) et donc de Dieu. Cette incrédulité est pour Jean le péché par excellence. « Elle réside non pas dans la transgression de la Loi, mais dans des loyautés dévoyées qui inversent leur sens originel.
– La loyauté au code de pureté rituelle, qui contraint les *Juifs* à rester à l'extérieur pour ne pas se souiller, les éloigne du véritable agneau pascal.
– Leur loyauté à Dieu qui les pousse à dénoncer le blasphémateur, les sépare de l'Envoyé du Père.
– Leur loyauté à l'ordre politique incarné par César, les amène à priver le peuple de son libérateur.
– Leur conformisme précipite le Christ dans la mort et permet au véritable brigand (Barabbas) d'y échapper.
Bref, le péché consiste dans l'addition de loyautés qui sont devenues prétexte à la défense de sécurités acquises et d'intérêts. Il débouche sur une perte d'identité, une aliénation, une destruction de soi. La terrible déclaration « Nous n'avons pas de roi si ce n'est César » (19.17) est le tragique point d'aboutissement de cette identité ruinée ».
3) À travers le procès se manifeste d'une manière souveraine *l'identité* du Christ, et ceci de trois manières :
a) Par la symbolique de *l'agneau*. Il y a une étroite relation entre le sacrifice des agneaux pascals au Temple et la condamnation de Jésus. « Le transfert symbolique est évident : ce que la tradition vétérotestamentaire juive associe à la fête fondatrice de la Pâque est reporté sur le Christ ».
b) La *royauté* du Christ traverse tout le récit et revêt un rôle dominant. Elle ne relève pas du champ politique, mais elle se concrétise dans l'accomplissement de sa mission de révélateur. « Il est roi, dans l'exacte mesure où il manifeste la vérité, c'est-à-dire la réalité de Dieu, d'une façon unique et décisive parmi les êtres humains. Cette mission de révélateur, le Christ johannique la mène à bien en étant pleinement homme. [] Le « voici l'homme » qui salue le roi pitoyable, donné en spectacle par Pilate, souligne que le procès et la croix ne sont pas la réfutation de la royauté de Jésus, mais son expression adéquate ».

Sauf les lacunes naturelles résultant de ce qu'aucun témoin n'a tout vu d'un bout à l'autre, ce récit de Jean porte le cachet d'une entière authenticité. La figure froide, perverse et diabolique de Caïphe, représentant le Sanhédrin, et celle, lâche et faible, de Pilate sont si bien décrites. Elles contrastent toutes deux avec la calme dignité et la sainte majesté du Christ. C'est un chef d'œuvre de l'Évangile. Où Jean a-t-il puisé des renseignements si parfaits ? Peut-être a-t-il tout vu lui-même ? En effet, les séances judiciaires chez les Romains étaient publiques, et Jean n'était pas empêché d'entrer dans la cour du prétoire par le même scrupule que les Juifs. Car il n'avait pas, lui, de pâque à manger le soir.

C) Le supplice de Jésus (19. 16b-42)

19.16b-18 **Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent.** 17 **Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu Golgotha.** 18 **C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu.**

---

c) La véritable *autorité* est détenue par le Christ. Bien qu'accusé, humilié et finalement condamné, Jésus plonge ses contradicteurs dans l'embarras, il parle ou se tait à sa guise, il domine ses adversaires par son savoir, il choisit son destin, il juge ses juges, il met en question Pilate. « Celui qui semble faible et vaincu est, en fait, maître de son destin, mais d'un destin qui le mène à la croix ».

Ils prirent donc Jésus : ce sont les Juifs qui prennent Jésus et exécutent la sentence…par les mains des soldats.

Jésus, portant sa croix : d'après d'anciens témoignages, les condamnés devaient porter eux-mêmes leur croix, du moins la pièce de bois horizontale. C'est ce que suppose d'ailleurs l'expression figurée employée par Jésus dans les synoptiques : « Si quelqu'un veut venir après moi…, qu'il se charge de sa croix » (Mt 16.24). Jean seul mentionne ce trait des souffrances de Jésus. Il ne contredit pas les synoptiques qui mentionnent le fait qu'un certain Simon de Cyrène sera requis de porter la croix du Christ. Au moment du départ, Jésus porte sa croix comme les autres condamnés. Ce n'est que plus tard que Simon de Cyrène sera contraint de porter la croix de Jésus que l'on craint de voir succomber.

Au lieu du crâne : l'origine de ce terme est sans doute liée à la forme arrondie et l'aspect dénudé de la colline. Le lieu d'exécution est choisi à l'extérieur de la ville, parce que Moïse a interdit les exécutions capitales dans l'enceinte du camp (Lé 24.14 ; No 15.35). Les Juifs sont restés fidèles à l'esprit de cette loi en mettant à mort les criminels hors de l'enceinte des villes (1 R 21.13 ; Ac 7.58). C'est sur cet usage qu'est fondée l'exhortation d'Hé 13.12-13.

Le mot **Golgotha** vient d'un mot araméen (*gulgoleth*) qui signifie : crâne.

C'est là qu'il fut crucifié : la croix a une forme en T. Elle est peu élevée (voir v.29). Parfois, on la couche par terre, on y cloue le condamné, puis on la dresse. Mais le plus souvent, elle est affermie en terre ; le condamné est amené à la hauteur convenable au moyen de cordes, puis les mains [91]

---

[91] Pour éviter le déchirement des mains et la chute du corps, les clous sont vraisemblablement placés non dans la paume de la main, mais dans l'articulation du poignet. Lors de l'affaissement du corps, une douleur horrible survient dans les mains, par lésion du nerf médian. Pour soulager ces douleurs, le condamné s'appuie sur les pieds, mais les clous, mis dans

sont clouées sur la pièce transversale. Le passage de Lu 24.39 fait penser que les pieds de Jésus ont aussi été cloués.

Le condamné ne meurt pas tout de suite sur la croix et il peut vivre une douzaine d'heures, quelquefois jusqu'au troisième jour. Ce genre de mort réunit au plus haut degré les douleurs et l'infamie de tous les autres supplices : l'inflammation croissante des plaies, la position contre nature, l'immobilité forcée provoquant une rigidité des membres, l'angoisse inexprimable résultant de la difficulté à respirer, la fièvre, la soif. Et tout cela pendant des heures et des heures d'agonie.

Deux autres avec lui : les Juifs ont-ils demandé l'exécution de deux autres condamnés, afin de rendre plus complet l'opprobre de Jésus ? Ou devons-nous voir ici une insulte de Pilate au peuple juif, figuré par ces deux compagnons de supplice de son roi ? Il est difficile de le dire.

19.19-22 **Pilate fit une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue : Jésus de Nazareth, roi des Juifs.** 20 **Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville : elle était en hébreu, en grec et en latin.** 21 **Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs. Mais écris qu'il a dit : Je suis roi des Juifs.** 22 **Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.**

Pilate fit une inscription : d'après la coutume romaine, le condamné à la crucifixion portait lui-même ou

---

les os du métatarse, déchirent un peu plus les nerfs qui y passent. Lorsque le corps tire sur les mains, les muscles pectoraux n'arrivent plus à soulever la cage thoracique et la respiration est entravée.

on portait devant lui, sur le chemin du supplice, un écriteau qui renfermait l'indication de son crime. Cet écriteau était ensuite fixé à la croix. Pilate profite de cet usage pour humilier encore un peu plus les Juifs, en proclamant encore une dernière fois ce malfaiteur leur roi. Cette inscription est en trois langues : en **hébreu**, la langue nationale ; en **grec**, la langue universellement comprise, et en **latin**, la langue des maîtres. Pilate veut ainsi donner à l'inscription la plus grande publicité possible. Jésus, au degré le plus profond de son abaissement, est donc proclamé Roi-Messie dans la langue des trois principaux peuples du monde.

Les principaux sacrificateurs des Juifs : ou : les grands sacrificateurs des Juifs. Cette expression est remarquable, car elle ne se retrouve pas ailleurs. Jean veut-il établir un contraste avec le *roi des Juifs* ? Car, en effet, c'est bien entre ces deux puissances théocratiques que se situe la lutte. Vraisemblablement, la signification est plus simple : ils agissent ici comme défenseurs de la cause du peuple théocratique[92].

Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit : nous retrouvons ici le caractère inflexible de Pilate.

19.23,24 Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. 24 **Et ils dirent entre eux : Ne**

---

[92] En proclamant Jésus roi des Juifs, cet écriteau fait une publicité contraire aux intérêts des autorités juives. Jusque-là, celles-ci ont manipulé le pouvoir de Pilate… et maintenant ce pouvoir se retourne contre elles !
Zumstein : Cet écriteau « dévoile le caractère paradoxal de la royauté de Jésus : la croix ne sanctionne pas l'échec du Christ, mais signale le lieu où il est élevé à la royauté et où celle-ci est proclamée ».

la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats.

La loi romaine *De bonis damnatorum* adjuge aux exécuteurs les vêtements des condamnés. Les soldats se partagent donc les affaires des condamnés : bonnets, ceintures, vêtements de dessus, sandales et tuniques. Comme la tunique de Jésus ne peut pas être partagée, ils la tirent au sort. Cette tunique était sans doute un don des femmes qui servaient Jésus (Lu 8.2-3 ; Mt 27.55). Elle est tissée dans toute son étendue, comme l'était, d'après l'historien Josèphe, le vêtement des prêtres. Ainsi se réalise jusqu'au dernier trait de lettre ce qu'a décrit le psalmiste en traçant le tableau du roi d'Israël au comble de sa souffrance (Ps 22.18). Les *vêtements* désignent les différentes pièces composant l'habillement de dessus, et la *tunique* est le vêtement proprement dit, après l'enlèvement duquel on est entièrement nu.

C'est une grande humiliation que de voir ses vêtements *partagés*. Quelle humiliation plus grande encore que de voir ses vêtements tirés au *sort* et d'être assimilé ainsi à un vil jouet.

Le gouverneur romain a proclamé Jésus *le roi des Juifs* ; les soldats romains, sans le vouloir, le signalent comme le vrai David promis dans le psaume XXII.

19.25-27 **Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala.** 26 **Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils.** 27 **Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui.**

Près de la croix : l'adverbe grec *para* ne signifie pas « au pied de », mais « auprès de » ; la croix est en effet peu élevée.

Combien de femmes sont mentionnées ici par Jean ? Trois ou quatre ? Certains commentateurs en voient quatre : 1) la mère de Jésus, 2) la tante de Jésus, 3) Marie, femme de Clopas et 4) Marie de Magdala. Il semble plus vraisemblable d'en voir trois : 1) Marie, la mère de Jésus, 2) la belle-soeur (terme peu usité et que Jean a remplacé par celui de *sœur*) de cette dernière, et qui se nomme aussi Marie. Elle est la femme de Clopas, le frère de Joseph, et 3) Marie de Magdala.

Jésus, dépouillé de tout, fait encore de beaux dons : à ses bourreaux il lègue le pardon de Dieu, à son compagnon de supplice il accorde le paradis, à sa mère il donne un fils, et à son ami Jean une mère. Dès ce moment, Marie demeurera avec Jean, tout d'abord à Jérusalem, puis en Galilée.

19.28-30 Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif. 29 **Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.** 30 **Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.**

Jean complète par quelques détails importants le récit déjà bien connu des derniers moments de Jésus.

Tout était déjà consommé : cette expression se rapporte à la tâche de Rédempteur, telle que Jésus a pu l'accomplir durant son existence terrestre.

Afin que l'Écriture fût accomplie : l'accomplissement des Écritures ne saurait être envisagé comme le *but* de l'accomplissement de l'œuvre de Jésus. D'ailleurs, il résulte

précisément des versets 28 et 29 que, si l'œuvre rédemptrice est consommée, il manque cependant encore un trait à l'accomplissement du tableau prophétique des souffrances du Messie. Jésus ne veut pas laisser ce trait inaccompli :

J'ai soif : en disant cela, Jésus veut réellement provoquer l'accomplissement littéral de ce dernier trait des souffrances du Messie : « Ils m'ont abreuvé de vinaigre » (Ps 69.21). La boisson offerte à Jésus n'est pas le breuvage assoupissant qu'il a refusé au moment du crucifiement, un vin étourdissant, mêlé de myrrhe (Marc) ou d'absinthe (Matthieu). Jésus l'a refusé, parce qu'il voulait conserver la parfaite lucidité de son esprit jusqu'à la fin. La boisson que le soldat lui offre maintenant n'est pas non plus le vin des soldats, c'est du vinaigre préparé *pour les condamnés* eux-mêmes. **L'hysope** est une plante d'environ 50 cm de hauteur. Puisqu'une tige de cette longueur suffit pour atteindre les lèvres du condamné, il résulte de là que la croix n'est pas si haute qu'on la représente ordinairement.

Tout est accompli : « J'ai soif » est la cinquième parole du Sauveur et « Tout est accompli » la sixième. Les trois premières des sept paroles de Jésus sur la croix ont eu trait à ses relations personnelles : c'étaient 1) la prière pour ses bourreaux (Luc), 2) la promesse faite au brigand, son compagnon de supplice (Luc), 3) le legs fait à sa mère et son ami (Jean). Les trois suivantes se sont rapportées à son œuvre de salut : 4) le cri : « Mon Dieu… » (Matthieu et Marc) se rapporte aux douleurs morales du sacrifice expiatoire ; 5) le gémissement : « J'ai soif » (Jean) à ses souffrances physiques ; 6) la parole triomphante : « Tout est accompli » à la consommation des unes et des autres. 7) La septième et dernière parole n'est mentionnée que par Luc : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ».

Il rendit l'esprit : ces mots impliquent la septième parole de Jésus. Le terme grec n'est pas exactement rendu par notre locution « rendre l'esprit », car il exprime un acte

spontané. Jésus a dit d'ailleurs : « Personne ne prend ma vie ; j'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre » (Jn 10.18). On devrait donc le traduire par : « transmettre, confier ». Tel est le sens de ce *grand cri* avec lequel, selon Matthieu et Marc, Jésus expire.

Baissant la tête : jusque-là, Jésus a tenu sa tête élevée.

19.31 Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât.

Les Romains laissent ordinairement les corps des condamnés sur la croix. Ceux-ci deviennent la proie des bêtes sauvages ou se décomposent. Mais la loi juive veut que les corps des suppliciés disparaissent avant le coucher du soleil, afin que, dans la journée suivante, la Terre Sainte ne soit pas souillée par la malédiction attachée à ce corps inanimé, monument d'une condamnation divine (De 21.23 ; Jos 8.29 ; 10.26). Les Romains ne s'inquiètent probablement pas de cette loi juive. Mais, dans ce cas particulier, les Juifs ne peuvent tolérer une telle violation. En effet, le jour suivant n'est pas un sabbat ordinaire, c'est un sabbat d'une solennité exceptionnelle. La **préparation** est donc particulière. C'est à la fois la préparation du sabbat (comme chaque vendredi) et la préparation du **grand jour** pascal (comme veille du 15 Nisan), le grand sabbat qui est le premier jour de la fête. Jean, par ces mots, rappelle indirectement que l'acte essentiel de la préparation, l'immolation de l'agneau, a lieu en ce moment même dans le temple et que le repas pascal va suivre dans quelques heures. Voilà pourquoi il est de toute nécessité pour les Juifs que les corps disparaissent sans retard, avant que le jour suivant ne commence (c'est-à-dire à six heures du soir).

Qu'on rompît les jambes aux crucifiés : le brisement des jambes ne donne pas la mort immédiatement, mais il a pour but de l'assurer[93] et ainsi de permettre l'enlèvement des corps.

19.32-34 Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. 33 **S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ;** 34 **mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.**

Des soldats, envoyés par Pilate, viennent donc pour enlever les corps. Jésus étant déjà mort, il devient inutile de lui rompre les jambes. Le coup de **lance** du soldat n'est qu'une compensation de l'opération omise. Il signifie : « Si tu n'es pas déjà mort, voilà de quoi t'achever ».

Il sortit du sang et de l'eau : en général, lorsqu'on perce un cadavre, il n'en sort aucun liquide. Et pourtant ici, celui qui en rend témoignage a bien vu sortir du sang et de l'eau. Certains commentateurs y voient une allusion symbolique, l'eau représentant le Saint Esprit, et le sang la Sainte Cène. Ce phénomène est mystérieux et ne doit pas être pris au sens figuré.[94]

---

93 La fracture des jambes empêche le condamné de se redresser pour respirer. La suffocation survient ainsi plus rapidement.

94 Selon le Dr W.D.Edwards, pathologue à la Mayo Clinic Rochester, et collègues (On the Physical Death of Jesus Christ. JAMA 1986 ; 255 : 1455-1463), deux aspects de la mort de Jésus sont la source de grandes controverses : la nature de la blessure sur le côté et la cause de la mort seulement quelques heures après la crucifixion.
- Le mot grec pleura, utilisé ici par Jean, indique le côté et implique souvent

19.35-37 Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. 36 **Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie : Aucun de ses os ne sera brisé.** 37 **Et ailleurs l'Écriture dit encore : Ils verront celui qu'ils ont percé.**

Celui qui l'a vu : de qui Jean parle-t-il ? Le plus vraisemblablement de lui-même. Ceci est confirmé par les mots suivants : « Son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai ». Jean ne peut rendre témoignage de la conscience qu'a une autre personne de dire la vérité ; il ne peut donc parler ici que de lui-même. On témoigne pour sa propre conscience, non pour celle d'autrui.

---

les côtes. Le coup de lance a le plus vraisemblablement été porté au thorax. Bien que le côté, droit ou gauche, de la perforation ne soit pas désigné dans les Écritures, il est traditionnellement placé à droite, notamment par les peintres qui ont représenté la crucifixion. Pour Edwards, cette localisation semble effectivement la plus probable. Le fait que Jean mentionne d'abord le sang et ensuite l'eau n'indique pas que le sang soit sorti avant l'eau, mais plutôt que le sang était plus abondant que l'eau. L'eau représentait vraisemblablement du liquide pleural (accumulé entre les deux plèvres du poumon) ou péricardique (accumulé entre le péricarde et le muscle cardiaque). La perte importante de sang au cours de la flagellation, la déshydratation, l'effort physique fourni jusqu'à Golgotha, l'immobilisation sur la croix ont pu conduire à de tels troubles pulmonaires et cardiaques. Le sang pouvait provenir soit du ventricule droit ou de l'oreillette droite soit d'un épanchement hémorragique entre les deux plèvres.

– Edwards et collègues envisagent plusieurs hypothèses concernant la mort de Jésus, sans pouvoir toutefois donner plus de précisions. Mais pour eux, l'important n'est pas tant de savoir comment Jésus est mort, mais bien s'il est vraiment mort. Là, l'Évangile est parfaitement clair : Jésus est réellement mort sur la croix et le coup de lance a permis de lever un éventuel doute dans l'esprit du soldat, chargé de précipiter la mort des condamnés.

Afin que l'Écriture fût accomplie : les faits racontés aux versets 33 et 34 ont accompli les deux prophéties rappelées aux versets 36 et 37.

Aucun de ses os ne sera brisé : la première citation est tirée d'Ex 12.46 et No 9.12. L'agneau pascal appartenait à Dieu et figurait l'Agneau de Dieu. Voilà pourquoi la Loi l'a mis si expressément à l'abri de tout traitement violent et brutal. C'est aussi la raison pour laquelle les restes de sa chair devaient être brûlés immédiatement après le repas.

Ils verront celui qu'ils ont percé : la prophétie de Zacharie (12.10) représentait Dieu comme *percé* par son peuple, en la personne du Messie. La conduite des Juifs livrant Jésus au supplice de la croix a pleinement réalisé cette prophétie. Mais cet accomplissement a dû prendre un caractère plus littéral encore : voir Jn 12.15 ; 18.9 ; 19.24. Le texte d'Ap 1.7 rapporte ce qui se passera au moment de la conversion des Juifs, quand ils reconnaîtront leur Messie dans ce Jésus qu'ils ont rejeté et percé. Ils jetteront alors sur lui un regard de repentance, de supplication et de foi.

Jean a vu les soldats romains arriver pour rompre les jambes des condamnés. Ils ne l'ont pas fait pour Jésus, mais un soldat lui a percé le flanc. Et voilà que ces hommes, qui ne connaissaient pas les Écritures, ont réalisé à la lettre les prophéties concernant le Messie. Il y a de quoi être fortifié dans sa foi ! C'est ce que Jean éprouve comme témoin oculaire et il veut le dire, afin que toute l'Église soit fortifiée.

19.38-40 Après cela, Joseph d'Arimathée, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus. 39 **Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus, vint aussi, apportant un mélange d'environ cent**

livres de myrrhe et d'aloès. 40 **Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs.**

La demande des Juifs au verset 31 se rapportait aux trois condamnés, mais l'ordre de Pilate n'a été exécuté que pour les deux brigands. Joseph se présente devant Pilate avec une demande qui ne concerne que Jésus.

Joseph d'Arimathée : Arimathée désigne sans doute la ville de *Rama* ou *Ramathaïm* (au nom s'ajoute l'article représenté par la syllabe *ar*). Elle se situe à environ huit kilomètres au nord de Jérusalem, en Benjamin, sur la montagne d'Ephraïm. C'était la patrie de Samuel (1 S 1.1). Joseph est maintenant établi à Jérusalem avec sa famille, puisqu'il possède un caveau mortuaire, mais depuis peu puisque celui-ci n'a pas encore été utilisé.

Jean fait bien ressortir le contraste entre la conduite auparavant prudente de Joseph et de Nicodème et leur hardiesse actuelle. La mort ignoble de Jésus aurait dû les abattre ; elle les a au contraire affranchis de toute crainte et a fait éclater leur foi. Lors de la crucifixion, Nicodème s'est probablement souvenu de l'image du serpent d'airain que Jésus lui a fait contempler à l'avance (3.14).

La myrrhe est une gomme odoriférante ; **l'aloès**, un bois de senteur. Après les avoir triturés, on en fait un mélange que l'on étend sur tout le linceul dans lequel on enveloppe le cadavre. Probablement, on coupe ce drap par bandes pour envelopper les membres à part. C'est ce que paraît indiquer les **bandes**. Les **cent livres** rappellent la profusion avec laquelle Marie a répandu du nard sur les pieds de Jésus (12.3) ; c'est un hommage vraiment royal. Les synoptiques nous apprennent que les femmes ont l'intention de compléter aussi pour leur part cet embaumement provisoire, mais *après le sabbat* seulement.

19.41,42 Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis. 42 **Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche.**

Un sépulcre neuf : d'après Matthieu, ce sépulcre appartient à Joseph, et c'est là la raison de l'emploi qui en est fait. D'après Jean, on choisit ce sépulcre à cause de sa proximité de Golgotha, parce que le sabbat va commencer. Ces deux raisons ne se contredisent pas, mais elles se complètent. Le sépulcre *neuf* fait penser à *l'ânon attaché que personne n'a jamais monté* (Lu 19.30). Ce sont là des faits providentiels qui appartiennent à la gloire royale de Jésus. Lorsqu'on reçoit un roi, on ne consacre à son usage que des objets qui n'ont pas encore été employés.

La préparation des Juifs : c'est le temps où les Juifs préparent leur grand repas national et religieux en immolant l'agneau. On est obligé de se dépêcher, car ce jour de préparation doit prendre fin avec le coucher du soleil. C'est le vendredi 14 Nisan[95], et le jour suivant sera un jour doublement sabbatique (19.31) ; comparer Lu 23.54-56.

Note sur le jour de la mort de Jésus.

Sur le jour de la *semaine* auquel a eu lieu la mort de Jésus, l'accord des quatre évangélistes est manifeste : c'est un vendredi. Mais ils paraissent différer sur la question de savoir si ce vendredi est un 14 ou un 15 du mois de Nisan. Cette différence n'est pas aussi insignifiante qu'il y paraît. Car, suivant que l'on se prononce pour l'une ou l'autre date,

---

[95] 7 avril, vraisemblablement de l'an 30.

on admet (avec les synoptiques [96]) que Jésus a célébré le repas pascal avec tout le peuple juif et qu'il est mort le lendemain 15, ou bien, au contraire (avec Jean), qu'il est mort le 14 et que le peuple juif a célébré le soir de sa mort ce repas, qui tombe toujours sur la soirée du 14 au 15 Nisan.

Comment expliquer une telle contradiction[97] ? Lequel des deux récits mérite la préférence ? Y a-t-il une solution ?

Jean décrit, dès le chapitre XIII, le dernier repas que Jésus a pris avec ses disciples. Ce repas a été pris le jeudi soir, la veille du vendredi où Jésus a été mis à mort et où le peuple d'Israël a célébré la Pâque. Le texte ne parle que d'*un* souper, *avant la fête de la Pâque*.

Les synoptiques semblent dire que Jésus a célébré la Pâque avec ses disciples, donc en même temps que le peuple juif, c'est-à-dire le soir du 14 du mois de Nisan, et qu'il serait mort le lendemain, le 15 Nisan. Cette interprétation est-elle correcte ?

Les textes parallèles (Mt 26.17-20 ; Mc 14.12-17 ; Lu 22.7-20) mentionnent que les disciples demandent à Jésus où ils doivent préparer le repas de la Pâque. Cette demande est faite *le premier jour des pains sans levain*. On place sans hésitation cet entretien au matin du 14 Nisan, par la raison toute simple que l'on compte les jours en faisant coïncider le jour officiel avec le jour naturel. Or, en calculant ainsi, on oublie que chez les Juifs le jour officiel commence à six heures du soir. Ainsi, lorsque les synoptiques disent : « Le jour des pains sans levain arriva », ils mentionnent non point le matin du 14, mais bien le soir du 13. L'entretien des disciples avec Jésus a donc lieu dans l'après-midi du 13, *entre les deux soirs,*

---

[96] L'intuition du récit synoptique a prévalu dans l'Église jusqu'à la Réforme.

[97] Ce point a été la source de très nombreuses disputes théologiques au cours de ces deux millénaires. Godet y consacre vingt-deux pages ! Cette note en fait le résumé.

selon l'expression d'Ex 12.6, c'est-à-dire entre le moment où le soleil baisse à l'horizon et celui où il disparaît, moment qui est la transition du jour civil au lendemain.

D'autre part, la foule des pèlerins est si grande à Jérusalem, à la fête de la Pâque, que personne n'attend jusqu'au matin du 14 pour trouver un local où célébrer le soir le repas pascal avec les siens. C'est le 13 que l'on vaque à cette occupation.

Jésus envoie donc à Jérusalem les deux disciples dont il est le plus sûr, Pierre et Jean. Il les charge de trouver une salle. Dans la pensée des disciples, le repas aura lieu le lendemain au soir. Mais Jésus fait comprendre à ses deux messagers que ce sera le soir même : « Allez à la ville chez un tel, et vous lui direz : Le maître dit : Mon temps est proche ; je ferai chez toi la Pâque avec mes disciples » ? L'idée est la suivante : « Il faut que je me hâte ; car demain ce sera trop tard. Je ne serai plus là ; fais donc en sorte que je puisse manger immédiatement la Pâque chez toi avec les miens ». Pourquoi cette manière d'agir pleine de mystères ? La raison en est simple. Judas ne doit pas connaître à l'avance la maison où Jésus décide de passer cette dernière soirée avec les siens. De 18 à 20 ou 21 heures, les disciples ont amplement le temps de préparer le repas, même de tuer et d'apprêter l'agneau, qui était déjà mis à part dès le 10 Nisan.

Citons encore une coïncidence intéressante entre des usages juifs bien connus et le récit des synoptiques. Au soir du 13, vers 18 heures, on allume les lampes afin de fouiller les coins les plus obscurs des maisons et d'enlever toute parcelle de levain. Puis, avant que les étoiles ne paraissent, un homme va de chaque maison puiser l'eau pure avec laquelle doivent être pétris les pains sans levain. Cet usage ne nous explique-t-il pas bien naturellement le signe donné à Pierre et Jean quand Jésus leur dit : « Voici, quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera… » (Lu 22.10) ?

Cette solution n'est pas nouvelle. C'est celle qu'énoncent au deuxième siècle Apollinaire de Hiérapolis et Clément d'Alexandrie. Le premier affirme ceci : « Le jour du 14 fût la vraie Pâque du Seigneur, le grand sacrifice, dans lequel le Fils de Dieu, mis en lieu et place de l'agneau, a été livré pour être crucifié ». Le second dit avec plus de précision encore que Jésus a célébré, au cours des années précédentes, la Pâque en mangeant l'agneau pascal avec tout le peuple. Ce soir du 13, il enseigna à ses disciples les mystères du type de l'agneau ; le jour suivant, il souffrit, car il était lui-même la vraie Pâque.

VI. La Résurrection (20.1-29)

Le récit de la Passion nous a montré le peuple juif poussant *l'incrédulité* envers Jésus jusqu'à l'apostasie complète et achevant ce crime spirituel par la crucifixion du Messie. Nous voyons ici la fidélité des disciples élevée à la *foi* complète grâce à la suprême manifestation terrestre de la gloire de Jésus : sa résurrection.

A) Marie, Pierre et Jean au sépulcre. Apparition de Jésus à Marie (20.1-18)

20.1-3 **Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le matin, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée du sépulcre.** 2 **Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.** 3 **Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre.**

Marie de Magdala : le nom de Magdala désigne la bourgade de Magdala, probablement *El-Megdjil*, à huit kilomètres au nord de Tibériade sur les bords du lac de Génézareth. Luc (8.2) et Marc (16.9) racontent que cette femme a été délivrée de sept démons par Jésus. Cette grande délivrance explique sa reconnaissance et son attachement à la personne de Jésus. Jean ne parle pas de l'intention qui l'amène au sépulcre. Marc nous dit qu'elle vient avec Marie, mère de Jacques, et Salomé pour embaumer le corps de Jésus (Mc 16.1). Luc mentionne encore Jeanne ainsi que *les autres qui sont avec elles* (Lu 24.10). Jean sous-entend que Marie de Magdala n'est pas venue seule : cette dernière dit en effet : « *Nous* ne savons pas où ils l'ont mis ».

Comme il faisait encore obscur : il y a une légère différence chronologique entre Jean, Matthieu, Marc et Luc. Pour Matthieu, la scène se passe « à l'aube » (28.1) ; pour Marc, « de grand matin, comme le soleil venait de se lever » (16.2) ; pour Luc, « de grand matin » (24.1). Peut-être y a-t-il eu plusieurs groupes de femmes que chaque évangéliste

réunit en un seul. De là cette petite différence quant au moment de l'arrivée.

C'est pendant l'absence de Marie de Magdala que ses compagnes reçoivent le message de l'ange, rapporté par les trois synoptiques.

20.4-7 **Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre ;** 5 **s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas.** 6 **Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes qui étaient à terre,** 7 **et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part.**

Jean, plus jeune et plus agile, arrive le premier. Mais son émotion est si forte qu'il s'arrête timidement à l'entrée du sépulcre, après y avoir jeté un regard. Pierre, d'un caractère plus viril et plus pratique, entre résolument.

Les bandes… à terre, le linge… plié dans un lieu à part : ces linges étalés ne font pas supposer un enlèvement ; car on n'aurait pas emporté le corps de Jésus complètement nu. Le linge, plié et mis à part, atteste un réveil calme. Il y a de quoi donner à réfléchir aux deux disciples.

20.8-10 **Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il vit, et il crut.** 9 **Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts.** 10 **Et les disciples s'en retournèrent chez eux.**

Il vit et il crut : Jean parle ici d'une expérience qui lui est propre. Il ne peut témoigner pour Pierre, mais il peut le faire pour lui-même. Il nous relate ici un souvenir ineffaçable de sa vie, ce moment où il réalise que c'est Jésus lui-même qui a plié le linge et que par conséquent il vit.

Ils ne comprenaient pas encore : Jean ne se décerne pas d'éloge ! Avec humilité, il s'étonne lui-même de l'état d'inintelligence dans lequel il est resté plongé jusqu'à ce moment, ainsi que Pierre, à l'égard des prophéties annonçant dans les Écritures la résurrection du Messie (Ps 16.10 ; Es 53.10 ; etc.. Comparer Lu 24.25-27, 45-46). Jean ne dit rien de la réaction de Pierre. Peut-être faudra-t-il cette apparition que le Seigneur lui accordera (Lu 24.34 ; 1 Co 15.5) pour qu'il croie.

20.11-13 Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ; 12 **et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds.** 13 **Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.**

Pierre et Jean s'éloignent, l'un au moins convaincu de la résurrection de Jésus. Marie reste et pleure ; elle regarde de nouveau dans le sépulcre et voit deux anges. Etonnante conversation ! Marie répond aux questions des anges aussi simplement que si elle conversait avec des êtres humains, tant elle est préoccupée par une seule idée : retrouver son Maître.

20.14-16 En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. 15 **Jésus lui dit : Femme,**

pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai. 16 **Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu : Rabbouni ! c'est-à-dire, Maître !**

Marie se relève, se retourne et voit Jésus debout. Elle ne le reconnaît pas mais le prend pour le jardinier. Deux raisons peuvent expliquer ce fait : il s'est opéré un changement dans la personne de Jésus par son passage à une vie nouvelle. Marc (16.12) dit qu'il apparut *sous une autre forme* à deux disciples. Et puis, le manque de foi de Marie aux promesses de Jésus fait que l'idée de son retour à la vie est étrangère à sa pensée actuelle.

Jésus lui dit : Marie ! Comme toujours, Jésus adapte sa conduite aux besoins de cette âme qui souffre et qui aime. Ce qu'il y a de plus personnel dans les manifestations humaines, c'est le son de la voix. C'est par ce moyen que Jésus se fait connaître à elle. L'accent que prend dans sa bouche le nom de Marie exprime tout ce qu'elle est pour lui, tout ce qu'il est pour elle.

Elle se retourna : ceci indique qu'elle s'était de nouveau tournée vers le tombeau, cherchant vainement Jésus. Mais, cette fois, en entendant cette voix connue, elle tressaille dans tout son être, elle se retourne et s'écrie : « Maître ! » Elle se jette à ses pieds en cherchant à les embrasser, comme le montre le verset 17.

Rabbouni : ce mot d'origine araméenne signifie : maître. Il ne se trouve qu'ici et dans Mc 10.51.

20.17,18 Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur

que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. 18 **Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.**

Ne me touche pas : à mesure que Marie étend ses bras vers lui, Jésus semble se mettre en garde. Quelle est sa pensée ? Craint-il cet attouchement ? Et pour quelles raisons ? Certains commentateurs ont invoqué ses plaies à peine cicatrisées, la nature délicate de son corps en quelque sorte fraîchement éclos. Pour d'autres, cet attouchement est contraire à la dignité de son corps désormais divinisé. Cette interprétation est incompatible avec l'invitation que Jésus fait à Thomas de le toucher. D'autres encore ont donné au verbe *toucher* le sens de *retenir* : « Ne t'arrête pas à me retenir, comme si j'étais prêt à m'échapper, mais va vers mes frères ». Ou bien : « Ne me retiens pas, car il faut que je monte vers mon Père auprès duquel je ne me suis pas encore rendu ».

On peut interpréter ces paroles différemment : « N'embrasse pas mes pieds ; je ne suis point venu pour renouveler les anciennes relations terrestres. Le vrai *revoir* que je vous ai promis n'est pas celui-ci. Pour revenir d'une manière réelle et permanente, il faut auparavant que je monte vers mon Père. Et ce moment n'est pas encore venu ».

Je ne suis pas encore monté vers mon Père : les disciples pensent que la mort de Jésus a été le *retour au Père* dont il leur avait parlé, et que sa réapparition est le commencement de son habitation durable avec eux. Ils confondent la mort avec l'ascension, et le retour promis avec la Pentecôte. Jésus leur déclare par ce message de Marie qu'il n'est pas encore monté vers son Père, et que c'est maintenant seulement qu'*il va monter*. L'idée de ce message est la suivante : « Je ne suis pas encore dans mon état de gloire ; mais dès que j'y serai, je vous y associerai, et alors rien ne s'interposera plus

entre vous et moi ». De là les expressions « mes frères », et « mon Père et votre Père… » Il y a comme un avant-goût de la communion future, de cette indissoluble solidarité qui les unira à lui dans l'état glorieux où il entre à présent.

Mes frères : c'est la première fois qu'il les appelle *ses frères*. Ils sont *frères* parce qu'ils sont devenus participants à l'adoption divine qu'il leur a acquise. Ils jouiront avec lui de la communion filiale avec Dieu lui-même. Les mots « **mon Père et votre Père** » en sont l'explication.

Dans le terme de *Père*, il y a l'intimité filiale ; dans celui de *Dieu*, la complète dépendance, et cela pour les disciples comme pour Jésus lui-même.

Remarquons que Jésus ne dit pas et ne peut pas dire : « Notre Père, notre Dieu ». En effet, Dieu n'est pas leur Père et leur Dieu dans le même sens où il est son Père et son Dieu. Cette différence reste ineffaçable.

Je monte vers mon Père : ces mots ont été diversement interprétés. Pour les uns, ce présent désigne le fait certain et prochain, comme le présent « je m'en vais au Père » dans les discours précédents. Selon d'autres, l'auteur entend identifier le jour de la résurrection avec celui de l'ascension. Il semble plus juste de comprendre ce terme ainsi : le « je monte » doit désigner une élévation de position actuelle qui n'est pas encore l'ascension ; une élévation progressive pendant les jours qui séparent la résurrection de l'ascension, élévation à laquelle correspond la transformation graduelle du corps de Jésus. Ceci ressort clairement de ce qui suit. En effet, d'un côté, *il n'est plus avec ses disciples,* et ne vit plus avec eux de l'existence terrestre (Lu 24.44) ; de l'autre, il n'est pas encore dans l'état de glorification auprès du Père. C'est un état de transition corporelle et spirituelle, exactement désigné par les mots « je monte ».

B) La première apparition aux disciples (20.19-23)

Le Seigneur ressuscité avance par degrés dans sa manifestation. Il y a tout d'abord son apparition à Marie, préparée par celle des anges. Puis le message de Jésus que Marie doit transmettre aux disciples. Et enfin, son apparition au milieu d'eux. Deux manifestations particulières du Ressuscité ont eu lieu avant celle-ci dans le cours de la journée, l'apparition aux deux disciples d'Emmaüs (Lu 24.13-32) et celle qui a été accordée à Pierre (Lu 24.34). La rencontre qui est décrite ici est évidemment la même que celle qui est racontée en Lu 24.36 et suivants. Cette apparition a pour but essentiel de fonder chez les disciples la foi à la résurrection et par là d'affermir leur foi en lui ; elle doit aussi servir à préparer leur mission apostolique.

20.19,20 Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, Jésus vint, se présenta au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous ! 20 **Et quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent dans la joie en voyant le Seigneur.**

Les portes : il s'agit d'une porte à deux battants. Elle est fermée. Cette information, répétée au verset 26, sert à montrer que Jésus apparaît subitement, sans passer par la porte. Une telle apparition provoque la stupeur chez les disciples. Luc raconte qu'ils sont saisis de frayeur et d'épouvante, ils croient voir un esprit (Lu 24.37). Si Jésus était entré par la porte, ils ne croiraient pas voir un esprit.

La paix soit avec vous : par cette formule, Jésus véhicule une pensée nouvelle et plus élevée qu'une simple salutation. Il invite ses disciples à ouvrir leur cœur à la paix de la réconciliation qu'il leur apporte par sa résurrection. Paul dira ceci : « Étant venu, il a annoncé la paix » (Ep 2.17).

Il leur montra ses mains et son côté : le fait qu'il ne leur montre pas ses pieds ne peut rien prouver en faveur de l'opinion que sur la croix les pieds n'auraient pas été cloués. Les mains et le côté percés suffisent pour démontrer son identité. D'ailleurs, le texte de Luc parle des mains *et* des pieds (Lu 24.39).

20.21-23 Jésus leur dit de nouveau : La paix soit avec vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. 22 **Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit.** 23 **Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.**

La paix est le fondement de l'apostolat. Et c'est à de futurs apôtres que Jésus adresse à nouveau cette salutation : « La paix soit avec vous ! » Ce message de la réconciliation, que Jésus leur apporte, ils auront la tâche de le prêcher au monde (2 Co 5.20).

Jésus leur confère d'abord la *charge* (« moi aussi je vous envoie ») ; puis il leur communique le *don*, dans la mesure où il peut le faire dans sa position actuelle (« Recevez le Saint-Esprit ») ; enfin il leur révèle l'étonnante *grandeur* de cette tâche (v.23).

Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie : il n'y a en fait qu'*une* mission du ciel à la terre, c'est celle de Jésus. Il est l'*apôtre* (Hé 3.1). La mission des disciples est comprise dans la sienne et achèvera de la réaliser dans

le monde. Dans la traduction française, le verbe *envoyer* est utilisé ici à deux reprises. En fait, le grec utilise deux verbes différents : pour Jésus, le verbe *apostellô*, un verbe solennel qui fait de lui un *ambassadeur ;* pour les disciples, le verbe *pempô*, un verbe plus simple qui veut dire : *envoyer*.

Recevez le Saint-Esprit : comme il n'y a qu'une mission, il n'y a aussi qu'une *force* pour la remplir, celle de Jésus qu'il communique par son Esprit. La question suivante surgit : comment Jésus peut-il communiquer l'Esprit, puisqu'il n'est pas encore monté auprès de son Père (voir 7.39 ; 16.7) ? Dans le grec, il n'y a pas d'article devant le mot *Saint-Esprit* ; cela montre qu'il ne s'agit pas encore de l'envoi du « *Parakletos* » promis aux chapitres XIV-XVI. Ici, Jésus leur communique une force nouvelle. Il les associe, autant qu'il peut le faire, à sa position nouvelle, à son état de ressuscité, comme plus tard par la Pentecôte il les fera participer à son état de glorifié. Il leur communique la paix de l'adoption et l'intelligence des Écritures (Lu 24.45). Il met leur volonté à l'unisson de la sienne pour qu'ils se préparent à l'œuvre commune. Cette communication préparatoire devra leur faire comprendre, quand le vent de l'Esprit soufflera, que ce vent n'est autre que le souffle personnel de leur Maître invisible.

Ceux à qui vous pardonnerez les péchés : le verset 23 dévoile ici toute la *grandeur* de cette œuvre nouvelle qui leur est confiée : il ne s'agit rien moins que de donner ou de refuser le salut à tout être humain ; ouvrir et fermer le ciel. Voilà leur tâche. L'ancienne alliance possédait un pardon provisoire et une réjection révocable. Avec la venue du Saint-Esprit, le monde entre dans le domaine des réalités immuables. Ce pouvoir qu'avait exercé le Fils de l'homme, de pardonner les péchés (Mt 9.6) ou de les retenir (Jn 9.41 ; 15.22, 24), désormais, en vertu de son Esprit qui les accompagnera, ce sera le leur. Les expressions qu'emploient Jésus indiquent plus qu'une *offre* de pardon ou une *menace*

de condamnation, plus même qu'une *déclaration* de salut ou de perdition par le moyen de la prédication évangélique. Jésus parle d'une parole accompagnée d'efficacité, soit pour enlever la faute de dessus le coupable, soit pour la lier éternellement à sa personne. Celui qui est vraiment l'agent de l'Esprit (v.21) ne dit pas seulement : « Tu es sauvé », il sauve par sa parole ; ou : « Tu es damné », il damne réellement, et cela parce qu'au moment où il prononce cette parole par l'Esprit, Dieu la ratifie.

Ceux à qui vous les retiendrez : l'ordre des deux propositions (1. *vous pardonnerez* et 2. *vous retiendrez*) indique que le premier de ces deux effets est le vrai but de la mission et que le second ne vient à se réaliser que dans les cas où le premier à échoué.

Le texte grec ne met pas au même temps les verbes *pardonner* et *retenir*. En 23a, le verbe est au présent : « Ils leur sont pardonnés » et en 23b, le verbe est au parfait. Quelques manuscrits (Mjj), peut-être dans un souci de garder une symétrie entre les deux propositions du verset 23, mettent le verbe *pardonner* au parfait. Ces copistes n'ont pas compris que, dans la première proposition, il s'agit d'un *fait* momentané actuel, le passage de l'état de condamnation à l'état de grâce, tandis que la seconde proposition se rapporte à un *état* qui persiste : la condamnation affermie pour toujours.

Pardonner ou *retenir* ne constitue pas un pouvoir spécial conféré aux apôtres comme tels. Il ne s'agit pas de droit, mais de force. C'est le même *Esprit* qui en est le principe. Ce privilège ne s'applique donc pas seulement aux apôtres, mais aux *disciples* des versets 18-19, donc certainement à tous les croyants réunis (Lu 24.33)[98].

---

[98] Zumstein : L'affirmation surprenante du verset 23 « doit être interprétée dans son contexte johannique, ce qui implique quatre conséquences : Du point de vue de la logique argumentative, elle est la concrétisation de

C) La seconde apparition aux disciples (20.24-29)

20.24,25 Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. 25 **Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.**

Nous avons appris à connaître Thomas par 11.16 et 14.5. L'impression produite sur lui par la mort de son Maître doit être celle du découragement le plus profond : « Je le lui avais bien dit », doit-il se répéter. Son absence en ce premier jour n'est peut-être pas sans rapport avec ce sentiment amer. C'est ce que confirme la manière dont il accueille le témoignage de ses frères. Il y a de la ténacité même dans la forme de son discours et surtout dans les répétitions des mêmes termes.

---

l'ordre d'envoi et du don de l'Esprit Saint.

La notion de péché ne doit pas être saisie au sens traditionnel de transgression morale, mais comme refus de la révélation christologique.

Ce pouvoir johannique des clés doit être rapproché de textes tels que Jn 3.19-21 ; 8.21-24 ; 9.40-41 ; 15.22-24, où il y va de la révélation comme salut et jugement.

Il n'est pas l'apanage d'un ministre ou d'une institution, mais de tous les croyants ».

Zumstein relève que si le principe est posé, les conditions d'application ne sont cependant pas définies. Il relie ce pouvoir de pardonner à la proclamation de la révélation du Christ parmi tous les êtres humains. Si une personne l'accepte, elle recevra le pardon et la vie en plénitude ; si elle la refuse, elle s'enfermera dans son péché.

20.26,27 Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous ! 27 **Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois.**

Dans son message transmis par les femmes, Jésus ordonnait aux disciples de retourner en Galilée (Mt 28.7 ; Mc 16.7). Comment se fait-il qu'ils soient encore en Judée, huit jours après la résurrection ? Il est peut-être permis de penser qu'ils ne veulent pas abandonner Thomas et le perdre, s'ils le laissent dans la situation d'âme où il se trouve.

Dans sa salutation, Jésus inclut aussi ce disciple ; c'est même à lui qu'il s'adresse spécialement ; car il est le seul qui ne jouisse pas encore de la paix que donne la foi.

Jésus reproduit presque littéralement les paroles de Thomas ; il le pousse ainsi à prendre conscience de la témérité de ses paroles.

Ne sois pas incrédule, mais crois : Jésus lui fait sentir dans quelle position critique il se trouve actuellement, au point de départ de deux routes, l'une qui mène à l'incrédulité décidée, l'autre qui conduit à la foi parfaite. Jésus l'encourage à choisir la bonne voie.

20.28,29 Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! 29 **Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !**

Thomas est impressionné non seulement en voyant Jésus ressuscité, mais aussi en réalisant son omniscience : Jésus

vient de lui répéter des paroles qu'il a prononcées en son absence. Cette scène rappelle celle de Nathanaël (chapitre I). Tout d'un coup, la foi de Thomas grandit et il exprime des paroles qu'aucun disciple n'a encore prononcées : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Parce que tu as vu, tu as cru : cela signifie : « Tu es désormais *en possession* de la foi ». On pourrait aussi prendre ce verbe dans un sens interrogatif. Il y a également dans ces mots une nuance de reproche.

Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! Jésus signale ici le caractère tout nouveau de l'ère qui commence, celle d'une foi qui devra se contenter du témoignage, sans prétendre se fonder sur la vue, comme l'a fait la foi de Thomas. Cette parole termine l'histoire du développement de la foi chez les apôtres, et fait entrevoir une toute nouvelle phase qui va commencer, celle de la foi de l'Église reposant sur le témoignage apostolique. Ce ne sera plus une foi *charnelle* qui, pour accepter un miracle, veut absolument le *voir*, mais une foi de nature morale qui acceptera les choses de Dieu sur le fondement d'un *témoignage* digne de confiance. Il a encore été accordé à Thomas d'être sauvé sur la première voie ; mais dès ce moment, il faudra se contenter de la seconde. Autrement, la foi ne serait plus possible dans le monde qu'à la condition de miracles sans cesse renouvelés et d'apparitions célestes se répétant pour chaque individu. Non, ce n'est pas ainsi que l'œuvre divine doit se développer sur la terre.

Note sur la résurrection de Jésus.

La résurrection est un miracle tout à fait particulier, car aucun être humain n'y a concouru. Si réellement Jésus est sorti vivant du tombeau à la suite de son crucifiement, il n'y a plus qu'à dire avec l'apôtre Pierre : « Dieu *a ressuscité Jésus* ».

Y a-t-il bouleversement des lois de la nature ? Ou, au contraire, la loi de la nature bien comprise réclame-t-elle

un tel fait ? En effet, le salaire du péché c'est la mort ; il est donc normal que les êtres humains, pécheurs, meurent. Mais Jésus a vécu ici-bas sans péché, dans la pureté absolue, il a vécu de Dieu et en Dieu ; il est donc normal que la vie soit la couronne de cet unique vainqueur. Il est vrai que Jésus s'est livré volontairement à la mort pour accomplir la loi qui condamne l'humanité pécheresse ; mais ce coup, frappant une nature parfaitement saine, moralement et physiquement, ne rencontrait-il pas en elle des forces exceptionnelles capables de réagir victorieusement contre toutes les puissances de dissolution ? Aussi nécessairement une vie de péché aboutit à la mort, aussi nécessairement la sainteté parfaite aboutit à la vie, et, par conséquent, s'il y a eu mort, à la résurrection.

Note sur les apparitions de Jésus aux disciples.

Voici les diverses apparitions de Jésus aux disciples, selon les informations contenues dans les quatre Évangiles, les Actes et les lettres de Paul :

1. À Marie, le matin, au sépulcre (Jean, Matthieu, Marc).
2. Aux deux disciples d'Emmaüs, l'après-midi du premier jour (Luc et Marc).
3. À Pierre, le même jour (Luc et Paul).
4. Aux onze (sans Thomas), le soir de ce premier jour (Jean, Luc, Marc).
5. À Thomas et aux autres disciples, huit jours après (Jean).
6. À sept disciples, sur les bords de la mer de Galilée (Jean 21).
7. Aux cinq cents croyants, sur la montagne de Galilée (Matthieu, Paul).
8. À Jacques (Paul).
9. Aux disciples lors de l'ascension (Luc).
10. À Paul, plusieurs années après, sur le chemin de Damas (Paul).

Evidemment, personne n'a tenu un protocole exact de ce qui s'est passé dans les jours qui ont suivi la résurrection. Chaque évangéliste a puisé dans le trésor des souvenirs communs ce qui était à sa portée, et reproduit ce qui répondait le mieux au but de son écrit.

Ce qui frappe tout de même dans ce désordre apparent, c'est la gradation morale remarquable dans la suite de ces apparitions. Dans les premières apparitions, Jésus console ; il est en face de cœurs brisés (Marie, les deux disciples d'Emmaüs, Pierre). Dans les suivantes (les douze), il travaille surtout à fonder la foi au grand fait qui vient de s'accomplir : sa résurrection. Dans les dernières, il dirige plus particulièrement le regard des siens vers l'avenir en les préparant à la grande œuvre de la mission.

D) La conclusion (20.30-31)

20.30,31 Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. 31 **Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.**

Le but de Jean n'est pas de brosser un tableau complet de tout ce qu'il a vu et entendu ; il a fait un choix approprié au but qu'il s'est fixé : retracer le développement de la foi des disciples et de la sienne propre. Il a commencé son Évangile en racontant la naissance de cette foi (chapitre I) et le termine par la confession de foi de Thomas (chapitre XX). Il ne faut donc pas s'étonner de ne pas trouver dans un tel Évangile le récit de l'*ascension*, pas plus que le *baptême* de Jésus. Ni l'un

ni l'autre ne rentrent dans le cadre que s'est tracé l'auteur. Jean sait que ces récits, ainsi que beaucoup d'autres miracles (v.30), figurent dans d'autres écrits connus de son public. Jean sous-entend ici les synoptiques.

Quel est le but de cet Évangile ? Le verset 31 répond à cette question. Il veut amener ses lecteurs à la même foi que celle qui le remplit lui-même. Il a par conséquent choisi dans la vie de son Maître les faits et les témoignages qui ont le plus efficacement contribué à former et à affermir sa propre foi.

En disant **vous**, l'apôtre s'adresse à des chrétiens déterminés, mais qui représentent l'Église entière. Ils *croient* déjà, sans doute ; mais la foi doit toujours progresser, et à chaque progrès, nous l'avons vu, la foi précédente apparaît comme ne méritant pas encore le nom de foi (voir 2.11 et ailleurs). Jean décrit Jésus de manière à montrer comment s'est développée sa propre foi : d'abord *le Christ* ; puis le *Fils de Dieu*. Le *Christ* rappelle l'accomplissement des prophéties et de l'espérance théocratique. C'est en cette qualité que la foi des disciples l'a d'abord accueilli (1.41). Le terme de *Messie* écarte l'idée d'une tendance opposée au judaïsme chez Jean. Mais la reconnaissance du Messie en Jésus n'a été que le premier degré de la foi apostolique. Ils ont ensuite reconnu en lui le *Fils de Dieu*. C'est surtout depuis le chapitre V que cette nouvelle lumière s'est fait jour dans l'âme des disciples. Elle est arrivée à sa perfection dans la parole de Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu », qui vient de terminer l'Évangile.

Si Jean s'est proposé d'associer ses lecteurs à sa foi, c'est parce qu'il a appris par sa propre expérience que cette foi produit la vie : « Afin qu'en croyant vous ayez la vie ». Recevoir Jésus comme Fils de Dieu, c'est ouvrir son cœur à la plénitude de vie divine dont il est lui-même rempli. L'existence humaine se trouve ainsi saturée, dans la communion avec Dieu, de joie et de force.

Les mots « en son nom » dépendent de « ayez la vie ». Ce nom est la révélation parfaite que Jésus a donnée de lui-

même, en se manifestant comme Christ et comme Fils de Dieu.

Ainsi, tout au long de son Évangile, Jean nous a amenés non à la connaissance, mais à la foi et, par la foi, à la vie.

VII. Appendice (21.1-25)

Après la conclusion du chapitre XX, ce morceau est une surprise pour le lecteur. La composition de ce morceau doit être postérieure à celle de l'Évangile ; mais cet appendice a été écrit suffisamment tôt pour qu'on ait pu l'ajouter à l'écrit principal avant que celui-ci ne soit mis en circulation dans l'Église.

Le récit décrit dans les versets 1-23 du chapitre XXI provient certainement de la main de Jean, ou alors de la narration orale de l'auteur de l'Évangile.

A) Jésus et les disciples (21.1-14)

Cette première scène renferme deux tableaux : celui de la *pêche* et celui du *repas*.

1. La pêche (21.1-8)

21.1,2 **Après cela, Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra.** 2 **Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble.**

La mer de Tibériade : voilà bien une expression typiquement johannique. Les synoptiques disent *mer de Galilée* (Mt 4.18) ou *lac de Génézareth* (Lu 5.1). L'Ancien Testament ne connaît ni l'une ni l'autre de ces expressions.

V.2 : parmi les sept personnes mentionnées ici, seul cinq sont apôtres. Les deux autres font partie des disciples, dans le sens large qui est si souvent celui de ce mot dans cet Évangile (6.60, 66 ; 7.3 ; 8.31, etc.). Jean, l'auteur de l'Évangile, est lui-même un des deux fils de Zébédée ; il ne se nomme jamais.

Thomas, appelé Didyme : le nom de Thomas signifie *jumeau*. Le nom de Didyme, qui a en grec le même sens, est sans doute celui par lequel on désigne cet apôtre dans les églises de l'Asie Mineure au milieu desquelles écrira Jean. C'est ainsi que s'explique la répétition de cette traduction en 20.24, et 21.2.

Nathanaël, de Cana en Galilée : l'explication « de Cana en Galilée » n'a pas été donnée au chapitre I ; l'auteur répare ici cette omission.

21.3,4 Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien. 4 **Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage ; mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus.**

Entre leur premier appel par Jésus et le commencement de son ministère, les disciples étaient retournés à leur profession naturelle. Ils paraissent avoir agi de la même manière, une fois revenus en Galilée après la résurrection. Comme d'ordinaire, l'initiative part de Pierre.

Ils ne prirent rien : le verbe *prendre* (*piazô*) n'est utilisé que huit fois dans l'Évangile de Jean, et nulle part dans les synoptiques. Cette longue nuit de travail sans résultat a rappelé sans doute aux apôtres celle qui a précédé leur vocation à la fonction de prédicateurs de l'Évangile (Lu 5.5).

21.5,6 Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. 6 **Il leur dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande quantité de poissons.**

Enfants : ce terme (*paidion*) n'est pas étranger à la langue de Jean (1Jn 2.14, 18). Jésus n'utilise pas ici le terme *petits enfants* (*teknion*) comme en 13.33, terme qui l'aurait aussitôt fait reconnaître. Jésus se sert ici de l'expression d'un maître parlant à ses ouvriers.

N'avez-vous rien à manger ? Il ne s'agit pas ici de pêche, comme dans Lu 5, mais bien d'un *repas*.

Jetez le filet du côté droit de la barque : il faut s'en tenir à l'idée générale des immenses succès que remportera

dans le monde la prédication, chaque fois que les apôtres se laisseront diriger par le Seigneur et travailleront avec lui. Ce sens ne peut leur échapper, pour peu qu'ils se souviennent des termes de la vocation primitive : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes vivants ». Ils ne pourront cependant le comprendre qu'après avoir reconnu Jésus.

21.7,8 Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer. 8 **Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées.**

Pierre et Jean ont des caractères bien différents ! Jean contemple et devine ; Pierre agit et s'élance. Ce récit a pour intention de caractériser les deux principaux apôtres avec leurs dons différents, tels qu'ils se montreront plus tard : Pierre, l'homme de l'activité missionnaire ; Jean, celui de la connaissance contemplative.

Il était nu : Pierre n'est pas nu totalement, mais porte un *tablier* que réclame la décence. Lorsqu'il réalise que Jésus est sur le rivage, il met son **vêtement**, qui est une sorte de blouse de travail.

Tandis que Pierre s'élance dans l'eau et nage, Jean reste avec les autres disciples dans la barque.

Deux cents coudées font à peu près une centaine de mètres.

Par cette pêche magnifique, Jésus veut réhabiliter Pierre et le remettre à la tête de ses frères dans l'œuvre de l'apostolat : il lui rappelle les circonstances de son premier appel et il l'encourage, par le renouvellement de ce symbole

des succès inouïs qui couronneront son travail, à se livrer de nouveau tout entier à cette tâche.

2. Le repas (21.9-14)

21.9-11 Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain. 10 **Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez de prendre.** 11 **Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point.**

Si cette pêche est pour les disciples le symbole et le gage des succès de leur prédication, le repas est sans doute l'emblème de l'assistance spirituelle et temporelle sur laquelle ils peuvent compter de la part de leur Seigneur glorifié, aussi longtemps que durera ce travail.

Des charbons allumés : *anthrakia* en grec, ce qui signifie *brasier*. Ce mot ne se retrouve dans le Nouveau Testament qu'ici et dans le récit du reniement de Pierre, et cela uniquement dans l'Évangile de Jean (18.18). Marc et Luc utilisent d'autres termes.

Du poisson dessus, et du pain : impossible de savoir d'où proviennent ce poisson et ce pain. Le mot « c'est le Seigneur » nous dispense sans doute de nous inquiéter de cette question (Lu 19.31). Les aliments offerts par Jésus doivent être complétés par le produit de leur propre pêche. Ce détail serait absolument incompréhensible, si toute cette scène n'avait pas un sens symbolique. Jésus veut leur apprendre qu'il s'occupera de leurs besoins, les bénira et les assistera ; mais eux devront accomplir leur fidèle travail.

Comparer avec le Psaume 128.1-2 : « Heureux tout homme

qui craint l'Éternel, qui marche dans ses voies! Tu jouis alors du travail de tes mains, tu es heureux, tu prospères ».

Simon Pierre… tira : naturellement avec l'aide de ses compagnons, mais c'est lui qui dirige.

Cent cinquante-trois poissons : ce chiffre a donné lieu à toutes sortes d'interprétations farfelues. La mention du nombre de poissons n'est là que pour rappeler deux choses : 1) la richesse de la pêche ; 2) le vif intérêt avec lequel les apôtres font le compte de leur prise. L'intégrité du filet est peut-être mentionnée comme symbole de la protection spéciale du Seigneur sur l'Église et sur tous ceux qu'elle renferme.

21.12-14 Jésus leur dit : Venez, mangez. Et aucun des disciples n'osait lui demander : Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur. 13 **Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna ; il fit de même du poisson.** 14 **C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il était ressuscité des morts.**

Jésus prend le rôle de l'hôte. Il s'était tenu un peu à l'écart ; maintenant, il s'avance. Un sentiment de crainte respectueuse empêche les disciples de s'approcher de ce personnage mystérieux. Jésus les invite à manger ; mais ils n'osent lui adresser la parole. Ce ne sont plus les relations familières de jadis. Rien de plus naturel que cette contradiction apparente entre *savoir* (pressentir) et ne pas *oser* interroger.

C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples : par ces mots, Jean veut rectifier tacitement le récit synoptique. D'après Matthieu (et Marc ?), la première apparition de Jésus aux disciples semble avoir eu lieu en Galilée, non en Judée. Nullement, dit notre auteur : quand il leur apparaît en Galilée, c'est déjà la troisième fois qu'il se montre à eux comme ressuscité. Les deux apparitions

précédentes auxquelles il fait allusion sont évidemment les deux dernières du chapitre XX (v.19 et suivants ; v.26 et suivants). Il ne compte pas celle de Marie-Madeleine, parce que, comme il le dit expressément, c'est des apparitions *aux disciples* (au pluriel) qu'il veut parler. Quant aux apparitions aux deux d'Emmaüs, et à Pierre (Luc, Paul), elles appartiennent à une autre catégorie : ce sont des apparitions à certains individus, non *aux disciples*.

Le mot **déjà** laisse supposer d'autres apparitions subséquentes ; ce sont celles décrites en Mt 28, 1Co 15.7 et Ac 1.

B) Pierre et Jean (21.15-25)

L'entretien suivant complète la scène précédente par la réinstallation de Pierre non seulement dans l'apostolat, mais aussi dans la direction du collège et de l'œuvre apostoliques. Sans doute, Jésus lui a annoncé le pardon de sa faute dans l'apparition particulière qu'il lui a accordée (Lu 24.34 ; 1Co 15.5). Dans son apparition générale (20.21-23), il l'a déjà traité comme apôtre. Mais il ne lui a pas encore rendu toute son ancienne position, dont son reniement l'a privé, celle de chef de l'apostolat. C'est ce qu'il fait dans la première partie de l'entretien suivant (v.15-17) :

21.15 **Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux.**

Simon, fils de Jonas : ou *Fils de Jean*, selon certains manuscrits. Cette appellation est opposée avec intention à celle de *Simon Pierre ;* elle rappelle à Pierre son origine naturelle et par conséquent l'état de péché d'où Jésus l'a tiré.

M'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? Jean met ici dans la bouche de Jésus le verbe *agapaô* qui signifie aimer dans un sens supérieur et spirituel, aimer avec respect. L'allusion au triple reniement de l'apôtre dans les trois questions suivantes est sans doute voulue. La triple profession de son amour pour Jésus doit effacer en quelque sorte son triple reniement. Jésus lui en fournit l'occasion. En ajoutant : « Plus que ne m'aiment ceux-ci », il lui rappelle certainement la supériorité présomptueuse que Pierre s'est attribuée quand il a dit (Mt 26.33 ; Mc 14.29) : « Quand tu serais pour tous une occasion de chute, tu ne le seras jamais pour moi ».

Tu sais que je t'aime : Pierre se souvient de son reniement, et répond avec humilité : il retranche tout d'abord ces derniers mots « plus que ceux-ci », puis il substitue au verbe *agapaô*, utilisé par Jésus, le verbe *phileô,* qui a le sens de *chérir*, aimer dans le sens de l'attachement personnel. Il croit pouvoir sans présomption s'attribuer ce dernier sentiment. En disant : « Tu sais que… », Pierre exprime une certaine défiance de lui-même et se repose maintenant sur la connaissance infaillible que Jésus a du cœur des hommes.

Paix mes agneaux : sur cette réponse, Jésus rend à Pierre le soin de son troupeau. Jésus confie ceux qu'il aime à celui qui l'aime. Les *agneaux* désignent, selon plusieurs, une classe particulière des membres de l'Église : les enfants et les débutants. Mais le troupeau tout entier, au point où en sont les choses, ne se compose que de débutants et de faibles. Cette parole nous rappelle celle que Jésus a adressée à Pierre avant le reniement : « Quand tu seras relevé, raffermis tes frères » (Lu 22.32). Le verbe *paître* désigne le soin d'un troupeau au point de vue de l'alimentation. Au sens spirituel, il suppose une sympathie intime qui ne peut venir que de l'amour.

21.16,17 Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. 17 **Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.**

V.16 : Jésus renouvelle sa question, afin de pousser Pierre à un examen plus sévère de lui-même. Comme les mots « plus que ceux-ci » ont atteint leur but, Jésus en fait maintenant grâce à Pierre. Mais il persiste dans l'emploi du terme le plus élevé pour désigner l'amour, *agapaô*. De son côté, Pierre ne s'enhardit pas à s'appliquer un pareil terme ; il affirme plus énergiquement son amour dans le sens plus modeste du mot *phileô,* et de nouveau en appelle au regard scrutateur du Seigneur. À cette condition, Jésus lui confie à nouveau son troupeau, mais avec deux différences caractéristiques :

au verbe *paître* (*boskô* en grec*),* qui se rapporte surtout à l'enseignement collectif ou privé par la parole, Jésus substitue le terme *conduire (poimainô),* qui désigne plutôt le gouvernement de l'Église dans son ensemble.

Au mot *agneaux,* Jésus substitue le terme de *brebis* (ou *petites brebis*, selon deux manuscrits, ce qui semble effectivement plus judicieux : tout en exprimant encore une nuance de faiblesse, comme le mot *agneau*, ce terme désigne pourtant un état plus avancé et forme la transition à celui de *brebis*, dans la troisième phase de l'entretien).

V.17 : la troisième question ne laisse plus de doute à Pierre sur le fait humiliant que le Seigneur veut lui rappeler. Cette fois, Jésus substitue au verbe *agapaô* celui de *phileô*,

comme Pierre l'a fait dès le commencement. Il semble mettre en doute même cet attachement personnel dont l'apôtre fait modestement profession. Pierre sent la pointe du poignard pénétrer jusqu'au vif de son être. Cette fois, dans sa réponse, il supprime le *oui* et se borne à en appeler plus humblement encore au regard pénétrant du Seigneur : « Tu sais toutes choses ». C'est sous ce regard de la connaissance parfaite de Jésus qu'il se place comme pour dire : « Vois toi-même si je ne t'aime pas ! » Cet appel au savoir supérieur de Jésus provient du sentiment douloureux des grandes illusions qu'il s'est faites sur lui-même.

Jésus lui demande à nouveau de *paître (boskô)* ses *brebis*. Le mot *brebis* désigne ici de nouveau le troupeau complet, mais probablement dans son état normal. En reprenant le verbe *paître (boskô)*, Jésus fait entendre à Pierre que la surveillance générale de l'Église ne doit pas empêcher le pasteur de s'occuper de l'enseignement individuel et collectif des membres de son troupeau. Ac 20.31 montre bien que c'est ainsi que les apôtres ont compris leur mandat. Le passage de 1 Pi 5.1-4 semble être un écho de ces paroles de Jésus.

Jésus a dit : *mes* agneaux et *mes* brebis. Ce triple *mes* rappelle que Jésus n'abdique pas son droit de propriété sur ceux qu'il confie à ses serviteurs[99].

21.18,19 En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. 19 **Il dit cela pour indiquer par quelle**

[99] Pour Zumstein, ces versets ont contribué à justifier l'institution de la papauté romaine ; cependant, « le texte ne précise en aucune façon que la charge de Pierre soit une charge appelée à être repourvue après sa mort. Le problème de la succession apostolique n'est pas abordé ».

mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi.

L'expression « en vérité, en vérité » est exclusivement propre à Jean.

Pierre doit être dans l'âge intermédiaire entre la jeunesse et la vieillesse. Cela s'accorde avec le fait qu'il est marié depuis un certain temps (Lu 4.38).

Un autre te ceindra : cette ceinture sera la chaîne[100] du malfaiteur (comparer avec Ac 21.11).

Par quelle mort : ces mots se rapportent à la mort du martyre en général, et non spécialement au supplice du crucifiement ; il exclut l'idée d'une mort naturelle. Pierre est mort, selon la plupart, en juillet 64 ; selon d'autres, deux ou trois ans plus tard.

Suis-moi : ces mots ont été diversement interprétés. Le sens littéral semble le plus approprié : Jésus se met en marche pour s'éloigner et invite Pierre à le suivre. Quel peut être l'objet de l'entretien particulier que Jésus désire avoir avec Pierre ? Il est possible que Jésus veuille lui donner des instructions nécessaires pour la convocation de ces quelques centaines de croyants galiléens auxquels il voudra se manifester personnellement avec de quitter la terre (1 Co 15.6). Matthieu s'exprime ainsi (28.16) en parlant de cette

---

[100] Pour Zumstein, cette formule est ambivalente. « Elle connote certes le grand âge. Mais comme le prouve le v.19, elle fait également allusion au supplice que l'apôtre va endurer. Soit que la tournure suggère que l'apôtre étendra les mains pour qu'elles soient liées, signe de son emprisonnement, soit, de manière plus précise encore, que Pierre étendra les mains pour qu'elles soient fixées sur le *patibulum*. Dans ce dernier cas, il serait fait allusion à la crucifixion de l'apôtre ».

« La façon dont le v.19a commente la prophétie du martyre de Pierre fait écho à la façon dont la mort du Christ johannique était annoncée dans l'Évangile (12.33 ; 18.32) ; la suivance implique une communauté de destin ».

réunion si considérable : « Sur la montagne que Jésus *leur avait désignée* ». Il y a donc un ordre précis, un rendez-vous donné à une certaine heure et tout cela suppose une communication. Si Pierre la reçoit en ce moment, cela signifie pour lui une réinstallation de fait dans sa fonction de conducteur du troupeau.

Il ne résulte pourtant pas de là que le sens de l'ordre « suis-moi » soit purement extérieur. Il est clair que, par ce premier pas, Pierre rentre dans cette voie d'obéissance envers Jésus qui le conduira au terme tragique de son apostolat. C'est ainsi que le sens supérieur se lie naturellement à l'inférieur, aussi bien que dans Jn 1.43, lorsque Jésus dit à Philippe : « Suis-moi ». Ce symbolisme fait le fond de l'Évangile de Jean tout entier.

21.21,22 Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ? 21 **En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?**

Jean, voyant cela, les suit sans y avoir été expressément invité ; il s'y sent autorisé par sa relation intime avec Jésus. À tort, certains ont vu dans la question de Pierre un sentiment de jalousie à l'égard de Jean. Pierre et Jean sont, au contraire, étroitement unis et s'aiment véritablement (v.7). Le premier, avec sa nature virile, éprouve pour le second, plus timide et plus sensible, ce qu'un frère aîné ressent pour son cadet tendre et délicat. C'est la sympathie qui lui inspire cette question : « Et celui-ci, que lui arrivera-t-il ? »

21.22,23 Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

Toi, suis-moi. 23 **Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?**

Que t'importe : bien que provenant d'un sentiment affectueux, la question de Pierre a quelque chose d'indiscret. C'est ce que Jésus lui fait sentir par ces mots.

Jusqu'à ce que je vienne : les interprétations sont fort variées. La *venue du Seigneur,* dans l'Évangile de Jean (chapitres XIV-XVI) désigne sa venue *en Esprit* dès la Pentecôte. Mais ce sens n'est pas applicable ici, puisque Pierre, aussi bien que Jean, assisteront à cet événement. Dans le passage 14.3, l'expression « la venue » de Jésus comprend, outre son retour en Esprit, la *mort* des apôtres. Jésus prédit-il à Jean une mort naturelle ? Dans les synoptiques et les épîtres de Jean, la *venue du Seigneur* désigne son retour glorieux au terme de l'ère présente. Cela signifie-t-il que Jean ne mourrait point jusqu'au retour du Christ ? Ce retour sera attendu comme très proche et la légende populaire dira que Jean s'est couché lui-même dans son sépulcre pour y dormir jusqu'au retour du Christ. D'autres commentateurs pensent que Jésus s'est trompé quant à la date de son retour, ce que contredisent absolument les synoptiques.

Le sens le moins invraisemblable paraît être le suivant : Jésus promettrait à Jean de vivre jusqu'au grand jugement de la ruine de Jérusalem, que l'on peut bien appeler le premier acte de la venue du Christ (comparer avec Mt 10.23 : « Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël que le Fils de l'homme sera venu. » et Mt 26.64 : « Vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du

ciel »). Pierre n'a pas vu cette grande manifestation du Christ glorifié ; mais Jean y a survécu.

Après cette parole relative à Jean, Jésus invite de nouveau Pierre à le suivre pour recevoir ses ordres et reprendre dès cet instant le service actif du ministère et de la direction de l'apostolat momentanément interrompus. En disant *toi* à Pierre, Jésus l'oppose à Jean : « *Toi*, songe à ce que je *te* commande, et laisse à Dieu ses secrets ».

V.23 : Jean reproduit et réfute ici la croyance populaire dans l'Église au moment même où il écrit.

21.24,25 C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai. 25 **Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait.**

Ces deux versets attestent deux choses : 1) la composition de l'Évangile par l'apôtre Jean (v.24) ; 2) la richesse infinie de l'histoire évangélique, qui ne se laisse enfermer dans aucune parole écrite, quelle qu'en puisse être l'étendue (v.25).

Comme la conclusion en 20.31-32 terminait l'Évangile, ainsi cette nouvelle conclusion, imitation de la précédente, clôt l'écrit entier, complété par l'appendice.

Qui rend témoignage de ces choses : la priorité des mots « qui rend témoignage » et le contraste entre le présent du verbe ici et le participe passé qui suit (*les a écrites)* ne permettent pas d'autre sens que celui-ci : « Qui témoigne présentement, encore à cette heure ». Cet ajout a donc été fait du vivant de Jean.

Nous savons : quelles personnes se cachent derrière ce *nous* ? Certainement des chrétiens qui entourent Jean à Ephèse, qui connaissent sa sincérité et qui le déclarent

incapable de raconter quelque chose de faux. Le Fragment de Muratori[101] met en scène, à l'occasion de la composition de cet Évangile, l'apôtre André et d'autres apôtres (Philippe peut-être) qui vivent en Asie à ce moment-là, puis les évêques d'Ephèse. Le fait que ce fragment mentionne des *apôtres* signifie que ces derniers ont connu eux-mêmes les événements racontés et peuvent donc en attester l'exactitude. Les personnes qui parlent ainsi sont en tous cas les dépositaires aux mains desquels l'apôtre a remis son écrit et qu'il a chargés de le publier en temps convenable. C'est en s'acquittant de cette mission qu'ils y ajoutent sans doute l'appendice du chapitre XXI, puis le revêtent de l'attestation du verset 24. Peut-être est-elle rendue nécessaire à leurs yeux par les différences remarquables qui existent entre le récit de Jean et les narrations synoptiques déjà répandues dans l'Église.

V.25 : est-il écrit par la même pluralité de témoins ? Trois indices ne permettent pas de le penser : 1) la forme grammaticale et syntactique est plus compliquée que celle du verset 24 ; 2) *je pense* fait contraste avec le pluriel *nous savons ;* 3) l'exagération non exempte d'emphase contraste avec la gravité simple du verset 24. Ce verset a vraisemblablement été rajouté au moment de la publication de l'Évangile, peut-être par un des amis de Jean, qui ont écrit le verset 24. On peut penser à Papias, l'évêque de Hiérapolis, qui a fait souvent des descriptions emphatiques. D'après une note effectuée en marge du manuscrit du Vatican, Papias aurait été le secrétaire de Jean dans la rédaction de son

---

[101] Le *Fragment de Muratori* fut retrouvé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan par Louis-Antoine Muratori, historien italien, et publié en 1740. Rédigé en latin au VII^e^ ou VIII^e^ siècle, il est la traduction d'un original, écrit vraisemblablement en grec, datant du II^e^ siècle (environ 170). Il est considéré comme la plus ancienne ébauche du canon néotestamentaire connue à ce jour.

Évangile. En tous cas, l'auteur de ce verset veut dire que, si cet Évangile de Jean est tout entier la vérité (v.24), il n'est pas *toute* la vérité. L'objet de son enthousiasme n'est donc évidemment pas l'apôtre et son écrit, mais le Maître et son œuvre.

L'Évangile de Jean retrace la réalisation d'un idéal qui, pour être décrit, doit avoir été contemplé et, pour avoir été contemplé, doit avoir été vécu. Ce n'est point une description abstraite, mais un tableau concret, détaillé, abondant en faits positifs et précis, aussi bien qu'en paroles originales et pleines d'à-propos ; une vie humaine qui est comme le transparent au travers duquel resplendit jusqu'à nous la vie divine. Tout cœur sincère se sentira toujours aussi incapable de renier cet idéal qu'impuissant à le créer.

Quelques mots difficiles utilisés dans le texte [102]

Adonaï : voir sous Yahvé.

Alliance : Accord entre deux ou plusieurs personnes. Ici, l'Alliance désigne l'accord établi entre Dieu et les hommes. Plusieurs alliances ont été faites : avec Adam, Noé, Abraham, les Lévites, David etc. L'Ancienne Alliance désigne généralement l'accord établi entre Dieu et son peuple, le peuple d'Israël, dans le désert (De 29.1). La Nouvelle Alliance désigne celle dispensée par le Saint-Esprit (Jn 7.39, Ac 2.32, 2 Co 3.6-9), fondée sur la foi (Ga 4.21-31), destinée à toutes les nations (Mt 28.19-20) et dont Jésus-Christ est le médiateur (Hé 8.6-13 ; 9.1 ; 10.15-17 ; 12.24).

Apostasie : Ce mot est utilisé deux fois dans le Nouveau Testament pour exprimer l'abandon de la foi (Ac 21.21 ; 2 Th 2.3). La Bible annonce que la majorité des hommes n'acceptera pas le message du salut et, même, qu'à la fin des temps un très grand nombre de chrétiens de nom abandonneront la foi. Le comble de l'apostasie sera l'apparition de l'Antichrist, et l'adoration de ce personnage par toute l'Humanité révoltée contre Dieu (cf. Ap 13.2-3, 8).

Chair : L'être humain, la nature humaine. Chez Paul, le mot *chair* désigne souvent l'être humain faible et entaché par le péché ; chez Jean, la notion de péché ne paraît être attachée au mot que dans 2 cas sur 15. La « Parole faite chair » : voir

[102] Plusieurs renseignements ont été tirés du Nouveau Dictionnaire Biblique ; Éditions Emmaüs, 1961.

commentaire de 1.14 et les *considérations générales sur le prologue* ; la chair et l'esprit, voir 3.6 ; « Celui qui mange ma chair », voir 6.54-57.

Christ : Ce terme traduit le mot grec *christos*, qui signifie : l'oint. L'Oint (titre correspondant au nom hébreu mâsiah) désigna d'abord le roi d'Israël. Celui-ci était oint d'huile lors de son investiture. Après la mort du roi Saül, le mot hébreu mâsiah (Messie) s'appliqua au fils de David, héritier de la couronne. Le terme *Christos* vient des LXX qui l'employèrent spécialement dans Ps 2.2 et Da 9.25. Dans le Nouveau Testament, le mot *Christ* désigne le Messie annoncé dans l'Ancien Testament.

Eschatologie : Terme qui vient du grec *eschatos*, dernier, et *logos*, parole. L'eschatologie traite de la fin des temps.

Expier : C'est, pour le coupable, endurer la peine qu'il a méritée. La Bible formule à plusieurs reprises le principe que le mal doit être puni : « Dieu ne tient pas le coupable pour innocent » (Ex 34.7). Jésus a accepté de porter à notre place le poids de cette sanction, en mourant sur la croix. Il a ainsi rendu hommage à la justice de Dieu et lui a donné la possibilité de pardonner, puisque sa justice est satisfaite. La mort de Jésus a donc réconcilié Dieu avec les hommes et les hommes avec Dieu. Celui qui croit à cette œuvre expiatoire s'approprie le pardon de Dieu et entre ainsi dans une nouvelle vie avec Lui.

De ce verbe dérivent le nom *expiation* (le fait d'expier) et l'adjectif *expiatoire* (qui est destiné à l'expiation).

Fils de l'homme : voir commentaire de 5.24.

Hadès : C'est le terme grec pour désigner le séjour des

morts. Le mot hébreu est *sheôl*. Les Juifs appelaient Sheôl le lieu où se rendaient tous les morts (Ec 9.3, 10). Il était considéré par l'Ancien Testament comme le lieu de l'oubli et du repos, surtout pour le croyant (Job 3.13-19). Certains textes semblent affirmer que les âmes continuent d'exister dans le séjour des morts (cf. 1S 28.15, Mt 22.31-33 ; Lu 20.38). À l'époque précédant la venue du Christ sur terre, les Juifs en étaient venus à distinguer dans le séjour des morts deux parties : l'une réservée aux impies, tourmentés dès leur départ d'ici-bas ; et l'autre, réservée aux bienheureux, appelée *paradis* ou *sein d'Abraham*. Jésus lui-même emploie ces expressions et donne des précisions à leur sujet (Lu 16.19-31).

Holocauste : Sacrifice au cours duquel l'animal était entièrement brûlé. Le sacrifice exprimait la consécration totale de la victime. C'est une image du Christ entièrement offert à Dieu, et du croyant prêt lui-même à le suivre dans cet acte d'abandon absolu.

Humanité : Avec un H majuscule, ce terme désigne, dans ce livre, l'ensemble des êtres humains. Ecrit avec un h minuscule, il désigne le caractère humain de l'homme.

Incarnation : Le fait de prendre un corps de chair. Dieu s'est incarné en Jésus-Christ. Le but de l'incarnation n'était pas seulement de venir nous parler et de nous montrer Dieu, mais surtout de permettre la croix. Dieu, dans sa justice, ne pouvait que nous juger ; il est descendu en la personne du Christ pour s'offrir pour notre salut. « 19 Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même… 21 Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (2 Co 5.19 et 21).

Loi : Ensemble des ordonnances que Dieu a données

au peuple d'Israël par l'intermédiaire de Moïse. On parle volontiers de loi mosaïque (dans ce sens, je l'ai écrit avec un L majuscule : la Loi).

LXX : (en latin : *septuaginta*). On appelle *Septante* la version grecque ancienne de l'Ancien Testament.

Messie : En hébreu, le mot *mâsiah* (messie) désignait celui que l'on oignait d'huile sainte : tel le souverain sacrificateur et le roi. Quand Dieu promit à David que le trône et le sceptre resteraient toujours dans sa famille (2 S 7.13), ce terme de *oint* acquit le sens particulier de « représentant de la lignée royale de David ». Les prophètes parlent d'un roi de cette lignée, qui sera le grand libérateur du peuple (Jé 23.5-6) ; il établira pour toujours le trône et le royaume de David (Es 9.5-7). Le titre de *Messie*, par excellence, s'attacha à la personne de ce Prince qu'annonçaient les prophéties. On l'appela *Messie* aussi couramment que *Fils de David* (Jn 1-41 : 4.25). La traduction grecque du terme mâsiah est *Christos* (Christ). Pour les croyants juifs et chrétiens, le Messie est l'Oint, c'est-à-dire celui qui a reçu, par l'Esprit de Dieu reposant sur lui, le pouvoir de délivrer son peuple et d'établir son Royaume.

Messianique : Qui se rapporte au Messie, à son œuvre, à son royaume. Une parole, une prophétie *messianique* annonce le salut à venir, la gloire et l'avènement du Royaume de Dieu. Les *temps messianiques* se rapportent au temps où le Christ exerce son autorité souveraine et médiatrice.

Parousie : Le retour glorieux de Jésus-Christ dans le but d'établir définitivement le royaume de Dieu.

Pentateuque : L'ensemble des cinq premiers livres de l'Ancien Testament : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres,

Deutéronome. Ce terme ne se trouve pas dans la Bible. Les Juifs appelaient ces cinq livres la Loi (Torah), ou aussi, la loi de Moïse, loi de l'Éternel, loi du Seigneur, livre de la loi, livre de Moïse.

Pharisiens : Partisans d'un des trois partis juifs, les deux autres étant les Sadducéens et les Esséniens. Le parti des Pharisiens se forma, apparemment, avant la guerre des Maccabées, par réaction contre l'inclination de certains Juifs pour les coutumes grecques. Les Pharisiens défendaient la doctrine de la prédestination, ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à la résurrection corporelle, à l'existence des esprits, aux récompenses et aux sanctions dans l'au-delà. Ils prônaient l'observation de la Loi et enseignaient que Dieu n'accorde sa grâce qu'à ceux qui se conforment à ses ordonnances. Ils se mirent à imposer au peuple une masse de préceptes tirés de la tradition, mais non de la Loi. Au début, les Pharisiens étaient l'élite de la nation, mais leur niveau moral et spirituel baissa par la suite. Jean-Baptiste les appelait « une race de vipères » ; Jésus dénonça leur orgueil, leur hypocrisie, leur négligence de l'essentiel et leur attachement aux petits détails (Mt 5.20 ; 16.6, 11, 12 ; 23.1-39). Ils furent les initiateurs du complot meurtrier contre Jésus (Mc 3.6 ; Jn 11.47-57). Il y eut toutefois toujours parmi eux des hommes sincères, par exemple : Nicodème (Jn 7.46-51). Paul était pharisien avant sa conversion (Ac 23.6 ; 26.5-7).

Précurseur : Celui qui annonce et prépare la venue d'un autre. Ce terme est utilisé ici pour désigner Jean-Baptiste, envoyé pour préparer la venue de Jésus, le Messie.

Sacerdoce : Fonction des sacrificateurs. Ces prêtres étaient chargés, dans l'Ancienne Alliance, d'offrir des sacrifices pour le pardon des péchés du peuple. Par extension, le sacerdoce peut désigner l'ensemble des sacrificateurs. Ce

terme est également utilisé dans le Nouveau Testament pour désigner l'œuvre de Jésus qui s'est donné en sacrifice pour le pardon des péchés du monde (Hé 7.24). L'Église, qui a pour vocation d'annoncer l'Evangile et notamment le pardon offert par le Christ, est appelée par l'apôtre Pierre un « sacerdoce royal »(1 Pi 2.9).

Sacerdotal : Qui se rapporte au sacerdoce.

Sanhédrin : Le gouvernement juif. Il était composé de 71 membres appartenant à trois catégories : 1) Les *grands sacrificateurs*, comprenant le grand sacrificateur en charge, ceux qui avaient occupé une fois cette charge et les membres appartenant aux quelques familles envisagées comme dignes de revêtir le pontificat. 2) Les *anciens*, tirés des familles israélites qui pouvaient établir avec certitude par les tableaux généalogiques la pureté de leur origine israélite et dont les filles avaient le droit d'épouser des sacrificateurs. 3) les *scribes*, proprement ceux qui étaient chargés de transcrire le texte de la Loi. Ils étaient envisagés comme ayant seuls le savoir nécessaire pour l'expliquer. On pourrait les appeler les experts ou juristes de profession. Le sanhédrin s'occupait d'une façon générale des affaires du gouvernement et de la justice, dans la mesure où elles n'étaient pas du ressort du procurateur. Il possédait une police et avait le droit de mettre des gens en prison et d'infliger des punitions. Le sanhédrin cessa d'exister lors de la destruction de Jérusalem en l'an 70 après J-C.

Sheol : Voir sous Hadès.

Synagogue : Édifice qui sert à une communauté juive de lieu de prière publique, de réunion et de centre d'enseignement religieux. Ce terme peut aussi s'appliquer à la communauté locale des fidèles.

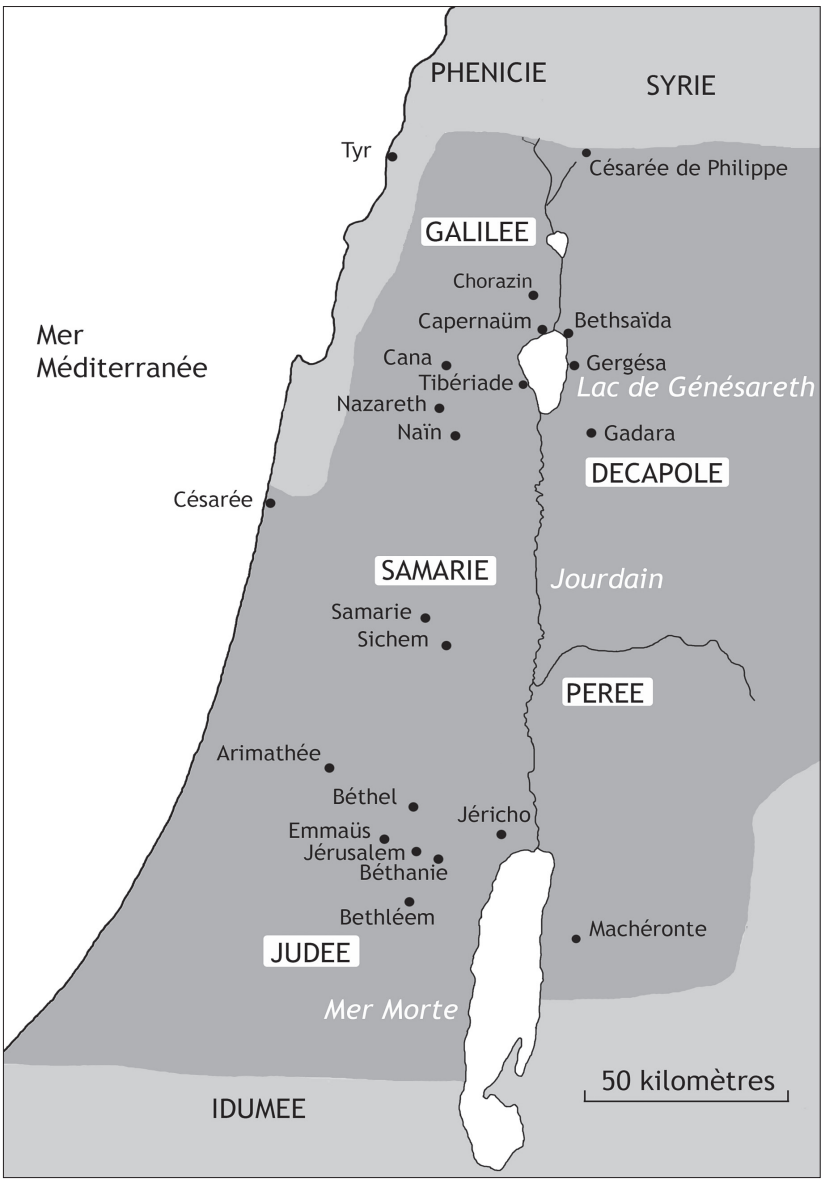
Synoptiques : Les Évangiles synoptiques, appelés *les Synoptiques*, sont les Évangiles de Matthieu, Marc et Luc. Comme leurs récits sont souvent très proches, on peut les mettre côte à côte sur une même page et ainsi mieux les comparer. Synoptique vient de deux racines grecques *syn* (ensemble) et *opsis* (voyant).

Théocratie : Mode de gouvernement dans lequel l'autorité législative, exécutive et judiciaire divine est exercée par des représentants de Dieu sur terre. Ce nom semble avoir été forgé par l'historien Josèphe pour définir le gouvernement institué au Sinaï (Ex 19). Cette théocratie prit fin lorsque le peuple d'Israël refusa cette autorité directe et se choisit un roi (1 S 8.7). Toutefois, Dieu n'abandonna pas son peuple et lui désigna comme roi Saül puis David, un homme selon son cœur. Il y eut par la suite, du moins sous les meilleurs rois, un régime semi-théocratique. Mais ce régime n'était qu'un état peu satisfaisant et provisoire. Par ses prophètes, le Seigneur annonça la venue du Messie-Roi, qui établirait la parfaite théocratie, conforme à son plan éternel.

Théocratique : Qui se rapporte à la théocratie.

Yahvé : Le tétragramme YHWH est un nom hébraïque qui désigne dans l'Ancien Testament le nom propre de Dieu. Les Juifs s'imposent une interdiction de prononcer ce nom en raison du troisième commandement (voir Ex 20.7). Ils utilisent des noms communs désignant ses attributs et ses grandes qualités : Adonaï (« Il est bon juge ») ou Elohim (« Il est puissant »). Le christianisme l'a transcrit et prononcé de différentes manières : *Yahvé* ou *Jéhovah* (Darby), ou *l'Eternel* (Segond), ou *le Seigneur* (TOB).

Carte du pays de Jésus



Abréviations

des Livres bibliques

Ancien Testament

Ab	Abdias
Ag	Aggée
Am	Amos
Ca	Cantique des Cantiques
1 Ch	1er livre des Chroniques
2 Ch	2e livre des Chroniques
Da	Daniel
De	Deutéronome
Ec	Qohéleth (Ecclésiaste)
Es	Ésaïe
Esd	Esdras
Est	Esther
Ex	Exode
Ez	Ézéchiel
Ge	Genèse
Ha	Habaquq
Jé	Jérémie
Jg	Livre des Juges
Job	Job
Joë	Joël
Jon	Jonas
Jos	Livre de Josué
La	Lamentations de Jérémie
Lé	Lévitique
Mal	Malachie
Mi	Michée
Na	Nahum
Né	Néhémie
No	Nombres
Os	Osée
Pr	Proverbes
Ps	Psaumes
1 R	1er livre des Rois
2 R	2e livre des Rois
Ru	Ruth
1 S	1er livre de Samuel
2 S	2e livre de Samuel
So	Sophonie
Za	Zacharie

Nouveau Testament

Ac	Actes des apôtres	Lu	Évangile selon Luc
Ap	Apocalypse	Mc	Évangile selon Marc
1 Co	1re épître aux Corinthiens	Mt	Évangile selon Matthieu
2 Co	2e épître aux Corinthiens	Ph	Épître aux Philippiens
Col	Épître aux Colossiens	Phm	Épître à Philémon
Ep	Épître aux Ephésiens	1 Pi	1re épître de Pierre
Ga	Épître aux Galates	2 Pi	2e épître de Pierre
Hé	Épître aux Hébreux	Ro	Épître aux Romains
Ja	Épître de Jacques	1 Th	1er épître aux Thessaloniciens
Jn	Évangile selon Jean	2 Th	2e épître aux Thessaloniciens
1 Jn	1re épître de Jean	1 Ti	1er épître à Timothée
2 Jn	2e épître de Jean	2 Ti	2e épître à Timothée
3 Jn	3e épître de Jean	Tit	Épître à Tite
Jud	Épître de Jude		

LXX : version des septantes
Mjj : manuscrits dit « Majuscules » ; voir introduction.

Table des matières

Biographie de Frédéric Godet 5

Avant-propos 9

Introduction 13

I. Prologue (1.1-18) 25
A) La Parole, le Logos (1.1-4) 27
B) L'incrédulité (1.5-11) 34
C) La Foi (1.12-18) 41

II. Premières manifestations de la Parole. 69
A) Les trois témoignages de Jean-Baptiste (1.19-37) 71
1. Premier témoignage devant une délégation du Sanhédrin (1.19-28). 71
2. Deuxième témoignage devant ses disciples (1.29-34) 75
3. Troisième témoignage devant deux disciples (1.35-37) 82
B) Les premiers disciples de Jésus (1.38-52) 84
C) Le premier miracle, à Cana (2.1-11) 93
D) Le ministère de Jésus en Judée (2.12–3.36) 100
1. Jésus dans le temple (2.12-22) 100
2. Nicodème (2.23-3.21) 110
3. Jésus dans la campagne de Judée (3.22-36) 133

E) Le ministère de Jésus en Samarie (4.1-42) 142
1. Jésus et la Samaritaine (4.1-26) 143
2. Jésus et les disciples (4.27-38) 152
3. Jésus et les Samaritains (4.39-42) 157
F) Le ministère de Jésus en Galilée (4.43-54) 158
1. La guérison du fils de l'officier du roi (4.46-54) 159

III. Le développement de l'incrédulité en Israël 163
A) Première explosion de haine en Judée (5.1-47) 166
1. La guérison du paralytique à Béthesda (5.1-16) 166
2. Discours de Jésus (5.17-47) 171
a) Le fils ouvrier du Père (5.17-30) 172
b) Le témoignage du Père appuie celui que se rend le Fils (5.31.40) 187
c) La condamnation de l'incrédulité juive (5.41-47) 191
B) Le grand témoignage messianique et la crise de la foi en Galilée (6.1-71) 194
1. La multiplication des pains (6.1-15) 195
2. Jésus marche sur les eaux (6.16-21) 201
3. Discours de Jésus : le pain de vie, sa chair et son sang (6.22-65) 203
4. La crise finale (6.66-71) 231
C) La lutte à son plus haut degré d'intensité, à Jérusalem (7.1–8.59) 235
1. Avant la fête (7.1-13) 235
2. Pendant la fête (7.14-36) 240
Discours:
a) L'origine de la doctrine de Jésus (7.14-24) 240

b) La vraie origine de Jésus (7.25-30) 245
c) Le prochain départ de Jésus (7.31-36) 248
3. Fin de la fête et ses conséquences (7.37-8.59) 250
Discours:
a) La vraie source (7.37.52) 251
Récit intercalé : La femme adultère (7.53-8.11) 257
b) La vraie lumière (8.12-20) 263
c) Le vrai Messie (8.21-29) 268
d) La nature incurable de l'incrédulité juive (8.30-59) 275

D) La guérison de l'aveugle de naissance (9.1-41) 290
E) Trois paraboles : le berger, la porte, le bon berger (10.1-21) 304
1. Le berger (10.1-6) 304
2. La porte (10.7-10) 309
3. Le bon berger (10.11-21) 311
F) Controverse avec les Juifs (10.22-42) 318
G) La résurrection de Lazare et ses conséquences (11.1-57) 327
H) Les derniers jours du ministère de Jésus (12.1-36) 348
1. Le repas à Béthanie (12.1-11) 348
2. L'entrée de Jésus à Jérusalem (12.12-19) 353
3. La dernière scène dans le temple (12.20-36) 357
I) Coup d'Œil rétrospectif sur le fait mystérieux de l'incrédulité juive (12.37-50) 368
1. Les causes de l'incrédulité juive (12.37-43) 368
2. Les conséquences de la foi et de l'incrédulité (12.44-50) 373

IV. Le développement de la foi chez les disciples (13.1-17.26) 377
A) Le lavement des pieds et son explication (13.1-20) ; l'éloignement de Judas (13.21-30) 379
B) Discours d'adieu (13.31-16.33) 392
1. La séparation ; sa nécessité (13.31-14.31) 392
2. La position des disciples dans le monde après l'effusion de l'Esprit (15.1-16.15) 417
3. Le dernier adieu (16.16-33) 441
C) La prière sacerdotale (17.1-26) 450

V. La Passion 471
A) L'arrestation de Jésus (18.1-11) 473
B) Le procès de Jésus (18.12-19.16) 477
1. Le procès devant le Sanhédrin (18.12-27) 477
2. Le procès devant Pilate : 18.28-19.16 484
C) Le supplice de Jésus 501

VI. La Résurrection (20.1-29) 517
A) Marie, Pierre et Jean au sépulcre. Apparition de Jésus à Marie (20.1-18) 519
B) La première apparition aux disciples (20.19-23) 525
C) La seconde apparition aux disciples (20.24-29) 529
D) La conclusion (20.30-31) 533

VII. Appendice (21.1-25) 537
A) Jésus et les disciples (21.1-14) 539
1. La pêche (21.1-8) 539
2. Le repas (21.9-14) 542
B) Pierre et Jean (21.15-25) 544

Quelques mots difficiles utilisés dans le texte. 555

Carte du pays de Jésus 563

Abréviations des Livres bibliques 564

Évangile de Jean

achève de s'imprimer
en Mai 2011
sur les presses de
l'Atelier Grand SA
imprimeurs - éditeurs
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)
pour le compte
de la Fondation Ouverture